This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Per.
175 hq, 2-9
Revue

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

(25e ANNÉE — 2e SÉRIE)

12e LIVRAISON — 15 DÉCEMBRE 1893

SOMMAIRE

A. Prins. La conception individualiste.
Marcelle Jaime. Conte bleu. *(Suite.)*
Ch. Potvin. L'art grec d'après les découvertes et l'archéologie modernes.
Mab. Conte de Noël pour 1893.
Alexandre Henne. Le maître de Gallait (autobiographie). *(Fin.)*
F.-N. Rose. La vie allemande d'aujourd'hui. *(Suite.)*

NOTICE :

Ch. P. La Bible de Ledrain.

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
45, RUE DU POINÇON, 45

1893

Digitized by Google

REVUE DE BELGIQUE

(PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR)

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Belgique . . . . . fr. 12 par an.

— l'Étranger (Union postale) . . 15 —

N. B. — La REVUE DE BELGIQUE est une tribune libre. La direction de la Revue, désirant conserver une neutralité absolue, n'entend ni approuver, ni improuver les opinions défendues dans les articles qu'elle publie.

Tout ce qui concerne l'administration et la rédaction doit être envoyé à M. P. WEISSENBRUCH, éditeur, 45, rue du Poinçon, à Bruxelles.

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— VINGT-CINQUIÈME ANNÉE —

DEUXIÈME SÉRIE. T. IX

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
45, RUE DU POINÇON, 45
1893

Digitized by Google

Digitized by Google

Bayerische Staatsbibliothek MÜNCHEN

LES ÉTAPES DE L'HISTOIRE SOCIALE

DES QUATRE GRANDES VILLES DE BELGIQUE

BRUXELLES, ANVERS, GAND, LIÉGE

I

DES ORIGINES A LA FIN DU XIII^e SIÈCLE.

Nous ne pouvons nous empêcher, en ce début de notre travail, de comparer l'histoire des origines de notre pays à celle des contrées inconnues où les intelligences aventureuses de quelques-uns de nos compatriotes se sont avancées à l'appel du Souverain de la Belgique. Nous voulons dire l'Afrique centrale.

Qu'était donc la Belgique avant Jules César?

Une contrée où des peuplades vivaient, inconnues à l'histoire, s'absorbant mutuellement, luttant entre elles pour la prédominance et formant déjà ce mélange ethnologique si compliqué où nos savants cherchent à se reconnaître (1), sans parvenir à se mettre d'accord. Or, savons-nous davantage quelles sont les innombrables peuplades de la race nègre qui habitent les plateaux vierges de l'Afrique centrale, de quels mélanges elles procèdent, et quelles migrations d'hommes ont traversé ces contrées?

Nos explorateurs pénètrent dans cet inconnu et notent, avec leurs systèmes phonétiques et orthographiques, les noms des peuples et des lieux que les indigènes leur disent, mais que ceux-ci n'ont jamais vu écrire.

(1) Voir les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, passim.

Digitized by Google

César, qui vint chez nous en conquérant colonisateur, fit-il autre chose?

Il trouva dans notre pays des Belges, des Nerviens, des Aduatiques, des Morins, des Ménapiens, que savons-nous? Étaient-ce des Germains, étaient-ce des Celtes, étaient-ce des Gaulois? Et ces peuples se trouvaient réunis sur un coin de terre grand seulement comme la partie de l'État du Congo qui s'étend depuis l'embouchure du fleuve jusqu'à Léopoldville, c'est-à-dire environ la neuvième partie du cours de ce fleuve!

Les noms de peuples, de lieux, que le conquérant romain a consignés dans ses *Commentaires*, ne les a-t-il pas estropiés et accommodés aux exigences euphoniques de la langue dont il se servait? D'où les difficultés de leur étymologie, de leur interprétation?

Ces questions linguistiques se posent partout où l'histoire passe de la phase traditionnelle à la phase écrite.

Après César, c'est à peine si des siècles de civilisation romaine ont laissé quelques preuves matérielles dans notre pays. Les historiens de l'époque ne connaissaient que les grandes routes stratégiques qui traversaient la Belgique, et les quelques infimes bourgades de colons ou les camps militaires signalés par les géographes dans leurs itinéraires (1).

Ce n'est qu'avec la pénétration des apôtres du christianisme dans nos contrées que celles-ci naissent vraiment à la vie des nations. Les documents écrits qui s'occupent d'elles surgissent alors peu à peu et de toutes parts; ils se conservent. Et nous trouvons, enfin, les premières traces de l'existence de ces quatre endroits privilégiés, appelés à devenir Bruxelles, Anvers, Gand et Liége.

Étaient-ils habités déjà avant la conquête romaine?

On a trouvé, à Anvers, des instruments de silex, des objets de l'âge de bronze; à Bruxelles, des objets de silex; à Gand, des haches de bronze; à Liége, un instrument de bronze (2).

(1) *La Belgique et les Pays-Bas avant et pendant la domination romaine*, t. IV, par SCHAYES et CAMILLE VAN DESSEL.

(2) Voir la statistique archéologique publiée dans l'ouvrage cité ci-dessus.

Digitized by Google

Il est donc certain que les hommes de l'âge de pierre et de l'âge de bronze y ont tout au moins séjourné.

Mais si la civilisation romaine a laissé un peu plus de témoins à Anvers, à Bruxelles et à Gand surtout (1), il serait aventureux d'en conclure que c'étaient déjà des centres peuplés. La tradition parle d'un *castrum* qui aurait existé à Gand du temps des Romains. La chose n'est pas impossible, au confluent de deux importantes rivières, et près du fameux *Portus aepatiacus*, que M. Camille Van Dessel place à Bouchaute. On parle aussi d'un *castrum* à Anvers (2).

Cependant nos quatre grandes villes actuelles sont certainement restées en dehors de la sphère d'activité principale des Romains. Celle-ci se renfermait, d'une part, à Tournai, de l'autre, à Tongres ; et la grande route stratégique établie sur les hauteurs du pays, entre le bassin de l'Escaut et celui de la Meuse, allant de Bavay vers Tongres, était le grand chemin de la civilisation où les légions et les fonctionnaires passaient (3).

Ce n'est guère que par ricochets que Gand, Anvers et Bruxelles, à gauche de la grande route, et Liége, à sa droite, ont connu la vie romaine ; mais on conçoit aisément que quatre siècles de cette vie, malgré les alternatives de retraites passagères devant les invasions des Germains, aient dû laisser quelques épaves. C'est ce que les découvertes archéologiques démontrent.

Jusqu'au milieu du Ve siècle de notre ère, rien de stable ne put cependant exister chez nous, et ce n'est que quand la domination des Francs se fut définitivement assise sur les ruines de l'empire romain que notre pays entra dans l'histoire.

Les nouveaux conquérants empruntèrent aux vaincus leur langage, leurs institutions, leur organisation, et l'on peut dire que c'était la civilisation romaine qui continuait avec des éléments nouveaux, avec une race plus jeune (4).

(1) Ibid.
(2) Carte archéologique de la Belgique.
(3) ALPH. WAUTERS, *Les libertés communales*, p .79.
(4) J. TARDE, *Les lois de l'imitation*, étude sociologique, p. 9.

Digitized by Google

Les premiers documents authentiques et originaux dans lesquels il est question de nos quatre grandes villes actuelles sont donc rédigés en latin aussi nécessairement que s'ils avaient été faits par les Romains eux-mêmes.

Mais les noms de ces lieux qui apparaissent alors pour la première fois ont conservé, malgré l'influence romaine et tant celle-ci a été faible, l'allure primitive qu'ils avaient dans la langue des premiers habitants qui les avaient créés. Bruocsella (anno 966) ou Bruohsale (976), Antwerpo (725), Gant (811). Leodium (770) ou Legia (774) (1), disent les rédacteurs des documents francs. Et ils ont visiblement voulu accommoder des noms germaniques au mode latin.

Que signifient ces noms?

C'est un problème qui a déjà fait noircir beaucoup de papier, sans recevoir une solution suffisante. Les étymologies les plus vraisemblables nous paraissent être, pour *Bruohsale*, demeure du breuil ou demeure dans la forêt (2), pour *Antwerpo*, près du rivage (*aan 't werf*) (3) ou digue contre l'eau (*and*, eau *werp*, digue) (4), pour Gant ou *Gent*, ou *Ghent*, confluent (de *ghe-eent*) (5), pour Leodium, Ledgia, cours d'eau, ruisseau.

Mais ce ne sont là que des conjectures; aucun explorateur de la Belgique d'alors ne s'étant occupé de nous apprendre l'origine et la signification des noms des lieux qu'il traversait; tout au contraire de quelques-uns de nos modernes explorateurs de l'Afrique, qui nous initient à la signification précise des mots composés par les nègres pour désigner des endroits déterminés (6).

C'est Liége qui, la première, fait parler d'elle. Cet endroit se trouvait à proximité de Tongres, la seule grande cité connue au temps des Romains dans ces parages, et qui, depuis l'intro-

(1) SCHAYES, ouvrage cité.

(2) CHOTIN, *Études étymologiques du Brabant*.

(3) MIRÆUS et GÉNARD, *Anvers à travers les âges*, p. 18.

(4) *Förstemann* dans GÉNARD, p. 17.

(5) M. BOSSAERT, cité et annoté par M. L. GILLIODTS-VAN SEVEREN dans l'*Inventaire des chartes de la ville de Bruges*, introduction, p. 339.

(6) DUPONT, *Lettres sur le Congo*; JÉRÔME BECKER, *La vie en Afrique*, et d'autres.

Digitized by Google

duction du christianisme dans nos régions, était le siège d'un épiscopat (1).

Un évêque de Tongres, Monulphe, qui, en l'an 559 au dire des hagiographes, se rendait de Maestricht à Dinant, remarqua le site, placé au confluent de l'Ourthe et de la Meuse, et y fit construire une chapelle (2).

Le second des centres de la civilisation romaine établis dans notre pays était, comme nous l'avons rappelé, la ville de Tournai. C'est là aussi que fut établi, après l'avènement du christianisme dans les Gaules, un évêché, à la fin du Vᵉ siècle (3).

Les hommes animés de l'esprit de prosélytisme, qui assumèrent l'apostolat de convertir à la religion du Christ les habitants des forêts et marécages situés au nord de la Belgique, partirent donc de ce dernier centre intellectuel.

Mais il fallut attendre jusqu'en 630 (4) pour qu'enfin un de ces apôtres réussit à s'installer à Gand. Amand, après avoir rencontré de grandes difficultés auprès des indigènes attachés à leurs anciennes pratiques religieuses, parvint à se faire des adeptes, construisit une chapelle et jeta les fondements d'un monastère (5).

Éloi, qui était, à cette époque, évêque de Tournai, avait entrepris lui-même des voyages d'évangélisation dans son diocèse et passa à Anvers vers l'an 639 (6). Mais on ne trouve pas qu'il y ait établi une église pour prouver la réussite de ses tentatives. La légende rapporte aussi qu'une chrétienne anglaise, nommée Dympne, fuyant les persécutions de son père, aborda à Anvers entre 620 et 640 (7), mais également sans laisser de trace durable de son passage.

Ce fut Amand qui, à Anvers comme à Gand, construisit la première église, entre 648 et 660 (8).

(1) SCHAYES, ouvrage cité, t. II, p. 277 ; POLAIN, *Récits historiques*, p. 5.
(2) SCHAYES, ibid., t. III, p. 327; POLAIN, *Liége pittoresque*, p 3; POLAIN, *Récits historiques*, p. 6.
(3) SCHAYES, ouvrage cité, t. II, p. 286.
(4) VAN LOKEREN, *Histoire de l'abbaye de Saint-Bavon*, p. 4.
(5) IDEM, *Ibid.*, p. 4.
(6) MERTENS et TORFS, *Geschiedenis van Antwerpen*, t. I, p. 65.
(7) IDEM, *Ibid.*, p. 63.
(8) IDEM, *Ibid*, p. 67, 68.

Digitized by Google

Quant à Bruxelles, cet endroit resta ignoré encore pendant plusieurs siècles, et l'on ne connaît pas l'apôtre qui y introduisit la religion chrétienne.

Deux siècles d'obscurité pèsent sur l'histoire de nos quatre grandes villes à partir de leur évangélisation. C'était l'époque où les Normands pénétraient dans tous les pays de l'Europe occidentale, en remontant les fleuves et rivières, et ravageaient tout ce qu'ils rencontraient. On signale leur dernier passage à Anvers en 837 (1), à Gand en 851 (2), à Liége en 882 (3), à Bruxelles en 895 (4).

La nécessité où se trouvèrent les rois et empereurs germains de défendre leurs possessions amena un grand effort et un grand pas dans l'organisation politique de notre pays.

Les barbares avaient trouvé sur notre sol une organisation administrative ébauchée, sinon tout à fait réalisée par les Romains (5). Au fur et à mesure de la pénétration des missionnaires vers le nord, au fur et à mesure de l'accroissement et de la reconnaissance du pouvoir royal dans les parties les plus reculées du pays, il avait fallu augmenter le nombre des fonctionnaires chargés de représenter l'autorité. Les Francs avaient aussi repris les systèmes d'impôts introduits par les Romains (6). Les premiers soins de leurs rois furent d'en assurer la rentrée plus régulière dans les caisses publiques.

Cette organisation, cependant, était vague encore et plutôt théorique, tant que toute la région traversée par des fleuves et des rivières navigables était sous la menace des Normands.

Ce n'est qu'après les invasions désastreuses de la fin du IXe siècle que les princes francs songèrent sérieusement à opposer la force à la force pour défendre leurs domaines et firent construire des châteaux forts qu'ils garnirent de soldats (7).

(1) MERTENS et TORFS, *Geschiedenis van Antwerpen*, t. I, p. 88. Le Burg d'Anvers parait avoir même une origine toute normande et avoir été construit par les envahisseurs (p. 96).

(2) VAN LOKEREN, ouvrage cité, p. 16.

(3) SCHAYES, ouvrage cité, t. III, p. 327.

(4) HENNE et WAUTERS. *Histoire de Bruxelles*, t I, p. 9.

(5) FUSTEL DE COULANGES, *La monarchie franque*, p. 196.

(6) IDEM, *Ibid.*, p. 277.

(7) Le château de Gand date probablement de cette époque.

Digitized by Google

Les fonctionnaires civils devinrent des commandants de forteresse, possédant une délégation de l'autorité suprême sur une portion du territoire. Ces représentants du roi étaient d'ailleurs, la plupart du temps, des descendants des anciens conquérants qui s'étaient partagés le pays, et leurs titres de propriétaires les désignaient suffisamment pour remplir les fonctions de défenseurs.

Il y eut donc partout des vicaires, des comtes, des marquis, des ducs, qui, nominalement, tenaient leur pouvoir du roi. Mais ils eurent tôt fait de s'affranchir de ce lien sous les successeurs de Charlemagne, et ils furent les vrais maîtres du pays qu'ils régissaient en disposant à leur gré des terres, des hommes et des impôts (1). Seule, la fiction féodale, et toute d'apparat, de l'hommage au suzerain les unissait au roi ou à l'empereur.

Bruxelles vint ainsi, en 966, dans le domaine du duc Gislebert, à titre de dot de Gerberge, sœur de l'empereur Othon le Grand (2).

Anvers était, dès avant 726, la propriété d'un certain Rauchingus, dont on ne connaît pas le titre officiel, et qui la donna à l'évêque Willebrord (3), missionnaire anglais, venu dans les Flandres.

Gand passa dans les domaines du comte Baudouin Bras-de-Fer vers 863 (4).

Liége était devenu, dès le VII^e^ siècle, le siège nouveau de l'ancien évêché de Maestricht, grâce aux évêques Lambert et Hubert (5). Ces prélats y exerçaient l'autorité civile en même temps que l'autorité ecclésiastique.

Bruxelles était sur la grand'route qui menait des Flandres vers Cologne (6). Anvers était au fond d'un grand estuaire qui lui amenait déjà, nous l'avons vu, des étrangers colonisateurs

(1) DIERICX, *Mémoires sur la ville de Gand*, t. I, p 5; RAEPSAET, *Droit des Belges*, n^os^ 205 et suiv.

(2) HENNE et WAUTERS, ouvrage cité, p. 10.

(3) MERTENS et TORFS, ouvrage cité, p. 73.

(4) DIERICX, ouvrage cité, p. 5; WAUTERS, ouvrage cité, p. 183.

(5) SCHAYES, ouvrage cité, p. 327.

(6) SCHAYES, ouvrage cité, p. 227; HENNE et WAUTERS, ouvrage cité, p. 9.

Digitized by Google

et des marchands venus par la mer du Nord. Sainte Walburge, qui passa à Anvers, était, comme sainte Dympne, comme saint Willebrord, d'origine anglaise (1). Gand, au confluent de deux rivières importantes, communiquait rapidement avec la mer par le golfe du Swyn (2). Liége avait dû sa prospérité autant à l'existence de la cour épiscopale qu'à sa position géographique.

Leur situation géographique avantageuse n'était d'ailleurs pas la seule cause de l'accroissement des trois autres villes. Il y avait aussi des causes politiques et religieuses. Car Bruxelles était devenue la résidence habituelle du duc Gislebert et de ses successeurs (3). Anvers avait depuis longtemps son burg, dont Rauchingus était peut-être le gardien (4). Gand, outre ses deux puissantes abbayes qui avaient succédé à celle fondée par saint Amand, avait également un château, probablement antérieur même à Baudouin Bras-de-Fer (5).

Toutes raisons pour que, autour de ces abbayes et châteaux, fussent venus se grouper des serfs renforçant la population aborigène, — s'il en était resté. Il est connu, en effet, que Charlemagne a envoyé dans notre pays, dépeuplé par les guerres et par les incursions normandes, des colonies de Saxons (6).

On a la preuve de l'importance déjà grande de nos quatre cités, par la visite que Charlemagne même fit à Gand, en 811, pour y équiper une flotte contre les Normands (7), à Liége, paraît-il, dans diverses circonstances (8) ; et par le fait que toutes les quatre ont eu des ateliers monétaires (9).

(1) MERTENS et TORFS, ouvrage cité, t. I, p. 79.

(2) Voir entre autres *Bulletin de la Société belge de géographie*, année 1892, p. 453.

(3) HENNE et WAUTERS, p. 14.

(4) MERTENS et TORFS, p. 77.

(5) VAN DUYSE, « Le château des comtes à Gand », dans les *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique*, 1892.

(6) VAN LOKEREN, ouvrage cité, p. 13 ; MERTENS et TORFS, ouvrage cité, p. 85.

(7) VAN LOKEREN, ouvrage cité, p. 15.

(8) SCHAYES, ouvrage cité, p. 327.

(9) RAYMOND SERRURE, *Dictionnaire géographique de l'histoire monétaire belge, passim.*

Digitized by Google

Les agglomérations s'étant accrues, de nouvelles chapelles ou églises étaient venues s'ajouter à celles fondées par les premiers missionnaires chrétiens. Les plus anciennes églises destinées exclusivement aux fidèles, et non incorporées à un monastère ou à un château seigneurial, sont celles : de Sainte-Gudule (anno 966), Saint-Géry (1015), Saint-Jacques-sur-Caudenberg (1107), Saint-Nicolas (1127), Saint-Jean-Baptiste (1131), N.-D. de la Chapelle (1134) (1), pour Bruxelles ; de Sainte-Walburge (640-8..), Notre-Dame (10..), Saint-Michel (1096) (2), pour Anvers ; de Saint-Jean (631), Sainte-Pharaïlde (912), Saint-Martin (941), Saint-Sauveur (1072), Saint-Michel (10..), Saint-Jacques (1093), Saint-Nicolas (1100) (3), pour Gand ; de Saint-Lambert (559), Saint-Martin (963), Sainte-Croix (9..), Saint-Jean (981), Saint-Denis (990), Saint-Barthélemy (1015), Saint-Jacques (1016) (4), pour Liége.

La composition de la population était très complexe. Il y avait des descendants des anciens conquérants, hommes libres de naissance, puis des descendants des anciens serfs de toutes catégories : serfs romains, serfs germaniques, serfs d'église, serfs des princes, etc. (5). Ces serfs, primitivement, formaient l'immense majorité de la population (6) et constituaient, avec les moines et les religieuses des abbayes, l'élément travailleur de la société au IXe siècle (7). Leur condition était d'ailleurs très adoucie, et ils furent peu à peu tous affranchis, soit par des chartes individuelles, soit en bloc, en vertu de leur seule qualité d'habitants d'une *commune* reconnue (8).

Il y avait eu, de tout temps, dans chaque cité, un corps constitué d'administrateurs (échevins ou consuls) (9), auxquels

(1) HENNE et WAUTERS, ouvrage cité, t. I, p. 11, 16, 30, 33 et 34.

(2) MERTENS et TORFS, ouvrage cité, t. I, p. 146, 271 ; t. II, p. 240.

(3) WARNKŒNIG et GHELDOLF, *Gand*, p. 21 et suiv.

(4) POLAIN, *Liége pittoresque*, p. 151, 160, 169, 177, 202.

(5) RAEPSAET, *Origine des droits des Belges*, t. IV, p. 129 et suiv.; ALPH. WAUTERS, *Les libertés communales*, p, 225.

(6) Conf. *Coutumes du pays de Liége*, t. I, p. 223; ALPH. WAUTERS, *Les libertés communales*, p. 135 et 205.

(7) LEVASSEUR, *Les classes ouvrières en France*, p. 111, 119, 140, 167.

(8) RAEPSAET, ouv. cité, nos 302 et suiv.

(9) Confér. HENNE, p. 24; VAN PRAET, *Origine des communes flamandes*, etc.

Digitized by Google

le seigneur laissait aussi une partie de ses pouvoirs de juge. Ce corps se recrutait parmi les hommes libres, surtout parmi ceux pour lesquels cette qualité remontait à la plus haute antiquité. Ils formaient dans la société laïque une aristocratie d'argent ou de culture intellectuelle, au-dessus de la foule des artisans livrés aux métiers manuels et qui, au sortir de la servitude, commençaient enfin à pouvoir travailler pour leur profit personnel (1).

Cette aristocratie constituait ce que l'on nommait les *lignages* (2), les « bien-nés » (*welgeborene*), les grands (3), et elle avait acquis, peu à peu, le monopole de l'échevinage, celui-ci se transmettant de père en fils ou par cooptation (4).

Avec l'accroissement de la population et après l'abolition de la servitude, s'étaient développées la spécialisation, de plus en plus grande, des industries et la division du travail. Les artisans d'un même métier, livrés à eux-mêmes, se groupèrent instinctivement, et formèrent des associations, probablement secrètes à l'origine (5).

L'anarchie féodale qui marqua les règnes des successeurs de Charlemagne, les guerres des barons et petits seigneurs entre eux ne causèrent pas de torts aux communes naissantes. Au contraire. Celles-ci apprirent à se considérer comme des unités propres, douées d'une certaine autonomie, sous la seule autorité du seigneur féodal le plus puissant, comte ou duc, à l'exclusion des barons, abbés ou autres seigneurs de moindre importance. Le lien politique primordial qui rattachait les communes au comte ou duc était que le service militaire était dû au seigneur, dans certains cas déterminés.

Cette obligation est inscrite en tête de toutes les chartes d'érection des communes, quand cette érection est constatée par un acte authentique. Il n'y a point, il est vrai, de docu-

(1) Confér. WAUTERS, ouvrage cité, p. 268 et 287.

(2) MERTENS et TORFS, ouvrage cité, t. I, p. 189; HENNE et WAUTERS, ouvrage cité, p. 20 à 24; WARNKŒNIG, *Histoire de la Flandre*, t. II, p. 235; WAUTERS, *Les libertés communales*, p. 603.

(3) POLAIN, *Récits historiques sur Liége*, p. 81.

(4) *Memorieboek der stad Ghent*, p. 1.

(5) LEVASSEUR, *Les classes ouvrières en France*, p. 192, 196.

Digitized by Google

ments de cette nature pour nos quatre grandes villes actuelles, soit qu'il n'y en ait pas eu, soit qu'ils aient disparu (1). Mais la règle était générale ; et c'est ce qui explique comment des bourgeois étaient si intimement mêlés aux débats qui surgirent entre ceux qui aspirèrent à devenir comte de Flandre, après l'assassinat de Charles le Bon (1127-1128) (2).

C'étaient des communiers qui, sur l'ordre du châtelain (*mandaverat castellanus*), prirent les armes et, ramassant sur le chemin les vagabonds et voleurs qu'ils rencontrèrent, marchèrent vers Bruges pour y faire le siège du château. C'étaient aussi des communiers qui, après avoir participé à la guerre, reconnaissaient le vainqueur pour leur comte et réclamaient des exemptions d'impôts ainsi que d'autres privilèges, pour prix de leur vaillance (3).

La liberté, l'autonomie, la puissance se mesuraient, à cette époque, à la force des murailles des fortifications. Les communes s'entourèrent donc de fossés et d'enceintes crénelées, comme les seigneurs l'avaient fait pour leurs habitations privées.

Même au sein des agglomérés, les familles aristocratiques fortifiaient leurs demeures (*steenen*) et elles revendiquaient ce droit comme un droit inhérent à leur qualité de bourgeois (4).

Les premières enceintes des communes datent de 1040 pour Bruxelles (5), de 1197 pour Anvers (6), de 1194 pour Gand (7), du VIII^e^ siècle pour Liége (8). Si Liége et Bruxelles ont été fortifiées plus tôt que les deux autres villes, c'est parce qu'elles étaient la résidence effective d'un grand seigneur, duc

(1) Incendie des privilèges des Gantois en 1179.

(2) *Histoire du meurtre de Charles le Bon*, par GUALBERT, de Bruges (édition de M. Henri Pirenne), *passim ;* WAUTERS, *Les libertés communales*, p. 422 et 455.

(3) JULES VAN PRAET, *Origine des communes flamandes.*

(4) Pour Gand, voir une lettre de l'archevêque de Reims de l'année 1179 (DIERICX, *Mémoires sur la ville de Gand*, t. I, p. 102), et l'article 4 de la charte de 1192. Pour Bruxelles, voir HENNE et WAUTERS, t. I, p. 22.

(5) HENNE et WAUTERS, ouvrage cité, p. 17.

(6) MERTENS et TORFS, ouvrage cité, t. I, p. 263.

(7) WARNKŒNIG, *Gand*, p. 24.

(8) POLAIN, *Liége pittoresque*, p. 4.

Digitized by Google

ou évêque, et que ce prince en fortifiant sa ville défendait aussi sa demeure (1).

Les croisades, qui commencent avec la fin du XI^e siècle, furent suivies d'un mouvement d'idées et de progrès comme l'histoire n'en avait plus vu depuis longtemps, et elles furent la cause primordiale de la transformation sociale qui s'opéra en Europe au cours des deux siècles suivants (2).

Tous les peuples du monde occidental se rencontrèrent, se connurent sur la route de l'Orient, tous apprirent à apprécier les industries et les aptitudes qui étaient propres à chacun d'eux. Le commerce devint l'origine de l'enrichissement des « manants », qui, sur leurs métiers, derrière leurs comptoirs, sous leurs échoppes aux foires et devant les balances des changeurs s'inquiétaient assez peu des guerres que soutenait leur seigneur, pourvu que la marchandise trouvât acheteur et exportateur.

On ne travaillait plus seulement pour ses concitoyens ou pour ses compatriotes; on travaillait pour l'étranger et on attendait de ce dernier soit des matières premières rares, soit des matières ouvrées d'une façon particulière. Les seigneurs favorisèrent le commerce en instituant ou en protégeant les foires (3) ou grandes réunions périodiques des négociants de tous les pays.

La Belgique, qui, au temps des Romains, était un pays exclusivement agricole et fournissait de matières premières, de laine entre autres, les ateliers de drap d'Arras, était devenue un pays industriel autant qu'agricole (4).

La fin des invasions normandes et le relèvement des ruines qui en avaient été la conséquence avaient amené un accroissement de population considérable. Des agglomérés urbains importants s'étaient formés. L'agriculture devait désormais pourvoir, avant tout, à la nourriture des hommes; l'élevage

(1) WAUTERS, *Les libertés communales*, p. 209.

(2) WAUTERS, ouvrage cité, p. 715.

(3) *Histoire du commerce du monde*, par OCTAVE NOEL; WARNKŒNIG, *Histoire de Flandre*, t. II, p. 182.

(4) WARNKŒNIG, ouvrage cité, t. II, p. 181.

Digitized by Google

du bétail pour la production de la laine avait diminué et s'était reporté, confiné dans les grandes plaines de la Flandre maritime (1).

Dans les grandes cités, l'augmentation de la population, la sécurité et la tranquillité amenèrent, de concert avec l'initiative individuelle et le penchant inné des hommes vers une amélioration matérielle, un essor rapide de l'industrie. D'ailleurs, les seigneurs, dans le but d'accroître les revenus qu'ils tiraient des grandes villes et de l'augmentation du trafic commercial en général, avaient introduit chez nous des industries et des spécialités rencontrées sur la route de l'Orient pendant les Croisades (2). Baudouin III amena ainsi des tisserands à Gand vers 960 (3).

Bref, il arriva que les pays flamands et brabançons se livrèrent eux-mêmes à la fabrication des draps, et qu'ils y acquirent rapidement une réputation européenne. Chaque cité avait même une spécialité, due probablement à un tour de main transmis de père en fils, de compagnon de métier à compagnon de métier. Et c'était un monopole qui rapportait profit et richesses.

Mais comme, pour éviter les famines, il avait fallu donner à la culture des céréales la prépondérance sur l'élève du mouton, nos industries manquèrent bientôt de matière première et on alla chercher celle-ci au dehors.

C'est l'origine des relations de commerce si actives de nos villes belges avec les pays étrangers (4).

« La Flandre était, dès le XII^e^ siècle », dit M. Warnkoenig (5), « le centre du commerce avec le nord-ouest de l'Europe. Elle trafiquait par eau et par terre avec tout l'ouest de l'Allemagne centrale; les négociants des villes maritimes du Nord s'y rendaient longtemps avant la formation définitive de la hanse teutonique; ses relations commerciales s'étendaient jusqu'aux marchands d'Espagne et d'Italie; enfin elle se livrait

(1) WARNKOENIG, ouvrage cité, p. 50.
(2) IDEM, ibid., p. 182.
(3) IDEM, ibid., t. III, p. 40.
(4) IDEM, ibid., t. II, p. 182.
(5) IDEM, ibid., p. 191.

Digitized by Google

fort activement au commerce avec l'Angleterre et avec la France centrale. »

Puis cet auteur entre dans des détails qui montrent que le Brabant n'était pas étranger à ce mouvement commercial qui enrichissait tout ce pays. Le pays de Liége servait de lien à tous par la production de la chaudronnerie et des métaux ouvrés (1).

La prospérité, le bien-être amènent un sentiment plus vif de considération personnelle, d'estime de soi-même. Les bourgeois, dans les cités emmuraillées, se considérèrent bien vite comme une puissance autonome qui pouvait traiter, comme telle, de ses intérêts avec le seigneur et lui imposer, parfois, ses revendications.

L'affranchissement des communes qui, dans l'origine, avait pu être considéré comme un acte de bienveillance, avait bientôt été reconnu comme le résultat d'un marché. Les communes disaient à leur prince : « Vous voulez notre argent, notre sang? Donnez-nous telles libertés; affranchissez-nous de telle corvée, de tel impôt. » Et les princes s'inclinaient, quelquefois de force!

Le mouvement s'était répandu par toute l'Europe. Cela avait commencé vers le XII^e^ siècle. Les chartes octroyées par les seigneurs et les rois avaient surgi de toutes parts. La Belgique eut les siennes parmi les premières (2).

On n'a, comme nous l'avons dit, ni pour Bruxelles, ni pour Anvers, ni pour Gand, ni pour Liége, la charte primitive qui constituait la commune ou qui la reconnaissait comme un fait accompli. Peut-être n'y en eut-il pas et, lorsque plus tard on rédigea les *keures, paix* ou chartes qui nous sont parvenues et qui confirmaient les libertés dont jouissaient les habitants de ces cités *ab antiquo*, peut-être, disons-nous, ne confirmait-on que des libertés acquises par la force des choses et des événe-

(1) WARNKŒNIG, ibid., p. 513; Confér. ERNEST VAN BRUYSSEL, *Histoire du commerce de la Belgique.*

(2) Comp. GUIZOT, *Histoire de la civilisation en France;* GUIZOT, *Histoire de la civilisation en Europe;* AUGUSTIN THIERRY, *Essai sur l'histoire du tiers état,* et *Lettres sur l'histoire de France;* WAUTERS, *Les libertés communales.*

Digitized by Google

ments, mais non « octroyées » par un acte en forme (1).

Quoi qu'il en soit, la plus ancienne charte concernant les habitants des quatre grandes villes actuelles de la Belgique que nous possédions est celle de Gand. Elle est de l'année 1176 (ou 1178) et fut octroyée par le comte de Flandre Philippe d'Alsace (2). Puis viennent les concessions faites aux Liégeois par l'évêque Albert de Cuyck (1199) (3); celles faites aux Anversois par le duc Henri de Lorraine (1220) (4) et aux Bruxellois par le même duc (1229) (5).

Ce sont là les premiers documents écrits qui forment contrat entre les seigneurs et les villes; mais ils ne constituent pas tout le droit politique, civil, criminel et administratif de ces villes au moyen âge. Ce n'est que quelques années plus tard, et par des chartes qui se complètent les unes les autres, que les rudiments généraux du droit coutumier furent colligés et consignés par écrit.

Nous avons dit que ces keures étaient des contrats. Elles contiennent, en effet, des concessions réciproques. Les communes reconnaissaient la souveraineté du seigneur et lui promettaient encore certains services personnels ou d'argent. D'autre part, le seigneur accordait des exemptions de corvées, de tonlieux et d'autres taxes directes ou indirectes; il concédait le droit de prélever certains impôts et il renonçait, en faveur des échevins, à quelques-uns de ses droits souverains en matière d'administration et de justice. Ces conventions et traités, consignés sur parchemin, étaient dûment scellés par les parties en cause et par des tiers appelés en témoignage.

Nous ne pouvons analyser ici ces chartes, qui traitent de toutes matières civiles, criminelles et même ecclésiastiques (à Liége); nous nous bornerons à signaler les points les plus caractéristiques sous le rapport de la condition sociale des personnes à cette époque.

(1) Comp. JULES VAN PRAET, *De l'origine des communes flamandes*, p. 75; WARNKŒNIG, *Documents inédits*, p. 32.

(2) WARNKŒNIG, *Histoire de Flandre*, t. II, p. 311.

(3) POLAIN, *Liége pittoresque*, p. 14.

(4) MERTENS et TORFS, t. II, p. 3, 11.

(5) HENNE et WAUTERS, t. I, p. 55.

Digitized by Google

La keure la plus remarquable, à ce point de vue, est celle que les Gantois obtinrent de Mathilde de Portugal et du comte Baudouin VIII, en 1191-1192. Elle fut, paraît-il, rédigée par un jurisconsulte gantois; elle représente donc l'essence des revendications sociales des bourgeois de ce temps (1). Le texte définitif en a été publié dans le *Recueil des anciennes coutumes de la Belgique* (2). Elle débute par une déclaration de principe toute neuve dans l'histoire de la société humaine : « Il est conforme à la loi de Dieu et à toute raison humaine que les supérieurs qui veulent être honorés et servis par leurs sujets leur conservent aussi stables et intacts leurs droits et coutumes, lorsque ceux-ci ne sont pas contraires à la raison. C'est en vue de cette considération que j'ai accordé à mes amis et féaux bourgeois de Gand leurs droits et coutumes, ainsi que notoirement ils en ont joui d'ancienneté depuis des temps très reculés (3). »

Cette charte possède 36 articles, dont les principaux consacrent la fidélité au prince (art. 1), la compétence universelle des échevins dans l'administration de la cité (art. 2), le service militaire dû par les Gantois dans le seul cas d'expédition navale (art. 3), le droit d'entourer la ville et même les maisons particulières de murailles fortifiées (art. 4), l'acquisition du droit de cité après un séjour d'un an et d'un jour (art. 14); le droit absolu, pour tous ceux qui en sont capables, d'ouvrir des écoles (art. 15); l'expulsion de la cité des « inutiles » (art. 30); le choix des desservants de paroisse par les paroissiens eux-mêmes, sauf approbation supérieure (art. 36), etc., etc.

Cette seule énumération, qui nous donnerait matière à de longs commentaires, montre à quel degré d'émancipation intellectuelle les bourgeois des cités libres étaient déjà arrivés à la fin du XII^e siècle. Nous devons ajouter que Gand se trouvait ainsi, du coup, à la tête des trois autres grandes villes, dont les chartes étaient beaucoup moins libérales.

La première concession faite aux Anversois, en 1220, par

(1) WARNKŒNIG, t. III, p. 63, 66.
(2) *Coutumes de Gand*, par GHELDOLF, t. I, p. 391.
(3) Traduction de M. GHELDOLF.

Digitized by Google

le duc Henri (1), se borne à leur rendre leur antique liberté et a les affranchir de tous services, sauf les aides en argent dans sept cas déterminés : quand le seigneur va en guerre outremer, quand il en revient, quand il arme un chevalier, quand il marie un fils ou une fille, quand il est appelé à la cour de l'empereur ou à celle du roi des Romains. Il fallut attendre soixante-dix ans pour que cet octroi reçût quelque développement et adoucissement. Ce n'est qu'en 1290, en effet, que le duc Jean et son fils accordèrent aux Anversois une charte un peu détaillée (2). Ceux-ci ont « demandé » à leur seigneur de leur concéder quelques règles qu'ils se sont données pour le bien commun de leur ville. Cela leur est consenti. On lit, entre autres, dans cette charte, que la justice continuera à être administrée par les échevins, comme par le passé. Les services dus par les Anversois sont réduits à quatre. On leur accorde de nouveaux territoires, des perceptions d'impôts, etc., etc.

La première charte écrite des Bruxellois est de 1229, comme nous l'avons dit (3). C'est un code criminel plutôt qu'une charte de commune. Ce fut en l'année 1234 seulement que le duc Henri Ier donna à Bruxelles sa véritable première charte (4). On y règle la nomination et les attributions des échevins, on s'engage à respecter la liberté, on maintient l'obligation du service militaire. Cette dernière obligation est confirmée dans une charte de 1260, générale à tout le Brabant (5). En 1290 et 1292 viennent enfin les chartes détaillées octroyées par le duc Jean (6), et contenant à la fois les dispositions constitutionnelles, civiles et criminelles de la ville de Bruxelles.

Ce fut l'évêque Albert de Cuyck qui concéda aux Liégeois leur première charte en 1199. On n'en trouve le texte que dans une confirmation qu'en donna, en 1208, Philippe II, roi

(1) MERTENS, t. II, p. 3.
(2) MERTENS, t. II, p. 502; *Brabandsche Yeesten*, publiés par J.-F. WILLEMS, t. I, p. 677.
(3) Voir le texte dans le *Luijster van Brabant*, p. 37.
(4) *Luijster van Brabant*, p. 43.
(5) *Ibid.*, p. 46.
(6) *Ibid.*, p. 49 et 52.

Digitized by Google

des Romains (1). Les mêmes principes dominent : reconnaissance des libertés antérieures, administration de la justice par les échevins, et affranchissement des services militaires, sauf le cas où la guerre dure plus de quinze jours. Le code criminel de Liége date de 1286 et porte le nom de *Loi muée* (2).

Le XIII^e^ siècle vit donc partout, en notre pays, la reconnaissance formelle des libertés, c'est-à-dire de l'affranchissement des communes par les seigneurs. Ces dernières apprirent, de bonne heure, à se servir des documents écrits qu'elles avaient désormais en main. C'était le patrimoine de la communauté, chose précieuse entre toutes. Aussi n'y eut-il précaution trop grande pour garder ces chartes de la perte ou de l'enlèvement.

A côté de la maison scabinale où se réunissaient les administrateurs de la cité, il y eut des beffrois ou tours quasi fortifiées où les archives de la commune étaient soigneusement enfermées. Les magistrats de nos villes avaient, en effet, leur lieu de réunion dans une maison déterminée, dès le XI^e^ siècle à Liége (3), dès le XIII^e^, à Bruxelles et à Gand (4). L'hôtel de ville d'Anvers date du premier agrandissement de la cité (1197) (5). Le beffroi de Bruxelles, qui dépendait de l'église Saint-Nicolas, était aussi du commencement du XIII^e^ siècle (6). Celui de Gand qui, primitivement, ne faisait qu'un avec la tour de l'église Saint-Nicolas, fut commencé, comme bâtisse distincte, dans les premières années du XIV^e^ siècle (7).

Les beffrois, qui représentaient d'une manière tangible la liberté communale, possédaient des chambres secrètes où l'on conservait les chartes, et, dans leur réduit, se trouvaient appendues les cloches qui réglaient la vie communale : l'heure du travail, l'heure du couvre-feu, le tocsin, l'appel aux armes, les festivités.

(1) *Coutumes de Liége*, t. I, p. 362.
(2) *Ibid.*, p. 388.
(3) POLAIN, *Liége pittoresque*, p. 208.
(4) HENNE et WAUTERS, III, p. 108; DE POTTER, *Gent van den vroegsten tijd*, I, p. 188.
(5) MERTENS, I, p. 263, 313.
(6) HENNE et WAUTERS, III, p. 108.
(7) DE POTTER, I, p. 487.

Digitized by Google

Les titres constitutionnels des communes étaient tirés de leur cachette, dans les moments solennels, pour rappeler aux princes les engagements de leurs prédécesseurs. Et quand les princes avaient besoin de nouvelles finances, quand ils s'adressaient à leurs bonnes et fidèles communes, celles-ci donnaient, mais réclamaient de nouvelles exemptions, de nouveaux privilèges. Donnant, donnant.

Le monde économique se transformait en même temps que le monde politique. C'étaient, en quelque sorte, l'effet et la cause.

Les marchands de tous les pays se rencontraient et créaient un mouvement d'affaires inconnu jusqu'alors. Ils fréquentaient les foires, qui s'étaient multipliées, ils faisaient des confédérations ou ligues, ils établissaient des tableaux pour le change des monnaies.

Les industries se localisaient d'après les lois du moindre coût, selon la proximité des matières premières et le bon marché de la main-d'œuvre. Les produits s'échangeaient d'un bout de l'Europe à l'autre. Il en venait de l'Asie et de l'Afrique, par l'intermédiaire des Italiens et des Espagnols.

Nous avons déjà appelé l'attention sur les relations commerciales de notre pays avec les nations voisines. Anvers et le Brabant avaient des traités avec Cologne dès le début du XIII^e^ siècle (1). Les marchandises d'Anvers qui s'en allaient à Paris étaient exemptes de droits sur leur parcours en France (2). Les rapports avec l'Italie et l'Angleterre devinrent continus au commencement du XIV^e^ siècle (3).

Ce qui se faisait avec l'étranger devait, à plus forte raison, se faire avec les villes les plus voisines. Bruxelles, Anvers, Gand et Liége, séparées politiquement, étaient liées commercialement, et des traités furent conclus et renouvelés de bonne heure.

C'est ainsi que les grandes communes commençaient à se donner la main pour défendre leurs intérêts et se faire recon-

(1) WARNKŒNIG, t. II, p. 512.
(2) MERTENS, t. II, p. 54 ; HENNE, t. I, p. 63.
(3) IDEM, p. 56.

Digitized by Google

naître des exemptions ou des réductions de droits d'octroi et d'étape. Car si les seigneurs avaient, à plusieurs reprises, concédé à leurs villes le droit de prélever des impôts sur les marchandises en transit ou introduites dans le pays (1), les cités avaient, de bonne heure, cherché à favoriser réciproquement leurs habitants en les exemptant de ces charges. N'étaient soumis à ces péages que les habitants des villes avec lesquelles on n'avait pas conclu de traité d'alliance.

Aussi y eut-il des querelles et des débats pour connaître à quelle ville le seigneur avait concédé tel ou tel droit d'étape. Ce fut plus tard, par exemple, un sujet de guerre entre Anvers et Malines d'une part, entre Bruxelles et Louvain d'autre part.

Un tel mouvement commercial nécessitait aussi une amélioration dans les voies de communication. Les routes de terre étant peu sûres, mal indiquées, et sans doute pas entretenues, c'était par eau que le trafic se faisait. Et les cours d'eau naturels étaient améliorés, des canaux étaient creusés. Gand prit les armes pour avoir et défendre son canal : *La Lieve* (2), conduisant à la mer du Nord directement par le golfe de Damme.

On construisait aussi les halles ou marchés couverts [à Anvers en 1250 (3), à Gand en 1228 (4)], où les négociants se trouvaient à l'abri des intempéries et où l'on pouvait aisément soumettre leurs marchandises à contrôle, à examen et à péage.

La richesse publique croissait donc, et avec la prospérité venaient l'augmentation et l'afflux de la population dans les grands centres. Nos quatre villes s'étendaient. Elles achetaient ou se faisaient concéder les territoires situés immédiatement au delà de l'enceinte primitive, elles incorporaient les communes suburbaines. Bruxelles s'étalait vers le sud (5); Anvers s'agran-

(1) MERTENS, p. 86, 90. Voir les tarifs de tonlieux et les concessions de droit d'étape dans WARNKŒNIG, t. III, p. 43. 53; HENNE, I, p. 63, etc.
(2) WARNKŒNIG, *Gand*, p. 51.
(3) MERTENS, I, p. 312; II, p. 104.
(4) WARNKŒNIG, III, p. 40.
(5) HENNE et WAUTERS. I, p. 68, 69.

Digitized by Google

dit successivement en 1216, en 1249, en 1295 (1); Gand conclut des contrats en 1194, 1213, 1269, 1274, 1300 pour étendre son territoire (2); Liége, enfin, n'avait pas cessé de s'agrandir et ses quartiers ou *vinâves* augmentaient en nombre (3).

Les artisans d'un même métier, qui s'étaient réunis pour défendre leurs intérêts et n'avaient pas tardé à constater les inconvénients immédiats, au point de vue de l'égalité, de la libre concurrence, se mirent aussi à élaborer des codes du travail, qui, les uns après les autres, furent mis par écrit comme l'avaient été les keures ou lois générales de la cité.

A Bruxelles, la *gilde* de la draperie était à la tête des associations de métiers; une ordonnance du magistrat, datée de 1282, règle, de commun accord avec les doyens et les chefs de la gilde, la manière de travailler les draps (4).

Les associations d'artisans existaient à Anvers dès avant la fin du XIII[e] siècle. La gilde de la draperie fut organisée en 1307 (5).

Les règles du métier de la draperie furent annexées à la keure générale de la ville de Gand de 1296 (6).

A Liége, les corporations furent réorganisées et officiellement reconnues en 1297 (7).

Chose excessivement remarquable : les villes flamandes et brabançonnes, où l'industrie du drap prospérait, interdisaient à leurs artisans de s'expatrier et tous les grands centres de fabrication de drap avaient conclu des traités réciproques pour la mise hors la loi des tisserands, foulons et autres hommes de métiers qui auraient, selon les expressions du temps, fait des machinations contre les libertés et au préjudice de leur cité d'origine.

Nous trouvons que les villes du Brabant et du Limbourg, Bruxelles, Anvers, Louvain, Malines, Maestricht, Tirlemont,

(1) MERTENS, I, p. 268, 271, 276.
(2) WARNKŒNIG, *Gand*, p. 24, 25, 28, 29, 30.
(3) POLAIN, *Liége pittoresque*, p. 15, 16.
(4) HENNE, p. 49, 68.
(5) MERTENS, II, p. 106.
(6) WARNKŒNIG, p. 41.
(7) POLAIN, *Récits historiques*, p. 81.

Digitized by Google

Saint-Trond avaient souscrit un traité semblable dès 1249 (1). Il y a des traités analogues entre la ville de Gand et les principaux centres industriels du Brabant, en 1274 (2).

Il s'agissait, en effet, de défendre contre tous — même contre les concitoyens — la renommée, le monopole et l'honnêteté commerciale de chaque cité industrielle. Si les villes de Gand, de Bruxelles, de Louvain, de Malines, de Diest, etc., étaient reconnues sur les foires de France pour la fabrication d'un drap d'une certaine qualité, d'un certain aunage, il fallait, même au prix de la suppression de la liberté individuelle des artisans, maintenir cette renommée et ce monopole. Le citoyen qui essayait de rompre cette sujétion était considéré comme faisant un usage de sa liberté nuisible à l'intérêt général, « à la liberté, aux droits et à la coutume de sa cité (3) ».

L'individu ne comptait pas, c'était la communauté, seule. La corporation et la gilde en bas, la cité en haut.

C'est ainsi, avec une prospérité croissante, au milieu d'une paix presque parfaite, avec une confiance de plus en plus grande dans la stabilité des fortunes et le respect de la vie humaine, d'une part, et, d'autre part, avec une tendance de plus en plus prononcée vers l'autonomie politique que nos quatre grandes cités atteignirent la fin du XIII^e siècle. La civilisation avait atteint une de ces étapes, au delà desquelles elle doit se transformer, sous peine de cesser de progresser.

Cette situation était d'ailleurs générale dans l'Europe occidentale (4).

La transformation s'était préparée peu à peu dans les esprits. Ce ne fut pas sans luttes qu'elle s'opéra dans les lois et

(1) MERTENS, II, p. 45.

(2) HENNE, I, p. 68; Inventaire des chartes de la ville de Gand (n^os 100, 101, 102 et suiv.).

(3) « Si contigerit aliquem de fullonibus vel textoribus aut de aliis hominibus villæ vostræ alterius cujusdemque officii contra libertatem, jura ac consuetudinem oppidi vostri Gandensis venire vel quidquam machinare contra libertatem eamdem in prejudicium et gravamen dictæ villæ vostræ Gandensis..... » Contrat de 1274 entre la ville de Gand et les villes de Bruxelles, Louvain, etc.

(4) GUIZOT, *Histoire de la civilisation en Europe*; WAUTERS, *Les libertés communales*.

Digitized by Google

les constitutions écrites, qui forment la base de toute société dans notre civilisation.

Les travailleurs des corps de métiers constituaient, incontestablement, la partie la plus active, la plus productive, la plus utile de la population des villes encloses de murailles.

Ils le comprirent, et voulurent prendre dans la cité le rôle prépondérant qui leur revenait légitimement.

Les familles des anciens hommes libres de la conquête, les lignages, les grands, les nobles se perpétuaient, ne faisant aucun métier de leurs mains, vivant de leurs revenus; et semblaient des parasites. Or, c'étaient ces parasites qui dominaient, dirigeaient, et parfois vinculaient les travailleurs, puisqu'ils détenaient, comme un fief d'un nouveau genre, le pouvoir administratif et judiciaire dans les cités.

Le pouvoir échevinal était, en effet, devenu héréditaire, sinon en droit, au moins en fait (1). Et c'était, sans nul doute, une source de profits, même d'enrichissement. Car on ne sait vraiment pas quel était le contrôle des finances communales de ce temps.

Les artisans voulurent, à leur tour, être admis dans les conseils scabinaux et ils voulurent pouvoir contrôler les recettes et les dépenses communes, puisque c'était d'eux, de leur travail et de leur bien qu'il s'agissait.

C'est ce que le *Memorieboek der stad Gent,* dans son préambule, dit naïvement en parlant des XXXIX échevins de Gand qui régissaient cette ville à la fin du XIII^e^ siècle : « *Haerlieder regement en ghenouchde elcken niet omdat se eeuwich waeren ende dat andere ooc haeren toer regieren wilden* », « leur gouvernement ne contentait pas tout le monde, parce qu'ils étaient éternels (permanents ou héréditaires), et que LES AUTRES aussi voulaient gouverner à leur tour ».

C'est cet esprit, ce désir, cette ambition politique des travailleurs qui forme ce que l'on a nommé l'esprit démocratique du XIV^e^ siècle (2). Ce siècle vit, partout, naître cet esprit, s'il ne le vit point partout triomphant.

(*A suivre.*) MAURICE HEINS.

(1) WARNKŒNIG, *Documents sur les XXXIX de Gand*, p. 38

(2) VANDERKINDERE, *Le siècle des Artevelde.*

Digitized by Google

LE COMPTABLE

A Monsieur Louis Frézin.

Depuis trente ans, il était là. Depuis trente ans, chaque matin, après s'être fait raser par sa servante, qu'une longue pratique avait rendue fort habile, il sortait de chez lui à neuf heures moins dix, traversait la Grand'Place, salué au passage de bonjours familiers de gens toujours les mêmes et qui, comme lui, chaque jour, depuis leur enfance, se trouvaient à la même heure à la même place.

C'était Soyez, le secrétaire communal, qui, à l'heure précise où il passait, entrait à l'hôtel de ville; c'était Marbreucq, le vétérinaire, qui grimpait dans son antique phaéton pour commencer sa tournée; c'était Mornaffe, le bourgmestre, qui, vers cette heure-là, sortait d'un cabaret où jamais on ne le voyait entrer que le soir et dont la patronne, une veuve séduisante, faisait du chocolat exquis, disait-il. C'étaient encore les boutiquiers à leurs portes, puis le défilé des servantes qu'il connaissait toutes par leur nom et qui, au coin de la Grand'Place et de la Grand'Rue, où il s'arrêtait pour offrir une prise au pharmacien Leblond, faisaient le cercle autour de lui, le mettaient au fait des potins. Elles venaient là, chaque matin, comme au rapport, attirées par le sans-façon paternel de ses questions, et un peu fières de causer ainsi avec le comptable de la grande maison Louvard.

Car cette situation, à Lannebecq, lui donnait de l'importance. Il rejaillissait sur lui un peu de la grande considération qui s'atta-

Digitized by Google

chait à la puissance et à la fortune des Louvard, les maîtres de la ville, propriétaires de grandes usines métallurgiques occupant le quart de la population de la contrée, propriétaires encore de la moitié des terres environnant la ville, régnant en seigneurs incontestés sur tout le canton, leur fief.

Quinet était entré chez eux à vingt ans; il était devenu tout de suite leur comptable et leur homme de confiance, quelque chose comme leur intendant, tenant la caisse, traitant avec les fournisseurs, surveillant les rentrées, allant chaque mois faire le tour des terres pour toucher les fermages. Et lui-même avait fini par croire, tant il avait bien lié sa vie et sa fortune à la vie et à la fortune des Louvard, que tout cela était un peu à lui, qu'il était un Louvard lui aussi, que les usines étaient siennes, que les paysans qui chaque mois lui payaient les fermages étaient ses fermiers à lui. La prospérité des usines le rendait fier, il en parlait avec un chatouillement intime de son amour-propre, s'identifiait absolument avec la maison dont il était le serviteur, disant « notre » usine et « nos » terres, défendant, du reste, les intérêts des Louvard avec un soin jaloux, rapace, comme si l'argent qu'il touchait avait été pour lui, comme si l'or qu'il empilait dans le grand coffre-fort du bureau avait dû constituer sa fortune personnelle. Les paysans seuls parvenaient à désarmer sa ténacité : ils l'appelaient, feignant d'ignorer et, au surplus, ne connaissant que lui, « monsieur Louvard ». Et devant ce nom qu'il acceptait sans paraître entendre, son dévouement aux intérêts des maîtres fléchissait, et les fermiers obtenaient des faveurs.

En dehors de ces cas, il était intraitable; lorsque, la bavette taillée devant la pharmacie Leblond, il avait descendu la Grand'Rue, lorsqu'il était entré dans le bâtiment principal de l'usine après avoir caressé d'un regard la grande plaque de cuivre : « Laminoirs et tréfileries Louvard », il était un autre homme. Quinet n'existait plus, il devenait Louvard.

Il s'enfonçait alors dans ses livres, alignait amoureusement les chiffres, faisait d'un air satisfait de grosses additions, com-

Digitized by Google

pulsait avec mille précautions le grand-livre, travaillait au journal en belle ronde artistement moulée, vérifiait sa caisse trois ou quatre fois par jour, goûtant un plaisir d'avare à faire glisser dans ses doigts l'argent de la maison.

Puis il allait faire, après midi, un tour dans l'usine, où les contremaîtres le saluaient bien bas; il surveillait, questionnait, distribuait ses recommandations et on lui obéissait comme à M. Louvard lui-même; ou bien il allait faire son rapport au patron, le mettait au courant des affaires, disait: « Nous avons fait tant ce mois-ci », ou : « Nous avons une échéance de tant ».

Le mercredi, il allait à Bruxelles, à la bourse des métaux, avec un ingénieur qui ne traitait jamais sans le consulter. Là, il goûtait son triomphe; toute la considération dont jouissait la maison Louvard l'entourait, se manifestait en saluts cordiaux des puissants, respectueux des petits. Et, parmi la bande des boursiers venus avec lui de Lannebeeq, il parlait haut, sur un ton un peu dominateur, des belles opérations de la maison, ne disant plus même « nous », mais « j'ai acheté, j'ai vendu », spéculant, du reste, pour le compte des Louvard, avec une prudence infinie.

Et trente ans s'étaient ainsi écoulés, pris tout entiers par la même et constante besogne, la vie de Quinet exclusivement occupée de cette maison Louvard dont la fortune était sa seule joie, son seul orgueil, son seul amour de vieux célibataire.

*
* *

Brusquement, M. Louvard, le chef de la maison, mourut, d'une attaque d'apoplexie. Tout d'abord, cela n'affecta pas trop Quinet, plus attaché à la maison qu'au maître. Il aurait un autre directeur, le beau-fils de Louvard, qui héritait, voilà tout; et comme lui seul était au courant du fonctionnement de la maison, comme lui seul en connaissait à fond les affaires, on devrait bien lui continuer sa situation, et son autorité, et cette gestion de la fortune des Louvard qui en faisait une chose à lui. Faire autrement eût été, lui semblait-il, le voler.

Digitized by Google

Donc, il assista assez indifférent aux funérailles du vieux Louvard.

Mais comme, le lendemain, il arrivait au bureau à l'heure ordinaire, après le petit conciliabule de chaque jour à la pharmacie Leblond, il trouva le beau-fils, le nouveau maître, qui l'attendait. Sans doute, il désirait des renseignements sur l'état des affaires, sur la fortune. Il écouta, en effet, Quinet lui exposer la situation prospère de l'usine, lui détailler le patrimoine laissé par le défunt et qui s'élevait à plusieurs millions. Avec orgueil, le comptable énumérait les propriétés : « Nous faisons tant d'affaires par an; nous avons tant d'hectares autour de Lannebecq, qui rapportent tant; tant de maisons, tant de fermes, et nous cherchions, quand M. Louvard est mort, de nouveaux placements. Ah! c'est joli, monsieur, mais nous avons travaillé pour vous faire cette fortune-là ».

Puis il entama le chapitre des réformes, des transformations que Louvard projetait et qu'il fallait exécuter dans l'usine pour lancer les affaires en plus grand encore. Il fallait faire ceci, cela, construire de nouveaux bâtiments.

Le beau-fils l'interrompit, simplement :

« Non, monsieur Quinet, ni ma femme, ni moi, nous n'avons le goût des affaires. Nous sommes assez riches, nous allons liquider. Pour céder l'usine dans de bonnes conditions, il faudrait opérer encore toutes ces transformations... Nous allons liquider, et nous installer à Bruxelles. »

Et, tranquillement, il donna des ordres au comptable atterré et qui, devant cet écroulement, ne trouvait pas un mot : on travaillerait encore trois mois pour achever les commandes et pour donner au personnel le temps de se caser. On vendrait le matériel à des usiniers voisins, qui précisément songeaient à s'agrandir. Quant à l'usine même, on attendrait une occasion de placer les terrains avantageusement.

Quinet avait écouté sans mot dire. Quand l'héritier de Louvard eut quitté le bureau, le comptable resta planté, immobile, devant son grand-livre. Et deux larmes, deux grosses larmes

Digitized by Google

lourdes glissèrent lentement de ses paupières agitées, souillant, pour la première fois, de deux larges taches la belle page au titre moulé.

*
* *

Pendant les trois mois que dura la liquidation, Quinet ne souffla mot de sa grosse déception. Quand on lui parlait de la prochaine fermeture des usines Louvard, il évitait de répondre, prenait un air distrait, changeait de sujet de conversation. Comme auparavant, aussi régulièrement, sans rien changer à ses habitudes, sans paraître se rappeler que forcément elles allaient changer, il se rendait à son bureau, continuait à apporter aux affaires de l'usine un soin jaloux, une attention constante, méticuleuse.

La liquidation avançait rapidement; on avait achevé en deux mois les commandes reçues et, au bout du second mois, remercié les ouvriers. L'usine s'était faite silencieuse, les grands ateliers, du jour au lendemain, étaient devenus déserts; quelques ouvriers mécaniciens seulement s'y étaient installés pour démonter les machines, vendues à l'industriel voisin.

Quinet avait mené les négociations, avait chicané, s'était débattu pour le prix d'achat, s'acharnant toujours à défendre, jusqu'à la fin, les intérêts de Louvard. Il travaillait à la clôture des comptes, dressait le bilan, s'occupait du recouvrement des dernières créances, veillait à la rentrée des fermages et des loyers, tenait avec plus de soins encore qu'auparavant son grand-livre et son journal.

Le dernier jour où l'usine fonctionna, il resta, pour la première fois, plus tard que de coutume; il avait, à midi, pour la dernière fois, présidé à la paye des ouvriers, longuement, comme avec le secret désir de ne pas finir, comptant et recomptant les pièces, vérifiant et revérifiant les feuilles de présence, faisant aux ouvriers des observations sur le travail, sur leur manque d'assiduité, comme s'ils eussent dû revenir le lundi. Et le soir, au lieu de s'en aller à quatre heures, il s'en fut dans les ateliers, où s'achevaient les dernières besognes, se promena

Digitized by Google

sans mot dire. Quand il ne resta plus qu'une équipe, il lui fit recommencer un travail qui dura encore une heure, et demeura, silencieux, jusqu'au dernier coup de marteau.

Alors il rentra chez lui, très vite, sans s'arrêter, ne soupa pas et s'enferma dans sa chambre, où sa vieille bonne l'entendit pleurer.

Mais le lundi, il retourna à neuf heures, tranquillement, au bureau.

Il passa le troisième mois à mettre en ordre les écritures. Peu à peu, l'usine se vidait de son matériel, qui, au fur et à mesure du démontage, était transporté chez l'autre usinier. Chaque fois que l'on chargeait une pièce, Quinet s'enfermait dans son bureau, où il était seul à présent, les commis ayant été congédiés, et évitait de regarder au dehors.

Enfin, à la fin du mois, on enleva la grande plaque de cuivre, on peignit sur la porte principale, en belles lettres blanches : « Bâtiments d'usine à vendre. » Quinet eut l'air de ne rien voir. Il venait au bureau aux mêmes heures, travaillait à ses livres et sortait à quatre heures.

Le dernier jour du mois, le beau-fils de Louvard vint le trouver pour lui annoncer qu'il ne devait plus venir, que le lendemain on déménagerait les meubles du bureau. On lui servirait, en raison de ses états de service et du dévouement qu'il avait montré, une petite pension, et on lui demandait seulement de s'occuper de la garde et de la vente des bâtiments de l'usine, dont on lui laisserait les clefs.

Il écouta, très troublé, bredouilla des remerciements; il avait la main appuyée fortement sur le grand-livre et semblait visiblement préoccupé d'une idée fixe.

Pour conclure, le beau-fils Louvard lui dit :

« J'ai donné des ordres, on portera les livres chez moi. »

Alors il fit un effort, une larme roula sur sa joue, et il supplia, serrant le grand-livre contre lui, infiniment humble :

« Les livres... Oh! non, laissez-les-moi. Les livres..., ils sont à moi un peu, c'est moi qui les ai faits, vous savez

Digitized by Google

bien... Laissez-les-moi, qu'est-ce que ça peut vous faire? »

Il était pris d'un tremblement craintif; un mouvement de larmes contenues agitait ses lèvres et son menton, comme à un enfant qu'un grand chagrin secoue; d'un bras, il entourait le grand-livre d'un geste enveloppant, tendre et effrayé de mère qui s'apprête à défendre son petit. Et il était si pitoyable ainsi, un si grand désespoir semblait l'étreindre, que le jeune homme n'hésita pas. Un peu étonné, aussi un peu ému de cette grande et naïve détresse, il consentit :

« Si vous y tenez, monsieur Quinet. Mais pourquoi faire?... »

Le comptable se calma un peu, répondit, les lèvres encore tremblantes :

« Pour ne pas rester tout seul. »

On porta les livres chez lui, on déménagea les meubles du bureau et on lui remit les clefs des bâtiments.

*
* *

Le lendemain, on vit, comme si rien ne s'était passé dans sa vie, Quinet sortir de chez lui à neuf heures moins dix et, comme chaque jour, descendre la Grand'Rue pour se rendre à l'usine, distribuant ses bonjours familiers, aussi tranquille, aussi serein que trois mois auparavant; il s'arrêta pour offrir une prise au pharmacien Leblond et pour causer quelques instants avec les servantes; il avait seulement fait signe au conducteur d'une petite charrette à bras qui le suivait, pour qu'il l'attendît.

Quand il eut causé quelques instants, il tira sa montre :

« Neuf heures moins trois, c'est mon heure, je descends. »

Et il s'était éloigné, la petite charrette, derrière lui, se remettant en marche.

Arrivé à l'usine, il ouvrit la lourde porte, et le conducteur de la charrette déchargea une table, une chaise, le grand-livre et le journal transportés la veille chez le comptable, et un petit paquet contenant une jaquette de lustrine, des porte-plume, un encrier et un grattoir.

Quinet fit ranger cela dans le bureau vide, renvoya la char-

Digitized by Google

rette et s'enferma. A midi, il sortit, revint à une heure, et à quatre heures rentra chez lui.

Et sa vie resta telle, régulière et monotone, comme par le passé. Aux mêmes heures, chaque jour, il sortait de chez lui, entrait à l'usine, la quittait, s'en retournait chez lui, avec le souci constant de ne pas arriver en retard au bureau, continuant à ne parler à personne, à éviter d'entendre parler même de la fermeture des ateliers Louvard, paraissant ignorer tout, ne s'être aperçu d'aucun changement dans sa vie.

Le matin, en arrivant à l'usine, il ôtait sa redingote, endossait sa jaquette de lustrine, ouvrait le grand-livre ou le journal sur la petite table et se mettait à travailler posément, comme au beau temps de l'activité; le nez dans les vieux comptes, sur des bouts de papier il alignait des chiffres, vérifiait d'anciennes additions, refaisait des balances; de temps à autre, il touchait aux livres mêmes, grattait et remoulait une lettre de ronde insuffisament soignée, recollationnait d'anciens chiffres.

Sur de vieux papiers ornés de la firme de la maison, dont il avait retrouvé une ample provision, il écrivait des lettres, traitait d'imaginaires marchés.

Il trouva même un moyen de servir encore réellement les intérêts des Louvard, en s'occupant, sans en informer leur héritier, de recouvrer des créances que l'on considérait comme perdues. Cela lui permit de faire un courrier; et il parvint même à toucher ainsi quelque argent, qu'il alla scrupuleusement porter à celui qu'il considérait toujours comme son patron et qui en fut très étonné.

Le mercredi, comme jadis, il allait à Bruxelles; il avait conservé un abonnement à la bourse aux métaux, où, très régulièrement, on le voyait se promener de groupe en groupe, demandant des chiffres, commentant des prix, négociant des marchés jamais conclus.

Il avait, dans cette singulière vie, dans cette sorte de comédie qu'il se jouait à lui-même, une allure très placide, très satisfaite. Mais il vieillissait, vieillissait beaucoup. Il avait environ

Digitized by Google

soixante ans et jusque-là avait été cité pour sa verdeur. A présent, il accusait son âge; en moins d'un an, il semblait avoir vieilli de dix années, était devenu très lourd, très engourdi, ne supportant plus le poids d'une obésité toute en graisse. On lui recommandait de prendre du mouvement, de se remuer un peu, de faire des promenades. Il répondait : « Moi, je n'ai le temps que le dimanche », et se refusait à manquer un jour à son bureau.

Et il continuait à y passer toutes ses journées, dans ses chers livres; quelquefois seulement, il faisait encore un tour dans la vieille usine, contemplait, dans les ateliers vides dont les murs se délabraient, dont s'effritaient les plâtres, la trace des machines. Ces jours-là, il avait le cœur gros et ne rentrait pas dans son bureau. Il restait des heures dans la grande cour plantée d'arbres qui séparait l'usine des bâtiments des bureaux, assis sur un grand générateur qu'on avait laissé là. Il y demeurait pensif, le regard errant sur le grand jardin sauvage qui, très vite, avait poussé, couvrant d'abord le sol d'un épais tapis d'herbe, puis grimpant sur les arbres en sombres tapisseries de lierre, accrochant aux murs de l'usine d'envahissantes lianes, leur donnant déjà un air de ruines; tout cela avait poussé avec une extraordinaire rapidité, une force exubérante. On eût dit que la nature voulait prendre une revanche, reconquérir bien vite ces lieux où longtemps l'industrie de l'homme avait triomphé, envelopper de silence et de paix morte ces ateliers autrefois bourdonnants, reprendre ce terrain qu'on lui avait pris.

Aux heures qu'il passait là, Quinet souffrait beaucoup, sentait son cœur saigner aux cruelles blessures du souvenir, comme s'il eût été sur la tombe d'un être cher dont il se fût rappelé la vie. Le grand bâtiment dont la fumée des cheminées avait noirci les briques et que le vert de la mousse et des plantes sauvages rongeait à présent par places, c'était son mort à lui, un mort dont il se rappelait la belle vie bruyante et endiablée. Il entendait par instants le ronflement gai des machines, le martellement du travail des centaines d'ouvriers qu'abritaient les

Digitized by Google

immenses ateliers; et ce lui était une illusion infiniment douce et poignante à la fois, l'impression de la voix d'un être perdu qu'une hallucination, un moment, vous fait entendre. Puis, brusquement, le charme rompu, les grands murs, dans l'épais silence, lui faisaient peur; les lianes aux enchevêtrements étranges paraissaient danser sur les pauvres vieux murs une danse diabolique, et les arbres tendaient leurs branches vers la cheminée endormie et froide, qui n'envoyait plus au ciel aucun souffle.

Alors, il rentrait précipitamment dans son bureau, se rhabillait et s'en retournait chez lui, sans parler à personne.

*
* *

Un soir, sa vieille bonne ne le vit pas revenir. Toute bouleversée, elle s'en alla par la Grand'Rue, conter la chose, demander des nouvelles. On avait vu passer Quinet, comme de coutume, vers deux heures. Il allait à l'usine. Aux environs, on l'y avait vu entrer, comme chaque jour, mais personne ne l'avait vu sortir.

Vainement on frappa à la grande porte. Enfin, quelqu'un entra en escaladant un mur et ouvrit. Dans le bureau, on trouva Quinet inanimé, le nez sur son grand-livre ouvert. Un médecin qu'on alla quérir déclara qu'il était mort; de la rupture d'un anévrisme, précisa-t-il, un peu au hasard.

Un instant, la vue d'une lettre qu'il venait d'écrire fit croire à un suicide; mais elle était adressée au beau-fils des Louvard et commençait ainsi : « Monsieur, par la présente, j'ai le plaisir de vous faire savoir que je suis parvenu à recouvrer encore une créance en souffrance de notre maison... ».

GUSTAVE VANZYPE.

Digitized by Google

LA VIE ALLEMANDE D'AUJOURD'HUI

Notes et souvenirs de voyage et de séjour

(Suite)

III

De Leipzig à Dresde, deux bonnes heures de chemin de fer. Pays plat; moulins à vent à l'horizon. Nous traversons la jolie vallée de la Mulde, qui verse à l'Elbe l'eau des Erzgebirge. Une halte : c'est Wurzen, une des nombreuses petites villes industrielles saxonnes. Au loin, les montagnes nous rappellent celles de la Meuse. Ensuite, Riesa, à l'aspect caractéristique, dans un site riant de l'Elbe. D'énormes bateaux sont traînés par des remorqueurs dont les cris sauvages secouent l'atmosphère. La ligne ne quitte plus le fleuve, maintenant.

Dresde, gare de Bohême! Nous débarquons au sud de la ville, en plein nouveau quartier de ce qu'on appelle la vieille ville (*Altstadt*).

Et vite nous nous élançons à la découverte de la capitale de la Saxe, avec cette curiosité impatiente qui s'attache aux cités vantées pour leur beauté. D'abord, tout droit à ce coin unique près du Vieux-Pont, et à cette célèbre terrasse de Brühl qui fut, au siècle dernier, le jardin du comte de Brühl, ministre de l'électeur de Saxe Auguste III. Ici, la vue s'étend sur la majestueuse courbe de l'Elbe, un vrai fleuve celui-là, et le coup d'œil est des plus animés. Derrière nous, juxtaposés dans un beau désordre, le Château royal, avec sa haute tour, le Palais

Digitized by Google

des princes, habité par le roi, l'église catholique de la cour (1), l'église gothique protestante de Sainte-Sophie (des XIII^e^ et XIV^e^ siècles), le fameux Zwinger, le théâtre de la cour et le vieil hôtel de Bellevue.

Le Zwinger, c'est-à-dire le Bastion, reste l'une des constructions les plus curieuses qui se puissent voir en Europe. Figurez-vous une série de constructions disposées en quadrilatère et comprenant entre elles un large espace libre de plus d'un hectare. L'ensemble, dont font partie six pompeux pavillons reliés par des galeries, devait, paraît-il, servir d'avant-cour à un magnifique château, projeté au début du siècle dernier par cet Auguste le Fort dont la statue équestre, en cuivre repoussé et doré, se dresse énorme près du Vieux-Pont, sur l'autre rive de l'Elbe (2). Le palais rêvé par le monarque ne fut jamais construit. Mais, vraiment, si le Zwinger ne devait être qu'une avenue y conduisant quel eût-il donc été?

Le Château royal est étouffé du côté est par un bloc trop rapproché de constructions comprenant le ministère des finances. En ce moment, l'on est occupé à raser ce bloc pour élargir l'espace libre devant l'ancienne résidence. Cela aura l'avantage de donner du jour au grand *sgraffitto* (3) de W. Walther, peint sur le long mur du Château à l'Augustusstrasse, et représentant un cortège historique des princes de Saxe. — En face de la terrasse de Brühl, de l'autre côté de l'eau, un vaste

(1) Les princes de Saxe, après avoir été les héros de l'Allemagne réformée, se firent catholiques pour devenir rois de Pologne, pensant, eux aussi, qu'*une couronne valait bien une messe*. Depuis, ils ont perdu la Pologne,..... mais ils ont toujours la *messe*. Ils sont restés fidèles à l'Église romaine, quoique leurs sujets saxons soient en presque totalité luthériens.

(2) Auguste II le Fort (1670-1733), électeur de Saxe et roi de Pologne (Frédéric-Auguste I^er^) Cette statue fut érigée peu après sa mort, en 1736.

(3) On désigne ainsi une sorte de fresque en camaïeu, à effet de grisaille, ou de gravure en clair-obscur (un *chiaro-scuro*, disent les Italiens, pour exprimer qu'elle est monochrome). Littéralement : « peinture égratignée » ; en effet, le *sgraffito* s'obtient en couvrant d'une couche foncée l'enduit d'une muraille et en l'*écorchant* ensuite avec une pointe afin de produire les clairs d'un dessin, comme pour un bas-relief. On en rencontre encore assez fréquemment sur les façades de certaines parties de l'Italie. Parfois aussi dans l'Allemagne du Sud, notamment sur la façade de la villa Wahnfried, à Bayreuth.

Digitized by Google

monument en construction, encore caché sous les échafaudages qui l'entourent, s'impose à l'œil ; ce sera le nouveau ministère des finances.

. . . . . .

Trois ponts, du haut desquels le panorama si mouvementé de l'Elbe peut être admiré, relient l'Altstadt à la Neustadt. Car, outre l'*Alte Brücke*, ou pont Auguste, du XIII^e^ siècle, resté la voie de communication la plus fréquentée de la ville (au point que la police doit y canaliser la circulation), il y a deux ponts modernes, le *Marienbrücke* en aval (1852) et l'*Albertbrücke* en amont (1877). Le premier est construit en pierre sur seize arches (402 mètres) ; les autres sont plus longs encore ; ils se prolongent en viaducs à une certaine distance sur les deux rives.

Des deux villes, entre lesquelles le fleuve est ligne de démarcation, la Neustadt est de beaucoup la moins importante et la moins intéressante, en dépit de son Palais japonais et de la jolie vue de ses jardins, de la place Albert et des sgraffitti du théâtre Albert, voire de la maison natale de Körner et du Musée élevé pieusement par le D^r^ Peschel au chantre de *Leier und Sieg*, cet enfant de Dresde qui, à la fois poète et soldat, mourut à l'ennemi en 1813, à l'âge de 22 ans.

La vieille ville attire chaque été la foule des voyageurs et retient toute l'année dans ses murs quantité d'Anglais, cadets de famille pour la plupart, qui désirent une vie calme, embellie par la vue d'un site riant et de nobles satisfactions artistiques.

Et ces satisfactions, assurément, Dresde les prodigue à souhait, quelle que soit la branche de l'art humain à laquelle on s'intéresse plus spécialement : architecture, sculpture, peinture, gravure, glyptique, où bien les *arts musiques*, comme dit M. Gevaert.

. . . . . .

Au point de vue de l'architecture, la capitale de la Saxe a été, avec raison, surnommée la *patrie du rococo*. C'est que le culte de l'art y fut surtout développé sous l'électeur Auguste II, au commencement du XVIII^e^ siècle, époque où florissait ce style

Digitized by Google

dans la construction, l'ornementation, l'ameublement (1). Le Zwinger, commencé sous ce règne, est de style rococo. La belle *Katholische Hofkirche*, bâtie peu après lui par Chiaveri, est aussi de ce style, et se distingue par son intempestive profusion d'ornements et de statues : le prêtre y parle en chaire entre deux petits amours !

Mais on rencontre d'autres styles, heureusement. La haute coupole de Notre-Dame (*Frauenkirche*) fut bâtie, bien qu'encore du temps d'Auguste II, sur le plan de Saint-Pierre de Rome. Mais ce dont Dresde s'enorgueillit surtout, ce sont les monuments modernes conçus par l'illustre architecte Semper (2), lequel a débuté dans cette ville avant de se fixer à Vienne. Ce sont, en première ligne, le remarquable théâtre de la Cour (3), dans le style de la Renaissance, et où rien encore n'annonce le théâtre de Bayreuth venu peu après, la Synagogue, de style roman, la fontaine à statuettes en face de la Poste et le très beau Musée construit (de 1847 à 1854) dans le style de la

(1) Ce style rococo, avec ses façades hérissées en forme de courbes, ses frontons recourbés et brisés, sa masse d'ornements insignifiants, ses entrelacements affectés de guirlandes de fleurs et le goût des rocailles, dérivait directement de l'art italien des Bernin, des Borromini, etc. — Il commença à réussir en France à l'aurore du siècle dernier, sous la vieillesse de Louis XIV, et vint exagérer la multiplication, déjà admise, des trophées et autres ornements. Bientôt l'exagération d'ornementation, qu'il mit à la mode, y constitua ce style Louis XV qui occupe une place majeure dans la décoration industrielle par ses applications si nombreuses à l'ébénisterie, à l'orfèvrerie, etc Après le style Louis XIV, que sa recherche de majesté et d'apparat rendait un peu froid, le style Louis XV ou Pompadour parut fin, élégant, et surtout en harmonie avec les toilettes féminines du temps : la ligne droite, trop peu « gracieuse », y cédait la place aux lignes courbes, brisées, et la rigidité en général à la fantaisie et à ses combinaisons variées : enroulements, feuilles, fleurs sculptées, coquilles, etc. Ces coquetteries, en vérité, seyaient à merveille aux boudoirs du XVIII[e] siècle.

(2) Godefroid Semper, l'ami de R. Wagner dès les années de séjour à Dresde (1842-1849) et qui devait être plus tard l'architecte du théâtre de Bayreuth, était né à Hambourg en 1803. Il avait été appelé à Dresde dès 1834 comme professeur à l'Académie. Il y dressa les plans du nouvel hôpital des femmes, de la Synagogne et enfin du Musée. Il avait aussi, dès le principe, été chargé par le roi, dont il s'était concilié les bonnes grâces, de décorer le cabinet des antiques par les procédés de polychromie qu'il avait puisés dans l'étude des anciens Grecs. Il dut s'exiler en 1849, comme R. Wagner, et résida à Londres, puis à Vienne. Il est mort à Rome en 1879.

(3) Entièrement reconstruit par lui après un incendie, de 1869 à 1878.

Digitized by Google

Renaissance, et formant l'un des côtés de ce Zwinger commencé en style rococo sous Auguste le Fort.

Au point de vue architectural, il faut citer aussi les constructions privées qu'on rencontre au quartier des rentiers, surtout aux promenades dites *Bürgerwiese*, qui partent de la place Georges vers le sud-est de la ville. Les hôtels particuliers sont isolés les uns des autres et entourés de jardins; on paraît, ici, avoir considéré comme luxe enviable de se trouver tout à fait chez soi, sans contact avec le voisin. C'est une tendance venue en Allemagne avec les modes anglaises; on peut la constater aussi dans les nouveaux quartiers riches de Francfort, d'Aix-la-Chapelle, etc.

. . . . . .

Ces *Bürgerwiese* et les places environnantes possèdent quelques beaux groupes de marbre : Vénus rongeant les ailes de l'Amour (Th. Bäumer), la fontaine des Nymphes (Brossmann), la fontaine du Voleur d'oie (d'après Dietz).

Au temps moderne, la sculpture fleurit à Dresde. Dans nos pérégrinations à travers la ville, nous admirons : de Rietschel (1804-1861), la statue de Frédéric-Auguste Ier (mort en 1827), celle de Ch.-M. de Weber, le monument de Luther (reproduction de celui de Worms), indépendamment des sculptures mythologiques et historiques décorant le Musée; de Hoehnel, le monument de Frédéric-Auguste II (mort en 1854), la statue de Körner poète et soldat, les sept statues de l'église des Trois-Rois (dans la ville neuve), la statue de la fontaine Saint-Georges, outre des sculptures mythologiques et historiques décorant le Musée; de Schilling, le monument de Rietschel, le quadrige en bronze, avec Bacchus et Ariane, couronnant l'entrée principale du Hoftheater, les groupes en pierre de l'escalier de la Brühlsche Terrasse, les bas-reliefs du vestibule du Musée. On doit rendre hommage également à cette superbe Germania, d'après Henze, qui trône sur le monument de la Victoire élevé place du Vieux-Marché pour perpétuer le souvenir de 1870-1871.

A proprement parler, il n'y a pas de Musée de sculpture à Dresde. Mais le Zwinger renferme un Musée de plâtres où

Digitized by Google

sont reproduites les sculptures célèbres de tous les temps ; en outre, les plâtres et modèles des œuvres de Rietschel ont été réunis en une collection qui occupe l'étage d'un château situé au milieu du grand jardin royal (1).

. . . . . .

Quant au Musée de peinture, on le sait, c'est le joyau de Dresde et l'une des premières galeries de l'Europe. Fondé vers le milieu du siècle dernier par l'électeur de Saxe et roi de Pologne Auguste III, il fut constitué d'abord de chefs-d'œuvre acquis en Italie à prix d'or, suivant le goût du temps. Encore aujourd'hui, le musée se ressent du moment et des circonstances où il fut formé : le XVIII^e^ siècle y est relativement trop représenté, tandis que le XV^e^ l'est trop peu. Car, en ce temps-là, l'on négligeait les *quattrocentisti :* Masaccio, Lucca Signorelli, Pérugin, Andrea Mantegna, Jean Bellin, etc., et même le dernier des primitifs, Léonard de Vinci. Toutefois, l'on trouve à Dresde quelques précurseurs, tels que Andrea Mantegna, Lorenzo di Credi, Domenico Ghirlandajo, Alessandro Botticelli, etc.

Avant de fouiller les bons petits coins, on va droit au chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, à ce Raphaël, sublime entre tous, isolé dans son sanctuaire à l'extrémité de la galerie. On connaît la composition : la Vierge apparaît sur des nuages, avec l'enfant Jésus, au pape saint Sixte et à sainte Barbe, et deux petits anges la contemplent avec délices. Dès le premier moment, une impression profonde est causée par ce regard ingénu, vraiment un regard de vierge, presque un regard

(1) Cet honneur rendu à un artiste de former une collection exclusivement de ses œuvres est très rare, en somme. On les compte en Europe, les musées consacrés à une seule personnalité. Parmi les sculpteurs, Rietschel à Dresde, Buonaroti (Michel-Ange) à Florence, Thorwaldsen à Copenhague, Marcello (duchesse Adèle Colonna, née d'Affry, morte en 1879) à Fribourg (Suisse) ont seuls leurs musées particuliers; parmi les peintres : Albrecht Dürer à Nuremberg, Wiertz à Bruxelles. Il y a aussi des collections de souvenirs de Mozart à Salzbourg, de Beethoven à Bonn, de R. Wagner à Vienne, de Listz à Weimar, de Grétry à Liége, de Plantin à Anvers, de Shakespeare à Stratford-sur-Avon, de Gœthe à Weimar, de Grillparzer à Vienne (une section de la Bibliothèque impériale), de Körner à Dresde et de Jeanne Darc à Orléans.

Digitized by Google

d'enfant! Il vous enveloppe insensiblement dans une ineffable mysticité, et l'on a peine à s'en détacher. L'élévation et la pureté de cette physionomie reflètent une âme forte entre toutes; elle exprime un idéal sentiment religieux; et chez elle la perfection même des traits apparaît comme un symbole (1).

D'autres perles nous attendent plus loin. Parmi les grands Italiens, Paul Véronèse est ici mieux en honneur que nulle part (*Noces de Cana, Adoration des Mages, Moïse sauvé des eaux, Vierge*, etc.). L'école vénitienne est, en outre, largement représentée par le Titien (*Denier de César*, etc.), par Palma-le-Vieux, par le Tintoret, par le Bassan, etc. A côté d'eux brille d'un vif éclat le Corrège, avec sa *Vierge et saint François*, avec son *Saint Georges* et surtout avec sa célèbre *Adoration des bergers*, dite « la *Nuit* du Corrège », peut-être la plus belle œuvre du Musée après la *Vierge* de Raphaël. Enfin, il faut citer de nombreux petits tableaux italiens du Titien, de Palma-le-Vieux, du Francia, de Bonifacio-le-Jeune, de Mantegna et de l'école de Léonard de Vinci.

A côté des Italiens, il se trouve quelques Espagnols du XVII^e^ siècle que nous mentionnons ici pour mémoire : de sombres Ribera, un dur Zurbaran, des Velasquez, un médiocre Murillo (*la Vierge et l'enfant Jésus*) et un Salvator Rosa (2). Point de moderne Goya (1746-1828) et aucun des précurseurs Moralès, Sanchez Coello, Ribalta.

Peu de tableaux français. Cependant des scènes galantes de Watteau, un paysage romain de Millet et surtout un superbe Claude Lorrain : un paysage à bergers avec la fuite en Égypte.

Mais nombreux sont les tableaux, petits et grands, des maîtres allemands, flamands et hollandais. Les petits sont

(1) Ce tableau, qui fait aujourd'hui la gloire du Musée de Dresde, avait été commandé à l'artiste par les bénédictins du couvent de Saint-Sixte, à Plaisance. Il leur fut acheté par Auguste III, en 1753, pour 40,000 écus romains, soit 225,000 livres de France, prix fabuleux vu l'époque. Le tableau est peint sur toile et mesure 9 pieds de haut sur 7 pieds de large (2^m^65 × 1^m^96); il est protégé par une glace. La date de ce chef-d'œuvre n'est pas exactement connue, mais ce dut être l'une des dernières *Vierges* du maître.

(2) Salvator Rosa était Napolitain, mais élève de Ribera l'Espagnolet.

Digitized by Google

rangés à la suite des italiens et des français, dans une succession de cabinets qui regardent du côté de l'Elbe et dont les cloisons semblent des panneaux factices prolongeant les embrasures des fenêtres; parmi eux, nous admirons les paysages avec animaux de Karel du Jardin et de Paul Potter, un lac de Norvège d'Allart Van Everdingen, un Berckheyde, un A. Moro, une série de Philippe Wouverman (surtout *l'Écurie*), puis, de Jacob Ruisdael, *le Château de Bentheim*, *la Lande*, *la Chasse*, *le Monastère*, *le Cimetière des Juifs à Amsterdam* (1); de François Mieris, *la Visite de l'amateur*; de Van der Meer van Delft (2), *la Lecture de la lettre;* d'Adrien Van de Velde,

(1) De ce que Ruysdael se complaisait à peindre les cimetières des Juifs et semblait y mettre une poésie et un mystère particuliers, Ch. Blanc conclut qu'il devait, par ses ancêtres au moins, appartenir à cette race persécutée qui, réfugiée en Hollande, produisit tant d'hommes illustres. Il aperçoit dans le *Cimetière des Juifs*, de la galerie de Dresde, quelque chose de plus que le sentiment d'un grand artiste; ce serait l'attendrissement d'un fidèle auprès de la tombe de ses frères proscrits; on sait d'ailleurs le respect traditionnel des Israélites pour les tombeaux. — La déduction de Ch. Blanc n'est pas inattaquable, en vérité. Dans cette composition qui, vraisemblablement, appartient aux dernières années de l'artiste et qui passe à tort, suivant nous, pour l'un de ses chefs-d'œuvre, nous serions bien près, au contraire, d'être choqué par le trop d'appels factices à l'émotion : on a abusé de ces moyens en peinture, et ici ils jurent de se trouver réunis. D'ailleurs, dans un dessin de la collection His de La Salle, au Louvre, et dans un tableau de lord Ellesmere (Bridgewater House), on a retrouvé le même motif, avec le torrent, les terrains, le hêtre mort et le groupe d'arbres, mais sans la ruine et sans les quelques tombes semées en désordre au pied de l'orme. Celles-ci, éléments essentiels du tableau de Dresde, sont empruntées à des dessins faits d'après nature à Amsterdam et possédés actuellement par le Musée Teyler, à Harlem.

Un argument plus décisif en faveur de l'origine israélite de Ruysdael serait son nom patronymique lui-même. En effet, *Ruysdael* signifie « eau écumante », ce qui paraît être la traduction de l'allemand *Wasserstrom*, nom éminemment juif, comme nous l'avons dit déjà (chap. II). On a vu aussi dans ce nom une prédestination de l'artiste à peindre des *cascades;* ce peut être un effet d'atavisme... Quant au nom, Jacob Isaacszoon (fils d'Isaac), et aux autres prénoms bibliques portés par les Ruysdael, ils sont d'un faible indice à cet égard, étant fréquents en Hollande chez les protestants de l'époque. Le père de Ruysdael, Isaac le marchand de cadres, et son frère Salomon, le peintre célèbre, appartenaient, du reste, à la secte des mennonites.

(2) De tous les petits maîtres de Hollande pour lesquels l'insignifiance du sujet était voulue, parce qu'ils prétendaient s'imposer par le *faire* seul du peintre, le maître est assurément Jean Van der Meer, ou Ver Meer, de Delft (1632-1696?). Il a toutes les qualités de finesse, d'élégance, de distinction. Il sait son métier, il

Digitized by Google

les Patineurs; ensuite quelques Gérard Dow (surtout *la Fille à une fenêtre*), des Ter Borch, plusieurs Adrien Van Ostade (*Dans l'atelier de l'artiste, Paysans au cabaret*, etc.), des Gabriel Metsu (surtout *la Jeune Dentellière* et *le Déjeuner au champagne*), un Teniers, un Rubens, deux Rembrandt (notamment un portrait de Saskia, alors sa fiancée), un A. Van Dyck, un Jean Holbein, dit *le Jeune*, un Albrecht Dürer.

Quant aux grandes toiles de ces écoles allemande, flamande et hollandaise, elles occupent les grandes salles du Musée. Continuons là notre sélection et tirons de pair le portrait de Thomas Moret, orfèvre de Henri VIII, par Jean Holbein, un petit triptyque de J. Van Eyck (*la Vierge, sainte Catherine et saint Michel*), un *Portement de croix* ou *crucifix* (en grisaille), d'Albert Dürer, un grand triptyque du même, plusieurs Van Dyck, dont un beau portrait d'homme et un beau portrait de femme, des Jordaens, des Ferdinand Bol (dont *l'Échelle de Jacob* et *le Repos dans la fuite en Égypte*), seize Rembrandt, dont *le Sacrifice offert par Manué et sa femme, le Chasseur ayant tiré un butor*, des portraits de vieillards, le grand portrait de Saskia et le portrait du peintre lui-même embrassant sa femme (1), enfin, de nombreux Rubens, dont surtout un por-

pratique son art mieux que personne. Toute hésitation est inconnue chez lui. — L'*Art moderne* a décrit naguère la *Dame au verre de vin* (la *Coquette* de Willem Bürger dans ses *Musées de Hollande*), cette délicieuse scène d'élégance, perle du Musée de Brunswick. *La Fille lisant une lettre*, qui passa inaperçue à Ch. Blanc, mais que décrivit avec complaisance W. Bürger sous le nom de *la Courtisane* (*Musées de Hollande*), est pareillement l'un des purs joyaux de Dresde. Cette œuvre figure actuellement parmi les petites toiles dans l'un des cabinets latéraux, en compagnie des plus beaux Ruysdael ; elle a été déplacée, comme aussi d'ailleurs la *Saskia*, fiancée de Rembrandt. — Il y a encore au Musée de Dresde un autre ouvrage de ce maître très rare : *le Jeune amateur*, grand tableau de proportions tout à fait inusitées chez cet auteur, logé dans l'une des grandes salles, près des célèbres portraits de Rembrandt et de sa femme. — Les œuvres de Van der Meer de Delft ont la saveur exquise de la rareté ; elles ne sont guère connues qu'en Hollande, et il n'en existe pas à Paris, assurait Ch. Blanc ; en revanche, on en a découvert une très remarquable dans une galerie particulière de Cambrai (*le Géographe*).

(1) J'avoue mon manque d'enthousiasme envers ces deux dernières toiles, notamment envers ce tableau tant vanté où le maître se représente le verre en main, le rire aux lèvres, embrassant sa femme qu'il tient sur ses genoux. Comme le disait récemment la *Revue des Deux Mondes*, cette Saskia van Uilenburgh, qu'il

Digitized by Google

trait de femme avec son enfant, un saint Jérôme en prières, une chasse au sanglier et une magistrale tête d'évêque (1). Ce n'est pas Rubens, en vérité, bien qu'à Dresde on compte de lui plus de 30 toiles authentiques, qui nous arrêtera longtemps. Le plus fécond des maîtres n'est pas à son avantage ici; il se trouve infiniment mieux mis en valeur au Louvre, au *Museo de Pintura del Rey* de Madrid, au Belvédère de Vienne, à la Pinacothèque de Munich, à la cathédrale d'Anvers. au musée de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg, à la *National Gallery* ou dans les collections privées de Londres.

En revanche, Rembrandt, parmi les Flamands et les Hollandais, peut être largement admiré ici, non seulement dans la vingtaine d'œuvres qu'il a signées, mais encore dans celles d'un de ses meilleurs élèves, Ferdinand Bol. En bonne posture est aussi Jacob Ruysdael, encore que ses peintures de Dresde paraissent avoir beaucoup noirci. — Ruysdael est certes la plus haute figure de l'école hollandaise après Rembrandt. Il n'a produit, il est vrai, que des paysages inanimés, et ne sut jamais introduire une figure dans ses tableaux, — ce qui le

a fait poser tant de fois, comme sa fiancée d'abord, comme sa femme ensuite, qu'il a métamorphosée tour à tour en Suzanne au bain ou en femme de Samson, et dont il n'a pas craint de révéler les grâces les plus secrètes dans la *Danaé* du Musée de l'Ermitage, n'était point une beauté. Mais avec son visage plein, dépourvu de régularité, son gros nez renflé au bout, son front bombé, sa bouche mignonne, sa fraîcheur, ses petits yeux aux paupières épaisses, sa blonde et fine chevelure, elle avait son charme. Frisonne de famille riche et patricienne, Rembrandt l'avait épousée par amour; et douce, facile, elle abandonnait son corps à l'artiste pour qu'il le reproduisît. — Ces tableaux, encore qu'ils déplaisent par certain étalage de sensualité et certain manque de goût, visible aussi dans le *Rapt de Ganymède* (galerie de Dresde) et autres incursions malheureuses sur le terrain mythologique, sont curieux parce qu'ils montrent un état d'esprit du maître. Mais leur côté trivial pourrait donner une idée fausse de lui. Rembrandt, véritablement, était une âme de songeur. A l'opposé de Rubens, c'était un *homme en dedans*. Il ne se trouvait à l'aise que dans le monde intérieur de ses pensées. La banalité du grand jour ne pouvait lui plaire. Combien il préférait la mélancolie des demi-teintes! Idéologue et spiritualiste, il trouva dans son art les joies du paradis; artiste suprême, il eut, du fond de sa vie sombre et dérobée aux regards, des visions délicieuses ou magnifiques, qu'aucuns millions, qu'aucun trône terrestre n'auraient pu lui donner.

(1) J'aime moins les autres, notamment le grand tableau qui reproduit la scène de l'*Enéide* : Neptune apaisant les flots (*Quos ego...*).

Digitized by Google

met loin de la charmante variété d'Adrien Van de Velde, — ni même un animal, — ce qui lui ôte le grand élément de succès de Paul Potter. Cependant, remarquait Eugène Fromentin, placez un Ruisdael à côté des meilleurs paysages de l'école, et vous verrez apparaître les faiblesses, les préciosités les maigreurs, les petitesses de ses voisins. De tous, il est le peintre qui ressemble le plus exactement à son pays : il en a l'ampleur, la tristesse, la placidité un peu morne, le charme monotone et tranquille, et il nous a légué un portrait de la Hollande intime, attachant, et qui ne vieillit pas. Lui, du moins, possède une manière propre de sentir ; à travers son œuvre, on perçoit l'âme de quelqu'un, et de quelqu'un de grande race. — Mais ne nous égarons pas dans de longues dissertations esthétiques, et fermons la parenthèse.

L'école allemande, chacun en conviendra, est insuffisamment représentée à Dresde. On éprouve une déception à son endroit. Peut-être vous êtes-vous étonnés de ce que nous n'ayons pas encore parlé de la fameuse *Vierge* de Holbein (la Madone du bourgmestre Meyer), qui constitue pourtant l'une des gloires du Musée. C'est que sa non-authenticité est bien reconnue. Elle n'est qu'une copie, excellente en vérité, avec quelques variantes d'exécution, d'un Jean Holbein ; l'original peut se voir à Darmstadt, dans le palais de feu le prince Charles de Hesse. La chose a été définitivement mise en évidence par une exposition des deux tableaux (1871).

Une telle constatation, il faut l'avouer, retranche quelque chose du plaisir qu'on devait éprouver auparavant devant cette *Vierge*, au temps où elle était considérée comme le morceau capital du maître. C'est là une impression fâcheuse, mais involontaire. L'œuvre, quoi qu'il en soit, reste admirable. Vous connaissez la composition : la Madone est debout, dans une niche ; elle porte une riche couronne sur ses cheveux d'or, et tient l'Enfant dans ses bras ; à ses pieds sont agenouillés, en prière, les membres de la famille de Jacques Meyer, bourgmestre de Bâle, pour qui fut peint le tableau (1526). Le doux regard que la Vierge laisse tomber sur eux est de ceux qui se gravent à jamais dans le souvenir.

Digitized by Google

Cette Madone, d'après Holbein le Jeune, et celle de Raphaël ont chacune leur chapelle à Dresde, et précisément aux deux extrémités de la longue galerie. Placées respectueusement sous glace, l'une et l'autre, et sur des panneaux mobiles permettant de les mettre dans leur meilleur jour à toute heure de la journée, elles fournissent l'occasion d'étudier à l'aise deux génies assurément inégaux. Et l'on peut, dans ces chefs-d'œuvre, comme plusieurs l'ont fait, mesurer toute la distance qui séparait, au XVI^e^ siècle, l'art chrétien conçu par le génie méridional et catholique de l'art chrétien conçu par le génie du Nord, déjà protestant. La Vierge allemande est humaine, presque familière, la Vierge italienne est surhumaine, supraterrestre.

Le naturalisme du Nord est ici placé en regard de l'idéalisme du Midi. La composition de Holbein est adorable de simplicité et de bonhomie : les donateurs ont revêtu leurs plus beaux habits pour recevoir la Vierge, et ces cœurs naïvement dévots, ces âmes simples et justes, sont plus ravies qu'étonnées de sa visite; quant à elle, elle ne s'assied pas sur un trône au-dessus d'eux; elle est parmi eux, elle foule même de ses pieds augustes le tapis de leur demeure. L'œuvre déborde d'un sentiment touchant et poétique; l'émotion en est bien allemande, *echt deutsch*, par son intimité et sa familiarité.

Mais la Madone de saint Sixte laisse en nous une trace plus ineffaçable. Et l'on y revient sans se lasser, toujours. Plus on la contemple, plus l'impression est profonde. Il faut croire, vraiment, que l'auteur l'ait conçue dans un jour d'extase. Elle est d'une beauté céleste; de longs et larges vêtements, emblèmes de pudeur, reportent tout l'intérêt sur le visage, et celui-ci exprime une félicité séraphique, une ineffable sérénité. A coup sûr, ces yeux regardent de très près le divin, et le reflètent en cette beauté suprême qui perce à travers la beauté temporelle. Elle semble marcher sur les nues, au milieu des anges bienheureux, et l'Enfant qu'elle porte dans les bras frappe par le caractère de sérieux et de profondeur de sa physionomie; quant aux figures humaines de sainte Barbe et du pape saint Sixte, humblement agenouillés, elles con-

Digitized by Google

tribuent par leur expression terrestre, mondaine presque, à faire ressortir l'expression divine de la Vierge et de l'Enfant. Dans le fond du tableau, l'on aperçoit une confuse multitude de visages éthérés, et les deux chérubins de l'avant-plan (1), qui contemplent la Madone, attentifs, confiants, dans un ravissement plein de candeur, sans étonnement, ramènent encore notre regard vers cette figure rayonnante, qu'on ne cesse d'aimer.....

Faites le tour des autres Vierges italiennes de la galerie, celles du Corrège, du Jules Romain, de Bagnacavallo, de Piero di Cosimo, du Garofalo, de Fr. Mazzuoli, d'Ann. Carrache, de Palma le Vieux, de Bonifacio le Jeune, de Previtali, du Titien, de Paul Véronèse, et revenez ensuite à l'œuvre de Raphaël : l'atmosphère ambiante vous semblera changée; vous croirez avoir soudain une échappée sur le Paradis. Du sentiment de la réalité, vous passerez à l'intuition des sphères idéales où l'artiste s'est élevé.

La *Madone* de Dresde est le plus admirable de tous les tableaux de Raphaël, Ch. Blanc le juge ainsi. Si, au premier abord, livré tout entier à l'*impression,* l'on n'a pris garde aux lignes et aux couleurs, l'on en vient, par un examen plus tranquille, à reconnaître qu'on se trouve devant une œuvre accomplie, aussi bien au point de vue de l'exécution que de la conception : l'élégance des contours est exquise, la symétrie des figures semble inspirée par un sentiment de vénération; le modelé est large dans les nus comme celui du Titien; le pinceau est facile et discret à la fois, la touche est ferme mais délicate, *passée*, d'une couleur nourrie (une pastosité, disent les artistes) rappelant parfois les pastels du Corrège. Et le peintre a voulu que la divine apparition s'adressât directement à l'âme du spectateur, sans trop d'éclat pour la vue : la lumière des cieux semble s'être adoucie pour ne pas éblouir les yeux de l'homme . . . . . .

(1) Groupés au milieu de la plinthe inférieure, laquelle, vraisemblablement, représente l'appui d'une fenêtre ouverte sur le paradis, ces deux chérubins, dans l'ordonnance générale du tableau, forment base très étroite en opposition voulue avec les lignes pyramidales de l'apparition céleste.

Digitized by Google

Avant de quitter ce merveilleux premier étage du Musée, faisons station devant les belles tapisseries flamandes, qui occupent une salle spéciale, et dont six sont tracées d'après Raphaël. Puis, grimpons au second étage pour passer en revue les modernes, la plupart allemands : Schnorr de Carolsfeld, Richter, Hübner, Achenbach, Kaulbach, etc. Là, nous retrouvons la *Heilige Nacht*, triptyque de von Uhde; *l'Été*, de Hans Makart (1840-1884); *le Christ à la Croix*, de Munkacksy (1846-...), déjà vus aux expositions.

Dans les cabinets du rez-de-chaussée, nous trouvons des œuvres du XVIII^e^ siècle, notamment de bons portraits au pastel de Liotard (surtout *la Chocolatière*), et des tableautins de Dietrich, le peintre saxon; en outre, une collection de miniatures.

Passons, enfin, aux *estampes*, dont le riche cabinet renferme plus de 350,000 feuilles, et aux *dessins*. Là, on peut voir de Rembrandt de nombreux dessins, lavis à l'encre de Chine et à la sépia, faits en vue de l'étude du clair-obscur. On le sait, cette partie essentielle de la peinture, qui consiste à l'éclairer, le ménagement habile des lumières et des ombres, fut la préoccupation dominante de l'artiste. Léonard et Corrège s'étaient bien servis auparavant du *chiaro-scuro;* mais, à lui, la lumière procura un élément d'expression propre, et l'emploi qu'il en fit marqua dans la peinture une véritable révolution. — Les importantes collections du cabinet de Dresde permettent aussi de constater avec quelle opiniâtreté il s'attachait à ses idées, et avec quel rare bonheur il saisissait, en quelques traits, la vérité d'une attitude, l'éclair furtif d'un sentiment. Il y a, en outre, une quantité de dessins de paysages, dont certains semblent griffonnés debout, et des eaux-fortes d'exécution si décidée qu'on les dirait faites en face de la nature.

. . . . . .

Dans les autres corps des bâtiments du Zwinger, on a logé, outre les plâtres dont nous avons parlé, et qui occupent aussi une partie du rez-de-chaussée du Musée, les curieuses collections d'instruments de physique et de mathématiques, et celles d'histoire naturelle (zoologie, anthropologie, ethnographie, —

Digitized by Google

minéralogie, géologie, paléontologie), avec les papillons, les oiseaux empaillés, leurs nids, leurs œufs et leurs petits, la faune très complète du pays, les objets de Polynésie et d'étonnantes pétrifications.

Assurément, il ne manque pas de collections intéressantes à visiter, à Dresde. Au rez-de-chaussée de ce même Château où est installé le musée Rietschel, l'on trouve l'*Alterthümer Museum* (objets anciens), formé surtout des objets religieux du moyen âge, enlevés des églises de Saxe au temps de la Réforme. Puis il y a le *Kunstgewerbe Museum* (arts industriels), où est particulièrement représentée l'industrie allemande de la Renaissance, et qui renferme une grande variété de tissus, l'une des branches de l'activité saxonne. Au Palais japonais de la Ville-Neuve, de l'autre côté de l'Elbe, sont logées : d'abord, la collection d'antiques (*Antikensammlung*), dont nous aimons les délicieuses petites terres cuites de Tanagra, et ensuite la Bibliothèque royale avec ses 275,000 volumes, ses nombreux incunables, ses manuscrits et ses curiosités diverses placées sous verre.

Ce n'est certes ni pour lui-même, ni pour ses fresques, ni pour sa *Silberkammer* (salle de l'argenterie), ou son cabinet de médailles, que le Château, grand édifice irrégulier, construit en plusieurs fois depuis le XVI^e^ siècle, mériterait une visite. Mais il comprend la fameuse *Voûte verte* (*Grüne Gewœlbe*), qui abrite le trésor royal. C'est la collection d'ouvrages d'art, d'objets précieux et de pierreries la plus riche de l'Europe en ce qui concerne le XVI^e^, le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècle. Bronzes (dont certains avec piédestaux de Boule), ivoires, émaux, mosaïques, œufs d'autruche, objets en nacre et en ambre, coraux, nautile (mollusque testacé ressemblant à une gondole), vases en or, en argent, en verre, en cristal, en pierres précieuses : il s'y trouve de tout; et puis des tours de force d'orfèvrerie, et les joyaux de la couronne avec des diadèmes de diamant, des colliers de diamant, des boutons de diamant, des fourreaux d'épée cachés sous le diamant... Nous retenons surtout, de la Galerie Verte, une cheminée de Neuber (1782), un écrin de Jamnitzer, l'orfèvre fameux de Nuremberg,

Digitized by Google

la *Madeleine* et les singuliers émaux de Dinglinger, le grand ciseleur, le Benvenuto Cellini de la Saxe; après la mort de Dinglinger (1731), l'orfèvrerie cessa d'exister en Allemagne jusqu'à l'introduction, à la fin du XVIII[e] siècle, de l'estampage et des procédés anglais (et aussi du « genre baroque anglais »).

. . . . . .

Mais où il y a mieux à étudier encore, à notre sens, c'est au *Museum Johanneum*. D'abord, parcourons-en l'important musée historique, avec ses meubles, ses armes de tournoi et de parade, ses objets de guerre dont la plupart ont servi en campagne, ses harnais et ses costumes. Puis passons rapidement à travers la *Gewehr-Gallerie* (armes à feu et autres armes), pour arriver à la très instructive collection de porcelaines au second étage, l'une des plus considérables qui existent : elle contient une vingtaine de mille pièces de Chine, du Japon, des Indes, de France et de Saxe, classées par ordre chronologique.

On peut reconnaître là les caractères propres qui différencient l'art industriel chez les divers peuples. Car, en somme, tous ont eu dès leur origine des vases de terre, et la moindre tendance à l'élégance a dû se révéler dans ces ustensiles vulgaires. Le charme de la céramique, comme celui de l'architecture, vient, non pas de l'imitation de la nature, mais de l'harmonie des proportions géométriques ; aussi, entre ces deux arts primitifs, la liaison est intime, surtout chez les Égyptiens, les Grecs, les Arabes.

Il y a relation visible entre les mœurs, les idées d'une race et les créations de son industrie; Théophile Gautier le montrait. Les poteries chinoises ont un peu l'air d'honnêtes mandarins, bénins et pansus. Et telle urne résume intégralement l'Égypte avec ses Anubis à tête de chien, ses éperviers sacrés, ses scarabées mystiques, ses pylônes, et aussi ses momies emmaillotées de bandelettes. Les patères étrusques, aux contours sveltes et harmonieux, peintes sur fond rouge ou sur fond noir, évoquent par la beauté et la jeunesse de leurs formes le souvenir des dieux de l'Olympe et des athlètes luttant dans le cirque. Enfin, les porcelaines contemporaines de Voltaire et de M[me] Pompadour ne portent-elles pas dans leurs lignes

Digitized by Google

tourmentées et pourtant coulantes, tout le désordre spirituel, tout le papillotage amusant et facile du XVIIIe siècle?

Dans cette collection unique du *Johanneum*, les anciennes porcelaines chinoises paraissent les plus belles; ce qui nous arrête le plus parmi les produits saxons, ce sont les premiers essais de Boettger (1681-1719). L'invention de la porcelaine (1709), on le sait, constitua l'un des traits principaux du règne d'Auguste II le Fort (1670-1733), cet électeur de Saxe dont l'impulsion avait fait de Dresde l'un des centres artistiques les plus actifs. On avait cherché en vain à imiter la porcelaine dure qu'on tirait de la Chine, quand, en 1706, Jean-Frédéric Boettger, apprenti pharmacien, découvrit que le kaolin en était la matière première. Les circonstances de cette découverte sont d'ailleurs assez curieuses pour que nous les retracions brièvement ici.

Vers 1701, un riche maître de forges de l'Erzgebirge, passant à cheval près d'Aue, remarqua que les pieds de sa monture s'enfonçaient dans une terre blanche et molle, dont ils avaient peine à se tirer. Immédiatement, en industriel bien avisé, il vit le parti à tirer de cette terre pour remplacer la farine de froment qui entrait dans la composition de la poudre à poudrer, objet à cette époque d'un commerce considérable. Il en emporta donc un échantillon, et en fit préparer de ladite poudre, qu'il vendit en grande quantité à Dresde, Leipzig, Zittau, etc. Boettger, en ayant fait poudrer sa perruque comme les autres, remarqua que cette poussière blanche avait un poids inaccoutumé. Aussitôt, il interrogea son valet de chambre sur l'origine de la poudre. Ayant appris qu'elle était de nature terreuse, il s'empressa d'essayer en son laboratoire si, par hasard, ce n'était pas là la matière longtemps cherchée qui servait de base à la porcelaine blanche. Et à sa grande joie, il s'aperçut qu'il avait bien conjecturé.

Et c'est ainsi que Boettger, que ses recherches d'alchimie avaient conduit déjà à la fabrication d'une poterie rouge, dite porcelaine rouge, soi-disant très utile, grâce à sa haute résistance au feu, pour la préparation de la « teinture d'or », aboutit à l'importante découverte de la porcelaine dure, identique à celle

Digitized by Google

fabriquée en Chine (1). Sans perdre de temps, il créa à Meissen (Saxe) cette industrie de la porcelaine dure, qui devait jeter un si vif éclat et prendre un si grand développement dans la seconde moitié du siècle dernier (2).

Les figurines colorées ont fait longtemps la réputation de cette fabrique. Certains ont critiqué le goût et le style des figures isolées ou groupées de la manufacture de Saxe, et ces colorations, ces imitations toujours imparfaites... Le biscuit blanc de Sèvres paraît décidément préférable pour les figurines. Il y a cependant des pièces de vieux saxe très élégantes, et dont le modelage est de la plus grande finesse, on ne saurait le nier.

. . . . . .

Après avoir bien mis à profit les heures d'ouverture des musées, nous passons nos soirées au théâtre. Au Hoftheater,

(1) On importait la porcelaine de Chine depuis 1518, c'est-à-dire depuis la découverte des côtes de ce pays. (C'est en 1514 que les Portugais abordèrent pour la première fois à Macao, sur cette terre de Chine déjà révélée par le *Livre des merveilles du monde* du Vénitien Marco Polo, à la fin du XIII^e siècle.) Aussitôt, elle avait éclipsé les faïences d'Europe, car, de loin, l'on n'y avait alors rien vu d'aussi satisfaisant. Aux premiers temps du moyen âge, on n'avait que des poteries poreuses qui absorbaient les liquides comme les *alcarazas* espagnols; puis un immense progrès avait consisté dans les poteries arabes vernissées imperméables, avec leurs glaçures silico-alcalines (VIII^e au X^e siècle); ensuite étaient venues la glaçure au plomb (XII^e siècle) et la poterie émaillée au vernis opaque composé d'étain (XIV^e siècle). Peu après (XV^e siècle), on importa en Italie la *faïence* (terme dérivé du nom de la ville de Faenza) à émail blanc opaque, dont se servaient les Persans et les Arabes (alors encore en Espagne, à Grenade). Cette faïence devint tout à fait artistique sous Lucca della Robbia (style Renaissance).

Après la découverte de la Chine et l'introduction de la *porcelaine* (terme dérivé de *porcella*, petite tasse), on fabriqua encore en Europe des grès flamands pour pièces résistantes (vers 1540), puis (vers 1695) la porcelaine tendre française (vieux Sèvres), *tendre* au chaud et au froid. Enfin, après qu'on eut reproduit la porcelaine de Chine dans la porcelaine dure de Saxe (1710), on perfectionna, en Angleterre, la faïence dure (*iron stone*) et l'on obtint la faïence fine avec silex (1725). Sur ces entrefaites survint l'illustre potier Wedgwood avec ses faïences compactes et opaques au kaolin d'abord, au feldspath ensuite (1763). Après, l'on eut encore la porcelaine dure de Sèvres (1770) et la porcelaine tendre anglaise de Spode (1800).

(2) La célèbre manufacture de Meissen, fondée en 1710 par Tchirnaüs et Boettger, fut établie d'abord à l'Albrechtburg, l'un des châteaux les plus

Digitized by Google

excellente représentation de la *Walkyrie;* mise en scène sans détails discordants, et sans les excès de luxe de Paris : fête pour les yeux, mais fête pour les oreilles surtout et, partant, fête pour l'âme; la musique reste ici à sa place, c'est-à-dire à l'avant-plan. Merveilleux de vigueur et de douceur, d'unité et de cohésion est l'orchestre d'Ernest Schuch, le *Generalmusikdirector*, que nous avions déjà apprécié comme *Capellmeister* classique à l'un des derniers festivals rhénans (Dusseldorf, 1890). On dirait que cet orchestre se souvient d'avoir joué sous Richard Wagner, qui le dirigea depuis son retour de Paris (1842) jusqu'au moment de sa fuite (1849) après l'échauffourée révolutionnaire de Dresde. Vous savez de quelle admirable symphonie est accompagnée la *Walkyrie :* impressionnant entre tous, quand pris ainsi dans un mouvement large, est le thème (Annonciation de la Mort) répété avec insistance au cours de la touchante scène du second acte, où la blonde tête de Sieglinde endormie repose doucement sur le sein du héros, et où ce dernier, pour vivre inséparé de l'amante persécutée, rejette l'offre que lui fait la Walkyrie de l'emmener au bienheureux séjour du Walhall (1)!

Acteurs très satisfaisants comme jeu, comme voix et comme déclamation. Ce sont : Mlle Theresa Malten (Brunnhilde), le baryton Carl Perron (Wotan), le ténor Gritzinger (Siegmund), Mlle Wittich (Sieglinde), Mme von Chavanne (Fricka). Seule la basse, Decarli (Hunding), laisse à désirer et chante faux. En général, ils comprennent bien le sens du poème, et ils ont la divination du geste lyrique en rapport avec la phrase déclamée. Et il faut voir jouer par une Allemande la fin du premier acte!

Scheidemantel, l'un des barytons les plus appréciés

notables du XVe siècle. Elle y resta de 1710 à 1860, époque où le château fut restauré et décoré de fresques historiques. La fabrique fut alors transportée à 2 kilomètres de la ville, à Triebischthal. Elle occupe actuellement 700 à 800 ouvriers.

(1) Ce thème, et c'est l'une de ses beautés, contient déjà *en germe* le futur thème de Siegfried, outre celui de l'*Interrogation du destin*. Pourquoi Wolzogen et d'autres savants commentateurs ne le signalent-ils pas?

Digitized by Google

Bayreuth, est attaché au théâtre de Dresde (1); il jouait hier *Don Juan*, il jouera demain *Lucie de Lammermoor*. Il joue même parfois l'opérette : dernièrement, il paraissait, en compagnie de Perron, dans *Orphée aux enfers*, qu'on donnait au Hoftheater, et ils y étaient l'un et l'autre à mourir de rire; Cette faculté d'allier les extrêmes et de passer tout naturellement du sérieux au bouffon est bien dans le tempérament des artistes allemands.

Le théâtre de Dresde occupe, avec celui de Vienne, la première place parmi les théâtres allemands; Munich vient ensuite, et, au quatrième rang seulement, Berlin. Ce n'est pas que le subside soit si énorme à Dresde (2); il est juste de dire, toutefois, que le déficit, s'il en est, est soldé par la cassette royale.

Le spectacle commence à 6 heures et se termine vers 10 heures, comme presque partout en Allemagne. Et l'on joue tous les soirs. Les Dresdois et les Dresdoises viennent au théâtre en tenue de ville, sans aucune recherche ou tentative d'élégance ; ils ne sont ici ni pour se montrer, ni pour causer... D'ailleurs, pendant qu'on joue, on fait presque l'obscurité dans la salle, et, avec le gaz (car on s'éclaire encore au gaz en cette vieille ville conservatrice), s'éteignent toutes les vanités mondaines, tous les amours-propres féminins. Pendant les entr'actes, qu'on fait durer, d'ailleurs, de 15 à 20 minutes, tout ce monde quitte la salle et va se promener régulièrement en rond dans les foyers. Je constate la présence de beaucoup d'Anglais au théâtre; la colonie en est, comme on sait, impor-

(1) Le ténor Heinrich Gudehus, les basses Eugen Gura et Gustav Siehr, célébrités de Bayreuth, étaient aussi naguère attachés au théâtre de Dresde. Nous retrouverons le premier à Berlin, dans *Lohengrin;* et Gura est actuellement le Hans Sachs du théâtre d'Aix-la-Chapelle (et l'un de ceux des représentations extraordinaires de Munich en août et septembre 1893). — A Dresde, nous retrouvons encore une vieille connaissance, le second ténor Seb. Hofmüller, le David des *Maîtres chanteurs* à Bayreuth.

(2) Il est de 400,000 francs. L'Opéra de Paris a 1 million de francs; Berlin, 700,000; Stuttgart, 655,000; Vienne, 375,000 (du moins les deux théâtres de la Cour impériale, l'Opéra et le Burgtheater, reçoivent ensemble de la cassette particulière de l'empereur une subvention annuelle de 750,000 francs); San Carlo, à Naples, 300,000 francs; l'Apollo, à Rome, 290,000; la Scala, à Milan, 175,000.

Digitized by Google

tante à Dresde. Et, malgré leur gracilité, les Anglaises, surtout les jeunes têtes artistes aux longs cheveux blonds, paraissent jolies au milieu de ces Allemandes; nulle part, celles-ci ne m'ont semblé d'un plus laid type qu'en Saxe.

L'aménagement de l'édifice, conçu par Semper comme nous l'avons déjà dit, est original : il y a deux foyers superposés; les escaliers principaux sont dans des avant-corps sur les faces latérales; et la façade forme rotonde, avec, au milieu, une sorte de tour où se trouve l'entrée principale couronnée du quadrige en bronze de Schilling. Les piétons sortent par là sans risque d'avoir les pieds écrasés par les voitures, celles-ci n'ayant accès qu'aux entrées latérales. La salle est grande: elle tient deux mille spectateurs (1). Ce qui frappe dans ces théâtres allemands, c'est l'absence de « balcon » et de « baignoires »; les cinq rangs de loges sont verticalement superposés sans déborder l'un sur l'autre. La décoration, où domine le blanc, est sévère; la salle est loin d'être « tout en or ». Le vestibule et le foyer supérieur sont décorés avec goût de stucs et de peintures.

. . . . . .

Il y a d'autres scènes à Dresde. La comédie (*Lustspiel*) et le drame (*Schauspiel*), notamment les traductions de Shakespeare, très goûtées en Allemagne, se jouent généralement à l'Albert-Theater de la Ville-Neuve.

A un petit théâtre, le Residenz-Theater, de création récente, nous voyons jouer la très gaie pièce nouvelle qui fait courir en ce moment toute l'Allemagne : *Zwei glücklige Tage*, quatre actes de von Schönthan et G. Kadelburg. Un vieux comique célèbre, Félix Schweighöfer, y paraît en représentation : il est des plus désopilants. Ce genre répond bien au

(1) Le prix des places varie de 7 marcs (loges de 1er rang) à 75 pfennigs (places latérales, assises ou debout, du 5e rang), *prix forts* appliqués aux drames de R. Wagner. Au rez-de-chaussée, il n'y a qu'une catégorie de places assises : les *parquets*, cotés 5 marcs du 1er au 14e rang, et 4 marcs du 15e au 19e rang; mais tout autour, sous les loges, à la place occupée par les *baignoires* de nos théâtres, règne une galerie, assez étroite il est vrai, où l'on peut se tenir debout à raison de 2 marcs seulement (*Stehparquet*). C'est plus rationnel que nos couloirs encombrés de personnes sans place fixe.

Digitized by Google

besoin de farces des Allemands, signalé déjà. Toutefois, ceci n'est pas à proprement parler une *farce* (*Posse*); c'est un vaudeville (*Schwank*).

. . . . . .

Dresde a été surnommée la Florence de l'Allemagne, titre donné parfois aussi à Cassel. La vie artistique y est intense, plusieurs sculpteurs et peintres distingués se sont fixés ici: les chefs-d'œuvre du Musée excitent leur talent, et il règne parmi eux une noble émulation. Au point de vue musique, toutefois, si Dresde est supérieur à Leipzig comme théâtre, il en est loin sous le rapport des concerts classiques, — ce qui détourne de la première ville en faveur de la seconde pas mal d'Anglais et d'Américains.

Il faut rendre justice pourtant aux concerts de la chapelle de l'église catholique de la cour. Il faut signaler aussi les quatuors que le violoniste Petri, l'élève préféré de Joachim, fait avec le célèbre violoncelliste Grützmacher. Dresde est, d'ailleurs, résidence ou centre de rayonnement de plusieurs grands artistes, dont Eugène d'Albert et sa femme Teresa Careño, Mme Essipoff, Pablo de Sarasate, le pianiste Sauer, moins connu chez nous, mais qui en Allemagne passe pour aussi fort technicien que Rosenthal et aussi bon interprète que d'Albert.

La vieille cité des électeurs paraît être, en outre, lieu de retraite favori d'illustres musiciens. C'est ici, à l'*Hôtel de l'Europe*, en plein centre animé, que Rubinstein a établi son quartier général, entouré de sa petite cour qui, comme celle de son devancier Liszt, le vieux pécheur, l'incorrigible courtisan du sexe faible, n'est pas exempte de jeunes et jolies personnes. Rubinstein ne se produit plus guère en public; le lion du clavier se recueille; il écrit parfois un livre, mais sans que cela doive rien ajouter à sa gloire, et surtout il s'adonne à la composition : il a toujours à la fois sur le métier plusieurs ouvrages de genres très différents, opéra, pièces de piano, musique de chambre, etc., et entre eux il partage chaque jour équitablement son temps, d'une manière réglée et méthodique, dont nous paraît devoir s'accommoder difficilement la

Digitized by Google

production artistique. — A Blasewitz, aux portes de la ville, réside en sa confortable villa l'éminent violoniste Wilhelmij, qui, il y a une dizaine d'années encore, parcourait en triomphateur l'Europe, l'Australie et l'Amérique; il vit retiré actuellement, célébrant joyeusement, le verre en main, ses succès d'antan (1).

. . . . . .

Le séjour de Dresde est certes agréable par les ressources de toute espèce qu'il offre. Une série de rues à grande circulation et qui restent animées du matin au soir, la Schlossstrasse, la Seestrasse, la Pragerstrasse, se succèdent l'une à l'autre du nord au sud, et passant dans un tunnel sous le Château, relient directement le Vieux-Pont à la gare principale de l'Alstadt, le *Böhmischer Bahnhof*, et à la vaste place Bismark du nouveau quartier. Ces rues sont coupées de rues transversales également très commerçantes, notamment la Waisenhausstrasse. Là sont les magasins à belles vitrines, les étalages de gravures et photographies d'œuvres célèbres, et les produits de l'art ou de l'industrie de l'endroit (2).

Mais, en revanche, il y a aussi beaucoup d'anciennes petites rues et d'anciennes petites maisons. Au surplus, les belles rues larges elles-mêmes ne choquent pas par un aspect trop « battant neuf ». Et l'on ne risque pas ici de tomber subitement en l'un de ces quartiers surgis d'hier tout d'une pièce sur les ruines d'anciens remparts; les fortifications de Dresde, qui dataient du XVI^e^ siècle, ont été converties en promenades dès 1810.

La physionomie générale est plutôt tranquille et digne. On sent la vieille capitale. Aussi bien, Dresde, apparue dans l'histoire dès 1206, est résidence de souverains depuis 1485, moment où elle fut attribuée à la ligne Albertine de la maison

(1) Résident encore à Dresde : les compositeurs Draeseke, Reinhold, Becker, Franz Ries, Bank (*lieder*), les violonistes Rappoldi, Lauterbach, les pianistes M^me^ Mary Krebs, M^lle^ Marx, M^me^ Rappoldi-Kahrer, le célèbre organiste Merkel, le musicographe réputé Naumann.

(2) Dresde tend à prendre une certaine importance industrielle ; les principaux articles sont : lainages, voiles, passementeries, gants de peau, orfèvrerie, bijouterie, instruments de précision, cartes à jouer, etc.

Digitized by Google

de Saxe, celle dont la descendance occupe encore le trône aujourd'hui. Elle fut, il est vrai, reconstruite sur un nouveau plan après un incendie; puis surtout réédifiée et embellie par Auguste II, qui multiplia les palais.

. . . . . .

Mais si l'on sent la vieille capitale, il y a dans l'air aussi une sensation générale d'abdication, de renoncement à la vaine gloire politique. En cela, le ton fut donné depuis longtemps par la cour; voilà un siècle et demi déjà que la virile énergie des ancêtres paraît faire place à un doux *farniente* chez les descendants d'Auguste le Fort.

Certes, Frédéric-Guillaume de Prusse — lisez les savantes études de M. Ernest Lavisse — eût acheté des grenadiers et accompli mille travaux profitables à la grandeur de la patrie, avec cette pile de beaux ducats qu'Auguste III compta aux bénédictins de Plaisance pour leur Madone de saint Sixte ou au duc de Modène pour l'acquisition de sa galerie. Ce n'est pas lui qui eût fait à la Madone une entrée triomphale en son palais, criant comme l'électeur de Saxe : « Place à Raphaël! » et cédant au chef-d'œuvre son propre trône. Il y a dans l'histoire de terribles enseignements. A coup sûr, le roi de Prusse passait pour barbare à la cour de Dresde. Mais il vivait pour la Prusse, lui, tandis que son cousin de Saxe vivait de la Saxe, et en vivait si bien qu'elle devait en mourir un jour. Ce bel électorat, que Luther et la Réforme avaient porté au premier rang, a eu des princes avides de faste et de jouissances, qui voulaient vivre au sein des fêtes et s'entourer de bijoux, de tableaux, de toutes les richesses artistiques. Tandis qu'eux jouissaient dans un sérail, le roi-sergent, foncièrement militaire et insensible aux émotions de l'art, peinait dans un atelier. Aujourd'hui, son descendant est empereur d'Allemagne; quant au descendant des brillants Saxons, il a depuis longtemps perdu la royauté de Pologne, et a-t-il même encore la Saxe?

Le prestige de la dynastie a singulièrement périclité au cours de ce siècle. L'électeur de Saxe Frédéric-Auguste III (1763 à 1827) fut, il est vrai, créé par Napoléon roi de Saxe et duc de Varsovie (traité de Tilsitt, 1807), pour le récompenser

Digitized by Google

d'avoir abandonné la Prusse après Iéna et d'être entré dans la Confédération du Rhin. Mais depuis lors, quel déclin! Dès 1813, après Leipzig, ayant dû faire sa soumission aux alliés, il fut traité par eux comme prisonnier de guerre; et sans l'intervention de l'Angleterre et de la France en 1814, il eût perdu son royaume, convoité par la Prusse; il dut toutefois, en 1815, abandonner une partie de la Saxe à la Prusse et le duché de Varsovie à la Pologne. En 1830, Dresde s'étant agité à la suite de la révolution de juillet, la Saxe aussitôt obtint une Constitution. En 1849, le peuple, mis en goût, fut plus menaçant; l'insurrection dura six jours, et ce furent les Prussiens qui durent intervenir pour rétablir l'ordre. Enfin, humiliation suprême, en 1866, le roi Jean, ayant pris parti pour l'Autriche, fut vaincu avec elle; et il se vit contraint d'accéder aux volontés du vainqueur et d'entrer dans la Confédération du Nord, remettant son armée, ses forteresses, sa diplomatie aux mains de la Prusse.

Mais tout cela n'empêche que les princes de Saxe sont adorés de leurs sujets : on semble leur savoir gré de leur abnégation personnelle vis-à-vis de la grande cause de l'unité germanique. Car le loyal sujet saxon est, comme Lassalle, en même temps ardent unitaire allemand. Certes, dans la restauration de l'empire, il eût voulu pour *Kaiser* le roi de Saxe. Mais ce qui domine tout, c'est la tendance *pangermanique* et le dédain du Slave et du Welche; on sent chez la jeunesse un excessif orgueil national, qui lui fait professer une naïve philosophie de l'histoire : à l'entendre, rien de grand ne s'est accompli dans le monde que par la nation d'Hermann; les nations modernes valent à proportion de la dose de sang germain injecté dans leurs veines. C'est de la teutomanie. L'admiration pour Bismark, *unser grosse Staatsmann*, n'a pas de bornes, naturellement; la bouche pleine avec laquelle m'en parlait, dans le train qui m'amenait, un brave homme de Saxon, retour d'une manifestation en l'honneur de l'ex-chancelier, est caractéristique à cet égard. Partout, d'ailleurs, malgré les assauts livrés par les socialistes au culte de la patrie, le patriotisme se témoigne vivace chez le peuple; voyez l'empressement qu'il met à visiter l'énorme panorama où est repro-

Digitized by Google

duite l'*Attaque des Saxons à la bataille de Saint-Privat*....

. . . . . .

Toutefois, en dépit de ce chauvinisme, la devise prussienne : « Vivre d'abord, laisser vivre ensuite » n'a pas cours en ce beau pays. Nous sommes dans une contrée riche où l'on a toujours pu vivre et se laisser vivre... Les lèvres ont ici plus de sourires qu'en Prusse ; le caractère est moins revêche, l'allure générale plus détendue. Les soldats qu'on rencontre, en corps ou isolés, ressemblent aux soldats de nos pays ; ils ne sont pas mécaniques : parfois même il y a du laisser-aller dans la tenue ; nous avons surpris sur le fait un factionnaire rêvant à sa payse, une main dans la poche du pantalon...

Le milieu porte à la contemplation esthétique. Il y a ici, chose rare dans une ville allemande, des endroits indiqués pour la flânerie, des invites à s'arrêter, surtout cette terrasse qui domine l'Elbe et d'où l'on voit courir les petits bateaux qui vont sur l'eau.....

. . . . . .

La vie est à bon marché, par exemple. Les appartements sont à des prix inconnus chez nous. Celui que nous occupons, un ami et moi, dans l'une des nouvelles rues, Lindenaustrasse, près de la Bismarck Platze et du Polytechnikum, nous coûte à chacun 1 marc par jour .Encore y a-t-il un piano! On ne se ruine pas non plus à se nourrir. Dans les restaurants de la Schlossstrasse, contiguë au Château, *A la Ville de Gotha*, par exemple, ou dans les vastes salles claires et gaies du *Belvédère*, à la terrasse de Brühl, l'on dîne à 1.50 marc. Dans les restaurants fashionables tels que l'*Englischer Garten*, on dîne depuis 1.75 marc ; et pour 3 marcs, le repas, servi non plus au milieu du jour, mais aux heures anormales des viveurs, atteint des proportions gargantuesques. Il ne faut pas croire, toutefois, que les traiteurs se rattrapent sur le vin, car partout on peut boire de la bière, soit en bouteille, soit tirée au tonneau.

L'habitude de boire de la bière aux repas paraît se généraliser en Allemagne, même dans les plus élégantes *Restaurations*. Là où, il y a quelques années, l'on ne pouvait obtenir de la bière au dîner, *parce que cela n'était pas distingué*, on en boit

Digitized by Google

couramment aujourd'hui. Chose singulière, l'Allemand affectait du dédain pour la boisson nationale, pour l'antique hydromel d'Odin et des Walkyries. C'était sans doute encore une concession aux modes françaises : il se condamnait à prendre du vin à ses repas, s'imposant la résistance à l'amour inné de la bière, bien que celle-ci eût toujours suffi à sa soif, comme ses monotones ragoûts à sa faim. Mais aujourd'hui le bon ton souffle plutôt d'Angleterre, et d'ailleurs la France, de plus en plus, boit de la bière. Raisons suffisantes pour renoncer à un dédain injustifié. Chez le Dresdois, qui est bon garçon, le penchant naturel devait promptement venir à bout du désir de s'affubler d'une distinction apparente.

. . . . . .

Une particularité drôle de ces villes, c'est le chapeau de soie que les ramoneurs sont seuls à porter et qui leur fait une silhouette d'un fantastique à la Hoffmann... pendant la semaine, du moins. Car le dimanche, les ramoneurs disparaissent, et ce sont les bourgeois qui s'emparent du solennel cylindre. Et ils le portent avec conviction, et sans que cela leur donne des airs sinistres, je vous assure; même par-ci, par-là perce un souvenir trop apparent des exercices de la *landwehr*.

Je note au hasard ce qui me frappe. Après la figure macabre du ramoneur, le service des pompes funèbres attire et force mon attention. Tantôt je vois porter les morts en terre sur un simple char recouvert des noires draperies; tantôt la calèche occupée par les parents du défunt a derrière le siège du cocher un second siège, destiné à recevoir le cercueil. Où donc ai-je vu passer un corbillard transparent, tout en verre?

. . . . . .

Après des heures passées au milieu des trésors artistiques de Dresde, on éprouve le besoin de se livrer à quelque sport, ne fût-ce qu'au plus élémentaire, le *walking*. A cet effet, gagnons le bois de Boulogne de la capitale de la Saxe, le grand Jardin royal, créé à la fin du siècle dernier à l'extrémité Est des Bürgerwiese et du faubourg de Pirna, et comprenant le Jardin zoologique. Là, on voit, chose rare en Allemagne,

Digitized by Google

de la jeunesse engagée dans de vives parties de lawn-tennis ou de foot-ball. Ce sont des Anglais, je gage...

C'est en ces jardins qu'eurent lieu entre Français et Prussiens, les 26 et 27 août 1813, les deux journées de combats acharnés qui ne purent donner à Napoléon une victoire décisive et ne firent que retarder la catastrophe de Leipzig. On ne peut faire un pas dans cette région sans rencontrer l'un des fameux champs de bataille du premier Empire : c'est Weissenfels, c'est Lützen, c'est Bautzen, c'est Wurschen, outre Leipzig et Dresde; et Iéna n'est pas loin.

. . . . . .

Ce qui vaut infiniment mieux que ces parcs artificiels, c'est la belle nature des environs de Dresde. On trouvera le délassement cherché en allant s'emplir les yeux des vues riantes qu'offrent les hauteurs de la rive droite de l'Elbe en amont de la ville, à Schillerschlœsschen ou à Waldschlœsschen. Au bord du fleuve, des brasseries avec terrasses : la foule joyeuse s'y rend le dimanche à pied ou en tramway. Par là aussi, de nombreuses villas, dont certaines bâties dans le style anglais. Sur les côtes orientées au midi, des vignobles; au sommet des coteaux, des bois.

Un peu plus loin, l'Albrechtsberg, avec ses deux petits châteaux : c'est le plus beau point. Il est délicieux de traverser là l'Elbe en bateau et de rentrer en ville par la campagne de Blasewitz, non sans se retourner sur le fond de tableau formé par les collines qui encadrent la grande courbe du fleuve.

En remontant le cours de l'Elbe, on passe devant de jolis châteaux royaux : Wachwitz d'abord, et deux lieues plus loin le célèbre château de Pillnitz, où réside la cour en été.

Non loin commence la sauvage *Sæchsiche Schweiz* (Suisse saxonne), dont les montagnes contraignent le fleuve à maints circuits. Cette contrée mérite certes une visite, même pour qui a visité la vraie Suisse, encore que l'exploitation des carrières ait affreusement entaillé et déchiqueté les flancs des montagnes.

La ligne de chemin de fer qui remonte l'Elbe et traverse par conséquent la Suisse saxonne est celle de Dresde à Prague

Digitized by Google

et Vienne(1). Elle offre des échappées charmantes sur la vallée, par la brume matinale d'avril. De longs trains de bois descendent le fleuve; on voit de quelle considérable région de forêts il sort.

A la minuscule halte de Pœtzscha, nous mettons pied à terre pour nous rendre à la fameuse Bastei. Bientôt après, les différents excursionnistes vers cette destination, en nombre très restreint, naturellement, à cette saison de l'année, se trouvent réunis sur la barque à vapeur qui va les déposer sur l'autre rive, à Wehlen.

Bravement, sans accepter l'importune tutelle d'un guide, l'on s'engage dans les gorges solitaires et sombres de la montagne.

La roche, creusée par les torrents, affecte des formes étranges; c'est du grès jaunâtre dans ses cassures fraîches, mais que le temps a rendu noirâtre. Et partout où il reste un peu de terre végétale, les sapins poussent droit vers le ciel, à des hauteurs étonnantes.

Il règne là une fraîcheur délicieuse. Dans cette paisible solitude, où l'on ne voit le plus souvent que le ciel et les arbres, l'oreille est frappée de la gaieté exubérante des mille petits chanteurs voletant de branche en branche. Ces chants, joints au bruissement du vent dans les feuilles et au susurrant murmure des sources, causent une impression particulière; c'est bien là la grande, l'unique, l'irréductible « mélodie de la forêt ».

De petites gorges latérales se détachent du vallon principal; dans le *Grund* d'Utterwald, où nous nous enfonçons, les hautes parois se rejoignent presque au point de cacher le ciel. Là, le soleil ne luit jamais. En un endroit, même, la roche est creusée en une véritable grotte s'ouvrant en cheminée dans le haut; l'imagination populaire y a vu la *cuisine du diable* (*Teufelsküche*).

Maintenant, nous grimpons à la *Eastei*, c'est-à-dire au bastion : nous traversons des côtes escarpées, chargées de sapins;

(1) Elle se bifurque vers ces deux destinations, peu après avoir franchi la frontière de Bohême, et la voie vers Prague passe à Bodenbach, celle vers Vienne à Tetschen, deux localités réunies par un pont suspendu sur l'Elbe.

Digitized by Google

nous marchons le long de précipices bordés de rocs aux contours étranges et dont la masse présente de nombreuses cassures verticales droites, qui semblent taillées au couteau. Ces défilés sauvages, ces rochers bizarres, parfois grandioses, font de l'impression... Enfin nous atteignons au sommet de l'imposant massif qui constitue la *Bastei*, au sommet principal tout au moins, — celui où s'est juchée l'inévitable *Restauration* invitant au repos les touristes, — car le massif offre plusieurs cimes isolées les unes des autres. La montagne finit à pic au bord de l'Elbe, à une hauteur de plus de 200 mètres, et le gouffre béant qui s'ouvre sous nos pieds nous tente et nous attire : le garde-fou est là, heureusement, qui veille sur nous.

De la *Bastei*, la vue s'étend au loin sur le cours du fleuve et sur les autres massifs à cimes plus élevées encore (1) qui se dressent çà et là et font l'effet de forteresses géantes surgies sous la baguette d'une fée, en cette contrée de rêve.

. . . . . .

En parcourant les vallées et les villages de ce pays, l'on est frappé du caractère honnête et bon des physionomies des habitants. La *Herzengüte* suinte de leurs yeux et vous pénètre comme un cordial bienfaisant. En cela encore, cette région ressemble à la Suisse.

C'est là sans doute l'un des résultats salutaires de l'instruction développée admirablement et depuis longtemps en Saxe. Il y a un quart de siècle déjà, le pays comptait près de 2,000 écoles primaires à fréquentation obligatoire et 70 écoles du dimanche pour une population de 2,300,000 habitants, sur une étendue de moins de 15,000 kilomètres carrés. C'est peut-

(1) Car la Bastei, avec ses 296 mètres d'altitude (210 mètres au-dessus de l'Elbe), n'est pas la plus élevée, il s'en faut. De l'autre côté de l'eau, la vieille forteresse de Königstein, où l'on apportait en temps de guerre le trésor et les archives de Dresde, a 359 mètres d'altitude (250 mètres au-dessus de l'Elbe); le Lilienberg, plus rapproché, sur la même rive que la Bastei, a 404 mètres; le Brand, 318 mètres; le Pabststein, 450 mètres; le Rosenberg, 538 mètres; le Kuhstall, 380 mètres; le Petit Winterberg, 433 mètres; le Grand Winterberg, 556 mètres; le Prebischthor, 373 mètres; le Schneeberg, 690 mètres. Ces deux derniers sont déjà en Bohême, le premier, rive droite, le second, rive gauche de l'Elbe.

Digitized by Google

être aussi l'influence du sentiment religieux : la population entière est luthérienne, comme nous l'avons déjà dit, et garde un profond attachement à sa religion.

Il est juste de reconnaître, d'ailleurs, que c'est en Allemagne que l'instruction à tous les degrés est le plus répandue. Sur 100 conscrits, on ne trouve guère plus de 1 illettré, en moyenne, pour tout l'empire. En France, on en trouve 10.

. . . . . .

Il nous faut à présent dire adieu à l'Elbe, et à regret. En vérité, ce fleuve nous apparaît maintenant comme le fleuve allemand par excellence. Le Rhin a beau s'approprier ce titre; en somme, il n'est allemand ni par son cours supérieur ni par son cours inférieur, et son cours moyen lui-même ne l'a pas toujours été. L'Elbe aussi, il est vrai, sort déjà puissant de Bohême; mais il s'accroît de la Mulde saxonne, de la Saale thuringienne et des eaux de la dépression centrale de la plaine du Nord, amenées par la Havel; et puis, il ne quitte plus la terre allemande une fois qu'il l'a touchée. Seul, d'ailleurs, le Weser, formé de la Fulda hessoise et de la Werra thuringienne, est germanique de la source à l'embouchure; mais c'est là un fleuve secondaire, aussi bien comme longueur que comme volume. — Quant à l'Oder, issu des Sudètes et des Karpathes, il coule aussi presque en entier sur le territoire de l'empire, mais en bonne partie en pays slave, et il en est de même de la Vistule, dont la Prusse n'a que le cours inférieur.

— Avant de quitter la Saxe, il nous faudrait encore parcourir ensemble cette ligne qui relie Dresde à la Franconie, en longeant la chaîne brisée dite *Erzgebirge* (monts à minerais), et vous parler des localités intéressantes et actives qu'on y rencontre : Freiberg d'abord, le vieux centre des mines de Saxe fondé en 1171 après la découverte des mines d'argent, aujourd'hui encore siège de l'administration minière et de la célèbre *Bergacademie* (1); Chemnitz ensuite, grande ville de 115,000 âmes, aujourd'hui l'un des centres manufacturiers les plus

(1) L'Académie des mines de Freiberg, fondée en 1765, doit surtout sa réputation au grand minéralogiste Werner. Elle attire un grand nombre d'étrangers, notamment des Slaves, socialistes et tapageurs pour la plupart.

Digitized by Google

importants de l'Allemagne (bonneterie, machines, étoffes pour meubles, etc.); Zwickau, petite ville industrielle entourée de plus de quatre-vingts mines de charbon et dont le gisement houiller, en feu depuis des siècles, chauffe économiquement les serres considérables établies sur lui; puis Reichenbach, Plauen, encore des villes saxonnes manufacturières. La voie qui, dans cette partie, traverse de profondes vallées sur de vertigineux aqueducs, nous ferait aboutir finalement à Hof, en Bavière, pays de connaissance pour les habituels pèlerins de Bayreuth. Mais ce n'est pas à Bayreuth, hélas! que nous allons cette fois. C'est vers Berlin que nous nous dirigeons, vers le carrefour de l'Allemagne, lieu du *summum*, du moins de la plus moderne expression de la vie allemande.

(*A suivre.*) F.-N. ROSE.

Digitized by Google

LA POLYCHROMIE EN GRÈCE [1]

La grande école critique moderne, si admirablement servie par les fouilles qu'elle a suscitées, a renouvelé l'histoire de l'antiquité. Il en résulte qu'au moment où les fausses notions répandues sous son nom l'ont fait tomber dans le plus grand discrédit chez les artistes, l'art grec est mieux que jamais compris des savants. Pour qui a pu prendre une idée de cette Grèce nouvelle, la véritable cette fois, son art et sa littérature apparaissent comme l'évolution la plus complète qui soit connue. Rien que cela mériterait l'attention : suivre une civilisation dans son entier développement! Une autre raison s'y ajoute, supérieure à celle-là, c'est qu'en ayant été la plus complète, cette évolution en fut aussi la plus parfaite. Tout ce que peut le génie naturel d'une race bien douée, sous l'influence du plus harmonieux des climats, dans l'amour et l'étude de la nature, et avec une entière indépendance de création : ce spectacle est du plus haut intérêt et d'une utilité profonde. Et combien il nous transporte au-dessus du mesquin idéal qui, sous la plume des commentateurs et le burin des imitateurs, a si longtemps compromis l'art antique !

Dès les temps anciens, les hommes avaient donné carrière à leurs facultés naissantes, à une puissance parfois formidable ;

(1) Cette étude est la première de quatre conférences illustrées que l'auteur donne chaque année, depuis quatre ans, aux cours publics de la ville. Presque toutes les œuvres citées ici font partie de cette illustration d'après les meilleures chromographies, y compris le moulage en plâtre de la *Vénus* polychromée du Musée de Berlin et un essai de reconstitution de la statue chryséléphantine du *Jupiter olympien*.

Digitized by Google

ils avaient créé les empires, les langages, les hiéroglyphes, les cultes, les législations, les premiers arts. Ni la force, ni la fougue, ni de certaines grâces ne sont étrangères à la prose égyptienne ou au vers chinois, au verset chaldéen ou hébraïque, non plus que le grandiose et l'ornement à l'architecture et à la sculpture primitives. L'idée même du beau, comme moyen de durée, plus sûr que les entassements de pierres ou la solidité du bronze, avait été entrevue, le plus ancien papyrus connu nous le dit (1), et parfois la pensée avait pris la forme lapidaire, le ton lyrique, pour incruster plus profondément un précepte ou un souvenir dans la mémoire des générations. On pourrait donc soutenir, jusqu'à un certain point, que la Grèce a peu de chose qui lui appartienne en propre : ses origines sont partout, avec ses mythes, ses idoles, ses légendes, ses noms de dieux même et ses rêves de spiritualisme. Elle a commencé aussi par la barbarie, les fétiches, les sacrifices humains, la polygamie; elle ne sortira pas du polythéisme et gardera l'esclavage. Dans les arts aussi, elle partira des rudiments les plus grossiers, pour n'arriver qu'en suivant toutes les phases régulières d'un lent développement, à son génie naturel. Mais ce qu'elle apporte au monde antique est mieux qu'une création de la force ou de l'instinct, c'est le sens du beau, la perfection du goût. Aux civilisations qui s'esquissent, elle montre ce qui couronne la civilisation. Ailleurs, les arts avaient leur technique; ici, apparaît l'Art. Le style, dans le haut sens du mot, n'existait pas. Le gigantesque vulgaire, la naïveté de la forme et les artifices du rythme n'étaient que procédés de mémnotechnie. Voici que le style éclôt dans les plasticités de l'architecture, du vers ou du dessin. La proportion exacte, la vérité naturelle, l'ordre lumineux, la vibration juste, l'éclat ou l'éclair du mot mis à sa place ou du dernier coup de burin faisant vibrer la chair, la vie du dessin, de la couleur ou de la phrase, l'harmonie d'ensemble, marquant les conceptions de l'esprit, tel est son lot. Le goût, cette chose insaisissable de nature, infaillible d'effet, s'élève en Grèce à un idéal si simple et si

(1) *Papyrus Prisse.*

Digitized by Google

profond, à l'expression d'une telle humanité, qu'il semble créer œuvre nouvelle : œuvre originale, en effet, qu'on regardera, pendant des siècles, comme le type même de la beauté. Ce peuple avait trouvé des légendes, des idées, des monuments, pareils à des blocs de marbre dégrossis; il y jeta le souffle qui fait palpiter les chefs-d'œuvre. Ce qu'il crée après la nature, c'est le beau, éternel comme elle.

On sait, aujourd'hui, qu'il n'existe en rien, pour les hommes, d'idéal fixe, absolu, égal pour chacun, unique pour tous; que le goût, au contraire, varie de peuple à peuple, de climat en climat, d'époque à époque; que chaque nation peut avoir le sien, le seul qui convienne à son état d'esprit et de mœurs, sans devoir subir la réglementation du génie d'une autre race ou d'un autre temps. Mais l'art grec reste la plus parfaite vision de beauté qui ait été donnée à l'homme. Dès qu'il parut, tout s'inclina. Après des siècles de chaos, il a suffi d'en retrouver quelques vestiges pour que l'Europe moderne entrât dans une ère supérieure, que l'histoire appelle la Renaissance. Il n'était découvert qu'à demi, compris qu'à côté, et déjà il éclairait le monde. Il fallut des siècles de recherches et d'études pour qu'on en appréciât les vrais caractères; chaque époque, l'admirant sur parole, le réduisait à sa mesure de grossièreté, de faux goût ou de pédantisme. Sans remonter au moyen âge, où Virgile était passé à l'état de sorcier, où l'on prenait Phidias et Praxitèle pour des saints ou des jongleurs, Rabelais ne dut-il pas défendre la Grèce des parodies de la Pléiade : « Il ne faict qu'escorcher le latin, et ainsi il cuide pindariser » (1). Même dans un siècle de chefs-d'œuvre classiques, Racine n'a-t-il pas trouvé sur sa route des gens qui « voudraient qu'on réformât tous les héros de l'antiquité *pour en faire des héros parfaits* », dit-il (2)? Aujourd'hui que le point de vue est changé, et pas toujours à l'avantage de la vérité, un savant s'est cru obligé de dire de l'œuvre d'un académicien français, grand traducteur : « Ce n'est ni grec, ni français, ce n'est d'aucune langue »; puis, d'une de ses adaptations scéniques, où les personnages, dont

(1) *Pantagruel*, II, 6.
(2) Préface d'*Andromaque*.

Digitized by Google

Eschyle a fait des hommes, sont devenus, non des héros parfaits, mais le même idéal à rebours, des monstres : « Le mot de monstruosité ne convient qu'à l'œuvre moderne » (1). L'écrivain qui, mieux que personne, a parlé de la simplicité d'Homère, c'est Ponsard. A peine avait-il si bien dit qu'il travestissait d'une façon cruelle la plus charmante scène de l'*Odyssée*, choisie pour modèle, car il faisait dire à la plus virginale des femmes d'Homère, Nausicaa :

> Je trouverais mauvais qu'une fille peu sage
> *Vécût avec un homme* avant le mariage.

Les mêmes erreurs se retrouvent dans la manière de comprendre les arts. Si Michel-Ange est Grec, ce n'est qu'à travers sa fougue à tout exagérer, et, dans l'extrême contraire, David ne nous ramène pas à plus d'exactitude en s'inspirant des vers de Lucain ou de la sculpture romaine, plutôt que des drames de Sophocle ou des marbres de Phidias. Il fallut aussi des siècles pour ébranler l'admiration des dupliques de la décadence, prises pour les vrais chefs-d'œuvre, et pour affranchir le goût artistique, comme la langue poétique, d'un faux classicisme, qui n'était que le moule usé de l'art grec.

Ce lent travail d'épuration, pour retrouver un art immortel sous la livrée des écoles de passage, a été servi, dans notre époque, par d'incessantes découvertes. Les plus célèbres sanctuaires : Égine, Athènes, Pergame, Olympie, Cnide, Halicarnasse, Agrigente, Éleusis, Éphèse, Phigalie, Camiros, ont été déblayés. D'indiscutables originaux nous ont permis de saisir sur le vif le génie des maîtres, tandis que l'abondance des œuvres aidait à reconstituer les écoles, à esquisser les développements d'un génie à qui rien ne fut étranger.

La photographie est venue à propos pour donner une idée juste des découvertes et vulgariser l'enseignement qui en ressort. Les anciennes gravures laissaient trop de prise à l'interprétation; involontairement, le dessinateur y rendait à la manière de son temps les œuvres d'une époque supérieure. Il

(1) *Revue des Deux Mondes*, juin 1889. « Eschyle », par J. GIRARD.

Digitized by Google

suffit d'ouvrir les plus riches éditions, les plus récentes même (1) pour voir qu'elles n'ont pas pour Phidias plus d'exactitude que Pope, Mme Dacier ou M. Lecomte de Lisle pour Homère. Devant l'objectif du photographe, au contraire, les contrefaçons d'un classicisme outré ou d'un romantisme faux, dessin raide ou manque de dessin, sont devenues impossibles. Le soleil n'est ni académicien, ni romantique; nulle école ne peut rien contre lui. D'un regard jeté sur l'œuvre ou sur une de ses bonnes phototypies, on saisit les nuances, les réalités, les supériorités « Aucun effort de critique, dit un archéologue, ne remplace cette communication vive et rapide » (2), qu'il compare à l'effet que produisent sur un voyageur l'aspect d'un pays étranger qu'il parcourt, le spectacle des mœurs qu'il observe, la manière de vivre qu'il se met à partager. En grande partie, les points de comparaison manquaient; ils abondent maintenant et, sans trop d'études, on peut se faire les yeux à distinguer les œuvres. Ainsi, le sens du beau antique se rectifie peu à peu, et c'est toute une Grèce nouvelle qui surgit à nos yeux. Nous entrevoyons la vraie antiquité.

Il m'a semblé qu'il importe à l'éducation générale de ne plus laisser un grand art à la merci d'un ensemble de préjugés qui est la pire des ignorances.

Cette étude demanderait à être illustrée. Quatre années déjà, elle a fait l'objet de conférences publiques, accompagnées d'une nombreuse exposition de photographies, phototypies, chromographies, choisies dans les plus riches publications, en diverses langues ou venues d'Italie, de Russie et d'Athènes. Chacune de ces exhibitions ayant de vingt à trente mètres de développement, on ne peut penser à tout faire entrer dans un livre. Mais des notes renvoient aux ouvrages qu'on peut consulter dans nos bibliothèques publiques, et je ne renonce pas à transporter ailleurs l'un ou l'autre de mes portefeuilles, comme je l'ai déjà fait (3). Un choix des pièces les plus

(1) Voir seulement WINKELMANN, et de nos jours : LENORMAND et ROBIOU, *Chefs-d'œuvre de l'art antique*. Paris, 1867, 7 vol. in-4°.

(2) MAXIME COLLIGNON, *Le mythe de Psyché*.

(3) A Gand, au *Cercle littéraire*, et à Bruxelles, à l'*Union littéraire* et au *Cercle de la Presse*.

Digitized by Google

importantes pourra suivre d'ailleurs l'édition imprimée.

Répandre, par la vue d'indiscutables chefs-d'œuvre, des notions exactes pour rectifier le goût et réhabiliter l'art antique, tel est le but. Ce mémoire y servira, soit en préparant ceux qui le liront à comprendre mieux les musées et les publications photographiées, soit en donnant aux personnes qui auront vu mes exhibitions, un commentaire ou du moins un souvenir de l'impression qu'elles en auront gardée. « L'émotion que produit la vue du réel, dit encore Mr Collignon nous conduit mieux que le raisonnement à renoncer aux jugements tout faits. »

La polychromie.

Le premier des jugements tout faits dont l'archéologie moderne, aidée de la chromographie, doit nous affranchir, est une habitude de l'œil, contractée dans les musées, propagée par les gravures, d'après laquelle l'architecture et la statuaire monumentales grecques sembleraient n'avoir employé qu'une seule matière, d'une teinte unique, uniformément reproduite par le crayon noir. Il faut en rabattre du tout au tout, cela ne fait plus de doute aujourd'hui. Sous ce ciel ardent, sur les murs, les frontons, les colonnes, les toits, les hauts et bas-reliefs, les statues, partout régnait la couleur. Habitués que nous sommes à n'admirer les harmonies du prisme que dans la peinture, une statue ou une colonne peinte dérange nos idées; on pense aux saints du moyen âge et on parle du bariolage de nos églises de campagne. Il faut qu'on revienne de cette erreur. L'antiquité fut polychromiste et, en Grèce, l'art, comme la nature, était tout en fleurs. Il n'y avait pas encore de temples ni de statues, il y avait déjà des idoles en terre ou en bois, des murs, des plafonds, des armes, le tout orné de deux manières : par la couleur étendue sur l'objet ou par des appliques en métal brillant ou en pierres fines. Le Dr Schliemann a trouvé, dans ses fouilles, des fresques murales, même un taureau peint(1), ainsi que de nombreux trous d'attaches dans les murs,

(1) *Tirynthe*, pl. 12.

Digitized by Google

sur les plafonds, autour des portes, avec des restes d'ornements qui s'en étaient détachés, et qui étaient en or, en cuivre, en améthyste, en lapis-lazzuli, etc. Ces deux procédés serviront à l'art naissant.

I. — *L'ancienne acropole d'Athènes.*

Il n'y a pas longtemps qu'on ne connaissait que quelques restes de l'art d'Athènes avant Phidias. A partir de 1885, les fouilles de l'acropole ont rendu à l'archéologie, avec quelques noms d'artistes, un ensemble d'œuvres : stèles, reliefs, statues assises, debout ou à cheval : « un trésor, dit M. Reinach, dont aucun musée d'Europe ne saurait offrir l'équivalent. » L'histoire de ces ruines retrouvées a un intérêt historique. Lorsque, devant l'invasion des Perses, Thémistocle comprit que le salut de la Grèce était sur mer et abandonna la ville aux dévastations de Xerxès, l'héroïsme des Thermopiles, les victoires de Salamine et de Platée éclipsèrent la gloire de la défense d'Athènes par ses vieillards, quand tous les hommes valides étaient aux vaisseaux, les femmes et les enfants dispersés, et qu'eux, les vieux, se fortifièrent, roulèrent des quartiers de roc sur les assaillants, périrent enfin au poste du patriotisme, pendant que leurs fils et petits-fils arrêtaient l'irruption formidable. Les anciens monuments de l'acropole, dus aux Pisistratides, détruits par les Perses, eurent le même sort que les vaillants vieillards. Le nouveau Parthérion de Périclès et l'art de Phidias les firent oublier. On dut mettre quarante ans à repeupler le rocher d'édifices : les travaux de réparation et de défense de la ville primaient tout. Mais une autre cause de retard s'y joignit : l'ancien plateau parut trop étroit pour des monuments dignes d'honorer les vainqueurs de la Perse et la Déesse qui leur avait donné la victoire. On voulut élargir l'espace, gagner sur le vide 40 mètres de superficie, et ce qu'on prenait hier pour un simple contrefort était une muraille agrandissant el sommet de l'acropole, pour que des édifices plus beaux pussent y prendre pied. Une fois le mur bâti, il fallut combler l'énorme

Digitized by Google

trou béant ; on y jeta les débris des anciens temples. C'était les soustraire à la profanation des usages vulgaires. Ce fut aussi les conserver à l'archéologie moderne, un succès auquel Périclès n'a point pensé et qui s'est fait attendre plus de deux mille ans. Après tant de siècles, on vient d'y retrouver les restes du saccagement.

L'histoire de la sculpture avant Phidias gisait là.

L'état de conservation des fragments est parfois tel, qu'un archéologue y admire, dans le marbre ou le grès, la « fraîcheur singulière de l'épiderme ». On a pu refaire, par morceaux, trois groupes décoratifs en haut-relief, qui couvraient le tuf des frontons de scènes mythologiques : Typhon, Hercule, un lion terrassant un taureau. Plusieurs essais en ont paru, et M. Gailléron a exposé à Paris une aquarelle du groupe de Typhon. C'est d'un archaïsme vigoureux couvert de couleurs criardes. Mais « voici la grande merveille du musée d'Athènes, dit M. Théoxénou, quand il arrive à sept statues de femmes (1) ». Elles sont en costume athénien du VI^e^ siècle avant notre ère, et on suppose qu'elles étaient rangées comme des *ex-voto* autour du temple de Pallas-Athéna, chacune au haut d'une colonne, variée de forme. On en a rétabli une, dans cet état, au musée d'Athènes. Les savants constatent leur émotion à les retrouver presque intactes, à peine les pieds brisés ou les bras déboîtés, mais le torse sans brèche, la figure, quand la tête existe, sans cicatrices, et souvent la tête sur les épaules. Quelques-unes ont gardé leur inscription, nommant l'artiste et le donataire. Toutes paraissent dans le mouvement de la marche, et, à travers un reste d'archaïsme, on croit voir l'ironie stéréotyper leur sourire. On raconte que, Pisistrate ayant été chassé du pouvoir, un de ses successeurs, menacé à son tour, lui promit de le ramener au pouvoir, à la condition qu'il épousât sa fille, et y employa un artifice « digne des anciens temps et d'une extrême simplicité ». Il chercha « une femme grande et belle, d'origine Thrace, et la costuma en Athéna », plaça le banni sur un char à côté d'elle et le fit ainsi rentrer à Athènes, protégé par la patronne de la ville, où

(1) *Gazette archéologique*, 1888.

Digitized by Google

« les habitants prosternés le reçurent avec une admiration pieuse (1) ». Ce sourire rappelait-il la victoire du stratagème et le culte de la beauté qui commençait à se propager dans Athènes? Une autre de ces statues, qui est d'Anténor, représente la déesse elle-même; on croit qu'elle occupait le milieu d'un fronton. On a aussi une victoire, s'agenouillant dans un geste d'actions de grâces; on a des grammates (non pas prêtres, greffiers) d'Athéna assis et écrivant; on a des cavaliers, nus ou vêtus, des hommes nus, des femmes assises, prêtes à se dresser debout; on a des stèles, un sphinx, que sais-je encore?

Tout y est de cet art aux naïves gaucheries, au sentiment profond, qui a fait appeler l'archaïsme, les tâtonnements du génie. Mais les plus récentes, celles qui semblent avoir été dédiées la veille de la guerre, révèlent un art qui a fait dire à M. Collignon qu'entre elles et les plus belles têtes attiques du Vᵉ siècle (c'est-à-dire du temps de Phidias), il n'y a plus que des nuances (2).

Tout y est polychrome.

Le sphinx est de marbre, le marbre est peint. La chaise du greffier n'est pas sculptée, elle est peinte sur le marbre resté plat, et les pieds de l'homme sont verts ou bleus. Les chevaux gardent la crinière d'un rouge brun et les cavaliers la chaussure jaune. La victoire, qui est d'Arkermos, a permis à M. Petersen de désigner l'ensemble de ses couleurs d'après les traces qui en restent, et la statue d'Anténor a conservé les cheveux roux, les vêtements ornés de feuilles vert et rouge.

Les draperies des statues sont, en général, ornées de losanges de diverses couleurs, avec des bordures, qu'on appelle encore des grecques, fines comme des broderies et peintes. Les *Antike Denkmaeler,* publiés par l'*Institut archéologique* de Berlin, de 1887 à 1890, y ont trouvé l'occasion d'un vrai chef-d'œuvre de lithochromographie (3). Cette riche publication a

(1) C'est le texte d'Aristote qui, dans son traité *De la Constitution d'Athènes*, découvert récemment, rapporte à son tour l'anecdote.

(2) *La Sculpture grecque*, p. 356.

(3) Pl. 39 On peut voir aussi dans DURUY, II, 376, une de ces statues de femme complète.

Digitized by Google

fait aussi place à de nombreux fragments de ces découvertes et l'on compte y voir paraître bientôt le groupe de Typhon d'après l'aquarelle de M. Gailléron (1). En attendant, on peut y voir des têtes de titans du fronton, un torse que j'ai déjà qualifié de chef-d'œuvre, la statue d'Antenor, des chapiteaux de colonne que l'on peut rapprocher de la statue qu'ils portaient; des ornements de cimaise, etc. (2).

II. — *La statuaire chryséléphantine.*

Avant Phidias donc, la sculpture monumentale était polychrome et la statue centrale du temple ne pouvait pas faire exception. Quand l'acropole fut rebâtie, un autre procédé y servit sous la main du grand artiste. Les appliques de métaux et de pierres précieuses remontaient à une haute antiquité; après la victoire sur les Perses, ce genre s'élève aux plus hautes proportions et donne lieu à une polychromie d'une incomparable richesse, digne des Athéniens d'alors, « excités à la culture de la science et des arts, dit Aristote, par la grandeur de leurs actions ». Iktinos avait à peine achevé le Parthénon, que Phidias transformait les anciens colosses de bois doré, aux pieds de marbre, aux riches ornements, pour remplir le temple nouveau de la majesté de la déesse à qui l'on attribuait le triomphe. Aucune dépense ne fut ménagée, l'artiste construisit une statue de 15 mètres de hauteur, aux chairs en ivoire, le reste en or, avec du bronze, de l'ébène et des pierreries. D'après deux mots grecs qui signifient or et ivoire, cette statuaire a pris le nom de chryséléphantine. Une abondante ornementation de sculptures, de bas-reliefs, de peintures, sur le casque d'or couronné d'un sphinx, flanqué de deux griffons; sur la face du bouclier où étaient peints des combats et derrière lequel se dressait le serpent de la déesse, ajoutait une fastueuse variété à l'unité rayonnante de la statue, et Platon nous apprend que l'artiste ne s'était pas contenté de marquer les prunelles dans l'ivoire, qu'il y avait enchâssé des pierres

(1) Pl. 30, 38, 50, 53, 58 a, b, c.

(2) M. Collignon vient d'en donner des gravures dans son *Histoire de la sculpture grecque*.

Digitized by Google

fines (1). La proportion architecturale de l'édifice, si admirée, convergeait toute vers la statue, qui semblait la raison d'être et comme l'âme du Parthénon.

La primitive polychromie ne se préoccupait pas de la vérité des couleurs, visait surtout à amortir les rayons d'un soleil ardent ou à faire ressortir le relief du tuf ou du marbre. Ici, le ton naturel des chairs, des cheveux, des armes, des vêtements est demandé aux matériaux mêmes que l'artiste emploie et dont la couleur est aussi durable que l'airain, l'or, l'ivoire ou l'ébène.

Le succès fut grand. Aussitôt, les principales villes de la Grèce voulurent avoir un de ces chefs-d'œuvre qui, au prix actuel de l'or, coûtaient jusqu'à 20 millions. Phidias se surpassa pour donner à Olympie le Jupiter qui porte le nom de ce grand sanctuaire de la Grèce. Polyclète fit une Junon — Héra — pour Argos, et Trasymède, l'Esculape d'Épidaure. A Corinthe, ce fut Poseidon et Cora sur leur char, et le savant qui a reconstitué cette statuaire a restauré aussi une table sculptée, or et ivoire, des jeux olympiques.

Ce savant est Quatremère de Quincy (2). Au milieu de l'enthousiasme excité par les découvertes faites en Italie sous le premier Empire français, il entreprit de rassembler les documents, d'étudier les textes et les médailles, rappelant ces statues; il en arriva à refaire la sculpture chryséléphantine dans un volumineux ouvrage qui ne parut qu'en 1815. Aujourd'hui, son dessin nous paraît avoir les raideurs académiques et sa couleur les tons froids de l'école de David, mais historiquement, scientifiquement, la cause est gagnée.

Pour la Minerve, on a, depuis lors, retrouvé en marbre, d'abord une petite statue ébauchée (3); puis, une plus grande achevée (4); l'une et l'autre imitent celle du Parthénon, et un

(1) *Le premier Hippias.*

(2) *Le Jupiter olympien ou l'art de la sculpture antique.* Paris, 1815.

(3) Dite Lenormand, trouvée en 1859 au temple de Thésée, à Athènes. Elle est gravée dans COLLIGNON, *Archéol.*, p. 153.

Découverte à Athènes en décembre 1880, haute de 1m05. *Bulletin de correspondance hellénique*, janvier 1881. Elle est photographiée. Elle a été gravée dans COLLIGNON, *Mythol.*, p. 68, et dans DURUY, II, 355.

Digitized by Google

archéologue, le duc de Luynes, avait déjà fait faire de l'œuvre de Phidias une reconstruction réduite, en or et ivoire, d'un style trop mignard, destinée à son château de Dampierre, où une photographie en a été prise récemment pour être coloriée et servir à l'illustration d'un livre (1).

Le Zeus olympien, dont Syracuse voulut un double, dont l'empereur Hadrien fit faire une reproduction pour un temple d'Athènes et dont une fresque d'Éleusis donne une rude esquisse (2), n'a pas trouvé son duc de Luynes. Il est à refaire, même après la fresque de Berlin et les gravures de Quatremère et d'autres (3).

Le nouveau colosse prodiguait une plus riche variété d'ornements et de couleurs : la barbe en or sur la figure d'ivoire, les cheveux d'or, couronnés de lauriers en bronze, la tunique en or, semée de fleurs peintes, le sceptre à boutons d'or sur ébène ; le fauteuil orné dans toutes ses parties, depuis le haut dossier portant deux groupes, or et ivoire : les Grâces et les Heures, filles du Dieu, jusqu'à l'escabeau soutenu par quatre lions en or ; depuis les bras du trône, représentant un sphinx enlevant un jeune Thébain, jusqu'à ses pieds soutenus par deux groupes superposés de Victoires ; et partout, sur le large support de l'ensemble, sur les montants et les traverses du trône, sur la chaussure d'or du Dieu, sur la clôture qui défendait l'approche du monument, partout, des bas-reliefs d'après les dessins de l'artiste ou des peintures de son frère, représentant des luttes olympiques, un combat d'Hercule avec les Amazones, — cette seule traverse avait vingt-cinq personnages, — des sujets mythologiques ou épiques. Zeus, d'une main, tenait le haut sceptre surmonté d'un aigle d'or ; de l'autre, une victoire or et ivoire, déployant les ailes et tendant une couronne. Tout le monde est d'accord : une large simplicité de pose et d'expression dominait cette richesse. Le Dieu-Père était assis. Sa tête, dont les sourcils en se fronçant faisaient trembler

(1) DURUY, *Histoire de la Grèce*, II, 358.

(2) Ἐφημερὶς ἀρχαιολογικὴ, revue d'Athènes, année 1888, p. 5.

(3) M. STALLAERT l'a essayé pour mon *Choix de rhapsodies d'Homère* illustrées, publié par l'Académie.

Digitized by Google

l'Olympe, gardait le calme de la souveraineté. On l'a souvent imitée sur des médailles grecques. Une jambe se baissait un peu, en s'allongeant, pour faire mieux voir le corps sous la draperie et marquer que le mouvement n'était que suspendu : le grand remueur de nuages restait prêt à se lever dans sa puissance. L'ensemble devait être d'une belle harmonie que rien n'a surpassée. » Les tons chauds de l'ivoire, employé pour les parties nues, dit un archéologue, donnaient à la statue une apparence de vie, et rendaient à souhait la coloration des chairs. Quant aux ors, qu'ils fussent rouges, brunis ou verts, ils offraient d'étonnantes ressources de couleurs (1). »

Ainsi, le temple d'Olympie eut, dans son sanctuaire, le chef-d'œuvre de la sculpture chryséléphantine.

Cette nécessité de coloris s'imposait tellement que, plus tard, sous les empereurs romains, quand on bâtit dans Athènes un nouveau temple à Minerve, et qu'on lui éleva une statue moins colossale et moins coûteuse, on en peignit le marbre pour reproduire les effets de l'œuvre chryséléphantine. Cette statue, retrouvée en 1880, à Athènes, dans une sorte de cachette murée et voûtée pour la soustraire sans doute aux destructions, était « dans une admirable conservation », selon l'archéologue qui la décrivit (2), et gardait « de nombreux vestiges de couleurs ».

III. — *L'architecture polychrome.*

Cependant, des frontons, des statues, des ornements de toute couleur ne supposent pas des monuments d'une seule teinte. De nouvelles études devaient prouver que l'architecture aussi fut polychrome.

Cette sorte de révélation remonte au voyage en Sicile d'un architecte, membre de l'Institut de France. C'était en 1823 et 1824. A Sélinonte, à Agrigente, à Ségeste, à Syracuse, à Catane, Hittorf avait distingué des restes de coloration. La

(1) COLLIGNON, *Manuel d'archéologie grecque*, p. 156.
(2) *Bulletin de correspondance hellénique*, article HAUVETTE-BESNAULT, anvier 1881.

Digitized by Google

découverte ne fut pas sans soulever de vives discussions, des oppositions radicales, auxquelles les événements de 1830 ne firent trêve qu'un instant. Mais plus l'idée nouvelle était contredite, plus elle faisait de chemin. D'année en année, l'éveil étant donné, on retrouvait dans les textes d'écrivains, sur les fragments d'édifices, des preuves jusqu'alors négligées : des trous d'attache pour les appliques, des éraflures dans la pierre pour donner prise au ciment, le polissage du marbre pour recevoir l'enduit de cire, le creux des tympans ou le saillant des moulures conservant de la couleur, les tuiles de revêtement, les antéfixes, les acrotères gardant des dessins colorés sur la brique cuite ; de vives teintes, le bleu, le rouge, le jaune, le vert, restées sur les triglyphes; le fond et les figures des métopes colorés aussi : mille détails venaient à l'appui. Lorsqu'après son premier mémoire à l'Institut, qui est de 1824, son premier livre sur la *Sicile*, qui est de 1829, sa première exposition de dessins, au Louvre, qui est de 1832, Hittorf, en 1851, publia son grand ouvrage si bien illustré : *La restitution du temple d'Empédocle à Sélinonte, ou l'architecture polychrome chez les Grecs*, la science était faite.

Depuis Colbert, les architectes-lauréats, pensionnaires de l'Académie de France, à Rome, étaient chargés de présenter à l'Institut la restauration d'un monument antique. Pour faire comme eux, Hittorf avait choisi, parmi les nombreux monuments de la Sicile, le petit Héroon ou temple de héros, glorifiant Empédocle à Sélinonte. Là et ailleurs, il avait trouvé les indications nécessaires à restaurer un édifice, « où l'architecture, la peinture et la sculpture s'uniraient, dit-il, pour offrir, dans leur puissante unité, la preuve la plus certaine en faveur du système polychrome ». L'harmonie du résultat avait frappé les artistes, comme le peintre Guérin, le sculpteur Thorwaldsen, l'architecte Percier, restaurateur de la colonne Trajane, pendant que les preuves matérielles faisaient réfléchir les archéologues. Ce qui avait semblé d'abord opposé au génie antique devenait d'une grande importance pour son intelligence réelle. Quelques années à peine après l'exposition du Louvre, Letronne adhérait en France, Kugler en Allemagne,

Digitized by Google

et l'Institut des architectes britanniques publiait, dans ses mémoires, une traduction de Kugler. Parmi les exemples que donne Hittorf (1), il y a une partie du fronton du temple d'Égine mise en regard d'une partie semblable du Parthénon. Les restes du fronton d'Égine avaient été achetés en 1812 par le roi de Bavière, et l'on y avait aperçu assez indifféremment des traces de couleur. Les études sont reprises et le temple est restauré dans sa polychromie, avec un goût discret, par Cockerell, en Angleterre (2); avec toute la prodigalité du coloris par Ch. Garnier, en France (3). Le Parthénon avait été reconstitué à Vienne, en 1836, par Hermann; en France, par Paccard, en 1845. Les Propylées, l'Érechtéion, le temple de Thésée ne devaient pas faire exception. Un pensionnaire de Rome avait restitué le temple d'Érechtée et deux autres les Propylées. En 1877, deux archéologues visitaient l'île de Milet; ils trouvèrent au temple de Priène d'Athéna Polyade, tous les fonds fortement teintés, et en conclurent que le temple était manifestement polychromé (4). Tétaz, en s'occupant de l'Érechtéion, comme Paccard du Parthénon, confirmait Hittorf (5), et toute l'acropole ne devait pas tarder à être rendue à la polychromie par Marcel Lambert, telle qu'elle dut être sous Périclès (6).

Pour l'Érechtéion, un document intéressant attire l'attention. Pausanias avait décrit les sujets de ses peintures murales. En 1836, on découvrit dans les Propylées une table de marbre où sont inscrites les dépenses du monument pour l'année 409-408 : « Tant, à ceux qui ont construit les échafaudages pour les peintres de la partie intérieure du portique; — tant, au

(1) *Le temple de Sélinonte*, pl. 8.

(2) *The temple of Jupiter at Egina*. Londres, 1860.

(3) *Le temple de Jupiter panhellénien*, 1884. Pl. 9, 10 et 11. Cette attribution de Cockerill et de Garnier du temple d'Égine à Jupiter est une erreur rectifiée depuis. Ce temple était dédié à Minerve. Il y en a une réduction chromographique dans DURUY, I, 492.

(4) *Restaurations des monuments antiques par les artistes et pensionnaires de France à Rome*, in-fol., 1877-1884.

(5) RAYET et THOMAS, *Milet*, etc., pl. 13 et 14 coloriées.

(6) DURUY, *Histoire des Grecs*, en donne une reproduction chromographique d'après Marcel Lambert, t. III, 613.

Digitized by Google

peintre qui a peint sur l'architrave intérieure, à 5 oboles le pied, 30 drachmes; — au peintre qui a peint la cymaise, 13 pieds de long à 5 oboles le pied; — tant pour 166 feuilles d'or pour dorer les conques, etc.

Pour les peintures murales, cela n'a jamais fait question; pour la sculpture chryséléphantine, le nom seul dit tout. Mais comment le reste se serait-il mis d'accord avec l'ensemble des tons et l'abondance des dorures, si rien n'en avait été peint? La coloration du fond des frontons et des bas-reliefs ne pouvait suffire; les boucliers furent dorés, les draperies mises en couleur et les chairs des personnages durent être teintées. Tétaz a très bien exprimé cette nécessité d'harmonie : « Au milieu d'un telle richesse de couleurs brillantes, il est bien certain, dit-il, que la frise, la partie la plus somptueuse de l'entablement, ne pouvait avoir l'aspect triste et antiharmonieux qui résulterait de figures blanches découpées sur fond noir. Pour qui s'est convaincu, en regardant les sculptures du Parthénon, que toutes étaient entièrement colorées, tant celles du fronton que celles de la grande frise et des métopes, il ne peut rester de doute que les figures de cette frise recevaient aussi d'une coloration intelligente le complément de richesse qui devait, comme dans les autres monuments grecs, faire de l'entablement une couronne brillante au front de l'édifice » (1).

Depuis le beau livre où Hittorf saluait avec joie l'art de la lithochromographie, comme « inventé tout exprès pour permettre la reproduction complète » des monuments polychromes, de nombreuses monographies ont continué l'œuvre, d'après des preuves nouvelles. Puis, l'ensemble des faits acquis a donné lieu à une des plus belles publications modernes. Hittorf regrettait les difficultés que cet art nouveau présentait encore (2). Il n'y a plus qu'à admirer, quand Fenger, dans sa *Dorische polychromie*, donne, d'après Hittorf et ses continuateurs, des morceaux d'ensemble et des coins de monuments d'une véritable beauté : une façade du temple d'Égine, avec son fronton; un coin de corniche du Parthénon avec ses

(1) Mémoire publié dans la *Revue archéologique*, 1851, p. 94.
(2) Page XVII.

Digitized by Google

métopes, — un plafond de l'entre-colonnement du temple de Thésée et du Parthénon, — le plafond des Propylées, — une partie de la célèbre frise du Parthénon, représentant la procession des Panathénées, entièrement colorée comme le reste; — puis, des détails de toute sorte, comme avait fait Hittorf, des fragments de corniche ou de cymaise, des ornements sculptés et peints, un morceau de moulure de la Tribune de l'Érechtéion, des coins de triglyphes, des antéfixes, des acrotères. Tout y rappelle cette fête de la couleur au milieu de laquelle s'épanouissent l'architecture et la sculpture de la Grèce (1).

Des stèles peintes, une statue d'Auguste, continuant la tradition, complètent l'ensemble de ce livre (2), et on retrouverait bien des fois ailleurs la couleur sur des sarcophages (3) et sur des stèles. Mais ces deux beaux ouvrages suffisent à faire éclater aux yeux les splendeurs de la polychromie.

IV. — *Quelques statues polychromées.*

Cependant, ce peuple avait trop le sentiment des proportions pour que la statue colossale d'ivoire et d'or ou de bronze ne fût pas réservée à des circonstances exceptionnelles. Des œuvres de grandeur naturelle suffisaient à son génie de tous les jours. Lorsqu'après avoir représenté nus les athlètes, les lutteurs, les enfants, on osa, à mesure que s'idéalisait la beauté humaine, montrer, à leur tour, les dieux à découvert et les déesses sans voile, le marbre sembla palpiter sous le ciseau, dans la mâle harmonie du corps de l'homme ou les charmes délicats de la femme. Alors, la statue d'un seul bloc de chair triomphe dans le marbre ou le bronze. Plus facile à préserver, excitant moins au vol, plus nombreuse dans les derniers siècles, elle fit oublier les autres, en peuplant les temples, les jardins sacrés, les places publiques et les riches demeures. Devant cette nudité radieuse, chaste à force d'être belle, on se découvre. Ni le bronze d'ailleurs ni le marbre ne pouvaient

(1) L. FENGER, *Dorische Polychromie*, 8 pl. avec texte à part. Berlin, 1886. V. les huit planches.

(2) Pl. 8.

(3) Voir, par exemple, le sarcophage Chiusino, du musée de Florence, en chromographie, dans les *Monumenti dell'Instituto*, etc., t. XI, pl. 1.

Digitized by Google

jurer avec la coloration générale. On ne les plaçait qu'en des conditions où ils s'y harmonisaient, comme le cèdre aux bras noirs dans la forêt verte, ou comme des lis dans la prairie émaillée de fleurs. Isolé sous ce ciel ardent, l'étincellement du marbre eût ébloui, la vigueur du bronze eût fait tache : la construction même de l'œil justifie la polychromie, et c'est bien pour cela que, même sous notre ciel plus tempéré et dans nos salles d'exposition, on entoure la sculpture d'arbustes fleuris.

Ce serait une erreur cependant de penser qu'après l'archaïsme peint des Pisistratides et la perfection chryséléphantine de Phidias, la polychromie ait abdiqué. Devant les chefs-d'œuvre du nu, l'usage ne disparut point. On a vu des traces de peinture sur les bas-reliefs du temple de Pergame qui est du Ier siècle avant notre ère, comme aux Propylées, qui est du Ve; Texiers n'a pu décrire l'Asie Mineure sans y signaler, sur les antiques tombeaux scellés dans le roc, des restes de peinture (1), et quand M. Duruy nous mène à Olympie, il doit reconnaître, avec Curtius, que la plupart des sculptures y gardent des traces de coloration.

C'est surtout la statue qui est en cause. Elle ne sort pas de l'accord général. A Athènes, pour blâmer le mauvais goût, Platon avait emprunté à cet usage une comparaison où il parle des artistes maladroits qui mettraient à leurs statues des yeux d'aigue-marine, et Euripide, dans son *Hélène*, fait souhaiter à l'épouse de Ménélas que la beauté de sa figure puisse s'effacer comme la coloration d'une statue. Le premier artiste qui osa représenter une déesse sans voile est l'illustre auteur de la *Vénus de Cnide;* lui-même vient en témoignage. Comme on lui demandait lesquelles de ses œuvres il préférait, Praxitèle répondit : « Celles où Nicias (un peintre) a mis la main »; tant « il appréciait, dit Pline, son habileté à enduire de cire le marbre : *Circumlitioni ejus* (2). En grec, on disait : Ἀλάνωσις, et Vitruve explique l'opération (3). Sénèque emploie le même

(1) *Description de l'Asie Mineure*, III, p. 225.

(2) Livre XXXV, 40, 8.

(3) V. *Bulletin de correspondance hellénique*, XIV, p. 183, 497, 565, et COLLIGNON, *Histoire de la sculpture grecque*, I, 348.

Digitized by Google

mot pour signaler l'usage, conservé dans son temps, « de peindre le marbre à l'encaustique ».

Objectera-t-on qu'il n'existe pas de statues peintes? Ce serait trop dire. Voici quelques faits dont la rareté ne peut étonner après tant de siècles et de si nombreuses causes de destruction d'une chose aussi fragile qu'une imbibition de couleur dans une couche de cire sur du marbre. Je ne reviens pas à la *Minerve* peinte comme l'œuvre chryséléphantine de Phidias, ni à la statue d'Auguste publiée dans la *Polychromie dorienne*. Il y a au musée de Berlin une tête de Minerve casquée, trouvée à Rome, et polychromée; les *Antike Denkmaeler* en ont publié une planche coloriée (1). En 1893, une Vénus en marbre peint fut découverte à Pompéi. Malgré ses défauts, Overbeck la considère comme « un remarquable exemple de polychromie ». Trois ans après sa mise au jour, le grand air n'en avait pas encore altéré les teintes. Les sourcils, les cils, l'iris des yeux étaient peints, et Overbeck croit que les chairs avaient été roses. La draperie restait en jaune doublé de bleu, avec un ourlet, devenu blanc, mais qui dut être rose ou rouge. La pomme que Vénus tenait à la main et les rubans de ses sandales étaient jaunes, et l'idole sur laquelle s'appuie la déesse de l'amour, protectrice bien choisie, car c'est l'espérance, avait les cheveux noirs, le péplum jaune, la draperie vert et jaune. Ce marbre, qui n'est pas un chef-d'œuvre, atteste, au musée de Naples, la persistance de la polychromie Il a été publié en couleur par une revue allemande (2).

Un des derniers catalogues illustrés, celui de la collection Gréau, vendue à Paris en mai 1891, annonce plusieurs têtes polychromes. Les archaïques ne font plus question. J'en cite une « de beau style grec et de conservation admirable », dit Frœhner. Le catalogue en donne la phototypie. L'auteur y note des traces de couleur rouge dans les yeux et sur les lèvres (3).

(1) Pl. 3 et p. 39. Elle est phototypée dans COLLIGNON, *Sculpture grecque*, p. 544.

(2) *Archeol. Zeitung*, 1881, pl. 5.

(3) Collection GRÉAU, *Terres cuites grecques*, 1891, nº 1266, p. 269.

Digitized by Google

Enfin, voici un chef-d'œuvre. Malheureusement, on n'en a que la tête, mais elle est d'une conservation parfaite. Elle a été trouvée récemment en Grèce, et fait partie aujourd'hui de la collection de Mme Darthès, à Paris. Je ne la connais que par un de ces beaux catalogues de vente illustrés, qui sont si intéressants. Même sur la phototypie, on sent le ton de la cire. Un ancien conservateur du Musée du Louvre, M. Frœhner, la décrit en ces termes : « Magnifique tête polychrome de Vénus, en marbre de Paros, ouvrage grec de l'époque d'Alexandre, un chef-d'œuvre de beauté, de finesse et de grâce. Les cheveux, qui encadrent le front, sont ondulés et retenus par des bandelettes ; deux longues boucles descendent sur les épaules ; la couleur des cheveux, d'un rouge-brun, est parfaitement conservée, de même que l'enduit de cire qui servait de base à la coloration des chairs. Ce dernier détail fait de cette sculpture un objet unique (1). »

Que la teinte de la joue soit effacée, cela est à concevoir ; elle date du règne d'Alexandre. Mais la *circumlitio* y reste et confirme le mot de Pline.

On a trouvé mieux encore. L'acropole de Tralle, en Asie Mineure, nous a rendu une tête d'Aphrodite, que l'on considère comme une réplique de Praxitèle. C'est, sans contredit, l'une des plus belles têtes de Vénus connues. Elle est à Berlin. Elle est polychromée. L'Institut archéologique allemand en a publié une grande planche à part, et un profil dans le texte (2), et on en vend à Berlin un moulage en plâtre, où Praxitèle se range à la polychromie.

On rencontre souvent, même dans Platon, même dans Aristarque, des objections de pruderie faites à Homère. Praxitèle non plus n'y a échappé. Certes, en cela, comme en toute chose, l'artiste peut sortir de la mesure ; mais le critique y reste-t-il lorsque, comme M. Duruy, il veut voir, « dans le marbre blanc l'art spiritualiste, et dans la statue peinte l'art charnel » ?

« Un maître de la jeunesse, ajoute le pédagogue français,

(1) Collection HOFFMANN, seconde partie, p. 355, pl. XXX. Paris, 1888, in-4°.
(2) *Antike Denkmaeler*, p. 30 et pl. 41.

Digitized by Google

laissera, sans crainte, entre les mains de ses élèves, l'image de la Vénus de Milo; il n'y laisserait pas une image de la Vénus de Médicis, recouverte des teintes de la vie. » — Comment une telle objection est-elle possible, après tant de chefs-d'œuvre de nudité des Titiens, des Rubens, des Raphaël? C'est rabaisser le rôle de l'éducation aux époques les plus arriérées. Qui croira, d'ailleurs, que les fonds, les vêtements, les cheveux, les sourcils étant colorés, les chairs aient pu garder la blancheur du marbre? Hittorf a combattu l'objection par une expérience décisive, sur la statue d'un monument polychrome. Au milieu de la coloration de l'ensemble, le marbre des chairs avait un aspect de cadavre, tandis qu'un léger ton rosé produisit l'effet le plus harmonieux, dit-il. La moindre réflexion aurait pu prévoir cela. Mais ni raison, ni expérience ne tiennent pour les prétendus avocats de la morale publique.

V. — *Polychromie des figurines de terre cuite.*

Cette crainte de sensualité n'a pas arrêté toute une série nouvelle d'artistes populaires, les coroplastes. Les statuettes de terre cuite, retrouvées aujourd'hui en si grand nombre, et qui sont parfois de véritables petites merveilles, exigent une étude à part. Mais un point est à noter ici: nues ou drapées, elles sont peintes. Chairs délicates, voiles roses, ailes bleues, cheveux roux ou blonds, tuniques de diverses couleurs, dorures nombreuses, ces bibelots font régner dans l'ornement des gynécées, comme dans les caveaux mortuaires, une polychromie en miniature.

***

Ainsi, depuis les édifices qui couronnaient les hauteurs du pays peuplées de temples et de statues, jusqu'aux sanctuaires les plus discrets de la vie et de la mort, l'art grec, dans son unité nationale et sa variété d'expansion, perpétue, à travers les siècles, les harmonies de ce beau climat.

C'est dans ce cadre multicolore que la sculpture antique a placé sa plasticité de formes, sa perfection de style. Ici encore, on se sent arrêté par de nouveaux partis pris à rectifier, de

Digitized by Google

fausses réputations à écarter, des préjugés à combattre. Pour la polychromie, une fois la science renseignée, il suffit de la mettre sous les yeux : le fait se révèle de lui-même dans tout son faste. Il n'est pas aussi facile de se former l'œil aux vrais caractères du beau antique. S'il ne s'agissait que de venger les chefs-d'œuvre de leurs contrefaçons mauvaises, médiocres ou maladroites, cela irait de soi. Mais distinguer le génie lui-même de ses imitations moins parfaites et belles encore, en se débarrassant des préjugés d'école et des anciens types d'académie, demande plus de soins. Il faut procéder par des comparaisons dont les éléments ont manqué longtemps, sont loin d'être au complet. Un des plus riches résultats des fouilles modernes a été d'en fournir à l'étude des savants et au goût des artistes de précieux, d'indiscutables trésors. L'art grec s'y transforme et sortira vainqueur de toutes les contrefaçons qu'on en a faites. Devant la beauté des chefs-d'œuvre, comme les frises du Parthénon, l'Hermès de Praxitèle, le diadumène de Polyclète et tant d'autres, le même effet d'admiration spontanée se produit que, chez le poète, l'apparition de Vénus Aphrodite : *Vera incessu patuit Dea.*

Dans une deuxième étude, je tâcherai de faire toucher des yeux la perfection de la sculpture dans cette patrie du beau dont on a trop longtemps fait le pays des conventions classiques.

CH. POTVIN.

Digitized by Google

ANATOLE FRANCE : LA VIE LITTÉRAIRE

M. France n'est en rien un critique dogmatique, comme M. Ferdinand Brunetière. Pour l'auteur de la *Vie littéraire*, il n'y a point de canon d'après lequel on puisse évaluer le plus ou moins de mérite des ouvrages de l'esprit. Il est sceptique au point d'écrire : « Il n'est pas, en matière de littérature, une seule opinion qu'on ne combatte aisément par l'opinion contraire. Qui saurait terminer les disputes des joueurs de flûte? » Pour M. Anatole France, comme pour M. Jules Lemaître, la critique ne saurait « se constituer en doctrine ». Œuvre d'esprits mobiles, sa matière est plus mobile encore. Même pour des ouvrages fixés et immuables, comme ceux d'Homère et de Dante, que de variations dans les jugements que les générations successives en ont portés! D'un peuple à l'autre, quelle différence tranchée dans les appréciations littéraires!

La grande majorité des Anglais ne sauraient goûter ni Racine ni Corneille. Combien de Français aiment sincèrement Shakespeare? La règle de leurs décisions sur Racine ou Shakespeare serait-elle donc tout bonnement ce que Herbert Spencer appelle *the Bias of Patriotism?*

Pourquoi les portières savourent-elles M. Xavier de Montépin et les bourgeoises M. Georges Ohnet? Pourquoi Rabelais « voulontiers se délecte-t-il à lire les beaux dialogues de Platon »? Affaire d'éducation, *Educational Bias.*

Il y a dans la *Vulgate* une comparaison étrange, absurde et saugrenue, destinée à rendre la difficulté qu'auront les grands

(1) Le quatrième volume de la *Vie littéraire* vient de paraître chez Calmann-Lévy.

Digitized by Google

de la terre à assurer leur salut. L'image est, au contraire, de toute beauté dans la version des Septante. Mais le traducteur latin l'a grossièrement défigurée. Vingt siècles, cependant, ont admiré cette mauvaise traduction ! *Theological Bias*, dirait encore Spencer.

D'où vient l'enthousiasme de Sainte-Beuve pour le Victor Hugo des *Odes et ballades* et sa froideur pour l'auteur des *Contemplations?* Du Chateaubriand des *Portraits contemporains* à celui du cours que Sainte-Beuve a professé à Liége, quelle distance, quelle chute dans l'admiration ! Voilà pourtant celui que Matthew Arnold (1) a appelé « l'Homère de la critique » ! Et sur des sujets essentiels, à propos des premiers artistes littéraires du siècle, que de variations et qu'il est ondoyant et capricieux ! *Political Bias*, dirait toujours H. Spencer.

« Quand je cherche à être sincère, a dit M. Lemaître, à n'exprimer que ce que j'ai éprouvé réellement, je suis épouvanté de voir combien mes impressions s'accordent peu, sur de très grands écrivains, avec les jugements traditionnels, et j'hésite à dire toute ma pensée. » Et il nous confesse ingénûment ses mutations au sujet de Corneille, de Racine, de Musset, de Hugo.

Mais laissons ces épineuses questions de doctrine, où le pour et le contre ont été si brillamment soutenus par MM. Brunetière France et Lemaître. Chacun d'eux plaide un peu *pro domo sua* et le fait si habilement que si j'avais à prononcer entre eux, je donnerais raison... à celui que j'aurais entendu en dernier lieu. C'est M. France que nous écoutons pour le moment, et je vous défie bien de résister à un pareil charmeur.

Nul, en effet, n'excelle comme lui à se concilier la sympathie en même temps que l'adhésion du lecteur. Son ascendant est doux, et l'aimable homme sait vous prendre tout entier, cœur et cerveau. Il donne « beaucoup au sentiment et rien à l'esprit de système ». Il nous parle de lui-même avec grâce et abandon, tout en discourant des autres. Nous nous attendions peut-être à trouver un critique et nous trouvons bien plus, un homme,

(1) Dans l'*Encyclopædia Britannica*.

Digitized by Google

un homme affectueux et bon, un profond érudit sans une ombre de pédantisme, un doux et indulgent pyrrhonien, un écrivain d'une impeccable élégance, très délicat, très attirant, nourri de tout ce qu'ont laissé s'accumuler de savoir et d'esprit, sur le sol du vieux Paris, des siècles de riche et de fine culture.

Un des mérites éminents de la *Vie littéraire*, c'est la variété des sujets qui, tous, y sont supérieurement traités. Le spectacle des lettres contemporaines est-il en train de languir et menace-t-il de nous ennuyer et d'ennuyer M. France lui-même, il nous transporte ailleurs, dans le monde d'Homère, au théâtre d'Athènes, à la cour de Cléopâtre, chez les solitaires de la Thébaïde, et puis nous ramène simplement, délicieusement, dans les rues vénérables du vieux Paris, le long de ces beaux quais aux parapets chargés de ces bouquins chers au cœur de M. France, et, de là, aux marionnettes de la rue Vivienne ou encore au *Chat noir*. C'est le mieux informé et le plus agréable des ciceroni littéraires.

Quelques jeunes, assez mal embouchés (*sit venia verbo*), ont fort reproché à M. France ses savantes et charmantes digressions.

Annibal Caro, qui nous a laissé une des plus belles diatribes littéraires que nous ayons, appelait Castelvetro, son critique « et son adversaire », un corrupteur de la vérité, des bonnes manières et des bonnes lettres, un furieux, un impie, un ennemi de Dieu et des hommes, et finissait par dire : *agli Inquisitori, al Bargello, ed al grandissimo Diavolo vi raccomando* (1). Quelques jeunes ont, dans la boxe littéraire, toute la violence, sinon tout le talent d'Annibal Caro. Ils appellent M. France un fumiste, un critique à jamais déprécié, un inguérissable envieux, un abject hypocrite, un sournois malfaisant, avec d'autres aménités de la même farine. (Voir l'*Enquête littéraire*, de Huret.) Aussi bien, pourquoi venir nous parler de l'empereur Julien ou de Cléopâtre au lieu de lancer M. de Gourmont? Une semaine que rien n'avait poussé sur le champ des lettres,

(1) « Je vous recommande aux inquisiteurs, au barigel et à tous les diables. » Et de fait, Caro fit si bien que Castelvetro eut maille à partir avec l'Inquisition.

Digitized by Google

M. France ne nous a-t-il pas entretenu du moine Schnoudi? Et ne voilà-t-il pas un dispensateur des réputations qui manque à tous ses devoirs? Au lieu de faire prendre au bon public des vessies pour des lanternes et des ratés pour les littérateurs de demain! Au fond, ces « littérateurs de demain » sont affreusement jaloux du moine Schoudi et de la belle Cléopâtre!

Mais ne disons pas trop de mal des jeunes. Tout le monde convient qu'il faut du neuf en littérature, et c'est du neuf qu'ils voudraient nous donner. Du moment qu'ils font autre chose que de nous rendre du Rutebeuf ou du Ronsard en *moldo-valaque* (comme il leur arrive de faire et de se le dire), ils font œuvre louable et utile.

Il n'est pas toujours facile aux jeunes gens, pas plus qu'aux jeunes femmes, de mettre au monde leur premier-né. Le bon critique est comme l'accoucheur des esprits en travail; il doit aide et assistance aux débutants de mérite, et son plus noble office est de servir de parrain aux enfants de leur cerveau, pourvu que ceux-ci soient viables, jolis ou intéressants. Il nous semble que M. Anatole France n'a pas manqué de le faire chaque fois que l'occasion s'en est offerte et autant que le comportaient les habitudes du grave journal où a paru la *Vie littéraire.*

Pauvres jeunes!

Ils sont venus trop tard dans un monde trop vieux!

« Pour produire un chef-d'œuvre en littérature, a dit un excellent critique anglais, grand ami de la France, il faut l'accord de deux puissances, la puissance de l'homme et celle du moment. L'homme, sans le moment, n'y suffit pas. La puissance créatrice, pour s'exercer avec bonheur, a besoin d'éléments spéciaux qu'elle ne saurait créer elle-même.

« La fonction du critique est de reconnaître ce qu'on sait et ce qu'on pense de mieux en ce monde, de le faire connaître à son tour, et de créer ainsi, s'il se peut, un courant d'idées nouvelles et vraies. Et il y a des époques où toute autre création est devenue impossible. »

En serions-nous là? Le terrain littéraire, infatigablement labouré pas nos pères et d'où ils ont tiré de si belles moissons,

Digitized by Google

serait-il momentanément épuisé et faudrait-il le laisser en jachère? Ou ne suffira-t-il pas d'y jeter des semences *nouvelles* pour y faire une nouvelle et riche récolte? C'est ce que le XX^e^ siècle nous apprendra.

M. A. France, auteur de poésies et de nouvelles exquises, possède presque au même degré la faculté créatrice et la puissance critique. Par cette dernière, il aura contribué, autant que personne, à créer ce courant d'idées nouvelles et vraies, dont parle l'écrivain que nous venons de citer, et à préparer un milieu favorable aux œuvres futures.

Nous disions plus haut que M. Anatole France plaide parfois *pro domo sua*. Il lui arrive de le faire sans même s'en douter.

Écoutez l'auteur du *Crime de Sylvestre Bonnard* et du *Livre de mon ami* faire l'éloge de la nouvelle.

« C'est pourtant, si l'on y songe, une excessive prétention que de vouloir imposer, une fois l'an, au monde trois cent cinquante pages de choses imaginaires! Que le conte ou la nouvelle est de meilleur goût! Que c'est un moyen plus délicat, plus discret et plus sûr de plaire aux gens d'esprit, dont la vie est occupée et qui savent le prix des heures! etc. »

Nous sommes entièrement de l'avis de M. France, et nous préférons infiniment, qu'on nous permette de le dire, les nouvelles aux romans, à moins que ceux-ci ne soient, par exemple, de M. Alphonse Daudet.

Une des qualités de ces articles de M. France, c'est précisément leur peu d'étendue. On peut les déguster tout à loisir, et jamais ils ne produisent la moindre fatigue. Quand je vous disais qu'ils ont tous les genres de mérite!

M. France a le mérite, surtout, d'être de son temps et de refléter fidèlement, en son âme mobile, l'âme inquiète et troublée de ses contemporains, leur pyrrhonisme attristé, leur vague sentiment religieux sans un atome de foi positive, leur angoisse d'avoir cessé de croire et d'avoir perdu les vieux appuis spirituels.

M. Anatole France critique fort librement la *Vie de Jésus*, du père Didon. Il est trop infecté de ce mal exquis qu'on appelle le renanisme pour ne pas préférer à l'ouvrage du père Didon celui de son illustre et libre devancier.

Digitized by Google

« Le père Didon n'a appelé la critique rationnelle sur le terrain sacré que pour l'immoler plus solennellement. Cette imprudence généreuse l'a entraîné à des désastres. Car c'est un coup désastreux que celui qu'il tente pour concilier les deux généalogies de Jésus. »

A l'éloquent frère prêcheur, M. France préfère, comme apologiste, Pascal ou le père Rigolet, qui disait « à l'empereur de la Chine que l'Église avait choisi les quatre évangiles qui se contredisent le plus, afin que la vérité parût avec plus d'évidence ».

Pascal n'est, d'ailleurs, pas non plus du goût de M. France, Pascal, « le plus fougueux, le plus sombre, le plus ardent, le plus impitoyable des catholiques ».

M. France est fort choqué de l'inhumanité de l'auteur des *Pensées*, et du caractère si sombre de sa foi. « Elle était lugubre, elle lui inspirait l'horreur de lui-même et du genre humain. Il se reprochait niaisement le plaisir qu'il pouvait trouver à manger d'un plat, et, n'étant pas indulgent, il ne pardonnait pas aux autres ce qu'il ne se pardonnait pas à lui-même... Il ne pouvait souffrir que les enfants fissent des caresses à leur mère. Redoutant les amitiés les plus innocentes, il ne témoignait que de l'éloignement à ses deux sœurs, Jacqueline et Gilberte, afin de ne point occuper un cœur qui devait être à Dieu seul. Pour la même raison, loin de s'affliger de la mort de ses proches, il s'en réjouissait quand cette mort était chrétienne. »

Au Chili, récemment encore, quand un jeune ménage perdait un enfant en âge d'innocence, la maison devait être en fête, et les amis venaient féliciter la famille et la mère désolée, d'avoir un ange dans le ciel. On voit que les Chiliens raisonnaient comme Pascal, avec une pieuse cruauté, car, dit M. France, « jamais homme ne fit de la raison un plus violent usage ».

Pascal, avec sa foi aveugle et extrême, et sa raison si puissante, mais si exagérée, si dure, ne pouvait plaire à ce doux sceptique, à cet esprit si fin, si modéré, si pondéré qui est M. France.

Bayerische Staatsbibliothek MÜNCHEN
Digitized by Google

Celui-ci n'est donc pas orthodoxe du tout. Il trouve M. Boissier trop indulgent pour Constantin, bien dur pour Julien et méprisant à l'excès pour les Manichéens, « sans doute parce qu'ils soutenaient çà et là quelques absurdités trop sensibles ». M. Boissier ne considère pas assez que ces bons hérétiques « étaient théologiens ». Théologiens comme saint Augustin, qui n'était « jamais plus heureux que quand il lui fallait raisonner en dépit de toute raison ». Car, n'est-ce pas saint Augustin qui a dit : *Credo quia absurdum?*

La religion, dit M. France, n'est qu'une « illusion consolante ».

Il trouve, d'ailleurs, les évangiles canoniques « de petits livres exquis, d'une saveur délicieuse, dont nous sommes très friands aujourd'hui, mais qui eût soulevé le cœur d'un Pline ou d'un Sénèque ».

Ne trouvez-vous pas que M. France parle un peu des évangiles comme un gourmet d'un bon plat? C'est donc, encore une fois, tout le contraire d'un croyant; mais à bien le lire, on pourrait noter vingt passages qui montrent qu'il s'accommoderait parfaitement de la foi des naïfs et des simples, et qu'il n'est pas très loin de la regretter. — « Il était doux de croire, dit-il, même à l'enfer. » Il regrette la foi, l'espérance et la charité; « les trois vertus que, comme trois nefs ayant à la proue l'image d'une vierge céleste, portaient les pauvres âmes sur l'océan du monde ».

Dans l'article intitulé : « Brave fille », il proteste bien haut contre l'intolérance athée de l'hôtel de ville. Tel éditeur parisien avisé ne souffre pas que le nom de Dieu figure une seule fois dans le texte de livres destinés à être donnés en prix dans les écoles de la ville.

« Voilà, s'écrie M. France, la largeur d'idées, l'ouverture d'esprit de nos radicaux. Voilà comment ils entendent la tolérance, la liberté intellectuelle, le respect des consciences. Voilà les inspirations libérales de l'hôtel de ville! »

Ce fanatisme à rebours offusque fort M. France. Mais ne dirait-on pas, à l'entendre, un bon journaliste clérical? Ce qui ne l'empêche pas d'écrire, dans un charmant article sur les jouets d'enfants :

Digitized by Google

« Nos dieux sont toujours imparfaits parce qu'ils procèdent nécessairement de nous. »

Voulez-vous encore ce fragment d'opinion sur la vie future :

« Nous avons fabriqué le ciel même avec des matériaux pris sur la terre. Les myrtes des Champs Élysées se trouvent dans nos jardins, et les harpes des anges sortent de chez nos luthiers. La planète innommée où nous ravit le poète (Sully-Prudhomme) est plus belle que la nôtre, et plus douce, mais elle ne contient rien que ne contienne la terre. »

M. France réussit à merveille la rêverie astronomique. Il a souvent paraphrasé Micromégas, avec moins de science, peut-être (1), mais plus de sentiment, de poésie et d'émotion que Voltaire. Celui-ci se moque de notre infinie petitesse; M. Anatole la constate tristement.

« La science nous fait rougir de honte et de confusion au souvenir du temps où nous nous croyions le centre du monde et le plus bel ouvrage de Dieu, nous qui, en réalité, tournons gauchement autour d'une médiocre étoile, un million de fois plus petite que Sirius... »

« Notre soleil doit avoir peu d'éclat, vu des systèmes les plus voisins. Il est rougeâtre, ce qui est un signe qu'il ne brûle plus avec l'énergie des jeunes étoiles toutes blanches; bientôt, dans quelques millions de siècles seulement, il ne montrera plus qu'un disque fuligineux, taché de larges scories noires; et ce sera la fin, et le grain de poussière, qui se nomme la Terre et qui n'aura plus de nom alors, roulera avec lui dans la nuit éternelle.

« L'humanité aura péri, sans doute, bien avant cette époque... C'est là tout ce que la science peut nous révéler de ses destinées. »

M. France ne croit guère à l'utilité morale et immatérielle, si je puis dire, de la science. N'a-t-il pas dit encore :

« On professe à la fois au Collège de France les plus vieilles sciences du monde et les plus nouvelles. L'enseignement qu'on

(1) Me sera-t-il permis de noter, dans l'article : « Mysticisme et science », cet étrange assemblage de mots : le solstice du printemps.

Digitized by Google

y donne ne sert à rien; aussi garde-t-il une noblesse incomparable. »

Nous aimons à citer quelques parcelles au moins de tant de belles pages; le lecteur nous en saura gré. Et puis, citer libéralement constitue, selon nous, une des honnêtetés et l'un des premiers devoirs du critique envers l'auteur dont il parle au public, et envers ce public lui-même.

C'est une douce mélancolie que celle de M. France; une mélancolie de dilettante; la tristesse d'un sage heureux dont la sympathie serait réveillée sans cesse par les douleurs du monde.

Il se félicite quelque part des belles années qu'il lui a été donné de vivre, et ne se plaint nullement de la portion de bonheur qui lui est échue ici-bas.

« La route que je préfère est celle dont les ormeaux s'élèvent plus touffus sous le ciel le plus riant. »

Et c'est la route qu'il a toujours suivie.

Il a trop bien rendu, dans le *Livre de mon ami*, les délices de la paternité pour ne pas les avoir goûtées.

Il a fait d'impeccables vers, de belles histoires, chères aux délicats, et est devenu l'un des premiers causeurs littéraires de son époque. Il a mené longtemps « une vie contemplative et solitaire dont le souvenir lui est encore infiniment doux ».

Il sait jouir à la fois du présent et du passé, et plaindre ceux qui ne sont venus en ce monde que pour lutter et souffrir; il réunit ainsi, harmonieusement, la sagesse d'un Candide et d'un Pangloss, d'un Leibnitz et d'un Schopenhauer.

« Il est remarquable, a dit M. Lemaître de notre grand et subtil lettré, que cette intelligence si riche ne doive presque rien aux littératures du Nord : elle me paraît le produit extrême et très pur de la seule tradition grecque et latine. »

A notre humble avis, M. France est imprégné de métaphysique allemande bien plus fortement que ne tendrait à le faire croire M. Jules Lemaître.

Oh! celui-ci est un gréco-latin. Il ne doit rien, lui, — et il le proclame bien haut, — aux littératures du Nord.

Les grands critiques, devanciers de M. Lemaître, Ville-

Digitized by Google

main, Sainte-Beuve, Taine, J.-J. Weiss, connaissaient fort bien ces littératures, que l'éminent feuilletonniste des *Débats* et de la *Revue bleue* dédaigne quelque peu.

Weiss, par exemple, a fait une fort belle thèse sur *Hermann et Dorothée*, et Sainte-Beuve a écrit sur Cowper, sur Franklin, sur Pope, sur Gœthe, des articles de la plus sûre et de la plus exacte critique.

Mais M. Lemaître est Français, bien Français, exclusivement Français. C'est d'ailleurs un délicieux Français, et qui connaît à fond tous ses classiques. A l'Allemagne, surtout, il ne doit rien! Rien. Vraiment? Ne diminue-t-il pas un peu trop la part de l'Allemagne dans son éducation philosophique et dans celle de M. France? Leur maître à tous les deux, Renan, ne s'était-il rien assimilé de l'âme philosophique allemande? En ce qui les regarde, l'assimilation n'a pas été immédiate, je le veux bien, mais indirecte, dans tous les cas, et inconsciente, à la rigueur.

M. Lemaître n'est-il pas un peu bouddhiste? Et qui a contribué à inoculer le bouddhisme à la pensée européenne, autant que Schopenhauer?

Il est convenu que M. Lemaître a toujours tenu, jalousement, à conserver la fleur de sa belle originalité, et si je puis dire, sa virginité intellectuelle, bien à l'abri de tout contact teuton.

Mais n'est-il pas vrai que les Allemands sont les premiers abstracteurs de quintessence du monde? Et la pensée allemande n'a-t-elle pas produit, depuis cent ans, une des plus étonnantes et des plus riches floraisons métaphysiques de tous les temps?

Les germes en flottent partout, dans l'atmosphère intellectuelle du monde, et en arrivent à féconder à leur tour, au loin, quoi qu'on fasse, jusqu'à l'âme la plus chaste du plus pur des Latins.

Le fondement doctrinal de l'esthétique de M. France, esprit éminemment philosophique, n'est-il pas un peu dans cette idée de Kant : que nous ne voyons rien en soi, mais tout en nous-mêmes?

Digitized by Google

« On ne sort jamais de soi-même. C'est une de nos plus grandes misères. Nous sommes enfermés dans notre personne comme dans une prison perpétuelle... et nous parlons de nous-mêmes chaque fois que nous n'avons pas la force de nous taire. »

Et n'est-ce pas du pur Schopenhauer, que ce qui suit :

« Il y a des métaphysiciens qui disent que la volonté n'est nulle part. Je serais plutôt tenté de la voir partout et de considérer tous les phénomènes de l'univers comme les effets d'une éternelle et fatale volonté.

« Les animaux agissent, donc ils veulent. Un jour que j'étais à table à côté de M. Darlu, je priai cet éminent professeur de philosophie d'accorder un peu de volonté aux végétaux. M. Darlu me le refusa de la façon la plus absolue ; je lui représentai respectueusement que, si un chêne pousse, c'est qu'il veut pousser et que, s'il ne le voulait pas, personne ne pourrait l'y contraindre. M. Darlu refusa de rien entendre. Ce soir-là, je m'en allai fort perplexe. »

Mais je m'aperçois que j'empiète sur un terrain qui n'est pas le mien, car je ne suis pas du tout philosophe. Je n'ai qualité aucune pour traiter de la métaphysique de M. France. Je laisserai à d'autres, beaucoup plus compétents que moi, le soin de reprendre ce sujet.

En attendant, lisez, lisez M. France, le doux, indulgent et honnête thélémite, le « bénédictin narquois », « aimant la règle douce et l'obédience facile », et à tout prendre l'un des plus savants, des plus élégants et des meilleurs écrivains de ce temps.

Dr ***.

Digitized by Google

NOTICES

LA DISCIPLINE ÉDUCATRICE.

Notes pour l'amélioration de la discipline éducatrice dans les établissements moyens en Belgique, tel est le titre d'un opuscule de M. L. Molitor, professeur à l'athénée royal de Liége, édité par la librairie Édouard Gnusé. Ce travail, dicté par d'excellentes intentions, n'apporte pas de solution très pratique du problème de l'éducation morale, mais il a le mérite d'attirer derechef l'attention des pouvoirs publics sur cette question si importante toujours posée, et d'autant moins résolue dans les établissements de l'État que la majorité parlementaire aime à affirmer la supériorité éclatante des établissements du clergé au point de vue de l'éducation morale. Le terrain est brûlant et l'aborder, même de biais, est un acte de courage de la part d'un professeur d'athénée. Lorsque M. Teichman, ministre de l'intérieur, envoya, en 1831, une circulaire aux gouverneurs des provinces les invitant à établir des cours de devoirs moraux et civiques dans les établissements d'instruction moyenne et primaire subventionnés par l'État, M. de Lamberts, gouverneur de la Flandre occidentale, répondit qu'il ne pouvait donner une suite quelconque à la lettre du ministre, car « la règle des mœurs et des actions humaines est proprement du domaine de la religion et il appartient au clergé seul de l'enseigner ». M. de Lamberts voulait que les professeurs de l'État fussent *moralement neutres;* il allait bien plus loin que la loi de 1879, qui ne demandera que la neutralité religieuse. M. L. Molitor raconte les déboires des ministres qui ont essayé d'amener des progrès dans l'éducation morale des jeunes gens confiés à l'enseignement de l'État, les uns par l'institution de cours, les autres par des circulaires recommandant aux maîtres d'insister sur les principes de morale en traitant les matières d'enseignement à eux confiées. Évidemment, ce dernier conseil a été suivi, car s'il fallait admettre que les instituteurs laïques sont incapables de former les jeunes générations aux vertus publi-

Digitized by Google

ques et privées, mieux vaudrait supprimer immédiatement l'enseignement par l'État. C'est ce que l'on proclamait lors de la discussion de la loi de 1850 : « Le gouvernement, disait-on, doit développer le cœur et l'intelligence de la jeunesse avec la plus tendre, la plus vive sollicitude; l'égoïsme humain ne saurait capituler que devant une forte éducation de l'âme. » Cependant, la loi votée, on n'y trouve rien sur cet objet, et M. Tempels put dire un jour que le législateur avait considéré l'enseignement public comme un débit de leçons, au lieu de le considérer comme l'éducation nationale.

Comment l'auteur cherche-t-il à remédier à la situation qu'il proclame mauvaise? Il ne veut pas parler de l'enseignement religieux et de son influence sur l'éducation; ce serait, d'après lui, « se mêler à la lutte des partis et un professeur ne le peut pas ». C'est un point de vue assez curieux. Alors un professeur qui montre à ses élèves la nécessité de la sanction divine pour que la Morale soit autre chose que la Mode, se mêle à la lutte des partis; s'il dit que la morale du Christ est admirable, il accomplit un acte politique; s'il lit dans les *Discours sur l'homme*, de Voltaire, celui qui est consacré à la morale « uniforme en tous temps, en tous lieux », se résumant en trois principes : « Adore un Dieu, sois juste et chéris ta patrie », il méconnaît l'esprit de la loi de 1850, le Dieu de Voltaire n'étant pas celui de Rome, et s'expose à des observations de ses chefs ! Nous croyons que M. Molitor se trompe; qu'un professeur, s'il écrit une brochure sur la discipline éducatrice, peut dire ce qu'il pense de l'enseignement religieux et de l'enseignement philosophique et de leur influence sur l'éducation, attendu que c'est un point des plus intéressants. Mais, dit l'honorable professeur, l'enseignement religieux ne rend superflue aucune des autres influences éducatrices, dont nous voudrions voir l'action beaucoup plus intense. Sans doute, et nous n'aurions qu'à suivre l'auteur où il nous mènera, si nous n'apercevions bientôt que sa tendance est en opposition complète avec nos idées. M. Molitor est l'homme de la réglementation; il veut des *mesures positives* à prendre par le gouvernement pour réaliser l'éducation morale, et cela à une époque où l'armée elle-même, dont le règlement a toujours été une puissance autrement forte que celui d'un collège, reconnaît qu'elle a fait fausse route en multipliant les prescriptions et, en Allemagne comme en Belgique, en arrive à borner celle-ci au strict nécessaire, laissant un champ très vaste à l'initiative de l'officier, un éducateur comme le maître d'école. Le professeur tenu en laisse par des règles positives, quand l'officier ne voit plus son action

Digitized by Google

réduite par des textes imposés, voilà qui serait étrange, et c'est cependant ce que désire l'auteur de la brochure; on n'est pas plus réactionnaire.

Un exemple nous est fourni par M. Molitor lui-même de l'erreur dans laquelle il verse. Il se réjouit en ces termes de l'apparition d'une circulaire ministérielle datée du 8 mai 1893 : « M. le ministre fait savoir aux chefs d'établissement que l'interdiction pour les élèves de fréquenter les cafés sans être accompagnés de leurs parents — bien que non reproduite dans le dernier règlement — reste virtuellement maintenue et doit être rigoureusement observée dans la pratique. Tous les professeurs savent à quelle variété d'interprétations le silence du règlement donnait lieu; généralement, ils le croyaient voulu : ils accueilleront la décision du ministre avec autant de satisfaction que DE SURPRISE.

« Pour nous, qui demandons précisément à ne conserver aucun doute, ni sur ce qu'on exige du personnel, ni sur ce que le personnel peut et doit exiger des élèves, la circulaire du 8 mai est précieuse et encourageante. »

Ainsi les professeurs croyaient généralement qu'en supprimant du règlement la défense d'aller au cabaret, le ministre avait entendu le permettre aux élèves des athénées, et ces professeurs, assez étonnants, on en conviendra, ne s'attribuaient plus le droit de faire des observations à leurs disciples s'ils les voyaient entrer seuls dans un débit de bières, de liqueurs, ou dans quelque Bodega! Ils ont appris « avec surprise » que ce droit leur était maintenu, que c'était même un devoir. L'explication de l'omission d'un texte n'était cependant pas difficile à trouver; il est des cas où un jeune homme, même seul, peut avoir soif et où il peut légitimement boire un verre de bière, dans une promenade à la campagne, par exemple. Tout dépend des circonstances, et s'il y a abus, le professeur a le devoir d'intervenir, en présence ou non d'un texte gouvernemental. L'exemple est très frappant, et il emporte la conclusion : la solution du problème toujours posé et jamais résolu est dans la libre initiative du maître sur le terrain de l'éducation morale, mais le maître doit être choisi avec la conscience droite et le jugement sûr; la liberté lui donnera du caractère, tandis que les règlements et la crainte des inspecteurs, s'il n'en observe pas la lettre, semblent le lui ôter. M. le ministre de l'instruction publique rendrait service à la chose publique en donnant au personnel de l'enseignement de l'État des instructions libérales analogues à celles qu'a formulées l'empereur d'Allemagne à propos des règlements militaires, montrant qu'initiative et dis-

Digitized by Google

cipline ne sont point des termes contradictoires, et M. Molitor pourrait alors appliquer en toute sécurité sa bonne volonté au perfectionnement moral des élèves de l'athénée royal de Liége.

L'auteur de la brochure appelait lui-même la discussion; il ne nous reprochera donc pas nos critiques. Nous tenons à ajouter qu'il nous paraît avoir la plus précieuse des qualités d'un professeur, aimer la jeunesse; il voit les qualités de ses élèves avant d'apercevoir leurs défauts; loin de les dénigrer, il les vante, et combien n'a-t-il pas raison! Les programmes d'études sont si mal faits qu'on est pris de pitié à voir l'existence à laquelle sont condamnés nos enfants. Mieux vaut cent fois être ramoneur que passer des heures et des heures sur les bancs d'un collège; de 8 heures à midi, de 2 à 4, quand ce n'est pas jusqu'à 5 heures, écouter immobile leçon sur leçon! Et songez qu'à chaque heure de classe correspond au minimum une heure de travail à la maison, cela fait un travail journalier de 12 à 14 heures; nous voilà bien loin des trois huit. Les membres de la Chambre des représentants, assagis par la maturité, ne peuvent rester tranquilles de 2 à 5 heures, même avec la permission de sommeiller, et l'on veut que des enfants, pétulants par nature, soient des modèles d'attention, de tenue, de zèle, pendant un temps double! Ce sont les exigences excessives qui énervent la discipline. Si l'on supprimait la moitié des leçons et si l'on instituait dans les athénées « le régime » comme à l'école militaire, à l'école des mines de Liége et aux ponts et chaussées de Gand, l'étude et l'interrogation par le répétiteur après chaque leçon, on n'entendrait plus des plaintes comme celles de M. Molitor. A l'école militaire, il y a trois heures de cours par jour, et l'on apprend plus en une année d'école qu'en sept ans d'humanités. Et assurément, on ne dira pas qu'à l'établissement de la Cambre l'éducation morale soit négligée. Rien ne serait plus facile que d'organiser l'enseignement moyen d'après des principes analogues.

EUGÈNE TARDIEU.

UNE BIBLIOGRAPHIE DE L'HISTOIRE DE BELGIQUE

Depuis une vingtaine d'années, il s'est produit dans le domaine des études historiques en Belgique un mouvement

(1) *Bibliographie de l'histoire de Belgique.* Catalogue méthodique et chronologique, des sources et des ouvrages principaux relatifs à l'histoire de tous les Pays-Bas jusqu'en 1598 et à l'histoire de Belgique jusqu'en 1830, par HENRI PIRENNE, professeur à l'Université de Gand. Gand, H. Engelcke, 1893. 1 vol. in-8° XVI-230 pages.

Digitized by Google

analogue à celui qu'a provoqué dans les sciences naturelles l'influence du positivisme, mouvement d'autant plus remarquable que, né en dehors des programmes officiels, il est dû à l'initiative de quelques professeurs désireux de combler dans le haut enseignement une lacune longtemps signalée. Cette jeune école, tout en rendant justice aux efforts des investigateurs et des historiens qui l'avaient précédée, mais n'appartenaient pas à l'enseignement, entreprenait, avec une vaillance à laquelle il faut rendre hommage, de rajeunir l'étude du passé en instituant des cours pratiques dans lesquels ils formaient les élèves à la recherche et à l'étude des sources et à l'emploi des procédés rigoureusement scientifiques.

Les initiateurs de ce mouvement, à Liége d'abord, M. Kurth (1874), à Bruxelles, M. Vanderkindere (1877), puis M. Philippson (1879), professeur d'une érudition aussi vaste que solide, dont le départ a été vivement regretté, à Liége encore (1880), puis à Gand, M. Paul Fredericq, ne se sont pas bornés à l'enseiguement oral : ils ont agi par leurs écrits, soit en démontrant la nécessité de la transformation des programmes, soit en faisant connaître les sources à consulter dans les études historiques. C'est sous leur influence également qu'a été entreprise la *Bibliographie de l'histoire de Belgique*, répertoire des ouvrages parus en Belgique et à l'étranger de 1830 à 1882, par MM. Lahaye, Francotte et de Potter, publiée sous les auspices de la Société bibliographique belge. Malheureusement, il n'a paru de ce recueil que le premier fascicule (Liége, 1886). Dans le même ordre de travaux, il convient de citer la bibliographie, très soigneusement faite et très utile, que M. Charles Moeller, professeur à l'Université de Louvain, a jointe au *Traité des études historiques* de son père, qu'il a édité en 1887. Enfin nous avons à signaler un recueil tout récent d'un jeune professeur de l'Université de Gand, M. Henri Pirenne. Élève de M. Kurth et de M. Fredericq, M. Pirenne vient à son tour d'apporter une contribution au mouvement dont nous parlons, en publiant une bibliographie générale de l'histoire de Belgique.

L'histoire de Belgique pendant le moyen âge jusqu'à la domination bourguignonne se confond fréquemment avec celle de la France et de l'Allemagne. Or, il existe précisément deux excellents recueils de sources pour l'histoire de ces deux pays : celui de Dahlmann et Waitz pour le second, celui de M. Monod pour le premier. M. Pirenne a eu l'idée, excellente au point de vue de la simplification, de se borner à renvoyer, à chaque paragraphe de son livre, aux paragraphes correspondants de ces ouvrages pour les sources qui n'intéressent qu'indirecte-

Digitized by Google

ment notre histoire. L'époque du moyen âge, la plus difficile, la plus embrouillée, est celle que M. Pirenne a traitée avec le plus de soin ; les divisions qu'il y introduit sont neuves, rationnelles et de nature à faciliter notablement l'étude de cette époque.

A quel moment l'histoire de la Belgique cesse-t-elle d'être commune avec celle des Pays-Bas du Nord? A cette question, M. Pirenne répond : « Bien que l'indépendance des Provinces-Unies n'ait été reconnue que par la paix de Westphalie, en 1648, c'est à partir de l'avènement d'Albert et d'Isabelle que se forment dans les Pays-Bas deux nationalités distinctes. L'année 1598 me paraît donc devoir être préférée ici à toute autre date. » Il nous semble, au contraire, que la date de 1598 n'a pas cette importance : l'avènement d'Albert et d'Isabelle, princes espagnols et dépendants de l'Espagne, n'introduit aucun changement dans la situation respective des provinces du Sud et du Nord vis-à-vis de l'Espagne; en 1598, les premières ont fait leur soumission depuis longtemps; les autres continuent à lutter, et cette lutte durera encore cinquante ans. Le développement des faits nous paraît indiquer la date de 1579 comme devant être choisie de préférence à celle de 1598. C'est en 1579 que la séparation des provinces du Sud et du Nord s'opère en fait : les Provinces-Unies concluent la célèbre Union d'Utrecht, et les provinces wallonnes, se séparant d'elles, se réconcilient avec l'Espagne. Les années qui s'écoulent entre ces événements mémorables et la paix de Westphalie sont employées par les Provinces-Unies à consolider et finalement à faire reconnaître leur indépendance, tandis que les Pays-Bas « obéissants » végètent et s'affaissent de plus en plus.

Cette observation, que nous soumettons à l'auteur en vue d'une prochaine édition, n'enlève rien au mérite de son livre, très bien conçu, plein de renseignements qu'on ne trouverait pas ailleurs, un des plus importants recueils bibliographiques qui aient paru en Belgique et qui sera désormais aussi indispensable à quiconque s'occupe de l'histoire de Belgique, que la *Bibliographie du droit belge*, de MM. Picard et Larcier, l'est aux jurisconsultes et aux avocats. ET.

Digitized by Google

LE NOUVEAU CORPS ELECTORAL ET LA SITUATION DES PARTIS EN BELGIQUE

S'il est difficile d'écrire en ce moment une histoire complète et impartiale de la revision constitutionnelle, il serait peut-être plus malaisé encore de la faire lire, tant le public est excédé du sujet. Cette lassitude, que justifient les lenteurs, les digressions, les redites de la Constituante, s'est manifestée dès le mois d'avril, après le vote du nouvel article 47, relatif aux conditions de l'électorat. En désintéressant les esprits des problèmes constitutionnels qui restaient à résoudre, elle a permis à la majorité parlementaire de s'arrêter à des pis-aller, notamment dans la réorganisation du Sénat, quand il eût fallu, plus que jamais, des solutions logiques. D'un autre côté, elle est une garantie que, à moins d'imprévu, nous ne verrons pas d'ici à longtemps recommencer une agitation revisionniste, quand même la perspective de nouvelles modifications constitutionnelles devrait figurer à l'arrière-plan de certains programmes électoraux. Nos compatriotes ne manquent pas de bon sens, et ce n'est pas au moment où ils se sont donné — on sait au prix de quels efforts — des institutions nouvelles qu'ils travailleront à les renverser, sans leur laisser le temps de faire leurs preuves.

L'important, dès lors, ce n'est pas de discuter sur la valeur intrinsèque des changements qui viennent d'être apportés à notre pacte fondamental, mais plutôt de rechercher quelles en seront les conséquences immédiates dans notre politique inté-

Digitized by Google

rieure, particulièrement quelle en sera l'influence sur la composition et sur le programme de nos partis.

I

Tout d'abord, allons-nous assister, comme d'aucuns le prédisent, à une transformation radicale, voire à la disparition de nos anciens partis? Et dans l'affirmative, à quels nouveaux groupements céderont-ils la place?

Pour que des partis disparaissent, il ne suffit pas toujours qu'ils aient perdu toute raison d'exister, il faut encore que leur personnel politique se trouve réduit à l'impuissance ou déversé dans d'autres groupes similaires. Ainsi s'explique la vitalité extraordinaire de certains partis — tels que, naguère, chez les Anglais, les *whigs* et les *tories*, dont la mission historique avait disparu au siècle dernier, avec la consolidation de la maison d'Orange — tels que, aujourd'hui encore, aux États-Unis, les *républicains* et les *démocrates*, dont l'antagonisme a cessé depuis longtemps de représenter la lutte entre les prérogatives du pouvoir central et l'autonomie des États fédérés. — Mais, dans ces pays, le droit de vote a été étendu par degrés, si bien que les partis n'ont eu aucune peine à englober successivement dans leurs cadres les nouvelles couches électorales. Il n'en est pas de même chez nous, où le chiffre des électeurs se trouve brusquement décuplé. Que vont faire les nouveaux venus, eux qui, jusqu'à présent, n'avaient pas pris position entre les partis? C'est surtout de la réponse à cette question que dépend notre avenir politique.

Jusqu'ici — sauf la tentative de constituer un parti exclusivement flamand, qu'il sera bien difficile de maintenir et de développer sur des bases indépendantes, en face des questions complexes et brûlantes qui s'agitent entre les autres partis, — nous ne voyons pas apparaître le tiers larron qui doit reléguer à l'arrière-plan catholiques et libéraux Il y a bien les partisans du socialisme collectiviste, groupés sous la dénomination de parti ouvrier, qui feront certainement leur trouée dans les centres industriels et peut-être dans quelques grandes villes,

Digitized by Google

non seulement parce qu'ils se recrutent surtout dans la classe antérieurement exclue du droit de vote, mais encore parce qu'aucun parti ne peut leur disputer la palme en matière de promesses électorales. Les catholiques offrent aux nouveaux électeurs les félicités de la vie future, les libéraux leur parlent de sagesse et de liberté, tandis que le socialisme collectiviste leur promet le bonheur dans l'égalité, et c'est un genre d'argument qui a toujours fait un certain effet dans les démocraties. Le parti ouvrier est, en outre, admirablement discipliné, et, bien que nous soyons loin de la situation prophétisée par un de ses adhérents, où il ne se donnerait plus un coup de pioche et il ne s'imprimerait plus une ligne en Belgique sans la permission de son comité directeur, on doit lui reconnaître actuellement une force de cohésion assez rare dans la politique du socialisme international.

Il s'en faut, toutefois, qu'il soit à la veille de conquérir la majorité. Dans un pays où la propriété foncière est aussi morcelée que chez nous, il soulèvera forcément l'opposition des campagnes, à moins d'y dissimuler son collectivisme pour trouver des alliés dans la petite propriété, ce qui le brouillerait avec ses intransigeants. Rien ne prouve, du reste, que son unité de vue et d'action survive à ses premiers succès. D'autre part, il aura beau laisser de côté ses sentiments irréligieux, dans une nation où la religion conserve encore tant d'empire, l'Église le traitera toujours en ennemi mortel, dût-elle même lui emprunter certains de ses principes. Enfin, même parmi les esprits émancipés de l'Église, les traits dominants du caractère national, les impulsions acquises, les influences de l'éducation et du milieu, sans compter la propagande des anciens partis, continueront sans doute à lui opposer les mêmes obstacles que dans les pays voisins. En tout cas, si les succès partiels auxquels il peut s'attendre sont de nature à compliquer notre situation politique et parlementaire, en rompant l'ancien équilibre des partis, ils ne menacent directement l'existence ni des catholiques, ni des libéraux, qui gardent respectivement leur raison d'être.

Mais, dit-on, il pourrait bien se produire dans les rangs de

Digitized by Google

nos vieux partis un chassé-croisé qui grouperait d'un côté les éléments conservateurs et de l'autre les éléments démocratiques, abstraction faite de tout antagonisme sur le terrain des rapports entre l'Église et l'État. Je n'en crois rien, et voici pourquoi :

Le parti catholique a pour principe essentiel la soumission à l'Église dans toutes les matières dont celle-ci réclame la direction, et il ne s'en cache pas. C'est là, d'ailleurs, ce qui fait son unité et sa force. Il renferme bien actuellement un certain nombre d'hommes plus conservateurs que catholiques, mais, s'ils sont tolérés et même encouragés à raison du concours qu'ils apportent, c'est à condition qu'ils s'effacent, quand il s'agit de déterminer la politique du parti. Ces éléments conservateurs s'allieraient-ils avec le libéralisme modéré, si le catholicisme accentuait son attitude démocratique? Rien ne le fait prévoir et, en tout cas, leur exode n'altérerait nullement le caractère du parti clérical, qui consiste à être, comme l'Église elle-même, à la fois conservateur et démocratique.

D'un autre côté, ce parti compte également dans ses rangs un certain nombre de jeunes gens actifs, enthousiastes, d'un cœur généreux, qui, par la hardiesse de leur langage en matière de réformes sociales non moins que par l'irrévérence de leur attitude envers les burgraves du cléricalisme, ont fait naître chez les libéraux avancés l'espoir d'une entente prochaine entre les démocrates de toute dénomination. Mais ce rapprochement ne pourrait s'opérer sans une scission au sein du parti catholique. Or, il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais de scission parmi les cléricaux; tout au plus des ruptures individuelles qui aboutissent à grossir de quelques unités le chiffre des hérétiques, et cela en politique comme en religion. L'expérience aurait dû nous montrer qu'au moment psychologique, toutes les résistances s'effacent; les uns s'inclinent et les autres se taisent.

Le parti catholique s'occupe actuellement d'adapter son programme aux exigences de la démocratie, soit qu'il cherche sincèrement une formule de réconciliation entre les classes, soit qu'il obéisse à un mot d'ordre venu d'au delà des monts.

Digitized by Google

Il ne s'agit de rien moins que de baptiser à nouveau les barbares, comme M. Woeste a mis une certaine coquetterie à le proclamer dans le débat parlementaire sur la déclaration de revision. « Non! disait-il, nous n'avons pas peur de la démo-« cratie, de cette puissance qu'on a appelée une héroïne sau-« vage, mais que le christianisme peut discipliner, dont il peut « faire une puissance pacificatrice. »

Jusqu'où le parti catholique s'avancera-t-il dans cette voie? En réalité, le catholicisme, dont nous devons reconnaître la merveilleuse souplesse, peut s'accommoder de tous les régimes, même du collectivisme. Mais il n'en est pas ainsi des catholiques, j'entends de ceux — et ils sont légion — qui n'ont pas renoncé au monde, à ses pompes et à ses œuvres. Le programme social du parti catholique restera donc une moyenne entre les aspirations de ses diverses fractions, mais une moyenne suffisante pour lui ménager l'appui des nouvelles classes qui vont disposer du pouvoir. Il suffit de lire ses journaux pour voir comment il s'est mis à l'œuvre, non seulement dans les campagnes, où chaque cure lui fournit un agent, salarié par l'État, en rapport direct avec les populations, ce qui lui assure une avance énorme sur les autres partis, mais encore dans les villes et les districts industriels, qu'il couvre de ses patronages et de ses corporations. Ni l'argent ni les hommes ne lui manquent dans cette croisade, au fond cent fois plus redoutable pour les conquêtes de l'esprit libéral que toutes les déclamations fanatiques de l'ancien ultramontanisme contre les libertés modernes. Il ne s'agit rien moins, en effet, que de nous ramener, sous prétexte de pacification sociale, aux institutions du moyen âge, dans l'organisation économique d'abord, dans autre chose ensuite.

II

Si les catholiques sont restés à la hauteur de leur tâche dans la situation difficile où l'extension du corps électoral place les anciens partis, pouvons-nous en dire autant des libéraux?

L'existence même et la puissance du cléricalisme parmi nos

Digitized by Google

populations suffiraient à justifier le maintien du parti libéral. Il faut absolument méconnaître la situation de notre pays pour s'imaginer qu'il puisse se passer d'un parti se donnant comme but primordial de défendre les droits de la conscience et l'indépendance de la société civile. Toutefois, ce but plus ou moins négatif n'est qu'un corollaire de la mission plus générale qui lui fait poursuivre *le libre développement de l'individu dans toutes les sphères de l'activité humaine comme dans toutes les classes de la société*. C'est ce principe qui lui crée sa place à part, vis-à-vis du cléricalisme comme du collectivisme. A la vérité, ce n'est pas là un motif pour qu'il se désintéresse des autres questions portées au premier plan par l'évolution de la société contemporaine. Mais c'est une raison pour qu'il cherche à les résoudre dans le sens de son principe, en ne perdant jamais de vue que la liberté reste son objectif final.

Une démocratie libérale, — j'entends ici le mot de libéral au sens le plus large, — c'est-à-dire une démocratie éclairée, respectueuse du droit et de la légalité, pratiquant les institutions libres sans en abuser, sachant faire une place à toutes les supériorités réelles, protégeant les pauvres sans opprimer les riches, mais en assurant à tous la chance de s'élever à leur tour, cherchant dans l'esprit d'association comme dans l'intervention de l'État un stimulant, peut-être un correctif, mais non une entrave de l'initiative individuelle, — cette conception doit, plus que jamais, être notre but, comme elle était l'idéal du grand esprit qui a peut-être le mieux saisi parmi nous les besoins et les dangers de l'heure présente, Émile de Laveleye. « Un mouvement qu'on déclare irrésistible, écrivait-il anxieusement, en 1891, dans l'ouvrage qui peut être regardé comme son testament politique, nous entraîne vers la démocratie ; mais nous donnera-t-elle la liberté ? (1). » — Conquérir la démocratie à la liberté reste le rôle du parti libéral, comme celui de la conquérir à l'Église est le but du parti catholique ; telle est bien la portée de la lutte qui va s'engager dans notre pays.

Malheureusement, dans sa tâche, le parti libéral se trouve

(1) *Le gouvernement dans la démocratie*, t. I, p. 8.

Digitized by Google

aux prises avec des difficultés dont les unes tiennent à la nature même de son principe et dont les autres dérivent de son organisation.

Parmi ces dernières, il faut signaler en premier lieu l'antagonisme aigu des deux fractions qui se disputent sa direction politique.

Au mois de juillet 1892, j'écrivais dans cette revue : « Il n'y « a pas un seul des articles soumis à revision où nous ne soyons « assurés de voir la gauche se scinder en deux ou plusieurs « fractions prêtes à réaliser leurs vues, si faire se peut, avec « le concours de la droite... Dans ces conditions, on peut dire « qu'il se trouve sans doute à la Constituante des libéraux « dévoués, actifs, convaincus, mais on doit reconnaître qu'il « ne s'y trouve pas de parti libéral. » — Ces réflexions furent taxées d'exagération et de pessimisme dans la presse et jusqu'à la tribune de la Chambre. Les événements, hélas! ne les ont que trop justifiées.

On a vu bientôt la gauche se séparer en deux groupes distincts que non seulement on n'a pu amener *une seule fois* à délibérer en commun et qui ont cherché chacun à s'entendre séparément avec la droite, mais encore dont certains membres n'ont perdu aucune occasion d'entretenir de leurs querelles rétrospectives le Parlement et le pays, en des termes qui n'étaient pas faits pour relever notre prestige. De là des froissements et des rancunes qui ont survécu à la Constituante et qu'il ne sera pas facile de faire oublier, comme le savent tous ceux qui ont sondé le terrain en vue d'un rapprochement.

A côté de cette animosité, dont la responsabilité est plus ou moins commune aux deux fractions, il y a des causes de faiblesse qui varient avec chacune d'elles.

Ainsi, parmi les libéraux modérés, on doit constater une apathie qui, si elle ne va pas jusqu'à un complet effacement, comme on l'a vu trop souvent à la Constituante, se traduit par une singulière indifférence aux conséquences de la revision. Il est difficile de dire jusqu'à quel point cette attitude est une question de tempérament et de routine. Mais on est en droit de se demander s'il n'y entre pas aussi une certaine

Digitized by Google

répugnance à s'engager franchement dans les voies de la démocratie.

Pareille répugnance peut s'expliquer par la nature du milieu où s'est formé le parti libéral, mais elle ne peut se justifier en présence des devoirs que nous crée l'avènement du suffrage universel. A y persévérer, nous risquerions de devenir bien vite un état-major sans soldats.

On a dit qu'avant de choisir sa plate-forme, notre parti devait attendre le résultat des efforts tentés par les partisans de la représentation proportionnelle, car, dans l'affirmative, il lui suffirait d'un programme susceptible de satisfaire la bourgeoisie. N'est-ce pas là avouer que nous nous résignons désormais au rôle de minorité perpétuelle? Certes, on ne suspectera pas mon dévouement à la cause de la représentation proportionnelle. Je persiste à la regarder comme une mesure à la fois équitable en elle-même, parce qu'elle peut seule assurer la sincérité de la représentation, et absolument nécessaire dans la situation politique de notre pays, pour éviter l'écrasement des minorités, empêcher les compromissions électorales et refréner l'exagération de l'esprit de parti. C'est avec une satisfaction sensible que je vois chaque jour des adhésions nouvelles lui venir du libéralisme modéré. Mais je ne pourrais trouver dans la possession des quelques sièges qu'elle assurera au libéralisme une compensation suffisante pour la renonciation à l'espoir de faire triompher nos principes dans le gouvernement du pays, quand les mauvais jours seront passés.

Les libéraux modérés se font du reste illusion, s'ils s'imaginent que la masse de notre parti se contentera d'une plate-forme négative ou même restreinte à quelques articles d'un programme élaboré il y a près d'un demi-siècle. Au cas où ils s'obstineraient dans cet aveuglement, je crains fort qu'on ne les y laisse et qu'ils ne voient le parti libéral se reformer, sans eux, autour de la fraction progressiste, — bien que leur disparition doive laisser une fâcheuse lacune dans nos rangs, d'abord parce qu'ils renferment des individualités de valeur et que nous ne sommes déjà pas si riches en hommes et en influences,

Digitized by Google

ensuite parce qu'ils constituent notre lien nécessaire avec les classes conservatrices de la nation.

Les progressistes sortent de la Constituante notablement fortifiés, non pas seulement parce que l'extension du droit de vote qu'ils ont arrachée à la majorité profite surtout à des classes où s'exerce leur influence, mais encore parce qu'ils ont montré, dans toute cette campagne parlementaire, un esprit politique dont on hésitait a leur faire crédit. Malheureusement, ils ont aussi un point faible dans les efforts de leur aile gauche pour les mettre à la remorque du parti ouvrier.

Tant que le parti ouvrier était exclu du pays légal, il y avait pour les radicaux quelque chose de logique et même de chevaleresque à se faire en quelque sorte son avocat d'office. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui qu'il va pouvoir traiter les anciens partis, y compris les progressistes, d'égal à égal, et qu'il ne s'en fera pas faute. Dans ces conditions, une alliance de libéraux quelconques, si avancés qu'ils soient, avec les adeptes du collectivisme ne peut être qu'une coalition locale et temporaire contre un adversaire commun. Sur le terrain des principes, il y a, entre le libéralisme dont se revendiquent les progressistes et le collectivisme dont relève le parti ouvrier, une antithèse qu'aucun argument ne peut combler.

Les chefs et les organes du parti ouvrier n'ont, du reste, jamais cessé, avec une franchise qui les honore, de dire en toute occasion aux progressistes dont ils acceptaient le concours, qu'il représentait un autre principe et qu'il tendait à un but différent.

Il y a quelques jours à peine, MM. Anseele, Volders, Van der Velde, le *Vooruit* et le *Peuple*, tenaient, à cet égard, un langage bien fait pour désillusionner ceux qui voyaient déjà partout le parti ouvrier transformé en une section du grand parti libéral. « Ces deux fractions du parti libéral (les libéraux « modérés et les progressistes), disait le *Peuple* dans son « numéro du 4 octobre, peuvent s'entendre d'autant plus « facilement qu'ils sont anticléricaux tous deux. Il en est « autrement de l'entrée du parti ouvrier dans cette union « libérale. » L'observation est parfaitement fondée; la seule

Digitized by Google

erreur du *Peuple* est d'attribuer l'impossibilité de cette fusion au fait que le libéralisme serait un parti de classe, alors qu'elle est due exclusivement aux doctrines collectivistes du parti ouvrier. On ne peut soutenir que le parti libéral soit, d'essence, un parti de classe, sous prétexte qu'il s'est surtout recruté dans la bourgeoisie, quand celle-ci était seule admise à l'exercice des droits politiques. En réalité, notre drapeau est assez large pour abriter sous ses plis toutes les classes de la nation. Voyez ce qui se passe à Gand, où nos amis, donnant un exemple qui mériterait d'être suivi, ont commencé à grouper les forces ouvrières dans une organisation franchement libérale. Mais ce qu'il est vrai de dire, c'est que le libéralisme, comme le reconnaissent, au reste, les organes du parti ouvrier, est aux antipodes du collectivisme.

Nous savons avec quelle virtuosité les partis jouent sur les mots et comment ils se parent, quand ils y trouvent avantage, des dénominations les plus contraires à leur but. Cependant, quand nous avons entendu un des chefs de l'extrême gauche qui a rempli le rôle le plus décisif à la Constituante, déclarer que lui aussi est collectiviste, parce qu'il réclame pour l'État le droit de diriger les services publics ou même d'exploiter *certaines* branches de l'activité nationale, il nous a été difficile de voir dans cette profession de foi, que, du reste, il a prétendu également endosser à l'honorable M. Frère-Orban, autre chose qu'une gageure parlementaire. Ce n'est pas ainsi, en tout cas, que l'entendent ceux qui ont le principal droit de définir le collectivisme, c'est-à-dire les collectivistes eux-mêmes, quand ils nous le décrivent comme la concentration du capital sous toutes ses formes aux mains de la collectivité, c'est-à-dire la négation absolue d'un principe qui est justement cher au libéralisme.

Au fond, les chefs du parti progressiste sont conscients de cette opposition. Mais ils ont à compter avec deux éléments auxquels l'extension du corps électoral va sans doute donner une certaine importance. L'un, inconnu jusqu'ici en Belgique, fleurit depuis longtemps en France; ce sont les radicaux socialistes, que je définirais volontiers comme des gens qui font

Digitized by Google

du socialisme, quand ils recherchent un mandat, et du radicalisme, quand ils l'exercent. L'autre est formé de collectivistes bourgeois qu'une fausse modestie empêche d'adhérer officiellement au parti ouvrier, comme si celui-ci n'accueillait pas, malgré sa prétention à être un parti de classe, tous les gens honorables qui partagent ses vues, même quand ils ont le malheur d'être nés dans la bourgeoisie et de ne jamais avoir travaillé de leurs mains. Il est clair que ces deux écoles ne négligeront aucun effort pour amener une fusion entre progressistes et socialistes, l'une parce qu'elle y voit la justification de son attitude, l'autre la garantie de sa fortune politique.

Si les progressistes se laissent entraîner dans cette voie, ils empêcheront peut-être la réorganisation du parti libéral ou, du moins, ils ne feront qu'y provoquer des nouvelles scissions. Bien plus, le jour où le parti ouvrier pourra se passer de leur concours, il n'hésitera pas à leur poser ce dilemme un jour formulé par M. Anseele et qui se résume dans la formule : « Se soumettre ou se démettre. » Ils pourront regimber, comme M. Féron n'a pas manqué de le faire devant l'apostrophe un peu prématurée du socialiste gantois (1). Mais le sort des radicaux aux dernières élections générales de France et d'Allemagne établit suffisamment où aboutissent leurs velléités d'indépendance, quand ils ne peuvent plus compter, pour résister à la poussée électorale des socialistes, sur l'appui des forces libérales.

(1) Il faut rendre justice à l'honorable directeur politique de la *Réforme* qu'il a su rester fidèle à cette ligne de conduite, témoin les lignes suivantes, aussi mesurées que courageuses, qu'il publiait, il y a quelques jours : « Le parti ouvrier « aurait même séduit tous les chefs du parti progressiste qu'il serait encore loin « de compte, car les partis gardent en eux-mêmes leur force et leur raison d'être, « fort indépendantes des faits et gestes de leurs chefs... Nous croyons à l'avenir « et à l'utilité du parti ouvrier. Nous avons beaucoup lutté pour en faire l'allié « du parti libéral. Nous voulions les fortifier tous les deux et il ne nous serait « pas venu à l'idée de conclure alliance avec l'idée d'écraser, plus tard, notre « allié. Mais le parti libéral n'entend pas davantage être écrasé, et si la guerre « des classes, la dictature ouvrière et l'écrasement de la bourgeoisie doivent être « de la partie, nous disons, nous aussi, qu'il n'y a pas d'alliance possible et que « le mieux est de n'en plus parler. »

Digitized by Google

III

Si le parti progressiste sait éviter cet écueil, et surtout s'il rassure les libéraux en leur donnant la garantie qu'il ne se laissera pas entraîner au delà de son programme réel, il a les plus grandes chances de jouer un rôle prépondérant dans la réorganisation du libéralisme. En effet, je ne vois pas comment les libéraux modérés pourraient se soustraire à la nécessité de se placer sur le terrain du programme arrêté par le congrès progressiste dans ses dernières réunions.

J'ai déjà fait ressortir, ici même, l'an dernier, que ce programme répondait aux aspirations des libéraux chaque jour plus nombreux, même dans la fraction modérée de notre parti. J'ajoutais qu'il était grand temps de lui faire sa part si nous voulions conserver notre influence électorale (1). Depuis lors, nous avons été dotés du suffrage universel qui, même avec le correctif du vote plural, rend cette nécessité plus inéluctable et plus urgente que jamais.

Comment conquérir les masses à notre idéal, si nous ne leur démontrons qu'il se concilie avec leurs aspirations et avec leurs intérêts? C'est pour elles, non pour nous, que nous devrons faire ressortir les avantages du libéralisme, si nous voulons lutter avec succès contre les empiriques qui font de la liberté la source de toutes les misères humaines, de toutes les injustices sociales. Voilà pourquoi il ne nous suffit point de réclamer la suppression des privilèges accordés au clergé, la revision de la législation sur les fabriques d'église, la suppression des charges qui incombent aux communes et aux provinces en matière de culte, la sécularisation de l'enseignement à tous les degrés, l'établissement de l'enseignement obligatoire au degré primaire et les autres réformes du programme anticlérical. Nous devons tenir compte du mouvement irrésistible qui pousse les masses à chercher dans la législation les moyens d'améliorer leur sort, en tant que cette amélioration peut réellement dépendre des lois. Nous devons faire une place à cet élan

(1) « Le dilemme du parti libéral » dans la *Revue* du 15 juillet 1892.

Digitized by Google

instinctif de charité et de sympathie qui entraîne aujourd'hui les esprits élevés de toutes les classes, de tous les pays, de toutes les religions, à mettre un peu plus de justice dans les rapports sociaux, — fût-ce par l'intervention des pouvoirs publics, partout où l'initiative individuelle se montre actuellement insuffisante à guérir les plaies sociales.

Non pas qu'il nous faille renoncer à notre foi dans le triomphe final de la liberté. L'idéal du libéralisme, c'est l'individu libre dans l'association spontanée — chacun restant maître de se développer comme il l'entend et de régir ses intérêts à sa guise, quitte à multiplier par la coopération volontaire l'effet utile de ses efforts, sans autre limitation de ses droits que l'obligation de respecter la liberté d'autrui. — Cet idéal reste le nôtre, comme il a été celui de nos pères et comme il sera, je l'espère, celui de nos enfants, car je n'en connais point de plus fortifiant et de plus fécond. Mais nous ne vivons pas dans l'absolu, et, en tant que parti politique, le libéralisme ne peut s'identifier avec l'individualisme extrême dont se sont accommodées les vues théoriques des Adam Smith et des Herbert Spencer. Les nécessités de la lutte contre les prétentions de l'Église ne nous ont-elles pas déjà amenés à renforcer l'action de l'État, parce que nous y avons trouvé le seul pouvoir capable de résister aux envahissements de la société religieuse? L'intervention des pouvoirs publics dans le domaine économique, notamment dans la réglementation du contrat de travail, représente sans doute un état transitoire, mais il faut considérer si, endéans certaines limites, ce n'est pas aujourd'hui une transition nécessaire. Nous estimons toujours que la plus haute mission de l'État est de travailler à se rendre inutile, et que le progrès des sociétés s'évalue à la mesure dans laquelle elles peuvent se passer de ses services. Mais son intervention n'en est pas moins indispensable pour assurer ce progrès, en favorisant le développement des facteurs spontanés qui le remplaceront un jour dans la plupart de ses attributions. Si, par exemple, l'initiative individuelle est impuissante à prémunir les travailleurs manuels contre les conséquences de la vieillesse, des accidents, des maladies, il y a un interêt social

Digitized by Google

suffisamment justifié pour que l'État organise lui-même l'assurance ouvrière. De même, si des pères de famille condamnent leurs enfants à un travail prématuré, il convient qu'une législation protectrice mette un terme à cet abus de la puissance paternelle.

De ce que ces réformes et bien d'autres encore sont déjà poursuivies par nos adversaires politiques, s'ensuit-il que nous devions nous abstenir de les réclamer à notre tour? Nous devrions, au contraire, nous féliciter d'un accord qui permettra de les réaliser avec plus d'impartialité et plus d'équité. Quand le parti ouvrier les inscrit à son programme, il ne fait que se placer sur un terrain où peuvent s'entendre tous les hommes de bonne volonté. Quand le parti catholique met à leur service l'influence que lui donne la religion, il ne fait que revenir au véritable esprit du christianisme. Elles ne doivent pas moins exciter les sympathies du libéralisme, car elles sont simplement une application de la justice et de l'humanité aux relations entre les hommes. Le rôle spécial de notre parti doit être de s'assurer qu'elles ne dégénéreront pas en entraves à la liberté du citoyen et qu'elles ne tendront pas à étouffer dans l'individu le sentiment de la responsabilité.

Et cette distinction n'est point, comme on pourrait le croire, de la casuistique électorale. Il n'est pas si difficile, qu'on le pense, de préciser la distinction. Prenons, par exemple, la question des syndicats. Le libéralisme, qui vise à remplacer l'action de l'État par des groupements autonomes, ne peut que favoriser l'esprit d'association dans toutes ses manifestations bienfaisantes. Je regrette même que certains libéraux, par une appréhension excessive de la mainmorte, persistent à combattre la personnification civile des associations professionnelles, demandée à la fois par le parti catholique et le parti ouvrier. Mais on va plus loin, en réclamant aujourd'hui les syndicats obligatoires. L'expression n'a pas de sens, ou elle signifie que tout individu, pour exercer un métier, doit faire partie d'un syndicat officiel et que celui-ci a le pouvoir de lui dicter quand, comment et à quelles conditions il a le droit de travailler.

Digitized by Google

D'autres partis peuvent souscrire à un pareil régime, les catholiques parce que c'est un retour aux corporations du moyen âge, les socialistes parce que c'est la suppression de la liberté individuelle au profit de la collectivité. Le parti libéral serait indigne de son nom, s'il ne combattait, avec la dernière énergie, toute tentative pour vinculer de la sorte une des conquêtes les plus précieuses de 1789 : la liberté du travail.

Les mêmes raisons dictent d'avance notre attitude à propos de la limitation réclamée pour la journée de travail. Que l'État donne l'exemple de ne pas faire travailler ses ouvriers et ses employés au delà d'une limite rationnellement établie; qu'à la suite de presque tous les États de la démocratie américaine, il fixe même à la journée de travail une durée normale qui sera de droit, sauf dérogation expresse des parties, c'est là une question de mesure et d'opportunité que le libéralisme n'a aucune raison sérieuse de ne pas résoudre suivant les exigences de l'humanité et de l'hygiène. Mais il en serait autrement de toute tentative pour frapper de pénalités ceux qui concluraient des conventions en sens contraire ou ceux qui voudraient spontanément prolonger leurs heures de travail, car une pareille législation serait un premier pas vers le rétablissement de l'esclavage, tout au moins sous une forme négative.

Un autre exemple encore nous sera fourni par les droits ou, si on préfère, les devoirs de la communauté vis-à-vis des enfants pauvres. Que l'État puisse obliger le père à instruire ou à laisser instruire ses enfants, c'est là un principe qui n'est plus combattu dans le parti libéral, et il serait à souhaiter qu'il ne le fût pas davantage par les prétendus socialistes du catholicisme. Qu'allant plus loin, l'État se substitue aux parents criminels, débauchés, ivrognes ou simplement vagabonds de profession, pour assumer la tutelle de leurs enfants, il y a là un intérêt social de premier ordre et en quelque sorte une obligation d'humanité que nous aurions tort de repousser, sous prétexte que cette réforme serait due à l'initiative de nos adversaires. Que, d'autre part, les pouvoirs publics favorisent

Digitized by Google

ou subsidient les œuvres privées qui tendent à vêtir, à nourrir l'enfance nécessiteuse, à soigner son hygiène, à élargir et à égayer quelque peu son horizon assombri par la gêne du foyer, c'est une des meilleures formes de la bienfaisance, et tout est à réorganiser dans notre système d'assistance publique. Mais les libéraux ne pourraient, sans renier leurs principes, adhérer aux tentatives du socialisme pour mettre à la charge des administrations publiques la nourriture, le vêtement et même le logement des enfants qui fréquentent les écoles primaires ou qui appartiennent aux familles inscrites sur les registres de la bienfaisance publique. Ce ne serait pas seulement un encouragement à l'imprévoyance et une prime à la pullulation de la population, ce serait encore la suppression de toute responsabilité paternelle et de tout esprit de famille Les libéraux ont un plus beau rôle que de frapper de déchéance le foyer domestique des classes laborieuses, sous prétexte qu'il n'est pas à la hauteur de sa mission ; c'est de travailler à y introduire ce qui lui manque, par le développement de l'aisance et de la moralité.

Ainsi la démarcation apparaît bien nettement pour peu qu'on regarde les problèmes en face. Or, plus que jamais, il importe aujourd'hui de dire à la fois ce que nous voulons et ce que nous ne voulons pas.

A côté des mesures auxquelles je viens de faire allusion, il y en a bien d'autres encore où le libéralisme ne fera qu'être conséquent avec lui-même en donnant satisfaction à la vraie démocratie. Il me suffira de mentionner la réforme militaire et la réforme fiscale. A quelque système de défense nationale qu'on s'arrête, il est grand temps d'en finir avec cette inégalité des charges qui fait peser le fardeau du service sur les classes les plus déshéritées de la fortune. Il est grand temps aussi de rechercher comment on remédiera aux abus surannés d'une législation fiscale qui, par l'exagération de l'impôt indirect, pèse lourdement sur les couches inférieures de la nation, alors que les biens mobiliers, rejetant sur la propriété immobilière le fardeau de l'impôt direct, échappent pour ainsi dire à toute taxation.

Digitized by Google

IV

Les libéraux qui repoussent le principe de ces réformes deviennent de plus en plus rares. On l'a bien vu par l'accueil que presque toute la presse libérale a fait récemment à la tentative de l'Association libérale de Verviers, pour les inscrire en grande partie sur son programme. Mais il ne suffit pas qu'elles soient préconisées par des individus, recommandées par des journaux, adoptées même par des associations locales. Il faut qu'elles deviennent la plate-forme de notre parti. La difficulté n'est pas de les condenser dans une déclaration de principes, comme le programme de 1846, à la fois assez générale pour ne pas se heurter d'avance aux difficultés d'application et assez précise pour établir nettement notre situation vis-à-vis des autres partis. Le point important est de trouver l'autorité qui puisse les définir et les promulguer au nom du libéralisme entier, et c'est pourquoi je viens, pour la cinquième fois dans ma carrière, réclamer la réunion d'un congrès libéral, où toutes les nuances de notre parti soient représentées, sinon confondues.

Quant au moyen de convoquer ce congrès, il n'y a que deux systèmes possibles. L'un, c'est le procédé américain des *caucuses*, déjà appliqué à la formation du congrès progressiste, où les adhérents du parti s'assemblent, dans chaque circonscription, pour élire des délégués dont la réunion constitue le congrès. L'autre, c'est la méthode, adoptée par le congrès libéral de 1846, qui consiste à faire désigner les délégués par les associations électorales permanentes. Je ne pense pas qu'il faille attacher une valeur absolue au choix entre ces deux modes de convocation ; mais j'estime que le second offre plus de garanties et répond mieux aux exigences de la situation.

On nous dit, à la vérité, que nos associations permanentes ont un personnel trop restreint et un fonctionnement trop suranné pour conserver leur influence sous notre nouveau régime électoral. C'est possible, mais on ne voit pas jusqu'ici s'affirmer l'organisme destiné à les remplacer. En attendant, elles restent en possession du terrain ; c'est chez elles que réside l'autorité

Digitized by Google

électorale du parti, tant du côté progressiste que libéral, et il serait assez étrange de passer par-dessus leur tête pour charger une organisation qui leur serait étrangère d'élaborer la plate-forme à laquelle devront se soumettre leurs candidats. L'exemple de l'Angleterre, où les associations électorales permanentes jouent un rôle de plus en plus considérable, nous montre que l'existence de ce rouage est parfaitement conciliable avec le régime du suffrage universel.

L'essentiel, c'est que toutes nos associations électorales soient représentées, à quelque nuance qu'elles appartiennent. Ce ne sera, si l'on veut, qu'un congrès des associations libérales et progressistes. Mais enfin, les membres de ces associations ont bien le droit, garanti à tous les Belges, de s'aboucher et de se réunir.

Aurions-nous peur les uns des autres, ou bien l'animosité réciproque de certains chefs a-t-elle atteint une telle acuité qu'il ne leur soit plus possible de se rencontrer sous le même toit pour régler les intérêts communs du parti? On affirme, avec une conviction qui tient lieu de preuves, qu'une pareille assemblée ne pourra rien produire de pratique ni de sérieux. Si elle ne peut produire ni bien, ni mal, pourquoi ne pas essayer, — ne fût-ce que pour réduire au silence les rêveurs qui, comme nous, espèrent en tirer la réorganisation du libéralisme? Soutiendra-t-on qu'au lieu d'apaiser nos dissidences, elle pourrait aboutir à les consacrer et à les aggraver? Nous connaissons cet argument de longue date, et nous ne l'avons que trop écouté. Nous a-t-il empêché de perdre la majorité en 1884? Nous l'a-t-il fait reconquérir en 1888? A-t-il prévenu, en 1892, les déchirements de la gauche à la Constituante? Nous ne voyons pas, d'ailleurs, que des réunions analogues aient compromis l'union du parti catholique, du parti ouvrier, du parti progressiste. Nous voyons, au contraire, qu'elles ont donné à leurs adhérents respectifs une force de cohésion, une netteté de vues et une ardeur de propagande qui contrastent avec notre propre état d'éparpillement et de marasme.

Seul un congrès général du libéralisme est capable de rétablir l'union complète et sincère de nos diverses nuances. Les

Digitized by Google

libéraux progressistes ne peuvent pas prétendre imposer à l'ensemble du parti les décisions de congrès auxquels ils se convoquent seuls. D'un autre côté, de quoi se plaindront-ils si cette assemblée plénière ne se réunit que pour adopter — ils en sont bien convaincus, et à juste titre — la plupart des réformes inscrites sur leur propre programme? Quant aux libéraux modérés, dont la résistance à la convocation du congrès libéral nous a fait tant de mal, ils doivent comprendre aujourd'hui qu'une plus longue abstention serait un suicide. Les seuls adversaires convaincus que puisse encore rencontrer l'idée, ne sont-ce pas ceux qui ont intérêt à détruire le parti libéral, parce qu'il entrave leurs projets, ou qui veulent y perpétuer les équivoques, parce qu'ils en vivent?

Quelque mode de convocation qu'on adopte, la seule condition qui devrait être imposée aux adhérents, c'est de déclarer qu'ils se considèrent comme appartenant au parti libéral. Ceci ne touche en rien à la question de l'alliance ébauchée entre les libéraux d'Anvers et le parti ouvrier. Le parti libéral sera même bien plus fort et plus autorisé, dans des négociations de ce genre, s'il s'y présente, à l'instar du parti ouvrier lui-même, avec un programme définissant nettement ses principes et disant clairement ce qu'il veut. Il n'y a là, en tout cas, rien qui empêcherait les représentants des bourgeois et des ouvriers libéraux de conclure avec les représentants du parti collectiviste des coalitions pour le partage des mandats ou pour la poursuite de certaines réformes communes aux deux programmes, à moins que d'ici là l'établissement de la représentation proportionnelle ne permette à chaque parti de lutter avec son seul drapeau (1).

(1) Cet article était composé quand les journaux ont fait connaître le nouvel incident qui s'est produit à Anvers, par suite de la demande des ouvriers affiliés au *Help u selve* pour participer aux négociations. Le parti ouvrier, en s'y opposant, s'est montré logique avec sa prétention de représenter seul l'ensemble de la classe ouvrière. Je ne sais exactement s'il s'agit là d'une société ouvrière, organisée comme à Gand, sous le patronage du libéralisme. Dans l'affirmative, les libéraux d'Anvers ont eu raison de se refuser à sacrifier leurs amis pour obtenir l'alliance de leurs adversaires. Agir autrement serait un acte de folie, et même une lâcheté, qu'aucune considération d'intérêt électoral ne suffirait à justifier.

Digitized by Google

Pour traiter, il faut exister, et c'est bien le moins que le parti libéral ait le droit de s'interroger lui-même sur ce qui fait sa raison d'être. Le parti ouvrier, lors même qu'il consent à traiter à Anvers avec les libéraux unis, à Gand avec les ouvriers catholiques, n'entend pas moins garder son autonomie, et il trouverait fort étrange la prétention des libéraux, fussent-ils même progressistes, d'envoyer des délégués à son conseil général. Il n'est que juste d'appliquer la même règle chez les libéraux, à moins de soutenir qu'il n'y a plus de parti libéral.

Heureusement, nous n'en sommes pas là. Sauf à Bruxelles, à Liége, à Gand et dans quelques parties du Hainaut, les querelles de la gauche parlementaire n'ont guère trouvé d'écho dans le pays. Elles n'ont entamé ni la grande majorité de la presse libérale, ni la plupart des associations d'arrondissement, ni même l'ensemble des électeurs libéraux, qu'elles se sont bornées à attrister et à attiédir. Entre les radicaux et les doctrinaires de nuance tranchée, il y a toute une masse compacte qui peut pencher plus ou moins vers les vues de l'un ou de l'autre groupe, et qui, dans ce moment, sent la nécessité d'un vigoureux pas en avant, mais qui, au fond, est hostile aux divisions des chefs et croit le moment venu d'y mettre un terme. Ce sont les sentiments de cette masse que j'ai cherché à exprimer ici. C'est à elle que je fais appel pour nous imposer une entente et nous fournir les moyens de la réaliser.

Si, à Bruxelles, l'*Association* et la *Ligue* sont impuissantes à s'aboucher pour demander à toutes les sociétés similaires de choisir des délégués dans une proportion à déterminer, eh bien, que l'initiative parte de la province ; qu'elle soit prise par ces vaillantes associations wallonnes ou flamandes qui sont restées étrangères à nos dissentions intestines et qui ont su conserver toute leur autorité sur les libéraux de leurs arrondissements respectifs. D'où que vienne la proposition, dans l'état actuel de l'opinion libérale, on peut être certain qu'elle sera bien accueillie. L'heure des élections approche. Il serait puéril d'espérer que les électeurs, et surtout les nou-

Digitized by Google

veaux électeurs, donneront un blanc seing au libéralisme. Quand tous les autres partis se sont réorganisés et expliqués, pourquoi le parti libéral se déroberait-il à l'affirmation de son programme, s'il en a un, s'il ne rougit pas de l'avoir, et s'il ne craint pas de l'exhiber?

8 octobre 1893.

GOBLET D'ALVIELLA.

Digitized by Google

CHOSES D'AMOUR

Il ne faut pas de préface à ceci, n'est-ce pas?
La fiction y côtoie de si près la réalité qu'elles se confondent...; d'ailleurs, la vie n'est-elle pas le roman le plus tragique et le plus douloureusement vrai qu'on puisse imaginer?

A Monsieur Charles de B...

15 mai.

Je me suis levée ce matin, brisée, anéantie, comme au sortir d'un cauchemar affreux dont la hantise me poursuivrait au réveil. Et maintenant, lorsque je vous écris, le soir tombe, et je me demande encore si je rêve, ou si réellement cette chose impossible s'est accomplie.

Je suis votre maîtresse!... J'ai pu oublier tout, tout ce qui me défendait cette chute... et, hier, je vous ai appartenu toute...

Oh! je ne vous écris pas pour vous faire des reproches, récriminer sur votre conduite à vous... C'était à moi de me défendre et de me garder;... tant pis si je n'ai pas su le faire... Vous n'avez fait que remplir votre métier d'homme qui prend le plaisir où il le trouve,... et je ne me suis pas assez défendue.

Il n'y a pas d'amertume contre vous dans mon âme, mais je suis désespérée... et il dépend de vous d'apporter un adoucissement à ma peine. Ayez pitié de moi, je vous en supplie, et accordez-moi ce que je vais vous demander. Voyez, je suis une pauvre petite chose, sans forces et sans courage; je ne puis rien contre vous; je ne sais que pleurer. Mais, vous êtes bon, et je vous aime bien, pas comme vous m'aimez, hélas! mais je crois que vous êtes un honnête homme et j'ai confiance.

Digitized by Google

Ne revenez plus... Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir pourquoi il y a tant de détresse dans la prière que je vous envoie, et pourquoi cette faute — unique — me remplit l'âme d'épouvante.

Je ne puis pas vous dire;... je vous jure que je ne le puis pas... Ne me demandez jamais, jamais rien, et ne me revoyez plus.

Oh! je vous implore à deux genoux; c'est ma grâce que je vous demande... J'en mourrais, certainement, et vous aussi, peut-être. Vous allez me croire folle; mais il y a des énigmes si terribles, si douloureuses, que, rien qu'en les effleurant d'une pensée, le cœur se trouve étreint d'une angoisse infinie. Oubliez, comme je voudrais oublier moi-même. Je ne vous en veux pas, et je vous aime bien... Mais je vous jure que je ne puis pas.

2 juin.

Je suis à bout de forces. J'ai lutté tant que j'ai pu. Je vous aime. Je ne sais rien, je ne veux rien savoir de plus. Oui, venez, demain, quand vous voudrez, je vous attends, je vous espère toujours...

Oh! comme je vous aime!

10 juin.

Ne viendrez-vous pas demain, un tout petit moment? j'ai le spleen, je suis morose, et le soleil m'ennuie parce que vous n'êtes pas auprès de moi. Je sais bien que vous êtes fort occupé et que c'est peut-être très « exigeant » ce que je fais là; mais il faut me pardonner. Je vous aime si fort et j'ai amassé tant de baisers depuis votre dernière visite, que je ne sais plus où les mettre. Venez les prendre, et puis vous pourrez vous en aller tout de suite après.

17 juin.

La garde civique attendra ou bien vous viendrez faire l'exercice chez moi, mon cher amour, mais il me faut absolument vous voir — en uniforme si vous voulez, ça n'a pas d'importance.

Digitized by Google

Je rêve de vous, je ne pense qu'à vous, toujours et partout, si bien qu'hier j'ai failli causer un tas de catastrophes : je marchais dans les nuages, à vos côtés, et n'apercevais pas les bonnes gens qui encombraient le trottoir... Aussi, ce que j'en ai bousculé!

Il y en a qui ont très bien pris la chose, les messieurs surtout... N'est pas cogné qui veut par une jolie femme (je salue). Mais les mamans et les « demoiselles »! oh la la! Encore un peu, je m'attirais des histoires très désagréables. J'ai même manqué de culbuter un pauvre petit gosse qui marchait à reculons. Mais je l'ai rattrapé à temps, juste comme il esquissait une petite mine très douloureuse à l'idée du mal qu'il allait se faire en tombant. Je l'ai embrassé bien fort, et il s'est mis à rire. Oh! dites, mon ami, venez donc employer ce moyen-là pour me faire rire aussi,... ça ne m'arrive que lorsque vous êtes là... et vous y êtes si peu!

5 juillet.

Depuis hier, j'ai le cœur gros, j'étouffe comme si j'avais dans la gorge des larmes contenues depuis longtemps.

Je vais vous paraître bien enfant et bien folle, mon ami, mais pardonnez-moi; il faut que je vous dise ma peine et que vous y compatissiez. Je doute. Oh! ne riez pas, ne dites pas que je vous ennuie; je sais bien tout cela, mais c'est affreux. Je doute de tout, de votre amour, de vos promesses, de vous. Ce n'est pas ma faute, allez, et je me fais tout le temps la leçon pour me prouver que c'est absurde, les chimères que je me forge, et que pas une femme au monde n'est aimée autant que moi... Eh bien! j'ai beau me répéter tout cela, je reste horriblement triste, et j'ai là, tout au fond de moi, comme un démon qui me crie que je suis aveugle et que je mens.

Aujourd'hui, je n'en puis plus et il faut que je vous dise ce qui me rend si malheureuse.

Je sais bien que vous allez protester, me jurer que je me trompe et que vous m'adorez autant, plus que le premier jour... Mais, prenez-y bien garde, je vous en supplie. J'ai peur, une

Digitized by Google

peur immense de ne pas trouver dans vos paroles l'accent vrai qui me rassure et dissipe mon chagrin... J'ai peur d'avoir raison!... car je vous aime follement, comme personne au monde n'a jamais pu et ne saura jamais vous aimer... Si je savais que le sacrifice de ma vie, et même de mon immense amour pour vous dût vous être utile, je le ferais sans murmurer, infiniment heureuse d'avoir pu vous être bonne à quelque chose. Mais, ce qu'il ne faut pas, ce que je ne veux absolument pas, c'est rester votre maîtresse si vous ne m'aimez plus. Cela, je ne le pourrais pas, et ce serait indigne de nous deux.

L'autre jour, j'ai eu tort de vous demander si vous aviez déjà aimé quelqu'un autant que moi. Votre réponse m'a bouleversée : « Non, jamais *comme* toi, je te le jure... » Oh! j'ai senti, mais avec quelle indicible honte, quelle amertume infinie, toute la vérité de cette phrase trop sincère. Oui! je *crois* que vous n'avez jamais aimé personne *comme* moi, qui suis la maîtresse passionnée, câline et tendre qu'il fallait à votre maturité sérieuse ; je *crois* que votre jeunesse fut exempte de ces amours charnelles et malpropres qui en perdent tant d'autres,... et maintenant, je *crois* aussi qu'à vos yeux, je vaux mieux, un peu, que les filles qui distraient les loisirs de vos amis... Mais, ce que j'ai compris du même coup, et qui m'a fait un mal affreux, c'est que je n'avais pas cette affection du cœur, immense et suprême, qui naît de l'estime et de la confiance.

C'est ma faute, d'ailleurs...

N'ai-je pas fait tout ce qui était possible pour vous enlever la foi? N'ai-je pas feint des aventures et simulé des défaites? Mais, puisque ceci est une confession, je vous jure que je vais vous dire la vérité; je vous le jure sur mon amour pour vous, la seule chose qui me retienne à la vie... Je n'ai jamais eu d'autre amant que vous, je n'ai jamais aimé que vous.

Mais, dès le commencement de cette tendresse que j'ai vu éclore dans votre cœur, tendresse faite d'abord d'intérêt, puis de dévouement et de compassion pour ma solitude et la peine que vous deviniez en moi, j'ai compris, j'ai vu que je préparais

Digitized by Google

un drame terrible pour nous deux; j'ai eu la prescience de quelque chose de tragique qui finirait notre amour, et j'ai voulu, pour vous éloigner de moi, que votre mépris me prive de votre affection.

Vous n'avez pas pu ou pas voulu comprendre... Vous me méprisez,... et vous me désirez...

Mais je ne veux pas de cet amour-là, moi, j'ai droit à votre cœur tout entier, puisqu'à vous seul je me suis donnée toute...

Ah! si vous saviez jusqu'où va ma misère!

J'ai essayé... Oui, je l'avoue à ma honte, mais c'était pour vous sauver... d'être la maîtresse d'un autre, pour mettre entre nous cette barrière infranchissable... et, quand il aurait fallu, le courage m'a manqué, je me suis sauvée en pleurant, et j'ai sangloté toute une nuit.

Il pèse sur ma vie comme une menace continuelle qui met dans mon cœur une indicible angoisse,... et c'était pour vous épargner tout ce que je prévois de tristesses que j'ai voulu paraître indigne à vos yeux.

Mais, me croire coupable et me reprendre,... cela, je ne le veux plus... Ayez pitié de moi, mon amour, dites-moi bien que vous m'aimez... Venez me le dire ce soir...

Si vous ne me croyez pas, si mes doutes sont fondés, si réellement vous ne m'aimez pas comme je veux être aimée... ne venez pas ce soir,... ni demain,... ni jamais...

Même jour, 6 heures du soir.

Je mens... Viens, je t'en supplie, même si tu ne m'aimes plus, par charité, viens! Depuis deux heures que ma lettre est partie, j'ai cru mourir cent fois.

Viens, même si j'ai dit vrai... Prends-moi comme une chose à toi, ton bien, ton jouet, mais ne m'abandonne pas. Je t'aime à en perdre la raison, et, maintenant, je ne pourrais pas ne plus te voir... Je serai ce que tu voudras, ton chien, ton esclave, ta maîtresse, la *fille* à qui l'on fait parfois l'aumône d'un baiser, mais viens!

Digitized by Google

10 juillet.

Oh! la bonne journée que nous avons passée hier! Je suis heureuse, heureuse! je bats des mains, je saute, je ris comme une petite folle, et je respire avec délices l'air qui semble tout imprégné de baisers...

Tout me paraît si, si beau chez moi depuis que tu es venu. Comme j'étais bien, assise à tes genoux, tes deux mains sous mes lèvres... Ne trouves-tu pas que, de nous deux, c'est un peu moi qui suis l'amant et qui aime plus?... N'importe. J'ai vu, j'ai compris qu'hier tu m'aimais bien, tout à fait, que tu étais heureux, et cette journée où je t'ai senti à moi corps et âme renferme la somme de bonheur qu'il faut à toute une vie. Je ne désire plus rien, rien à présent, puisque ce jour m'a été donné.

N'est-ce pas que je perds un peu la tête et que je radote comme une vieille? Ça t'ennuie, dis, que je te répète tout le temps la même chose? Je te mets au régime de l'orgeat et de l'eau sucrée, rien que des douceurs. Tant pis.

Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien, hors toi; aussi, c'est ta faute. Pourquoi es-tu si bon, si affectueux, si...? Monsieur, je n'en dirai pas davantage; ça pourrait vous rendre fat et amener des complications.

Il est dix heures. Je n'ai pas sommeil du tout, et je parie que tu dors comme un bienheureux, sans avoir seulement la gentillesse de rêver de moi... Après ça, tu crains peut-être les cauchemars?

J'ai soif... J'ai cherché ton verre sur la table et j'y ai bu à la place où tu avais mis tes lèvres... L'eau m'a grisée comme un vin capiteux.

Tu ne trouves pas que j'acquiers une éloquence extraordinaire? non? C'est dommage! moi, qui allais déjà me pâmer d'admiration devant mes élégances de style.

Alors, monsieur, je vous ennuie, vous avez des affaires « sérieuses » qui vous empêchent de lire mon griffonnage,... eh! c'est tout simple. Ne le lisez pas et laissez-moi croire que

Digitized by Google

vous l'avez fait... Ça me fera plaisir et ça ne vous fera pas de mal...

J'avais absolument besoin de te dire tout ça,... des vieilles rengaines, des airs connus, tout ce que tu voudras, mais, comme, pour l'instant, je ne connais pas d'autre musique, il faut que j'en joue et que tu m'écoutes, bon gré mal gré.

T'aime, t'aime, t'aime! laisse-moi me sauver ou bouche-toi les oreilles, sinon je vais le dire jusqu'à demain... et ça m'enrouera.

18 juillet.

Les jours passent, passent... et vous n'avez pas l'air de vous douter, méchant, qu'il y a huit fois vingt-quatre heures que je ne vous ai vu!

Est-ce que c'est fini? Ne m'aimez-vous plus, déjà? Votre « petite adorée », comme vous dites si gentiment, est bien triste et bien malheureuse de votre silence.

— Dites, mon bon, bon ami, ne serez-vous pas bientôt garde civique?

19 juillet.

Oui, demain, je m'arrangerai pour être tout à fait libre, nous ferons tout ce que tu voudras, nous irons où il te plaira... Mais, tu sais que j'ai peur d'être vue.

Pour nous deux, il vaut mieux être très raisonnable. Après cela, je suis folle de joie à l'idée de la bonne soirée que nous allons avoir.

Je t'aime toute.

21 juillet.

N'est-ce pas que le ciel n'a jamais été aussi bleu, les étoiles aussi brillantes, et l'air aussi pur que pendant cette délicieuse soirée où, tous deux, si proches l'un de l'autre que je sentais battre ton cœur près du mien, bien enfouis au fond du moelleux coupé, nous avons fait une inoubliable promenade dans les bois?

Mon bonheur était si grand que je ne savais presque rien dire, les paroles mouraient sur mes lèvres, et je sentais une oppression ineffable, une tendresse si immense m'inonder qu'il

Digitized by Google

ne me semblait pas que l'on pût être aussi heureuse sans en mourir.

Tu étais ému aussi, et ta voix était plus douce que jamais pendant que tu me parlais de ta vie, m'associant à tes travaux, à tes peines et tes joies. Et j'étais fière et infiniment heureuse en songeant que tu me parlais comme à ta femme, et que ce nom, que tu me donnes parfois dans nos grandes étreintes, tu m'en trouvais digne.

Je ne puis rien te dire de plus.

Je t'aime, complètement. Je t'appartiens de toutes les fibres de mon être, et je serai toujours ce que tu voudras que je sois.

15 août.

Je vous ai attendu ce soir, au théâtre; vous m'aviez promis d'y venir, et puis, comme bien souvent, hélas! je ne vous ai pas vu. J'ai tant souffert toute cette soirée; je ne sais pas ce qu'on a joué, ni ce qui se passait dans la salle, rien que cette chose, trop vraie, que vous ne m'aimez pas, pas du tout, et que l'idée de mon chagrin n'effleure même pas votre tranquillité.

Oh! je sais bien que vous trouverez des excuses très plausibles à cette absence : des affaires d'une gravité exceptionnelle, impossibles à remettre, et, comme toujours, je ne vous ferai pas de reproches et je feindrai de vous croire, parce que j'ai une peur affreuse que la crainte de scènes vous empêche de revenir.

Mais pourquoi, dites? Pourquoi?

J'ai vingt ans, je suis jolie, tout le monde le dit et les regards des hommes me prouvent que je suis désirable; je ne suis pas sotte, et s'il me manque une érudition sérieuse et pédante, je fais de mon mieux pour le cacher.

Et puis, par-dessus tout, je vous aime à la folie, avec toutes mes paroles, mes actions, mes pensées, mes mouvements. Je vous aime tout à fait. C'est peut-être cela qui vous ennuie? J'ai tort, j'en conviens, mais pourquoi me trompez-vous, alors? Pourquoi me dire que vous m'aimez, si ce n'est pas vrai... Et si vous êtes sincère, ne craignez-vous pas que cette solitude où

Digitized by Google

vous me laissez me pèse, et que je prenne un consolateur à cet injurieux abandon ?

Tenez, hier, il y avait devant moi, aux fauteuils, un monsieur très joli, qui avait tous ses cheveux (un fameux avantage sur vous, mon cher) et qui sentait bon la peau d'Espagne ou le patchouli, très bien d'ailleurs, rien du parvenu : monocle à monture d'ébène, gants anglais, parfait enfin. Il n'a cessé de me regarder tout le temps, beaucoup plus que *Ma Cousine*, qui était cependant ravissante. A la sortie, il attendait, mais, par une habitude dont je ne puis me défaire, je l'ai toisé si froidement qu'il est parti.

J'aurai beau faire, d'ailleurs, je ne vous rendrai pas jaloux, car vous savez trop bien que ma coquetterie vis-à-vis des autres n'est pas sincère et que c'est tout simplement navrant de n'aimer que vous et d'en être réduite là pour vous obtenir.

Moi non plus, je ne suis pas jalouse, je vous l'ai dit et il faut le croire. Le pourrais-je ? En huit jours, vous me consacrez une heure, parfois deux, de votre temps si précieux, tout le reste appartient aux affaires, au monde, aux amis, aux amies aussi sans doute ; et, que pourrais-je y faire ? Je n'ai pas le droit de me mêler à votre existence et je ne veux pas que mon amour vous pèse. Le jour où vous serez fatigué de notre liaison, dites-le-moi sans détours, et je m'en irai simplement de votre vie, sans plaintes et sans phrases, vous laissant même le droit de ne jamais vous souvenir.

Je ne vous demande plus de venir, mais je n'ose pas sortir, tant j'ai peur de n'être pas là si vous aviez envie de me voir un peu.

Est-ce que vous me laisserez cloîtrée longtemps ?

2 septembre.

Tout chante, tout rit en moi et autour de moi ; il me semble que la terre m'appartient et qu'elle est trop petite pour contenir mon bonheur.

Tu m'as rassurée. Je crois, je t'aime et je recommence à

Digitized by Google

vivre. Je voudrais être plus belle qu'aucune femme au monde et n'être jamais vue que de toi ; inventer pour toi des caresses encore inconnues, te rendre au centuple tout le bonheur que tu m'as donné.

Tu te plaignais hier de ne pas connaître assez de ma vie, de ne rien savoir de l'emploi de mes journées. Eh bien, je vais te détailler celle d'aujourd'hui, pas amusante, comme tu verras, et elles se ressemblent toutes.

Ne bâille pas, je commence :

Ce matin, à huit heures, j'me suis levée, — il fallait commencer par là, c'était indispensable pour me trouver debout, seulement, ça aurait pu encore tarder un peu, vu que j'étais énormément fatiguée, — mais le soleil qui jouait à cache-cache dans mes rideaux est venu me donner un baiser tellement brûlant que j'ai cru que c'était toi, et j'ai voulu te le rendre; alors, le soleil s'est moqué de moi en me faisant cligner les yeux d'une manière épouvantable, c'était très vilain de sa part. Pourtant je n'ai pu me fâcher — le moyen, quand on a passé une journée exquise comme celle d'hier ? Je te ferai remarquer que, si je m'étends sur tous les événements de ma journée avec une pareille complaisance, ça va durer jusque... Dieu sait quand ! Donc, j'étais éveillée, j'ai couru, en robe de nuit, pieds nus, tout ébouriffée et ayant beaucoup de peine à ouvrir les yeux, embrasser ton portrait pour te dire bonjour ; puis, j'ai fait ma toilette, déjeuné, travaillé, écrit, brodé un peu. Mais j'avais des fourmis dans les jambes et du champagne dans la tête. Mon appartement était absolument trop petit pour nous loger tous les deux, mon bonheur et moi, et il m'a fallu aller en raconter un peu aux rues et aux arbres du boulevard. Ils n'y ont rien compris, d'ailleurs, et ça m'a fort vexée. Je suis allée, ensuite, faire quelques emplettes : des gants, — la moustache de M^lle^ V... prend des proportions formidables, — des jarretières; une déception, j'en voulais des bleues et il n'y en avait que des roses, est-ce assez de déveine ? Puis, chez mon marchand de couleurs, acheter des brosses. Là, il m'est arrivé une petite histoire que je vais te dire :

Digitized by Google

Le bonhomme — il est petit, laid, et fat en proportion — s'est mis à me raconter un tas d'affaires, ses misères conjugales et extra-conjugales. Enfin, une foule de choses qui m'amusaient fort peu et qu'il paraissait prendre un plaisir infini à me détailler.

Je l'écoutais, par politesse, et, d'un mot drôle, le déconcertais parfois, lui ripostant du tac au tac quand il me faisait un compliment trop direct. Au moment de sortir, il me dit, de son petit air faussement confus, avec une modestie prétentieuse à pouffer :

« Et maintenant, madame, qu'allez-vous penser de moi? Que je suis un polisson, n'est-ce pas? »

Je répondis gravement, d'un ton de sincérité absolue :

« Vous voulez savoir la vérité, complètement? »

Vaguement inquiet, il répondit :

« Je vous en prie, madame! »

Alors, moi, le plus sérieusement du monde, en ouvrant la porte pour m'en aller :

« Eh bien, la vérité vraie, c'est que je crois que lorsque je serai sortie je n'y penserai plus du tout. »

J'ai fermé la porte, et il est resté planté là, si bête que j'en ris encore.

Puis, à la bibliothèque, où j'ai pris, selon ton conseil, *Notes sur Paris*, de Taine, et la *Correspondance*, de Flaubert. Il y avait là aussi un petit monsieur qui m'a dit que j'avais les plus beaux yeux du monde. Comme j'étais absolument de son avis (je ne me gobe pas, tu vois), je n'ai pas voulu le contredire, mais je me réservais de le distancer. Peu après, il me demande mon avis sur un livre que je rapportais : *Cœur d'actrice*.

« Pas mal, comme style, mais le fond n'est pas vrai. On n'est pas godiche à ce point-là. »

Je parlais de Sizyphe, le héros, ou le zéro, comme tu voudras, de l'histoire.

« Oui, mais il y des femmes qui sont si fines.

— Et des hommes qui sont si bêtes, ai-je riposté en lui adressant mon plus gracieux salut, p. p. c. »

Digitized by Google

Je crois qu'il n'est pas encore revenu de son ahurissement. Je suis rentrée à 1 heure, j'ai déjeuné, lu un peu, je t'écris, et, quand j'aurai fini, je rêverai à toi en t'attendant, car je t'espère ce soir, et je t'aime.

20 septembre.

Oh ! ce n'est pas possible ! c'est trop affreux, cette foudre qui tombe comme cela sur mon bonheur et qui l'anéantit. Cette chose épouvantable, monstrueuse, ne peut pas, ne doit pas s'accomplir : je ne puis pas retomber sous ce joug odieux..., je veux fuir, m'en aller bien loin, si loin qu'il ne me retrouve jamais.

Sauve-moi..., aie pitié, dis, sauve-moi...

Écoute : c'est fini, notre pauvre amour, si triste et si grand... il est détruit pour toujours... il n'en reste rien... rien, pour moi, que la terreur du châtiment...

Il revient!!! lui, le maître, le tyran, la lèpre de ma vie... mon mari!... Il était parti, il y a six mois... pour affaires... avec une drôlesse... Ça m'était si indifférent, d'ailleurs, depuis si longtemps je n'étais plus sa femme que de nom... et je l'ai été si peu !

Mais il revient en despote qui ne veut être ni spolié, ni ridicule... Et je sens, je vois, qu'il saura, et qu'il se vengera. Sois tranquille... je résisterai à tout, et moi seule serai frappée... D'ailleurs, de nous deux, moi seule t'ai véritablement aimé, et il ne serait pas juste que tu sois puni pour une faute que tu regrettes sans doute déjà.

Moi... je ne regrette rien... Je t'aime. Je ne sais pas ce qui va arriver, mais mon dernier souffle est à toi, pour toi, et le jour où je t'ai appartenu volontairement, je t'ai fait le sacrifice de ma vie.

Il ne faut ni me pleurer, ni te souvenir... Je t'aime, je t'aime, je t'aime...

TRIBUNAUX.

« La cour d'assises de ... a condamné hier, à un an de pri-

Digitized by Google

son, M. X..., inculpé d'assassinat sur la personne de sa femme légitime.

« On sait que, pendant une absence de quelques mois que fit son mari, la femme X... était devenue la maîtresse d'un individu qui est resté inconnu.

« Quelques lettres, découvertes par le mari, et le témoignage de voisins qui affirment que Mme X... recevait souvent un jeune homme dont les divers signalements donnés n'ont pas permis de retrouver la trace, et qu'elle sortait souvent avec lui, ont dévoilé à M. X... la conduite de sa femme.

« Le mari outragé a tenté vainement d'arracher à la femme coupable le nom de son complice, et, comme elle le bravait, c'est du moins la version qu'il donne, il l'a tuée à coups de revolver.

« L'accusé paraissait fort ému et pleurait abondamment au prononcé du jugement.

« La foule qui bondait la salle des assises a accueilli par des marques d'approbation l'arrêt indulgent de la cour. »

(*Le Soir*, 6 novembre 189...)

MONDANITÉS.

« Hier a été célébré, à l'église Saint-Jacques-sur-Caudenberg, le mariage de M. Charles de B..., avocat près la cour d'appel de Bruxelles, avec Mlle M..., dont les derniers envois au salon de sculpture ont été très favorablement accueillis du public, et dont le groupe, *Enfants en prière*, a même été acheté par le gouvernement.

« La cérémonie a été particulièrement brillante. Tout ce que Bruxelles compte de notables parmi la noblesse, la finance, les arts et la magistrature s'y trouvait réuni.

« Les fiançailles s'étaient faites le 2 mai dernier, lors d'un bal donné à l'ambassade de France. »

(*Le Soir*, 6 novembre 189...)

MAB.

Digitized by Google

L'INÉGALITÉ ET LE PROGRÈS SOCIAL

Le jeune homme plein d'espoir et d'illusions qui, dans la nuit d'été, élève son âme vers les cieux parsemés d'étoiles, s'imagine qu'il est le premier qui, dans cette solitude sans bornes, ait forgé des rêves d'avenir. Et perdu dans la poussière d'or de ses songes, il ignore qu'avant lui, devant les mêmes étoiles, des milliers et des milliers d'êtres humains ont déjà désiré, lutté et souffert.

Ainsi, à chaque siècle, sur un point quelconque de l'univers, l'humanité refait les mêmes projets de bonheur, construit les mêmes plans d'une cité idéale et oublie les générations passées qui ont consacré leur existence à poursuivre les immortelles chimères sans jamais les atteindre.

Ceux qui conçoivent aujourd'hui des projets de réorganisation sociale semblent souvent croire que jamais encore le monde n'en avait vu éclore de semblables, et ils ignorent que toutes les conceptions destinées à enfanter un avenir meilleur ont eu dans le passé de nombreux disciples et de fervents défenseurs. La Grèce a connu le socialisme d'imagination de Platon. Rome a eu le socialisme révolutionnaire de Tiberius Gracchus et le socialisme d'État de Caïus Gracchus, sans compter les théories anarchiques de Catilina. L'Orient a réalisé le socialisme religieux avec les Esséniens.

Au moyen âge, l'Église a vu se dresser le socialisme mystique de l'Évangile éternel et des Fraticelli, tandis que sur les campagnes passaient les Jacqueries de France, d'Allemagne et d'Angleterre.

Digitized by Google

La Renaissance, à son tour, avec les utopies de Thomas Morus et de Campanella, n'échappe pas à la conception d'un État social de l'avenir.

En France, au XVIII^e siècle, au socialisme idéaliste de Morelly, de l'abbé de Mably, de Linguet, succèdent les tendances socialistes pratiques qui se font jour pendant la Révolution française.

Et enfin, notre siècle a débuté par le socialisme optimiste des philanthropes tels que Saint-Simon et Fourrier, Owen et Fichte, pour finir par le socialisme pessimiste qui surgit dans les revendications ouvrières de 1848 et se développe au milieu des agitations de l'heure présente.

Le socialisme pessimiste n'est d'ailleurs que la reproduction du socialisme de la période révolutionnaire.

La classe moyenne voulait une révolution politique ; elle avait pour idéal les droits politiques ; pour méthode, la métaphysique ; pour point de départ, l'individualisme. Et par la déclaration du 27 août 1789, la Constituante se bornait à donner aux hommes l'égalité théorique de droit.

Mais la multitude insurgée contre la classe moyenne voulait une révolution sociale et réclamait l'égalité de fait. Appuyée sur la Commune de Paris, elle fit ce mouvement qui commence à poindre en octobre 1791, s'affirme le 10 août 1792, et s'achève le 31 mai 1793, sous le règne de la Terreur. Sous l'inspiration de Marat, de l'abbé Fauchet, des Hébertistes et des sections, elle compte sur l'État pour réaliser le bonheur du genre humain. La France doit nourrir Paris et Paris assurer l'existence du prolétaire aux dépens des riches.

On défend d'exporter ; on fixe le prix du blé ; on institue des ateliers nationaux avec payement à chaque ouvrier d'un salaire de 20 sous par jour ; on émet des milliards d'assignats ; on refoule la richesse, qui se cache et on accroît la misère des villes. Enfin, on résume toutes les aspirations et toutes les revendications des masses dans l'article 1^er de la Constitution de 1793, qui est l'essence du socialisme : « Le but de la société est le bonheur commun. » Ce qui veut dire que tout être vivant a sur l'État une créance de bonheur.

Digitized by Google

L'école socialiste révolutionnaire actuelle professe encore cette doctrine.

Car si l'humanité marche en avant, l'histoire avec son rythme éternel d'action et de réaction se répète toujours, semblable au flot qui avance et recule pendant que la marée monte.

Gœthe a dit : « La lutte des choses anciennes, de ce qui subsiste, contre le développement et la transformation, est toujours la même ».

Et Saint-Simon écrit : « On examine s'il vaut mieux pour l'action d'une pompe de hausser ou de baisser le piston. C'est une idée extravagante. Quand le piston se trouve dans la partie supérieure du corps de pompe, il faut le baisser. Quand il est dans la partie inférieure, il faut l'élever. C'est ce mouvement alternatif de haut en bas qui entretient l'action de la pompe (1). »

Notre civilisation est bien longue déjà avec ses vingt siècles d'existence, et bien complexe, puisqu'elle résume tous les problèmes qui ont agité les hommes. Et si nous ne sommes pas à l'une de ces périodes de cohésion où l'idéal social accepté par tous domine les volontés, si nous nous trouvons plutôt dans une période d'analyse où l'idéal ancien est affaibli, où l'idéal nouveau n'a pas encore sa forme définitive et où l'esprit de doute et de négation l'emporte sur la force créatrice, ce siècle est assurément une étape importante et décisive. Sous le nom de socialisme et d'individualisme, d'autorité et de liberté, d'altruisme et d'égoïsme, de centralisation, de décentralisation, nous voyons en présence les forces latentes de l'humanité; nous découvrons cette trame résistante sur laquelle des hommes répandent, sans se lasser jamais, les broderies de l'idéal. Mais, il ne faut pas l'oublier, sous les modalités changeantes de la société, il y a des assises que l'on ne modifie pas, des éléments irréductibles qui subsistent ou se redressent toujours après avoir cédé. Et parmi ces éléments qui constituent le fond éternel de la société, je

(1) SAINT-SIMON, *Œuvres choisies*, p. 76 et 77.

Digitized by Google

pense que l'un des plus irréductibles, c'est l'inégalité des hommes.

On peut entamer sur la théorie de l'égalité des discussions sans fin, concevoir avec Fouillée l'égalité comme un idéal de pensée, admettre avec lui que les hommes naissent pour être égaux, il n'en reste pas moins incontestable qu'en fait ils ne sont pas égaux. Leurs facultés physiques, intellectuelles et morales diffèrent. Il y a toujours à un moment quelconque de l'histoire et dans une couche quelconque de l'humanité des êtres supérieurs, des êtres moyens et des êtres inférieurs. Et de même que leurs aptitudes sont inégales, leur développement sera inégal. On doit agir de telle sorte que les inégalités, au lieu de se heurter avec violence, se combinent et s'harmonisent. On ne saurait les faire disparaître. Elles sont la loi et la condition du développement individuel et social dans l'univers, et elles s'accentuent à mesure que la liberté augmente. S'il est un fait indéniable, c'est que l'égalité ne peut être maintenue que par la contrainte. L'autorité peut, à certain moment, en abaissant les supérieurs, obtenir un nivellement factice, mais il arrive toujours une heure où les supériorités conscientes de leur force se redressent.

Et non seulement l'égalité parfaite ne se comprend pas, mais, si elle était réalisée, elle serait une cause d'irrémédiable faiblesse. On la trouve peut-être dans le monde inorganique; on en voit peut-être aussi l'image dans ces huîtres, dont parle Proudhon, attachées côte à côte, immobiles, toutes pareilles, à leur banc. Mais à mesure que l'on s'élève dans l'échelle des êtres, la hiérarchie s'accroît et, dans l'homme lui-même, l'action régulatrice exercée par les centres nerveux supérieurs sur les centres inférieurs et les mouvements instinctifs est essentielle.

L'inégalité n'est pas condamnable en elle-même. Ce qu'il faut condamner, c'est une inégalité factice fondée sur une classification fausse et arbitraire C'est ensuite une inégalité abusive, mettant aux mains de quelques-uns une puissance trop grande pour être exercée avec utilité.

Un excès de fortune est un mal. La fortune implique des

Digitized by Google

devoirs corrélatifs et, au delà d'un certain revenu, ces devoirs ne peuvent être remplis. Les milliardaires sont dans l'impossibilité de profiter de leurs richesses ou d'en faire profiter les autres. Ils représentent dans notre société le danger que représentaient à Rome les *latifundia*; ils créent une inégalité funeste parce qu'elle est conventionnelle et ne répond plus à aucun devoir social.

Mais il y a une inégalité naturelle. Il est certain qu'il y a des supériorités sociales véritables, qu'à ces supériorités correspond un accroissement de droits et de devoirs, que les êtres vraiment supérieurs et mis à même d'exercer leur supériorité sont utiles à l'humanité, que le rôle et l'ambition légitime des êtres inférieurs doit être de chercher à s'élever sur l'échelle sociale et d'acquérir ainsi à leur tour plus de droits, plus de devoirs, plus d'utilité. Et cette inégalité-là est la grande force motrice de la civilisation.

Jamais, en admettant que par miracle l'égalité absolue eût pu être imposée aux hommes, ils ne seraient sortis de la barbarie.

S'il y a eu dans le monde l'épanouissement de l'héroïsme et de la charité aussi bien que des sciences, des arts et des lettres; s'il y a eu des génies, des apôtres, des inventeurs; si les cendres de Shakespeare, de Newton, de Darwin reposent dans l'inexprimable majesté de l'abbaye de Westminster; si la blanche statue de Laurent le Magnifique se dresse à Florence sur le tombeau élevé par Michel-Ange à la gloire des Médicis; si Gœthe a rayonné à Weimar, Mozart à Vienne, Mirabeau à Versailles, Wagner à Bayreuth; si un artisan, Arkwight, a transformé l'industrie anglaise; si un ouvrier, Broadhurst, est devenu sous-secrétaire d'État dans le ministère Gladstone de 1880, c'est parce qu'il y a toujours eu des variétés de conditions et d'aptitudes auxquelles on a laissé un libre essor.

Sans l'inégalité, on n'aurait jamais produit l'ensemble des biens qu'on appelle civilisation et dont, avec raison, les ouvriers réclament leur part. Et l'on peut affirmer que l'inégalité est une des conditions du progrès.

Digitized by Google

L'idée du progrès a une influence énorme sur la marche de l'esprit humain, et deux écoles sont ici en présence.

La première est l'école du droit de nature.

La doctrine du droit de nature consiste à tout ramener à un état de nature parfait qui aurait existé à l'origine, et fait régner la liberté et l'égalité, c'est-à-dire qu'au lieu de transporter l'idéal dans l'avenir, on le réalise dans le passé.

Les philosophes grecs, les juristes romains, les théologiens du moyen âge, les penseurs du XVIII^e^ siècle, Rousseau en tête, tous ont admis l'excellence de la loi naturelle. A l'origine régnait l'âge d'or. Les hommes libres et égaux menaient une vie parfaite ; elle était soumise aux lois de la nature, qui se confondaient avec les lois de la raison et les préceptes de la vertu. Le droit de nature ainsi entendu était devenu un dogme indiscutable que Rousseau formule au début de l'*Émile* en ces termes : « Tout est bien sortant des mains de l'Auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme. »

Or, cette conception est fausse : l'étude du passé ne nous révèle pas un âge d'or. La caractéristique des temps primitifs ce n'est pas l'égalité, la liberté et la vertu, mais l'oppression du faible par le fort et la lutte des égoïsmes. L'état de nature, c'est l'état de guerre et le triomphe de la force, de la ruse et de la terreur. Les hommes alors sont comme les décrit Lucrèce : « Incapables de s'occuper du bien commun, ignorants dans leurs rapports des règles morales, s'emparant du butin offert par le hasard, chacun vivant et se conservant pour soi. »

Cette conception est, en outre, dangereuse, car en disant aux hommes : la perfection a existé ; vous pouvez y retourner ; vous pouvez reconstituer un monde où, comme jadis, régneront l'égalité, la liberté, la raison et la vertu, on éveille en eux une idée de progrès à laquelle manque le sens de la vie, de la continuité, de la tradition, on les rend impatients des changements brusques, dédaigneux des réformes lentes et successives, et on les pousse à tout détruire pour retrouver sous les décombres de l'édifice social le paradis qui leur échappe toujours. Et l'on arrive à donner pour idéal à l'ouvrier non de

Digitized by Google

participer à une civilisation qui existe, et par conséquent de la maintenir et de la développer, mais de la détruire pour le plaisir de l'arracher à ceux qui en jouissent.

A cette notion purement intellectuelle du progrès s'oppose une autre notion : celle du progrès organique fondée sur les lois de l'histoire, sur la filiation des générations, des hommes et des choses; sur l'enchaînement, en vertu duquel l'ensemble du présent dépend de l'ensemble du passé et prépare l'ensemble de l'avenir.

La théorie du progrès organique n'est pas neuve.

Déjà, en 1750, Turgot l'indique dans son deuxième discours sur les progrès successifs de l'esprit humain (1). « Tous les âges, dit-il, sont enchaînés par une suite de causes et d'effets qui lient l'état du monde à tous ceux qui l'ont précédé... Toutes les connaissances particulières forment un trésor commun qu'une génération transmet à l'autre, ainsi qu'un héritage toujours augmenté des découvertes de chaque siècle, et le genre humain considéré depuis son origine paraît aux yeux du philosophe un tout immense qui lui-même a, comme chaque individu, son enfance et ses progrès. »

Et Kant, dans son opuscule : *L'idée d'une histoire universelle au point de vue de l'humanité* (1784), admet que des lois constantes qu'il nomme dessein de la nature régissent le développement du genre humain. D'après lui, les générations antérieures travaillent pour l'avantage des générations ultérieures; nous sommes reliés à l'avenir et tous les membres de la famille humaine sont solidaires.

Condorcet, à son tour, dans le *Tableau des progrès de l'esprit humain*, montre la civilisation assujettie à une marche progressive dont tous les pas sont enchaînés les uns aux autres suivant des lois naturelles.

Comte et Littré se rattachent également à cette doctrine. Mais c'est de nos jours surtout qu'elle a été reprise et exposée avec tous les développements d'une théorie scientifique par Spencer, qui assimile le progrès social à la croissance de l'orga-

(1) *Discours sur les progrès successifs de l'esprit humain*, 1750. Paris, 1808, p. 52.

Digitized by Google

nisme physique. Pour lui, le parallélisme est absolu; il se caractérise de part et d'autre par l'hétérogénéité croissante de structure, la subdivision croissante des fonctions, la localisation croissante de chaque fonction dans la partie de l'organisme qui lui correspond. Il y a, de plus, complication croissante et dépendance croissante des parties. En un mot, l'humanité progresse comme l'arbre s'élève, comme l'enfant grandit.

La doctrine de Spencer, qui a eu tant de vogue de nos jours, a toutefois aussi un écueil. Les partisans du droit de nature sont entraînés à sacrifier la tradition au mouvement, l'autorité à la liberté, la société à l'individu. Les disciples de Spencer doivent se garder d'exagérer la théorie de leur illustre maître et de sacrifier ainsi le mouvement à la tradition, la liberté à la force organique, l'individualité à l'État (1).

Le problème consiste à concilier la continuité de la vie sociale avec la liberté de l'individu en quête du mieux, la tradition qui a été un jour un progrès avec le progrès qui est le début d'une tradition. Ce que Spencer a fait comprendre mieux que ses devanciers et ce qui restera acquis à la science politique, c'est que pour « se transformer il faut d'abord durer » (2).

Le progrès dans l'humanité ne peut s'accomplir que conformément aux lois qui dominent l'humanité et il est notamment manifeste que le progrès exclut le développement égal et simultané de tous.

On peut concevoir une vie collective où chacun participe le plus possible à la civilisation en proportion de son développement, on ne saurait concevoir que tous y aient une part égale. Le progrès suppose la variété des conditions.

Chaque peuple, qu'il s'agisse des Juifs, des Grecs, des Romains, des Germains ou des Gaulois, a d'abord eu des supérieurs; chacun s'est élevé à son tour; chacun est devenu supérieur à ce qu'il était et chacun a apporté une idée, une

(1) Voir FOUILLÉE, *Idée du droit*.

(2) IBID., *id.*, p. 114.

Digitized by Google

culture, un progrès qui lui était propre en laissant derrière lui d'autres peuples qui lui restaient inférieurs.

Et de même dans un peuple, chaque classe sociale a grandi à son tour, ajoutant des éléments nouveaux à la civilisation et dépassant des couches sociales qui restaient en arrière, mais essayaient bientôt de monter elles-mêmes.

Et, enfin, dans chaque classe, l'individu qui a pu se développer est devenu supérieur à ce qu'il était, s'est haussé au niveau de ceux qui lui étaient supérieurs, a distancé ceux qui restaient au degré inférieur et a fourni sa part de force et de vitalité à l'ensemble. Le progrès social est lié au progrès individuel et l'un et l'autre reposent sur l'inégalité.

C'est là un point qui mérite, me paraît-il, d'être mis en lumière et je crois qu'il y a de l'intérêt à rechercher, dans les faits, les origines du progrès et son mode de réalisation.

Prenons donc l'homme de nos régions dans la période quaternaire : le progrès résulte chez lui de ce que, à un certain moment, le temps et les forces ne sont plus absorbés complètement par la satisfaction des besoins immédiats. Il y a alors de l'activité au repos, de la force en réserve qui peut être employée à des nécessités moins pressantes, telles que la fabrication des armes, la production du feu.

Les hommes ont d'abord consacré tous leurs efforts à lutter contre les éléments, à résister aux forces aveugles de la nature qui menaçaient leur vie, à s'abriter contre le froid, la pluie ou le soleil, à se protéger contre les inondations, la sécheresse ou la famine, à se procurer, n'importe comment, la nourriture quotidienne et à recommencer tous les jours le même combat.

Dès qu'ils ont eu un instant de répit, dès qu'ils ont pu se reposer et réfléchir à un avenir plus lointain que l'heure présente, ils ont eu une réserve disponible, une épargne pour leur développement futur. Et ce premier instant de répit a été la première lueur de la civilisation et le germe des progrès futurs. L'anthropologie nous montre l'homme d'abord frugivore et sédentaire, puis carnivore et conquérant, enfin omnivore, migrateur et cosmopolite, et s'élevant ainsi progressivement à

Digitized by Google

l'âge de la pierre, à l'âge du bronze, à l'âge du fer (1). Or, il fait un pas décisif en avant, le jour où, ayant créé ce que M. Dupont appelle la *force artificielle* (2), il abandonne un avantage tangible et immédiat, en vue d'un bien moins rapproché; le jour où il comprend qu'il a intérêt à employer sa force de travail à un ouvrage ne lui procurant pas une nourriture sur l'heure, pour augmenter sa puissance d'acquisition de nourriture dans l'avenir; c'est-à-dire le jour où il fabrique des armes pour abattre les animaux, et où il utilise le feu pour faire cuire ses aliments.

Un fait digne d'attention, c'est qu'à un moment donné, grâce à la fabrication des armes et à l'utilisation du feu, l'individu a puisé, dans une alimentation plus riche, un surcroît d'activité cérébrale dont il a profité pour améliorer son sort (3).

Dans une communication importante, faite le 26 avril 1893 à la Société d'anthropologie, M. le professeur Heger développe cette idée que « l'action du feu a permis à l'homme d'acquérir « un régime artificiel et de se procurer ainsi une *disponibilité* « *d'énergie* qui a été une condition essentielle des progrès de « l'individu ».

Le point de départ, c'est une économie de force physique et intellectuelle et l'adaptation de la réserve disponible à des faits nouveaux. De cette source unique, l'épargne, découlent tous les progrès : le développement technique, l'appropriation des produits du sol, l'échange de ces produits, et surtout la division du travail, dont l'influence a été colossale.

En effet, il y a d'abord chez l'homme un effort volontaire; les actes volontaires répétés deviennent réflexes et laissent du champ à la volonté qui, libre de s'appliquer à des buts nouveaux, utilise la force emmagasinée pour la satisfaction de besoins de plus en plus élevés. Or, la division du travail est

(1) DUPONT, *Bulletin de la Société belge de géologie*, t. VI, 29 novembre 1892.

(2) DUPONT, *Bulletin de la Société d'anthropologie*, t. XII, fascicule 2, 1893.

(3) HEGER, communication à la Société d'anthropologie de Bruxelles, le 26 avril 1893, t. XII, p. 43.

Digitized by Google

l'application de ce principe : elle constitue une épargne énorme de force créatrice et contribue à son tour à accélérer la marche de l'humanité.

Chacun produisant ce qu'il a l'habitude de produire, produit plus facilement et plus rapidement et consacre au progrès le surcroît de temps, de vigueur, de conscience ainsi réservés. L'extension du nombre des actes réflexes, profitant à l'extension de la vie intellectuelle, permet à l'intelligence d'aller toujours plus haut et de voir toujours plus loin.

Dans la société comme chez l'individu, les actes d'abord conscients, devenus ensuite habituels, sont de plus en plus nombreux ; et l'individualité nationale, appuyée sur une réserve de coutumes traditionnelles, trouve moyen d'arriver à un développement toujours plus puissant : Les Éburons, les Nerviens, les Ménapiens se donnaient beaucoup de peine pour atteindre à des résultats que le Belge moderne obtient pour ainsi dire automatiquement. Le progrès est donc plus rapide aujourd'hui qu'alors. Mais alors comme aujourd'hui le procédé est le même.

Toute la civilisation est là en germe. Et si les explorateurs des cavernes de la Lesse, en mettant à découvert des fétiches, des ornements, des ossements sacrés, des talismans et des amulettes, nous montrent l'homme de ces jours lointains arrivant déjà à la conception enfantine et grossière mais indéniable de l'idéal, de « quelque chose de mystérieux et de puissant qui dépasse les limites de son horizon borné » (1), ne faut-il pas rapporter encore ce phénomène d'ordre supérieur et transcendant au même principe : un excédent croissant d'énergie au repos, permettant à une proportion croissante d'activité de s'appliquer à des buts toujours plus élevés ?

Nous sommes aux antipodes de la théorie de Rousseau et de l'état de nature : bien loin d'être le retour à l'état de nature, le progrès est dans l'effort de l'homme pour sortir de l'état de nature, où la force aveugle est tout, et pour entrer dans la civilisation où l'idéal, la force intelligente et morale l'emporte chaque jour davantage.

(1) GOBLET, *L'idée de Dieu*. Bruxelles, 1892, p. 21.

Digitized by Google

Eh bien, ce qui se passe dans l'obscurité des époques primitives se reproduit à travers toutes les époques historiques : l'homme tend d'abord au nécessaire, ensuite au superflu. Mais le superflu devient bientôt à son tour le nécessaire et la poursuite du bonheur continue à l'infini. La même transformation, qui fait du troglodyte le travailleur du bronze et du fer, fait de l'esclave romain le colon attaché à la terre et du colon le serf féodal. C'est de la même façon que le serf taillable et corvéable à merci devient l'ouvrier discipliné, enrégimenté dans les cadres protecteurs des corporations, et que celui-ci devient le petit bourgeois du XVIII^e^ siècle.

C'est de cette façon, enfin, que l'ouvrier libre, mais dégradé et impuissant, du début de notre siècle devient l'ouvrier moderne, le coopérateur, dont l'élite pénètre dans la classe bourgeoise, et que l'histoire économique de l'Europe nous fait assister, depuis la Renaissance, à l'émancipation de la classe moyenne, depuis la Révolution à l'émancipation de la classe ouvrière.

Le procédé de civilisation qui a émancipé les hommes trois mille ans avant l'ère chrétienne est encore celui qui agit sous nos yeux. De même que l'ontogénèse reproduit la philogénèse, un état social donné possède des représentants des diverses phases du développement de l'humanité.

Notre culture avancée renferme des couches sociales qui sont l'équivalent des tribus primitives : comme celles-ci, en effet, les prolétaires sont au bas de la montée qui conduit à la civilisation; ils ont, comme ces tribus, un idéal à atteindre : « plus de bien-être », et ils y marchent par la même voie : « économie de la force physique et intellectuelle ».

Telle est la signification du mouvement pour les hauts salaires et la réduction des heures de travail qui occupe une si grande place dans la lutte économique moderne. L'ouvrier de nos usines, comme celui qui taille le silex à l'âge du mammouth, commence à s'élever le jour où il a la certitude du pain quotidien. Comme lui, il se développe quand un régime alimentaire plus substantiel augmente ses forces. L'ouvrier moderne progresse quand l'organisation industrielle et le payement à la

Digitized by Google

pièce lui permettant de produire plus en moins de temps et accroissant ainsi son revenu total lui laisse en salaires comme en heures de repos de quoi augmenter son bien-être, cultiver son intelligence et son cœur et participer à la vie de famille.

Lassalle, Karl Max, Engel, en affirmant la loi d'airain du salaire qui, d'après eux, augmentait sans cesse les profits de l'industrie et maintenait l'ouvrier au strict nécessaire, affirmaient une loi contraire à toute la tradition de l'humanité. Ils déniaient au prolétariat la possibilité du progrès et ne lui laissaient d'autre issue que la révolution.

Cette loi n'a pas été confirmée par l'expérience; les faits lui ont donné tort. L'ouvrier actuel est, au point de vue physique, intellectuel et moral, supérieur à l'ouvrier d'il y a soixante ans. Il est mieux logé, mieux nourri, mieux vêtu. Le prix des denrées ayant baissé, en même temps que le taux des salaires montait, l'ouvrier, avec plus de ressources que jadis, peut, pour le même prix, se procurer plus de choses que jadis. La durée moyenne de sa vie a augmenté; il est plus instruit, plus capable. Il a trouvé dans des conditions meilleures d'industrie l'excédent nécessaire à son amélioration et s'est créé des besoins plus élevés, absolument comme son prédécesseur de la période quaternaire a puisé dans les conditions meilleures du régime carnivore l'excédent nécessaire à son émancipation.

Parmi les ouvriers modernes, les ouvriers anglais et américains sont à leur tour supérieurs à leurs frères du continent. L'ouvrier anglo-saxon constitue le type accompli de l'ouvrier contemporain. C'est lui qui fournit à l'industrie la plus grande somme de travail et de capacité; c'est lui qui a la nourriture la plus substantielle, l'instruction la plus variée, la vie de famille la plus complète. C'est aussi lui qui, dans le monde entier, a les plus forts salaires et les plus courtes journées de travail et qui peut appliquer à son développement la réserve d'énergie la plus considérable.

« Nos mineurs, dit Rupert Kettle, sont physiquement et « intellectuellement un type hautement progressif de l'huma- « nité, d'où sont sortis quelques-uns de nos inventeurs et de « nos législateurs les plus éminents. »

Digitized by Google

Et l'histoire économique de l'Angleterre permet de saisir ici sur le vif la marche du progrès, car l'ouvrier anglais, que l'on admire aujourd'hui, c'était, au début du siècle, une bête de somme avilie, dégradée; les enquêtes industrielles de l'époque dépeignent les ouvriers comme des misérables sans ressort, comme des brutes vivant dans l'ignorance, la débauche, l'ivrognerie, au milieu de fièvres contagieuses et d'épidémies foudroyantes, travaillant jusqu'à l'épuisement de leurs forces pour un salaire de famine qu'on allait dépenser au cabaret.

Et ce prolétariat violent, haineux, désespéré, est devenu une force sociale, un des facteurs de la prospérité nationale et de la civilisation, parce que, vers 1830, il a pu commencer à travailler moins longtemps, à manger plus et à épargner ainsi de la force intellectuelle et physique (1).

En résumé, l'ouvrier se perfectionne d'autant plus qu'il donne satisfaction à des besoins plus élevés, et à mesure que les moyens d'y satisfaire lui sont fournis, de nouveaux désirs s'éveillent en lui.

Ce mouvement est inéluctable; il est continu. Nous le voyons apparaître à travers les communications de MM. Dupont et Heger sur l'homme primitif; nous le voyons persister à travers les constatations du grand statisticien Giffen sur les conditions d'existence de l'ouvrier anglais (2). Et il n'est pas spécial à l'ouvrier, il pousse en avant toutes les classes sociales.

Le bourgeois a aujourd'hui une situation bien supérieure à celle de ses pères. Lui aussi, avec des capitaux plus abondants, peut se procurer plus de choses. Il ne se contenterait plus de la vie simple, frugale, modeste, uniforme du bourgeois d'il y a cent ans. Il lui faut le confort et les raffinements du luxe; il recherche même les excitations nuisibles d'une vaine ostentation. Mais, en résumé, il est en progrès sur ses aïeux, comme l'ouvrier affranchi était en progrès sur le serf; comme

(1) Voir « Les hauts salaires, les courtes journées de travail et les unions professionnelles », par ADOLPHE PRINS. *Revue de Belgique*, 15 avril 1893.

(2) ROBERT GIFFEN, *The Progress of the working classes*. London, 1884.

Digitized by Google

le chevalier du XIIIe siècle était en progrès sur les compagnons de Charlemagne; comme le citoyen romain était en progrès sur l'homme déjà civilisé de l'âge du fer.

Et pourtant, pas plus que l'ouvrier, le bourgeois ne se déclare satisfait de son sort; lui aussi a des désirs nouveaux succédant à des désirs satisfaits; lui aussi veut monter toujours et rêve de nouvelles conquêtes. Il obéit à la loi du progrès qui est la loi de tous les individus et de tous les groupes doués d'une activité consciente et volontaire, et ce désir toujours renouvelé au cœur de l'homme, c'est la poussée éternelle de la sève qui revient et monte, et entretient la vie, et fait que la société recule sans cesse les limites de son horizon. Le jour où les hommes, tous égaux, seraient tous contents de leur destinée, et qu'il n'y aurait plus pour eux d'idéal à atteindre sur cette terre, je pense que la société croupirait comme une eau stagnante.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que le phénomène du progrès, ramené à ses termes les plus simples, consiste dans le passage du type inférieur à un type supérieur. Et ceci admis, un nouvel ordre d'idées s'impose à nos méditations.

Reprenons la tribu primitive de l'époque quaternaire. Elle ne nous offre pas de classes sociales. Tous les membres de la tribu sont au même niveau; tous luttent pour le nécessaire. Ils ont tous le même but : améliorer leurs conditions d'existence. Et à un certain moment, grâce au procédé signalé plus haut (l'emploi de la force artificielle, la fabrication des armes, l'utilisation du feu, etc.), les mieux doués y parviennent plus vite que les autres.

Mais dès ce moment aussi, le problème se complique : il n'y a plus seulement en présence des êtres qui tendent instinctivement au bien-être; il y a à côté de ceux qui s'élèvent, d'autres qui restent stationnaires, à côté de ceux qui luttent pour le superflu, d'autres qui continuent à lutter pour le nécessaire, et à mesure que la civilisation progresse, le contraste entre les privilégiés et les déshérités est plus frappant.

L'accession de l'homme primitif à la civilisation, au bonheur, est donc une des faces de la question. Il y en a une

Digitized by Google

autre : quand, à un moment quelconque de l'histoire, l'humanité arrive à un degré quelconque de civilisation, cela ne veut pas dire que tous les individus soient arrivés à ce même degré de culture et de bonheur. Il y a toujours des retardataires, et la seconde face de la question, c'est la participation du plus grand nombre possible d'individus aux conquêtes réalisées. L'homme passant du type inférieur au type supérieur, voilà le progrès individuel. La participation du plus grand nombre possible d'hommes à la vie du type supérieur, voilà le progrès social.

Et la loi du progrès trouve ici dans l'inégalité un nouvel aiguillon. L'homme des temps primitifs est poussé par son instinct à chercher mieux que ce qu'il a. Dans la civilisation, le déshérité compare, non seulement la réalité à l'idéal, non seulement ce qu'il est à ce qu'il pourrait être, mais aussi sa condition à la condition de ceux qui vivent déjà à un degré supérieur, il voit son rêve matérialisé dans la vie de ses semblables; et il lui semble qu'il n'a qu'à étendre la main pour atteindre à leur niveau, et c'est là ce qui le pousse en avant.

Et si telle est la marche du progrès, la thèse darwinienne de la sélection naturelle par la lutte n'est pas suffisante pour expliquer le progrès. La loi biologique de la survie des plus aptes est vraie au début, elle est la loi de l'état de nature; d'une époque où, dans la lutte de tous contre tous, les plus forts triomphent des plus faibles et servent ainsi au développement de l'espèce. Mais cela n'est plus vrai dans l'état de civilisation. La théorie darwinienne explique l'émancipation de l'individu primitif, elle justifie au début l'égoïsme des forts. Mais si on la prolonge à travers les siècles, elle fait de l'histoire une lutte zoologique. Elle nous livre en pâture aux puissances aveugles de la nature, alors que les hommes mettent leur orgueil à y avoir échappé.

On n'est donc pas dans le vrai en se bornant à transplanter la théorie darwinienne de l'état de nature dans l'état de culture, du domaine zoologique dans le domaine moral et social.

Pour qu'elle pût être appliquée au milieu de nous, il faudrait considérer les temps écoulés comme non avenus, retourner en

Digitized by Google

arrière et, comme l'a montré M. de Laveleye (1), abolir les richesses et l'hérédité et n'accorder de valeur qu'à la fatalité physique contre laquelle l'homme s'est efforcé de réagir.

Sous l'empire de la fatalité physique, le progrès individuel n'est peut-être que la lutte des supérieurs contre les inférieurs qu'ils écrasent. Sous l'empire de la liberté et de la civilisation, le progrès social doit être l'accession des inférieurs au niveau des supérieurs qui les accueillent. L'évolution biologique à elle seule, si elle n'est pas idéalisée par la fraternité, si elle n'implique pas une évolution morale corrélative, nous replonge en plein dans la barbarie originelle.

Lucrèce nous montre les premiers hommes « incapables de « s'occuper du bien commun, ne connaissant ni lois ni règles « morales dans leurs rapports les uns avec les autres; chacun « s'emparait du premier butin que lui offrait le hasard, et, par « la spontanéité de sa nature, savait vivre et se conserver « pour soi. »

Quand le progrès matériel n'est pas accompagné du progrès moral, il n'a ni signification ni portée et ne nous fait pas sortir de cet état de guerre où règne seul le droit du plus fort.

Un progrès uniquement matériel engendre surtout des besoins et des jouissances. Quand les hommes ont plus de choses à se disputer, le seul résultat c'est que, l'enjeu excitant plus d'envie, la lutte de tous contre tous est plus passionnée, la poursuite de l'intérêt personnel plus ardente, l'égoïsme plus âpre encore, la mêlée plus furieuse.

La croyance que la richesse, à elle seule, fait le malheur du monde, s'éveille déjà dans la conscience populaire à l'aurore de notre civilisation. Nous la retrouvons, cette croyance mystérieuse et sacrée, dans les premiers chants des hommes du Nord, dans ces Sagas scandinaves où la soif de l'or apparaît comme la cause de la détresse de tous ceux qui convoitent le trésor maudit d'Andvari.

La civilisation, qui multiplie les richesses sans multiplier les

(1) DE LAVELEYE, *L'État et l'industrie*. Florence, 1885.

Digitized by Google

liens sociaux et les devoirs sociaux, qui fait progresser les ambitions sans faire progresser en même temps la moralité, la notion du devoir et du désintéressement, produit plus de mal que de bien. Une telle civilisation, Hobbes a raison de la représenter sous la forme hideuse du Léviathan, Rousseau a raison de lui lancer l'anathème.

Le monde n'est pas un conglomérat mécanique de forces individuelles, la société n'a pas uniquement un caractère économique; elle n'a pas uniquement pour but de produire ou d'accroître la richesse; « elle n'existe pas uniquement, comme « le dit Sismondi, pour fournir au plus bas prix des boutons « et du coton ». La richesse économique n'est qu'un des instruments de la civilisation, en faire le but c'est ressembler au roi Midas, qui changeait en or tout ce qu'il touchait et mourait de faim. L'homme est autre chose qu'un accumulateur de capital, et l'erreur de l'économie politique c'est de lui inspirer la conviction qu'il n'est que cela.

Quack nous montre l'Europe à l'époque de la grande exposition de Paris de 1867 (1).

L'industrie semblait arrivée à son apogée; on s'imaginait être au terme du progrès; les splendeurs de la production provoquaient une admiration universelle; et pourtant, au-dessous de cette surface brillante fermentait le sourd mécontentement des travailleurs; l'optimisme officiel cachait les crises, les atrocités de la concurrence, l'incertitude du lendemain; la grande masse ne participait pas à la joie des dirigeants, qui ne s'étaient préoccupés que du progrès matériel.

Cela ne saurait suffire. Partout à l'accroissement de richesse doit correspondre l'accroissement de culture morale.

Les riches sans culture ont plus de puissance pour le vice que pour la vertu. Les grandes capitales nous fournissent le type de ces désœuvrés dont l'existence est végétative et qui ne vivent plus que d'une sorte de vie extérieure, faisant des gestes d'apparat, parlant un langage conventionnel, inventant des nœuds de cravate, pariant sur des chevaux qui les ruinent,

(1) QUACK, *De Socialisten*. 3 vol. Amsterdam, 1885. Introduction.

Digitized by Google

tutoyant des jockeys qui les trompent, et exerçant autour d'eux une influence délétère.

De même de hauts salaires accordés à des ouvriers incultes font parfois plus de mal que de bien en n'ayant d'autre résultat que de développer le chômage et l'alcoolisme. Tel ouvrier rural dans un petit village des Ardennes où il travaille au milieu des siens pour un maigre salaire, est plus heureux mille fois que tel ouvrier urbain qui ne trouve dans un salaire élevé que des occasions d'inconduite de dissipation et de fainéantise.

Un publiciste berlinois, M. Adolphe Schulze, vient d'étudier sur place la condition des mineurs de la Sarre et des mineurs de Silésie.

D'après son enquête, les ouvriers de la Sarre reçoivent un salaire moyen de 6 fr. 50 c. par jour. Mais ils n'ont pas de vie de famille, leur intérieur est sordide et repoussant ; ils vont s'étourdir au cabaret et ils sont profondément aigris.

En Silésie, au contraire, où le salaire est inférieur de moitié à celui de l'ouvrier de la Sarre, mais où le mineur connaît le confort et l'influence bienfaisante du milieu familial, il est heureux.

Ce qui est vrai des bourgeois et des ouvriers est vrai de la société entière. C'est-à-dire qu'une société, même très prospère, mais privée de culture morale, ne réalise pas le bonheur. Accroître la production sans accroître le sentiment altruiste, sans faire pénétrer dans tous les esprits l'idée du devoir, c'est, bien loin d'apaiser la lutte, attiser la haine entre les hommes.

Et ainsi, sous quelque face que l'on examine le problème, l'on aboutit toujours à cette conclusion, que, d'une part, le progrès résultant de l'effort de ceux qui sont en bas pour monter repose sur l'inégalité, et que, d'autre part, le progrès ne pouvant empêcher qu'il ne reste toujours dans un état donné de civilisation des êtres inférieurs, repose sur la moralité qui tempère les rigueurs de l'inégalité. Sans la moralité, les mieux doués auraient le droit d'étouffer le développement des moins bien doués, comme la haute futaie entrave le développement des arbustes qui, à la base des grands arbres, cherchent à pousser sans y parvenir.

Digitized by Google

Toute la question sociale est dans cette organisation de la société, dans la participation du plus grand nombre d'hommes au plus grand bonheur possible, dans la conciliation entre le droit des inférieurs et le devoir des supérieurs.

Comme système politique, le socialisme des Marx, des Guesde, des Bebel est une utopie. Mais le socialisme révolutionnaire est pour nous ce qu'étaient pour Carlyle les révolutionnaires de son temps : « Des verges aux mains de la justice. » Il rappelle, en effet, au respect de la justice et de la morale ceux qui seraient tentés de les fouler aux pieds.

La part de vérité dans le socialisme, c'est, d'abord, l'idée que si les hommes arrivés au but désiré n'obéissent qu'à leur intérêt et ne se retournent plus vers ceux qu'ils ont dépassés, il y a dans la société des germes de dissolution ; c'est, ensuite, la reconnaissance d'une conception sociale organique, supérieure à la conception atomiste ; c'est, enfin, la réaction contre la morale utilitaire, qui, d'Épicure à Bentham et à l'économie politique moderne, n'a jamais été que la régulatrice de l'égoïsme.

La part d'erreur, c'est l'idée que les hommes pourraient tous, au même moment, arriver au même niveau et qu'une fois arrivés à ce niveau, ils pourraient s'y maintenir. C'est la conviction que les abus de l'autorité disparaîtraient le jour où l'autorité, au lieu d'être exercée par la classe moyenne, le serait par la classe ouvrière ; c'est l'opinion que la dictature du travail manuel serait moins funeste que la dictature du capital.

Si l'homme était un être idéal, doué de toutes les perfections intellectuelles et morales, il est probable que le socialisme ou l'individualisme serait chose assez indifférente. Mais c'est précisément parce que l'être humain est imparfait que l'économie politique classique a donné lieu à des abus, et que l'application du socialisme révolutionnaire donnerait lieu à des abus analogues.

Nous devons rechercher l'harmonie sociale, concentrer les efforts universels éparpillés dans l'immensité de l'univers, obéir à cette loi d'"équilibre qui empêche les mondes de

Digitized by Google

s'entrechoquer, le corps humain de se désagréger, la société de périr par l'anarchie. Il est tout aussi injuste et tout aussi odieux de persécuter les supérieurs au nom de l'égalité, que de persécuter les inférieurs au nom de l'inégalité. Avant tout, la société a besoin de cohésion et la crise actuelle ne peut, comme les crises antérieures, se dénouer que par une transaction.

C'est à une transaction qu'ont abouti et les luttes des petits métiers contre les lignages et des compagnons contre les maîtres, au XIII^e^ et au XIV^e^ siècle ; c'est à une transaction qu'ont abouti les luttes religieuses du XVI^e^ siècle, les luttes politiques du XVIII^e^ siècle.

C'est à une transaction qu'aboutira la lutte sociale du XIX^e^ siècle et cette transaction assurera la marche régulière du progrès, en faisant la part de la liberté et de l'autorité, de l'élément individuel et de l'élément social, des droits et des devoirs de chacun.

La conciliation entre la liberté et l'autorité, c'est l'autorité décentralisée, substituée à l'État centralisateur ;

La conciliation entre l'élément individuel et l'élément social, c'est le groupement social des intérêts, substitué à l'isolement de l'individu.

La conciliation entre les droits et les devoirs de chacun, c'est la morale de la fraternité, du désintéressement et de l'amour, substituée à la morale de l'égoïsme et de l'intérêt personnel.

(A suivre.) A. PRINS.

1^er^ août 1893.

Digitized by Google

LA PSYCHOLOGIE AU LABORATOIRE

> Ne fût-ce qu'en vue de la sévère discipline de l'esprit, il faudrait faire peu de cas du philosophe qui n'aurait pas travaillé une fois dans sa vie à éclairer quelque point spécial de la science.
>
> E. RENAN (*Fragm. philos.*, p. 292).

Quand celui que l'on s'était habitué à considérer comme un esclave se lève et réclame ses droits, ceux qui gouvernent s'étonnent et ne parviennent pas à concevoir comment la société pourrait se maintenir, si les esclaves devenaient libres et si le dogmatisme de l'ordre social jusqu'alors observé cessait de rencontrer partout l'obéissance silencieuse qu'il réclame.

Quand une science maintenue en servitude par d'anciens systèmes se dérobe à leur joug et devient indépendante, les philosophies établies s'émeuvent, et proclament que l'âme humaine, la morale et la société sont en danger. Et ces manifestations sont d'autant plus vives lorsque la science qui s'émancipe est de celles qui, par leurs fonctions mêmes, semblent appelées à marquer avec le plus de dureté les erreurs et les immobilités paresseuses des dogmes.

C'est ainsi que l'histoire récente de la philosophie constate les luttes que la nouvelle psychologie a dû soutenir et doit chaque jour soutenir encore contre les esprits accoutumés à des systèmes commodes, qui ne dérangent ni la belle ordonnance des traditionnelles conceptions, ni le repos d'un état de choses

Digitized by Google

facile et obéissant, qui s'est formé dans l'obédience passive, à l'ombre des « idées reçues ».

Quand grandit une science nouvelle, ce que font d'abord ses adversaires, c'est de chercher à l'accabler sous des *raisonnements*. Ils raisonnent en s'appuyant sur leurs idées à eux. Malheureusement, dans la plupart des cas, on ne raisonne jamais au delà de soi-même, ce qui condamne le raisonnement à demeurer singulièrement improductif.

Mais en dépit des raisonnements et des négations, la science nouvelle entraîne avec elle les forces jeunes et productrices. Autour des fondateurs géniaux d'une science se groupent tous les enthousiastes, ceux qui ont l'intuition du progrès et l'amour de l'en-avant, qui n'hésitent pas à sacrifier leur tranquillité, leur vigueur, leur temps, aux idées qu'ils pressentent justes et grandes. A cette vaillance, à cette poussée vers l'avenir, s'attache un charme puissant, une poétique de l'existence, et toutes ces aspirations vers ailleurs entraînent en un irrésistible élan les esprits dans lesquels elles ont pénétré.

On peut affirmer d'avance qu'aussi fortes et invétérées que soient les résistances, leurs moments sont comptés : l'histoire de l'humanité est le récit des vaillances victorieuses.

Plus que toute autre science, la psychologie s'est heurtée aux oppositions le jour où, se dérobant aux systèmes dont elle avait été l'esclave, elle s'est affranchie pour devenir science indépendante. La patience et la finesse de perception de Fechner, les vues géniales et l'encyclopédique coup d'œil de Helmholtz, la prudence et la force tranquille, sûre d'elle-même, de Wundt, la clarté d'exposition, l'art de grouper et de formuler nettement de Ribot, l'entraînement communicatif et la largeur de pensée de Richet, ont établi définitivement les droits à l'existence d'une psychologie exacte, expérimentale. La psychologie exacte existe désormais ; partout s'élèvent ses laboratoires.

C'est en ces moments de formation que le travail le plus actif est nécessaire ; aussi, grâce à la vaillante initiative du rec-

Digitized by Google

teur de l'Université de Bruxelles, M. Hector Denis, qui par son cours de psychologie contribue largement à faire connaître chez nous les découvertes les plus récentes de la nouvelle science, et par son propre exemple élève l'esprit des jeunes gens dans le respect des beaux et sincères dévouements à l'humanité et des géniales conceptions des grands penseurs,—c'est grâce à Hector Denis, disais-je, qu'un généreux donateur, dont l'attachement au progrès s'est déjà affirmé ailleurs, M. Casimir, a bien voulu nous mettre en mesure d'acquérir les instruments nécessaires aux recherches de la psychologie expérimentale. Le conseil d'administration de l'Université a mis un local à notre disposition, et il existera dès cet hiver, à Bruxelles, un laboratoire de psychologie expérimentale, sous la direction de M. Hector Denis, secondé par mon excellent ami Paul Stroobant (1) et par moi-même. Le laboratoire permettra de faire connaître expérimentalement aux étudiants de l'Université comment ont été formées les méthodes et obtenus les résultats de la nouvelle psychologie, en même temps qu'il permettra de joindre au cours de psychologie que le conseil d'administration de notre Université a bien voulu m'autoriser à faire à l'école des sciences sociales, des démonstrations expérimentales, qui rendront concrètes et visibles les lois des phénomènes psychiques, en reproduisant les expériences essentielles. Le laboratoire lui-même sera organisé d'après le plan des travaux projetés pour chaque année, et nous espérons pouvoir éclaircir quelques points nouveaux et apporter notre contingent de faits à la psychologie exacte et scientifique.

(1) M. Paul Stroobant, astronome-adjoint à l'Observatoire et docteur en sciences physiques et mathématiques de l'Université de Bruxelles, connu en astronomie par des travaux antérieurs, s'est beaucoup occupé, dans ces dernières années, de recherches qui ont à la fois une portée pratique considérable pour les observations de passage, et une grande valeur théorique en psychologie expérimentale. Je citerai sa « Note sur le diamètre du soleil et de la lune et l'équation personnelle dans les observations de passage » (extrait des *Bulletins de l'Académie royale de médecine*, 3e série, t. XXIII, n° 4, 1892) et ses « Recherches expérimentales sur l'équation personnelle dans les observations de passage », publiées dans le *Bulletin astronomique* de Tisserand, à Paris, 1892.

Digitized by Google

Qu'est-ce que la psychologie exacte et scientifique? Quelle est sa raison d'être? En quoi consistent ses méthodes? Qu'a-t-elle découvert? Que permet-elle d'espérer? C'est ce que je vais tâcher d'expliquer le plus simplement dans les pages qui suivent.

I

Quelle que soit l'interprétation logique que le philosophe puisse donner du mot *loi*, chacun comprend ce que ce mot signifie, quand on l'emploie dans les sciences exactes : lois relatives à la chute des corps en physique; lois de l'hémodynamique en physiologie; en psychologie, loi de Weber, qui exprime le rapport entre la sensation et l'excitation extérieure qui la provoque : trois exemples pris au hasard.

Toute loi est le résultat de l'étude expérimentale et de la mesure des phénomènes; c'est la fixation en formules mathématiques d'une constance observée dans certaines séries de phénomènes.

En effet, pour découvrir des lois scientifiques, il faut étudier les phénomènes. Il ne s'agit pas ici d'inventer des principes, d'après ses convenances personnelles; le mérite d'une loi est, au contraire, de pouvoir être retrouvée sous des ensembles déterminés de phénomènes, chaque fois que ces phénomènes se produiront dans les mêmes conditions. Que faut-il donc pour analyser les phénomènes avec précision et exactitude? Il faut les *mesurer*. Sans mesure, pas de science exacte. Si l'on sort de la mesure, on entre dans l'hypothèse. Or, l'hypothèse n'est pas une loi; c'est une combinaison de notre pensée; elle n'a rien de définitif; elle n'est qu'un plan vague, qui sera ou vérifié ou détruit par l'expérience ; elle relève de la pure logique humaine, tant qu'elle ne s'appuie pas sur l'observation. La connaissance hypothétique a donc sa haute dignité logique, mais elle ne suffit pas pour constituer la science. Toute connaissance qui ne se base pas sur la mesure est hypothétique. Mesurer est donc la méthode réelle, indispensable à la constitution des sciences.

Digitized by Google

Pour mesurer les phénomènes, il faut pouvoir les observer. Donc l'observation est la méthode indispensable pour parvenir à la vérité scientifique. Pour augmenter le nombre des phénomènes à étudier, l'observation s'aide de l'expérimentation : cette dernière consiste à provoquer la production des phénomènes, en faisant agir toutes les conditions qui entraînent nécessairement l'apparition des phénomènes que l'on veut observer. L'expérimentation permet de varier dans tous les sens ces conditions, et, par conséquent, de graduer les phénomènes, de les mesurer avec une exactitude d'autant plus grande que l'on connaît plus exactement leurs facteurs.

Donc, sans mesure pas de science. Mesure signifie étude des phénomènes par l'observation et l'expérimentation.

A l'appui de ces axiomes, nous citerons quelques faits empruntés à la méthodologie des sciences. L'économie politique se perd en d'impuissantes déclamations, tant qu'elle se borne aux raisonnements; elle ne devient science exacte qu'avec la statistique, qui permet d'observer de vastes ensembles de phénomènes sociaux et de chercher leurs lois. Aujourd'hui, on a reconnu qu'elle pouvait même aider à se constituer en sciences exactes des sciences plus complexes et moins avancées qu'elle, telles que la morale.

La morale, aussi longtemps qu'elle reste dogmatique et qu'elle relève de raisonnements vagues, ne parvient à s'imposer que par la force et par l'autorité brutale. Valeur scientifique : zéro. — Conséquence sociale : révolution. Dans de pareils systèmes, la morale varie d'individu à individu, de peuple à peuple; une morale sociale n'est possible que par la science. Car si l'on admet une morale métaphysique, basée sur les convenances de la raison, et non sur des vérités scientifiquement démontrées, chacun prétendra être seul en possession de la véritable et unique morale. Aussi, de même que jadis il y eut des guerres de religion, aujourd'hui il y a des guerres de morale. L'état social et moral du XIX^e^ siècle s'appelle anarchie. Voilà où mène une morale non scientifique.

Digitized by Google

La morale ne devient scientifique que lorsqu'elle devient science d'observation. Alors, elle analyse l'évolution des conceptions morales; elle recherche les rapports entre l'état juridique de chaque époque et la psychologie des mœurs; elle mesure l'influence des phénomènes physiques, biologiques, économiques, sur les actions humaines : une semblable morale est une science exacte, elle cherche des lois que tous reconnaîtront, la *mesure* étant sa méthode. Elle pourra donc un jour, forte de ses bases scientifiques, indiquer avec autant de certitude que l'astronomie, les lois que la gravitation sociale des peuples aura à suivre, et auxquelles les gouvernements auront à se soumettre.

De même pour la physiologie, pour la chimie, pour la physique : mais ces sciences étant parvenues depuis longtemps à leur phase scientifique, personne n'ose plus contester la valeur de leurs méthodes actuelles.

La psychologie n'a pas un sort aussi heureux. Comme il subsiste encore des adeptes de l'ancienne psychologie, ils ne se font pas faute d'accabler la psychologie expérimentale, cette intruse, et de contester, à priori, ses découvertes les plus évidentes.

Mais si la psychologie expérimentale demande à son tour, bien poliment, à l'ancienne psychologie ce qu'elle a découvert, celle-ci répondra : Qu'avons-nous besoin de découvrir? Nous dictons les lois de l'esprit humain. — Et comment les connaissez-vous, ces lois? — Nous les avons trouvées en nous-mêmes; il nous a suffi de regarder en notre âme.

Examinons. Pas de loi sans une connaissance exacte des phénomènes, puisque la loi n'est autre chose que l'expression de la marche même des phénomènes. Or, pas de connaissance exacte des phénomènes sans la mesure. Pas de mesure sans l'observation, à laquelle doit se joindre, si possible, l'expérimentation. Dans quelles conditions sont possibles l'observation et l'expérimentation en psychologie?

L'ancienne psychologie invoque l'observation interne. Cette observation consiste pour le psychologue à regarder fonctionner

Digitized by Google

son esprit. D'abord, le psychologue y lit ce qu'il veut bien y lire. Ensuite, écoutez plutôt ce que le vieux Kant disait de ce genre d'observation :

« Pour peu que je veuille me regarder penser, je modifie, par le fait même, tout le cours de mes réflexions : je suis absorbé dans une idée ; tout à coup, l'envie me prend de me regarder penser; immédiatement, l'idée dans laquelle j'étais absorbé disparaît, et voilà que fuit précisément le phénomène que j'aurais voulu observer.

« La seule intention de m'observer modifie le cours de mes idées. Si donc j'en suis réduit à l'observation interne, toute psychologie exacte est impossible. »

Que faut-il donc? Une mesure Or, il n'y a pas de mesure interne dans la conscience. Par conséquent, il faut une mesure extérieure. C'est donc non par un caprice de savant, mais par une inéluctable *nécessité* que la psychologie s'est constituée en science exacte. Cela *est* désormais.

Maintenant, devons-nous pour cela repousser sans examen les documents fournis par l'analyse de nos sentiments? Qui serait assez borné pour se priver d'une aussi abondante source de savoir? Personne. Même les plus folles des illusions, et les illusions de la folie sont autant de documents qu'il n'est pas permis au psychologue d'ignorer ou de vouloir nier. Il est donc parfaitement injuste d'accuser d'exclusivisme la psychologie expérimentale.

Mais ce que l'étude critique des psychologies nous *force* à admettre, c'est notre incapacité à créer une science exacte en dehors des méthodes basées sur la mesure. Donc, il faut que nos sentiments et nos illusions puissent, pour prendre place dans la science exacte, être mesurées : et ici encore, la psychologie expérimentale apparaît comme une *nécessité* inévitable.

Il est absolument nécessaire de délimiter les domaines : ce qui ne se mesure pas n'est pas objet de science exacte. En dehors du phénomène et de la loi, nous pénétrons dans un royaume qui n'est plus celui de la science. Les choses que nous

Digitized by Google

y trouvons ne peuvent constituer la science, mais bien plutôt l'hypothèse et la croyance. Nous admirons avec égale ferveur tous les efforts de l'âme humaine ; nous ne voulons rien rabaisser ; mais nous croyons légitime de séparer, avec Kant, pour la connaissance, les phénomènes et la chose en soi. Quelle que soit l'interprétation que l'on donne de ces deux termes, il y a dans cette distinction une vérité telle, que son influence s'est fait sentir pendant notre siècle dans toutes les branches de la philosophie (1).

Il suffirait d'énumérer les *illusions* auxquelles les sens et l'esprit sont sujets, pour expliquer, par le fait même, la *nécessité* qui a forcé la psychologie à abandonner les méthodes d'observation interne et d'erreur individuelle, et à devenir expérimentale.

Ces illusions ont été parfaitement cataloguées et définies par James Sully (2). Comme Sully le dit très bien : « Pour l'analyse et l'explication de l'illusion, on peut s'attendre à ce que le psychologue fasse plus que le médecin. » Au psychologue appartient donc en ceci une haute mission éducatrice et sociale en même temps que théorique. L'illusion pénètre jusque dans le domaine de la sensation la plus normale. On connaît les curieuses recherches de E.-H. Weber, désignées sous le nom d'*esthésiométrie*, d'après lesquelles, lorsque les deux pointes d'un compas sont appliquées sur la peau à une certaine distance l'une de l'autre, elles donnent tantôt la sensation réelle de deux pointes, tantôt la sensation d'une seule pointe, selon les parties de la surface tactile auxquelles l'instrument est appliqué : exemple d'illusion dans des sensations parfaitement normales.

D'après Sully, les illusions de la perception peuvent être passives ou actives. Les illusions passives sont ou déterminées par l'organisme même, ou déterminées par l'entourage, le monde extérieur. Parmi les illusions qui relèvent de l'organisme,

(1) Voir, à ce sujet, le dernier livre de PAULSEN, professeur à Berlin : *Einleitung in die Philosophie*, 1893.

(2) *Les illusions des sens et de l'esprit*. Paris, librairie Germer-Baillière, 1893.

Digitized by Google

une première série provient des *limites* de la sensibilité : ainsi tantôt de légères impressions passent inaperçues, tantôt nous exagérons les différences entre les sensations : ainsi, entre deux objets, tous deux faiblement éclairés, nous percevons plus fortement les différences d'intensité lumineuse que s'ils sont vivement éclairés (Fechner et Helmholtz); il nous arrive aussi de ne pas distinguer du tout des impressions bien distinctes, et de les fusionner en une seule; enfin, nous continuons souvent malgré nous un mouvement organique, et croyons que ce mouvement provient de l'extérieur : c'est ainsi que lorsque nous sommes entraînés à toute vitesse par un train, par exemple, si après avoir regardé au dehors nous fixons dans le compartiment un objet immobile, il nous paraît également en mouvement : c'est en réalité une illusion qui provient du mouvement des muscles moteurs de l'œil. On pourrait ajouter à cela, par contraste, le cas de bruits continus — une source, un moulin — qui finissent à la longue par ne plus être perçus.

Une seconde série résulte des *variations* de notre sensibilité : ainsi les derniers kilomètres d'une longue journée de marche nous paraissent plus lourds et plus lents; ou encore, si nous sortons d'une chambre noire, la clarté extérieure nous paraît beaucoup plus vive qu'elle ne l'est en réalité.

J. Sully cite également les erreurs de direction des objets, produites par les déviations du globe oculaire; il rappelle aussi le fait que, quand deux surfaces de notre corps ne sont pas habituées à être impressionnées ensemble par un objet, nous percevons deux objets au lieu d'un. Exemple : vous placez une bille entre l'index et le troisième doigt; vous ne percevez, tout naturellement, qu'une seule bille. Mais si vous forcez votre troisième doigt, en le plaçant au-dessus de l'index, de manière que la bille se tienne entre le côté de l'index tourné ordinairement vers le pouce et le côté du troisième doigt tourné ordinairement vers le quatrième (deux surfaces qui ne reçoivent jamais ensemble une seule et même excitation extérieure), vous percevez deux billes, bien qu'il n'y en ait qu'une : illusion de la perception.

Digitized by Google

Passez aux conditions extérieures : le bâton plongé à moitié dans l'eau paraît brisé; la lune derrière les déchirures des nuages de tempête paraît se mouvoir dans le sens contraire des nuages; le stéréoscope donne l'illusion de la profondeur en faisant converger vers l'œil deux images dissemblables, mais planes; dans le Tyrol, la clarté de l'atmosphère rapproche du spectateur, par illusion, des sommets fort éloignés.

Et les illusions de l'art, les tableaux qui donnent l'illusion de la profondeur par la gradation dans l'intensité lumineuse, les dessins la donnant par des dispositions déterminées, qui font l'objet des lois de la perspective! Et les erreurs de notre perception de la forme des objets! Et les illusions qui résultent de l'habitude de voir ainsi, plutôt qu'autrement! Et les impressions qui proviennent du contraste des couleurs, des rapports avec le milieu ambiant! Enfin, ce fait que « certains types d'expérience familiers se présentant fréquemment, laissent dans l'esprit des dispositions permanentes » (p. 67), une loi dont les conséquences *pratiques*, au point de vue de l'éducation, n'échapperont à personne.

Outre cette longue série d'illusions passives, considérons les illusions actives; nous y rencontrons le choix volontaire d'une image dans les nombreux cas où le monde extérieur nous présente des formes ambiguës; certaines figures géométriques peuvent nous paraître, à volonté, convexes ou concaves; ajoutez-y les prédispositions involontaires de l'esprit, l'influence de l'attente, les hallucinations, et vous aurez une idée — déjà précise, quoique rapidement construite — des multiples illusions auxquelles la vie de chaque jour expose chacun de nous.

Or, pour corriger ces illusions et s'en rendre compte, il faut l'observation et l'expérience. L'enfant n'expérimente-t-il pas continuellement? Cette méthode n'est-elle pas bien plus fondée dans la nature humaine que les procédés artificiels et arbitraires d'un métaphysicien qui cherche à voir penser son âme, et risque de se tromper à chaque instant, d'être le jouet des plus grossières illusions? Seulement, une expérience sommaire et

Digitized by Google

pratique, comme celle de l'enfant, tout en étant le point de départ d'une connaissance exacte, ne suffit pas à la science. La science doit nécessairement s'armer de toutes les méthodes les plus exactes; elle doit examiner les phénomènes dans leurs diverses conditions, les mesurer, trouver des lois mathématiquement exprimables. Elle aidera ainsi à redresser de plus en plus l'erreur et l'illusion. La méthode, dans toute science, consiste surtout à éliminer l'erreur que notre ignorance et notre présomption entraînent naturellement avec elles. Et c'est en psychologie surtout que cette erreur a été immense, car les phénomènes de notre pensée, de notre vouloir, de nos sentiments, sont la résultante de forces infiniment plus complexes que les phénomènes purement mécaniques. Dès lors, tout l'effort des psychologues doit se porter sur l'analyse patiente de ces phénomènes. Que penser, au moment où la psychologie se dégage enfin des superstitions, de rencontrer parmi les jeunes (rarement, par bonheur, mais cela se rencontre!) des écrivains qui se traînent misérablement à la remorque de la routine? Ou bien ils ne comprennent rien à la science, ou bien des motifs personnels étrangers à la science les poussent à la combattre.

(*A suivre.*) GEORGES DWELSHAUVERS.

Digitized by Google

OBSESSION

Mon ami Octave B..., un camarade d'université, esprit positif, mathématicien profond et savant ingénieur, ayant parcouru en explorateur les vastes déserts africains, un jour que notre vagabonde causerie s'était engagée sur les terres réservées de l'occulte et du merveilleux, me fit le récit que je transcris ici :

« Il y a quelques années, je vins à Bruxelles. Longtemps j'avais été éloigné de la capitale flamande, où de chers souvenirs me rappelaient, et vers laquelle, dans mes pérégrinations les plus hasardées, se reportait mon esprit tout plein encore des fraîches impressions de ma jeunesse éclose librement sur cette terre des Flandres. Mon enfance y avait été heureuse.

« J'y revenais non déjà vieux mais vieilli, j'avais vu tant de cieux, tant de climats, tant de différentes humanités, et dans mon cœur, d'où pourtant s'en est allée l'illusion douce du bonheur, je sentais sourdre quelque joie, comme le réveil inespéré de sentiments à demi-morts. Il me semblait que mon enfance chantait dans ces rues que j'avais parcourues, écolier, les livres de classe liés en paquet sous le bras. Les maisons seules avaient des airs de vieilles connaissances; des compagnons d'étude, deux seulement s'y trouvaient encore. La vie avait dispersé les uns, et les autres, la mort les avait pris.

« Ce fut à l'hôtel que je logeai. Le lendemain de mon arrivée, de bonne heure je me réveillai. L'hiver battait son plein et, pendant la nuit, une tourmente de neige avait passé.

Digitized by Google

De ma fenêtre, j'embrassai du regard toute la place Royale. Dans le fond, à gauche, perçaient sur le ciel d'un gris mat les branchages noirs des arbres du Parc. Toute la place était blanche sous un beau soleil. Sur les flaques d'eau changées en plaques luisantes glissaient et s'étalaient les gamins. Un grésil très fin emplissait l'air. Le péristyle de Saint-Jacques surmonté de son affreuse petite coupole semblable à un bonnet avait, dans la sévérité de ses lignes, des teintes brunes adoucies. Les cochers, immobiles sur leur siège, perdus dans leurs houppelandes, dans les mains les rênes lâches, attendaient, et Godefroid de Bouillon montrant sur son bronze héroïque de larges entailles, élevait dans le jour naissant son drapeau comme au retour d'une croisade fabuleuse. Lentement la place s'éveillait.

« Je roulai un fauteuil en plein jour et m'y étant assis, je m'abandonnai à mes pensées. J'avais mal dormi. Les impressions du renouveau éprouvées le soir à mon arrivée s'étaient, en mon sommeil, transformées en imaginations bizarres ; des angoisses m'avaient serré le cœur et, en sursaut, je m'étais réveillé. Aussi, avec cette fatigue des nerfs qui est une irritation, je songeais. Les rideaux bleu-gris de ma chambre se découpaient en sombre sur la tache légèrement ensoleillée de la fenêtre. Je m'assoupissais en une torpeur et, sans que je susse pourquoi, moi, tout à l'heure gai des souvenirs frais subitement éveillés, j'étais pris d'une lassitude si vive, d'un dégoût. Mon passé du fond de ma mémoire surgissait, et c'étaient comme des impressions qu'un autre aurait eues, et ces réminiscences des choses vécues avaient une amertume singulière comme la saveur d'un fond de verre où se serait lentement évaporée une liqueur. A quoi m'avait servi mon peu de joie, et à quoi bon la souffrance ? Temps et forces, j'avais tout gaspillé en d'impossibles recherches, et le sens de la vie m'avait échappé. Le regret venait des choses que j'aurais pu accomplir. Ma longue promenade à travers le monde me ramenait au point de départ, et vingt années de plus pesaient sur ma tête sans que j'eusse rencontré en quelque endroit un toit où il m'eût été doux de dormir et de demeurer. Quelle solitude que ma vie jetée aux occupations les plus diverses et perdue aux poursuites hasar-

Digitized by Google

dées! D'abord, la soif d'amour qu'il avait fallu éteindre, et dans la paix de cette matinée d'hiver m'enfonçant dans ma songerie, je tâchai de me retracer le souvenir de celles où mon désir s'était posé, et, malgré mon effort, j'y parvenais à peine. Toutes elles passaient comme des formes insaisissables, sans que je pusse mettre sur chacune d'elle un nom et fixer un instant leur image. Comme des ombres elles surgissaient, indistinctes et vaporeuses, de tous les coins de mon imagination, s'entremêlant et se confondant, puis, dans un demi-jour, voilées, elles disparaissaient. Peu à peu, les souvenirs se firent plus clairs : la première apparut, une blonde, très blonde, très nulle, mais vive et fraîche, qui m'avait assez longtemps grisé du parfum de sa petite âme d'oiseau. Et, chose étrange, ce n'était pas tant vers elle-même que se reportaient les yeux de ma mémoire, c'était plutôt vers une certaine robe, une robe qu'elle n'avait jamais mise, mais qu'elle devait toujours mettre, une robe dont elle ne se lassait pas de faire la minutieuse description et qui était un chef-d'œuvre, et qui, lorsqu'elle en eût été attifée, eût fait d'elle une princesse. Cette robe, l'affaire importante de sa vie, je ne l'avais jamais vue, peut-être même n'avait-elle jamais existé, et cependant c'était revêtue de cette robe merveilleuse et inconnue que je revoyais la fraîche petite créature. Et d'autres apparaissaient au hasard comme vivant d'une vie d'outre-tombe, des silhouettes à demi effacées ou s'accusant d'un trait fort, des visages doux où luisaient des regards de tendresse, ou de révolte, ou de colère et, entre toutes, une très belle, extrêmement décente, de rigides principes et de vertu réputée, hautaine et froide d'apparence, le regard à terre en statue de la pudeur, en réalité satanique et savante.

« Elles défilaient en leurs favorites attitudes, leurs lèvres pleines de murmures et leurs bras tendus pour l'étreinte, toutes frissonnantes de la même fièvre, assoiffées des mêmes baisers et débitant les mêmes involontaires mensonges. Et de cette coupe d'amour, bue à pleines lèvres, quelle ivresse avait-il retenue? Aucune Ève en imprimant sa chair contre sa chair n'y avait laissé la marque de son cœur, et la femme dévoilée

Digitized by Google

et se livrant n'en était pas moins un être énigmatique, comme le sphinx dont elle n'a pas le mutisme, dévorant celui qui ne devine pas.

« Et l'amitié! La même déplorable banqueroute. Des camarades avec lesquels on boit, on dîne et on rit, jusqu'à ce que les accidents de la vie vous disséminent. Les ans qui passent, au lieu d'unir, desserrent les nœuds de l'enfance et de la jeunesse, les différences sont mieux perçues, les intérêts contraires suscitent les trahisons et le cœur se sèche à la science de la vie. Se rapprocher pour se connaître, et se connaître pour s'aimer, croit le vulgaire; hélas! non, ne viser qu'à se supporter et pour cela peu se connaître, est plus sage.

« Et la science! Elles avaient été pourtant profondes et souveraines ces jouissances de l'esprit à la conquête des quelques problèmes dont la solution semblait mettre dans la main la clef d'or du mystère. Elles avaient guéri des blessures et été des consolatrices. En somme, bien que trompeuse aussi parfois, elle avait été la plus fidèle, la science. C'était une douce compagne là-bas, dans les déserts ou dans les forêts, le soir sous la tente, que protégeaient les feux allumés pour éloigner les fauves, avec un livre ou à la lueur du brasier, dans le majestueux silence inquiétant de vagues rumeurs des contrées hostiles à l'homme. Et c'était délicieux à sentir ce jour qui lentement se faisait dans l'esprit à la lecture de quelque philosophe favori, et cette ineffable paix de la méditation qui baigne le front d'idéale atmosphère. Et, en effet, d'une allure contemplative, j'ai marché dans ce vaste monde si petit en face de notre pensée, et la poursuite attrayante de l'idée a été la chasse de mon choix. Ces pures joies, je ne puis que les comparer aux chastes émotions du premier amour. Et cependant la lassitude était venue.

« Sur cette pente, ma mélancolie glissait, et c'était décidément une revue de toute ma vie que je passais dès mon retour au pays d'enfance, et je m'apercevais combien grandes étaient les ombres projetées sur ma route. Puis, j'en vins à penser aux morts. Comme ils étaient nombreux les déjà disparus! Quelques-uns si tôt ayant passé, portant dans leurs inquiétudes

Digitized by Google

sans cause et en eux un charme actif qui était la prévision secrète de leur fin vite venue. Les morts précoces souvent les meilleurs de nous! il est doux, ce souvenir de ces aimés du sort. Puis, les tombés plus tard sur les voies encombrées et tortueuses de l'ambition, dans la maturité de leur destinée et de leur âge, tristes chutes donnant l'amertume et le regret des tâches brusquement désertées. Mes souvenirs allaient se précisant, prenaient des noms, s'affirmaient en des figures familières autrefois, quand j'eus soudainement le sentiment d'une peine angoissante et l'effleurement d'un frisson. C'était comme un remords qui m'entrait au cœur. Elle n'avait que vingt ans, et quelle insoucieuse et libre créature, folle et charmante avec sa tête d'adolescente et sa cavalière allure, faisant les mêmes études que nous! On s'aima, elle d'une passion sauvage qui parfois m'effrayait. Puis la banale histoire de la séparation. On ne s'était plus revu. La mort l'enleva, elle si vivante, parce qu'elle avait voulu mourir. Et encore à cette heure, la pensée que de cette mort je n'étais peut-être pas irresponsable, me glaçait, fatuité sans doute, et pourtant mon cœur se serrait douloureusement avec la conscience d'une faute. Hélas! nos amours ne sont que des arènes où les combattants se mesurent, et heureux ceux qui meurent de leur première blessure!

« Au dehors, la place se faisait bruyante, des claquements de fouets déchiraient l'air; au pied de la statue, des groupes stationnaient, attendant les tramways qui de leur allure mesurée roulaient.

« Un garçon entra, apportant les lettres du matin, et lorsqu'il fut sorti, ma rêverie troublée reprit son cours, mais non plus vers les côtés noirs de ma vie. J'eus la caresse d'un souffle frais, et la tristesse s'en alla. Je m'enfonçai dans mon fauteuil avec un frisson d'aise. C'était elle l'aimée et sans doute la seule. Son souvenir venait le dernier et le plus puissant. Nous devions nous marier; elle avait seize ans, moi vingt-deux. Les charmes du premier amour, pourquoi vous en parlerais-je? les poètes l'ont chanté et le chanteront toujours, c'est le thème éternel. Mignonne et svelte avec la souple grâce d'une enfant librement élevée et d'une fine nature, je la revoyais, celle avec

Digitized by Google

qui j'avais fait le rêve de l'union heureuse et imaginé les chimères de la vie. J'avais demandé sa main, qui m'avait été refusée. Les souffrances de mon âme furent toujours extraordinairement agrandies par mon imagination, et l'obstacle entre elle et moi, sans doute non impossible à renverser, me parut infranchissable, et ce fut la cause première d'un départ qui pour vingt ans me jeta aux contrées lointaines. Sept ans après, j'appris sa mort. Elle ne s'était point mariée; obstinément elle avait refusé, et la douce enfant était partie, elle aussi, telle que je l'avais connue, excepté la tristesse, vers une contrée plus lointaine. Toutes les autres images des objets et des êtres connus et aimés rentrèrent dans l'ombre, et seule rayonna dans ma mémoire la tête de celle qui eût dû être l'épouse.

« Le jour s'avançait dans un ciel gris d'hiver. Le soleil montrait quelques rayons qui, honteusement, glissaient dans la brume et s'efforçaient de la dissiper. Tous ces tristes retours sur ma vie passée m'avaient alourdi, et subitement allégé par cette vivifiante résurrection de ma jeunesse, je voulais secouer ma torpeur, et pour cela je sortis. La rue vers laquelle Godefroid de Bouillon tendait, dans un élan qui aurait dû l'y faire descendre, la draperie de bronze de son héroïque bannière, s'emplissait de femmes emmitouflées de longs manteaux de velours, de jeunes filles en petits paletots fourrés, la taille droite, jetant au passage un presque imperceptible et furtif coup d'œil sur les messieurs en pelisse, le chapeau sur le nez et les épaules arrondies, dévalant près d'elles. On était aux jours qui précédaient Noël, et les magasins montraient aux passants des étalages surchargés. Les nobles et honestes dames qui autrement ne sortent guère de leurs seigneuriales demeures qu'en équipages, trottaient de leurs petits pieds sur le pavé glissant et en pente, et, en quête d'emplettes, s'arrêtaient aux vitrines.

« Je marchais, amusé par ce mouvement, l'œil égayé par la fraîcheur des visages épanouis sous les voilettes, et j'étais arrivé près des boulevards, lorsque sans motif, levant mon regard aux fenêtres d'une grande maison formant l'angle d'une

Digitized by Google

rue transversale, je vis à la première fenêtre du premier étage, la plus proche de moi, le visage connu de la chère aimée. D'une main, elle avait soulevé rapidement le rideau, qu'elle retint, puis ses yeux rencontrèrent les miens; elle me sourit, et le rideau retomba.

« Cette vision avait été instantanée, mais avec toute l'apparence de la réalité. L'émotion m'avait fait chanceler; sans y prendre garde, j'avais entendu le grognement d'un passant que je heurtais, puis, après quelques minutes de stupeur, j'avais repris connaissance de moi-même et m'étais trouvé accoté à l'angle de cette maison. Je me remis à la distance où tout à l'heure j'étais lorsque la vision s'était montrée et je maintins mon regard vers la première fenêtre. Rien. Le rideau resta immobile. Je suis fou, murmurai-je. Voilà où mène une matinée de rêverie. L'esprit est tellement harcelé par toutes les images qu'il a ressuscitées, qu'il les projette inconsciemment au dehors.

« Cependant, j'examinai la maison; un désir auquel je résistai me poussait à y entrer. Je lus le numéro et je continuai ma promenade. Toute la journée, la vision de la fenêtre m'obséda. Le frais visage me souriant et m'appelant m'apparut dans mon sommeil comme pendant le jour. Le matin, en me levant, l'obsession était encore plus forte. Je croyais entendre à mon oreille un murmure qui était une exhortation, presque une prière d'aller voir cette maison et d'y frapper à la porte. Dans ma chambre, cette prière semblait me venir de tous les objets à la fois, les vibrations de l'atmosphère la faisaient pénétrer dans mon cerveau, et les mots en sonnaient jusque dans mes tempes. Dans une sorte d'inconscience de mes actes, je m'habillai et me trouvai aussitôt dans la rue. Je marchai vers la maison. Je n'hésitais plus, répétant mentalement : Je dois y aller. De plus ou moins plausibles prétextes surgissaient que j'examinais sans pouvoir m'arrêter sur un seul, et déjà devant moi se dressait la porte cochère, et levant les yeux, j'aperçus la fenêtre hantée qui tendait la rigidité immobile de son rideau blanc. Je sonnai. Une servante vint m'ouvrir. Je lui dis mon désir de parler à sa maîtresse, et elle me fit entrer en

Digitized by Google

un petit salon du rez-de-chaussée. Qu'allais-je prétexter? Je n'en savais rien. Pourquoi ne lui demanderais-je pas simplement à voir cette chambre? Mon enquête dépendait d'ailleurs de mon jugement sur celle que j'attendais... Presque aussitôt elle entra. C'était une femme d'une trentaine d'années, grande et élégante et, dans ses traits, une ressemblance avec le visage apparu me frappa; elle de même s'était arrêtée, et avec des clignements d'yeux hésitants, elle me considérait; puis, soudain, de ses lèvres mon nom jaillit. On pouvait me reconnaître après vingt ans, et j'en eus un rapide sentiment de satisfaction. C'était la sœur de celle qui avait été ma fiancée. Nous causâmes. Elle crut facilement que, déterminé par un cher souvenir, j'avais voulu revoir une famille où était conservé la mémoire de la morte. Et par elle j'appris d'abord qu'elle était morte dans cette maison, dans cette chambre même à la fenêtre de laquelle elle m'était apparue. Quelques années après mon départ, sa mère, qui était veuve, était venue y demeurer avec ses trois filles. Elle aussi n'était plus. Des deux sœurs qui restaient, l'une mariée habitait la France, et celle-ci vivait dans cette maison avec une vieille dame, à la fois gouvernante et dame de compagnie. Elle était déjà veuve. Que de vides vingt ans d'absence font constater dans les rangs des visages familiers de notre jeunesse! Les heures passaient à parler d'elle. Je connus toute la réalité et la profondeur de son amour, sa résignation, sa mélancolie, la fermeté douce et inébranlable de son caractère, la lente maladie sans apparente cause qui, dans cette chambre, justement au-dessus de nos têtes, la coucha, dolente, pendant de longs mois et l'emporta intacte en sa fleur de beauté. Je n'eus pas besoin de demander à la voir, cette chambre. Mon émotion faisait briller mon désir dans mon regard. Et sa sœur simplement m'y mena. J'entrai avec l'invraisemblable conviction qu'elle s'y trouvait et que j'allais la voir. J'avais été absent longtemps, et maintenant nous nous retrouvions, et cela était naturel. L'idée de la mort n'existait plus. Et lorsque la sœur eut refermé la porte, j'eus un étonnement de ne pas voir en face de moi la gracieuse figure qui avait soulevé le rideau. Je

Digitized by Google

n'en restai pas moins convaincu de sa présence, une langueur douce s'emparait de moi et je ne ressentais aucune des impressions de mélancolie et de retour sur soi en semblable occasion toujours éprouvées. Dans ma tête, où ne vibrait plus l'énergique appel qui m'avait poussé ici, un calme délicieux se faisait, et d'autres bruits, des murmures de plaisir et de remerciement venaient à mon oreille et me causaient une sorte d'étourdissement non pénible assurément. Pieusement, tous les objets avaient été laissés à la place qu'autrefois ils occupaient. Dans la vaste maison, cette chambre était respectée, et rarement on l'habitait. La sœur qui avait été la seule confidente des secrets chagrins me dit l'amertume des jours passés entre ces murs.

« Un homme que sa mère épousa quelque temps après mon éloignement et par qui celle-ci fut vite abandonnée avait été le bourreau de la pauvre enfant, bourreau presque aussi inconscient que cruel. Son âme délicate se sentait opprimée et pour jamais malheureuse à cause de la haine que lui inspirait cet homme et l'impossibilité d'estimer sa mère. La pénétration de son intelligence lui faisait tout comprendre et partant tout souffrir. Aussi elle demeurait attachée à cet amour instantanément né des naturelles confidences du cœur. Je sus qu'elle m'avait écrit et que ses lettres avaient été interceptées. »

Pendant que j'écoutais ce récit, mes yeux, obstinément, fixaient une petite table à ouvrage en acajou, à l'écart dans un coin de la chambre.

« Ses lettres sont là, me dit la sœur, remarquant l'obstination de mon regard ; elles vous appartiennent. Hélas ! elles vous parviennent trop tard ; prenez-les. »

Et ayant ouvert le tiroir de la table, elle me remit un petit paquet.

Ces lettres, quelques pages seulement, ne m'ont plus quitté. Elles sont la confession naïve et tendre d'une âme en peine qui a plus que sa part d'affliction et, se sentant sombrer, cherche de l'aide et implore. En voici quelques passages :

« Ce que j'écris, je ne devrais pas l'écrire. Mais je mourrais si je ne le faisais pas. Vous m'avez promis votre amitié et j'y tiens plus qu'à toute autre chose au monde, et j'y compte, j'y

Digitized by Google

compte absolument, car il faut que je compte sur quelque chose. Si vous saviez mon isolement, vous m'écririez (j'avais écrit, mes lettres aussi avaient été interceptées), le silence me désespère. Je vous ouvre mon cœur, il faut que je crie, et c'est vers vous que monte ma voix. Je déteste ceux qui m'entourent, je suis devenue triste et je vais devenir folle. Votre affection seule m'a soutenue, mais je suis à bout. Pour attendre, j'ai à peine de l'espoir, ma faiblesse est bien grande, ami. Vous devez me comprendre. Je voudrais sincèrement me faire à cette vie qu'on veut m'imposer, je ne le puis. Ah! les angoisses où je suis! Je vous appelle. J'ai honte. Je ne puis vous écrire sans que les larmes m'arrêtent. J'ai foi en vous et c'est par vous et pour vous que j'espère. Donnez-moi du courage. Savoir qu'il y a un être qui vous aime est un besoin. J'ai le sentiment du vide autour de moi. Mon père était bon, mais il est mort. Depuis que je vous ai connu, mon cœur et mon esprit se sont ouverts à tant de choses! Et maintenant ils sont si troublés qu'il faut me pardonner ma faiblesse.

« J'avais huit ans, mon père allait mourir. Je l'adorais. Il se trouvait déjà très mal et respirait difficilement. Un jour, on vint me chercher gravement et l'on me conduisit à son chevet. Il y avait sur son visage une expression de douceur infinie. Il m'embrassa en faisant un imperceptible effort, et me demanda: « Pendant mon absence, car je vais partir, que feras-tu, mon enfant? » Et je répondis : « Père, je penserai beaucoup à toi; je penserai tant à toi que tu reviendras bien vite. » On m'entraîna dans le jardin, où je jouai. J'avais un chat favori qui, autour de moi, faisait des bonds. Rieuse, je courais et sautais avec lui. Mon père en ce moment expirait. Oui, j'ai toujours pensé à lui, et avec quelle piété!

« Pourquoi ces souvenirs viennent-ils maintenant m'emplir le cœur? Je suis saisie de regrets et de désirs et avec une telle puissance que toute satisfaction est sans doute impossible. Cela est doux et cruel à la fois. Et toujours j'ai été ainsi. A voir les étoiles si brillantes au ciel, je pleurais.

« Je voudrais pouvoir tout vous dire, tout ce qui m'oppresse. Cela serait mal, on le trouverait mal. Peut-on jamais être sin-

Digitized by Google

cère! Et cependant vous pourriez me consoler. Je pleure, mais les larmes sont vaines comme tout le reste. Peut-être. Je vous envoie mes larmes. Soutenez-moi; sauvez-moi! Il n'y a que vous qui me comprendrez. Et vous me répondrez! Avec quelle impatience et avec quelle anxiété je vais attendre cette réponse. Je ne puis plus vivre avec ma mère. Venez à mon aide. Soyez bon et je vous aimerai, ah! si profondément! »

Ah! si j'avais reçu cette lettre! Mais je ne me doutais même pas que dans ce cœur l'amour était si profondément entré. Ainsi nous vivons, égarés et aveugles. Jusqu'au soir, nous restâmes en cette chambre, la jeune femme et moi, à parler de la morte. J'éprouvais une si puissante impression de bonheur à y être que je ne pouvais me résoudre à sortir. Enfin, avec une promesse de retour, je partis. Et ce qui eut lieu à partir de ce moment est trop invraisemblable pour qu'on y ajoute foi, et cependant, puisque c'est moi qui fut le sujet où ces choses se passèrent, le doute m'est interdit. L'obsession, qui avait commencé dès l'apparition soudaine à cette fenêtre, à mon insu, celle de la chambre habitée autrefois par la chère morte, s'accusa plus fortement et emplit les heures de ma vie. Partout et toujours, en mes promenades, dans ma chambre, durant mes insomnies, au moment de mes repas, pendant mes causeries avec des amis, jusque dans les rares visites que je fis, j'eus à mon côté un fantôme impossible à discerner, mais dont la présence était évidente et qui, à l'oreille, me murmurait des mots, mais si bas que, rarement, j'en saisissais le sens. Par lui, j'étais enveloppé d'une atmosphère spéciale, voluptueuse et parfumée, qui m'enlevait le désir de l'action et me faisait passer mes heures délicieusement, dans un entretien mystérieux où, si les mots ne m'apportaient guère de signification précise, je percevais des sons qui me baignaient d'amoureuse harmonie. Et cet état était si captivant que, peu à peu, pour en jouir, je renonçai à mes habituelles occupations, je négligeai l'étude, sortis rarement, me fis une solitude. La morte s'emparait de moi. Ma santé, robuste jusque-là, et qui avait résisté aux insalubrités des climats africains, devint chancelante; en un mois, une étonnante déperdition de forces se fit. Je gardai

Digitized by Google

la chambre, cette chambre d'hôtel où, à mon arrivée, était éclose cette rêverie qui m'avait poussé vers l'apparition du fantôme évoqué dans mon esprit. La journée tout entière, je restais étendu dans ce même fauteuil d'où, le premier matin, j'avais vu la place s'animer. La communication entre l'être invisible et moi devenait plus intense à mesure que s'en allaient mes forces. Enfin, trop faible pour marcher, je restai au lit. Le goût de la vie avait disparu avec la volonté de vivre. Les rares amis qui venaient me voir s'inquiétaient, et un médecin fut mandé. D'abord, je fus rebelle à toute objurgation, trouvant importuns ceux qui voulaient m'enlever à une torpeur délicieuse, et ne répondant même pas. Je sus plus tard qu'on employa l'hypnotisme. En ma faiblesse, j'étais facile à endormir. Et lorsque je le fus, on m'imposa des suggestions diverses. Personne ne connaissait la vraie cause de cet épuisement, l'obsession de l'être de l'au delà dont la présence s'affirmait avec mon épuisement même.

Et surtout l'absence absolue de souffrance déconcertait. Cependant, grâce au traitement hypnotique, le désir de vivre revint, et lorsque le médecin m'ordonna, pour rétablir mes nerfs affaiblis, de partir aux eaux de Plombières, je m'y décidai sans trop de résistance.

Arrivé à Plombières, l'obsession cessa aussitôt. Ma robustesse revint. Et jamais plus je ne revis le frais visage soudainement apparu en une matinée d'hiver, à Bruxelles. »

Tel est le récit étrange et véridique que me fit mon ami Octave B., un jour que notre errante causerie avait touché à l'occulte.

ÉMILE SIGOGNE.

Digitized by Google

ESQUISSES ALLEMANDES

LE ROLE ACTUEL DE BERLIN

Installé à Berlin depuis un mois, je l'avais employé à errer dans cette capitale si vaste que, fatalement, j'en ignorerais toujours certains quartiers, et j'essayai, la tête un peu trouble, de formuler un jugement, d'équilibrer mes impressions.

Cela, la capitale de l'Allemagne! Mon Dieu, comme je me la figurais différente! Et, en moi-même, je repassais les tableaux que je m'en étais fait autrefois, là-bas, en Belgique.

L'Allemagne évoquait à mon esprit quelque petite ville aux rues longues et sinueuses, dont les maisons auraient l'air modeste et réservé des vieilles filles. La vie tout entière était pareille à ces rues paisibles où pousse l'herbe.

Les dimanches d'été, la musique du régiment joue sous des tilleuls d'or, au bord du fleuve — car il y a un fleuve, et de beaux clochers s'y mirent fidèlement. Autour des tables de la guinguette, les mamans et les papas boivent paisiblement la bière écumante dans des brocs lourds, et les jeunes filles blondes, au bras de leurs fiancés, blonds aussi, errent dans la lueur tremblante des allées. La casquette dans la nuque, les pantalons collant sur leurs jambes échassières, des étudiants balafrés rient à pleine gorge, francs gaillards, heureux de leur jeunesse. Près du parapet, des amoureux sont assis, les mains dans les mains. Ils se contemplent avec ravissement, sans se murmurer des paroles, et des deux côtés, dans le ciel et dans le fleuve, ascension lente sur l'horizon, doublement la lune se lève.

Ou bien c'était la maison patriarcale du vieux savant, qui a cloué sa vie sur sa table de travail à la recherche patiente des

Digitized by Google

faits. Je le voyais, dédaigneux des vanités de ce monde, hirsute comme un anachorète, et toujours jeté sur son rêve dans un corps-à-corps éperdu. Mais, parfois, des attendrissements le transperçaient. Des enthousiasmes d'adolescent secouaient sa vieille carcasse, tenacement vouée au perpétuel labeur. La gloire des idées allemandes qui, sans verser le sang, lui semblaient marcher à la conquête du monde exaltait sa tête branlante. Il s'animait dans le silence de la soirée d'hiver. Un amour infini de sa patrie l'emplissait, pareil à ce sentiment de bien-être qu'on éprouve au coin du feu pendant qu'il vente et qu'il gèle. Car la patrie, c'était pour lui son foyer, sa femme, vieillie et qu'il aimait encore, sa fille, douce enfant blonde, et surtout les objets familiers, qui lui semblaient recéler une partie de sa propre existence, parce qu'il les avait aimés, « heim » plein de l'âme des parents morts et dont toutes les choses parlaient : le pauvre mobilier démodé, acheté en une rafle au lendemain du mariage, les photographies, et jusqu'aux méchants bouquets de fleurs sèches endormis sur la cheminée depuis vingt-cinq ans.

Et comme, pour mieux traduire l'émotion qui tremblait en ses paroles, sa fille, douce enfant blonde, une larme d'émotion débordant du lac profond de ses yeux bleus, chantait au piano, en sourdine, un de ces vieux *Lieder* mélancoliques et graves, où l'extase intime et religieuse, l'âme vierge et sentimentale de toute la race pleure, enfermée.

C'étaient des gens érudits et bienveillants, affectueux et sévères, dispersés ainsi dans une foule de petites villes dormantes. Chacun d'eux tenait à son foyer, à sa ville, à son prince, et, en fidèle sujet, n'aimait pas les États voisins. Le Bavarois haïssait le Prussien, qui le lui rendait en mépris. Le Saxon se croyait supérieur à tous, et les habitants du Rhin eux-mêmes supportaient mal leurs compatriotes de l'Est.

Cette vie douce, patriarcale, uniforme, traversée des éclairs d'uneexaltation philosophique, idéale, religieuse, c'était la vie allemande. Telles étaient les figures matérielles dont je m'étais peuplé l'esprit.

Digitized by Google

Leur réunion, la concurrence, l'émulation de toutes ces intelligences me semblaient devoir pousser à l'extrême les ressemblances qu'ils avaient entre eux. Je m'attendais à voir dans la capitale de l'Allemagne le pur, le vrai caractère allemand en des habitudes définitivement imposées au reste du pays. Je comptais le voir s'épanouir librement, et je me disais qu'ils auraient sans doute porté l'exagération de la race jusque dans leurs habitudes extérieures. Je croyais contempler dans la capitale la personnification du peuple tout entier, ce qu'il a de meilleur et de plus mauvais et, la part faite de la violente antithèse des défauts et des qualités, je pensais emporter en moi, d'avoir vécu à Berlin, capitale d'un empire, ville de un million cinq cent mille individus, la vision de l'Allemagne entière et l'intuition de son esprit.

Je ne fus pas longtemps à reconnaître combien je m'étais trompé.

Je ne sais qui a appelé l'Allemagne l'Inde de l'Europe, je crois que c'est Victor Hugo. Peu importe, ce mot a certainement un sens profond. Peuples morcelés tous deux, n'ayant comme unité réelle qu'une unité d'esprit, tous deux graves, religieux, philosophiques. De même que l'Inde est la matrice géante de nos races, l'Allemagne a constamment réchauffé d'un sang plus jeune la vieillesse de nos idées. Elle a joué le rôle d'une réserve inactive remplissant les vides causés par le combat des autres nations. Il semblait que son royaume ne fût pas de ce monde, qu'elle vécût d'une vie supra sensible, perdue dans la sphère des idées pures et des nobles enthousiasmes. Rien n'était organisé en elle. L'esprit allemand lui-même était heureusement parsemé dans tous les coins du territoire. Il n'avait rien d'agressif.

On avait pu dire avec raison, dans la première moitié du siècle : « Ce qui distingue l'Allemagne, c'est que, au fond, elle n'a pas de ville qui absorbe le mouvement des esprits au point d'ôter aux autres la liberté des suffrages ou l'indépendance des opinions... Le mouvement circule si bien dans toutes les veines

Digitized by Google

que vous n'y êtes nulle part en province (1), dans le même sens que vous l'êtes en France dès que vous passez la barrière de Clichy ou de Pantin... L'Allemagne est partout en Allemagne, elle n'est tout entière nulle part. » Elle est semblable à un prisme dont chacune des facettes refléterait, interpréterait à sa manière le mystère visible du monde existant. J'ajoute en passant que c'est sans doute là un des motifs du grand développement qu'a pris la science allemande. C'est en faisant subir aux mêmes faits, aux mêmes idées, des épreuves différentes, en les faisant passer, dans un même pays, par des instruments divers, qu'ils ont pu en arriver à plusieurs certitudes. Si Paris se vante de représenter toute la France, l'Allemagne d'aujourd'hui se refuserait encore à être représentée par une seule de ses multiples tendances, fût-ce Berlin.

En effet, le morcellement de l'Allemagne a concentré autour de plusieurs petites capitales des tendances locales d'esprit. Elles ont jalousement subsisté l'une à côté de l'autre, chacune d'elles se croit encore supérieure à ses voisines. Dès son origine, jusqu'aux victoires de 1870 et la réincarnation de l'empire germanique, Berlin n'a représenté qu'une tendance d'esprit, celle qui règne dans les provinces orientales et septentrionales du royaume prussien : une tournure raisonneuse, âpre dans la discussion, dure, sèche et logique, une tristesse et une sévérité de pensée semblable à l'uniformité rude et grise de leurs ciels d'hiver.

Cette manière d'être, habilement exploitée par des souverains intelligents, a profondément imprégné leurs institutions. De l'Allemand, trop fortement épris d'idées et vivant toujours *ailleurs*, elles ont fait un citoyen malgré lui. Pour assembler fortement tous ces individualistes indifférents à eux-mêmes, naïfs toujours tournés curieusement vers les idées de l'étranger, Anacharsis Clotz sans le savoir, et que tout ce qui pense intéresse, il a fallu créer une administration qui les contraignît à

(1) On pourrait ajouter maintenant : « Sauf dans la capitale. »

Digitized by Google

accomplir des devoirs sociaux que d'autres peuples exécutent et comprennent d'eux-mêmes et une armée pour leur apprendre à y obéir. Une administration de fer, partout substituée à l'individu, pensant pour lui, agissant pour lui, le maintenant dans une minorité perpétuelle, les a pliés comme l'armée à une rude obéissance militaire. Ils se sont patiemment laissé mettre en tutelle. Leur manque de fierté a fait la grandeur de leur patrie.

Mais avec le triomphe de la Prusse et la fondation d'un empire ayant Berlin comme capitale, l'esprit prussien et les institutions qui l'expriment ont commencé à rayonner sur l'Allemagne entière. Ce n'est pas sans résistances. Le Bavarois, le Wurtembergeois, le Saxon, déjà leurré par tant de dominations étrangères et d'incertitudes politiques, tient beaucoup plus fermement à garder ce qu'il a si difficilement acquis d'idées et de coutumes nationales qu'à adopter un système nouveau. Il y a bien un peu de jalousie politique dans cette manière de penser, mais on déteste le *Zwang* prussien, la contrainte démoralisante, on la hait en elle-même, plutôt parce qu'elle enraye, au profit de la grandeur d'une théorie politique, le libre développement des facultés individuelles que parce qu'elle serait contraire à la dignité humaine et nationale. La dignité humaine et nationale !... Il y a des peuples pour lesquels c'est tout un. J'ai déjà dit que les Allemands manquaient de fierté.

Le Socialisme lui-même, bien qu'il doive sa popularité à ce qu'il combat précisément cet intolérable despotisme du système d'éducation politique prussien, est lui-même passé au crible des critiques provinciales. Avec une grande habileté, les chefs berlinois du parti ont calqué leur organisation sur celle qu'ils combattent. Ils connaissent bien le manque de caractère politique de leurs compatriotes. Ils ont adopté l'inflexible discipline militaire. La capitale ordonne, les provinces obéissent. Les socialistes du Sud en sont vaguement peinés. Ils retrouvent là encore l'envahissement des tendances prussiennes. Les Allemands sont plus sensibles aux idées qu'aux faits.

Digitized by Google

Ces deux influences ennemies, qui, parties de Berlin, se combattent dans les provinces, seraient très intéressantes à étudier, mais elles dépasseraient les dimensions de cet article.

Passons aux mœurs.

Berlin représentait donc une tendance d'esprit tout à fait particulière, différant profondément de celles des autres pays germaniques. Cependant, de même que je n'avais point trouvé à Berlin, comme je m'y attendais, la plus haute expression des mœurs allemandes, de même je n'y retrouvai rien de local, rien d'original, du moins à première vue.

Au contraire, Berlin est, au premier coup d'œil, une grande capitale quelconque, laide, affairée, mal mise, industrieuse, insatiable. Elle fait penser à ces femmes qui ont grandi trop vite et qui, gênées et disgracieuses, ne savent que faire de leurs bras et de leurs jambes. C'est une sorte de ville à l'américaine, poussée en une nuit, comme un champignon après l'averse, après une averse d'or et de sang. Entièrement neuve, sans souvenirs, bâtie avec un parfait mauvais goût. Les rues sont un peu plus droites qu'ailleurs, les gens s'y bousculent un peu plus, les étages s'entassent plus régulièrement les uns sur les autres à la conquête du ciel bleu. A certaines heures, des torrents de fiacres envahissent la *Friedrichstrasse* et les *Linden*, et l'immensité du mouvement donne un certain aspect grandiose. Les brasseries et les pâtisseries vomissent et reprennent la foule assoiffée. Les toilettes aveuglantes, odieuses, criardes luttent d'inélégance avec les façades surchargées des maisons. C'est un dégorgement soudain de choses prétentieuses. Les idées y bousculent les idées, comme des passants. On vit agité, on se repose à peine dans des appartements neufs. On vole et on est volé. Mercure y est certainement adoré par les marchands. Pareille à une parvenue, Berlin capitale étale ses fausses richesses avec la complaisance naïve d'un irrésistible orgueil.

O vertueuse simplicité de la vie, candide et blanche Allemagne de mes rêves, où êtes-vous, mon Dieu!

Comment Berlin, cette ville sans type, sans souvenirs, sans

Digitized by Google

rien de ce qui est le côté intime et profond de la vie allemande, peut-il avoir été mis et rester à sa tête? Comment ceci est-il la capitale de cela? Comment une communion d'idées est-elle possible entre deux choses extérieurement si dissemblables?

Cependant je ne tardai pas à m'apercevoir de la faible importance que l'Allemand attachait aux conditions extérieures de l'existence. Pour lui, la vie intime c'est toute la vie, son expression superficielle n'est rien. Il n'est, en effet, pas encore un animal social, mais un animal individuel. Peu accoutumé à vivre en compagnie d'individus différents, au frottement desquels il serait obligé de rentrer ses griffes, d'arrondir, au moins dans leur expression, ses idées aiguës et de vivre sur la convention tacite d'un perpétuel mensonge, il développe, au contraire, sincèrement, gravement, intempestivement même, la personnalité de ses idées. Les petites villes allemandes s'y prêtent avec leur silence et leur paix provinciales. Et je m'étonnais, quelle que fût leur souplesse d'esprit, qu'ils se fussent, à Berlin, pliés avec une facilité si grande aux exigences nouvelles de la vie. J'aurais dû savoir pourtant qu'ils assimilent les mœurs à des lois, qu'ils ne considèrent le langage que comme le véhicule de leurs pensées, que le mode d'expression les laisse indifférents. Dès qu'on les comprend et qu'on croit à la vérité de leur accent, il leur importe peu qu'il ait été gauche. Et je recherchai aussitôt si, malgré des dehors aussi banals, aussi peu caractéristiques d'eux-mêmes, le caractère allemand n'avait pas persisté intact et vierge au-dessous de ce vernis hâtif de civilisation.

Ce ne fut pas bien long. Sous les mains gantées qui se tendaient avec une grâce mécanique, on sentait la patte un peu barbare. Sous les accablantes politesses dont ils fatiguaient leurs phrases, des duretés sonnaient, blessantes. Leur hospitalité, incontestablement une des plus cordiales de l'Europe, laissait cependant parfois entendre qu'ils la considéraient comme un devoir imposé par les mœurs, non comme une amabilité librement et volontairement accomplie. Une fois le rituel susurré des salutations *imposées* par l'usage, tous s'exprimaient à leur

Digitized by Google

guise, trop librement ou pas assez. La juste expression leur manquait. La mode telle que nous l'entendons, c'est-à-dire cette heureuse tendance à l'égalisation des individus par la disparition des originalités extérieures et qui, en enlevant un prétexte aux jalousies et aux susceptibilités, rend les rapports journaliers plus aimables, la mode, dans ce sens, n'existait pas. Ils n'en concevaient que le côté superficiel d'utilité ou de grâce, ou s'y pliaient avec une obéissance passive, en la maudissant. Il leur restait la répugnance à l'action, le défaut d'initiative, qui est un des éléments de leur caractère, et cependant ils trahissaient une grande envie de paraître. On constatait la plus grande absence d'un goût uniforme dans les choses comme dans les idées, et s'il existait, loin d'être naturel, spontané, il était artificiel.

Dans les mille et un détails de la mode, à côté des cochers de fiacre vêtus, par ordonnance de police, de flamboyantes livrées, les cochers de maison, desquels la police ne s'occupait point, manquaient de tenue et leurs attelages d'élégance. Les chevaux n'étaient guère plus soignés. La correction de leurs propriétaires était portée comme un uniforme. Nos gommeux sont distingués, les leurs (*Gigerl*) sont empruntés, et si les premiers sont ridicules, les seconds sont grotesques.

Dans les idées, point de terrain commun où livrer les batailles de l'esprit; point d'idées générales dans la conversation, et manque absolu de cet art diplomatique où excelle la femme française, de faire causer quelqu'un à sa guise et de le mener où il lui plaît. Chacun dévoile bonnement ses petites affaires. Si ça n'intéresse pas le voisin, tant pis! Ces bonnes âmes en sont naïvement à penser que ce qui les intéresse doit intéresser autrui.

Il n'existait point non plus ce grand monde choisi des capitales, qui conserve en nuances indélébiles, sous un vernis d'élégance internationale, les qualités de la race, et qui, vivant comme sur un perpétuel théâtre, se donne constamment comme modèle à tous.

Digitized by Google

Une foule de petits cercles intimes, nobles d'un côté, fonctionnaires, officiers de l'autre, marchands par ici, industriels là-bas, absolument séparés par des éducations différentes, vivaient loin les uns des autres, et des célébrités pouvaient se côtoyer à Berlin sans jamais se connaître. Le tout Berlin était un mythe. Les fêtes communes n'existaient pas. Point de courses, point de réunions à la fois populaires et mondaines. Le sport qui, chez nous, n'est souvent qu'un heureux prétexte, était une réalité. On l'aimait pour lui-même. A travers les potins et les cancans de ces petites sociétés, on apercevait quelques contreforts à demi-rompus de la vie de famille et des coutumes. Les habitants, accourus de tout l'empire, avaient encore leur accent d'origine. Du reste, dans toute l'Allemagne, il n'y a point encore de règles à ce sujet. L'accent berlinois est celui d'un jargon d'impasse. Les nationalités ne s'étaient point fondues, triturées, malaxées encore, dans l'immense chaudron où elles bouillaient en commun. Sous un faux vernis dont les couvrait l'habileté juive, les immigrés avaient sourdement conservé leurs mœurs et leurs habitudes de province. On entendait partout des cris hostiles contre ces tentatives de vie publique. Une foule de particularistes vivaient en pleine capitale, encore imprégnés de l'esprit de leurs provinces. Chacun suivait comme loi suprême les habitudes de son petit cercle d'intimes. Était-ce d'une capitale cette cohue d'éléments disparates, cette confusion gigantesque et bigarrée, ce hochepot inénarrable? Tous ces gens me faisaient l'effet d'une troupe de musiciens jouant le même air avec un certain ensemble, mais en des tons différents, ayant oublié d'accorder leurs instruments.

J'assistais à ce spectacle étrange d'une aussi grande différence entre les mœurs de la vieille Allemagne et celles de cet amalgame nouveau, qu'entre Berlin lui-même et une capitale étrangère. Je me figure que les Allemands qui font le voyage de Berlin doivent se croire sortis de leur patrie. Elle doit leur apparaître comme une grande ville où l'on s'amuse et, pour beaucoup, doit remplacer Paris. Celui-ci conserve toujours,

Digitized by Google

dans l'auréole de sa gloire ancienne, une incontestable supériorité. Mais son éloignement, sa cherté, les inimitiés politiques l'ont compromis en faveur de leur capitale. La délicatesse des perceptions manque à beaucoup d'entre eux, le luxe faux, grossier, brillant, superficiel, qu'on y a répandu partout, les séduit. « Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse! » disent-ils en donnant à cette belle phrase désespérée l'interprétation la plus brutale. N'allant souvent chercher à Paris qu'un plaisir facile, ils satisfont maintenant leurs désirs à Berlin, à moins de frais.

Au point de vue général des mœurs, Berlin n'est donc pas mûr. Cette influence n'est pas à comparer en intensité à son influence politique. C'est comme d'une gigantesque tour de Babel, tout y est confusion, cohue, désordre. La digestion, l'absorption des éléments divers importés des quatre coins du pays est à peine commencée. Un sang nouveau n'a pas encore jailli.

Cependant, un autre caractère, un autre type se fait isolément jour. La souplesse d'esprit germanique a fait merveille. Seulement, chose intéressante, c'est un type de culture dont es éléments fondamentaux sont empruntés à la forme passagère des idées et des institutions de l'époque. Le type du Berlinois moderne le plus captivant, c'est le capitaliste effréné, le *Schwindler*, imprégné de mercantilisme juif, et semblant détruire autant par férocité que par intérêt. Que de fois ne l'ai-je pas vu passer dans sa victoria attelée de médiocres chevaux lancés à toute bride sur l'asphalte des *Linden!* Grand, solide, l'élégance maladroite des habits craquant sous la pesante carrure, le chapeau mou sur la nuque, les paupières rouges des excès de travail et de plaisir, les yeux profonds, clairs, énergiques, la mâchoire lourde, carrée, avec un air agressif de mandibules et un pli de volonté dans le front, un air de combat dans toute l'allure, l'air terrible de l'ambitieux énervé par le souci des obstacles, le labeur tenace et les hasards de la spéculation, mortelle indécision entre le triomphe et la ruine. Je le voyais autoritaire, dur, maniaque, emporté, ostensiblement

Digitized by Google

collé à son rêve de fortune, ne vivant que pour elle, le traînant partout avec lui, et laissant, sous les dehors brillants d'une politesse affectée, à tout moment, place aux sorties involontaires de son véritable naturel.

Est-ce là le beau type allemand, ce type idéal, pur, désintéressé, si fréquent encore dans le reste de l'Allemagne? Cette intelligente vie de province, entremêlée sous son extérieur paisible et bourgeois de fugitifs mouvements d'enthousiasme, soutenue par un labeur tenace, où tout semblait s'unir pour rendre paisiblement heureux l'homme né sans fantaisie, sans caprices. Douces machines bien remontées, accomplissant sans extraordinaires facultés, grâce à une mémoire superbe, un merveilleux et puissant travail. Logique de la vie, douceur de la vie, où l'âme, satisfaite d'un demi-bien-être matériel, s'épanche en enthousiasmes lyriques, comme des conversations qui deviennent plus larges, plus décousues, plus vagues au dessert d'un trop bon dîner. Amour de la pensée, de la lettre, du texte, de tout ce qui reflète la pensée même. Amour de la pensée pure — amour de la pensée — une — logique — abstraite — et dédain du sensualisme vain des choses, souillure à la noblesse des idées.

Ce cantonnement séculaire, cette répartition continue des intelligences dans les différentes parties d'un même pays, se se trouve brusquement atteinte, c'est la contre-partie de la croissance continue de l'individualisme en France.

Tous ces mouvements résultent de la rupture d'équilibre d'une infinité de facteurs indépendants. L'équilibre une fois rompu et la direction donnée, il faut bien peu pour tenir le peuple dans la même veine et l'empêcher de l'en faire sortir, surtout s'il est souple, obéissant et curieux de nouveautés. Ce peu de chose maintient la direction tout entière. Il suffirait qu'il soit écarté pour qu'elle soit abandonnée. Plus le temps s'accumule, et plus elle augmente au contraire d'importance et tend à devenir définitive. Elle finit par se couler dans les autres caractères de la race. Mais qu'une inversion brusque se pro-

Digitized by Google

duise, et la race refera lentement en sens contraire tout le chemin parcouru.

Il se produit aussi dans une race un changement continu d'une partie seulement de son caractère. Les bases mêmes de celui-ci restent fixes, n'étant soumises à aucune influence supérieure à leur force de résistance, mais les extrémités, les caractéristiques plus nouvellement acquises, celles-là se modifient, se transforment constamment d'une époque à l'autre. Le courant du siècle en emporte des parcelles et en rapporte à son tour. C'est ce qui fait que nous sommes semblables à nos ancêtres sans y ressembler.

Si toutes les nations subissent actuellement la crise des périodes transitoires, plus que toutes les autres, l'Allemagne est dans un âge ingrat. Le vieil arbre des mœurs et des institutions, frappé d'un coup de foudre, craque du sommet à la base. Tout se transforme ou périt. Dans ce déchaînement universel, ce ne sont point seulement les parcelles extérieures, le revêtement de l'édifice, l'enjolivure des détails, mais les bases même de l'ancien caractère, qui, bien qu'elles résistent encore, sont attaquées. L'œuvre de dissolution s'avance plus loin chaque jour et c'est Berlin qui y joue le principal rôle.

Il y a là un incontestable danger. En effet, la seule unité réelle, la seule force de résistance que l'Allemagne possède, c'est l'unité de caractère. C'est le lien moral qui les empêcherait de se séparer de nouveau les uns des autres. Et voici que je constatais des tendances déplorables. Le bien-être matériel, les milliards, l'orgueil des conquêtes, leur avaient donné la soif inconnue des jouissances matérielles. Jusqu'alors respectueux des chevaliers de l'idée, on commençait à rire de leur pauvreté désintéressée : cette naïveté, ce manque de malice, en faisaient un objet de mépris. Un scepticisme railleur desséchait les âmes croyantes. Le lyrisme religieux, philosophique et vague, ne les touchait plus de sa douce aile de fantôme. Un affaissement, un tassement subit jetait bas les délicieux *Sans-souci*, les extravagants châteaux aériens de sa fantaisie. Leur

Digitized by Google

ténacité, leur force de labeur, leur opiniâtreté lente, les engageaient dans une voie étroite et nouvelle. Ils allaient courbés patiemment sous l'habitude d'un joug militaire. Ils semblaient s'engager à tâtons, dans un monde inconnu, comme des aveugles. Dans cette émigration vers leur nouvelle vie, ils avaient conservé la plus grande partie des défauts de la vieille Allemagne, sans emporter les qualités correspondantes. D'un autre côté, ils n'avaient pu supporter complètement leur nouvel habit. Ils avaient encore dans la capitale des côtés « province », mais ils n'avaient plus la naïveté de la vie, le *Gemüth*, tout ce côté de la vie, intime, troublant, et si profondément germanique.

Je les vois avec tristesse abandonner leurs petits sentiers d'autrefois pour la grande route des peuples. Leurs ancêtres marchaient librement, à leur aise, vers la lueur éternellement dormante à l'horizon et qu'ils espéraient peut-être voir se lever un jour. Ils marchaient, martyrs illuminés par une foi ardente, vers un inébranlable espoir. Le désintéressement de leurs intentions la faisait pure et le faisait sacré. Ils parlaient d'eux-mêmes avec la modestie des simples. Ils faisaient leur devoir et mouraient. Que va faire tout cela dans la grande capitale? Le monstre moderne va-t-il tuer toute cette poésie douce ?

Auront-ils même le temps de centraliser leur pays et de finir leur œuvre? La révolution sociale les menace au dedans, et la guerre veille au dehors. L'Allemagne pourra-t-elle faire son apprentissage de nation? Qui triomphera de l'esprit allemand séculaire ou de celui des bords de la Sprée? Est-il possible à notre époque, étant donnés l'internationalisme et ses succès en Allemagne, de donner à ce peuple une cohésion nationale qu'il n'a point?

Vraiment, mes amis d'Allemagne, pour vous, l'avenir est incertain et triste, et, en pensant à ces éventualités douloureuses, je me suis souvent désolé, pareil au dormeur qui s'agite torturé par un mauvais rêve.

LÉON HENNEBICQ.

Digitized by Google

LE SALON DE BRUXELLES DE 1893

L'effet débilitant de neuf longues années de régime clérical saute aux yeux les plus myopes dès les premiers pas au salon ouvert à Bruxelles depuis le 15 septembre dernier. Ceux qui, par curiosité ou par devoir, ont été amenés à le visiter en détail, en sortent attristés, écœurés, navrés.

L'Église n'a jamais aimé l'art, à partir du moment où celui-ci a compris que, pour son expansion, il lui fallait la liberté. C'est la thèse que j'ai soutenue et essayé de démontrer ici même dans deux études consacrées à Quentin Metsys et à Van Orley. Même Raphaël, le peintre des madones, a failli être excommunié, sa peinture sentait le fagot.

Depuis, l'Église est devenue l'ennemie de tout art.

Jetez, en passant, un regard dans la montre des plus opulents magasins d'œuvres de piété : ciboires, crucifix, statuettes de bronze et de marbre, camails, vêtements sacerdotaux, imagerie de sainteté de tout genre, tout n'est que clinquant, du goût le plus détestable. On dirait de la pacotille destinée aux nègres du Congo.

Je vous défie d'y découvrir la moindre œuvre d'art.

Les temps sont passés où l'Eglise faisait des commandes aux grands peintres et aux sculpteurs les plus célèbres. C'est la Société de Saint-Luc qui lui fournit ses chemins de la croix, ses saints et ses saintes. Et c'est encore elle qui, sous prétexte de restaurer les cathédrales et les églises, les déshonore par un peinturlurage scandaleux comme à Bruges, à Gand et ailleurs.

Rien de plus contagieux que le mauvais goût. Il s'étend comme une taie.

Digitized by Google

Depuis la fondation des expositions triennales, Bruxelles n'en a pas vu d'une nullité aussi désespérante que celle ouverte sous les auspices de M. de Burlet, ministre de l'intérieur et directeur général des beaux-arts *in partibus infidelium*. Les derniers salons d'Anvers et de Gand avaient une supériorité incontestable sur le nôtre, tombé au rang de ceux de Namur et de Mons.

M. le duc d'Ursel ne s'est pas vanté. En se mettant à la tête de la nouvelle commandite de toutes les réactions, il avait déclaré qu'il comptait restaurer l'ancienne société, fondée et dirigée par son père avant la révolution de 1830, et que celle-ci a balayée avec le reste. Il y est presque parvenu, ma foi! Sous sa présidence, imbue des monstruosités esthétiques exposées au dernier congrès de Malines par M. Helleputte et consorts, on a vu fonctionner un jury obéissant à toutes les mauvaises suggestions de l'esprit le plus étroit, de jalouses rivalités d'égoïstes et de méchantes préoccupations.

Sûre de son impunité, se sachant soutenue de l'autorité, la majorité du jury n'a pas craint de refuser des belles œuvres pour faire valoir ses propres productions, dont la plupart échappent à la critique, tant elles sont indignes de figurer dans une Exposition quelconque. Plus les envois étaient médiocres, plus ils avaient des chances d'être accueillis; ces messieurs en avaient besoin : ne leur fallait-il pas des repoussoirs à leurs lamentables élucubrations?

Et cela s'est passé avec un sans-gêne inouï et un cynisme méprisant de ci-devant.

« Votre groupe, écrivait le duc d'Ursel à M. Jef Lambeaux, est aussi indécent qu'il est beau ».

Renchérissant encore sur cette aménité présidentielle, un intrus, qui n'était même pas du jury, ce qui ne l'empêchait pas d'en usurper la direction suprême et de lui imposer sa volonté, disait à ce même statuaire qui sera un jour une des gloires du pays : « Retirez donc ce groupe. Oseriez-vous le montrer à la comtesse de Flandre? »

Le Roi s'est chargé de venger Jef Lambeaux. Lorsque, précédé et suivi de tous ces officieux à échine courbée, Léopold

Digitized by Google

arriva devant le groupe tant vilipendé, *l'Ivresse*, Léopold II s'écria : « Mais c'est du Rubens en sculpture! »

Il fallait voir en ce moment les têtes. Le duc d'Ursel n'eut rien de plus pressé que de dire, en flamand, à notre Jef : « Eh bien, êtes-vous content maintenant? »

« Du Roi, oui, mais pas de vous ni de vos collègues », lui répondit M. Lambeaux, toujours en flamand, pendant que d'autres membres du jury se permettaient de regarder sans rougir l'œuvre qui, avant la parole royale, avait révolté leur pudeur.

Tartufe n'aurait pas agi autrement.

Ils avaient d'ailleurs pris leurs précautions. Là où il se trouve parqué et serré, ce groupe colossal ne peut être apprécié à sa valeur. Il présente aux regards les raccourcis les plus extravagants.

Et tandis qu'on laissait ainsi sacrifier une œuvre magistrale qui eût été le succès du Salon, placée en son vrai jour, et de façon à pouvoir en embrasser l'ensemble prestigieux, on avait laissé carte blanche à un membre du jury dont l'exploit mérite d'être cité : il était arrivé un beau matin, dès l'ouverture des portes, pour déranger et renverser tout un panneau dont le placement avait été achevé la veille de commun accord, pour mettre sa toile à la rampe et l'entourer d'autres tableaux plus mauvais encore que le sien.

Si encore on s'en était tenu là, car il faut être indulgent et faire la part à l'envie artistique qui fait des iconoclastes.

Témoin l'acte de Bandinelli, profitant de la prise de Florence pour lacérer le carton de Michel-Ange, la *Guerre de Pise*, dont les seules figures qui nous en soient restées — des soldats se baignant surpris par l'ennemi — font à jamais maudire l'auteur de cette destruction infernale.

Le refus de la *Tourmente nocturne*, de M. Victor Gilsoul, ne saurait même s'expliquer par les raisons invoquées contre le groupe de Lambeaux.

Cette toile n'avait rien qui pût offusquer la chasteté des cuistres de sacristie, ni froisser la sainte orthodoxie. Pas de nudité, pas même de figure humaine! Un ciel aux nuages

Digitized by Google

fantastiquement amoncelés, se reflétant dans les eaux endormies d'un canal, voilà le tableau.

On aura l'occasion de le voir dans le courant de l'hiver au « Cercle artistique » : On se convaincra alors qu'on n'a pu lui reprocher qu'une chose : son caractère empoignant et une originalité géniale!

La *Tourmente nocturne* n'a pu être repoussée que parce que c'était un chef-d'œuvre.

Je suis d'autant plus autorisé à le soutenir que, malgré les violentes protestations de la presse quotidienne, personne du jury n'a osé défendre cet acte d'ostracisme ou alléguer une excuse quelconque.

Voilà donc qui est bien avéré : on exclut de l'Exposition triennale des beaux-arts, dont le trésor, c'est-à-dire le pays, paye les frais, une œuvre parce qu'elle est trop belle, tandis que l'on admet libéralement des produits informes d'amateurs de tout genre, que l'on aurait dû consigner ne fût-ce que par pudeur.

Après ces prémisses, on comprendra que je me suis, hélas! engagé à la légère, en me chargeant de faire pour la *Revue de Belgique* le compte rendu du Salon.

Sans que je l'aie voulu et par la force des choses, il s'est transformé en un réquisitoire contre le jury, dont il faudrait nommer tous les membres et accoler à chaque nom une appréciation de leurs œuvres par lesquelles ils sont présentés au Salon.

Évidemment, ils ne sont pas seuls coupables de la décadence déplorable qu'il révèle. Un autre courant, en opposition avec le faux classicisme et non moins néfaste par ses effets, y a sa large part : c'est lui qui a détourné un assez grand nombre de jeunes talents de la voie des études saines, du travail consciencieux, du respect de la nature et des maîtres qui ont été ses admirables et immortels interprètes, pour les lancer dans toutes les extravagances nombreuses de procédés mécaniques et d'élucubrations dont le mysticisme de commande est dépouillé de toute sincérité et de toute franchise.

Que parmi les centaines d'œuvres on découvre quelques

Digitized by Google

belles pages, d'autres estimables ou qui promettent, voilà qui ne saurait donner le change sur un point irrécusable : à moins d'un effort universel, d'un mouvement dont je cherche jusqu'ici vainement l'indice, la Belgique picturale est menacée de faire triste figure à l'Exposition universelle de Paris de 1900.

Pour juger le salon, il suffit de voir que certains critiques ont fait du tableau de M. Alexandre Struys le clou de la Triennale.

La *Visite au malade* est certes une toile intéressante. Je l'ai comparée ailleurs à un des contes populaires de Hendrick Conscience. Elle en a les qualités et les défauts. C'est un récit naïf dosé de sensibilité et suffisamment pris à la réalité pour plaire et toucher.

Le curé qui vient voir un moribond qui le regarde d'un œil angoissé et ne croit pas plus à ses patelineries rassurantes que sa fille, debout au pied du lit, les yeux rougis de larmes, son nourrisson sur le bras, et le mari qui, le dos tourné au public, trahit par sa seule attitude le découragement, toute cette scène est bien rendue.

La coloration est vigoureuse, bien que trop romantique.

Cependant, dans aucune des précédentes Expositions de Bruxelles, cette toile n'eût été citée en première ligne. Une partie de son succès est due à l'absence de toute autre œuvre remarquable du genre.

Il n'y a de maîtresses pages que dans le paysage.

MAX SULZBERGER.

Digitized by Google

NOTICES

Un nouveau poète... grec.

Alexandre « le Grand » avait prévu qu'on lui ferait de sanglantes funérailles. Elles furent sanglantes et cruelles, pendant plusieurs siècles. Démosthènes ne savait pas combien il avait raison lorsqu'il dénonçait dans les projets de Philippe de Macédoine une invasion de barbarie. L'histoire des démembrements de cet empire est une suite de crimes et comme une esquisse de Bas-Empire. Quand « fleurit » le règne de Ptolémée Philadelphe, le grand roi, que chantera Théocrite, y avait préludé en tuant son frère et épousant sa sœur, histoire de concentrer les pouvoirs dans la main de « ces dieux-frères », comme les appelle notre nouveau poète.

Ces barbares cependant voulaient continuer la Grèce par les sciences et les arts. Des deux capitales qui s'imposèrent, sous le nom du conquérant, au monde élargi, comme des entraves à chaque pied de la patrie de Démosthènes, celle qu'il plaça sur les ruines de l'ancienne Troie homérique : *Alexandria Troas*, n'eut pas de grandes destinées; mais l'Alexandrie d'Égypte fut célèbre. Là, de toutes les villes du pays, les successeurs d'Alexandre rassemblèrent une bibliothèque dont le premier fonds avait été celle d'Aristote, léguée à son ami Théophraste, et qui compta bientôt 700,000 manuscrits. Là, au milieu d'un peuple de statues, des palais furent élevés à la science, aux arts et aux concubines royales. Le Sérapéum, le Musée durèrent six cents ans. Les académiciens, logés et nourris dans « ces volières », comme les appelle une satire du temps, s'y occupaient de philosophie, d'histoire naturelle, de science, d'histoire et de poésie. Il ne leur manquait qu'un peu de liberté. Heureux lorsqu'ils n'étaient pas jetés dans le Nil, comme Sotadès, ou réduits à fuir comme Démétrius et Callimaque ; heureux quand on ne leur demandait pas d'autres services que de chanter la chevelure de Bérénice — c'est le titre d'une poésie perdue de Callimaque — ou le mariage incestueux d'Arsinoë, sur lequel il reste deux vers de Théocrite!

C'est là que deux grandes écoles se succédèrent, celle de Zénodote et celle d'Aristarque, pour revoir et commenter les poèmes homériques, pendant que, de leur côté, des rabbins se réunissaient pour publier en grec la Bible des Septante.

La poésie de cette époque n'est pas sans défauts, elle a même des vices. Mais elle a des qualités qui la font durer encore. Ce

Digitized by Google

n'est pas un mince honneur d'avoir donné des modèles à Ovide et à Virgile ; puis, après des siècles, d'avoir inspiré La Fontaine, enthousiasmé Racine et Chénier. Cela s'explique par une transformation qui correspond assez bien à celle qu'apportèrent à la sculpture les figurines de terre cuite. Épopée, culte, histoire, tout y est réduit ou ramené à la familiarité des mœurs, à la simplicité, même technique, des détails, à l'intimité des choses de la vie.

Presque tous ces poètes sont perdus. Ne parlons pas du poème astronomique d'Aratus, ni des *Argonautica*. Des fragments de Callimaque ont permis de refaire comme le squelette du modèle de ce genre intime : *Hécalé*, où la victoire de Thésée sur le Minotaure est encadrée en des scènes champêtres, dans l'histoire d'une pauvre vieille paysanne (1). Ce qui nous reste de Théocrite a suffi à le rendre célèbre. Enfin, pour compléter le tableau, le hasard vient de nous rendre sept petites pièces d'Hérondas, dont plus d'une page indique quel sens il faut donner au nom d'Aphrodite lorsqu'il dit que « l'Égypte est le pays de Vénus ».

Le nom grec de ces poésies est *mimiambes ;* on dirait aujourd'hui des monologues. Ce sont de courts morceaux, destinés à être récités, déclamés, mimés en public. Théocrite en a quelques-uns, dont deux au moins sont des chefs-d'œuvre : *Les Syracusaines* et *La Magicienne*. A la variété des tons, à la hardiesse du sujet, à la vérité des mœurs, on pourrait y voir comme une condensation de la comédie : « Où sont les philtres? Donne, Thestylis! Couvre le chaudron! Cet homme aimé qui me torture, je vais le frapper de mes sortilèges, lui qui depuis douze jours n'est pas venu me voir! » Telle est l'entrée en scène, brusque, emportée, violente, de la femme jalouse. Et les reproches, les imprécations vont alterner avec les tendresses du souvenir et les colères de l'abandon.

On a retrouvé à Rome, dans la maison de Livie, une peinture murale représentant une scène d'incantation pareille.

Les sept poésies d'Hérondas retrouvées récemment sur papyrus et publiées aussitôt en fac-similé, puis en grec, puis traduites en latin, en italien et en français, n'atteignent ni à la fougue ni aux grâces de Théocrite. Ce qui les distingue surtout, c'est leur hardiesse plus grande, ce qui n'est pas peu dire, à pénétrer le secret des mœurs. Cela n'a arrêté ni les savants, ni les traducteurs, ni les revues, et nous pouvons bien suivre l'exemple donné par le *Journal des savants* et la *Revue des Deux Mondes*.

La série s'ouvre par une ancêtre de la *Macette* de Régnier,

(1) Ce sujet mériterait une étude à part.

Digitized by Google

donnant à une femme les conseils du vice. Quoi! depuis dix mois, ce mari la laisse seule, comme une veuve, tandis qu'un bel éphèbe, un homme sage s'il en fut, et quant aux choses de l'amour: « un cachet intact », se meurt pour elle : « loge un taon dans son cœur ». Ici, l'épouse ne se fâche point, comme dans Régnier : « Tes cheveux, en blanchissant, te font radoter, dit-elle. Aussi vrai que je souhaite le retour de mon mari..., je ne m'en serais pas laissé dire autant par une autre. » Cela dit, elle peut même offrir à boire à la vieille, qui a perdu son temps et ses paroles, et l'honnête femme a été mise en scène d'une manière qui correspond à sa tranquille vertu, dans un temps où les Macette se croyaient tout permis.

Le deuxième sujet fait le pendant. C'est un homme cette fois, qui, « de père en fils », exerce un vilain métier, et la scène change : c'est en public, devant le tribunal, qu'il prend la parole, réclame justice. La parodie est d'un franc comique. Quel que soit son métier, à cet homme, est-ce une raison pour qu'on lui prenne sa marchandise sans payer ? Est-ce qu'il donne son blé pour rien, ce voleur étranger? Où en sera la sécurité de la ville et des affaires, si on tolère cela? Ne voyez pas, juges, qui est en cause. Montrez ce que vaut la célèbre ville de Cos et le pays entier, et sauvez l'honneur des dieux et des héros qu'on y invoque! Mais voici des scènes plus rares, des sujets plus inattendus. Le texte nous présente deux femmes : L'une excite le maître de son fils à le fustiger pour ses escapades. Le pédagogue croit-il qu'il en a assez, la mère ne l'entend pas ainsi : « Non! non! Écorche-le jusqu'au coucher du soleil! »

L'autre a de plus graves motifs d'indignation. C'est un de ses esclaves qu'elle veut faire ligoter et battre de mille coups de verges, malgré ses supplications, malgré ses dénégations. Car sa faute est irrémissible : madame est jalouse, et ce n'est pas pour tolérer des infidélités qu'elle s'est payé un bel esclave. Les autres serviteurs, on le pense bien, ne sont pas pressés de toucher au favori. Au moindre retour, il pourrait leur en cuire. Elle les presse, les injurie, veut que le délinquant soit tatoué et porte au front la marque de son crime. Il faut qu'une servante, qu'elle a élevée, la calme en invoquant le nom de sa propre fille ; mais un voile a été levé sur les mœurs du gynécée.

Le *Sacrifice à Esculape* contient, comme dans les *Syracusaines* de Théocrite, des mentions d'œuvres d'art, et, des deux côtés, ce qu'on y admire, c'est plutôt le trompe-l'œil que l'art lui-même. « Cet enfant nu, si je le pique, le sang va couler! Ce taureau, avec ses gardiens, tout cela ne vit-il pas? Si ce n'était inconvenant, je crierais de peur! » On reconnaît un des caractères des temps de décadence artistique.

Digitized by Google

On peut négliger une scène chez le cordonnier, mais il serait assez difficile d'analyser ce que l'auteur appelle prudemment *la Conversation intime*. Cela nous mènerait de plus fort en plus fort, si on pouvait spécifier l'objet dont parlent ces femmes du temps d'Arsinoé : « Un bijou! ma chère! » On a longtemps pensé à un objet de coiffure ou de toilette, mais un savant a trouvé le mot de l'énigme en bon lieu, dans Aristophane: « Un rêve, quoi! » Aussi, comme, à la première nouvelle, l'une est accourue chez l'autre, avide de voir et de savoir! L'éloge qu'en fait celle qui l'a acheté et déjà prêté l'allèche tellement que, lorsqu'elle apprend qu'il y en avait un second à vendre, elles se disent : « Je lui ai tout offert, sauf moi-même. — Qu'à cela ne tînt, il n'eût pas fallu hésiter. — Encore fallait-il que le moment fût favorable. » L'une d'elles, cependant, a dit plus haut qu'on se garde le secret « entre honnêtes femmes ». Et voilà encore les mœurs du temps mises au pilori d'une poésie qui dit tout en peu de mots.

On voit quelquefois de ces jouets de débauche sur des vases peints. Ce mimiambe montre la poésie et la peinture d'accord pour pénétrer aussi loin dans le secret des conversations intimes.

Cependant, la peinture et la poésie, vases ou figurines, élégies ou mimiambes, ont aussi des scènes de grâce et d'émotion qui rachètent tout cela. Le traducteur belge d'Hérondas (1) cite quelques vers du même poète, connus depuis longtemps, où il est question du « jeu de la mouche de cuivre », et il fait suivre ce mot d'un point d'interrogation. Ce mot a son explication dans un groupe de terre cuite décrit et phototypé deux fois et que Gréau appelle « le jeu de la mouche d'airain » : une femme nue, à demi couchée, guide un jeune satyre qui, les yeux bandés, tâtonne autour d'elle, cherchant à attraper trois petits amours, qui s'élancent l'un sur son épaule, l'autre sur ses genoux, le troisième entre elle et lui. Ce groupe, du IIIe siècle avant notre ère, dit-on, est signé Pheidippos (2). C'est notre colin-maillard.

Le traducteur italien d'Hérondas (3) a illustré son édition de dix gravures d'après l'antique. Théocrite pourrait s'illustrer de même. L'idée est charmante, et le groupe de Gréau y tiendrait une belle place.

CH. P.

(1) EM. BOISACQ.
(2) *Collection Julien Gréau*, 1891, pl. XXXVI, et *Terres cuites Gréau*, 1886, pl. 115.
(3) GIOVANNI SETTI.

Digitized by Google

LA LIBERTÉ ET L'AUTORITÉ [1]

La lutte entre l'autorité et la liberté reste toujours vivace.

Les partisans de la liberté décrivent, comme Richter l'a fait au Reichtag dans les séances du 4 et du 6 février 1893, l'État social de l'avenir livré à l'autorité d'après les idées de Bebel; ils montrent la société organisée comme une prison, la disparition de la vie de famille, du ressort individuel, de l'élan vers le progrès; la suppression de l'épargne, la sécheresse d'une existence sociale où, moyennant un salaire égal pour tous, chacun sans joie ni énergie exécute un travail imposé par le pouvoir.

Les partisans de l'autorité décrivent, avec Carlyle, la lente désagrégation de la société contemporaine, la multiplication des ferments révolutionnaires, la haine et l'envie des petits, l'inquiétude et l'égoïsme des grands, les sombres perspectives, la tristesse et la mélancolie répandues sur ce siècle auquel Adam Smith avait promis le bonheur par la liberté.

Et pendant que les uns ébranlent le principe d'autorité en insistant sur la croyance erronée des socialistes que l'État peut tout organiser, les autres ébranlent le principe de liberté en insistant sur l'illusion des fanatiques de la liberté, s'imaginant que les individus peuvent se passer d'organisation.

Il est facile de montrer qu'aucune des deux écoles ne représente la vérité absolue, et n'est capable à elle seule de réaliser l'idéal auquel tendent les sociétés.

L'autorité est indispensable; elle a pour écueil la routine; mais elle a pour fondement indestructible, la tradition; pour

(1) Voir la *Revue de Belgique* du 15 octobre.

Digitized by Google

caractéristique, le respect des choses respectables; pour objectif, le bien-être, le calme, le repos et l'ordre.

La liberté est indispensable. Elle a pour écueil l'utopie; mais elle est la condition de l'activité, du changement, du progrès, en un mot, de la vie. Chacun de ces deux principes a son domaine spécial : Quand on ne voit que les individus, on songe surtout à assurer le développement individuel et on recherche la liberté; quand on ne voit que les masses, on songe surtout à régler leurs rapports, à équilibrer les forces, et on recherche l'autorité. Aussi, les individualistes glorifient la liberté, les socialistes ont foi dans l'autorité.

Quand, au contraire, on parvient à envisager à la fois et l'individu et la société, sans les sacrifier l'un à l'autre et en laissant à l'un et à l'autre sa vie propre, alors on conçoit aisément qu'il faut non pas opposer la liberté à l'autorité, mais les concilier dans un ensemble harmonique.

Et dès qu'on est arrivé à distinguer, dans la solution du problème, l'individu et la société, une nouvelle distinction s'impose, car la question doit être considérée différemment, suivant qu'il s'agit du domaine intellectuel et moral ou du domaine économique et social.

La liberté favorable aux individus est la source du progrès intellectuel et moral. C'est là sa vraie mission. Écoutons autour de nous. Jamais siècle n'a retenti de panégyriques plus superbes de la liberté. En ce moment encore, alors que le soleil de la liberté semble décliner à l'horizon, dans un ciel chargé de nuages, ses adorateurs opposent à ceux qui n'ont plus leur foi robuste, les merveilles que leur idole a enfantées, l'élan splendide de la pensée, de la science, de l'art, de la philosophie; la moisson radieuse due dans tous les domaines à la liberté de conscience, à la liberté des opinions, de l'association, de la presse, des cultes, de l'enseignement. Ce sont là, en effet, des conquêtes définitives de la liberté. Lisez les plus illustres des apologistes modernes de la liberté, Humboldt ou Jules Simon, Stuart-Mill ou Spencer, ils la justifient d'abord d'une façon en quelque sorte négative en la mettant avec raison en regard de l'état de police, de son atmosphère étouffante, de

Digitized by Google

ses vexations, de sa tyrannie stérile. Ils l'affirment aussi comme doctrine positive capable de produire le bien, et cette dernière thèse est surtout vraie en tant qu'elle s'applique au développement moral de l'humanité. Le pivot de la civilisation, c'est l'homme; le pivot de l'homme, c'est la volonté. Pour obtenir le maximum de force sociale, il faut laisser le maximum d'essor aux volontés. Un chœur, a dit Fouillée, a d'autant plus de puissance que chaque voix est plus sonore. Et il n'y a une vraie conscience nationale que là où il y a de vraies consciences individuelles.

Il importe donc d'assurer à l'homme la possibilité de se mouvoir librement dans la plénitude de son originalité et de ses facultés propres, la possibilité de trouver la situation qui convient le mieux à ses aptitudes. L'on ne fait éclore des natures vigoureuses qu'en encourageant la spontanéité; et la liberté seule aide à la circulation de la vie, à la variété des idées, à la formation des caractères.

A ce point de vue, la société la plus parfaite est celle où il y a le moins d'action extérieure du pouvoir sur les citoyens, le plus d'action interne du citoyen sur le dehors, où l'expansion de l'individualité rencontre le moins d'obstacle; où la force qui oblige les citoyens à être conformes, à se modeler les uns sur les autres, d'après un type uniforme, est réduite à son minimum. Le despotisme donnera toujours à la mode une influence démesurée qui s'étendra aux dépens de toutes les qualités primesautières.

Le redoutable défaut de l'autorité, c'est que plus elle agit, plus elle a d'ambitions à satisfaire, plus elle inspire d'espérance et de crainte, moins il y a dans l'individu de santé et de vigueur morales, moins il y a dans l'État de caractères bien trempés, moins il y a dans la nation de force créatrice, car « on ne fait jamais de grandes choses avec de petits esprits ».

Ici donc, la liberté apparaît comme la garantie du bonheur et du progrès, et il est évident que, sans elle, l'homme ne peut arriver à son complet épanouissement intellectuel et moral.

Mais si, pour que son individualité s'affirme, l'homme doit être libre, pour être libre il doit d'abord manger. Or, pour

Digitized by Google

que le plus grand nombre possible d'individus aient à manger, la liberté n'est pas toujours suffisante. Et à son tour l'autorité favorable aux masses est utile au progrès économique et social.

L'autorité venue tantôt d'en haut, tantôt d'en bas, existe depuis que des hommes se sont réunis sur la terre. Il y a toujours eu des supérieurs et des inférieurs, et l'on a toujours admis entre eux des liens de subordination. Dès l'origine, le père a eu de l'autorité sur les siens, le chef sur la tribu, le peuple conquérant sur le peuple conquis. Toujours les cellules cérébrales ont exercé une direction sur les centres inférieurs, toujours les foules ont reconnu la supériorité et le prestige du génie. Dans une société quelconque, démocratique ou aristocratique, le jour où il n'y aurait plus d'autorité, où les liens hiérarchiques seraient rompus, l'agitation chaotique succéderait à l'ordre et l'on marcherait à une dissolution certaine.

Le mal n'est point qu'il y ait une autorité et des chefs, mais, comme le dit Carlyle, que cette autorité et ces chefs soient inférieurs à leur mission et incapables de la remplir. Car l'autorité n'est pas un privilège et une faveur, mais une charge difficile. Elle doit donner la cohésion au corps social et assurer la protection à ceux qui le composent.

Une société, pour se passer d'autorité, aurait besoin de la discipline volontaire et permanente de chacun de ses membres, c'est-à-dire d'un degré de culture, de lumières, de vertu, d'esprit, de sacrifice, de moralité qui n'a pas encore été atteint dans ce monde.

Or, la vie sociale, telle qu'il nous est donné de la voir, étant un perpétuel conflit d'ambitions et d'intérêts, une opposition constante de classes ou d'individus, l'autorité puise précisément sa légitimité dans l'obligation de régler les antagonismes, de fondre les contrastes, de protéger le droit et la liberté du faible contre le caprice du fort, d'empêcher le triomphe des privilèges et de faire régner la justice.

Dans toute société, il y a un intérêt général dominant de haut les intérêts particuliers. Eh bien ! l'autorité représente ce tout organique supérieur qui plane au-dessus des instincts égoïstes et au profit duquel un peuple doit savoir restreindre

Digitized by Google

la liberté de chacun s'il veut arriver à la plénitude de sa puissance.

A mesure d'ailleurs que nous avançons dans l'histoire, l'autorité résume de plus en plus toute la force acquise à un moment donné, toute l'expérience léguée par le passé; elle conserve le capital accumulé et en fait profiter les générations nouvelles. Et si on peut confondre les adversaires de la liberté en traçant le tableau des progrès de l'esprit humain et en montrant que l'histoire de ces progrès est l'histoire de la liberté, on confondra également les adversaires de l'autorité en exposant les résultats de son intervention dans la législation, la justice, l'hygiène, la salubrité, la bienfaisance, l'ordre public, l'armée, les finances, les rapports économiques, les routes, les habitations ouvrières, l'émigration, etc., et en montrant combien cette intervention a été souvent utile au relèvement du niveau social.

Toutefois, même en assignant ainsi à la liberté et à l'autorité leur domaine respectif, il faut se garder de rien exagérer et de croire qu'il y a dans l'un ou l'autre de ces principes, considérés comme des abstractions, une sorte de vertu magique.

Chacun porte au contraire en lui un germe de mort.

Quand pour maintenir l'autorité on lui attribue trop d'importance, quand sous prétexte de donner le bien-être aux citoyens on veut régler toutes leurs actions, on voit se dresser l'état de police. Les rouages administratifs remplacent les forces vivantes, la bureaucratie s'empare des destinées de la nation. Le gouvernement, loin d'être un instrument de cohésion et de protection, devient un mécanisme sans âme, qui sert aux forts contre les faibles, broie la société et détruit l'esprit public. Il perd chaque jour davantage le sentiment du devoir et de la responsabilité, il devient chaque jour plus arbitraire. De toutes parts éclatent alors des protestations et des plaintes contre son intolérance, ses empiétements et ses abus. Le principe d'autorité sombre au milieu des tourmentes révolutionnaires et, comme en 1789, les masses se ruent contre lui avec une sorte de frénésie sauvage. C'est l'histoire des hontes du Bas-Empire, des excès de la monarchie absolue dans l'ancien

Digitized by Google

Empire germanique et dans l'ancienne France, ce serait l'histoire de l'État collectiviste s'il parvenait à triompher. Quand, d'autre part, pour combattre ce qu'il y a de factice et de funeste dans l'absolutisme, on combat l'autorité elle-même ; quand, au lieu de reconnaître ce qu'elle peut avoir de juste et de nécessaire, on la détruit et que l'on dresse contre elle le dogme absolu de la liberté, on s'égare encore.

La France, appuyée sur la théorie du contrat social, a tenté de fonder l'ordre politique exclusivement sur la notion abstraite de la liberté. Mais elle n'a jamais eu l'idée de la liberté organique. Avec Rousseau, elle a créé cette doctrine de la liberté qui, sacrifiant le présent à l'avenir, la stabilité au mouvement et plaçant sa confiance dans l'indéfinie perfectibilité de l'homme, ne laisse pas aux citoyens un moment de repos.

La société n'est pas toujours capable de se passer complètement de lisières ; on peut les enlever avec précaution à mesure que la puissance interne du corps social se développe, mais les arracher brusquement quand on en a encore besoin, ce n'est pas donner aux hommes la liberté, ce n'est pas les débarrasser d'entraves gênantes : c'est les priver de tout point d'appui.

La liberté ainsi entendue, sans frein, sans contre-poids, ne produit que des déceptions. Elle est utile à quelques êtres supérieurs, mais nuisible à la masse des humbles, elle permet la haute culture et la toute-puissance d'une minorité d'élite, au détriment de la grande majorité qui végète dans l'ignorance et dans la misère. Sans l'égalité, et l'égalité n'existe pas, elle est l'exploitation des petits par les grands; sans la fraternité, et la fraternité est un idéal dont nous sommes bien éloignés, elle est l'abandon des petits par leurs semblables, elle est l'isolement et la souffrance.

Et même dans le domaine moral dont je parle plus haut, et où l'influence bienfaisante de la liberté est incontestable, il faut encore reconnaître que la liberté abstraite trahit les espérances de ses disciples lorsqu'ils s'imaginent qu'elle va à elle seule faire éclore les individualités.

Le XIX^e^ siècle est le siècle de la liberté et pourtant il n'est pas le siècle des individualités. Celles-ci sont perdues dans la

Digitized by Google

foule et les médiocrités les submergent. On peut invoquer à cet égard le témoignage d'un illustre penseur peu suspect, Stuart Mill, lui-même qui, dans un livre consacré à célébrer la liberté, source de l'individualité, est obligé de reconnaître comme signe caractéristique de notre temps une tendance à l'assimilation de tous les individus : « Jadis, écrit-il, les divers « rangs, les divers voisinages, les divers métiers et profes- « sions vivaient dans ce qu'on pouvait appeler des mondes « différents. A présent ils vivent tous à un très haut degré « dans le même monde, lisent les mêmes choses, écoutent les « mêmes choses, voient les mêmes choses, vont aux mêmes « endroits. Leurs craintes et leurs espérances sont dirigées « vers les mêmes objets, ils ont les mêmes droits, les mêmes « libertés, les mêmes moyens de les revendiquer » (1).

Et M. de Tocqueville, dans sa correspondance (2), déplore « la mobile petitesse, le désordre perpétuel et sans grandeur « du monde politique de son temps ». Il parle « de la platitude « qui va toujours croissant, de ce labyrinthe de misérables « et vilaines passions; de cette fourmilière d'intérêts micros- « copiques qui s'agitent en tous sens ». Il ne trouve plus « l'élan « libre du cœur; rien n'est jeune, même les plus jeunes; il « attend un homme ou un événement, quelque chose de plus « grand que ce que nous voyons ». Et cet observateur impartial d'une époque libre est obsédé par la pensée de la décadence.

Assurément, la liberté est l'idéal et tous les efforts des hommes doivent converger vers son épanouissement le plus complet.

Mais, au point de vue historique, le progrès (qui est à la fois, nous l'avons vu, le passage du type inférieur au type supérieur et la participation du plus grand nombre à la vie du type supérieur) est l'œuvre et de la liberté et de l'autorité. Si l'on peut admettre que dans le domaine intellectuel et moral le

(1) STUART MILL. *La Liberté*, 1860, chapitre III, *in fine*.

(2) Voir *Histoire de la monarchie de Juillet*, par THUREAU DANGIN, t. VI, p. 60 et 61.

Digitized by Google

rôle de la liberté a toujours été prédominant, il faut reconnaître que dans le domaine économique et social, la liberté et l'autorité apparaissent, non comme des dogmes, mais comme des étapes historiques se succédant avec le rhytme éternel du flux et du reflux de l'océan. Il s'agit bien, suivant la comparaison déjà citée de Saint-Simon, du jeu du cylindre de pompe qui descend ou monte selon qu'il est à la base ou au sommet du tube aspirateur.

Examinons les faits :

Chez les peuples encore mineurs, l'autorité a d'abord un rôle fécond; elle vient au secours des faibles; elle appelle à la vie les forces individuelles endormies; elle élève le niveau moral et social. Puis quand, grâce à ce levier, les énergies se sont affirmées, quand les individus ont pris conscience d'eux-mêmes et de leur valeur, quand la nation émancipée a senti qu'elle peut marcher seule, elle rejette tout support, elle nie tout autorité, elle n'a plus d'autre déesse que la liberté, jusqu'au jour où, désillusionnée et aigrie, elle essaie à nouveau de trouver dans la protection du pouvoir le bonheur qu'elle a en vain cherché en échappant à sa tutelle.

On justifierait déjà cette thèse en invoquant les réformes accomplies au XVIII^e^ siècle par le despotisme éclairé, en montrant que Fréderic le Grand, Catherine de Russie, Marie-Thérèse et Joseph II, Léopold de Toscane, Christian VII de Danemark, Charles III d'Espagne ne font que suppléer à l'initiative populaire affaiblie par les longues guerres continentales.

Mais il est surtout intéressant d'examiner à ce point de vue l'histoire économique de la France et de l'Angleterre.

En France, la législation industrielle de Colbert ou le régime mercantile, c'est l'autorité réglementant le travail, planant au-dessus des partis et veillant aux intérêts économiques, sans sacrifier les ouvriers aux patrons, sans qu'on puisse la taxer d'injustice ou de tyrannie.

Il n'y a pas à le nier, l'autorité en jouant, de 1666 à 1673, un rôle prédominant, a été réellement bienfaisante. Par un système de primes, d'avances, de monopoles, par la création

Digitized by Google

de types et de modèles, elle a stimulé les aptitudes et suscité les efforts. La France était encore incapable de faire surgir le progrès de l'activité spontanée des particuliers; Colbert lui fournit le moyen de lutter avec l'Espagne et les Pays-Bas pour la draperie et la toile; avec le Brabant pour la dentelle et Venise pour les glaces; avec l'Angleterre pour la bonneterie, et l'Allemagne pour les armes.

Et personne ne songeait à se plaindre d'une ingérence gouvernementale qui apportait au pays le bien-être.

Peu à peu cependant les industries créées par le pouvoir se sentent assez solides pour se passer de lui et commencent à supporter avec impatience son poids écrasant; d'autre part, l'État qui est partout, prescrivant qui produira, comment on produira; l'État qui a pris l'habitude de décider de tout et de tout diriger, ne reste pas à la hauteur d'une tâche chaque jour plus étendue. Non seulement, il ne parvient pas à maintenir la prospérité, non seulement il ne réussit pas à empêcher le mal, mais il devient nuisible, il protège surtout les privilèges, le monopole, les abus féodaux; après avoir créé l'unité de la France et la richesse de la France, il devient la source de la misère du peuple qui le charge de malédictions.

Dès lors, on assiste à la réaction légitime de la liberté contre la réglementation.

La théorie mercantile avait voulu faire jaillir la fortune du sol par des moyens artificiels et y avait d'abord réussi. Le jour où, les conditions étant changées, les moyens employés ne peuvent plus rien produire, l'on se rejette de l'autre côté, sur l'ordre naturel. Les physiocrates proclament que l'on doit s'en remettre au cours naturel des choses; Turgot réclame l'abrogation de toutes les restrictions légales, et la conscience populaire est avec lui. L'économie politique ne reconnaît plus à la civilisation qu'un seul moteur : la liberté. Il faut laisser agir les hommes librement, et de nombreuses générations dans la France du XIX^e^ siècle acclament cette doctrine.

Mais, encore une fois, après avoir été un instrument de délivrance, elle devient un instrument d'oppression. Elle est

Digitized by Google

surtout favorable à la classe moyenne qui, plus instruite et plus riche, plus active et plus puissante, l'utilise à son profit. Elle ne fait rien pour les misérables dont elle surexcite les appétits sans les satisfaire, et, contenant en elle tout ce qu'il faut pour éveiller les passions violentes, elle ne possède rien pour les désarmer. Aussi voyons-nous, vers 1840, apparaître le socialisme comme l'idéal que les classes populaires opposent à l'idéal bourgeois de la liberté. Et les disciples de Saint-Simon ou de Fourier, de Pierre Leroux, de Cabet, de Buchez, de Proudhon, de Louis Blanc, etc., forment, jusqu'à l'heure actuelle, une armée grandissante qui se détourne de la liberté et se reprend à tourner ses regards vers l'État.

L'exemple de l'Angleterre est tout aussi frappant : l'Angleterre, jusqu'au XVIII[e] siècle, vit sous le statut d'Élisabeth de 1562, dit « loi des apprentis ». Le statut réglementait à outrance les rapports économiques : il obligeait le citoyen désireux d'exercer un métier, à sept ans d'apprentissage; il fixait pour chaque chef de ménage la proportion des apprentis et des compagnons, et la durée du contrat de travail. Il limitait les heures de travail. Il chargeait le juge de paix de la localité de déterminer tous les ans le taux des salaires dans chaque métier et de trancher les différends relatifs au travail.

La législation ouvrière de 1562 était assurément autoritaire. Elle empêchait tout citoyen rebelle à ses dispositions d'exercer une industrie. Elle donnait, par contre, une grande sécurité à tous les autres. Quel que fut l'état du marché, on avait la certitude de travailler d'une façon régulière, pour un salaire convenable et sans surmenage. Aussi personne ne ressentait la privation de la liberté et le code d'Élisabeth, répondant aux besoins des ouvriers et des petits patrons, était-il accepté par tous. Car l'Angleterre ne connaissait que la petite industrie, et la petite industrie avait besoin bien plus de protection que d'indépendance.

Toutefois, ici aussi, une transformation va s'opérer dans les faits et dans les idées Le statut d'Élisabeth est en rapport avec une organisation sociale dont les signes distinctifs sont la petite propriété, une classe rurale et moyenne indé-

Digitized by Google

pendante; l'industrie domestique, les fonctions locales exercées gratuitement par la noblesse et la gentry.

Or, au XVIII^e siècle, tout cela y change; la petite propriété est refoulée par le capital qui se constitue; la classe rurale et la forme familiale et domestique de l'industrie s'évanouissent au profit de la classe commerçante urbaine et de la grande industrie. Des hommes qui n'ont jamais passé par l'apprentissage imposé par le statut d'Élisabeth, mais qui ont des capitaux à leur disposition, construisent de vastes fabriques, y intallent des machines coûteuses et y appellent des légions d'ouvriers. Les autorités sont impuissantes à appliquer les anciens règlements, à intervenir dans la fixation des salaires, et les industriels, dont la prospérité grandit, ne voient plus dans cette réglementation qu'un obstacle dont il faut se débarrasser à tout prix.

Le respect de la loi d'Élisabeth a été pendant deux siècles le bouclier de la petite industrie; sa violation seule rend possible au XVIII^e siècle l'essor de la grande industrie. Et c'est là où on l'applique le moins que le progrès est le plus marqué. L'origine de la situation florissante de Birmingham et de Manchester se trouve dans la circonstance que les vieux règlements y étaient complètement tombés en désuétude.

Et, en même temps que les industriels armés du capital et de la science luttaient contre la législation qui représentait pour eux la routine, la réaction, le monopole, ils pouvaient se réclamer de la doctrine de la liberté qu'Adam Smith apportait au monde comme le remède à tous les maux dont on souffrait.

La théorie d'Adam Smith qui, depuis 1814, date de l'abolition de la loi sur les apprentis, a inspiré les classes dirigeantes non seulement en Angleterre, mais aussi sur le continent, est le fondement de l'économie politique classique. L'État doit s'abstenir et l'industriel doit être libre d'obéir à ses tendances, d'user de ses facultés, d'exercer ses aptitudes. De cette façon chacun contribue le mieux au bien général. Le bonheur résulte de la liberté individuelle, de la libre concurrence, du jeu régulier de la loi de l'offre et de la demande. Il faut laisser faire et

Digitized by Google

laisser passer. On est aux antipodes de Colbert. Pour Colbert, l'ingérence des gouvernements provoque le progrès; pour Adam Smith, leur ingérence arrête le progrès, et lui ne l'attend que du cours naturel des choses.

Le revirement est de nouveau absolu. Mais les conditions du phénomène restent invariables. En Angleterre comme en France, le passage de l'autorité à la liberté est favorable aux grands, défavorable aux petits; l'émancipation des grands industriels a pour contre-coup la dépendance et la misère de la classe ouvrière, de ceux qui sont trop faibles, trop isolés pour se servir de la liberté.

Aussi en France, en 1776, les ouvriers font éclater leur joie à la publication de l'édit de Turgot qui abolit les jurandes, et Louis XVI peut dire : « Il n'y a que Turgot et moi qui aimons le peuple. » En Angleterre, en 1814, les ouvriers résistent à la suppression de la loi d'Élisabeth. C'est que la France de 1776 n'avait pas de grands industriels capables d'abuser de la liberté contre les petits gens, tandis que l'Angleterre de 1814, l'Angleterre de Hargreaves, de Arkwright, de Watt était déjà un pays de grande industrie et que les masses sentaient le besoin de la protection.

La réglementation méticuleuse de 1562, désormais gênante pour les capitalistes, avait régularisé pendant des siècles le sort des ouvriers (1).

Quand elle disparaît, la destinée de ceux-ci s'assombrit. Leur vie si paisible devient incertaine, difficile, cahotée; l'apprentissage est détruit; les nécessités de la concurrence obligent les employeurs à faire travailler les femmes et les petits enfants; à prolonger outre mesure la durée du travail, à avilir le salaire jusqu'au niveau dérisoire du salaire de famine; les heures et le prix du travail sont soumis à des soubresauts continuels; l'hygiène, la salubrité, la santé, la moralité, l'instruction, la famille, tout est sacrifié au succès de l'entreprise. Les prolétaires, privés de toute vraie joie sociale, végétant dans la débauche, l'alcoolisme, les épidémies,

(1) Voir BRENTANO : *Arbeits-Verhältniss gemäss dem heutigen Recht.* 1877.

Digitized by Google

la misère forment peu à peu au milieu des Anglais une nation à part, haineuse, envieuse, redoutable qui en arrive à maudire la liberté. Et avec la continuité d'un mouvement mécanique de pendule, les esprits oscillent de nouveau du côté opposé ; ils font appel aux pouvoirs publics ; ils obtiennent la limitation des heures de travail ; une loi sur la législation des fabriques ; une loi sur la construction des maisons ouvrières, sur l'instruction obligatoire ; une extension de l'intervention administrative ; des lois sur l'organisation de la justice, sur l'épargne, sur les droits des fermiers contre leurs propriétaires, et bientôt malgré ses traditions locales, malgré son organisation, l'Angleterre des Cobden, des Brougham, des Bright et de la doctrine de Manchester passe au chartisme d'abord, au socialisme ensuite, et possède bientôt des théoriciens tels que les Henry George, les Hyndman, les Arch, les Burns qui, bien loin de destituer l'État, veulent lui abandonner la direction complète de la vie sociale.

Si de l'organisation industrielle nous passons à l'organisation de l'assistance et de la charité et à la lutte contre le paupérisme, qui est en définitive le nœud de la question sociale, nous voyons que dans ce domaine également, les hommes ont toujours incliné de l'autorité à la liberté. Et l'histoire nous montre le lien intime et constant qui s'établit entre la liberté de la charité et la liberté industrielle, d'une part, entre l'assistance légale et la réglementation économique, d'autre part (1). L'association d'idées est naturelle et facile à comprendre. Quand l'autorité asservit le citoyen, quand elle lui enlève l'indépendance et la responsabilité, elle en fait un mineur, un incapable, et elle assume à son égard un devoir de protection, elle lui doit le secours dans l'indigence ; celle-ci devient une dette de l'État qui prend aux riches pour nourrir les pauvres. Quand au contraire le citoyen est émancipé, il est responsable ; puisqu'il est libre, personne n'a à s'occuper de lui ; son indigence est le résultat de son inconduite, de son imprévoyance ; elle ne crée aucune obligation d'assistance ; tout au

(1) *De l'assistance dans les campagnes*, par Émile Chevalier. Paris, 1889. *Die Arbeiter-Versicherung*. Brentano. Leipzig, 1879.

Digitized by Google

plus peut-elle inspirer les cœurs compatissants qui doivent pourtant se garder d'encourager le vice et de multiplier les bouches inutiles.

L'empire romain a l'esclavage et la clientèle. Aussi le paupérisme y devient une institution légale et Rome nourrit les indigents. Sous Valentinien, elle fournit aux assistés 90,000 livres de pain par jour et affame les provinces au profit d'une armée de fainéants.

Et après avoir subi le développement du paupérisme par l'autorité, l'Europe subit le développement du paupérisme par la liberté.

Le christianisme émancipant le travail, l'assistance comme devoir de l'État disparaît. Mais l'Église sanctifie la pauvreté; lui donne un appui dans les ordres mendiants et contemplatifs, fait de la charité un devoir religieux et, par un excès de fraternité, accroît le nombre de ceux qui cherchent à vivre sans travailler. Il y a dans la marche en avant de la misère deux points d'arrêts : la féodalité et la corporation. Car le seigneur féodal comme le règlement corporatif, en restreignant la liberté du travailleur, lui donne en échange le pain quotidien et la protection contre l'adversité. Cependant les liens féodaux se relâchent, les liens corporatifs se rétrécissent, le patronage et l'assistance mutuelle s'effacent; le serf affranchi et l'ouvrier libéré deviennent des mendiants; ils se multiplient; ils affluent autour des églises, des couvents, des ordres religieux, des institutions charitables; et la réforme trouve devant elle un monde à peu de chose près aussi affaibli, aussi dégradé par l'aumône que celui que Rome avait légué à l'Église.

Le danger était grand. L'État entre en scène : En même temps qu'ils détruit les organismes locaux et met l'industrie en tutelle, il s'empare du soin et de la protection des pauvres. En Angleterre, les lois de Henri VIII, d'Édouard VI et d'Élisabeth avec la taxe des pauvres, en France, les réformes du chancelier de l'Hôpital, l'ordonnance de Moulin et les taxes levées par les princes sont la revanche de l'autorité.

En Angleterre surtout, le mouvement a eu une grande net-

Digitized by Google

teté. Le pouvoir prend ses précautions et procède avec méthode. Il a compris que le tort de la charité impériale et de la charité religieuse était de confondre dans ses largesses les méritants et les vicieux; il essaie de distinguer : il fait preuve d'une impitoyable rigueur envers les vagabonds rebelles au travail qui, à la troisième rechute, sont exécutés; il se montre paternel envers les invalides et les vrais pauvres auxquel il procure tantôt *la licence* ou autorisation de mendier, tantôt des secours, tantôt un refuge dans une maison de travail ; et il établit, pour subvenir aux dépenses nécessaires, la taxe obligatoire des pauvres. On connaît l'échec de la loi des pauvres; on sait les charges effroyables qu'elle fit peser sur l'Angleterre; en 1817, la taxe s'élevait à 8 millions de livres! Et, preuve évidente de la connexité reliant la charité légale à la réglementation industrielle, sous Georges IV la taxe des pauvres servait à fournir des suppléments de salaires aux ouvriers agricoles ne gagnant pas assez pour payer le prix des subsistances.

Ainsi l'autorité qui avait voulu séparer les pauvres des paresseux, ne savait même plus distinguer le travailleur de l'infirme, et tous, valides ou invalides, étaient poussés à ne plus compter que sur elle.

A la fin du XVIII[e] siècle, le paupérisme était toujours là, répandu sur l'Europe comme à l'aurore de la Renaissance, plus menaçant même peut-être, car il était moins résigné. La liberté reprend son empire. La grande industrie d'ailleurs la réclamait et prêtait une oreille attentive et complaisante aux théories de Malthus démontrant que taxer les riches pour nourrir les pauvres, c'est accroître la pauvreté, favoriser la paresse et contrarier la nature. D'après Malthus, le pauvre arrivant dans un monde trop peuplé pour lui fournir du travail est un intrus qui n'a qu'à partir. Il faut laisser agir librement les lois naturelles. Sans aller aussi loin que Malthus, les théoriciens de la liberté ont imprégné notre siècle de leur doctrine; rejetant les lois révolutionnaires, le droit à l'assistance, le droit au travail et les ateliers nationaux, ils ont cru à la bonté et à la puissance de l'homme libre; ils ont mis leur espoir en lui; ils ont

Digitized by Google

entrevu une société modèle où, grâce à lui, on allait enfin être heureux; ils ont cru fermement à l'idée qu'il fallait, dans le domaine de la charité, intervenir le moins possible; ils ont répété avec lord Brougham : « Toute tentative humanitaire « pour élever le prolétariat est une atteinte à la loi naturelle « d'assainissement qui, par l'augmentation de la mortalité, « conduit à l'élévation des salaires. »

On connaît le résultat de leur système : En cinquante ans, presque partout le vagabondage et la mendicité ont doublé et même triplé.

Et comme aux jours inquiétants de la décadence latine, comme aux jours troublés du déclin de la féodalité, comme aux jours sombres de la guerre de Trente ans, comme aux approches de la Révolution française, on entend de nouveau ce que Louis Blanc appelle : « le bruit sourd de l'armée permanente de la misère ».

L'Europe penchée du côté de la liberté se recourbe du côté de l'autorité. Les assurances ouvrières obligatoires du prince de Bismarck, qui mettent entre les mains du pouvoir des forces considérables, sont une hardie tentative de faire résoudre par l'État la question du paupérisme. Et de son côté le socialisme laisse entrevoir aux masses l'État de l'avenir où l'autorité, chargée de la production et de la répartition des richesses, fera disparaître la misère.

Jusqu'à présent il semble donc que ces périodes alternatives d'autorité et de liberté soient inévitables. La société humaine est un organisme qui doit s'adapter à des besoins toujours nouveaux. La vie circule sans interruption. Tel ordre de choses nécessaire un jour à la croissance d'un peuple devient un obstacle à son développement ultérieur; tel système d'instruction qui avait fait jaillir les idées les étouffe; tel système de gouvernement, jadis sauvegarde de la nation, devient une menace pour son existence.

La liberté est l'idéal. Thomas Morus dans son Royaume d'Utopie la présente avec raison comme le but suprême de toutes les nations. La société la plus parfaite que l'on puisse rêver, est celle qui combinerait le minimum possible de con-

Digitized by Google

trainte avec le maximum possible d'individualité. Mais si nous prenons les hommes tels qu'ils sont, nous devons reconnaître que jusqu'à présent dans le domaine économique, politique et social, toujours la liberté a été utile aux forts, l'autorité aux faibles. Et à ce point de vue la réaction du socialisme contre la doctrine de Manchester est aussi compréhensible que la réaction de la doctrine de Manchester contre le régime mercantile.

L'humanité arrivera-t-elle un jour à ce niveau de perfection suprême rêvée par les philosophes où la discipline spontanée et volontaire de chaque être répondra à tous les besoins sociaux? Nous n'en savons rien. Mais au lieu de poser cette question insoluble, demandons-nous s'il n'y a pas moyen de diminuer la fréquence et l'intensité des ondulations alternantes de liberté et d'autorité? S'il n'est pas possible de réduire l'amplitude des oscillations qui nous lancent sans cesse d'un extrême à l'autre. On a tort de faire croire aux hommes qu'ils doivent choisir entre deux principes absolus et inconciliables. Il ne s'agit nullement de savoir si le monde sera entièrement livré à la liberté ou complètement abandonné à l'autorité. Il faut simplement savoir si nous irons toujours de la liberté désorganisée à l'autorité centralisée.

Quand on confond la liberté avec l'atomisation, l'autorité avec la centralisation, il est bien naturel que l'opposition entre les deux notions paraisse irréductible et que l'on en arrive à prononcer contre l'une des deux une condamnation irrévocable.

Mais les termes du problème sont mal posés.

Ce qui est redoutable, c'est non l'autorité, mais l'autorité centralisée. Le gouvernement local est loin de présenter les inconvénients de l'État unitaire.

Ce qui est dangereux, ce n'est pas la liberté, c'est l'isolement dans la liberté. Car si de la liberté organisée il y a tout à attendre, de l'individualisme excessif il y a beaucoup à craindre, et Aristote disait il y a longtemps : « Pour vivre seul, il faut être ou une brute ou un Dieu. » L'excès d'individualisme comme l'excès de centralisation ont été cause de

Digitized by Google

ravages qu'il serait profondément injuste d'attribuer à la liberté elle-même ou à l'autorité.

L'époque présente souffre de la fragilité de cette double conception : Un État tellement centralisé qu'il en devient une abstraction en face d'individus tellement isolés qu'ils n'ont plus rien de vivant.

Humboldt dans son livre *Essai sur les limites de l'activité de l'État;* Jules Simon dans son ouvrage *la Liberté;* Ducpetiaux dans son étude *la Mission de l'État*, ont tour à tour fait ressortir les dangers de la centralisation. Ils ont montré comment l'État centralisé conduit à l'uniformité; comment en remédiant par des mesures uniformes à un mal déterminé il risque d'en faire naître un autre dans une autre partie du corps social et finit par sacrifier un groupe quelconque aux intérêts, au bien-être du groupe qu'il protège. Ils ont fait voir comment, amené à s'occuper de choses et d'individus toujours plus nombreux, il en arrive à créer sans cesse de nouveaux rouages, à faire sans cesse de nouvelles dépenses qui nécessitent de nouveaux impôts; ils ont insisté sur l'extension progressive de la bureaucratie; ils ont rappelé les cadres administratifs enrégimentés militairement, entretenus aux moyens de ressources obligatoires, nommés par des raisons de parti, privés de l'aiguillon de la concurrence, du contrôle de la publicité, de l'espoir de la fortune et les gouvernements rappetissant les hommes pour en faire des outils d'abord inutiles, ensuite nuisibles.

Ces critiques ne sont pas dénuées de tout fondement. Seulement, qu'on veuille le remarquer, elles retombent non sur l'autorité, mais sur la centralisation.

Elles appellent comme remède non l'anarchie, mais la décentralisation.

A mesure que la civilisation se développe, le rôle de l'État croît en importance et en difficulté. Et alors, pour qu'il puisse agir efficacement, il est de plus en plus indispensable que l'autorité soit localisée et descende des sommets dans des organismes multiples. Il ne faut donc pas dire : L'État doit préparer sa destitution. Il faut proclamer que l'État doit préparer

Digitized by Google

sa décentralisation. La décentralisation est la seule expression rationnelle de l'autorité, la seule façon de concilier l'ordre et la démocratie, et de faire que la démocratie soit l'émancipation de tous, non pas la tyrannie d'une majorité. La centralisation d'ailleurs a affaibli l'autorité et l'a obligée à prendre vis-à-vis des problèmes sociaux une attitude négative et sceptique, précisément alors que 1789 nous livrait un sol propice à tous les ferments sociaux.

De son côté, l'école libérale a cru que pour assurer les droits de tous et produire l'harmonie sociale, il suffisait de proclamer la liberté de tous. Mais en affranchissant le citoyen, elle l'a abandonné à lui-même. En plaçant l'idéal dans le présent devant chaque individu comme un but immédiatement tangible, elle n'a pas dit aux hommes que leur développpement individuel est soumis à des lois organiques dont l'action est lente et régulière; elle leur a laissé croire qu'ils peuvent arriver d'un coup et par l'effort personnel à cette puissance que les classes supérieures ont acquise après des siècles de labeurs et que la Révolution même n'a pu entamer. Et cette théorie a fait éclore un prolétariat avide de destruction ; elle a élargi l'abîme entre ceux qui possèdent et les autres; au lieu de faciliter l'accession du plus grand nombre à la civilisation, elle a fait de la civilisation un monopole ; elle a déchaîné l'égoïsme des forts contre les faibles et a aigri ces derniers; elle a enfin produit une crise plus grave que les autres, parce qu'elle est à la fois morale et sociale, et parce qu'on a inspiré des ambitions plus grandes à des hommes moins capables de les satisfaire. Seulement cette situation n'est pas due à la liberté, elle est due à un individualisme excessif; elle résulte de la pulvérisation sociale produite par le défaut d'organisation de la liberté; et le remède n'est pas dans la suppression de la liberté, mais dans son organisation, dans le groupement des individus, dans l'association des unités disséminées.

Si après une période historique aussi développée que la nôtre, nous pouvons encore placer notre espoir dans l'avenir et avoir foi dans la vitalité de notre civilisation, c'est en ranimant des éléments appauvris, en donnant un caractère plus

Digitized by Google

concret à l'individu et à l'État, en faisant descendre l'État des hauteurs où il se cache et perd le sentiment des réalités, en arrachant l'individu à la solitude qui l'atrophie.

La conciliation de l'autorité et de la liberté, c'est la conciliation qui peut s'opérer entre les individus et l'État, pourvu que les individus se groupent et que l'État soit décentralisé.

1er août 1893.

(A suivre.) A. PRINS.

Digitized by Google

CONTE BLEU

CHAPITRE PREMIER

Il y avait une fois en un pays de rêve deux époux très beaux et qui s'aimaient. Ils s'aimaient tant que, pour être mieux l'un à l'autre, ils s'étaient fait bâtir en des jardins merveilleux, clos de murailles hautes, un palais enchanté, blanc, tout blanc, seulement construit de marbre pur et d'ivoire et d'or.

Là, ils vivaient leurs jours, cœur contre cœur, bouches rivées, ne sachant plus de l'univers que ce qu'en pouvait enclore les bras de l'aimé. Jamais plus beau couple n'avait marché enlacé dans la claire lueur du jour qui semblait les envelopper d'une caresse longue et baiser la trace de leurs pas. Quand ils passaient aux bras l'un de l'autre dans l'ombre douce du bois, disant d'amoureuses choses de leurs voix chantantes, les fleurettes du chemin se haussaient un peu pour les voir, tandis que les rossignols et aussi les fauvettes faisaient silence pour les mieux écouter. Certes, la nature les avait créés l'un pour l'autre en un jour de liesse, tant ils étaient dissemblables et par cela même merveilleusement appareillés.

Lui, avait nom Humbert, était sire de Montaigle, baron de Bioulx, duc de Formesan, avait tant de biens

Digitized by Google

que nul n'en savait le compte. Elle s'appelait Rose-Ay, d'un vieux nom de sainte, doux et naïf, qui la disait toute, fleurait la grâce et le printemps. Lui était brun, haut, droit et de fière stature. Elle blonde, grande juste assez pour lui mettre aisément son front sous les lèvres, tant souple et légère qu'il la pouvait emporter sans fatigue, serrée sur son cœur, aussi loin qu'il lui plaisait d'aller. Il avait une bouche rouge, hautaine et savante, des yeux noirs tant pleins de feu et de caresse que les regards des vierges les fuyaient éperdus. Avez-vous, en quelque matin de mai, trouvé dans la mousse deux pervenches fraîches écloses que trempe la rosée, ou bien une fraise qui mûrit? Ainsi étaient ses yeux à elle, ainsi sa bouche tant affriolante et menue qu'une fois un papillon, la prenant pour une fleur de velours, s'y était posé. Ses mains étaient si petites qu'un baiser en couvrait la paume; pour prendre mesure de sa taille ronde et ployante, il suffisait de joindre les dix doigts. Sa peau, de neige rose au visage, de neige pure aux épaules et au sein, était si fine, si fine, que la moindre caresse, même légère ainsi que la frôlée d'une aile d'oiseau, la fardait de vif pendant une heure pleine. Ses cheveux dénoués lui tombaient jusqu'à la cheville, la vêtaient comme d'un manteau. Une fois, messire Humbert était entré tandis que ses chambrières la coiffaient, et de la voir tant jolie, pareille à une petite vierge byzantine ainsi noyée en un ruissellement d'or, avait congédié les femmes, achevant la besogne à genoux.

CHAPITRE II

A l'aube des noces, alors que tous deux gardaient encore aux lèvres l'exquise saveur du premier baiser, dans les yeux l'alanguissement fou des joies de la première nuitée, une chose advint qui manqua troubler leur bonheur à tout jamais.

Digitized by Google

Pour fêter le jeune couple et lui souhaiter bienvenue, nobles et puissants seigneurs les convièrent, selon l'usage, qui à un tournoi, qui à une chasse en forêt, celui-ci à un banquet qui durait six heures pleines, celui-là à un bal dont les hautbois et les violes ne se taisaient qu'au matin. Or, que ce fût bal ou tournoi, chasse ou bien festin, qu'on poursuivît aux abois violents de la meute le cerf ou la biche, qui pleurent avec des yeux de femmes se voyant forcés, ou qu'on luttât d'audace en champ clos, follement, pour un sourire de la plus belle, qu'on dansât jusqu'à l'aube ou qu'on bût du vin couleur de lumière en des coupes ciselées où baignent des roses, ici, là, toujours, partout, en la clarté blonde du jour ou celle plus douce de la nuit, la dame de Montaigle était la reine, Humbert, son époux, le roi. Leurs yeux noirs et bleus semblaient filtrer un même poison d'amour, quiconque y avait goûté en gardait la soif, ne guérissait plus.

Qu'au hasard de la danse Humbert prît une vierge entre les bras, toute la nuit elle en demeurait pâle, se refusait à d'autres étreintes, n'avait plus d'yeux et de sourires que pour lui. Quand il les regardait au visage de ses yeux de flamme, de ses yeux de nuit, les plus fières d'entre les femmes et aussi les plus sages se troublaient, tremblaient délicieusement, avaient sur leurs bouches mi-pamées un même sourire d'extase, humble, soumis et très doux, qui semblait dire : Si tu veux... Si tu veux!...

Et quant à Rose-Ay, c'était pis encore. Quiconque l'avait vue, blanche comme un lis, vrai bijou de chair, belle entre les jolies, chaste entre les très pures, en demeurait amoureux. Où qu'elle allât, pareille à une jeune reine sous la couronne haute de ses cheveux d'or, les plus beaux et les plus hardis d'entre les hommes la suivaient ainsi que des lions asservis. Quand les trompettes guerrières saluaient l'entrée des chevaliers en la lice où flottent éclatantes les bannières éployées, il s'en trouvait tou-

Digitized by Google

jours cinq ou six des plus jeunes et des plus vaillants à porter ses couleurs, de rose et de blanc, avec, au centre de l'écu, une rose miraculeusement fleurie sur une branche d'or. Levait-elle la main seulement, sa main fine où les ongles semblaient des pétales de fleur enchâssés, vingt paires d'yeux la baisaient au vol. Riait-elle en montrant des dents blanches, menues et rangées ainsi que les perles d'un collier, vingt regards d'hommes cueillaient le sourire sur sa bouche en un désir éperdu.

Qui aime bien est jaloux, toujours! Tous deux souffraient follement. Indifférents à leurs triomphes propres, Humbert et Rose s'épeuraient de même de cet encens d'amour montant au-devant de l'aimé. La gente dame de Montaigle devenait pâle comme une petite morte rien qu'à voir son doux sire toucher une autre femme du bout du doigt, souffrait à crier, blessée au vif de sa chair, lorsqu'elle lui voyait emporter entre ses bras, dont elle savait l'affolante étreinte, quelque vierge pâlie d'angoisse ou quelque savante amoureuse dont le beau corps s'abandonnait.

Humbert, de son côté, endurait mille morts à voir les hommes se prosterner devant sa blonde avec des prières quémandeuses, des regards hardis qui souillent toute chair, des caresses d'yeux qui la prenaient à distance, lui frôlaient le visage, s'attardaient sur sa gorge en fleur, touchaient ses lèvres en un viol imaginaire et exquis. Un désir fou lui venait de la prendre et de l'emporter loin, toujours plus loin, de la cacher si bien entre ses bras que nul, hormis lui, ne sût plus rien d'elle ni de sa beauté.

Au retour, ils se taisaient silencieux, se rencognaient chacun en un côté de la litière, fuyant le contact onduleux de leurs corps. Et ils cachaient leur peine ainsi qu'un mal honteux, détournaient la tête pour ne pas voir le cher visage, sachant bien que s'ils se regardaient seulement dans les yeux, ils perdraient toute force, se crieraient

Digitized by Google

quand même leur jalousie et leur souffrance en un aveu éperdu.

Une fois qu'ils s'étaient boudés pendant trois heures pleines, brisés, vaincus, affamés l'un de l'autre, ensemble ils se décidèrent à l'aveu. Mais, au premier mot qu'ils dirent, s'étant regardés au fond des yeux, ils y lurent les mêmes peines, se tendirent les bras et, tandis qu'ils y tombaient, dirent ensemble en un soupir bienheureux :

— Ne sortons plus... Veux-tu?

CHAPITRE III

Et ils se tinrent parole, se cloîtrèrent, ne passèrent plus une fois les grilles fleuronnées, cachant désormais leur bonheur ainsi qu'on enferme sous triple scel une fine et grisante liqueur prompte à s'évaporer. Qu'avaient-ils besoin du monde, d'ailleurs, s'étant l'un à l'autre un univers heureux? De l'aube à la nuit tombante, ils s'occupaient à douces choses, jouissaient par tous leurs sens comme deux bienheureux. Mille plaisirs les conviaient. Ils habitaient un palais de fée, mangeaient dans l'or et l'argent, se vêtaient de soie et de dentelle, avaient pour dormir leurs nuits d'amour une royale couche plus ornée qu'un reposoir et faite de plume d'eider qui est la plus douce de toutes.

Montaigle était situé en un climat tant clément, que leurs jardins y demeuraient pleins de fleurs d'un bout de l'an à l'autre bout. A peine, en décembre, les roses y devenaient-elles un peu pâlottes avec de jolis airs de languir, de bouder le soleil de ce que ses caresses étaient moins franches. Ils avaient en leurs écuries, pour leurs promenades d'amoureux, des haquenées blanches dont les crins balayaient le sol et qui prenaient l'amble si doucement, qu'ils pouvaient cheminer les bras à la taille; pour la chasse, des destriers noirs, hauts comme des chevaux

Digitized by Google

de guerre et plus vites que le vent. Pour les servir, ils avaient cent vierges et cent pages choisis parmi les plus beaux d'entre les enfants de leurs vassaux. Sur un signe de leur main levée, filles et garçons, tout de blanc vêtus, très souples et très fiers en leur joliesse nubile, dansaient devant eux, rythmant leurs pas de leurs voix fraîches ou mimaient pour eux seuls quelque légende naïve.

Avaient-ils cure de plaisirs plus intimes et plus doux? Ensemble, têtes penchées, ils lisaient dans le même livre quelque amoureuse histoire, se baisant à chaque feuillet, ou bien encore voguaient sur le lac en une nacelle dorée traînée par des cygnes altiers. Rose-Ay avait une voix cristalline qu'Humbert ne se lassait point d'entendre, donnait l'illusion assise devant les hautes orgues d'une petite sainte toute blonde. Quand ils mariaient leurs deux voix unies, c'était à croire qu'on donnait concert au paradis.

Et quand ils étaient las de tout, ces heureux, las de chanter et de courir bride abattue, de se laisser bercer sur le lac ou de cueillir des fleurs par pleines panerées, il leur restait encore une distraction suprême, toujours neuve et toujours pareille, qui les grisait comme un philtre, leur enlevait la notion du temps et des choses : ils n'avaient qu'à se sourire et voyaient s'ouvrir les cieux.

CHAPITRE IV

En un printemps très doux, où les roses fleurissaient par milliers, où les oiseaux chantaient plus haut comme pris de folie, où tout riait sur terre et dans les cieux bleus comme des yeux de blonde, il advint un bonheur à ces heureux. Rose-Ay se trouva enceinte. Quand, rouge d'une pudeur divine, elle le dit à l'époux, avec des mots peureux, des phrases tendres où chantait sa joie triomphante, celui-ci en pensa mourir, tant il en fut heureux.

Et ce fut en leur amour comme une phase nouvelle, la

Digitized by Google

plus douce, certes. C'est à peine s'il osait la toucher maintenant, ne la baisant plus qu'avec des lèvres pieuses, s'agenouillant à ses pieds pendant des heures pleines pour la contempler de bas en haut, ainsi qu'un dévot sa madone. Et à la voir si pure, frêle, avec ce sourire d'extase qu'elle avait maintenant toujours et qui lui épanouissait la bouche comme une fleur, une hallucination le prenait; il lui semblait voir se nimber sa jeune tête couronnée d'or.

— Notre-Dame... Ah! Notre-Dame, disait-il, le fruit de vos entrailles soit béni!

Et doucement, longuement, il baisait le bas de sa robe flottante, puis, avec la sensation troublante d'un sacrilège audacieux et exquis, il se haussait un peu, effleurait les genoux, montait, montait encore, s'arrêtant seulement en un baiser pâmé sur le jeune sein frémissant où dormait l'enfant.

Dans des joueries adorables, des causeries tendres qui leur prenaient le plus clair de leurs jours, ils s'ingéniaient à deviner le sexe de l'enfant, ses traits, son visage, le créaient de toutes pièces en une vision si nette qu'elle en devenait tangible, avaient parfois dans le vague des caresses ébauchées qui le cherchaient.

Ah! l'heureux, l'heureux, que cet enfant à naître!

« Ce sera un garçon, disait la gente dame en une fierté. Il sera baron de Bioulx, sire de Coucy et d'Harmentière...

— Non pas... Une fille, une fille qui te ressemble, ô chère mienne. Nous lui donnerons en dot dix villages et elle épousera le fils d'un roi.

— Je veux qu'il ait tes yeux.

— Moi, les tiens.

— Ta bouche, mauvais, ta bouche que j'adore et qui m'a pensé faire mourir au premier toucher.

— Nenni, la tienne, ma blonde, afin que sur ses lèvres je puisse encore te baiser. »

Digitized by Google

Et tous deux se prenant les mains disaient dans une extase qui semblait faite et des roses et des chants d'oiseaux et de la splendeur du jour :

« Notre enfant... Notre enfant ! »

CHAPITRE V.

Bonheur humain, bonheur vain.

Depuis des mois, la dame de Montaigle, appesantie, n'accompagnait plus son époux en ses folles chevauchées, l'escortant seulement jusqu'à la dernière marche du perron. Là, très simplement, elle le baisait devant tous.

« Au revoir donc, mon doux sire.

— A ce tantôt, mignonne dame. De mon mieux ferai diligence afin que point ne vous ennuyiez de moi.

— N'ayez souci, cher seigneur. Ce m'est plaisir que de vous attendre Dieu vous garde sauf seulement et vous ramène joyeux. »

Puis, lui parti au galop rythmique de son palefroi plus noir que la nuit, elle le suivait des yeux tant qu'elle le pouvait voir, très haut, très beau, parmi ses seigneurs et ses pages, le plus haut et le plus beau certes, faisant flotter comme un adieu, comme une caresse, chaque fois qu'il se détournait pour la saluer encore, sa longue écharpe de gaze armoriée dans l'air bleu du matin.

Et quand la brillante cavalcade s'était perdue en un repli du chemin, que les abois des chiens, le cliquetis des armes ne lui arrivaient plus que comme une musique de seconde en seconde plus lointaine, que le silence se faisait sur Montaigle, très doux et très lourd après tout ce bruit, la blonde châtelaine se redressant avec un soupir, se signait et allant s'agenouiller en son oratoire plus riche qu'une miraculeuse chasse, y priait pour l'absent.

. . . . . .

Hélas, c'est donc que Dieu est parfois ou distrait ou

Digitized by Google

cruel qu'il n'écoute point les prières de celles qui aiment ou que, les entendant, il ne les prenne point à merci.

Un jour que le sire de Montaigle s'en était allé chasser le sanglier là-bas, tout là-bas, au fin bout du parc grand comme un monde, Dieu retirant les yeux de dessus lui il arriva malheur au doux chevalier.

Comme il mettait pied à terre pour servir un vieux ragot blessé, il glissa sur une souche, s'étendit de long, et avant que nul ne put lui porter secours, reçut en plein cœur les deux défenses de la bête qu'elle y plantait furieusement.

Juste comme le soleil se couchait en un brouillard de pourpre qui semblait ensanglanter les roses, on le rapporta à sa mie, livide, les yeux clos, la poitrine trouée de deux blessures affreuses dont le sang avait cessé de couler. Comme la camarde l'avait pris d'un coup il demeurait beau par delà la mort, semblait dormir, gardait sur ses lèvres pâlies l'ombre d'un sourire inachevé.

Blanche comme un suaire avec des yeux de folle agrandis et déments, l'effrayante rigidité de geste d'un automate qui se meut, Rose-Ay descendit les degrés du perron, marcha au cher cadavre, contempla silencieusement le front livide et fier du bien-aimé, ces yeux fermés qui étaient son ciel, cette bouche adorable et glacée qui lui avait appris le baiser, ces bras raidis entre lesquels elle avait tant délicieusement dormi et dont jamais plus elle ne sentirait l'étreinte, puis, sans une plainte, ainsi qu'une fleur qu'on fauche, tomba de son haut, s'abattit pour la dernière fois sur le sein de l'époux.

CHAPITRE VI.

Un cri, puis un silence effrayant.

La dame de Montaigle vient de donner le jour à un enfant mâle si chétif qu'il n'a que le souffle, semble prêt à passer.

Digitized by Google

Elle-même râle, inerte, les yeux clos, allongée en une pose de trépassée sur le grand lit nuptial, le grand lit de plumes très douces où elle a dormi tant et de si chères nuits aux bras de l'époux. Voilà deux mois qu'elle agonise, sans pleur et sans parole, les yeux rivés sans trêve à la même vision sanglante dans l'hypnose d'un rêve torturant.

Le coup qui a tué Humbert de Montaigle l'a blessée elle-même en plein cœur. Depuis des heures, des jours, des semaines, elle se meurt de sa mort lentement. Maintenant c'est fini, elle est toute blanche, ne bouge plus. Encore un peu de temps, et le souffle haletant qui passe entre ses lèvres, où la mort a semé des violettes, s'éteindra. Puis on tirera un voile de soie fine sur son visage exquis de petite trépassée, et, après l'avoir ensevelie dans la robe des noces qui était de brocart rebrodé d'or, on la portera, tiède encore, toute blonde, auprès de l'époux dont les os tressailliront d'aise, et tous deux dormiront côte à côte dans la mort, ainsi qu'ils dormirent en leur grand lit, leur grand lit de plumes douces.

Des femmes vont, viennent sans bruit, font la toilette de la chambre, mettent des draps de dentelle à la barcelonnette d'or, emmaillottent l'enfant qui vagit. Un lange de toile fine, puis celui-ci qui est fait de laine souple prise à la toison d'un agneau nouveau-né, et cet autre encore qui est de soie bleue aux armes de Montaigle. Tandis qu'elles besognent, des larmes tombent en pluie sur le lange armorié et sur celui de laine douce et aussi sur le dernier qui est de toile fine, et jusque sur le petit corps nu de l'enfant. Entre leurs sanglots, elles disent des mots étranges, accusent Dieu, qui est trop haut pour entendre, semblent pleurer bien plutôt sur celui-ci qui vient de naître que sur celle-là qui se meurt. Même, elles ont l'air de souhaiter que l'agonisante blonde de l'alcove ne reprenne plus ses sens, s'endorme à tout jamais sans rouvrir les yeux.

Digitized by Google

« Qu'elle parte sans savoir... Qu'elle ne voie pas, qu'elle ne sache pas!... Doux Jésus et vous Marie, que vous a donc fait Montaigle pour que vous le châtiiez à ce point? »

Cependant l'aube toute rose, qui n'a cure ni de nos joies ni de nos peines, vient à son heure toujours, qu'elle nous apporte deuil ou délices en sa robe emperlée, frappe aux fenêtres closes, passe entre leurs croisillons de pierre, inonde la chambre de clarté. Juste comme elle gagne le lit, baise le visage décoloré de la mourante, celle-ci tressaille, ouvre les yeux.

« L'enfant, demande-t-elle d'une voix qui s'éteint. »

Les femmes se dressent avec un cri d'effroi.

« Il dort, ô noble dame. Il a bien chaud en ses langes, laissez-le en son berceau. »

Mais elle, d'une voix plus nette.

« L'enfant. »

Les femmes courbent la tête, obéissent, lui mettent le petit entre les bras. Quand elles ont fait, elles s'agenouillent, prient tout bas.

Qu'est-ce qu'elles disent? C'est triste, triste!

Ce sont les litanies de la Dame des Sept-Douleurs qu'elles psalmodient entre leurs sanglots. Des lambeaux de phrase flottent par la chambre qui parlent de douleurs inouïes, égrènent le martyrologe des mères, semblent saigner.

« O mère douloureuse.

— Mère couronnée d'épines.

— Vous qui souffrites mort et passion en votre enfant. »

Et toujours, toujours, comme un refrain angoissé.

« Priez pour elle, ô priez pour elle, priez pour nous. »

Rose-Ay contemple l'enfant endormi. Elle rêve. Son visage émacié, blanc comme une cire, pas plus large maintenant qu'une face de gamine, se transfigure, s'illumine d'une vision bienheureuse. Tout en berçant l'enfan-

Digitized by Google

telet, elle parle de sa voix chantante d'autrefois, dit les mèmes mots qn'ils dirent ensemble, Humbert et elle, dans la lumière, les fleurs et les chants d'oiseaux, le jour béni où ils eurent la première fois la vision de l'enfant.

« Ce sera un fils. Il sera baron de Bioulx, duc de Formesan... Nous lui donnerons Coucy et Harmentières. »

Puis sa voix mollissait encore, semblait baiser les mots au passage.

« Il sera beau comme toi, ô mon aimé! Il aura tes yeux, qui sont mon ciel... ta bouche dont la caresse me fait mourir et dont j'ai faim et soif toujours... »

Et serrant l'enfant sur son sein jusqu'à le meurtrir.

« Un fils, dit-elle en un triomphe... le voilà! »

Le petiot, qui s'est éveillé, ouvre les yeux, des yeux qui brillent ainsi que deux diamants noirs. Rose-Ay le contemple extasiée, balbutiant dans un rire :

« Son front... ses yeux... sa bouche! »

Et elle l'y baise par trois fois, disant à chaque caresse :

« Pour Humbert, dont tu viens... Pour Humbert, vers qui je vais... Pour nous deux qui t'eussions tant chéri, ô mon enfant. »

Quand elle touche les lèvres du petit, qui semblent deux pétales de rose accolés, quelque chose remue en ses entrailles déchirées, l'y blesse d'une morsure douce. Cet enfant qui dort entre ses bras, c'est sa chair à elle et aussi celle de l'aimé, fondues en Dieu sait quelles délices. Elle se courbe tout à fait sur lui, le baise un peu partout, sur le front, sur les lèvres, cherche fiévreusement en cette chair neuve trace de la caresse qui l'enfanta. Comme les langes la gènent, elle les écarte, veut mettre l'enfant à nu pour le mieux voir.

Les femmes se sont dressées avec une prière suppliante, essaient de lui reprendre le petiot.

« Douce dame, il est si petit, frêle. Laissez-le en ses langes, il aura froid. »

Digitized by Google

Elle, toute à sa besogne, ne les écoute pas, semble ne pas les entendre, s'acharne après le maillot de ses mains qui tremblent, tranchant sur le bleu de la soie, toutes pâlies qu'elles sont, ainsi que deux fleurs de lis.

Alors, découragées, elles se prosternent à nouveau, cachent leur visage dans leurs mains pour ne pas voir, reprennent leur prière qu'elles sanglotent plus fort et plus haut.

Juste comme elles arrivent à la supplique :

« Mère dont le cœur fut percé d'un glaive, priez pour nous, ô priez pour nous », la duchesse, qui vient d'écarter le dernier lange, se renverse avec un cri.

Dans ses draps de toile fine, de laine très douce et de soie couleur de ciel où s'éploient les aigles de son blason, le fils de Montaigle, difforme, exsangue, plus fragile que verre, étale son pauvre petit corps de misère affreusement tordu.

Dans l'épouvantable chute qu'avait faite sa mère, l'enfant s'était blessé. Puis, pendant les deux longs mois de tortures qu'elle avait subies, il avait pâti en son sein, s'y était anémié, était devenu la faible et atroce chose qu'il était, un avorton à tête d'ange, bossu, minable à faire pleurer, avec, un peu au-dessous du sein gauche, juste à la place où le sanglier troua la poitrine du sire de Montaigle, deux taches d'un rouge sombre, deux grandes fleurs sanglantes qui éclaboussent sa chair, la marquent d'un stigmate de mort.

Comme il est tout nu et délaissé, qu'il souffre et qu'il a froid, l'enfant se met à geindre, se plaint ainsi qu'un agneau blessé.

Alors, un miracle s'opère. Qui sondera votre cœur, dira votre amour, vous louera d'assez bas, ô femmes!... Rose-Ay, qui semblait morte, blanche comme un suaire, ouvre les yeux, voit le pauvre être, le soulève et le cache en la tiédeur de son sein. Puis, comme les femmes

Digitized by Google

essaient de le lui enlever, craignant qu'elle ne passe avec le petit ainsi serré sur son cœur et qu'il ne faille, pour le lui reprendre, briser ses bras charmants.

« Laissez-le, dit-elle avec une douceur infinie. Là est pour lui le port, le salut, l'unique asile. Beau et fort, j'eusse pu abandonner mon fils pour l'époux qui m'attend... Il est faible, infirme, hors nature... Je vivrai pour lui.

Et, tandis que l'innocent s'endort en son blanc nid de chair, la dame de Montaigle regarde loin, très loin, de ses yeux bleus tristes, ô tristes, les jours, les mois, les années qu'elle se condamne à vivre sans amour et sans joie. Et, comme si son veuvage commençait seulement de cette minute même, deux larmes, les premières, perlent à ses longs cils, glissent, viennent tacher le maillot de l'enfant. Puis, sans trève et sans répit, ainsi que s'égoutte l'eau d'une source jamais tarie, elle pleure tant que le jour dure, elle pleure tant que dure la nuit.

CHAPITRE VII

Dolor de Montaigle a trois ans. Par quel miracle a-t-il vécu? Demandez à la mère qui, dans un prodige d'amour, l'enfante à nouveau depuis ce temps. De jour, de nuit, lasse à mourir et jamais vaincue, elle est de garde auprès du berceau. La mort qui plane, hideuse, par la chambre, a honte et pitié, n'ose frapper l'enfant tant que la mère est là, et la mère est là toujours. Si Dolor, le bien nommé, hélas! souffre et qu'il pleure, geigne en sa couche toute bleue, toute blanche, ainsi que le dodo d'un Jésus, elle le berce en chantant pendant des heures entières, jusqu'à ce que sa voix de cristal s'éteigne en un murmure épuisé. Si le sommeil fuit la paupière de l'innocent et qu'il ait froid en sa pauvre chair, elle le serre contre son sein, l'échauffe de son soufle, lui fait de ses bras un tant doux berceau, qu'il s'apaise, s'y endort comme un bienheureux. Une fois

Digitized by Google

que la crise est plus mauvaise, torture épouvantablement et la mère et l'enfant, laisse celle-ci pantelante, celui-là brisé, l'âme sur les lèvres, près de passer, elle pleure sur lui tant de larmes chaudes qu'il s'en ranime comme d'une miraculeuse ondée, prend le dessus, commence de croître.

Quand on est bien sûr qu'il vivra, qu'il peut se tenir sur ses pauvres jambes, a du rose aux joues et de la lumière dans les yeux, rit à toute chose de son beau rire d'innocent, Rose-Ay songe à parachever son œuvre, veut redresser l'enfant, en faire un homme pareil aux autres, qui fasse souche de Montaigle, perpétue la noble race dont il est l'unique et frêle rejeton.

Des médecins célèbres sont mandés. Du Nord et du Levant, les plus fameux en l'art de guérir s'en viennent vers Montaigle. Alors la dame ouvre ses coffres, fait éventrer des sacs d'argent et d'or, amoncelle devant eux ses diamants et ses perles en un tas fulgurant.

« Guérissez-le et prenez », dit-elle.

Les plus consciencieux hochent la tête, s'en vont sans rien oser tenter. D'autres, plus croyants ou plus cruels, torturent l'enfant jusqu'au martyre, crucifient son petit corps de misère en des appareils sans nom.

Rien ne fait. Dolor l'infirme restera tel.

Pour l'heure, il a trois ans, porte sur un corps de gnôme fragile et déjeté, le plus beau visage d'enfant qui se puisse voir, a l'air, dans les longues et flottantes simarres de soie blanche dont l'ingénieux amour de sa mère le veut toujours vêtu, d'un Jésus qui serait bossu affreusement. Il est heureux, ne sait rien encore de son irrémédiable déchéance, ignore que d'autres courent alors qu'il se traîne, a oublié jusqu'aux tortures subies, qui demeurent sur le cœur de la triste châtelaine, ainsi qu'une chape de plomb. Tout lui rit à cet innocent qui possède en sa mère tout un paradis d'amour.

Digitized by Google

Mais il saura... plus tard. Il saura. Cœur d'homme à vingt ans demande autre pâture que la tendresse d'une mère, si tendre soit-elle. Un jour, celui de Dolor parlera en sa triste enveloppe... Quelle voix de femme y voudra répondre? Alors, ses yeux s'ouvriront, et il se verra tel qu'il est, difforme, hors nature, seul à tout jamais, maudira sa mère de l'avoir sauvé.

Regardez la dame de Montaigle. Dans la terreur et l'effroi de cette échéance formidable où Dolor, fait homme et crucifié, lui demandera sa part de joie, sa part de vie, sa part d'amour, ses cheveux d'or ont blanchi, font sur sa jeune tête exquise l'effet d'une tombée de neige sur une fleur éclose du matin. Oh! pour rayer cette heure fatale de l'immuable venue des heures qui se hâtent, volent, avancent d'autant l'atroce minute, pour effacer ce jour néfaste de la suite des jours de Dolor, lui assurer la plénitude des joies qu'elle-même a goûtées aux bras de l'époux, Rose-Ay est prête à donner sa vie, puis à la donner encore une fois, cent fois, en quelques tortures qu'il faille, et cela sans plaintes, le sourire aux lèvres, heureuse, ô combien, si, au prix de son sang versé goutte à goutte, elle pouvait racheter l'enfant!

Pendant de longs jours et de plus longues nuits, elle cherche, cherche, s'affole à vouloir résoudre l'insoluble problème : Dolor pareil aux autres, ou le croyant du moins, Dolor aimé, Dolor faisant mentir son nom, Dolor heureux.

Les jours passent et aussi les nuits. Elle ne trouve pas. Elle a fait don d'elle-même à l'enfant et voilà que le sacrifice demeure inutile. Qu'elle se cloître avec lui en Montaigle, l'empêche de voir, de comparer, prolonge au delà des limites son enfance bienheureuse... à peine pourra-t-elle lui assurer dix ans, quinze ans d'un bonheur qui rendra plus amères les années qui doivent suivre. L'adolescence viendra, quoi qu'elle fasse. L'enfant grandi

Digitized by Google

s'échappera de ses bras, cherchera d'autres caresses, s'en ira par le monde se faire meurtrir... et elle cherche, cherche, en l'angoisse et la fièvre, combine mille plans, se heurte, quoi qu'elle imagine, au même final douloureux : Dolor fait homme, Dolor les yeux ouverts, Dolor esseulé, sans femme, sans but, sans amour!

Ah! il faudrait qu'elle pût le garder petit, le doux innocent à qui suffisent ses lèvres. Ou bien il faudrait qu'elle trouvât, Dieu sait où, une autre elle-même qui pût se donner à Dolor, l'aimât comme elle d'une amour infinie, lui donnât tant de délices en l'étreinte de ses seuls bras qu'il s'y ensevelît en une extase, ne cherchât, n'imaginât rien au delà. Et il faudrait encore que cette autre fût aveugle et très belle, ne connût que le seul Dolor, pût l'aimer vraiment malgré sa déchéance, être heureuse par lui, pour lui, avec lui, frémir en ses bras, se donner toute, comme elle avait frémi jadis, s'était donnée aux bras d'Humbert en des joies de paradis.

Il faudrait... Il faudrait...

Un miracle tout bonnement. La dame de Montaigle l'a compris. Alors elle s'agenouille en son oratoire, prie Dieu, ses anges et ses saints, meurtrit ses genoux délicats sur les dalles, use entre ses doigts fuselés les grains de nacre et d'ambre de cent chapelets, suspend au cou, aux bras d'une Vierge de marbre très douce et très blanche, ses perles, ses émaux, ses diamants qui étincellent, incendient la sainte de leurs feux réunis.

« Un miracle, bonne Vierge, vous m'entendez? Et puis prenez ma vie, crucifiez-moi, courbez-moi sous tant d'infirmités qu'il vous plaise... Qu'est-ce que ça fait! »

MARCELLE JAIME.

(*Tous droits réservés.*)

Digitized by Google

LA PSYCHOLOGIE AU LABORATOIRE [1]

II

C'est de la seconde moitié de ce siècle que date la psychologie expérimentale. Elle a à peine trente-cinq ans d'existence; et, comme au début de toute existence, que d'obstacles elle a dû vaincre, que d'oppositions elle a dû surmonter! Néanmoins, si l'on compare le petit nombre d'années qui nous sépare des travaux de E.-H. Weber, de Helmholtz, de Fechner, avec l'ensemble des résultats acquis et toutes les conquêtes nouvelles que l'état actuel de la science nous permet de prévoir pour les prochaines années, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment d'admiration pour la marche sûre et rapide de la méthode expérimentale, ni retenir nos élans de reconnaissance pour ces hommes qui se sont voués aux recherches longues et laborieuses qu'exige une analyse exacte de l'esprit humain.

Dès le début, l'opposition est partie de deux côtés : de certains métaphysiciens qui, sans jamais avoir pratiqué les méthodes expérimentales, les condamnaient *a priori*, au nom de la raison; — et de physiologistes, trop étroitement enfermés dans leur science pour comprendre qu'il ne suffit pas, pour analyser les phénomènes intellectuels et moraux, de connaître l'anatomie et la physiologie du cerveau (encore que ces connaissances en sont à leur début); car ce que la psychologie étudie, c'est précisément le *fait psychique*, tel qu'il est ressenti *par nous*, tel qu'il se manifeste *en nous;* — et cela, par des

(1) Suite. Voir la *Revue* du 15 octobre.

Digitized by Google

méthodes plus exactes et avec des instruments plus précis que n'importe quels instruments d'un laboratoire de physiologie. Il y a donc ici un domaine spécial, un élément parfaitement défini et bien distinct des sciences de la matière : c'est notre *perception*, notre manière de percevoir. Or, toute perception, si elle doit prendre rang dans les données des sciences exactes, doit être, nous devons bien le reconnaître, soumise à la *mesure :* ici encore, l'observation et l'expérimentation forment la méthode.

Qu'on nous comprenne donc bien : la psychologie, comme toute science, a son domaine à elle ; ce domaine, c'est le *fait psychique* (sensation, mémoire, perception, volition, pensée, sentiment, etc.). Comme toute science exacte, quel que soit l'objet qu'elle traite, la psychologie, elle aussi, est obligée de se servir des méthodes expérimentales, de la mesure : sinon, elle reste hypothèse vague, forme vide de notre raisonnement.

Des sceptiques nous diront : Votre mesure des phénomènes, vos expériences, que nous apprennent-elles sur la nature même de notre âme ? Rien !

Évidemment ! Mais la physique, que nous apprend-elle sur l'essence de la matière ? la mécanique nous révèle-t-elle ce qu'est la force en soi, ou la nature intime du mouvement ? La biologie est-elle parvenue à nous donner une définition de la vie ? Non ! Et qui conteste à ces sciences le droit d'être expérimentales, purement et simplement ! Elles substitueraient les raisonnements à l'expérience que les adeptes des plus abstraites métaphysiques eux-mêmes se récrieraient aujourd'hui. Or, voyez plutôt les progrès réalisés par ces sciences, grâce aux méthodes expérimentales. De quel droit empêcheriez-vous la psychologie et la morale à leur tour de recourir aux méthodes scientifiques ? Que peuvent-elles analyser d'autre que des phénomènes ? Leur but est-il donc différent de celui des autres sciences : *mesurer* les phénomènes et chercher des *lois ?* Quant à l'essence des choses, je demanderai avec Hirn (1) si, parmi

(1) *La vie future et la science moderne.* Colmar, Barth, éditeur, 1890.

Digitized by Google

les lecteurs instruits et lettrés, « il s'en trouve un seul qui sache ce que c'est que le mouvement, un seul qui sache en quoi un corps en mouvement diffère de nature d'un corps en repos ». Non, certes! Et cependant, les phénomènes se mesurent, et la science découvre et formule ses lois.

Aussi, la constitution de la psychologie expérimentale est-elle aujourd'hui, si pas chose reçue et admise par tous, du moins chose *faite,* nécessaire, inévitable. Au moment où tant de travailleurs sincères et désintéressés se groupent dans ses laboratoires, avec quel étonnement ai-je lu dernièrement, dans le compte rendu d'un récent ouvrage, d'anciennes attaques à l'adresse de la psychologie expérimentale, de vieux clichés usés, et que l'on veut faire servir à nouveau contre les progrès de la nouvelle science! Vraiment c'est être peu délicat vis-à-vis de ses lecteurs que de les croire aussi réactionnaires, aussi ignorants et aussi crédules. C'est pourquoi nous considérons ces critiques comme étant sans portée et sans force. Nous les signalons comme les derniers efforts des chevaliers à la piteuse mine de la vieille psychologie raisonneuse. De notre côté, nous devons, au contraire, travailler à l'œuvre d'édification, et nous nous réjouissons de trouver la psychologie en aussi bonne voie depuis qu'elle a adopté les méthodes expérimentales. Car tout un temps elle a fait douter d'elle, et désespérer les plus vaillants.

Mais ce n'est pas le moment de refaire l'histoire de ces années noires; les temps sont nouveaux et ce serait, à présent surtout, l'heure de reprendre, dans un sens tout spécial, ces paroles éternellement belles, éternellement vraies de saint Thomas d'Aquin, dans les moindres sciences, comme dans les plus puissantes créations : *recedant vetera, nova sint omnia,* — ou encore, comme il disait dans une séquence admirable : *Vetustatem novitas, umbram fugat veritas, noctem lux eliminat :* l'esprit nouveau met en fuite l'idée ancienne, la vérité disperse l'ombre, la lumière expulse la nuit, — ce qui, dans le sens que nous donnons ici, signifie qu'une aube nouvelle luit pour la science de l'homme, et, par conséquent, luira pour la philosophie et pour la société.

Digitized by Google

En quoi consistent les expériences de psychologie?

Certes, voici un phénomène que plusieurs d'entre vous auront déjà observé. Vous vous disposez à soulever un objet; or, vous croyez cet objet beaucoup plus pesant qu'il ne l'est en réalité; vous faites un effort violent pour vaincre cette résistance supposée, et la force musculaire que vous déployez est si disproportionnée au poids réel de l'objet, que le mouvement imprimé par vous à cet objet prend un caractère exagéré, désordonné, bien caractéristique.

Il y a eu disproportion entre votre effort et l'objet extérieur. Que s'est-il produit? Quelle est la force que vous avez dépensée en trop? Et comment ce phénomène s'est-il manifesté? Voilà un problème d'un intérêt direct, puisqu'il concerne votre dépense d'énergie. Dans la vie ordinaire, quelques expériences de ce genre amèneront vite à proportionner l'effort au poids, ou, du moins, à lever prudemment l'objet qu'on veut déplacer. Pour la pratique de chaque jour, c'est tout ce qu'il est nécessaire de savoir à ceux qui ont à réaliser de l'énergie musculaire, et ils s'en tirent parfaitement.

Mais, scientifiquement, il en est de la psychologie comme de la mécanique. Un ouvrier, sans connaître la théorie des machines à vapeur, sait, par la pratique, comment il doit s'y prendre pour provoquer la mise en mouvement d'une machine. Mais le savant a un tout autre but, beaucoup plus complet et plus étendu. De même en psychologie. Il s'agira, dans l'exemple que je citais plus haut, de reproduire en un *grand nombre* d'expériences, le phénomène signalé, et de choisir avec exactitude la mesure extérieure qui permettra de graduer les expériences et de rapporter les phénomènes à une unité. De semblables recherches, commencées par Fechner, ont été reprises dans les derniers temps, par G.-E. Müller et Schumann, ainsi que par Goldscheider, pour ne citer que ces noms. Elles exigent de nombreuses expériences et des mesures précises. Elles touchent à de bien importantes questions de psychologie, importantes au point de vue de l'éducation aussi bien que de l'hygiène :

Digitized by Google

l'énergie musculaire, le mécanisme des images du mouvement, autant de problèmes qui font entrevoir, pour l'avenir, la possibilité d'une distribution rationnelle de l'énergie et d'une connaissance plus approfondie de tout ce qui concerne les lois de l'innervation.

Ensuite, dans le même ordre d'idées, prenons une autre question dont les résultats pratiques méritent d'être médités. Voici un homme qui porte un poids d'autant de kilogrammes. Dans de certaines limites normales, et en évitant toute exagération, l'augmentation, sensible pour lui, du poids supporté, sera proportionnelle au poids qu'il porte déjà. Si à 5 kilogrammes vous en ajoutez 1, vous ressentez un certain accroissement du poids. Pour ressentir *le même* accroissement du poids par rapport à 10 kilogrammes, vous devrez ajouter à ces 10 kilogrammes, non plus 1 kilogramme, mais 2 : la quantité à ajouter croît donc proportionnellement au poids total : application de la loi de Weber, formulée à nouveau par Fechner, loi qui a provoqué, pour tous les ordres de sensations, de si nombreuses et si curieuses expériences, qu'un livre entier suffirait à peine à exposer impartialement le débat. Que de remarques précieuses dans les moindres de ces expériences! Et quel profond espoir de vérité pour absorber en ces longues études les efforts de tant d'intelligences!

Ajoutez à ces recherches les expériences sur la fatigue musculaire, si importantes à connaître pour l'éducation aussi bien intellectuelle que corporelle des enfants, pour la vie pratique de tant d'hommes dont le dépérissement provient d'une constante disproportion entre ce qu'ils croient pouvoir exécuter, et la force dont ils disposent réellement; ajoutez-y l'étude de la fatigue nerveuse et des troubles qui en résultent pour la pensée, le sentiment, souvent pour les instincts : n'entrevoyez-vous pas, non plus seulement une tâche purement théorique (ce qui suffirait déjà certes, à une psychologie scientifique), mais encore une tâche sociale, un bien général à réaliser, profitable à l'humanité entière? Et que devez-vous penser des ennemis de

Digitized by Google

la psychologie expérimentale? Vraiment, leur injustice n'a plus pour excuse que leur ignorance.

Abandonnons le terrain des sensations musculaires et passons à la sensibilité générale : au moyen d'un instrument d'une élémentaire simplicité, E.-H. Weber a exploré la sensibilité de la superficie du corps, et comme nous le faisions entendre plus haut à propos des illusions, il a remarqué combien peu sensibles sont certaines régions de la peau, qui en effet ne servent généralement pas au toucher, et combien finement sensibles, au contraire, d'autres régions, l'extrémité des doigts ou les tempes, par exemple. Si la question en était restée à la statistique de la sensibilité des diverses régions du corps, la psychologie expérimentale aurait eu déjà le droit de se déclarer satisfaite. Mais elle a été poussée plus loin, et l'on s'est servi de cette mesure de la sensibilité comme d'un diagnostic dans certaines affections nerveuses ; l'on a cherché des symptômes dans la disparité entre la sensibilité de la moitié droite du corps et celle de la moitié gauche, aux régions correspondantes qui eussent eu, à l'état normal, un degré égal de sensibilité, et ici, la psychologie expérimentale est venue en aide à la médecine. Elle adhère donc, en ce point aussi, aux sciences qui concernent le bien de la société entière et le soulagement des souffrances.

La psychologie fournira des documents à la physiologie et à l'hygiène par l'étude du sens de température. Seulement, le nombre des recherches n'est pas grand encore et les méthodes expérimentales n'ont pas reçu une suffisante perfection. Citons en passant Weber et Fechner; — Nothnagel qui découvre que la plus grande sensibilité aux différences de température se remarque entre 27 et 33 degrés centigrades; Alsberg, qui examine la différence de cette sensibilité dans le cas soit d'hypérémie, soit d'anémie de la peau. La calorimétrie enfin, notre capacité de résistance à la chaleur, a fait l'objet d'expériences dues à Hirn. En tous cas, il est à espérer qu'un jour la psychologie fera jaillir de l'étude de la sensation de température des

Digitized by Google

résultats théoriques qui pourront être mis en rapport avec les théories générales de la chaleur.

Pour en finir avec les sens plus généraux, et avant de passer aux sens supérieurs, signalons encore le sens de pression (se rattachant aux sensations tactiles) et arrêtons-nous un moment aux sensations musculaires et au sentiment de l'effort. Nous avons le sentiment de notre effort volontaire, comme d'une poussée du dedans vers le dehors. Il nous semble, quand nous voulons exécuter un mouvement, que nous donnons à nos membres l'ordre de se mouvoir, et qu'en transmettant le mouvement à nos membres, nous effectuons une poussée, nous venons à bout d'une résistance. Or, ce sentiment est-il véritablement un sentiment d'effort volontaire, précède-t-il vraiment le mouvement, ou bien n'en est-il qu'un effet, n'est-il que l'intégration de toute une série de sensations qui nous seraient données par les nerfs et les muscles en activité? L'importance du problème résulte de ce qu'il touche à la théorie de la volonté, et par conséquent à la question de la responsabilité humaine : encore un point de vue social. Car si la psychologie devait prouver que le sentiment d'effort volontaire n'est qu'un ensemble de sensations accompagnant nos mouvements, par le fait même le fondement de la croyance à la volonté libre et responsable, et même à une volonté quelconque serait détruit, et la volonté ne serait plus qu'une illusion, la résultante de notre sensibilité.

Dans l'autre cas, ou bien la volonté sera une fonction première, un véritable ordre donné; ou bien l'expérience répétée et concluante nous amènera à admettre définitivement cette théorie de mon maître Wundt, qui cherche la source du sentiment d'innervation dans l'éveil de l'image même que nous nous faisons du mouvement à accomplir (1).

Pour moi, je ne crois pas la question encore résolue ; pour y parvenir il faudra de définitives recherches sur le rôle des images du mouvement et sur le sens musculaire; du reste,

(1) *Physiologische Psychologie*, 3e édit., vol. I, p. 404.

Digitized by Google

cette question a beaucoup préoccupé les psychologues dans ces dernières années, à preuve les recherches patientes et consciencieuses de G.-E. Müller, de Münsterberg, de Bloch, de Goldscheider; j'en passe, et des meilleurs.

En tous cas, je crois impossible une théorie exacte de la volonté (une théorie métaphysique est *toujours* possible), tant que les phénomènes volontaires n'ont pas été étudiés à fond au moyen des méthodes expérimentales. Les théories de la volonté, si nombreuses en ce siècle, appartiennent au domaine de l'hypothèse; ces théories métaphysiques ont leur valeur; qui le nierait? Mais il s'agit de bien se rendre compte de cette valeur. La portée d'une hypothèse métaphysique ne se comprend que par l'état des connaissances au moment où elle se produit. Les sciences changent et progressent : elles affirment ceci et détruisent cela; elles annihilent une hypothèse, en renforcent une autre. Elles sont le seul critérium d'exactitude pour notre savoir. Où notre savoir s'arrête commence la croyance. Entre elles deux flotte l'hypothèse. Science, hypothèse et croyance sont les trois degrés des conceptions possibles. Hypothèse et métaphysique sont synonymes. Quant au domaine de la croyance, j'ai cherché à le préciser dans une œuvre précédente [1]. J'y renvoie spécialement le lecteur.

Les recherches relatives à l'*intensité* des sensations se groupent, nous l'avons signalé, autour de la loi de Weber, qui exprime le rapport entre l'excitation extérieure et notre sensation correspondante, et à laquelle Fechner a donné sa formule la plus générale en disant : « L'intensité de l'excitation extérieure (qui doit produire en nous une sensation) doit croître en progression géométrique, pour que l'intensité de la sensation correspondante croisse en progression arithmétique. » Que l'on admette cette loi en tout ou en partie, ou qu'on la repousse entièrement, les multiples recherches des trente-cinq dernières

[1] *Principes de l'idéalisme scientifique.* Fischbacher (Paris) et Wild (Leipzig et Bade), 1892.

Digitized by Google

années qui se groupent autour d'elles n'en fournissent pas moins des documents exacts et scientifiques pour la connaissance de l'esprit humain, documents bien plus précieux que toutes les illusions de l'observation interne, ou que les mauvaises habitudes invétérées que les métaphysiciens érigent en lois.

Dans les ordres de sensations et de faits psychiques énumérés jusqu'à présent par nous, tout ce qui concerne l'*intensité* des sensations peut donc être rapporté à la loi de Weber. A ce qui a été dit précédemment, nous ajouterons les expériences sur l'intensité des impressions visuelles, entre autres les recherches de Bouguer, Fechner, Volkmann et Aubert, qui consistent à comparer au moyen de la méthode des modifications minima (une des méthodes les plus exactes de la psychophysique), les deux ombres projetées sur un écran par un objet à contours définis, éclairé par derrière au moyen de deux unités lumineuses strictement déterminées, et que l'on peut avancer ou reculer l'une par rapport à l'autre, à des distances mesurables. Des recherches analogues ont été tentées par d'autres méthodes. Nous citerons les expériences classiques de Masson et celles de Helmholtz, qui consistent à observer où cessent d'être visibles les cercles gris, obtenus sur un disque tournant, par la rotation de trois traits noirs placés en droite ligne, dans le sens du rayon, du centre vers la périphérie; on refait l'expérience en variant l'éclairage; si les cercles gris paraissent garder la même intensité par rapport au blanc du disque tournant, quel que soit l'éclairage, c'est que la sensibilité visuelle de l'observateur est restée constante. Des recherches analogues ont été faites par notre grand savant Delbœuf, au moyen d'une autre méthode. Mais nous ne pouvons ici qu'indiquer, bien rapidement, en quoi consistent les expériences de psychologie expérimentale, afin de faire comprendre qu'il ne s'agit nullement, en tout ceci, de haute fantaisie, mais de précision et de véritable science. L'examen des méthodes et des résultats relève d'un cours de psychologie expérimentale, et ne pourrait entrer dans le cadre d'un article de revue. L'intensité des sensations auditives a également

Digitized by Google

fait l'objet d'intéressantes expériences qui consistent à chercher si, à différents degrés, le rapport qui s'établit dans nos sensations entre l'intensité (strictement mesurée) de plusieurs chocs sonores reste constant ou bien varie. Toutes ces recherches aboutissent à des formules, qui confirment ou contredisent la loi de Weber : dans les deux cas, un résultat précis est atteint.

Les expériences, beaucoup moins nombreuses et plus difficiles, sur le sens du goût et sur l'odorat, n'ont pas encore permis d'entrevoir un résultat précis.

Ne pouvant tout citer, nous avons choisi quelques exemples. Ceux qui précèdent auront suffi pour rappeler de célèbres recherches relatives à l'intensité des sensations et à la loi de Weber.

Toute sensation a non seulement un certain degré d'*intensité*, de force, mais aussi une nature bien distincte, une *qualité :* c'est ainsi que le rouge diffère, par cette *qualité* même d'être rouge, de n'importe quelle autre couleur. Mais le même rouge aura divers degrés d'intensité. Nous dirons ici quelques mots de la *qualité* de la sensation. Une fois dans ce domaine, nous touchons déjà aux problèmes de la formation de nos perceptions; nous rencontrons les éléments fondamentaux de toute théorie psychologique possible.

Si nous envisageons la *qualité* de la sensation, la sensibilité générale comprendra l'examen du sens de pression de la peau; la recherche des points chauds, froids et indifférents que l'on remarque à la périphérie du corps (appliquez une pointe métallique froide à divers points de la surface de la peau : vous éprouverez tantôt une véritable sensation de froid, tantôt une sensation dépourvue de toute détermination de température); l'étude des sensations qui proviennent du travail musculaire, et qui peuvent être rapportées soit à la force à déployer, soit à la contraction. Ici apparaît la théorie de notre représentation du mouvement, signalée plus haut; enfin, la fatigue musculaire, la douleur, etc.

Digitized by Google

Les sens supérieurs occuperont plus spécialement encore le psychologue : ce sera la classification des goûts ; l'étude des vibrations sonores (combien nous en pouvons percevoir ; leurs intervalles perceptibles, etc.) ; les harmoniques d'une note, que l'on peut, expérimentalement, isoler. Ajoutez-y la base scientifique de l'étude de l'harmonie, et les questions si importantes du rythme (nous voici au cœur même du fonctionnement de notre esprit).

L'étude de la lumière avec le contraste des couleurs, la sensibilité des diverses parties de la rétine, les mouvements des yeux, la concordance des images binoculaires, les illusions d'optique dont nous avons parlé précédemment, la formation de nos perceptions visuelles, formeront un chapitre décisif de la psychologie, et d'autant plus essentiel qu'à travers l'évolution du système nerveux, l'étendue et le nombre des données du sens de la vue (songez à tout ce qui, par les yeux, s'introduit en nous des impressions du monde extérieur) ont exercé une inévitable influence sur le fonctionnement des centres nerveux et sur les lois mêmes de l'intelligence humaine.

Enfin, l'esthétique expérimentale recherchera les rapports entre le sentiment agréable ou désagréable attaché aux sensations, et l'intensité et la qualité de ces sensations elles-mêmes ; certaines formes, certains mouvements, des harmonies de sons, de couleurs, de gestes et de rythmes : toute la base de notre vision d'art du monde qui nous entoure, et le fondement à la fois de grandes théories métaphysiques sur l'arrangement admirable des choses. Mesurer les éléments de cet arrangement, que les doctrines passées n'osaient pas analyser, et les soumettre aux méthodes scientifiques, est-ce diminuer le monde ? Mieux connaître, est-ce rabaisser ?

III

Nous arrivons ainsi à l'un des chapitres les plus étonnants de la psychologie expérimentale. Nous établirons d'abord quelques

Digitized by Google

définitions, afin de bien faire comprendre en quoi consistent les expériences, bien qu'ici encore il soit indispensable de voir fonctionner les appareils pour se rendre compte de la méthode. Un cours expérimental seul peut mener au résultat.

On nomme, en psychologie expérimentale, *réaction* l'acte par lequel l'observateur (c'est-à-dire l'individu qui se prête aux expériences) effectue un mouvement simple, convenu d'avance, un mouvement de la main, par exemple, pour enrégistrer une sensation, ou, si vous préférez, pour indiquer qu'il a perçu une impression, un son déterminé, une couleur, etc. Toute notre vie courante se compose d'actions du monde extérieur sur nous, et de réactions de notre part. Je vous appelle, vous me répondez : en me répondant, vous effectuez ce que la psychologie appelle une *réaction;* par votre réponse, vous *réagissez*, conformément à l'appel extérieur de ma voix.

Dans les actes de tous les jours, bien des phénomènes intéressants qu'il serait utile de connaître à tant de points de vue, — car cette connaissance aurait des applications pratiques nombreuses et dans l'éducation de l'enfant et dans la médecine, — bien des phénomènes intéressants, disais-je, passent inaperçus. Eh bien ! notre tâche à nous est d'étudier ces phénomènes afin qu'ils deviennent objet de *science*, et que la science à son tour puisse en profiter pour créer une chose utile à tous.

La seule connaissance de nous-mêmes aurait déjà une semblable utilité, attendu que nous portons en nous le désir à tout jamais indestructible de nous rendre compte de notre vie intime, ne fût-ce que pour nous surélever ou pour nous excuser à nos propres yeux !

Les méthodes expérimentales de la psychologie étudient donc par la *mesure* notre manière de *réagir* à telle ou telle excitation venue de l'extérieur. Je dis : par la mesure. Qu'on ne s'étonne pas : je donne immédiatement un exemple. Voulons-nous connaître le temps que nous mettons à percevoir le choc d'un marteau d'une intensité moyenne ? — je prends à dessein un phénomène élémentaire et simple. Grâce à des disposi-

Digitized by Google

tions spéciales et à des instruments de précision, dans nos laboratoires le moment où le marteau frappe et se fait entendre, et le moment où l'observateur qui écoute effectue un mouvement de la main pour indiquer qu'il vient d'entendre le choc, — ces deux moments sont inscrits automatiquement par les appareils, et un chronoscope nous indique, en millièmes de seconde, combien cet acte a duré : nous obtenons donc avec une exactitude suffisante le temps qu'il a fallu à l'observateur pour se rendre compte du phénomène auditif qu'il voulait observer. Cette méthode peut s'appliquer à n'importe quel acte intellectuel; je puis même mesurer ainsi le temps qu'il faudra à n'importe quel observateur pour exprimer la définition d'un terme que je lui aurai proposé.

Mais pour en arriver là, de nombreuses et subtiles distinctions sont indispensables. — On a d'abord remarqué que, dans l'exemple précité, je pouvais ou bien réagir en faisant attention au son du marteau, et seulement à ce son; ou bien que je pouvais réagir pour ainsi dire mécaniquement, subitement, par un mouvement brusque; on a essayé d'appliquer la même distinction à divers ordres de sensations; l'on a trouvé pour la sensation de son dont nous parlons, que chez plusieurs observateurs la réaction, dans laquelle l'attention se porte, bien posément, vers la sensation à percevoir, durait en moyenne de 200 à 280 millièmes de seconde (soit 2 à 3 dixièmes de seconde en chiffres ronds : temps déjà appréciable pour chacun), tandis que dans le cas d'une brusque et subite réaction mécanique, ce temps était diminué et tombait à 100 ou 150 millièmes de seconde (plus que 1 dixième ou 1 1/2 dixième).

Dans les expériences que j'ai faites au laboratoire de psychologie de Leipzig, j'ai remarqué un grand nombre de valeurs entre les deux espèces de réaction, et, chez certains observateurs, le rapide établissement de l'automatisme dans les réactions. Cattell a trouvé que cette distinction entre les deux espèces de réactions n'était pas générale, et trois observateurs qui ont fait des expériences dans son laboratoire de New-York

Digitized by Google

donnaient les mêmes chiffres pour la première espèce (réaction sensorielle) que pour la seconde (réaction musculaire). Quelle est la cause de cette diversité ? C'est précisément ce qu'il s'agira de trouver.

Il y a donc là une étude à refaire.

L'on conçoit aisément que tout observateur, après chaque expérience, a en lui-même une idée quelconque de la réaction qu'il vient de faire ; il croit par exemple tantôt avoir réagi trop vite, tantôt inexactement, tantôt il sait n'avoir pas été suffisamment attentif à l'expérience.

Eh bien ! voilà précisément des indications précieuses, qui n'avaient été soumises à aucune mesure exacte, lorsqu'en 1889 j'eus l'idée première de ma méthode des *rapports subjectifs*, et je groupai les chiffres d'expérience d'après les appréciations personnelles des observateurs (1).

Avant de dire les avantages que la psychologie pourra tirer de cette méthode, je voudrais disposer d'un beaucoup plus grand nombre de résultats ; mais l'intérêt qui s'attache à ceux que j'ai recueillis déjà permet d'affirmer que ces recherches fourniront des documents nouveaux et curieux à la psychologie exacte et à la mesure des actes psychiques.

Revenons à la méthode des réactions ; elle a été appliquée aux sensations de divers ordres, aux perceptions relevant des différents sens, aussi bien du toucher que de l'ouïe ou de la vue. Dans cet ordre d'expériences, on peut varier l'intensité de l'excitation extérieure et vérifier les modifications subies par la réaction correspondante ; on peut, dans l'exemple cité plus haut, commencer par des chocs nets et d'intensité moyenne, du marteau en question, descendre aux chocs à peine perceptibles, remonter jusqu'aux chocs de très forte intensité, et chercher les rapports entre ces divers degrés d'intensité et la durée de la réaction correspondante. De même s'il s'agit de tons, il faudra passer en revue des suites de tons, et varier l'intensité de

(1) Voir ma *Psychologie de l'aperception*. Bruxelles, Guyot, 1890.

Digitized by Google

chacun d'eux : ces expériences doivent se faire par longues séries non seulement chez un observateur, mais chez plusieurs; de plus, il faut prendre en considération les variations des résultats, en découvrir les causes, éliminer l'erreur. Tout cela exige de nombreuses recherches, et des résultats précis ne s'acquièrent que par la patience. Il faut, ici comme en toute science, se méfier des illusions de nos désirs, éviter toute idée préconçue, et faire abstraction de soi-même en présence de cette chose plus exacte que soi-même : la mesure.

On variera de même la qualité des impressions : ainsi, on fera réagir l'observateur sur la couleur bleue, puis rouge, puis verte, etc. De semblables expériences ont prouvé que le temps de réaction varie de couleur à couleur d'une manière parfaitement appréciable. Enfin, on soumettra l'observateur à l'action de substances toxiques, à doses minimes et sans danger pour l'organisme, mais suffisantes pour provoquer une modification dans l'activité cérébrale : des expériences ont été faites, dans cet ordre de faits, entre autres par Kraepelin, professeur à Heidelberg.

La méthode des réactions a servi de base à des recherches plus complexes, qui permettent au psychologue de pénétrer plus avant, pas à pas et sûrement, dans l'étude de notre activité mentale.

C'est d'abord le temps de durée de l'acte qui consiste à reconnaître une sensation. L'observateur a à réagir non seulement sur une seule excitation extérieure déterminée, mais sur plusieurs successivement, qu'il connaît. Selon le dispositif de l'expérience, l'une ou l'autre de ces excitations s'offrira à lui, et il réagira après l'avoir reconnue. Ainsi, je prends trois couleurs, violet, jaune et rouge, par exemple. L'observateur, par un mouvement de la main dont les appareils inscriront l'exact moment, indiquera qu'il a reconnu la couleur qui vient de se présenter devant lui : le chiffre qu'on obtient dans ce cas indique une durée de temps décomposable en deux parties : la durée de la réaction simple à telle ou telle couleur chez

Digitized by Google

l'observateur en question, — plus, la durée qu'il lui a fallu pour reconnaître l'une ou l'autre des couleurs choisies. Ces expériences touchent directement à la mémoire sensorielle. On les varie en prenant comme excitation extérieure des sons, des mots, des figures géométriques. On peut les compliquer en présentant à l'observateur, non plus des excitations extérieures auxquels il s'attend, mais des formes inattendues, qu'il devra avoir nettement perçues avant de réagir.

Autre variété d'expériences : le temps de durée de l'acte de choix. L'observateur ne réagira que dans certains cas : ainsi, en revenant à nos trois couleurs de tantôt, il ne réagira que pour le rouge, et laissera apparaître les deux autres couleurs sans réagir. Cet acte comprend, outre la réaction simple, d'abord la reconnaissance de l'impression, puis le choix entre repos et mouvement de la main; on peut varier de multiples manières ces expériences. Comme de juste, le moment exact où la couleur apparaît dans le champ visuel de l'observateur s'inscrit automatiquement.

A ces problèmes se rattache la mécanisation de certains actes. Ainsi, comment, peu à peu, cette mécanisation s'établit-elle, et permet-elle à l'organisme d'effectuer en peu de temps un grand nombre de mouvements avec rapidité et sûreté? C'est le cas du pianiste, chez lequel un acte d'abord volontaire et lent devient de plus en plus rapide. L'étude de cet ensemble de phénomènes est donc de nature à vivement intéresser tous ceux qui ne passent pas indifférents à côté des belles questions de la psychologie et de la connaissance du fonctionnement de l'intelligence humaine.

Allons plus loin; on est parvenu même à mesurer le temps de durée des associations d'idées, telles que chacun de nous en forme à tous les moments; on a mesuré les associations accidentelles, puis le temps qu'il faut pour trouver des assonances, puis le temps nécessaire pour établir un rapport de cause à effet, et même la durée d'élaboration d'une définition! Mais en ceci, avant de pouvoir découvrir une loi, d'innombrables expériences

Digitized by Google

devront être faites encore, et il faudra se régler d'après un plan nettement logique. De plus, la méthode même pourrait recevoir quelques améliorations.

Outre la durée et la nature des actes intellectuels dont nous venons de parler, on a soumis à l'expérience notre attention elle-même. Ainsi, étant connue la durée moyenne de la réaction sensorielle chez tel individu, et les limites de la variation possible de cette durée, on recherche quelles modifications cette durée subit, si l'on soumet l'attention à certaines conditions bien déterminées, — si, par exemple, on *prépare* l'attention en annonçant par un signal le moment où l'excitation extérieure doit se produire. Pour mesurer cette préparation même, on peut graduer l'intervalle qui s'écoule entre le signal et l'excitation sur laquelle on doit réagir.

Dans mes expériences, j'ai étudié les effets de l'éveil de l'attention avec des intervalles de 1 1/2, 3 et 6 secondes (1). Et ici intervient une loi découverte dans le mécanisme de l'attention, la loi des fluctuations et du rythme de notre activité intellectuelle.

J'ai examiné également ce qui se produit quand l'observateur réagit sans faire aucune attention à l'excitation extérieure : il s'établit dans ce cas une manière de réagir plus régulière, mais plus lente : un automatisme lent.

Avec des excitations à peine perceptibles, on étudiera les fluctuations de l'attention et l'on dégagera les éléments que l'attention ajoute d'elle-même aux impressions du monde extérieur. Supposez deux bruits continus, très légers, tels que le tic-tac de deux montres, dont l'une est près de l'observateur, l'autre à une plus grande distance de lui (mais pas assez grande pourtant pour le rendre imperceptible) ; l'attention s'adaptera, par périodes régulières, au tic-tac le plus éloigné et n'entendra qu'à intervalles discontinus celui de la montre la plus proche.

(1) Voir ma *Psychologie de l'aperception* et mon article dans la *Revue de Wundt*, les « Philosophische Studien », VI, 2, 1890.

Digitized by Google

L'attention est donc soumise à des oscillations, oscillations qui peuvent se mesurer encore au moyen des figures dont nous parlions plus haut à propos des illusions, figures géométriques qui affectent tantôt une forme, tantôt une autre, selon la perspective que leur impose l'attention. Nous arrivons ainsi au centre même du fonctionnement de notre esprit, à l'aperception et au rythme. D'autres expériences peuvent être citées ici : voici deux excitations d'ordre différent qui se produisent juste en même temps, une excitation de lumière et une excitation sonore, par exemple. L'attention les isolera et les saisira successivement, d'après un ordre bien déterminé et conformément à d'exactes lois de coordination. En d'autres cas, elle fondra certaines impressions en un complexe et pourra, de cette manière, les saisir sans les isoler.

L'attention ou aperception a, du reste, un fonctionnement analogue à celui de l'œil. Pour l'œil, il existe à chaque moment un champ très limité de vision nette, et tout ce qui entoure ce champ paraît de plus en plus effacé. De même pour notre attention. A chaque instant, une pensée, une image nous apparaît clairement au point de fixation de notre attention, en même temps que d'autres déjà se pressent au seuil pour apparaître à leur tour. C'est ainsi que si vous prononcez une phrase d'une certaine longueur, seul le groupe de mots que vous prononcez dans le moment vous apparaît nettement, dans le champ visuel restreint de votre attention, mais déjà les mots suivants se préparent, dans la pénombre, et les mots prononcés disparaissent peu à peu, de plus en plus effacés.

Il existe cependant pour l'attention un élément de plus que pour l'œil. C'est le *rhythme*. Notre attention forme de naturels groupements rythmiques. L'expérience suivante le prouve : faites frapper par un métronome une série de tic-tac séparés par l'intervalle qui vous est le plus commode pour en garder présents le plus possible dans le champ de votre attention; écoutez-les, suivez-les, mais ne les comptez pas (ayez bien soin de ne pas faire intervenir d'autres sens; ainsi, il ne faut abso-

Digitized by Google

lument pas regarder le métronome) ; puis, sans les avoir comptés, supputez à peu près leur nombre. Instinctivement, vous les disposerez en groupes. Et comme, de plus, vous ne pourrez en retenir qu'un nombre restreint à la fois dans le champ de votre attention, cette expérience vous prouvera, et que le champ de votre attention est restreint, et que votre attention procède par rythmes.

Maintenant, quels sont les rapports entre le fonctionnement de l'attention et le rythme du cœur, le rythme de la respiration ? J'avais commencé l'hiver passé des recherches sur ce point à l'institut Solvay ; mais ces recherches sont longues, et les seuls résultats que je puis citer sont ceux qu'obtenait tout dernièrement Alfred Lehmann, quand il reconnaissait une dépendance entre le fonctionnement de notre attention et précisément toute la rythmique organique du corps, principalement le rythme de la respiration.

Enfin, les formes subjectives que nous imprimons aux choses, notre *sens du temps* lui-même, ont été soumises aux expériences. On étudie le sens du temps en faisant reproduire par l'observateur un intervalle donné. On varie l'intervalle autant que l'exigent les recherches entreprises. Voici, par exemple, un intervalle de trois secondes entre deux sons. L'observateur essayera de reproduire en sa mémoire cet intervalle, dont il notera le commencement et la fin par des signes convenus d'avance ; ces signes s'inscriront mécaniquement, ainsi que l'intervalle type, sur un cylindre tournant, afin qu'on puisse les comparer et découvrir l'exactitude ou l'inexactitude de la mémoire de temps. Les divisions du temps objectif pourront être inscrites au moyen des vibrations d'un diapason, sur le même cylindre.

En France, des recherches du plus haut intérêt, un peu négligées par les Allemands, se sont groupées autour des problèmes que je serais tenté de réunir sous le nom collectif de *dynamométrie*, parce que la mesure de la force musculaire au moyen du dynamomètre y joue un rôle primordial. D'impor-

Digitized by Google

tants résultats ont été consignés par Charles Féré, entre autres, dans son beau livre : *Sensation et mouvement*, qui a paru dans la Bibliothèque de philosophie contemporaine. L'étude des rapports entre plusieurs groupes d'excitations extérieures et l'action toute mécanique produite par elles sur des sujets même parfaitement normaux, montre que ces excitations peuvent, dans certains cas, provoquer la réalisation immédiate d'une énergie musculaire inattendue : c'est ainsi que le son continu d'un gong modifie instantanément une série de mouvements réguliers exécutés par un sujet normal. De semblables phénomènes s'observent, naturellement à un degré beaucoup plus marqué, dans les cas d'hyperexcitabilité du système nerveux.

De même, nous rapporterons aux questions de dynamométrie et de dynamique psychique le renforcement de certaines images par des mouvements appropriés, — l'exagération des mouvements volontaires provoquée par une suractivité de l'intelligence, — les rapports entre l'énergie d'un mouvement et la représentation que je me fais de ce mouvement : autant de choses mesurables, autant de problèmes qui ouvrent la voie à de nouvelles recherches expérimentales, dont le sens même semble indiquer qu'il sera un jour possible de faire rentrer les manifestations de cette force que nous appelons psychique, faute de mieux, dans les lois de la conservation de l'énergie et de la transformation des forces.

IV

C'est à dessein que, dans les pages qui précèdent, je n'ai parlé ni de la psychologie animale, ni de la psychologie du langage, des mœurs et des religions, et seulement accidentellement des cas pathologiques et normaux. Je suis un fervent de ces sciences, mais j'ai voulu borner cet exposé à montrer que de problèmes d'importance primordiale la seule psychologie expérimentale des individus nous offre déjà. Les divers problèmes dont les pages qui précèdent ne présentent qu'une rapide énumération, je compte les exposer en détail et les faire revivre par des

Digitized by Google

démonstrations et des expériences, dans les leçons de psychologie que je commencerai cet hiver à l'école des sciences sociales de notre université. J'espère pouvoir, d'autre part, au laboratoire de psychologie expérimentale, aider à élucider, sans opinion préconçue, certains problèmes que j'ai signalés comme douteux, incomplètement ou même nullement explorés.

Je crois que l'exacte valeur théorique des méthodes expérimentales en psychologie ne soulèvera plus aucune objection, et que chacun, en réfléchissant, comprendra les avantages que pourra retirer de la psychologie expérimentale, quand elle aura atteint un plus complet développement, et la médecine, et l'hygiène, et toute la vie sociale, — grâce à la connaissance précise des forces individuelles, au réglage de l'entretien et de la dépense de l'énergie psychique.

Et si l'on nous demande quelles conséquences nous pourrons tirer de la psychologie exacte pour la connaissance de l'origine et des destinées de l'âme humaine, nous répondrons humblement que nous n'en savons rien, et que c'est aux métaphysiciens seuls que, par un don incompréhensible, un Dieu a accordé de tout connaître.

Nous pensons que la mécanique, beaucoup plus ancienne comme science exacte que la psychologie, n'a jamais rien révélé, ni de l'essence de la force, ni de l'*en soi* du mouvement, et que si les biologistes devaient donner une définition de la vie, nous assisterions à la plus rare confusion des langages et des idées.

Est-il certains problèmes auxquels il est interdit à la science et à la philosophie scientifique de toucher jamais? Peut-être.

J'ai entendu raconter l'histoire d'un vieux bonhomme, concierge du séminaire ecclésiastique d'une de nos villes belges, qui, pendant toute sa vie, n'avait jamais franchi la rue où ses fonctions le retenaient; la cathédrale barrait son horizon; il ne connaissait ni trams, ni trains, ni bateaux à vapeur. Cet homme m'a paru être le symbole de l'ancienne psychologie métaphysique, claustrée dans l'enclos des facultés de l'âme, avec,

Digitized by Google

comme borne et limite, la confiance presque inconsciente en ce qu'elle a toujours admis, et l'impossibilité pour elle de concevoir même autre chose.

Les psychologues qui ne veulent rien entendre des méthodes expérimentales, croient analyser des faits quand simplement ils raisonnent sur des illusions. Pourquoi ne veulent-ils pas reconnaître la psychologie expérimentale? Par paresse ou impuissance d'esprit sans doute! Car la psychologie expérimentale n'a nullement la prétention de toucher aux croyances; elle ne tient aucunement à discuter les questions relatives à l'origine ou à la destinée de l'âme. Elle ne désire qu'une chose : étudier les *faits* psychiques, au moyen des méthodes exactes. Elle laisse donc le champ libre, au delà, à toutes les spéculations. Si elle doit un jour aboutir aux questions d'immortalité, elle aura un rôle suffisamment noble et grand à remplir, — celui de prouver l'immortalité de l'*Idée*. Elle montrera comment à l'Idée est assurée l'immortalité au point de vue social et moral, en tant que force morale et force sociale.

En effet, du moment que par la force d'une Idée, vous parvenez à imposer ne fût-ce que cinq minutes de réflexion à un autre homme, on peut affirmer sans exagération que votre Idée est à tout jamais immortelle, puisqu'elle a provoqué une action, un mouvement dans l'esprit d'un autre, et qu'un mouvement ne peut jamais ni sortir de rien ni s'éteindre dans le vide, mais se continue, inéluctablement, sous sa forme première ou sous une autre, en vertu de la loi de conservation de l'énergie.

La moralité qui se développera des données de la psychologie exacte suivra donc l'Idée dans sa ligne d'action, et cette ligne appartient à l'infini réseau d'un système plus vaste, la société, — et celle-ci appartient à un système plus vaste et plus complet encore, dans lequel rien ne se crée et rien ne se perd.

GEORGES DWELSHAUVERS.

Septembre 1893.

Digitized by Google

LE MAITRE DE GALLAIT

AUTOBIOGRAPHIE (1).

Entre l'enfance du maître et celle de l'élève se rencontre une analogie qui dut les rapprocher dès qu'ils se connurent. Si pour eux comme pour Rubens, les crayons furent des jouets, à quels prix, avec quelles difficultés se les procurèrent-ils! Mais à chacun d'eux quel avenir différent était réservé! L'un, jeté dans une des plus terribles tourmentes que traversa l'humanité, l'autre, né à l'aurore d'une ère de paix et de prospérité, celui-ci récolta la gloire et la richesse, celui-là éprouva cruellement les vicissitudes de la fortune.

Hennequin, Philippe-Auguste, naquit à Lyon au mois d'août 1763. Son père (Gilles-Jean), né à Lizieux d'une ancienne famille qui compta plusieurs magistrats, avait quitté la maison paternelle à la suite d'une folie de jeunesse et s'était engagé dans le régiment de Custines. Il n'y resta pas longtemps; un ami de ses parents ayant acheté son congé, il alla à Lyon et entra dans une manufacture d'étoffes d'or et de soie.

(1) Dans sa remarquable notice sur Hennequin (*Bulletin de la Société historique et littéraire de Tournai*, t. 21, p. 25; t. 24, p. 343), M. le chanoine Huguet dit: « Pendant que ses élèves étaient au travail, il était continuellement « occupé à écrire un manuscrit qui semblait l'occuper tout entier. Il serait peut-« être intéressant de s'enquérir de ce que sont devenues ces pages qui doivent « être restées en la possession de l'un ou de l'autre de ses parents. » Nous devons à l'affectueuse obligeance du petit-fils de l'autobiographe, M. le colonel Hennequin, directeur de notre bel Institut cartographique, la communication de ces pages, réellement intéressantes. Elles nous ont permis de retracer d'une manière plus complete, et souvent plus exacte que ne l'ont fait de nombreux biographes, la vie d'un artiste dont le mérite a été apprécié par les juges les plus compétents et à qui la Belgique est redevable d'un de ses plus illustres enfants.

Digitized by Google

Par son travail et son intelligence, il parvint à s'établir pour son propre compte et épousa une demoiselle Simon, d'une famille fort estimée dans le commerce. De cette union naquirent six enfants; trois moururent jeunes et leur mère les suivit de près au tombeau. Ce dernier malheur entraîna le désordre dans les affaires. Obligé de vendre quelques propriétés, le veuf devint morose, emporté, brutal; il chercha des distractions hors de chez lui. Le soir, on avait soin de mettre ses enfants au lit avant sa rentrée, et les pauvres petits « n'avaient garde d ese montrer ou de se faire entendre ».

« Une seule fois, raconte notre autobiographe, j'ai rencontré chez mon père un faible sentiment d'affection. Atteint, comme l'avait été ma mère, d'une ophtalmie, je fus conduit par lui au village de Saint-Clair, qui tenait son nom d'un saint en grande vénération dans le pays. Nous fîmes le voyage à pied et je me sentais si heureux d'être tenu par la main qu'il me semblait que de cette manière j'aurais été au bout du monde. Nous entrâmes dans l'église, où nous entendîmes pieusement la messe, que mon père paya au curé, puis nous reprîmes le chemin de la ville. Hélas! le miracle espéré ne se produisit pas! »

Des trois enfants qui lui restaient, Hennequin père ne conserva près de lui que Philippe-Auguste, dont la santé était si délicate et les yeux en si mauvais état, qu'il était impossible de l'employer à un travail quelconque. Son frère fut placé chez un oncle maternel qui le rendit très-malheureux; sa sœur, recueillie par d'autres parents de sa mère, eut un meilleur sort. Quant à Philippe-Auguste, il n'eut pas à se réjouir d'avoir été gardé près de son père, qui se remaria « pour avoir une femme ». Cette belle-mère était bonne, mais incapable d'exercer la moindre influence sur son brutal mari.

Philippe-Auguste avait huit ans lorsque l'enseigne d'un marchand culottier éveilla en lui le goût du dessin. Ce marchand, qui vendait spécialement des culottes de daim, s'était donné le luxe d'une enseigne représentant un daim poursuivi par des chasseurs. Les chiens étaient surtout pour l'enfant un objet d'admiration. « J'ai revu plus tard cette enseigne, dit-il dans ses souvenirs, elle n'était pas trop mal. » Afin d'arriver un

Digitized by Google

jour à produire des chefs-d'œuvre de l'espèce, il se prit à dessiner avec passion, copiant de mauvaises gravures, barbouillant tout papier qu'il trouvait sous la main, « ce qui chez lui ne convenait pas à tout le monde ».

Ses maux d'yeux ayant reparu avec intensité, il fut placé au Grand Hospice de Lyon, réputé alors un des plus beaux hôpitaux de l'Europe. Son jeune âge, il avait alors neuf ans, inspira un vif intérêt au corps médical et à tout le personnel de l'établissement. Jamais il n'avait connu des jours aussi heureux que ceux qu'il y passa; dans sa vieillesse encore, il ne se rappelait pas sans émotion les tendres soins dont il y avait été l'objet.

Il resta trois mois dans cette maison de charité, où, pendant sa convalescence, on lui permit de dessiner. A son retour, plus fier de ses œuvres que satisfait de sa guérison, lorsqu'il les exposa aux yeux de ses parents, ô douleur! son père y jeta à peine les yeux; pas un mot d'encouragement ne sortit de sa bouche!

Enfiévré d'amour de l'art, le pauvre garçon se désespérait, lorsque le manufacturier, ayant parlé par hasard de ce qu'il appelait manie à un peintre de fleurs nommé Allenet, cet artiste voulut voir les dessins de l'enfant, chez qui il trouva d'heureuses dispositions et le prit dans son atelier.

Allenet, homme de cœur, avait une certaine instruction et connaissait assez bien l'histoire, surtout celle des grands artistes. Ses entretiens ouvrirent à son élève un horizon de connaissances nouvelles; en lui expliquant la différence qui distingue « le peintre d'histoire » du « peintre de genre », il lui suggéra le désir de rechercher un enseignement supérieur à celui qu'il recevait en dessinant des fleurs.

Tout contribuait à échauffer ce cœur prédisposé au culte de l'art. Lyon, riche et florissante, employait dans ses manufactures de nombreux artistes dont le travail était largement rétribué. On les voyait, dans « d'élégants costumes », tenir le haut du pavé, et le désir de figurer un jour parmi eux devint un nouveau stimulant pour sa passion. Or, alors qu'il sentait la nécessité de s'instruire, ses parents le jugeaient déjà apte à se suffire

Digitized by Google

à lui-même ; ils fournissaient à peine à ses besoins, auxquels la charité d'Allenet pourvut souvent.

Il n'avait encore fait que des études de dessin sans toucher à une palette, lorsqu'un jour, en l'absence de son maître, il s'avisa de se servir de quelques capsules de couleur qui traînaient dans l'atelier. Comme les couleurs avaient durci, il les rebroya sur une pierre et, ignorant que pour les liquéfier il fallait une huile spéciale, il y employa de l'huile d'olive. Cette opération terminée, notre peintre en herbe copia une figure d'un vieux tableau. Si fier qu'il fût de son ouvrage, il n'osa le montrer à Allenet, moins encore à sa famille, et le cacha dans une malle où il serrait son linge et ses petits effets.

De quelles calamités cette tentative de peinture fut le prélude ! Un jour, ayant voulu revoir « son tableau », il trouva les chemises et les mouchoirs qui le recouvraient « imprégnés d'une huile sale mêlée de toutes sortes de couleurs ». Pour comble de malheur, sa belle-mère le surprit et il dut fuir la maison paternelle.

Recueilli par des voisins charitables, il sollicita une place à l'*Académie royale*, dirigée alors par Donat Nonnotte, peintre de portraits et frère du savant jésuite que Voltaire persifla de ses sarcasmes. Nonnotte, vieillard respectable, accueillit l'enfant avec bonté et l'admit d'emblée.

Rentré chez ses parents qui, frappés de blâme par leurs voisins, venaient de le reprendre, quand il annonça cette bonne aubaine, loin de voir sa joie partagée, il entendit son père déclarer qu'il ne lui permettrait jamais « d'aller dans un lieu où souvent on faisait disparaître ceux qui servaient de modèles et dont on n'entendait plus parler ». Ce bruit courait alors dans la seconde ville de France !

Au jour fixé pour l'entrée de l'élève à l'Académie, malgré ses larmes et ses supplications, sa belle-mère, obligée de sortir pour quelques instants, l'enferma dans sa chambre. Cette chambre donnait sur une cour où travaillait un tourneur en bois et près des croisées étaient déposées des perches et des planches. Puisant de l'énergie dans son désespoir, l'enfant se laissa couler le long de ces matériaux et courut à l'Académie.

Digitized by Google

Pour la première fois il se trouvait devant un modèle nu. « Je fis comme je pus, dit-il, certains détails de pied qui, je dois en convenir, ressemblaient plutôt à des chaussons qu'à des pieds de forme humaine. » Cet essai, toutefois, attira l'attention de son voisin, nommé Tabart, qui lui donna quelques leçons et l'enhardit à le montrer au professeur.

C'était un Suédois nommé *Cogel* ou *Coucle* (dit l'autobiographie) attaché à l'Académie depuis plusieurs années. Il sourit à la vue de l'étude, mais l'auteur, qui était fort petit, lui inspira l'intérêt qu'on porte à l'enfance. Il l'emmena chez lui et l'interrogea sur sa famille, sur ses moyens d'existence.

« Quel but vous proposez-vous? lui demanda-t-il. La route que vous voulez prendre est pénible et, d'après ce que vous me dites, vous y rencontrerez beaucoup de difficultés.

— Je le sais, répondit Hennequin, mais j'y suis déterminé, et je serais heureux si je pouvais avoir un maître m'accordant ses leçons et ses soins.

— Eh bien! mon petit ami, répartit Cogel, venez me voir demain et nous causerons de cela. »

Ému de ces bonnes paroles et des sages conseils qu'y joignit le digne professeur, l'enfant le quitta rempli d'espoir, espoir qui s'évanouit à l'approche de la maison paternelle.

Ce fut en tremblant qu'il pénétra dans la chambre commune, où son père arriva aussitôt, lui demanda d'où il venait et, sans attendre sa réponse, lui appliqua un violent soufflet qui le jeta contre l'angle saillant d'un meuble auquel il était adossé. Poussant des cris de douleur, un œil en sang, il s'enfuit chez un voisin. Cet homme lui prodigua des premiers soins; mais logé lui-même fort à l'étroit, il pria une voisine de recueillir le petit malheureux. C'était une danseuse attachée au théâtre. Elle eut pour lui une sollicitude maternelle et, quand il fut rétabli, il recourut à Cogel, qui lui donna l'hospitalité.

Travaillant le jour chez son maître, le soir à l'Académie, l'élève fit de rapides progrès. « L'étude du modèle vivant, dit-il, hâta le développement de mon intelligence et des dispositions que, depuis, on s'est plu à me reconnaître. » Il rencontra de bons amis, et Cogel le recommanda à des pro-

Digitized by Google

tecteurs éclairés, nombreux alors à Lyon, qui lui achetèrent quelques petits dessins. Il avait là une bien faible ressource, lorsqu'il fut recueilli par un oncle maternel, fabricant « de broderies, de galons, de boutons d'or et d'acier, dont on garnissait alors les habits ».

C'était un triste personnage que cet oncle, surnommé Simon le boiteux ou le diable. Il était brouillé depuis longtemps avec son beau-frère, mais comme il était veuf et sans enfant, Hennequin fut pressé d'accepter ses offres. L'espoir qu'il pourrait un jour en recueillir l'héritage fut déçu : le veuf se remaria et sa fortune passa à sa femme.

Hennequin, qui avait compté pouvoir poursuivre ses études et les utiliser en composant des broderies, fut bientôt désabusé. On ne l'employait qu'à faire des commissions ; il n'avait ni chambre libre, ni crayon, ni papier, ni couleurs, ni argent pour s'en procurer. Tout ce qu'il obtint, ce fut la permission de retourner le soir à l'Académie, et il en suivit les cours avec tant d'ardeur, qu'il obtint « la première médaille que la ville accordait, chaque année, à l'élève le plus méritant ».

Ce succès, imprévu pour sa famille, apporta un peu d'adoucissement à son sort, lui valut des éloges, des présents même, qui lui permirent de se procurer certains objets utiles à son travail. Ses camarades de l'Académie, le vénérable Nonnotte, le bon Cogel, virent avec joie ce triomphe qui réveilla chez le lauréat le désir d'exécuter un tableau, désir qui lui avait déjà coûté cher et qu'il allait payer plus chèrement encore.

Empêché chez son oncle, il alla, chaque fois qu'on le chargeait de commissions, travailler secrètement chez un ami nommé Lafarge. Malheureusement, l'argent vint à lui manquer et la passion de l'art le poussa au mal. Que de parents, par l'excès des privations, aboutissent à ce malheur ! Il déroba quelques sous à son oncle pour se procurer des pinceaux et des couleurs, puis, « l'article de la gourmandise ne fut pas oublié, tentée qu'elle fut par les petites tartelettes qui, à Lyon, étaient très-recommandées ».

Le larcin fut découvert. Il était encore aux genoux de son oncle, implorant son pardon le visage baigné de larmes, quand

Digitized by Google

apparut son père. Sans dire un mot, celui-ci le remit aux mains d'un gendarme qui le poussa dans une voiture stationnant à la porte et le conduisit à une maison de correction.

Qui visite aujourd'hui nos pénitenciers, aura peine à comprendre la barbarie qui y régnait alors. Enfermé dans un cachot où, pour toute nourriture, le jeune délinquant avait, deux fois par jour, du pain et de l'eau; dont il ne sortait que tous les trois jours pour être soumis à une abominable correction. Mis à l'agenouilloir d'une espèce de prie-Dieu ayant des trouées pour y passer les bras, les deux mains tenues par un gardien, les jambes liées avec des courroies de cuir, la tête fortement penchée en arrière, il recevait douze ou quinze coups de lanière sur « son pauvre derrière nud ». Après un mois de ce supplice, d'autant plus cruel que l'ophtalmie avait reparu, le malheureux fut mis dehors sans qu'un parent vînt le reprendre, sans qu'on lui indiquât un gîte.

Certain d'être repoussé par sa famille, n'osant, après sa triste aventure, se présenter chez des amis, il erra toute la journée dans la ville. De quelques sous qui lui restaient, il acheta un pain et arriva à dix heures du soir dans les vastes allées de la place Bellecour, où une belle journée avait retenu des promeneurs. Lorsqu'ils eurent disparu, effrayé il se dirigea machinalement vers le quai des Célestins, et chercha un refuge dans un chaland chargé de foin; il y aborda à califourchon sur un aviron qui, par précaution contre les maraudeurs, tenait le bateau éloigné du quai.

Il se blottit dans le foin, et le repos ayant apporté du calme dans son esprit, il se rappela avec joie que près de là se trouvait la demeure d'un peintre décorateur nommé Lecourbe, à qui il avait rendu quelques petits services. Tombé alors dans « un doux sommeil », il fut réveillé en sursaut par un bruit de voix : « Qui est là, s'écria-t-il? » Après un instant de silence, on répondit : « C'est nous! » et on vint le tâter. C'étaient des larrons qui, après expédition, se réfugiaient la nuit sur des bateaux laissés sans gardiens. Ces misérables le dépouillèrent de ses vêtements, ne lui laissant que sa chemise, « qui n'était pas la meilleure partie de sa pauvre garde-robe ».

Digitized by Google

Quand l'aube du jour vint, ses pleurs, ses cris attirèrent l'attention de portefaix réunis sur le quai. Trompés par les apparences, ils l'accablèrent d'injures et de menaces; mais il fallait à tout prix sortir de cette situation et, sans s'effrayer de la profondeur de la rivière, ce dont il ne s'était pas préoccupé lors de son passage sur le bateau, il le quitta par le même chemin. Arrivé sur le quai, poursuivi de huées, courant « la tête baissée, la figure cachée dans ses mains », il arriva sans encombre chez Lecourbe.

Il lui fallut attendre assez longtemps à la porte. A sa vue, le peintre recula stupéfait. « Ce n'était pas étonnant, dit notre autobiographe : outre le dénûment où je me trouvais, mes traits altérés, mes yeux d'un rouge de feu, au point que les prunelles étaient confondues avec l'orbite, me rendaient méconnaissable. » Il se jeta au cou de ce brave homme, qui s'empressa de lui faire prendre un verre de vin, et remplaça les vêtements volés par quelques vieilles hardes.

Lecourbe apprit avec indignation la conduite révoltante tenue envers l'infortuné. En le punissant avec une excessive rigueur, en l'abandonnant ensuite, ses parents ne l'avaient-ils pas exposé à tomber en de mauvaises mains, à être enrôlé même parmi les malandrins qui l'avaient dépouillé?

Hennequin resta chez Lecourbe plusieurs mois, peignant des portes et des lambris; mais l'odeur de l'huile eût achevé de détruire sa santé, s'il n'avait renoncé à ce travail. Heureusement, il fit la rencontre de son ami Lafarge, dont le père, qui était miroitier, lui offrit logement et nourriture, à charge qu'il l'aiderait dans son commerce. Avec l'assentiment de Lecourbe il accepta la proposition, et se vit ainsi « lancé dans les dessins de portes, les enseignes, les paravents, les ex-voto, les bannières pour les confréries ».

Il était dans cette maison depuis environ deux ans, lorsque l'ouvrage vint à y manquer, et « le besoin étant un maître impérieux qui ne souffre aucune observation », il entra chez un « barbouilleur de voitures qui, la plupart du temps, n'était occupé qu'à peindre des fleurs de lys sur les colliers des mulets employés dans le midi de la France ». Cet homme s'aperçut

Digitized by Google

bientôt qu'il avait à tirer meilleur parti de son ouvrier. Il trouva d'abord à lui faire peindre des ornements de portes et de cheminées; il y ajouta « des petits tableaux que l'on déposait à Notre-Dame de Fourrières, lieu de pèlerinage renommé, et représentant des bras et des jambes cassés et remis sans douleur, des noyés rappelés à la vie, des voitures culbutées dans les montagnes, des saint Christophe avec l'enfant Jésus, des saint Denis portant leur tête, etc., etc. ». Il se servait pour cela de patrons, auxquels il n'avait à apporter des changements que quand les accessoires du modèle ne plaisaient pas au chaland. Ce travail eût perdu l'artiste, s'il n'avait repris ses études à l'Académie. Il y retrouva ses professeurs toujours bienveillants, et la vente de quelques dessins lui permit de quitter son « barbouilleur ». Dans l'entrefaite, Bellanger, « dessinateur de paysages », et un Italien nommé Barotalo, entreprirent de publier des vues pittoresques du Lyonnais et de la Suisse. Parmi les personnes qui encouragèrent cette publication, se trouva le frère d'Alexis Grognard, professeur à l'Académie (1), et, sur sa recommandation, Hennequin fut attaché à l'entreprise. Elle échoua, et Bellanger, devenu son ami, lui ayant proposé de l'accompagner à Paris, il acquiesça avec empressement à un projet qui lui permettrait de quitter Lyon, où tout lui rappelait de pénibles souvenirs.

Par des chemins couverts de neige, les deux amis se mirent en route, à pied, le sac sur le dos, un gros bâton à la main (2). Bellanger avait très peu d'argent; quant à Hennequin, il n'apporta à la caisse commune que le produit de la vente d'une paire de boucles d'argent. Ils comptaient, erreur de calcul! vendre des dessins dans les villes sur leur passage; à Châlons, Hennequin dut se défaire de la médaille gagnée à l'Académie (sacrifice qu'il déplora toute sa vie), ainsi que de petites boucles de jarretières, et lorsqu'ils arrivèrent à Paris, il leur restait vingt-quatre sous. Ils trouvèrent leur gîte près de la Barrière d'Enfer, dans une auberge où Bellanger avait précédemment logé, et le paysagiste alla acheter le souper : il se composa

(1) Il devint directeur général de l'École des beaux-arts de Lyon.

(2) L'autobiographie ne mentionne pas de date.

Digitized by Google

« d'un pain de deux livres, d'un cervelas de trois sous et d'un morceau de fromage de Brie ».

Le lendemain, Bellanger reçut l'hospitalité d'une parente, et Hennequin resta livré à lui-même. Comment vécut-il alors? Son autobiographie ne le dit pas. Enfin, son compagnon vint le prendre et l'installa dans une espèce de mansarde, rue Tiquetonne. Il subsista là de son travail, vendant de petites aquarelles à des marchands d'estampes établis sur le quai et qui, « comme bien l'on pense, ne lui en donnaient pas grand'chose ».

Un jour, Bellanger le présenta à un peintre s'appelant le chevalier Delorge, qui se vantait d'avoir fait le portrait de la reine Marie-Antoinette, dont il avait obtenu, assurait-il, « une séance d'honneur ». Cet artiste l'engagea à venir loger avec lui à l'*Hôtel d'Auvergne*, mais il ne tarda pas à s'apercevoir « qu'il n'était ni dans le sanctuaire des arts, ni dans celui qu'on devait choisir, surtout à son âge (1) ». Aussi, lorsque Delorge délogea, il refusa de le suivre et resta à l'*Hôtel d'Auvergne*, où un ami du portraitiste, le chevalier de Tronstain, lui fit donner une petite chambre. Ce bon office fut le prélude d'un grand bonheur. Ayant fait remarquer que son père avait un cachet pareil à celui dont son bienfaiteur se servait, un parent du chevalier, l'abbé de Grimonville, venu de Lizieux à Paris, constata que les Tronstain et les Hennequin provenaient d'une branche des Hennequin-d'Erqueville. Cet abbé, « homme bon et bienfaisant », s'intéressa au jeune artiste et le recommanda au duc de Béthune-Charrost (2), qui lui accorda une pension de six cents livres par an.

« Qu'on se figure ma joie, après avoir tant souffert, écrivait

(1) Il avait alors, dit-il, 15 à 16 ans. C'était donc en 1778 ou 1779.

(2) Armand-Joseph, gouverneur de Picardie, mort en 1800.

Ce fut lui qui organisa les corps belges formés des débris de l'armée des patriotes, émigrés en France après le retour des Autrichiens. On sait le rôle brillant que ces corps jouèrent dans les armées de la République. Voir GÉNÉRAL GUILLAUME, *Infanterie wallonne*. — THIERS, *Histoire de la Révolution française* (bataille de Jemmapes). — Divers rapports figurant dans le *Moniteur français*.

Digitized by Google

Hennequin dans ses vieux jours; jusque-là, le soin de ma pauvre existence m'avait seul occupé et je n'avais rien fait encore pour réaliser mes rêves. » Il songea aussitôt à entrer à l'Académie de Paris, et l'abbé de Grimonville le présenta à David. Cet illustre maître, récemment revenu de Rome (1780), n'avait pas encore formé d'atelier, mais, sur le vu de dessins que lui soumit l'abbé, il autorisa son protégé à travailler sous ses yeux et lui délivra le certificat exigé des aspirants admis au concours pour les places vacantes à l'Académie. Il y réussit et David en fit son chef d'atelier; il le chargea même de divers petits travaux (1). Cette faveur éveilla l'envie, et « un serpent qui savait s'insinuer pour mieux détruire », accusa le favori de s'être servi de l'outremer du maître et d'avoir égaré ou dérobé une précieuse gravure de Marc-Antoine. Sur cette fausse accusation, le malheureux reçut un humiliant congé.

Son désespoir fut affreux! Il allait perdre sa pension; il allait, malheur plus grand, perdre l'estime de l'abbé de Grimonville qui, au moment de retourner à Lizieux, « l'avait serré dans ses bras en l'appelant son cher enfant ». Aussi, se justifier fut sa première pensée. Un ami lui prêta deux louis (2) et il partit à pied pour Lizieux, par un froid rigoureux (décembre), « en culottes courtes, en bas de soie, avec un habit assez léger ». Lorsqu'il se présenta chez l'abbé, son accoutrement, sa petite taille parurent si drôles à la domestique qui lui ouvrit la porte, qu'il l'entendit dire : « Monsieur, il y a là un enfant qui demande à vous parler (3). »

Accueilli avec une bonté qui lui fit « verser de douces larmes », il reçut aussitôt les soins que réclamait son état de fatigue. Le lendemain, il informa l'abbé du motif de son voyage. Celui ci ne mit pas en doute son innocence et il

(1) L'atelier de David était situé alors dans un des pavillons de l'hôtel de ville, place de Grève.

Hennequin y posa pour l'enfant tenant le casque dans le tableau de Bélisaire.

(2) Il n'avait pas six francs.

Cet ami, Aubert-Joseph Parent, « qui l'avait déjà plusieurs fois aidé de ses conseils et de sa bourse », était architecte et sculpteur sur bois. Il vint voir Hennequin en 1826.

(3) Singulier rapport avec l'arrivée de Gallait chez Van Hulthem.

Digitized by Google

conjura David de revenir sur sa décision; mais le maître resta inflexible.

M. de Grimonville garda Hennequin chez lui jusque dans les premiers jours de mars 1781, et le pauvre artiste, arrivé avec « un fort petit paquet sous le bras, quitta Lizieux avec une jolie malle garnie de tout ce dont il aurait besoin pendant plus d'une année ».

Revenu à Paris, lorsqu'il se représenta à l'Académie, ses anciens camarades l'accueillirent froidement. On l'avait fort chargé en son absence et ceux mêmes qui, à sa recommandation, avaient été naguère admis dans l'atelier de David, lui tournèrent le dos. Quelques-uns ne tardèrent pas à lui revenir, mais il ne sut jamais leur pardonner. Un premier travail lui fut fourni par le baron de Trott, auteur des *Mémoires sur les Turcs et les Tartares* (1). Il s'agissait de reproduire, en petites eaux-fortes pour cet ouvrage, les aquarelles que l'auteur avait faites pendant son ambassade à Constantinople. A la demande du baron, il s'établit chez lui à Neuilly; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que ce genre de travail ne contribuerait guère à ses progrès; blessé d'ailleurs par la morgue du baron : « la morgue nobiliaire, dit-il, plaçant alors les hommes à une grande distance les uns des autres », il renonça à l'entreprise et rentra à Paris.

Ses études à l'Académie, si sérieuses qu'elles fussent, ne pouvaient remplacer les conseils du maître qu'il avait perdu et il désespérait de l'avenir, lorsqu'il obtint l'autorisation de copier quelques tableaux dans la belle galerie du duc d'Orléans, au Palais-Royal. « C'est là, suivant son autobiographie, qu'en présence des chefs-d'œuvre que cette galerie renfermait, ses yeux se dessillèrent, que son goût se forma, qu'il comprit vraiment la peinture et le moyen de la cultiver. »

Il y avait plus d'un an et demi qu'il était revenu de Lizieux, où il n'avait pas été oublié par l'abbé de Grimonville dont les lettres, toujours empreintes de bonté et de sagesse, le soutenaient aux heures de désespoir, et elles étaient fréquentes!

(1) Amsterdam, 1784.

Digitized by Google

Après avoir quitté Neuilly, il s'était logé à l'*Hôtel du Languedoc*, où il paya sa pension en peignant les portraits de l'hôtelier et de l'hôtelière; mais, « ils n'avaient pas d'enfants », et lorsqu'il n'y eut plus de portrait à peindre, lorsque l'arriéré eut grossi la note, il entendit le concierge l'assaillir sans cesse des mots : « Il faut payer; » puis un soir que sa clef lui avait été remise avec une grâce extraordinaire, il trouva la serrure de la porte de sa chambre masquée par une large plaque de fer.

Par bonheur, à l'étage inférieur, il y avait un paysagiste, Morel, de Saint-Domingue, qui lui accorda « l'asile de l'amitié ». Le lendemain, un acompte apaisa son créancier et la vente de deux petits tableaux que lui acheta un Anglais, messire Myls, le mit à flot.

Ces tableaux lui furent payés vingt-cinq louis. Jamais il ne s'était vu à la tête de pareil trésor; il aurait voulu ne pas y toucher, mais il lui fallut se pourvoir de linge et d'autres objets indispensables. Cet Anglais le prit en amitié, l'invita fréquemment à déjeuner et finit par lui proposer un voyage en Italie, avec la promesse d'une pension. Il fut décidé qu'il irait attendre son nouveau protecteur à Lyon, ce qui lui permettrait de revoir sa famille, par curiosité plutôt que par un sentiment d'affection : depuis qu'il l'avait quittée, il ne s'en était pas plus occupé qu'elle ne s'était occupée de lui. Son père était mort; quant à ses autres parents, on ne savait ce qu'ils étaient devenus et il ne se mit pas en peine de les rechercher.

Aussitôt que Myls l'eut rejoint, ils quittèrent Lyon. Après de courts séjours à Turin, à Milan, à Parme, Myls s'arrêta à Florence et paya à Hennequin un trimestre de sa pension, qui lui permit de se rendre à Rome. Le voyage, commencé « par le plus mauvais temps, dans le plus délabré cabriolet qui fût avec un cheval assorti à l'équipage, prenant des relais à de chétives cabanes ressemblant souvent à des cavernes de voleurs », fut des plus pénibles. Mais à la vue de la ville éternelle, tout fut oublié. Le voyageur descendit à l'hôtellerie où s'arrêtait le voiturier, au moment où l'on se mettait à table. Il s'y trouva placé à côté d'un abbé français qu'on disait être

Digitized by Google

un fils naturel de Louis XV, et avec qui il visita, le jour même, quelques intéressants monuments du voisinage. Le lendemain, il loua, rue du Peuple, une chambre propre à servir d'atelier et se logea dans les environs. Il y eut pour voisin Bénigne Gagneraux, « peintre français d'un grand talent, de la célèbre école de Dijon », qui, par son affabilité et par ses encouragements, le consola de la morgue des pensionnaires de l'Académie de France.

Le banquier de Myls lui ayant envoyé 25 louis, il prit un plus bel atelier, Mont de la Trinité. Il y avait commencé deux tableaux destinés à son protecteur, et l'un, *Angélique et Médor*, était même très-avancé, lorsqu'il apprit la ruine du généreux Anglais. Privé de cet appui, il se livra au travail avec beaucoup d'ardeur. Une partie de son temps fut consacrée à se pénétrer, « par une observation soutenue, de la manière des grands maîtres de l'antiquité, du moyen âge et du XVI^e^ siècle » ; le reste était employé à subvenir à ses besoins. A cet effet, il fit quelques portraits et des dessins que les marchands « payaient fort peu et vendaient fort cher ».

On trouvait à Rome de beaux, mais parfois de singuliers modèles; la ville sainte avait alors la spécialité, spécialité échue aujourd'hui à bien d'autres cités, d'offrir un refuge assuré aux coquins de toute espèce. Laissons un instant la parole à l'autobiographe : « Un jour, au Café grec où se réunissaient les artistes de toutes les nations, excepté les pensionnaires de l'Académie de France, je vis entrer un mendiant qui me frappa par sa belle prestance. Je lui demandai en italien s'il voulait me servir de modèle, et je fus fort surpris de l'entendre me répondre en français qu'il y consentait. Accord fait, il se présenta le lendemain à mon atelier, et le dialogue suivant s'engagea :

« D'où venez-vous, lui demandai-je? Je ne sache pas vous avoir encore vu à Rome. — Je le crois bien, monsieur, j'arrive de Naples. — Avez-vous toujours demandé l'aumône? — Non, monsieur, j'ai été très bien établi. — Et par quel malheur avez-vous été réduit à cette extrémité? — Oh! ce serait trop long. — N'importe, j'ai le temps de vous écouter. De quelle

Digitized by Google

province de France êtes-vous? — De Lyon. (Ma surprise fut extrême en apprenant que cet individu etait de mon pays.) — Allons, lui dis-je tout en peignant, apprenez-moi comment vous avez quitté Lyon. — Monsieur, voici la chose telle qu'elle est : J'étais au service dans le régiment de dragons en garnison à Chambéry ; j'étais las du service et, ma foi, un beau jour que je menais boire mon cheval à une petite lieue de la frontière, je me laissai emporter par lui. Me voilà avec armes et bagages chez un paysan qui m'acheta cheval et attirail ; puis, m'étant procuré un costume de Savoyard, je passai en Piémont. J'eus bientôt dépensé mon argent et, pour vivre, je me mis à tendre la main aux portes ; je n'avais garde d'oublier les couvents de moines, qui sont nombreux en ce pays. J'avais alors une bonne mine ; j'étais vigoureux et, si c'était une mauvaise recommandation auprès de gens qui n'estiment pas le métier de mendiant, je n'en fus pas moins bien accueilli dans un couvent de capucins. On m'y employa au jardinage et à de gros ouvrages. Bientôt on fut si content de moi que je montai en grade. On me confia le plus bel âne de la maison et nous voici, lui chargé de ses paniers, moi de ma besace, parcourant les villages et les campagnes, d'où nous revenions avec force provisions.

« Cette vie de chien finit par m'ennuyer et, un beau jour, il me prit fantaisie de partir sans tambour ni trompette. Arrivé à Naples, après avoir vendu ma robe de capucin et l'âne mon fidèle compagnon, je repris mon ancien métier de coutelier.

« J'ouvris une petite boutique et, mes affaires prospérant, je me mariai. Ma femme est jolie, et je ne fus pas longtemps à m'apercevoir qu'elle me trompait. Un malheureux l'avait dérangée de son devoir, et je fus prévenu que je ne tarderais pas à avoir de ses nouvelles. On sait ce qu'en Italie signifient de telles menaces. Je n'avais donc pas un moment à perdre. Sans rien dire à ma femme, je choisis dans ma boutique un bon couteau à gaine ; mon apprenti tourna la meule, j'aiguisai bien l'arme, la mis dans mon gousset et, bravement sur mes gardes, je pris le chemin où je passai d'habitude dans la soirée.

Digitized by Google

Je vis bientôt venir un homme qui se dirigea de mon côté, ayant une main cachée dans son manteau. Je ne doutai pas un instant de ses mauvaises intentions. — Que fîtes-vous? — Parbleu, monsieur, je vous le demande? Qu'auriez-vous fait vous-même? J'aimais beaucoup mieux tuer le diable que d'être tué par lui. Sans hésiter, prévenant son mouvement, je lui enfonçai bien avant mon couteau dans le corps ; il tomba mort à mes pieds sans avoir eu le temps de dire un *Ave Maria*. Je me hâtai de fuir, par des chemins détournés, jusqu'à Rome où je ne puis rester que trois jours en demandant l'aumône. »

« J'avais écouté, non sans frémir, le narré de ce malheureux qui était d'un calme effrayant en me racontant un horrible assassinat.

« Depuis le milieu du récit, je sentis un frisson par tout mon corps; ma palette et mes pinceaux étaient tombés de mes mains; j'étais immobile devant mon tableau, heureusement presque achevé. Mes yeux ne pouvaient se détacher de cet homme, dont je voyais les mains teintes de sang. Enfin, après que je l'eusse largement payé, dès qu'il se fut retiré, je purifiai, comme faisaient les anciens, la place qu'il avait occupée. Plus tard, après le siège de Lyon, je le rencontrai dans une des allées des Brotteaux ; il vint me demander la charité, que je lui fis, sans lui demander cette fois ce qui lui était arrivé depuis notre dernière entrevue. » Il ne fallait guère de perspicacité pour se rendre compte du rôle qu'il avait joué dans les tueries ordonnées par de féroces proconsuls.

Un autre modèle de l'artiste, « un très bel homme aussi, dont le frère servait de lutteur dans les combats de taureaux à Rome », fut arrêté, sous ses yeux, au moment où il venait de tuer un malheureux, en pleine rue, « de sept coups de couteau dans les reins ».

Les profits que l'artiste tirait de ses travaux étaient petits et l'abstinence souvent forcée. Il est vrai, et l'aveu vient de lui-même, qu'il ne répondait pas toujours à l'attente de ses protecteurs. Ainsi, quelques Lyonnais se cotisèrent pour lui allouer une pension de 600 livres à la condition qu'il leur fournirait, chaque année, deux petits tableaux à mettre en

Digitized by Google

loterie entre eux. Il accepta la pension, mais ne livra que des « tableaux très médiocres ». Puis le travail souffrit de diverses circonstances. Ce fut d'abord une belle Romaine qui « remplit ses instants » ; puis l'agitation causée dans les esprits par les nouvelles venant de son pays (1787), et par l'arrivée à Rome du fameux Cagliostro (Joseph Balsamo), qui inspira à de jeunes étourdis l'idée d'y fonder une loge maçonnique (1). Malgré les bruits les plus malveillants et les plus absurdes qui ne tardèrent pas à circuler sur cette société, le gouvernement papal en toléra l'existence pendant deux ans; mais alors certains faits éveillèrent sa défiance, et Cagliostro, livré par sa femme, fut arrêté.

La police fit une descente (27 décembre 1789) chez Hennequin, où les archives de la loge étaient déposées. Heureusement, il avait eu le temps d'en brûler une partie et de faire disparaître le reste « au moyen de la chaîne de son puits qui, « à Rome comme dans plusieurs villes d'Italie, servait à pro- « curer de l'eau jusqu'aux étages les plus élevés (2) ».

Les adeptes de la secte, la plupart Italiens, se dispersèrent; les étrangers reçurent l'ordre de quitter la ville et le pays Excepté de cette mesure par une faveur spéciale, Hennequin ne se crut pourtant plus en sûreté et partit pour Civita-Vecchia, d'où il gagna Marseille. Il y revit avec plaisir le beau Saint-Roch de David, tableau dont il avait fait une copie pour son maître. Il se proposait de se rendre à Paris, mais on le dissuada de ce dessein en lui représentant que la situation de la capitale de la France était peu favorable en ce moment au culte des arts, et la réception d'une lettre de change de ses généreux concitoyens le décida à retourner à Lyon.

ALEXANDRE HENNE.

(1) La première réunion eut lieu le 6 novembre 1787, sous la présidence de Bailly de Loras, chargé des affaires de l'ordre de Malte près du Saint-Siège.

(2) *Autobiographie*.

Digitized by Google

DE L'INFLUENCE

EXERCÉE PAR LES ÉTUDES BACTÉRIOLOGIQUES SUR LES PROGRÈS DE LA MÉDECINE

J'ai eu l'avantage de rencontrer pendant les dernières vacances un lecteur de la *Revue de Belgique* qui, me rappelant un article écrit autrefois dans cette *Revue* par M. le professeur Van Lair, me parla avec enthousiasme des progrès de la chirurgie moderne. Il paraissait fort au courant des succès remportés par nos praticiens; bien qu'étranger aux sciences naturelles, il se rendait compte de la valeur des nouveaux procédés mis en usage dans la pratique chirurgicale, il appréciait les résultats obtenus soit dans le domaine de la chirurgie pure, soit dans les opérations plus spéciales de la gynécologie.

Mais autant il prenait plaisir à vanter les conquêtes de la chirurgie, autant il dénigrait la médecine; à l'entendre, celle-ci serait restée stationnaire ou tout au moins aurait cédé le pas à la science rivale dans la voie du progrès. En vain, j'invoquai les théories microbiennes récentes, les travaux de Pasteur et de ses élèves, les résultats si concluants de la lutte entreprise par les nouvelles méthodes contre les plus terribles des maladies infectieuses, contre la rage, le charbon, le tétanos..., mes arguments ne purent vaincre son incrédulité; mon interlocuteur ne paraissait pas saisir leur portée : les éléments mêmes de la controverse lui faisaient défaut, et je constatai, à regret, que même les travaux faits dans notre pays lui étaient totalement inconnus.

Digitized by Google

Peut-être puis-je espérer qu'il n'en est pas de même de la généralité des lecteurs de cette *Revue;* peut être ont-ils feuilleté les *Annales de l'Institut Pasteur* ou les bulletins de nos sociétés savantes; pour eux le résumé que je vais faire n'aura d'autre utilité que leur rappeler des notions acquises; c'est aux autres, c'est à ceux qui se bornent à bénéficier des progrès de la médecine en continuant à les ignorer ou à les mettre en doute, que je m'adresse particulièrement en écrivant ces lignes; j'estime qu'il est utile de le faire non seulement pour défendre une cause juste, mais aussi dans l'intérêt du progrès lui-même, afin qu'on voie à quel prix il peut être atteint et afin que le concours des personnes étrangères aux sciences lui soit assure.

***

Il faut convenir que la chirurgie présente sur la médecine, au point de vue de l'intérêt qu'elle peut inspirer, cet avantage que ses méthodes essentielles sont simples, ses moyens d'action plus palpables et ses succès plus nettement évidents; une grande opération, qui sauve une vie, s'impose, pendant que l'intervention du médecin, fût-elle héroïque et décisive, peut être contestée par ceux qui n'en pénètrent pas le mécanisme et l'efficacité. Qu'un chirurgien enlève une tumeur de la cavité abdominale, l'opéré aussi bien que les témoins de l'opération, auront cette perception qu'un grand danger, menaçant l'existence, a été écarté par une habile intervention; mais qu'un médecin, par une médication appropriée, prévienne ou guérisse une péritonite grave, l'individu guéri, fût-il d'ailleurs pleinement reconnaisant, ne ressentira peut-être pas avec la même certitude le service rendu; il finira sans doute par imputer à la force de sa constitution l'heureuse terminaison de la maladie, et par méconnaître plus ou moins complètement la part qui revient au traitement médical dans le rétablissement de sa santé et le retour de ses forces. Il est d'ailleurs plus difficile de s'assimiler nettement les données de la médecine que celles de la chirurgie. La médecine est complexe, elle est faite de notions provenant des sources les plus diverses, à

Digitized by Google

l'édification desquelles concourent un nombre considérable de faits et idées appartenant à d'autres domaines scientifiques. Nous verrons plus loin, et l'exemple est frappant, quelle clarté l'étude des animaux inférieurs a jeté sur les questions obscures de l'inflammation et de la défense contre les virus. La physiologie, base de la médecine, s'inspire de la chimie quand elle aborde les problèmes de nutrition et de sécrétion des organes, et qu'elle recherche la composition des matières rencontrées dans notre organisme; elle traite de sujets relevant de la compétence des physiciens, lorsqu'elle s'occupe des lois qui régissent le cours du sang dans les vaisseaux, la pression et la rapidité d'écoulement des liquides ; elle emprunte aux données de l'optique les notions qu'elle possède sur la marche des rayons lumineux dans l'organe de la vue. Elle met à profit l'œuvre des zoologistes et des botanistes quand elle compare les fonctions d'organismes supérieurs, tels que le nôtre, à celle que l'on dévoile chez les êtres plus simples... Elle est débitrice de toutes les sciences naturelles; ses relations avec ces dernières deviennent chaque jour plus étroites, ses connexions plus évidentes. C'est dans cette tendance générale, dans cette union de plus en plus intime avec les sciences exactes, que consiste principalement l'évolution accomplie dans toutes les parties de la médecine, pendant la seconde moitié de notre siècle.

***

Pour se convaincre à quel point cette évolution est réelle, il suffit de se rendre compte de ce qu'étaient autrefois les méthodes d'investigation usitées en médecine, et de ce qu'elles sont actuellement. Les procédés de recherches — c'est aujourd'hui leur trait essentiel — sont devenus en majeure partie expérimentaux.

L'observation pure et simple des maladies constituait jadis l'unique source des notions recueillies par les pathologistes. On notait les signes morbides dont on constatait l'apparition, on remarquait la coïncidence de certains symptômes entre eux, et l'on décrivait ainsi, dans ses manifestations les plus visibles, telle maladie, tel ensemble de désordres. On recherchait les

Digitized by Google

causes les plus habituelles auxquelles on pouvait logiquement attribuer l'origine des altérations, on établissait la plupart des méthodes thérapeutiques à la suite de tâtonnements et d'essais souvent empiriques et hasardeux. L'observation des maladies, c'était, pour les anciens, toute la médecine.

Le trésor des observations cliniques n'est certes pas à dédaigner : il s'est enrichi, avec les siècles, depuis le temps où la médecine se pratiquait dans les temples; car telle est, vraisemblablement, l'origine de la médecine sacerdotale que les Grecs trouvèrent florissante en Égypte : on portait le malade dans le temple pour invoquer les dieux; il y restait exposé aux regards de la foule qui devisait sur le cas : « Tous les passants qui avaient été atteints ou guéris des mêmes maux étaient tenus d'aider de leurs conseils ceux qui souffraient (1). »

Consultation originale qui aboutit bientôt à la constitution de registres d'observations déposés dans les temples.

La médecine hippocratique, héritière des traditions de l'Égypte, repose entièrement sur l'observation et l'interprétation des symptômes; la médecine moderne a conservé cette base, mais elle l'a élargie en perfectionnant ses procédés d'étude : grâce à l'emploi du thermomètre, du stéthoscope et des appareils de précision, grâce surtout aux analyses chimiques, l'observation des symptômes est devenue pénétrante : on ne se borne plus à apprécier au jugé, on mesure la fièvre, on recueille le tracé de ses oscillations, de même qu'on note, en auscultant et percutant la poitrine, le niveau précis d'un épanchement pleurétique.

***

L'observation seule, si parfaite qu'on la suppose, et quelle que soit la valeur des renseignements qu'elle nous fournit, n'est pas à même de nous éclairer toujours sur la genèse des troubles morbides; elle ne révèle pas le mécanisme intime qui commande la production des lésions et partant des symptômes.

Quand un praticien prodigue ses soins à un malade atteint de

(1) *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, vol. 58, p. 14.

Digitized by Google

typhus, il lui est facile de constater et de recueillir les signes apparents dont le cortège se déroule devant lui, mais il lui est malaisé d'éclairer bien des points importants dans l'étude de l'affection qu'il observe. Les données qu'il pourrait assembler sur le moment précis où le germe a pénétré dans l'organisme, sur la quantité de virus introduit, sur les conditions où les microbes pathogènes se sont trouvés quand ils ont infecté l'économie..., seront nulles ou restreintes, l'influence possible de toutes ces circonstances sur le cours de la maladie ne pourra être mesurée.

L'observation, seule, apparaît ici comme insuffisante. De plus, le médecin doit se préoccuper de traiter et de guérir; il ne peut considérer son malade comme un sujet d'expérience : le respect qu'il a pour la vie humaine, sentiment inné chez tout médecin, l'arrête. Et s'il voulait pénétrer plus avant, s'il voulait apprécier, dans ce qu'ils ont d'intime et de caché, les phénomènes dont il n'aperçoit que les reflets extérieurs, il se sentirait paralysé dans ses moyens d'action; il ne pourrait même mettre en usage les procédés d'investigation les plus indispensables. Toutes les manœuvres, tous les artifices qu'on est obligé d'employer pour résoudre ces problèmes complexes, ne peuvent, on le conçoit, être pratiqués que sur des animaux.

Pour connaître et comprendre une maladie, il ne suffit pas d'en contempler l'éclosion et la marche en spectateur passif, il faut chercher à créer à nouveau les conditions où elle s'est manifestée, agir sur les causes efficientes, peser l'influence des divers facteurs, mettre ceux-ci en œuvre pour préciser la part de chacun d'eux, examiner avec détail les changements produits par les diverses interventions, en un mot *expérimenter*.

On voit par quelle filiation la méthode expérimentale se rattache à la méthode hippocratique basée sur l'observation; c'est la caractéristique principale de notre siècle que l'invasion des méthodes expérimentales dans les sciences qui jusqu'ici avaient échappé à ce contrôle : ne voyons-nous pas la psychologie elle-même devenir expérimentale? La médecine se fait encore dans les hôpitaux et l'observation clinique y garde tous ses droits; mais elle emprunte des renseignements aux labora-

Digitized by Google

toires; elle essaie les virus sur les animaux : sur eux aussi elle fait de la médecine préventive, en les vaccinant, ou de la thérapeutique véritable par l'administration de drogues ou de poisons.

Or, les progrès de la physiologie, depuis cinquante ans, ayant été immenses, la médecine en a bénéficié largement; ce n'est pas sans profit pour elle que l'on a découvert le rôle des divers organes, et n'est-il pas évident, par exemple, que l'on comprend mieux la cause du diabète depuis que Claude-Bernard a fait ses mémorables découvertes sur la production du sucre par le foie?

Il serait facile de démontrer que chacune des nouvelles conquêtes dues aux travaux de laboratoire a permis aux cliniciens de faire aussitôt un pas dans la voie de la médecine rationnelle; mais l'abondance même des arguments est si grande qu'il faut nécessairement choisir.

Je pense que l'essor des sciences bactériologiques a été l'événement le plus considérable dans l'histoire de la médecine contemporaine; il me semble que l'on ne peut mieux démontrer la réalité et l'étendue des progrès de l'art de guérir qu'en indiquant à quels étonnants résultats ces études ont récemment abouti.

Bien que l'exposé du sujet offre certaines difficultés pour le lecteur qui n'est pas familiarisé avec le langage médical, j'espère pouvoir donner un aperçu des travaux faits dans les laboratoires de bactériologie.

Au moment où l'initiative intelligente des particuliers vient de permettre, à Bruxelles, la construction d'un de ces laboratoires, il y a opportunité à faire connaître au public les services que ces institutions sont appelées à lui rendre.

***

Avant l'an 1850, date à laquelle la bactéridie charbonneuse fut découverte, on n'avait que des idées erronées sur la nature des principes déterminant les maladies contagieuses. Les uns admettaient que celles-ci étaient produites par l'introduction, dans l'organisme, de certaines substances chimiques; d'autres,

Digitized by Google

se rapprochant plus de la vérité, penchaient vers l'hypothèse d'un parasitisme quelconque sans pouvoir invoquer, à l'appui de leurs théories, aucun fait expérimental et précis. A Royer et Davaine appartient le mérite d'avoir aperçu et décrit le premier bacille pathogène : ils découvrirent le microbe du charbon ; mais ils méconnurent, au début, le rôle essentiel de cet élément dans la genèse de la maladie, rôle qui fut mis en lumière plus tard principalement par Pasteur. Ce dernier fit ressortir peu après la nature animée de l'agent de la suppuration et de la septicémie gangréneuse. Dès lors, le nombre des microbes pathogènes que l'on apprit à connaître s'accrut d'une façon presque ininterrompue.

Signalons, parmi les germes morbides les plus intéressants, celui du choléra des poules (Toussaint), du rouget du porc (Thuilier), de la péripneumonie du bœuf (Arloing), de la tuberculose (Koch), du choléra asiatique (Koch), du typhus (Eberth), du charbon symptomatique (Arloing), de la lèpre (Hansen), de la morve (Loeffler), du tétanos (Nicolaïer), de la suppuration bleue (Charrin), de la diphthérie (Loeffler), de l'érysipèle (Fehleisen), de la pneumonie (Fraenkel), ainsi que les micro-organismes de la malaria (Laveran). Les méthodes d'isolement et de culture des bactéries, de plus en plus perfectionnées, se simplifièrent et permirent bientôt l'étude systématique des microbes et de leurs caractères. La physiologie de ces infiniment petits permit de comprendre la principale raison d'être des troubles parfois si intenses que l'on remarque au cours des maladies infectieuses.

On découvrit que la plupart de ces micro-organismes fabriquent des poisons souvent très actifs, sur lesquels les mémorables travaux de Brieger ont en premier lieu attiré l'attention. On en vint à considérer les microbes comme plus dangereux par les propriétés vénéneuses de leurs sécrétions que par l'encombrement dû à leur pullulation dans les organes. *L'injection chez un animal de liquides où ont vécu des bactéries pathogènes, et dépourvus ensuite par la filtration des microbes qui y prospéraient, ne contenant donc que les substances chimiques dues à l'activité de ces derniers, suffit pour faire apparaître des signes*

Digitized by Google

morbides de même ordre que ceux amenés par l'introduction du virus vivant (1).

Le fièvre, les altérations gastro-intestinales, circulatoires, les désordres nerveux, stupeur, abattement, troubles de la motilité, tels que convulsions et paralysies, sont les suites ordinaires de pareilles injections pratiquées sous la peau.

Tantôt prédomine tel symptôme, tantôt tel autre, et chaque infection a, de la sorte, son aspect particulier.

Les « toxine » bactériennes peuvent agir à des doses excessivement réduites; l'exemple le plus convaincant à citer à ce point de vue est fourni par le poison du tetanos; le poison tétanique est mortel même lorsque la quantité en est véritablement infinitésimale, et c'est à lui seul qu'est due l'éclosion des troubles souvent foudroyants qui caractérisent la maladie. Le tétanos est le type de ce genre d'affections où les germes ne se disséminent pas, restent localisés dans une partie très circonscrite du corps et agissent, malgré leur petit nombre, par des venins qui diffusent dans toute l'économie et y provoquent les désordres les plus graves.

Disons encore qu'indépendamment de symptômes aigus, les intoxications de nature microbienne peuvent produire, à longue échéance, des dégénérescences de certains organes, notamment du tissu nerveux. C'est ainsi qu'on attribue actuellement à l'ataxie locomotrice, à la paralysie générale, à la sclérose en plaques, peut-être à certaines formes d'atrophie musculaire progressive (Roger), une origine infectieuse.

***

Dès les premières expériences de culture microbienne, on reconnut que plusieurs d'entre eux peuvent être dépouillés en partie de leur nocivité : lorsqu'ils sont soumis pendant un certain temps à l'action de la chaleur, de la lumière, de la dessicaction, de l'air comprimé, des antiseptiques à doses

(1) Certains savants se sont essayés à extraire des cultures les principes vénéneux; ils sont parvenus à isoler plusieurs matières, sinon chimiquement définies, possédant tout au moins, à un degré extrême, les caractères toxiques propres au virus qui les a élaborées.

Digitized by Google

minimes, etc., etc., ils s'altèrent, deviennent moins actifs, de telle sorte que leur puissance dépend non seulement de l'espèce à laquelle ils appartiennent, mais aussi du milieu où on les cultive.

Tel virus, qui tue inévitablement l'organisme dans lequel il pénètre, pourra donc être maîtrisé par des cultures successives dans des milieux appropriés; avant que sa virulence n'ait totalement disparu, on pourra l'employer comme vaccin, c'est-à-dire qu'il pourra être injecté sans danger.

Comme on le voit, il y a une parenté étroite entre cette conquête de Pasteur : « les méthodes d'atténuation des virus » et l'immunité que l'on confère à certains organismes par la vaccination.

A vrai dire, l'observation médicale avait dès longtemps démontré que les maladies contagieuses (variole, scarlatine, rougeole, etc.) attaquent rarement par deux fois le même individu; le bénéfice résultant pour l'organisme d'une première atteinte à laquelle il survit, c'est l'immunité. Or, en atténuant la virulence du microbe qui donne le « choléra des poules », Pasteur put inoculer sans danger un grand nombre de ces animaux et leur conférer par cette inoculation une immunité durable. De ces mémorables expériences date une ère nouvelle dans la thérapeutique expérimentale.

Le redoutable problème de la contagion dans les épidémies se trouvait, en effet, notablement simplifié par la certitude, désormais acquise, de tenir l'agent pathogène ; en même temps la méthode d'atténuation des virus apportait le moyen de préparer des vaccins efficaces et dosés de manière à n'être plus dangereux; enfin, les résultats donnés par les vaccinations « immunisantes » démontraient que l'on peut dresser l'organisme à se défendre contre ses pires ennemis.

La bactérie charbonneuse offrit un nouveau champ d'expérience et fut l'occasion d'une victoire décisive. On sait quelle redoutable affection représente la maladie vulgairement connue sous le nom de « charbon ». S'attaquant principalement au bétail, elle faisait chaque année en France des milliers de victimes. Aidé d'intelligents collaborateurs, MM. Chamberland

Digitized by Google

et Roux, Pasteur étudia la bactérie du charbon ; il parvint à atténuer sa virulence en exposant longuement les cultures à une température de 45°. Puis il essaya les vaccinations préventives et constata que les animaux vaccinés étaient désormais à l'abri du mal.

Comme il est aisé de le comprendre, les succès obtenus par ces premières expériences ouvraient une voie nouvelle : ce n'était pas une méthode de traitement applicable à une seule maladie qui venait d'être conquise, c'était un principe nouveau qui s'affirmait et se généralisait aussitôt.

Suivant toujours le même ordre d'idées, M. Pasteur commença à s'occuper de la rage en 1880 ; il découvrit que le virus rabique était toujours à son *summum* d'activité dans les centres nerveux des animaux morts de la maladie. La moelle épinière retirée d'un chien mort enragé est chargée de virus qui s'affaiblit si cette moelle est soumise à la dessiccation. On peut obtenir tous les degrés d'atténuation jusqu'à l'inocuité complète, suivant que l'influence du dessèchement a été plus ou moins prolongée. Il suffit alors d'inoculer aux animaux les vaccins, en partant des moins actifs, pour leur conférer, dans l'espace de quelques jours, une solide immunité. Chez l'homme, la durée de l'incubation de la rage est longue ; il s'écoule un temps souvent considérable (jusqu'à 60 jours) entre le moment de la morsure et l'apparition des symptômes morbides. *De ce que l'immunisation est susceptible, au contraire, d'être rapidement procurée, découle la possibilité de rendre notre organisme réfractaire même après contamination.* Telle est en quelques mots la méthode de Pasteur. Les cures qu'on lui doit sont extrêmement nombreuses et sa valeur n'est plus aujourd'hui mise en doute. Il ne sera néanmoins pas inutile d'en démontrer ici la merveilleuse efficacité et de signaler combien d'existences humaines ont pu être sauvées grâce à son application.

Des statistiques générales recueillies dans la plupart des grandes villes, et qui méritent toute créance, il résulte que, sur 100 personnes mordues par des chiens enragés, 16 meurent inévitablement si elles ne sont point soumises au traitement. Si elles le sont, cette mortalité de 16 p. c. descend à moins de

Digitized by Google

1 p. c. De ces 16 individus, 15 sont donc arrachés à une mort certaine.

Un tel résultat, si saisissant qu'il soit, ne reflète pas encore toute la valeur du traitement. Qu'on n'oublie pas que, parmi les personnes traitées sans succès, un grand nombre ne reçoivent les soins que beaucoup trop tard, et meurent, par conséquent, très peu de temps après le commencement du traitement.

Si, dans l'évaluation du nombre des personnes soignées et qui n'ont pu échapper à leur funeste sort, on ne note que celles qui ont succombé quinze jours au moins après leur arrivée à l'Institut, on aura la seule statistique vraie, celle qui ne tient compte que des cas où la méthode a pu être appliquée en temps utile. On obtient ainsi le tableau suivant :

Années.	Personnes traitées.	Mortalité.	Mortalité p. c.
1886.	2,671	25	0.94
1887.	1,770	14	0.79
1888.	1,622	9	0.55
1889.	1,830	7	0.38
1890.	1,540	5	0.32
1891.	1,559	4	0.25
1892.	1,790	4	0.22
Totaux. . .	12,782	68	0.52

La mortalité, on le voit, descend encore à très peu près de moitié. Quand le traitement peut être appliqué assez tôt, sur trente-deux personnes condamnées à mourir, une seule succombe. Les inoculations procurent donc une sécurité presque complète, et permettent d'arracher à une mort assurée la plupart des personnes qui y sont exposées.

Depuis 1886, le seul Institut antirabique de Paris a sauvé la vie à plus de deux mille personnes. Les laboratoires étrangers consignent des résultats aussi brillants, et ils sont déjà nombreux. Il en existe à Naples, Buenos-Ayres, Barcelone, Charkow, Constantinople, Palerme, Tiflis, Turin, Varsovie, Milan, Bologne, Rome, Saint-Pétersbourg, Moscou, Odessa, Kharkow, Samara, Vienne, Budapest, Bucharest, la Havane, Mexico, Rio-de-Janeiro.

Digitized by Google

***

La vaccination contre certaines maladies infectieuses peut être obtenue autrement que par l'injection de bactéries atténuées. Il suffit souvent d'introduire dans les tissus les substances chimiques élaborées par les microbes, sans qu'il soit nécessaire d'y faire pénétrer les microbes vivants. L'injection d'une culture stérilisée après que les germes pathogènes s'y sont abondamment développés, peut fort bien alors assurer une immunité constante et régulière. Nous nous souviendrons de ce fait dans la seconde partie de cet article, lorsque nous examinerons le mécanisme de la vaccination.

L'application de ces deux procédés d'immunisation : inoculation de bactéries atténuées, injection de produits microbiens, n'est point la seule arme dont on dispose contre les maladies contagieuses. Une nouvelle méthode vient d'être utilisée, qui semble devoir fournir de très beaux résultats. Il est établi que l'organisme contaminé fabrique, dans certains cas, des substances capables de nuire directement à la vitalité des microbes, aptes même parfois à annihiler les effets meurtriers des toxines qu'ils produisent. L'existence d'un *pouvoir bactéricide* de l'organisme est démontrée, au moins pour plusieurs infections. De telles matières se trouvent parfois dans le sang d'animaux vaccinés.

La partie liquide du sang (ou sérum) provenant d'animaux immunisés contre le tétanos, a un pouvoir curatif très net vis-à-vis de cette maladie; ce sérum est doué de propriétés antitoxiques. Par l'injection d'un tel liquide, on parvient à conjurer, chez un animal menacé du tétanos, les phénomènes morbides. D'autres maladies, la pneumonie, la morve, semblent pouvoir être bientôt combattues de la même façon.

Il est à prévoir que dans l'avenir, on trouvera le moyen d'extraire, des animaux immunisés, ces principes bactéricides ou antitoxiques en quantité plus considérable, sous un état plus concentré, et que les procédés de la « sérothérapie » deviendront ainsi plus parfaits et plus rapidement efficaces. D'ailleurs, il paraît, de nos jours, à peu près certain qu'on

Digitized by Google

n'arrivera pas à guérir les maladies infectieuses autrement que par des méthodes issues directement des études bactériologiques. Les innombrables essais empiriques, tentés à l'aide de substances que nous fournit la chimie et qui n'ont aucune relation de composition, soit avec les produits microbiens, soit avec les matières protectrices secrétées par les organismes, sont, en général, restés infructueux ; leur emploi reste sans efficacité ou n'influe que faiblement l'évolution des désordres. A la bactériologie semble devoir appartenir la solution de ces problèmes de thérapeutique ; les expériences faites de toutes parts aujourd'hui tendent à fixer les règles et les méthodes susceptibles d'éloigner de nous les infections et leurs redoutables dangers.

***

Les découvertes faites dans le domaine de la thérapeutique des infections sont dues, presque en totalité, à l'expérimentation pratiquée sur les animaux. Aussi les microbes qui s'attaquent aux animaux sont-ils, en général, mieux décrits et plus maîtrisés que ceux qui exercent surtout leurs ravages sur l'espèce humaine. C'est ainsi qu'on ne connaît pas encore les virus producteurs de la scarlatine, de la rougeole, de la variole, etc., et que le nombre des maladies que la bactériologie permet de combattre par des remèdes spécifiques est encore restreint. Aussi certains savants, portant de préférence leur attention sur l'observation clinique, et n'accordant qu'avec répugnance leurs faveurs aux études de laboratoire, inclinent à penser que la nouvelle science n'a tenu que médiocrement ses promesses. « Le traitement de la rage, disent-ils, donne des résultats fort brillants ; les méthodes récentes dirigées contre le tétanos font concevoir beaucoup d'espérances ; mais, en revanche, bien des affections, et des plus répandues, n'ont point bénéficié jusqu'ici des études microbiologiques. »

Ceux qui émettent cette opinion oublient que, suivant la marche logique et raisonnée du progrès scientifique, il faut d'abord savoir ce qu'est une maladie avant de songer à lui

Digitized by Google

opposer des moyens de guérison rationnels. La pathologie infectieuse, nous le verrons plus loin, a marché à grands pas; la bactériologie n'a point failli à la première partie de sa tâche et les ressources thérapeutiques qu'on lui doit dès à présent sont là pour témoigner qu'elle ne faillira pas à la seconde. Ils oublient encore qu'il s'agit d'une science jeune, dont les débuts ont été lents et difficiles, et qui néanmoins a fourni, outre des procédés curatifs importants, l'explication de bien des problèmes restés jusqu'alors insolubles. Il y a peu d'années encore, les premiers jalons manquaient, la voie n'était point tracée, les difficultés qui se dressaient semblaient insurmontables. Pourquoi, si la moisson de faits et d'idées qu'on a pu recueillir est belle et abondante, la science que nous voyons grandir et s'élever chaque jour ne se montrerait-elle pas, dans l'avenir, féconde en enseignements nouveaux et généreuse en bienfaits? On ne peut exiger qu'une science, dès ses premiers ans, dissipe toutes les obscurités, mette l'homme et les animaux à l'abri de toutes les affections, et fasse disparaître à jamais de notre globe ces maladies virulentes que la médecine clinique, si âgée et si vénérable, est, en règle générale, impuissante à combattre. Il serait, d'ailleurs, complètement inexact de croire que les services rendus par la microbie se bornent au traitement de quelques rares infections, telles que la rage, et que les formules applicables aux autres cas n'en ont retiré aucun bénéfice; bien au contraire; nombre de maladies, qu'il est encore impossible d'enrayer radicalement, sont plus efficacement traitées aujourd'hui qu'autrefois, tout simplement parce que l'on en comprend mieux les symptômes. L'expérimentation faite dans les laboratoires a permis une analyse approfondie des anciennes et usuelles méthodes de traitement; certaines pratiques thérapeutiques ont été confirmées, d'autres rejetées totalement, toutes ont été jugées.

Faut-il, à l'appui de cette affirmation, invoquer des exemples? Ils sont présents au souvenir de tous : depuis que l'on a expérimenté sur les animaux les effets des émissions sanguines, mises en vogue par Broussais, on en a restreint l'emploi; il est aujourd'hui démontré que les saignées abusives diminuent la

Digitized by Google

résistance organique dans les maladies infectieuses (1). De même, on a renoncé à soumettre les fébricitants aux diètes longues et forcées, et on se préoccupe de plus en plus d'éviter tout affaiblissement qui faciliterait l'invasion des microbes.

La signification de la fièvre est actuellement mieux reconnue, et c'est pourquoi l'on ne cherche plus à la combattre, sauf dans les cas où la température devient tellement élevée qu'il y a péril immédiat à ne pas l'abaisser. On se préoccupe aujourd'hui, lorsqu'on traite un malade atteint d'une affection virulente, de lui laisser l'intégrité de ses moyens de défense, de soutenir ses forces; si l'on ne peut agir par des moyens destructifs efficaces contre le microbe lui-même, on s'efforce de faciliter l'expulsion des produits qu'il secrète. On éloigne toute cause capable de compliquer les troubles existants, et l'on évite ainsi, dans bien des cas, de dangereuses infections secondaires.

Un malade atteint de variole n'avait pas seulement à redouter autrefois les altérations déjà si graves dépendant de l'affection même, très souvent les lésions de la peau permettaient l'introduction de germes morbides étrangers; l'érysipèle, la septicémie se déclaraient, et le patient, s'il résistait à la variole, succombait fréquemment à de pareilles complications.

Aujourd'hui, l'on protège par des lavages antiseptiques les points les plus menacés contre l'envahissement par les microbes nouveaux, et la convalescence peut être surveillée avec plus de sécurité. Il serait facile de multiplier les exemples. Notons ici encore les moyens récents destinés à assurer l'antisepsie intestinale. Faisons remarquer également que plusieurs affections à causes autrefois inconnues sont considérées maintenant comme étant de nature microbienne. Leur étude, désormais plus scientifique, est entrée dans une voie nouvelle. La connaissance de la cause permet seule d'espérer l'organisation des moyens de défense.

Sans insister ici sur l'antisepsie des plaies, qui appartient au domaine de la chirurgie, rappelons cependant que, grâce à elle, bien des maladies sont devenues plus rares. Ceux qui,

(1) On a prouvé aussi l'influence néfaste du refroidissement (Pasteur, Wagner), de la fatigue (Charrin et Roger), d'une nutrition défectueuse (Feser), etc.

Digitized by Google

avant l'emploi systématique de l'antisepsie, ont visité un hôpital et y retournent actuellement, sont frappés du contraste que présente, avec ce qu'ils ont vu autrefois, ce qu'ils constatent aujourd'hui. Combien ces maladies, qui faisaient tant de ravages parmi les opérés et les blessés, érysipèle, septicémie, gangrène, tétanos, sont rares dans ces établissements où tout est combiné pour veiller à la destruction constante des germes pathogènes, où les désinfectants sont d'usage étendu, où la défense contre les microbes est la préoccupation de tous les instants!

Que l'on consulte les statistiques de la maternité où la fièvre puerpérale faisait tant de victimes; elle est devenue si peu fréquente de nos jours, à Bruxelles, que bien des étudiants et de jeunes médecins n'en ont pu étudier *de visu* un seul cas, et l'on se convaincra de la valeur inestimable que peuvent présenter, dans leurs applications bien conçues et soigneusement dirigées, les principes de la lutte contre les agents virulents.

***

La médecine consiste autant à prévenir qu'à guérir. Connaissant la nature animée des agents qui provoquent les épidémies, sachant qu'ils ne prennent pas naissance en nous, mais qu'ils viennent du dehors, nous pouvons, dans de larges limites, nous opposer à la propagation des infections et nous préserver, par l'emploi de simples mesures hygiéniques, d'une contagion imminente.

On sait quels sont les milieux habités par le virus, quelles sont les matières aptes à assurer leur dissémination. La part qui revient aux eaux potables, aux aliments, au malade lui-même dans l'extension des contages est aujourd'hui mieux précisée. On étudie partout les moyens rationnels, les précautions sanitaires consistant surtout en procédés de stérilisation peu complexes et donnant toute sécurité. Je pense que l'on peut concevoir, au sujet de l'extinction future des épidémies, les plus grandes espérances. Le peu d'extension prise dans notre pays par la dernière épidémie cholérique est un argument à l'appui de cette manière de voir.

L'homme se met à l'abri de certaines maladies par les vacci-

Digitized by Google

nations prophylactiques faites sur les animaux. En préservant par l'immunisation artificielle les bestiaux contre le charbon, nous n'accroissons pas seulement notre bien-être matériel, mais nous veillons aussi à la conservation de notre santé, car les animaux sont pour la contagion des intermédiaires importants. Ils jouent également un rôle sérieux dans la dissémination de la tuberculose, et il était hautement souhaitable de pouvoir déceler sans retard les premières lésions produites chez les bœufs et les vaches laitières par le bacille de Koch. La tuberculine, principe extrait par Koch des cultures de ce micro-organisme, réalise ce désidératum.

Injectée aux animaux atteints, elle provoque, même au début de l'affection, alors que les symptômes bien nets font encore défaut, une élévation de température facilement constatable qu'elle n'amène point chez les animaux sains.

L'application de cette méthode de diagnostic est devenue officielle en Belgique, et sa valeur, au point de vue de l'hygiène publique ne saurait être méconnue.

***

J'en ai dit assez, me paraît-il, pour établir la thèse que j'avais en vue : j'ai insisté à dessein sur les résultats pratiques auxquels conduisent les études bactériologiques. Si l'on veut bien se souvenir qu'il y a peu d'années encore l'existence même des microbes n'était pas soupçonnée, on mesurera toute l'étendue des progrès réalisés et l'on reconnaîtra qu'il n'y a pas lieu d'opposer les brillantes conquêtes de la chirurgie à celles de la médecine.

En fait, les deux branches de « l'art de guérir » sont dans une étroite dépendance et croissent parallèlement. Me plaçant à un tout autre point de vue, je chercherai, dans un prochain article, à définir par quels moyens l'organisme contaminé par les microbes parvient à lutter contre ses agresseurs.

JULES BORDET,
Médecin adjoint à l'hôpital maritime de Middelkerke.

Digitized by Google

LA RELIGION ÉTERNELLE

Contribution aux études en vue d'améliorer la condition du peuple (1).

La préoccupation des choses religieuses tend de plus en plus à reprendre une place marquante dans la pensée de notre époque, — la place qui lui revient de droit, pourrions-nous dire, puisque, comme nous avons essayé précédemment de le montrer, la religion répond à l'un des besoins les plus profonds de l'âme humaine. Notre siècle, après avoir traversé une crise de fièvre scientifique, crise qui a trouvé sa notation saisissante dans l'étrange livre de jeunesse de Renan, l'*Avenir de la science*, — son « vieux Purâna », ainsi qu'il le jugeait à distance (2), — notre siècle s'achève sur un nostalgique besoin d'au delà. En cela, son déclin ressemble à son aurore. Tel il s'achève, tel il avait commencé : les doctrines d'universel mécanisme issues de la philosophie des d'Holbach et des Condillac avaient fini également par révolter les âmes jeunes, et les avaient ramenées vers les dogmes tant raillés par Voltaire.

De nos jours, c'est l'aveu d'impuissance de la science devant l'inconnaissable qui précipite vers la révélation les jeunes esprits : ils souhaitent de « croire », puisqu'ils savent qu'ils ne

(1) V. *Revue* des 15 mars, 15 avril et 15 mai.

(2) Les *Purâṇas*, c'est-à-dire les *Anciens*, poèmes religieux de l'Inde, appartenant aux basses époques de la littérature sanscrite et contenant les principes théologiques du brahmanisme, sont fort différents des *Vêdas* (livres sacrés du savoir). — L'*Avenir de la science*, écrit vers 1848, a été publié seulement quarante ans après, quand l'auteur fut désabusé des espérances fondées sur la science.

Digitized by Google

« sauront » jamais. Toutefois, chez eux, nous notons moins une foi qu'un désir, moins une affirmation qu'une aspiration ou un sentiment. « Ce n'est pas le désir de la foi qui me manque, c'est le principe de la foi! », disait déjà Lamartine, de tous les poètes contemporains le plus tourmenté de religiosité (1). La religion vers laquelle tendent les aspirations actuelles est-elle moins libre et moins vague que la sienne?

***

A dire vrai, l'expérience plus complète que les hommes ont faite au temps moderne de la science, de la raison, de l'observation les a déçus quelque peu. Revenant des chemins de traverse qu'ils avaient crus directs et qui devaient, suivant eux, les mener infailliblement à la solution des grands problèmes des causes et des fins posés de tous les temps, ils regagnent aujourd'hui la grande route (2).

Avec mélancolie ils reconnaissent leur illusion : l'humanité retrouve toujours les mêmes horizons, sous un ciel toujours infini et fermé. Ils ont bien disputé, ceux-ci au nom de la foi, ceux-là au nom de la science, sans atteindre jamais à la preuve absolue que les uns et les autres exigeaient pour consentir à désarmer et qui semblait reculer indéfiniment devant eux; ils se sont consciencieusement appliqués à tout résoudre et, en fin de compte, ils s'aperçoivent qu'ils n'en savent pas plus que leurs devanciers.

Ce dont ils sont sûrs, c'est qu'au fond ils ont plus besoin d'*espérer* que de *savoir*. Quand ils appellent à eux la *certitude*, celle-ci se dérobe sans cesse, et heureusement, car elle serait l'immobilité : l'inconnu a toujours été et reste le moteur le plus puissant de la vie, la source intarissable de l'énergie humaine. Mais ne parvenant jamais à se fixer définitivement dans la certitude, ils errent dans l'idéal vague qui ramène toujours à l'espérance, dont décidément ils ne peuvent se passer. A notre temps, devant l'obstination de la puissance

(1) V. les deux volumes récents de M. Deschanel sur Lamartine.

(2) Cf. l'intéressante lettre de M Alexandre Dumas au *Gaulois*, 1er juin 1893.

Digitized by Google

créatrice du monde à leur tenir caché et à se réserver à elle seule, tout en se servant d'eux comme instruments, le secret de leur origine et de leur fin dernière, ils paraissent renoncer peu à peu à pénétrer ce mystère éternel (1).

Parallèlement à ce courant, qu'on pourrait qualifier de *neutre*, il s'est établi d'autres courants, positifs ou négatifs, ceux-ci, dans l'évolution intellectuelle contemporaine. En effet, l'esprit scientifique avait été, comme l'a dit M. Goblet d'Alviella, forcé de divorcer avec le dogme et de se développer en antagonisme avec lui; et fatalement l'ardeur de la lutte l'avait amené à marquer du dédain au sentiment religieux, en lequel il affectait de ne voir uniquement qu'un fanatisme étroit et irrationnel. Mais le sentiment religieux qui, au fond, est l'éternelle aspiration vers l'idéal, prend sa revanche de ces injustes mépris, lesquels aussi bien n'étaient souvent que des mépris de polémique. Comme un ressort trop comprimé, il provoque la réaction mystique dont l'irrésistible poussée se fait sentir dans l'art, au théâtre, dans la littérature, la philosophie et la politique autant que dans les choses religieuses elles-mêmes (2). Cette réaction n'a pas trouvé encore sa voie définitive. Il dépend de nous qu'elle devienne, en même temps qu'outil

(1) La génération nouvelle rouvre la porte du *supra-sensible*, pour parler le langage des philosophes; elle répète avec la religion : *Ama nescire;* ou elle en arrive à des théories telles que celle de l'*agnosticisme*, « science de notre ignorance », du célèbre professeur Huxley, lequel affirme que nous ne pouvons rien savoir. « ... On n'en saura jamais rien », répétait volontiers Taine lui-même.

(2) En ce qui concerne l'art, on peut citer à cet égard les tendances constatées en peinture, notamment chez Whistler, Burne-Jones, Gustave Moreau, Odilon Redon, Puvis de Chavannes, Dagnan-Bouveret, Fernand Khnopff, et les autres exposants du récent salon des Rose-Croix (1892). Au théâtre également, depuis le *Parsifal* (1882), on a vu éclore les mystères de Noël, *Griselidis*, le *Saint-François* d'Edgar Tinel, l'*Hérodiade* de Massenet, le *Rêve* d'Alfred Bruneau, etc.; et l'on revient à la vieille musique sacrée des Allegri, Palestrina, Sweelinck, Okeghem, Bach, Händel, etc. En littérature, on trouve des tendances parallèles dans les poèmes de Maurice Bouchor, de Paul Verlaine, etc., et dans les derniers romans de Paul Bourget, d'Édouard Rod, etc. Mais la réaction contre la domination toute-puissante de la science ne se manifeste pas seulement par une renaissance du mysticisme dans tous les domaines; il y a aussi retour aux doctrines ésotériques. Les mages apparaissent, et de nombreux écrits voient le jour pour propager le goût du merveilleux ou de la magie; la théurgie ou magie céleste, celle qui procure commerce avec les divinités bien-

Digitized by Google

de rénovation esthétique, morale et religieuse, une force nouvelle mise au service du véritable progrès humanitaire et de la pacification sociale.

***

Pour qui va au fond des choses, et apporte dans son examen un esprit philosophique, c'est-à-dire préoccupé des origines, les tendances idéalistes que l'on constate dans tous les domaines se rattachent par des causes intimes à la prodigieuse transformation qui s'accomplit dans le monde. L'évolution démocratique elle-même dans l'ordre politique ou social n'est qu'un épisode de cet universel changement dont notre temps est témoin : M. de Vogüé le montrait naguère (1).

Pour vous en rendre compte, observez dans ses résultats généraux le travail de l'esprit humain. L'homme depuis un siècle reprend à pied d'œuvre l'explication de l'univers : dans l'analyse des phénomènes physiques et psychiques, aux agents brusques et simples qui expliquaient autrefois les révolutions

faisantes (par opposition à la magie infernale, la nécromancie), est remise en honneur ; comme les néo-platoniciens, on prétend par elle *produire Dieu*, c'est-à-dire le faire descendre en notre âme et y créer un état extatique... Parmi les productions de l'ésotérisme, citons les livres du sâr Joséphin Péladan, le fondateur des Rose-Croix, puis le *Traité méthodique des sciences occultes* de Papus; puis encore l'*Axel* de feu Villiers de l'Isle-Adam, les *Grands Initiés* d'Éd. Schuré, certains écrits de Barbey d'Aurévilly, etc. Des revues se fondent : *le Voile d'Isis*, *l'Initiation*... On voit apparaître des publications telles que celle, faite récemment par Maurice Maeterlinck, des œuvres de Ruysbroeck l'Admirable, ou celle donnée par Maurice Barrès des enseignements de saint Ignace de Loyola. — Assurément, aujourd'hui, l'on a moins de mépris pour la science occulte d'autrefois, l'*ignorance occulte*, disait-on. On ne la trouve plus « pitoyable » comme Montesquieu dans les *Lettres persanes*, ou « exécrable » comme la plupart. On s'était beaucoup moqué des « propriétés ou qualités occultes » des péripatéticiens, bien qu'il s'agît là, non de magie, de cabale, d'alchimie ou d'astrologie, mais des causes premières inaccessibles à l'esprit humain. Or, tout principe, tout premier ressort de l'œuvre du grand démiourgos — disait Voltaire lui-même (*Dictionnaire philosophique*) — est *occulte* et caché pour jamais aux mortels...

(1) V. l'avant-propos de son livre intitulé *Le roman russe* (1886), ce manifeste, coup de cloche éveilleur d'idées nouvelles. C'est d'après lui que nous exposerons les causes profondes de l'évolution démocratique moderne. V. aussi du même : *Les cigognes*, *Le testament de Silvanus*, etc.

Digitized by Google

cosmiques, géologiques et historiques ou celles même de l'ordre spirituel, il a substitué le labeur incessant d'êtres minimes et obscurs, d'atomes, de microbes, d'éléments anonymes et imperceptibles. Les sciences naturelles se sont appuyées, les premières, sur l'évolution continue d'infiniment petits. Les sciences morales, bientôt, ont suivi le branle donné par les sciences naturelles : l'histoire pour reconstruire le passé a recouru à des matériaux tels que l'esprit des races, les passions cachées, l'entraînement des menus faits ; la psychologie a étudié les mouvements secrets de l'âme ; elle voit maintenant dans la personnalité humaine la résultante d'une longue série de sensations et d'actes accumulés; quant à la politique, toujours par l'évolution constante des éléments mineurs, elle a remis à la multitude le gouvernement des États. Les applications de ces tendances à la vie pratique sont trop visibles pour qu'il soit besoin d'y insister. Nivellement des classes, division des fortunes, libertés et servitudes égales, toutes les conséquences du principe se résument dans le mot démocratie, véritable enseigne de notre temps (1).

Quelles sont les causes de cette révolution universelle? Notre siècle a voulu les connaître, car de leur intelligence pouvait

(1) La littérature elle-même, ce confessional des sociétés, n'est pas restée étrangère au revirement général ; elle a été conduite à l'individualisme et au romantisme d'abord, puis au naturalisme et au réalisme, des représentations du monde plus conformes à la science ayant été réclamées. Mais une vigoureuse réaction ne s'est pas fait attendre contre le réalisme qui, en France, s'était présenté comme un « art sans mystère », méconnaissant de parti pris l'élément divin contenu dans l'homme. A l'opposé de ce qui se passait en France, le réalisme en Angleterre et en Russie s'imprégnait de charité et d'amour au contact du sentiment religieux et conquérait la littérature avec une aisance contrastant singulièrement avec sa difficulté d'implantation chez nous. Le réalisme ne reculant pas devant les laideurs et les misères de la vie, le sentiment religieux lui est plus nécessaire qu'à toute autre forme d'art ; car il rend supportables ces laideurs et ces misères en épanchant sur elles l'*esprit de pitié*. C'est ce qui a fait le grand succès du roman russe des Tourguéneff, des Tolstoï, des Dostoïevski, succès qui a dépassé de beaucoup celui du roman naturaliste anglais, en dépit de tout le talent de George Elliot. Mais le réalisme devient odieux dès qu'il cesse d'être « charitable ». — Dès la préface du *Roman russe*, M. de Vogüé a montré la charité, la compassion et l'amour dans les littératures russe et anglaise, et il a opposé ces littératures à notre « littérature de mandarins », laquelle sépare l'art de la vie et n'imite la nature que dans un esprit d'orgueil ou d'ironie,

Digitized by Google

seule résulter pour le mouvement un programme philosophique. On a pensé immédiatement que les grands changements de l'âme humaine étaient dus aux quelques philosophes qui écrivirent l'*Encyclopédie*, assistés des quelques mécontents qui démolirent la Bastille. On s'est imaginé que la raison émancipée avait seule accompli le miracle...

L'homme, alors, ayant pris en lui-même une confiance illimitée, se crut destiné à tout connaître et à tout pouvoir. Il élimina l'*ordre divin;* il inaugura le culte de la Raison, et vécut un moment dans l'ivresse de ce *millenium.* Le monde est aujourd'hui sans mystère, proclamait-il triomphalement (1). Aussi bien la conception rationnelle prétendait tout comprendre, tout éclairer; elle s'efforçait de donner de toutes choses une explication positive et logique, et elle étendait son déterminisme fatal jusqu'au monde moral.

Bientôt est venue l'éternelle désillusion, la ruine de ce qu'on avait édifié sur le creux de la raison. Le monde moral s'est regimbé quand la science a voulu lui imposer ses déductions. En somme, l'abîme d'ignorance, par delà le cercle des vérités conquises, reparaît toujours aussi grand (2).

D'autre part, l'expérience nous montre, à nous modernes, que les lois publiques peuvent bien peu pour notre liberté, opprimée qu'elle est par les lois naturelles. Nous commençons enfin à nous rendre compte aussi de cette autre vérité que, si nos conquêtes ont accru les moyens de satisfaire nos besoins, ces besoins à leur tour se sont accrus d'autant, et qu'en conséquence nous n'avons guère gagné à nous trouver mieux armés et plus instruits.

Dans ce grand désenchantement, rien de surprenant si les

comme l'a très bien dit M. Brunetière (*Le mouvement littéraire au* XIX^e^ *siècle*). Dès lors aussi, M. de Vogüé a rompu avec la formule de « l'art pour l'art » et l'a remplacée par celle de « l'art pour l'homme ». Assurément, la littérature est une mission, et la plus haute de toutes.

(1) V. BERTHELOT, Préface des *Origines de l'alchimie* (1885).

(2) Le dernier des simples, disait Renan en conclusion de la préface de la 13^e^ édition de sa *Vie de Jésus*, pourvu qu'il pratique le culte du cœur, est plus éclairé sur la réalité des choses que le matérialiste qui croit tout expliquer par le hasard et le fini.

Digitized by Google

vieux instincts tendent à se ranimer. Mais le pouvoir surhumain qu'on invoquait autrefois a disparu. Au surplus, tout conspirait à rendre irréparable le divorce avec les traditions du passé : d'une part, l'orgueil de la raison, persuadée de sa toute-puissance, et, d'autre part, les résistances chagrines de l'orthodoxie. Tous les sages ayant décidé que les nouvelles explications du monde étaient contradictoires aux explications religieuses, l'orgueil, qui jamais ne fut enflé avec plus de superbe, s'est refusé à reviser le procès. Les défenseurs de l'orthodoxie ne sont guère disposés non plus à faciliter un accommodement. Chez eux, l'attachement au sens littéral, à l'apparence extérieure, semble avoir grandi encore — chose singulière — avec le doute universel qui a ébranlé toutes les opinions; les orthodoxies, d'ailleurs, comprennent-elles toujours que le principe dont elles ont la garde puisse être source de tout progrès, que le corps de doctrine, ce dépôt si précieux qui leur fut transmis et qu'elles sont si soucieuses de maintenir intact, puisse avoir une vie intérieure, une sève agissante, qui agit pour transformer le monde ?

Un malentendu, sans doute, a laissé passer longtemps inaperçue la conformité des aspirations du temps présent et des aspirations contenues dans les paroles du Christ. Le ferment de l'Évangile, qui travaille le monde depuis dix-huit siècles et l'a renouvelé par sa vertu secrète, ruinait sourdement tout ce qui s'opposait à l'avènement des idées démocratiques modernes. Bossuet, l'un des rares qui ont tout pressenti, le savait bien : « Jésus », disait-il (sermon de 1659, sur l'éminente dignité des pauvres), « est venu au monde pour renverser tout ce que l'orgueil y a établi; de là vient que sa politique est directement opposée à celle du siècle. » Tout le grand effort de notre temps n'a-t-il pas été commandé par ce mot : *Misereor super turbam ?* Une goutte de pitié, tombée dans la dureté du vieux monde, a insensiblement adouci notre sang ; elle a fait l'homme moderne avec ses conceptions morales et sociales.

Cette action latente, mais constante, de l'Évangile, certains la nient encore dans le présent. Aussi bien en dehors de quelques esprits dégagés de préventions, n'a-t-il pas toujours fallu

Digitized by Google

un long temps pour qu'on saisisse la relation de l'effet à la cause? A l'heure actuelle, toutefois, ces vérités sont dans l'air; on commence à reconnaître à des signes certains ce fait d'évidence, la mystérieuse fermentation de l'esprit évangélique dans le monde moderne. A cet égard, une évolution intellectuelle accompagnant un réveil moral a commencé à se dessiner, faiblement d'abord, il y a une douzaine d'années, vers 1880, et depuis lors, dans le mouvement qu'elle a provoqué, le courant *positif* a augmenté en volume et en force de tout ce que le courant contraire, le courant *négatif* (1), a perdu. Moins nombreux deviennent ces gens sagaces qui, toujours lisant dans l'avenir et tournant le dos au passé, proclament l'approche d'une ère nouvelle où l'humanité, ayant enfin jeté ses deux béquilles, la morale et la religion, s'avancera d'un pas allègre dans la voie de la libre-pensée, sous le soleil de la science!

***

En vérité, l'on en convient aujourd'hui, la science qui prétendait matérialiser le monde invisible a échoué dans sa folle entreprise, et elle a dû renoncer à de téméraires espérances. « Trente ans se sont écoulés », écrit M. Jean Honcey

(1) Ces dénominations ont été adoptées par M. Édouard Rod dans le beau livre *Les idées morales du temps présent*, 1891, où il observe avec sympathie le mouvement spiritualiste contemporain. — Dans cette étude, M. Rod recherche quelle règle de vie se dégage des œuvres de dix écrivains exerçant une influence sur l'esprit de notre génération. Il les classe en *négatifs* et *positifs* : négatifs sont ceux qui tendent à détruire, positifs ceux qui tendent à reconstruire. Parmi les premiers, il place Renan, Schopenhauer, Zola, Bourget et Lemaître; parmi les seconds, il range Edmond Scherer (bien qu'il lui reconnaisse une action très effacée), Ferd. Brunetiere, Alex. Dumas fils, Léon Tolstoï et Eug. Melchior de Vogüé.

Dans son petit livre, le *Devoir présent* (1892), M. Paul Desjardins a repris la distinction faite par M. Rod, mais sans se borner au seul mouvement littéraire. Il place dans les *négatifs* ceux qui ne croient pas que l'homme ait une destinée; tels Renan l'incertain, Leconte de Lisle le nihiliste, Schérer le sceptique, Darwin l'empirique, Taine le fataliste, Zola le déterministe; les *positifs* sont ceux qui affirment l'idéal moral : d'abord Ch. Secrétan, le solitaire de Lausanne, ensuite Ch. Renouvier avec son néo-criticisme, puis Fouillée, Sully Prudhomme et tous ceux dont la vie, à défaut de leurs écrits, témoigne pour eux. A M. Desjardins le terrain de l'esprit public paraît préparé à l'éclosion du renouveau moral dont les indices sont dans la littérature.

Digitized by Google

(Charles Recolin) dans la *Revue bleue* (3 janvier 1891), « depuis que la science adolescente triomphait dans l'orgueil de sa jeune énergie ; et voici qu'aujourd'hui, plus mûre, sans renier une méthode qui lui a valu dans le domaine physique des succès définitifs, elle n'ose plus en faire la mesure et le lit de Procuste des problèmes de la vie. Ce qu'elle avait élevé, elle l'abaisse... » On sait en effet que les découvertes de Pasteur ont convaincu d'imposture la théorie des générations spontanées, et que les travaux de Hirn ont fait regarder les manifestations caloriques, luminiques, électriques de la force, non plus comme des propriétés de la matière, mais comme des intermédiaires entre la matière et l'élément animique, bien distincts de l'un et de l'autre. Donc, plus de confusion possible de l'esprit avec l'organisme, puisqu'ils sont à la fois séparés et reliés par des agents dynamiques, fils immatériels de communication ; on n'affirmera plus que la pensée est une sécrétion, ni que les molécules du cerveau, en se déplaçant, produisent la conscience et la vie.

D'un autre côté, aux hommes de science qui croient à une élimination progressive de l'idée religieuse, on peut, avec M. de Vogüé (1), opposer des arguments fournis par leurs propres théories. Il n'y a pas, en somme, dans toute la série des temps historiques, exemple d'un groupe humain chez lequel un organe essentiel se serait perdu, atrophié ou transformé ; le raisonnement scientifique n'autorise donc pas à prévoir la disparition d'une des pièces constitutives de notre machine. Le raisonnement est applicable aux idées fondamentales, telles que l'idée religieuse, dont la réunion a toujours constitué l'esprit humain : quelques-unes peuvent être mutilées chez des individus d'exception soumis à une culture particulière ; mais, pour la masse des hommes, l'on ne peut augurer que de modifications superficielles et purement verbales : rien ne permet de préjuger une abolition dans les ressorts essentiels de l'esprit.

(1) V. la réponse nette et incisive qu'il a faite à la conférence-programme lue par M. F.-A. Aulard aux premières assises de la *Ligue démocratique des écoles* (20 avril 1893) et publiée sous le titre *Science, patrie, religion,* dans la *Revue bleue* (22 avril 1893).

Digitized by Google

Aussi grande, d'ailleurs, que soit notre ferveur envers la science à son endroit, l'évidence nous contraint à un aveu : c'est que, malgré son développement indéfini, elle n'est que d'un secours limité pour la conduite de la vie. Nous avons beau l'admirer et la chérir, nous n'en aurions pas moins tort de la mêler aux besognes où elle n'a rien à faire, de lui demander ce qu'elle ne peut donner. Au point où sont poussées aujourd'hui les sciences de la nature et de l'histoire, nous apercevons mieux, il est vrai, l'unité et l'orientation générale de la science ; mais par cela même son inefficacité pour quelques-uns de nos besoins apparaît aussi plus clairement.

A la fin du siècle dernier, un savoir métaphysique, fort peu expérimental, avait conduit vers une conception optimiste de l'univers et de l'homme ; on pouvait croire, alors, que les indications de la science constitueraient un viatique suffisant pour l'homme et la société, et que c'était d'après elles seules qu'allaient désormais être dirigées les actions humaines. Mais, au cours du présent siècle, les travaux des savants sur la nature et sur l'histoire ont engendré un ensemble de notions qui ont refoulé de plus en plus l'optimisme du XVIII[e] siècle. On ne peut certes plus voir des règles pour la conduite de la vie dans les notions nouvelles qui résultent de leur enquête, conception mécanique du monde, déterminisme inflexible, hérédité, évolution, concurrence universelle, écrasement du faible par le fort, etc. S'il y a un bien et un mal, si le cri unanime de la conscience humaine n'est pas une vaine chimère, alors, il faut le dire, l'exemple que nous fournit l'univers est mauvais. A ce point de vue, l'on pourrait même presque poser en principe que, pour bien vivre, l'homme doit prendre le contre-pied des indications de la science (1).

Quoi qu'il en soit, il devient visible de plus en plus que la conscience doit chercher un point d'appui en dehors de la science. Entre elles, le divorce s'accuse tous les jours davantage. Les limites de la science sont nettement marquées, et l'on ne peut les étendre : elle est un objet de curiosité, un instrument de domination et d'amélioration dans l'ordre maté-

(1) *Ibid., id.*

Digitized by Google

riel; mais elle n'a rien à voir dans la direction de la vie morale, dans les relations sociales qui ne peuvent être humaines qu'en contredisant les relations des phénomènes de l'univers. Tant que nous garderons une illusion de libre arbitre, ou serons agissant comme si nous avions encore ce libre arbitre, les mouvements instinctifs du cœur essayeront de corriger la cruauté du déterminisme scientifique. Ceux qui proclament la science seule lumière, ceux qui à cette « maîtresse unique de la vie » vouent un culte sans bornes, font simplement — souvent sans s'en douter eux-mêmes — du mysticisme scientifique, en dehors de toute réalité. En revanche, ceux qui ne versent pas dans ce genre bizarre de fanatisme (1) sont unanimes à reconnaître que, sur la route où nous marchons, il faut porter un autre luminaire.

***

Telles sont, en résumé, les raisons qui font que notre fin de siècle aura assisté à la décadence du matérialisme, du positivisme, du rationalisme, bref des systèmes philosophiques préconisés successivement pour remplacer les formules idéalistes. Ce qui réapparaît sur leurs ruines, c'est le spiritualisme naguère tant dédaigné. Issu de l'impuissance constatée de la science à satisfaire les aspirations humaines, l'esprit nouveau en voie de formation se fonde sur la persistance dans le cœur humain d'un idéal moral, en d'autres termes sur la survivance, en dépit des assauts subis, du sentiment religieux.

L'homme ne s'est-il pas vu refuser par les darwinistes et les positivistes l'accès qu'il souhaite et réclame dans l'inconnu immense dont il est environné? Spencer, par sa théorie de

(1) Et notamment Taine et Renan, ces deux terribles démolisseurs des vieilles idées surannées. Ils ont combattu le mysticisme scientifique en même temps que son proche parent le mysticisme révolutionnaire, et ont contribué largement à extirper enfin du cœur de leurs contemporains la vénération fanatique des grands principes de 1789, de la Raison humaine, de la Révolution, etc. La dialectique, dit M. de Vogüé, a crevé le ballon mystique de la *Déclaration des droits*, ce méritoire mais vain effort vers l'idéal, que quelques néo-jacobins présentent encore véritablement comme un dogme révélé.

Digitized by Google

l'inconnaissable, ne nous déclare-t-il pas incapables de connaître rien de ce qui n'entre pas dans sa formule philosophique (1)? Or, cet *agnosticisme* rencontre une forte réaction à l'heure présente; l'homme, pour combler le vide de son cœur, est amené à reconnaître l'efficacité des croyances positives, il est obligé d'avouer que la foi indémontrable est nécessaire à la vie.

Malheureusement, il n'est pas donné à chacun de croire et d'espérer. Il ne suffit pas pour cela de vouloir; la foi est indépendante de la volonté (2)... Pour les catholiques orthodoxes eux-mêmes, la foi complète est une grâce qui n'est accordée qu'à un petit nombre.

Mais la foi, la foi qui sauve, est-elle incompatible avec la liberté? Et, d'abord, notre temps ne peut-il se reconstituer librement une foi?

Pour se reconstituer une foi, il importe de se rendre compte de la façon dont elle naît et se forme en l'âme humaine (3). Nous essayerons de faire comprendre quel fut à cet égard le sentiment du Christ lui-même.

Avoir la foi, dans le sens général où nous l'entendons, c'est adhérer à un corps de doctrine doué d'un caractère d'autorité. Ce caractère d'autorité, c'est le plus généralement de la révélation qu'il est issu : les religions enseignent, en effet, que la vérité fut révélée jadis, une fois pour toutes, par le Créateur du monde à l'élite des créatures. Certaines associations humaines se regardent comme dépositaires de cette vérité, et, en son nom, réclament la soumission de tous. Elles suppriment tout libre examen, toute discussion, tout doute; car le doute

(1) V. F. PAULHAN, *Le nouveau mysticisme*, 1891.

(2) On connaît la maxime de Wiclef, l'ecclésiastique anglais du XIV^e^ siècle qui prépara la réforme du XVI^e^ : « Dieu n'oblige pas l'homme à croire ce qu'il ne peut comprendre ». — « La foi cherche à comprendre » (*fides quærens intellectum*), disait, de son côté, saint Anselme.

(3) M. le pasteur Ch. Wagner l'a montré dans *Jeunesse*, « livre de bonne foy », mais surtout livre de foi, avec excès d'optimisme, livre d'une espèce qu'on n'est pas habitué à rencontrer en France, comme l'a dit M. J. Elie Pécaut (*Revue bleue*). M. Ch. Wagner rejette les vieilles doctrines théologiques; disciple d'Hegel, il assujettit la religion à l'éternel Devenir; d'où une religion purement subjective, avec une conception toute spéciale de la Foi.

Digitized by Google

même n'est pas permis par les orthodoxies; le devoir est d'imposer silence aux révoltes de la raison.

Mais si même adhérer *a priori* à ce corps de doctrine est en opposition avec l'esprit moderne, ne peut-on du moins s'acheminer vers lui librement? Cette vérité immuable qu'on voulait nous imposer comme d'origine divine, — la « bonne nouvelle », l'*Évangile*, — nous avons dû reconnaître qu'elle est conforme à l'esprit humain de tous les temps; au surplus, elle est issue de l'expérience de la vie de l'humanité, et elle résulte des faits intérieurs et extérieurs qui constituent cette vie même. Ainsi, nous finissons aujourd'hui par où nous commencions autrefois. La philosophie moderne aboutit à la philosophie du Christ dépouillée des superfétations que les Églises ont cru devoir y introduire ultérieurement. Les admirables travaux de Renan, aussi bien l'*Histoire du peuple d'Israël* que les *Origines du christianisme*, ont, comme on l'a dit (1), fait comprendre aux voltairiens modernes ce qu'il y a d'éternel et de divin dans les dieux de l'humanité!

C'est une œuvre d'une portée immense que celle accomplie en ce siècle par la théologie historique. Grâce à l'étude du berceau et de la genèse des religions humaines, le Christ a été mieux compris que par ses contemporains. Et il est apparu de plus en plus clairement que le Fils de l'Homme est un inconnu au sein des Églises qui se réclament de lui : l'Évangile a été dévié de ses tendances premières ; il se rapproche, dans sa portée réelle, de la conscience de notre temps; il a de grandes affinités avec les meilleures aspirations de l'esprit moderne, et même, dans son interprétation du monde, il appartient bien plus à l'avenir qu'au passé.

Ce que le Christ cherchait, ce n'est pas la soumission contre nature de notre être tout entier ni la suppression en nous du libre arbitre. Il voulait la conviction librement acquise et corroborée par l'expérience personnelle. Il disait : « Celui qui voudra faire la volonté de mon Père qui est aux cieux (c'est-à-dire accomplir la volonté dont la vie est issue) recon-

(1) M. James Darmesteter, je crois (les *Prophètes d'Israël*). Cf. aussi C. Wagner, *loc. cit.*, etc.

Digitized by Google

naîtra si ma doctrine vient de Dieu, ou si je parle en mon nom. »

Rien n'est moins absolu que ces paroles. Le Christ ôtait même à la vérité son caractère impératif et y laissait une part d'initiative individuelle. La foi ainsi devient personnelle et libre; elle cesse d'être autoritaire, sans rien perdre toutefois de sa fermeté. Au contraire même, la foi, comme l'amour, est un lien d'autant plus ferme qu'il est moins imposé.

N'est-ce pas professer le respect le plus grand pour l'homme que d'admettre sa liberté et compter avec sa nature? Le Christ ne violente pas la conscience humaine; il ne la contraint d'aucune façon; il ne cherche pas même à la séduire; c'est en lui-même que l'homme doit découvrir peu à peu la vérité; et la révélation doit venir, non de l'extérieur, mais de l'intérieur. L'homme est respecté dans son essence; il doit simplement rester homme. On ne lui demande pas de se réduire ni de se mutiler en quoi que ce soit. Nul mélange d'ascétisme ne doit venir rétrécir son cœur. Dès qu'il est dans la plénitude de ses moyens, dès qu'il a développé ses facultés d'intelligence, de sentiment, de volonté, il est apte à saisir la parole du Christ et à y reconnaître l'écho de la vérité éternelle.

Aussi bien, nous le verrons plus loin, la religion du Christ réside toute, non pas dans le monde transcendantal des grandes préoccupations cosmiques, mais dans la conscience humaine; son domaine est, non pas dans le ciel, mais sur la terre. Elle n'a pas la forme d'une doctrine métaphysique, mais plutôt d'un enseignement trouvé en nous-mêmes; autrement notre génération, qui a rompu avec les doctrines métaphysiques, devrait renoncer à se l'assimiler. Ce qui frappe dans le Christ, c'est le caractère éminemment humain dont sa personne et sa doctrine sont imprégnées. Il a montré à l'homme la grandeur de sa mission terrestre, et en même temps il a humanisé Dieu. Ainsi que le disait Alexandre Vinet, cette noble parole d'un païen : « Je suis homme, et rien d'humain ne m'est étranger » (1), l'Évangile l'a mise dans

(1) Exactement : *Homo sum, et nihil humani a me alienum puto.* — Cette belle pensée, qui ferait honneur à un philosophe chrétien, se trouve dans une comédie de Térence.

Digitized by Google

la bouche de Dieu. C'est à cause de cette humanité et de cette universalité de l'Évangile que tout homme, si même il se trouve dans l'ignorance complète de ses préceptes, se conforme en fait à son esprit, du moment qu'il veut pratiquer la bonne vie. C'est ce qui fait aussi que l'essence divine de l'Écriture sera reconnue et célébrée par tous ceux qui, rejetant même toute révélation extérieure, pressentent l'existence de réalités invisibles révélées par la seule conscience.

***

C'est sous l'influence d'un esprit plus pur qui se réveille en elle que l'humanité semble retourner vers le Christ. M. Paul Desjardins l'a montré admirablement (1). Des hommes sans foi précise, et qui croyaient être sans foi, se sont aperçus qu'ils portaient au dedans d'eux ce dont la recherche les inquiétait : une explication d'eux-mêmes et un principe de salut. Ils se sont désabusés de l'erreur qui leur faisait envisager la science expérimentale comme une maîtresse unique, suffisante à tout. De plus en plus, ils reconnaissent l'impossibilité chimérique du bonheur par la jouissance, objet de poursuites si acharnées ; ils s'aperçoivent enfin que les sens apprennent peu et ne donnent pas la paix du cœur. En dépit des grandeurs intellectuelles et matérielles de notre civilisation, ces hommes sentent, s'ils se reportent à la vaillante génération de 1830, que nous avons *diminué*, si même notre pouvoir a grandi, que maîtres du monde nous ne le sommes plus de nous-mêmes, que notre horizon s'est rétréci malgré tant de découvertes nouvelles, ignorées de nos pères, et qu'en fin de compte nous sommes devenus les esclaves du mécanisme qui nous sert si bien.

Ils souffrent du mal de se sentir moins hommes, et de leur souffrance ils ont vu sortir la révélation. D'elle-même a lui la vérité sur leur assombrissement momentané, et elle les a conduits vers une région plus radieuse. A présent, ils vont suivre les indications de leur âme ; dans la douleur même, ils vont

(1) V. ses beaux articles du *Journal des Débats*, auxquels nous emprunterons dans ce qui suit. C'est d'après lui que nous indiquons les conditions du rapprochement du nouveau spiritualisme et de l'Église.

Digitized by Google

trouver une joie surprenante, d'abord inexplicable; ils vont chercher le bien à l'opposite du point où les matérialistes l'avaient placé, car ils conçoivent que la vie n'est intelligible qu'aux seuls cœurs purifiés, et que, dès lors, le premier effort de quiconque veut vivre raisonnablement doit être de se détacher de son Moi en aimant.

A quelque point que ces hommes réfléchis doivent arriver, clairement il apparaît qu'ils s'avancent dans la voie de l'Évangile. S'il leur arrivait d'entendre en sa chaire de village un prêtre de Jésus-Christ parler des devoirs du chrétien, peut-être à l'un d'eux échapperait-il ce cri de surprise : « Mais c'est mon propre rêve que cet homme me raconte! » Et, au fait, la voie qu'ils suivent et que la raison leur indique comme conduisant hors de leur enfer, c'est celle de l'évolution volontaire enseignée dès longtemps par le Christ (1). Ainsi commence pour eux à se dégager l'élément de vraie vérité que la religion chrétienne renferme sous les bandelettes des symboles.

Ces apôtres d'une ère nouvelle sont d'ailleurs poussés vers les disciples du Christ par la conscience d'une intime parenté. Avec les mêmes mots de ralliement : fraternité, sacrifice, ils fuyent la cité basse où la civilisation matérielle règne et prétend suffire; et ils émigrent vers les sommets où l'air est pur, qui sont aussi « les sommets d'où la vue est libre » (2).

Comme eux, à dire vrai, tout spiritualiste libre aujourd'hui se voit contraint d'accepter intégralement la religion du Christ, non pas, peut-être, sous sa forme catholique actuelle ou sous une des formes protestantes, mais dans son essence primitive, telle qu'elle émana de son sublime fondateur. A chacun, en effet, elle ne peut apparaître autrement que comme la vérité pure et simple.

La morale chrétienne est la morale absolue, tous le recon-

(1) Notamment dans ces paroles à ses disciples : « Si quelqu'un veut marcher après moi, qu'il renonce à soi-même, et qu'il charge sa croix . . . . . » (saint Mathieu, XVI, 24). — Cette voie douloureuse, c'est ce que les chrétiens appellent « Chemin de la Croix ». Cf. EDM. CLAY, *The Alternative*, entre autres ouvrages philosophiques récents.

(2) *Hier ist die Aussicht frei.....* (*Faust*, dénouement.)

Digitized by Google

naissent : s'aimer les uns les autres, se sacrifier volontairement, c'est bien là ce qu'il faut prêcher à la société présente qui se dissout par l'égoïsme, par l'individualisme, et où la soif de jouir pour soi tout seul accroît l'angoisse de la vie intérieure de chacun. Seul, le christianisme apporte un principe permettant de trouver dans la souffrance même plus de douceur que les plaisirs ne sauraient en donner. Il nous fait pénétrer dans une sphère en dehors et au-dessus de la nature animale, où la douleur n'est plus odieuse, où nous refuser quelque chose pour autrui devient jouissance, où nous faisons vraiment du bien du prochain le nôtre propre. Là, nous regardons comme gagné ce qui nous est ôté ; là, plus rien de déchiré en nous, plus d'incertitude, d'énigme, d'inquiétude cruelles ; c'est la lumière et la paix ; il semble que nous rentrions dans notre nature vraie. La morale qui porte de tels fruits est assurément l'éternelle, et celui qui l'a annoncée fut bien le porte-parole de la Divinité.

***

Mais, si le fond est vrai dans ce qui fut promulgué, les faits qui ont accompagné, suivant l'Histoire, la promulgation de la vérité, sont-ils acceptables à tous dans leur intégrité?

Ces faits ne sont pas mensongers, sans doute, mais ils semblent légendaires ; ils portent l'empreinte d'une conception de l'univers à présent dépassée. Ensuite, les textes qui les apportent ne forment pas un bloc inattaquable, comme on l'avait cru : quelques morceaux s'en effritent sous la critique. Enfin, après le temps du Christ, l'Église a fait une œuvre terriblement mêlée, où l'absence de l'inspiration divine est souvent manifeste.

Se basant sur de telles considérations, les philosophes dits néo-chrétiens proposèrent de conserver la morale chrétienne, en laissant choir le dogme. La question de salut, disaient-ils, ne doit pas être subordonnée à certaines opinions historiques ou philosophiques ; elle doit être affaire de conscience simplement. Pour eux aussi, au surplus, le purgatoire, l'enfer, la personne du diable ou des diables, des anges ou des archanges

Digitized by Google

ne sont que symboles, ou, si l'on veut, des faits de conscience traduits en figures.

Cette opinion est celle de beaucoup d'entre les meilleurs esprits de notre Occident civilisé. Toutefois, les partisans d'une morale chrétienne indépendante se rendent-ils assez compte du danger qu'il y aurait de retirer de la vie chrétienne ce qui la rend efficace, ce qui lui donne prise sur les volontés?

L'erreur fondamentale, essentielle, fut de vouloir concevoir la vérité comme quelque chose d'indépendant de nous, d'existant dans les choses extérieures. C'est là un legs de la philosophie grecque. La philosophie moderne, à cet égard, nous a appris à voir au rebours du monde antique (1); la science des faits nous a donné d'autres méthodes, d'autres habitudes de penser. En somme, sans même que nous acceptions une seule de leurs conclusions, nous portons involontairement en nous le pli de Descartes et de Darwin... C'est véritablement ensuite d'une évolution philosophique que peu à peu la Raison ayant dématérialisé l'Esprit, le sens intime de l'Évangile est apparu dépouillé de toute superfétation, dégagé de la gangue matérielle des figures ou des symboles dont l'avait entouré l'imagination.

Aussi bien, quiconque ayant fait la solitude autour de soi y réfléchira dans le détachement du monde extérieur, reconnaîtra aisément que l'absolu dans les faits n'existe pas, que l'absolu est dans l'esprit seul. Car tout ce qui est de l'ordre des faits *évolue*, c'est-à-dire est un résultat des faits antérieurs, modifié à tout instant par ce qui l'entoure; rien dans la société, comme dans le monde physique, n'est fixé; rien de sensible

(1) « Nous ne voyons rien en soi, mais tout en nous-mêmes », telle est la grande idée nouvelle qui fut formulée par Emmanuel Kant et qui se trouve maintenant bien ancrée en nous. « On ne sort jamais de soi-même », notre temps le reconnaît par la bouche de M. Anatole France; « nous sommes renfermés dans notre personne comme dans une prison perpétuelle... » Cette conception philosophique n'a pas sa source en Kant, mais en saint Paul, saint Augustin, Pascal, en les mystiques allemands et en d'innombrables inconnus. Le premier, Kant la traduisit dans un langage dépouillé de figures; et grâce à lui elle s'est répandue de proche en proche des hautes sphères de la pensée jusque chez les hommes de demi culture.

Digitized by Google

n'échappe à des causes toujours agissantes et n'est soustrait à l'*æternum fieri* (1).

La vie intérieure, la vie de l'âme est donc seule vérité. Or, cette idée, aboutissement de la philosophie de Kant, a été implicitement contenue de tout temps dans la religion du Christ. Oui, le Christ aussi fait résider le seul absolu dans la vie spirituelle. Si, dans l'Évangile, on parvenait à rendre cette idée nettement visible, à la mettre en lumière de façon qu'elle éclate à tous les yeux, et ensuite à lui subordonner tout le reste en laissant à leur place les faits extérieurs et en donnant pour foyer à la Religion la conscience, alors apparaîtrait qu'être chrétien et haut penser ne sont pas incompatibles, et qu'aucune contradiction ne peut subsister entre la science et le christianisme. La religion de l'Amour et du Sacrifice volontaire deviendrait acceptable aux esprits qu'une longue pratique de la pensée a rendus rebelle à la révélation surnaturelle; et ce pourrait être la source d'une transformation où s'évanouiraient les difficultés morales et sociales qui nous étreignent.

***

Cet esprit chrétien, par la vertu duquel l'amour présiderait aux relations réciproques dans le peuple entier, cet esprit en qui réside le salut de tout homme de bonne volonté et de la société dans son ensemble, il ne faut pas se dissimuler qu'il diffère sensiblement du christianisme tel qu'il est aujourd'hui établi. Car, tandis qu'il met l'absolu dans la vie intérieure de l'âme, seule vérité suivant lui, au contraire l'interprétation catholique du monde veut voir l'absolu dans les faits extérieurs. Mais, précisément, n'est-ce pas de là que vient la caducité de la religion au temps moderne? Chaque progrès du savoir humain la menace; et l'autorité de ce savoir est pourtant légitime, puisqu'il peut se dire, lui aussi, d'institution divine.

(1) « Tout coule » (πάντα ῥεῖ), disait déjà des forces de l'univers un philosophe antique qui rejetait le témoignage des sens comme trompeur. L'aphorisme d'Héraclite énonce la loi de l'univers : Tout coule, tout change, rien ne demeure, rien ne dure, si ce n'est le changement lui-même; tout se meut dans le « perpétuel devenir ».

Digitized by Google

Comprise dans son essence véritable, la Religion eût encouragé ces progrès, et s'en fût réjouie comme d'un aliment où elle devait puiser une force nouvelle. Le pur *esprit chrétien*, lui, ne peut qu'aller avec joie au-devant de la science comme de toute chose susceptible de nous agrandir; il sait qu'aucune découverte, renversât-elle même notre notion de l'univers, ne peut rien apporter qui change la situation de l'homme dans son obligation de se délivrer du mal, qu'au contraire une extension de sa connaissance des choses ne fait que l'aider dans l'accomplissement de cette mission.

La Religion établie a prêté le flanc à la critique de la raison pure parce qu'elle avait mis son absolu dans les événements de l'histoire. En s'appuyant uniquement sur des textes, base fragile, elle a risqué en tout temps de se voir ébranler par la simple découverte d'un document nouveau (1).

En vérité, aucune attaque directe ne lui a fait éprouver des pertes aussi sensibles que le firent les tranquilles analyses de l'histoire religieuse comparée. Celles-ci montrèrent en effet la loi de la formation, de la déformation et de la transformation de ses dogmes. Et chacun dut reconnaître ce fait, que les dogmes ont varié, et que, là même où les mots ont persisté, les idées qu'ils recouvrent ne sont plus les mêmes. La position de gardien du vrai immuable, en possession de sa doctrine entière depuis l'origine, n'est donc plus tenable pour le catholicisme comme au temps de Bossuet.

Le véritable esprit chrétien, au contraire, est intangible; il n'a rien à redouter de la critique historique; car il n'est pas immobile; il est vivant (2) et il accomplit son évolution progressive, se dégageant des symboles encore grossiers pour tendre indéfiniment vers une spiritualité de plus en plus haute et pure. C'est là un signe qui marque sa divinité, comme le dit M. Des-

(1) Aujourd'hui encore; car on a découvert, en 1883 seulement, le Διδαχη des douze apôtres, et tout récemment (novembre 1892) un fragment d'Évangile authentique et d'Apocalypse de saint Pierre. Il est à redouter pour une religion que de telles exhumations viennent ébranler quelque vérité de foi enseignée et compromettre tout un système moral.

(2) « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie », a dit exactement le Christ.

Digitized by Google

jardins (1). Il place devant nous, toujours, sur la route infinie du progrès, la formule religieuse la plus dégagée de la matière; et il y aspire éternellement. Il ne conçoit pas qu'une religion prétende s'imposer comme définitive, n'étant autre qu'une étape du voyage de l'humanité en quête de son Dieu.

Mais, tout en subordonnant toujours le fait à l'esprit, il tient largement compte, cependant, de la réalité historique de Jésus, et il ne verse pas, sous ce rapport, dans l'erreur des gnostiques, ces sectaires religieux et philosophiques des premiers siècles de notre ère qui, imbus de mysticisme, donnaient un sens purement spirituel à l'Écriture (2). Sans l'humanité du Christ, l'Évangile nous concernerait-il, nous hommes?

Jésus fut l'une des occasions mémorables par laquelle la religion d'amour et de sacrifice, religion éternelle fondée sur la conscience, s'est manifestée à l'homme. Auparavant, l'existence de Socrate avait été une autre de ces occasions; de même celles de Krishna, de Çakya-Mouni, de Moïse, de Platon et des « grands initiés » qui apparurent chez les différents peuples.

La doctrine de Jésus, celle qu'il a popularisée, celle qu'il a scellée de sa vie et de sa mort, doit être regardée comme acquise à l'humanité désormais et pour toujours : la vie de l'âme ne sera pas cherchée ailleurs que dans le don volontaire de soi, dans l'acceptation courageuse, dans l'amour. C'est bien là la religion éternelle de l'humanité, lentement et graduellement dégagée au cours des phases successives de son histoire; en effet, cette doctrine se retrouve dans les mystères grecs d'Éleusis, dans Eschyle, en même temps que chez les prophètes d'Israël et dans les *Psaumes* (3). Sur les besoins simples et permanents de l'âme l'on peut donc, sans recourir à la révélation, fonder la religion.

(1) *Ibid.*

(2) L'hérésie gnostique (le gnosticisme) fut combattue par les Pères de l'Église, Clément d'Alexandrie, Origène, Irénée, Théodoret, Épiphane, Tertullien, saint Augustin, etc. — Les gnostiques appelaient leur doctrine la *gnose* (du grec γνωσις, connaissance), c'est-à-dire « la science religieuse supérieure », s'attribuant une *connaissance* plus étendue et plus sublime de Dieu.

(3) *Id., ibid.*

Digitized by Google

Certes, il faut garder pieusement les oracles des prophètes d'Israël et des apôtres du Christ. Mais il faut surtout ne plus confondre, comme on l'a fait, la parole de Dieu avec l'alliage humain dont une saine exégèse la dégage chaque jour. Dieu n'a pu parler aux hommes que par l'intermédiaire d'autres hommes; et ceux-ci appartenaient à des temps relativement inférieurs, parfois même barbares. Le Christ n'a pu faire pénétrer aux premiers chrétiens, gens simples et sans instruction, ni même à ses apôtres, les vérités que nous pouvons concevoir aujourd'hui, dans un état avancé de culture intellectuelle. Il l'a dit en termes exprès, ajoutant que l'Esprit conduirait un jour son Église dans toute la vérité et lui ferait connaître les choses à venir. Il y aurait, comme l'observait saint Augustin lui-même, le vieux maître de l'orthodoxie, « une très absurde témérité » à soutenir que la vérité éternelle ne peut se communiquer aux hommes avec plus d'abondance qu'elle ne l'a été jusqu'ici (1).

***

De ce qui précède, il résulte que Jésus reste pour notre monde occidental le grand appui de la conscience; aujourd'hui encore, il est le grand modèle, l'auxiliaire souverain; par l'action sur chaque âme de son sacrifice volontaire, l'on peut véritablement dire qu'il a *sauvé* l'humanité en la déchargeant de son égoïsme.

Mais la vérité qu'il a révélée peut-elle être imposée par la contrainte, comme le pensaient saint Dominique, saint Thomas, et même Bossuet? En quoi péchait leur interprétation de son idée, nous l'avons vu; s'ils prétendaient imposer la foi, c'est là encore une conséquence de ce qu'ils plaçaient la vérité dans les objets, tandis qu'elle réside dans le sujet.

La vérité religieuse, n'étant autre que la floraison de l'âme, ne peut venir que de l'action interne. Prétendre l'inculquer toute faite par la voie extérieure est un contre-sens et une

(1) Cf. l'éloquent testament de M. Hyacinthe Loyson, daté du jour de la Pentecôte, 21 mai 1893.

Digitized by Google

impossibilité. Aussi bien, en lui ôtant le caractère de liberté, on lui enlève le meilleur de son efficacité; on l'empêche, quand on ne l'éloigne pas. La démarche de l'homme vers elle doit être spontanée et garder son côté méritoire; ou bien cette démarche est non avenue et nulle. Aujourd'hui, nous ne comprenons plus qu'on puisse vouloir employer la force sous aucune de ses formes comme moyen de propagande religieuse. Ces moyens comportent l'oubli complet du but; l'esprit chrétien les répudie. Ils appartiennent aux religions anciennes, les âges qui n'avaient pas la notion du respect de la personne humaine, cette conquête moderne, pouvaient seuls s'en accommoder.

La qualité de la religion d'un homme n'a non plus rien à faire avec le nombre d'articles de son *Credo*. La grande majorité le conçoit aujourd'hui, et c'est l'un des résultats de la révolution spirituelle qui s'est opérée. Si l'humanité a relégué au loin les vieilles disputes en vue de définir des choses de conscience (1), si les guerres de religion ont disparu à jamais, il n'y faut point voir seulement de l'indifférence, mais aussi l'effet d'un pli nouveau et profond dans les esprits.

Plus on avancera, plus les hommes se classeront entre eux selon la qualité de leur croyance; moins aussi prévaudront les anciennes circonscriptions tracées selon l'objet de la croyance (culte catholique romain, culte luthérien, culte presbytérien, etc.). L'Église sera de nouveau l'union des meilleurs, l'union des hommes disposés à subordonner leurs intérêts à la réalisation d'un idéal. Et cette simple formule, « l'union des meilleurs », sera rendue intelligible au peuple ignorant, dans les villes comme dans le dernier hameau, par le spectacle des œuvres d'amour et de sacrifice accomplies courageusement sous son égide. Ainsi également, le Christ fut compris par de simples artisans, alors que sa parole était encore exempte des subtilités du dogme...

(1) Par exemple celle de l'Arianisme au sujet de la consubstantialité du Fils avec le Père dans la Trinité; elle divisa le monde romain au IVe siècle, subsista jusqu'au VIIe et reparut encore à l'époque de la Réforme.

Digitized by Google

Si notre vieille société est malade, si elle meurt de détresse morale, c'est que, depuis la rupture avec la foi ancienne, les bonnes volontés y sont isolées et faibles, sans soutien mutuel. La nécessité s'affirme donc de plus en plus de rétablir au centre de la vie de chacun, par l'exemple et l'éducation, le principe de l'amour, de la solidarité, du dévouement au prochain et à un idéal, pour combattre l'égoïsme, dissolvant social par excellence, par lequel chacun recherche la jouissance individuelle à son profit et au détriment des autres hommes. De cette façon seulement, une société nouvelle deviendra possible, non plus « la société extérieure fondée sur l'intérêt, la concurrence et la légalité », mais « une société intérieure fondée sur l'amour, la paix et la justice vraie ». Et ce sera l'avènement définitif de la religion d'Amour selon le Christ, dans laquelle se sera évanoui tout désaccord avec l'esprit moderne.

L'Évangile apparaîtra alors sans une contradiction avec les saines aspirations de notre temps; et si des divergences essentielles continuaient à exister entre ces aspirations et l'Église établie, elles seraient à condamner comme autant d'infidélités de cette dernière au Christ. Le christianisme ramené enfin à la vérité primitive pourrait se développer conformément à son principe et porter tous ses fruits.

***

N'est-ce pas chose merveilleuse que la philosophie aujourd'hui vienne reprendre, après dix-sept siècles, l'œuvre de saint Paul et consommer la rupture de l'Esprit et de la Loi (1)? L'Esprit, en effet, se dégage peu à peu des éléments étrangers à l'Évangile introduits dans l'Église, éléments où l'influence demeurée du paganisme est visible.

L'Esprit ne veut plus se laisser envelopper par le sens

(1) Nous répéterons ici les paroles de saint Paul, dans sa seconde épître aux Corinthiens (Chap. III, § 6) : « Dieu nous a aussi rendus capables d'être les ministres du Nouveau Testament, non de la Lettre, mais de l'Esprit ; car la Lettre tue, mais l'Esprit vivifie. » — Cf. encore les articles précités de M. Desjardins.

Digitized by Google

littéral, la lettre; il veut désormais régner libre et sans entraves. Au surplus, entre la religion de l'Esprit et la conception que l'Église établie représente, l'on peut apercevoir le même rapport qu'entre la Moralité et la Légalité. La Moralité n'est pas ennemie de la Légalité, mais elle la trouve insuffisante. La Légalité est la traduction dans les institutions du présent de la Moralité telle qu'elle fut conçue par une époque passée. De même, la conception traditionnelle de l'Église est l'adaptation de la Religion à un ordre d'idées ou à un milieu qui ne survit pas. La Légalité est chose variable avec les circonstances de temps et de milieu; mais, dans des circonstances données, il est toujours facile d'y satisfaire littéralement. Elle ressemble encore en cela aux lois de l'Église. La Moralité, quant à elle, est absolue dans le temps et l'espace, mais les interprétations en sont progressives à l'infini, sans qu'on arrive jamais à l'expression définitive qui serait la Moralité absolue elle-même. Or, d'une manière analogue, la Religion fondée sur la conscience est aussi éternellement progressive, parce qu'elle tend vers un idéal infiniment élevé vers lequel on s'efforce toujours; et précisément dans cet effort même est le plus essentiel de la vie religieuse.

Logiquement, c'est bien dans le sens d'une spiritualité de plus en plus haute que doit se faire le développement religieux. Un âge adore en tel objet son idéal; mais l'âge suivant ne voit plus dans cet objet que le symbole de son propre idéal. Et ce qu'il aura cru à la lettre, cet âge nouveau, deviendra symbole, suivant la loi naturelle, pour ceux qui viendront. Ainsi, progressivement, mais lentement, l'humanité sort de la matière et se rapproche toujours, à l'infini, du Juste, du Réel ineffable.

Cette évolution vers l'Esprit, il est aisé de s'en rendre compte en observant combien changeante fut et combien transitoire reste le sens des mots Dieu, Ame, Prière, Sacrifice, Rédemption, Salut..., depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'au temps présent.

Les prophètes d'Israël prédisaient un ordre meilleur, une époque messianique, un « royaume de Dieu » ou « royaume

Digitized by Google

du Ciel » (1). Le Christ prêcha la « bonne nouvelle » de l'approche du règne de Dieu : « Le temps est accompli, et le royaume de Dieu est proche; convertissez-vous, et croyez à l'Évangile. » (Saint Marc, I, 14 et 15.) A cette époque, l'on crut que le royaume de Dieu viendrait sur la terre après une génération d'hommes. Après les temps apostoliques, quand on eut cessé d'espérer en son avènement, on attendit le *Millenium*. Mais les temps passèrent et il fallut bien renoncer à l'heureuse époque rêvée par les millénaires; on rejeta alors l'idée de la venue du « Royaume » ici-bas et l'on plaça son espérance dans un autre monde, au Ciel : on conçut le paradis en dehors de la terre, et même de l'espace et du temps, toujours sous le nom de royaume de Dieu. Jésus n'avait-il pas dit: « Mon royaume n'est pas de ce monde »? Par ces paroles, il s'écartait d'Israël, et il distinguait ses espérances spirituelles des ambitions temporelles du judaïsme.

Aujourd'hui, nous sommes tentés de placer dans l'âme du juste la cité divine; au-dedans de lui-même, au fond de son cœur, tout homme, par la droiture de sa volonté et la poésie de son âme, pourra réaliser l'apparition céleste. Chacun apportera en soi le Paradis, s'il en est digne, par la vraie conversion du cœur. Le royaume de Dieu intérieur, c'est la vision d'un ordre meilleur, c'est le règne de la justice, c'est la liberté de l'âme. Cette conception est inscrite dans les Écritures, ainsi que Renan l'a montré. Elle correspond à la « délivrance » bouddhique, fruit du détachement ou du renoncement.

Comme le christianisme primitif, nous aussi avons foi dans l'avènement en ce bas monde de la félicité divine. Comme les chrétiens des premiers siècles, nous comprenons terrestre, humaine «. l'arrivée du règne ». Ainsi est descendu du ciel sur la terre le christianisme; les affirmations relatives à la cité de Dieu s'appliquent à la cité terrestre; ce que nous espérions de Dieu, nous en sommes arrivés à l'espérer de l'homme.

(1) V. RENAN, *Vie de Jésus*. Le mot « ciel » dans la langue rabbinique du temps était synonyme du nom de «.Dieu » qu'on évitait de prononcer.

Digitized by Google

Ainsi aussi s'accomplit le progrès religieux, sans divorcer brusquement avec la croyance du passé, mais en y voyant de plus en plus la poésie qui voile et suggère le réel. Et à mesure que s'effectue l'épuration dans l'esprit, la vie par degrés correspondants s'avance dans la voie du désintéressement. Mais, en dépit de l'idée d'épuration spirituelle qui lui ôte toute signification concrète, il faut reconnaître que cette expression favorite de Jésus, le « royaume de Dieu », garde son éternelle beauté : aucune ne saurait plus heureusement exprimer le besoin qu'éprouve l'âme d'un supplément de destinée, d'une compensation à la vie actuelle, puisée dans le Divin.

J.-G. FRESON.

Novembre 1893.

Digitized by Google

LA CONCEPTION INDIVIDUALISTE [1]

Les voyageurs décrivent le mélancolique spectacle aperçu des hauts plateaux près de Jérusalem quand à midi, sous les rayons d'un soleil torride, l'espace semble vide et que tous les plans uniformes se détachent avec leurs lignes dures et anguleuses dans la sécheresse de l'air.

Au monde, tel que nous l'ont légué la Révolution et l'Empire, il manquait aussi quelque chose pour estomper les angles et adoucir les contours : la Révolution a fait de la société une poussière d'atomes desséchés, l'Empire, sur ce sable mouvant, a élevé des constructions géométriques, et l'aspect que les hommes de 1789 et de l'Empire ont ainsi donné à leur création est aussi déplaisant que celui de cette Judée brûlée par le feu du ciel. Aussi a-t-on reconnu que, dans un mécanisme pareil, les chocs seraient redoutables et de nombreux penseurs ont songé aux moyens de les amortir.

Le vice fondamental de la conception moderne, c'est l'individualisme atomistique. Montrer la fragilité d'un agrégat d'unités sans liens ni devoirs réciproques, où chacun a le droit de rechercher son plus grand intérêt en ne s'inquiétant pas de l'intérêt d'autrui, et où la civilisation est ramenée à la lutte acharnée de tous contre tous, c'est presque devenu une banalité et l'on commence à se fatiguer d'entendre toujours comparer l'individu à un atome.

Pourtant, on ne saurait assez le répéter, quand on considère qu'une société doit puiser sa force dans le groupement spon-

(1) Voir les numéros de la *Revue de Belgique* du 15 octobre et du 15 novembre.

Digitized by Google

tané des initiatives semblables, dans le faisceau résistant des énergies collectives, on déplorera que la Constituante et la Convention aient détruit les sociétés particulières dont se composait la société générale, que l'Empereur pour assurer sa tyrannie ait eu besoin de l'isolement de chaque individu et qu'ainsi, au lieu des organismes naturels de l'humanité, nous n'ayons plus que des divisions administratives, des découpures territoriales, et une hiérarchie bureaucratique d'autorités.

L'individualisme moderne renferme d'ailleurs une contradiction flagrante. Voyez l'individu dressé au seuil de notre époque dans sa royauté factice, dans son orgueilleuse solitude, ramenant tout à ses impressions de joie ou de douleur, à ses mobiles personnels. Adulé, déifié, proclamé par la Constituante le maître du monde, il en est arrivé à croire qu'il disposait de l'univers, à s'affranchir de toute sujétion gênante, à admettre que la société n'existe que pour lui permettre d'exercer sa souveraineté, d'obéir à ses passions, de satisfaire ses appétits.

Seulement, comme tous les individus ont désormais les mêmes ambitions, le même désir effréné de parvenir au même but, le même droit de l'atteindre et que dans cette cohue houleuse impatiente, avide, une bien petite minorité arrive seule à ses fins, l'individu est en somme mécontent et malheureux et il rappelle involontairement les paroles de Bossuet : « Où tout « le monde peut faire ce qu'il veut, nul ne fait ce qu'il veut, où « il n'y a plus de maître, tout le monde est maître, où tout le monde est maître, tout le monde est esclave. »

La souveraineté, en passant des dieux aux rois, des rois aux peuples, des peuples aux individus, s'est morcelée à l'infini et chacun en a une part trop diluée pour qu'elle puisse lui être utile. Comme Taine le montre dans le *Régime moderne* (vol. I), l'individu sent beaucoup plus son devoir de soldat et de contribuable que son droit de citoyen.

L'individualisme ainsi entendu n'a plus rien de commun, d'ailleurs, avec ce que l'on entendait jadis par individualisme, c'est-à-dire avec la libre expansion de l'individualité morale,

Digitized by Google

telle qu'elle a été décrite par Humboldt dans son livre célèbre : *Ideen zu einem Versuch die Gränzen der Wirksamkeit des Staats zu bestimmen.*

L'homme doit évidemment désirer une situation où il puisse se développer dans son originalité et agir le plus possible d'après ses besoins, ses forces, ses facultés et son droit. Cela lui est utile à lui-même; cela est utile aussi à la société : car c'est un progrès incontestable pour un ensemble organique d'avoir des parties de plus en plus individualisées.

Seulement, le véritable individualisme ne s'arrête pas à cette simple notion; pour lui, l'individu n'est rien s'il n'est en même temps un organe par rapport à un tout vivant qui lui est supérieur; s'il vit uniquement pour soi et le présent et non pas également pour autrui et pour l'avenir. Le principe d'individuation implique une tendance à la beauté morale, un effort pour la réaliser, et dans ces conditions il est un élément essentiel de civilisation et l'on peut alors affirmer que la société la plus parfaite est celle où l'individualité aura le plus d'essor.

Mais le maximum d'individualité ne résulte pas de l'excès d'individualisme.

L'Angleterre a le respect de l'individualité, elle n'a pas exagéré le culte de l'individu. Par l'acte d'*Habeas corpus* et le *Bill of Rights*, elle a été la première nation à protéger l'individu contre la tyrannie. Par l'acte de 1824 sur les coalitions, elle a également été la première à protéger l'individu contre les dangers d'un individualisme à outrance et à distinguer la liberté individuelle de l'isolement dans la liberté.

L'isolement dans la liberté, c'est la conception purement mécanique de la société, celle qui juxtapose des unités sans s'inquiéter en rien du résultat de leur contact, sans prendre aucune mesure pour empêcher la majorité des faibles d'être étouffée au profit d'une minorité d'élite; celle qui fait ressembler la civilisation à un immense fumier dont la pourriture grandissante est nécessaire à l'épanouissement de quelques fleurs splendides. Cette conception a désagrégé la société, l'a

Digitized by Google

réduite en poussière et a produit un état d'atomisation qui se traduit par la devise : « Chacun pour soi ». L'on répond, il est vrai, que telle n'a jamais été l'intention des individualistes. C'est évident. Mais telle est bien la situation qu'ils ont engendrée. Ils rêvaient le bonheur du genre humain, nous assistons au drame sinistre de la lutte pour la vie. Ils rêvaient le triomphe de l'individu, nous assistons à son écrasement.

L'individualisme, d'ailleurs, tel que nous l'a légué le XVIII^e siècle, n'est pas le fond de l'histoire. Les sociétés puissantes et prospères douées de la vraie santé morale ont toujours été organisées et ont toujours considéré le problème du groupement des individus comme aussi fondamental que celui de la répartition des richesses. Pendant toute la jeunesse de l'humanité, alors qu'elle avait la souplesse et la vigueur qui donnent l'audace et permettent les longues espérances, l'unité sociale était non l'individu, mais la collectivité. L'individu livré à lui-même est une abstraction moderne; l'individu vivant dans sa collectivité, soutenu par elle et ne comptant que par elle, telle est la réalité qui a présidé à la formation des sociétés et la loi de leur développement historique.

Dans un groupe social élémentaire dont la vie est réduite à sa plus simple expression et peut être ramenée à un intérêt unique, on peut admettre une organisation fondée sur la simple agrégation des individus, bien que déjà la famille y exprime la manifestation initiale du groupement. Mais dès que la communauté s'étend et que les intérêts se multiplient, la nécessité des groupements sociaux apparaît. Alors le progrès ne résulte plus des efforts isolés de chacun, il s'effectue par les efforts combinés de tous, par les collectivités sociales, sources des principales conquêtes de notre civilisation.

Comment la force créatrice, l'esprit organique, le sentiment de cohésion ont-ils fait place à des impulsions en sens contraire? Comment le faisceau des forces qui faisaient d'un peuple un tout harmonique et résistant s'est-il rompu pour ne laisser en présence que de flottants atomes?

Digitized by Google

L'individualisme commence à poindre à la Renaissance. En même temps que le génie collectif des masses s'épuise, que celles-ci se désintéressent du gouvernement local, l'humanisme libéral apparaît comme une noble aspiration à la vie individuelle, comme un hommage au droit individuel et à la liberté.

Différentes causes, toutefois, ont contribué à accentuer un mouvement si légitime dans son principe et à faire d'une tendance favorable à l'individualité, un obstacle à sa reconstitution et un élément dissolvant.

La première de ces causes, c'est l'influence du droit romain. Le droit romain ne reconnaît que des individus isolés, dont les rapports, tout extérieurs, se réduisent à des actions et à des réactions mécaniques, et dans un groupement quelconque de personnes, il ne voit que ces mêmes individus et n'admet entre eux que les mêmes rapports extérieurs.

Il ne comprend pas que des groupes puissent porter en eux une volonté commune; il est rebelle à la notion de l'être collectif avec une vie collective. Pour le légiste romain, entre l'unité théorique du *Populus Romanus* et le *Pater familias*, il n'y a rien. Il n'admet pas d'organismes intermédiaires, et il est si loin de favoriser la conception juridique du groupement, qu'il repousse même la liberté d'association. A ses yeux, des hommes s'unissant spontanément dans un but déterminé, commettent un acte de défiance et d'hostilité envers l'État, source unique de l'activité sociale. L'association n'existe que quand elle est reconnue par le Prince. Mais alors encore, l'individualisme conserve sa toute-puissance : le Romain est tellement pénétré de la conviction que l'individu seul est une personne, qu'il ne peut accorder d'existence réelle à une collectivité de personnes. Aussi quand il veut introduire dans le droit privé une association, il ne voit d'autre moyen que d'en faire un individu nouveau, pour lequel il crée la fiction de la personne civile. Cette création, toute conventionnelle, d'un individu nouveau demeure complètement étrangère aux êtres vivants qui composent le groupe juridique, et le groupe juridique, à

Digitized by Google

son tour, ne dépasse pas le type d'un conglomérat où chaque unité reste ce qu'elle était et n'apporte ou n'emprunte rien à la personne civile.

La société romaine, sous l'Empire, a le caractère d'un agrégat d'individus tous égaux, parqués administrativement dans des collèges, des municipes, et non groupés organiquement. Elle nous montre des individus disséminés en face d'un État absolu qui supprime les vies collectives, qui tyrannise, nivelle et paralyse les vies particulières, qui met tous les pouvoirs, toutes les nations à la merci d'un seul homme et arrive à la fois au maximum possible d'atomisation en face du maximum possible de centralisation.

Les légistes de la Renaissance n'ont donc qu'à s'appuyer sur le droit romain pour réduire les organismes locaux en divisions administratives, mettre en tutelle toutes les forces collectives, leur refuser une place dans le droit public, arracher les individus à l'existence corporative et les parquer dans des cadres artificiels, de façon à éliminer de la vie sociale ses éléments les plus solides.

Et Napoléon Ier, se drapant dans le manteau de la Rome impériale et hanté de la vision des Césars, promènera à son tour à travers l'Europe son rêve de centralisation et d'isolement à outrance de l'individu.

La philosophie politique contribue de son côté au triomphe de l'atomisme individualiste. Dès le XVIe siècle elle s'appuie sur la théorie du contrat social et fait remonter l'origine de la société à un contrat. La théorie du contrat social naît à cette époque dans la démocratie protestante, où elle est mise en relief par Hotman, l'auteur du *Franco Gallia* et surtout par l'ouvrage *Vindiciæ contra Tyrannos*, de Hubert Languet.

Au XVIIe siècle, on la retrouve chez un absolutiste comme Hobbes, un libéral comme Locke, un juriste comme Grotius. Elle triomphe enfin au XVIIIe siècle, avec Rousseau et Kant, et inspire les théoriciens de la Révolution.

La thèse du contrat social est, à ses débuts, la défense de la

Digitized by Google

liberté contre l'arbitraire du Prince. Elle est, à son apogée, l'affirmation du dogme de la souveraineté de chaque citoyen et l'assimilation de la société à une juxtaposition d'unités égales entre elles.

« Les philosophes, écrit Taine, avaient transporté la souve-
« raineté hors de l'histoire dans le monde idéal et abstrait, dans
« une cité imaginaire d'hommes réduits au minimum de
« l'homme, infiniment simplifiés, tous semblables, égaux,
« détachés de leur milieu et de leur passé, véritables pantins qui
« levaient la main du même geste rectiligne pour voter à
« l'unanimité le contrat social (1). »

Chez tous, l'on retrouve la même préoccupation : élever l'individu très haut. Tous aboutissent aux mêmes conséquences : enlever à l'individu tout point d'appui, toute stabilité.

Pour Rousseau, « il ne faut plus de société partielle dans « l'État. » « Le but à atteindre, c'est que chacun n'obéisse qu'à « lui-même et reste aussi libre qu'auparavant. » « Il est absurde « que la volonté se donne des chaînes pour l'avenir (2). »

Pour Kant comme pour Rousseau, le contrat originaire a fait de la volonté individuelle une volonté autonome, législatrice, se donnant la loi à elle-même. Il proclame en ces termes la supériorité de l'individu : « Considéré comme personne, « l'homme est au-dessus de tout prix. Il possède une dignité « par laquelle il force au respect de sa personne toutes les « autres créatures raisonnaibles et qui lui permet de se mesurer « avec chacune d'elles et de s'estimer sur le pied de l'éga-« lité (3). »

Il serait odieux de ne pas rendre justice aux nobles esprits qui ont contribué à l'émancipation de l'être humain. On ne peut méconnaître toutefois qu'ils n'aient enfanté l'école des thuriféraires de l'individu. Ceux-ci, exagérant la part de vérité

(1) TAINE, *Le Régime moderne*. Vol. I, p. 164.
(2) *Contrat social. Passim.*
(3) *Kant. Doctrine de la vertu.* PAUL JANET. Vol. II, p. 638.

Digitized by Google

contenue dans les travaux de ceux-là, ont voulu faire de chacun de nous un fondateur de société, un maître inviolable, doué d'une liberté absolue qu'il faut se garder d'entraver. Ils n'ont imposé au citoyen, au propriétaire que l'obligation toute négative de ne pas nuire à autrui. Ils ont ébranlé le droit social en lui donnant comme fondement instable et vacillant une poussière d'atomes, et en le livrant ainsi au jeu de forces éphémères.

On a vu la Révolution française prendre des millions d'individus, les supposer sans liens entre eux, sans passé, sans devoirs, attendre de leurs libres volontés ainsi suspendues dans le vide la création d'un monde nouveau et oublier que s'il faut vouloir être libre, il faut aussi savoir être libre, c'est-à-dire organiser la liberté.

Mais si le droit romain et la théorie du contrat ont exercé leur action sur notre société, ce sont surtout les faits et les doctrines économiques qui lui ont donné une empreinte décisive, en surexcitant au dernier point l'aiguillon de l'intérêt personnel et de la libre concurrence.

D'abord, le passage de l'état agricole à l'état industriel et de la petite industrie à la grande, marque au XVIII^e^ siècle, le passage de la société organique à la société individualiste. Commencée en Angleterre (1), l'évolution s'étend bientôt au continent, amenant à sa suite avec plus de richesses plus d'individualisme.

Cela était inévitable. La grande industrie ne pouvait plus se contenter des débouchés locaux et travaillait pour le marché international. Elle s'y trouvait aux prises avec les rivaux de l'étranger et se voyait obligée d'économiser de plus en plus sur les frais de production. Aussi, de plus en plus, elle est amenée à réunir des capitaux, à construire des fabriques colossales, à y entasser des machines perfectionnées. A mesure qu'elle prospère, il lui devient plus difficile de se mouvoir dans les cadres

(1) SCHULZE GAVERNITZ, *Zum Socialem Frieden*, vol. I.

Digitized by Google

qui contenaient anciennement les travailleurs et qui, désormais trop étroits pour elle, se brisent sous son élan énergique et continu.

Au progrès de l'industrie correspond rapidement la multiplication des centres industriels, un afflux de population dans les villes, la concentration dans leurs murs de grandes masses ouvrières, en un mot, le développement du prolétariat moderne.

On eût peut-être songé cependant à enrayer un mouvement dangereux en lui-même, si les industriels, au lieu d'être mis en garde contre ses conséquences, n'eussent trouvé, pour leur inspirer la certitude qu'ils étaient dans le vrai, et pour légitimer à leurs yeux tous les abus, une doctrine toute faite.

Les physiocrates et les encyclopédistes, expression de la réaction des droits naturels contre les droits historiques, de la liberté contre les excès du gouvernement, de l'égalité contre les privilèges féodaux et les monopoles, concevaient les hommes libres et égaux et disposant de leur personne à leur gré. Seulement, au lieu de les voir dans la réalité de la vie, membres d'une famille, d'une communauté, d'un groupe social, ils repoussaient toute action de l'ensemble organique sur l'individu dont ils faisaient un être détaché de tout milieu, parfait par lui-même et relié à ses semblables uniquement par l'échange. Il n'y avait qu'à le débarrasser de toute entrave, de toute intervention et à l'abandonner à l'empire des lois naturelles ; sous le règne de la nature, l'intérêt de chacun lui indiquerait le mieux ce qui est le plus utile.

Ces idées ont inspiré Adam Smith, dont j'ai résumé plus haut la doctrine. C'est lui qui, dans son livre célèbre : *Recherches sur la nature et l'origine de la richesse des nations*, publié en 1776, s'affirme comme le vrai père de l'individualisme atomistique moderne.

Son esprit humanitaire et libéral avait en vue l'affranchissement de l'ouvrier et il ne pouvait prévoir, en 1776 (alors qu'il n'y avait ni capitalisme, ni machinisme), qu'en combattant

Digitized by Google

dans l'intérêt des ouvriers la réglementation d'en haut et celle d'en bas, c'est-à-dire le régime mercantile et les jurandes, il défendait une théorie que ses successeurs allaient invoquer contre ceux que lui voulait protéger.

Le reproche à lui adresser n'est pas d'avoir émancipé le travail, d'avoir proclamé l'égalité et la liberté des individus, mais d'avoir fait le vide autour d'eux ; de les avoir laissés à leur instinct, livrés aux tentations de l'intérêt personnel.

C'est le désir du gain éveillé chez l'individu isolé qui doit produire l'harmonie sociale ; c'est l'individu isolé auquel l'État doit garantir la liberté de ses appétits, de ses goûts, de ses dispositions. « C'est l'intérêt individuel qui défend le mieux le droit du propriétaire (1). » Chacun réalisera le mieux le bien de l'ensemble en réalisant d'abord son bien à lui ; la libre concurrence des intérêts individuels est la meilleure façon de réaliser l'intérêt général ; l'amour de soi-même devient le fondement de toutes choses et le conflit des égoïsmes, la base de l'ordre social.

Adam Smith, c'est là sa grande erreur, n'a pas compris le sens historique des corporations et n'a aperçu que leurs défauts. Il est hostile au principe même de l'association ; il partage le préjugé romain et voit dans tout désir d'association une tendance révolutionnaire, un acte de mauvais gré à l'égard des autorités : « Dès que des ouvriers d'un métier se réunissent, « écrit-il, c'est pour conspirer contre le bien public, pour « faire monter les prix. On ne peut leur défendre la réunion. « Mais la loi ne doit rien faire pour la faciliter ou la rendre « nécessaire. »

Pour détruire des abus incontestables, il ébranle le principe de cohésion si nécessaire à la vigueur du corps social, et laisse dans l'organisme économique une lacune immense qu'il ne cherche pas à combler.

Avec l'impassible confiance d'Adam Smith dans la nature

(1) HONORÉ PÉROUX, *Napoléon Ier*, p. 274.

Digitized by Google

de l'individu, avec ce rôle assigné à chacun d'améliorer sa condition sans s'occuper des autres, la vie devient un corps-à corps pour la conquête des meilleures places et les plus forts ont le droit de marcher sur les plus faibles tombés dans la mêlée.

Le XVIII^e^ siècle est l'aboutissement de ces tendances multiples. Le droit, la philosophie, l'économie politique, tout converge vers l'explosion d'individualisme qui remplace soudain la réalité traditionnelle des organismes historiques par l'idéal de la liberté de la personne. Voltaire comme Rousseau, d'Alembert et Helvetius comme Adam Smith et Turgot, comme la Constituante et les Girondins, rompent avec la conception organique et ne laissent subsister que l'individu et l'intérêt de l'individu dont ils font le pivot de toutes les conceptions économiques, politiques et morales, et dont Bonaparte fait le pivot de sa puissance. Les disciples de l'illustre fondateur de l'économie politique classique ont suivi le chemin qu'il leur avait tracé. Ils n'ont pas eu un instant d'hésitation ou d'incertitude. Ils devenaient même plus dogmatiques à mesure que les faits se dressaient devant eux pour les ébranler dans leur conviction, et il est permis d'affirmer que leurs illusions comptent parmi les causes du trouble profond de notre époque. L'individualisme égoïste et mal compris, en donnant naissance à l'atomisme et à ses abus, a conduit à la conception socialiste.

L'économie politique a le droit de répondre qu'elle n'a jamais voulu les abus que l'on signale. Mais en histoire on ne juge pas les intentions, on constate les résultats, et je crois utile d'attirer un instant l'attention sur les conséquences de la théorie du XVIII^e^ siècle.

D'abord, les classes dirigeantes puisaient dans cette théorie la conviction que leurs rapports avec les déshérités étant uniquement réglés par la nature, tout souci à leur égard était superflu et toute intervention, une folie.

L'homme, leur disait-on, est responsable de ses actes, et pour subvenir à ses besoins, il n'a à compter que sur lui-même. Personne ne doit nuire à autrui. Personne ne doit aider autrui.

Digitized by Google

Tous ayant les mêmes droits, l'intervention de la communauté ou de quelques-uns au profit des autres est un privilège en faveur des secourus et au détriment de la masse.

Les obligations que le seigneur féodal avait vis-à-vis du vassal constituaient pour celui-ci une sorte de protection. L'industriel moderne n'a plus d'obligation vis-à-vis du prolétaire. La propriété et la fortune donnent le droit d'user et d'abuser ; elles ne sont plus des fonctions sociales. Le maître emploie ou délaisse l'ouvrier suivant qu'il y trouve son profit, et quand il a payé le salaire, il est libéré vis-à-vis du salarié. Le contrat de travail est un contrat comme un autre, qui a pour objet une marchandise comme une autre, la main-d'œuvre. On n'a qu'à appliquer à ce contrat les règles du droit romain sur l'*emptio-venditio ;* les deux contractants étant libres et égaux s'arrangeront selon leurs convenances.

Or, cette assimilation de l'employeur et de l'ouvrier à deux individus égaux débattant librement le prix d'une marchandise, était une erreur colossale :

Le contrat de travail, en effet, Engel et Brentano l'ont démontré, a pour objet l'utilisation de la force du travailleur. Le travailleur ne se borne pas à livrer une marchandise comme un maquignon livre un cheval ; le travailleur, pour livrer sa marchandise, doit employer, en effet, son corps, son intelligence et son cœur.

S'il est vrai que les règles du droit romain suffisent à tout, c'est un fait régulier, normal ; c'est un incident naturel de la vie de tous les jours, que l'ouvrier refusant le travail surtout quand il est le plus utile à la société, et décrétant la grève générale.

Assurément, le préteur romain appliquant les règles du contrat, n'eût pu voir là une situation révolutionnaire.

S'il est vrai que le droit romain suffise à tout, il n'y a aucune raison pour blâmer le patron, quand son intérêt l'exige, de forcer l'ouvrier à accepter sous la pression de la faim un salaire dérisoire ; de négliger dans ses ateliers les mesures les plus élé-

Digitized by Google

mentaires d'hygiène et de salubrité; d'accepter l'offre de travail d'enfants débiles ou même de malades.

L'assimilation aux règles classiques de l'*Emptio-Venditio* est impossible (1).

Le contrat romain suppose l'égale liberté des contractants. Et en proclamant la liberté sans l'organiser, en mettant face à face des individus isolés vendeurs et acheteurs de travail, en leur disant : « Débattez vos intérêts à votre gré », le régime moderne n'a pas vu l'abîme existant entre l'ouvrier et le capitaliste.

L'ouvrier, pour vivre et élever sa famille, a besoin, au point de vue physique, de force, de sobriété, d'une santé à toute épreuve ; au point de vue moral, d'ordre, d'épargne, de discipline, d'intelligence. Et la moindre faiblesse, le moindre oubli, la plus légère secousse le mettent, lui et les siens, hors des rails.

Assurément, le capitaliste pris individuellement ne prospérera pas sans fortes qualités morales et intellectuelles. Toutefois, dans la grande industrie, dans la société anonyme, tous ceux qui forment le capital n'ont pas besoin de ces qualités au même degré.

Comparez donc la vie de l'ouvrier à la vie de l'industriel. Ils ont l'un et l'autre à compter avec les mêmes événements, la destinée leur réserve les mêmes douleurs, la morale leur impose les mêmes devoirs.

Ils doivent élever leurs enfants, leur donner l'éducation et l'apprentissage. Ils doivent prévoir la maladie, l'accident, les infirmités, la vieillesse et la mort; ils doivent prévoir des crises, des ralentissements de production, des chômages.

Quelle différence néanmoins dans la répercussion de ces événements!

D'un côté, grâce au capital, à la permanence des revenus, l'existence matérielle continue régulière et assurée, pour le

(1) BRENTANO, *Die Arbeiter Versicherung gemäss der heutigen Wirtschaftsordnung*. Leipzig, 1879.

Digitized by Google

chet de famille ou pour les siens. La voie est tracée. La machine continue à rouler.

De l'autre, chacun de ces incidents entraîne des sacrifices pénibles, de profondes secousses, un bouleversement complet; les ressources sont taries et le problème de la misère apparaît!

Comment admettre dans le contrat de travail l'égalité des contractants?

En outre, dans le contrat de travail il y a (ce que l'on ne rencontre pas dans les autres contrats de vente ou d'achat) des devoirs moraux réciproques.

Il ne suffit pas que chacun ne songe qu'à son intérêt personnel immédiat. Chacun doit songer à l'intérêt d'autrui. Chacun doit faire un certain sacrifice de son avantage présent pour mieux assurer l'avantage futur de tous.

L'industriel doit accorder des salaires élevés et des journées réduites pour que la classe ouvrière grandisse en intelligence, en dignité, en moralité.

L'ouvrier doit, en réclamant son salaire et ses heures de travail, tenir compte de l'état du marché international pour que l'industrie ne succombe pas sous le poids de la concurrence.

Le contrat de travail ne met donc pas en présence deux individus, un acheteur et un vendeur de travail, mais deux organismes, l'industrie et le prolétariat; l'intérêt social l'emporte sur l'intérêt individuel, la conception sociale sur la conception atomique.

Mais la conception atomique a triomphé, et avec elle ont triomphé tous les excès de l'égoïsme individuel.

Les patrons n'étant retenus par aucun frein modérateur et étant excités par la concurrence, ont imposé aux ouvriers des conditions toujours plus dures, des salaires toujours plus réduits, des journées de travail toujours plus longues. Ils ont recruté des travailleurs toujours plus incultes et plus avilis, leur ont offert des conditions d'hygiène et de salubrité toujours plus désastreuses, et leur ont abandonné une bouchée de pain qu'ils

Digitized by Google

étaient réduits à se disputer avec leurs femmes et leurs enfants devenus leurs rivaux. L'anglais Nasmyth, le grand fabricant de machines, s'était enrichi en substituant dans son usine les jeunes garçons aux adultes. Appelé à Londres devant la commission d'enquête sur les Trades-Unions, il fit la déposition significative suivante : « Pour un fabricant, il est désirable de « pouvoir compter sur une grande masse d'ouvriers en quête « d'ouvrage. » Et comme on lui demandait ce que devenaient les ouvriers inoccupés et leurs familles, il répondit : « Je n'en « sais rien ; je laisserais cela à l'action des lois naturelles de la « société (1). »

Et quand on songe que, dans la première partie du XIX siècle, la fabrique était un enfer, la maison où l'ouvrier passait le moins de temps possible un dortoir repoussant, que la santé et la vie de milliers d'êtres ont été livrés au Minotaure de l'industrie, que l'on a arraché du cœur des humbles la joie sacrée du travail, que l'on a détruit chez eux l'apprentissage, la famille, l'intérieur, la vie morale, la race elle-même, on ne s'étonnera pas de la largeur de l'abîme creusé peu à peu entre les prolétaires et les bourgeois. On a inspiré à ceux-ci le mépris ou la crainte des premiers, à ceux-là l'envie et la haine. On a tellement séparé leurs intérêts que toute conciliation devait sembler impossible. Schulze-Gavernitz, en parlant de l'Angleterre, écrit : « A aucune époque, dans aucun lieu, la propriété et la culture « n'ont autant abdiqué leur devoir à l'égard des classes infé- « rieures que la classe moyenne anglaise au début de ce « siècle (2). »

Et ce n'est pas tout encore : Ricardo avait établi la théorie du salaire naturel, c'est-à-dire du salaire descendant, en vertu des lois naturelles, à ce qui est strictement nécessaire pour ne pas mourir. Et il démontrait, fort logiquement d'ailleurs, qu'il n'y avait pas à se préoccuper des conséquences de l'action des lois

(1) Cette déposition est rapportée dans le livre de Quack. *De Socialisten.* Vol. I. Introduction.

(2) SCHULZE-GAVERNITZ, *Zum Socialen Frieden.* Vol. I, p. 40.

Digitized by Google

naturelles en cette matière, car le but à atteindre était la richesse, et la richesse restait invariable, quel que fut le taux de la population. Peu importait donc que la population fut décimée! « Pourvu, dit-il, que le revenu net de l'Angleterre, « que ses fermages et ses profits soient les mêmes, qu'importe « qu'elle se peuple de 10 ou 12 millions d'individus? Quoi « donc! la richesse est tout et les hommes ne sont rien (1). »

Et tandis que Ricardo se montrait simplement indifférent aux fluctuations d'une population réduite par la faim, Malthus allait plus loin encore. S'effrayant de l'excès de population, il trouvait que le pauvre est de trop dans un monde qui n'a pas de travail pour lui et que la nature lui commande de s'en aller. Organiser en faveur de cet intrus la charité, c'est violer la loi naturelle et protéger la paresse. D'après lui, il fallait même refuser toute assistance aux enfants illégitimes!

L'industriel, avide de jouissances, écoutait avec complaisance ces théories et en subissait l'ascendant. Il admettait sans difficulté que secourir les malheureux c'est accroître le nombre des pauvres, que donner par bonté de l'occupation à qui en manque, c'est créer un inoccupé, que ne pas tirer du contrat de travail tout ce qu'il peut donner et tenir compte de la situation misérable de l'autre contractant, l'ouvrier, c'est de la philanthropie malsaine.

Et, contradiction poignante et cruelle, les économistes qui, à certains moments, désireux d'avilir le prix de la main-d'œuvre, voyaient dans le progrès de la population un bénéfice pour l'industrie, en arrivaient cependant, aux époques de ralentissement de production, à compter sur les guerres, les épidémies, la mortalité effrayante des enfants pauvres comme remède à un surplus de bouches inutiles!

Un mal en engendrait un autre : A côté d'une classe moyenne riche, mais indifférente aux souffrances et uniquement préoccupée de l'accumulation des capitaux, on voyait apparaître et s'étendre une autre plaie : le paupérisme.

(1) ESPINAS, *Histoire des doctrines économiques*. P. 301.

Digitized by Google

Le paupérisme est, dans sa forme actuelle, une chose bien particulière au XIXe siècle.

Jadis la cité et la patrie se confondent, l'homme vit et meurt où il est né, la commune est la réunion des familles : on grandit, on vieillit ensemble ; on se soutient dans le malheur, et, jusqu'à la fin du moyen âge, l'histoire des institutions publiques en Europe est l'histoire de la responsabilité et de la garantie collectives. Le pauvre n'est pas hors la loi, il trouve aide et protection auprès de ses frères.

Peu à peu toutes les fraternités, les gildes, les corporations, sociétés d'assurances réciproques, refuges contre l'adversité, abris contre la misère, écoles de charité et de solidarité s'écroulent, et au lieu d'un sol couvert des plantes vigoureuses de la mutualité et de la coopération, il n'y a plus qu'une plaine aride et déserte où souffle un vent de discorde. Grâce à la facilité des communications, à l'esprit d'entreprise et d'aventure chassant l'homme du foyer et le lançant dans l'inconnu de la grande mêlée, la commune n'est plus la collectivité des familles; elle est la réunion éphémère d'éléments étrangers les uns aux autres. Un caprice les attire, un autre les disperse. Une commune n'a plus *ses* pauvres qu'elle connaît, soutient et nourrit ; elle a *des* pauvres qu'elle ne connaît pas, des nomades dangereux contre lesquels elle doit se défendre. Le wargus de l'ancien droit germanique qui, chargé du poids de son crime, erre pour échapper à la vengeance, revit en certains points dans l'indigent moderne qui erre pour échapper à la peine ou au dépôt de mendicité.

La distribution même de la population dans les grandes villes, la séparation des quartiers riches et des quartiers pauvres est un obstacle au maintien des liens sociaux. Les riches n'ont pas sous les yeux le spectacle des souffrances humaines ; seuls les philanthropes qui vont aux pauvres, les aperçoivent, les autres les ignorent, et les misérables vivent à part dans leur abaissement, les privilégiés dans leur luxe.

Déjà l'individu dégagé des liens sociaux, atome séparé de la

Digitized by Google

molécule chimique dont il fait partie, ne se développe pas de façon régulière. Il conçoit d'une manière plus abstraite, plus radicale que l'être incorporé dans un milieu social. Il ne saisit pas la vie d'ensemble et ne se rend pas compte du sacrifice qu'il y a à lui faire ; c'est pour cela que l'isolement aboutit soit à la philosophie de la force ou de l'intérêt, soit au pessimisme. L'individu isolé va plus vite au doute, à la négation, au désespoir et, dès le début du siècle, on voit poindre cette mélancolique désespérance dans l'engouement de la jeunesse pour des types comme Werther, Manfred ou Rolla. Mais, quand à l'isolement se joint l'abandon et la misère, quand le malheureux se trouve semblable au voyageur perdu dans les sables du désert, quand il recherche le pourquoi de la souffrance sans obtenir de réponse à ses questions, il passe de la tristesse au désir d'un bouleversement social.

Quand il entend dire que chaque homme est libre de poursuivre la satisfaction de ses appétits, que chacun doit gagner le plus possible pour contribuer au bonheur de tous, lui, qui ne possède rien et ne gagne rien, en arrive à considérer comme équitable que chacun ait la même somme de bonheur et à songer au partage des biens.

Quand aigri, déçu, il se trouve sans intermédiaires en face de l'État abstrait qui passe pour veiller de loin et de haut sur toutes choses, il en arrive à considérer l'État comme le seul obstacle à ses aspirations et à rêver soit de le conquérir, ce qui est l'essence du socialisme, soit de le détruire, ce qui est l'essence de l'anarchisme ?

Les philosophes, qui les premiers ont propagé l'idée de la liberté individuelle, songeaient à la liberté morale de l'individu plus qu'à son intérêt. Les économistes, eux, ont certainement plus songé à l'intérêt personnel qu'à la liberté morale de l'individu, et leurs tendances qui ont été adoptées par la classe moyenne comme un drapeau, et ont eu le mérite d'endiguer le despotisme, ont eu le défaut de dissoudre l'esprit social et d'ébranler la sécurité publique.

Digitized by Google

L'influence de l'égoïsme individualiste ne s'est pas fait sentir seulement dans l'ordre économique. Nous la retrouvons partout.

La conception atomistique a exercé son action dissolvante sur la politique ; elle a désagrégé les parlements et affaibli le sentiment public.

Les assemblées parlementaires étaient jadis l'expression des grands courants nationaux, la synthèse des forces sociales et des intérêts sociaux.

Mais en même temps que les organismes naturels condensant ces forces et ces intérêts disparaissaient, la presse, les conférences, les brochures, les clubs électoraux ont fait de tout citoyen un politicien, c'est-à-dire un ignorant convaincu d'avoir en lui l'étoffe d'un homme d'État.

Et la masse informe des citoyens souverains, reflétée dans le suffrage universel et façonnée par Rousseau, choisit au hasard pour l'exécution de ses décisions changeantes des commissions toujours révocables, mandataires humbles et soumis des caprices, des passions mobiles, des fantaisies d'une foule ondoyante.

Aussi, sous la pression du dehors, les Chambres sont réduites au rôle de machines à voter; le gouvernement passe des ministères aux partis, des partis aux meneurs, des meneurs aux agents électoraux et les chefs qui, au lieu de se laisser traîner à la remorque des ambitieux avides de places, veulent diriger d'après un plan général, sont bien vite accusés de trahison et etés par-dessus bord. On ne peut nier que l'intérêt privé ne l'emporte sur le bien public quand, dans les luttes politiques, on voit le désir mutuel de se nuire primer l'émulation pour le progrès et au sein même des partis, en vertu de la même loi d'émiettement, les chefs se disputer l'influence personnelle au détriment de la discipline.

La théorie d'Adam Smith nous a fourni la forme atomistique de la société économique et a assuré le règne d'une minorité de capitalistes sur la masse. La théorie du suffrage universel

Digitized by Google

amorphe nous fournit la forme atomistique de la société politique et assure le règne d'un agrégat quelconque d'unités numériques parvenu à se faire accepter comme majorité. Tyrannie d'autant plus redoutable qu'elle émane en apparence du peuple et prétend réaliser le gouvernement du peuple par lui-même.

La famille n'a pas échappé à l'action de l'atomisme.

Un observateur attentif, M. Fournier de Flaix, déplorant l'arrêt de croissance de la population française, écrivait : Les préférences données dans nos institutions, nos lois, nos mœurs, nos idées, depuis un siècle au moins, à l'individu sur la famille peuvent affaiblir la puissance de renouvellement et de développement de la nation (1). Et M. Fournier de Flaix entrevoit le moment où la population de la France sera réduite à 30 millions.

M. Fournier de Flaix a raison. Le code civil a morcelé la famille, comme le droit public a morcelé la société. La législation civile a jeté les héritages aux quatre vents du ciel, elle a enlevé au groupe familial le sentiment de la continuité, elle lui a donné la sensation d'un être éphémère qui est entraîné dans la circulation formidable des choses (2).

Et ainsi le principe de cohésion qui a disparu du monde n'a pas subsisté dans la famille. La règle de l'intérêt personnel qui s'est emparée de la vie économique l'a emporté aussi dans la vie privée. Le principe de désagrégation qui a compromis l'ordre économique a agi sur la famille, et il a agi sur la famille d'en haut comme sur celle d'en bas.

Dans les couches inférieures il nous montre, dès le début du siècle, le foyer conjugal désert, le père affalé sur le banc d'un cabaret pendant que la femme et l'enfant lui font concurrence

(1) L'*Économiste français*. 30 juillet 1892, p. 134.

(2) Le volume posthume de Taine sur les origines de la France contemporaine vient de paraître. (*Régime moderne*, tome II.) On y lit dans l'avant-propos anonyme, que Taine comptait étudier comment le code civil et tout le système individualiste français avec son esprit égalitaire et niveleur a abouti aux plus fatales des conséquences : le rétrécissement de la famille et la décroissance de la natalité.

Digitized by Google

à l'usine ; le travail de nuit les rendant étrangers les uns aux autres et empêchant tout rapprochement des époux autre qu'un accouplement furtif de bêtes fauves; l'enfance laissée à la promiscuité hideuse des taudis, des ateliers, des rues et préparant ainsi à la criminalité des recrues certaines; en un mot, chacun de son côté engagé pour son compte dans la lutte pour l'existence.

En haut, la recherche des jouissances a produit des résultats analogues :

De même que l'ouvrière est entraîné dans sa vie de misère, la bourgeoise est entraînée dans une vie de luxe et de frivolité; elle livre ses enfants à l'abandon ou les confie à des mercenaires et ne leur consacre que des moments fugitifs. Les théâtres, les cirques, les fêtes mondaines, les courses, le sport, le jeu, les toilettes, la lutte pour l'apparence, l'ostentation et la vanité ont créé dans la bourgeoisie les forçats du plaisir comme l'industrie, les machines, la concurrence ont créé les forçats du travail dans le peuple. Les conséquences sont identiques. Plus de famille, plus d'éducation ; l'enfant grandit au hasard sans idéal, sans but, mûr bientôt pour le désœuvrement et l'inconduite, il perpétue les traditions d'isolement égoïste dont il est la victime, et il nous fournit le type du bourgeois viveur, désœuvré, ignorant, dont les traits distinctifs sont la sécheresse du cœur, l'étroitesse de pensée, la brutalité vulgaire, type qu'il est déjà arrivé à chacun de nous de rencontrer et qui diffère si peu de celui du mauvais ouvrier paresseux et ivrogne.

Si je considère le domaine intellectuel, artistique ou littéraire, je retrouve la même tendance à l'émiettement : Ce domaine n'est plus l'apanage d'une élite s'imposant à la foule, il est l'apanage de tous. Chacun va de son côté ; chaeun veut avoir son école, ses disciples, sa royauté passagère. Chacun veut provoquer une sensation non encore éprouvée; chacun poursuit la nouveauté même aux dépens de la sincérité et du vrai.

L'empreinte du génie, c'est la profondeur, la clarté sereine,

Digitized by Google

la souveraine et majestueuse simplicité. L'art immortel plane dans des régions d'où comme le soleil il illumine et réchauffe tout de ses rayons. D'où vient donc qu'il y a aujourd'hui tant d'obscurité, de complication, de recherche, là où il suffit de puiser à la source limpide de la nature? D'où vient que parfois l'art semble réservé à quelques initiés? D'où vient la fièvre des esprits? D'où vient que la grande mêlée actuelle a quelque chose de si âpre, de si tourmenté, de si inquiet. Pourquoi les polémiques sont-elles plus personnelles, plus acharnées, plus étroites et exclusives!

Ici aussi, l'atomisation a fait son œuvre. Dans le fouillis des idées, des aspirations, des espérances qui se lèvent partout, l'individu isolé ne trouve nulle part d'autorité reconnue, de formule acceptée. La culture générale qui donnait aux hommes des points de contact a fait place aux spécialités qui se cantonnent dans leur solitude bornée.

L'homme gravissant péniblement la rude montée de la vie sans être soutenu par personne, se sent écrasé, perdu, ignoré et de crainte de la banale médiocrité qui étouffe et qui tue, se jette dans l'étrange et l'artificiel et va à la dérive.

L'originalité, manifestation élevée de la personnalité humaine, disparaît et il ne reste que l'excentricité qui en est l'expression factice, rappetissée, vulgaire et parfois grotesque, comme la vanité est la caricature de l'orgueil.

En résumé, ce qui nous manque ce sont les vues d'ensemble, c'est la cohésion qui caractérise les époques idéalistes et créatrices. Au lieu de la tendance à se rapprocher tous ensemble d'un idéal commun, apparaît la volonté de se séparer les uns des autres, de se distinguer les uns des autres, d'attirer l'attention sur soi au détriment des autres.

Kant a défini le droit : « L'ensemble des conditions sous les-« quelles la liberté de chacun s'accorde avec la liberté de tous. »

Pourquoi cette définition nous paraît-elle une insaisissable abstraction? Parce que, en fait, la liberté de chacun ne s'est pas accordée avec la liberté de tous. Et l'on en revient toujours à la

Digitized by Google

même conclusion : le défaut de notre société, c'est d'avoir voulu fonder le droit sur l'individu isolé; or, l'individu isolé est un support trop faible par lui-même; l'on doit chercher un supplément de force dans l'association.

1er novembre 1893.

(*A suivre.*) A. PRINS.

Digitized by Google

CONTE BLEU [1]

CHAPITRE VIII

Et le miracle se fait.

Un soir de mai que l'air est très doux, le ciel très pur, qu'au jardin s'endorment les roses et que Rose-Ay, prosternée aux pieds de la vierge blanche, mieux parée qu'une châsse, prie, prie sans fin, fatiguant ses lèvres tant jolies, ses lèvres d'amour à répéter les mêmes mots en une supplique de tout son être, une volonté de se faire entendre, de vaincre, de violenter le ciel tout-puissant :

« Un miracle... Un miracle pour Dolor! O Notre-Dame, m'entendez-vous?... »

Un coup de tonnerre formidable éclate dans la sérénité douce de la nuit, faisant trembler Montaigle jusqu'en ses assises de marbre, tandis qu'un éclair aveuglant ouvre la nue de part en part, semble incendier le ciel tout entier, baigne l'oratoire d'une surnaturelle clarté.

Surprise, apeurée, la frêle duchesse, qui a vingt ans et qui est toute seule en la nuit, ô pauvre, à l'heure où les chères créatures comme elle s'endorment après la caresse entre les bras de l'époux, tressaille de la tête jusques aux pieds, lève les bras vers la statue de la sainte qui flamboie miraculeusement sous ses diamants et ses perles, semble n'être plus elle-même que lueur et clarté. Alors elle demeure saisie, jette un cri. Sous son diadème

(1) Suite, voir livraison du 15 novembre 1893.

Digitized by Google

de rayons, la vierge un instant semble vivre, sourit à Rose-Ay de ses lèvres de marbre, semble dire « oui », promettre de merveilleuses et très douces choses.

Au même moment, on heurte à la grande porte du manoir. La petite duchesse se soulève pantelante, prête l'oreille... Qui donc frappe ainsi en la nuit?

C'est une pauvresse en mal d'enfant. Sur l'ordre de la dame, douce aux miséreux et qui sait ce que c'est que souffrir, hélas! on la recueille mi-morte de faim et de fatigue, on la revêt de linges très blancs, on la couche en un bon lit. Elle est toute jeune et de race bohême très belle, muette et sauvage ainsi qu'un pauvre animal trop longtemps traqué.

Vers le matin, elle accouche d'une fille en des douleurs sans nom. Puis, comme elle a trop souffert, trop pâti, est brisée à la fois de corps et d'âme, la blessure de maternité ne se ferme plus, laisse écouler son sang, tout son sang. A peine en a-t-elle pour une heure, le sent, le dit, pleure sur son enfant, supplie qu'on aille lui quérir la dame.

Rose-Ay s'en vient sur l'heure, tenant par la main Dolor, qui en un caprice s'est croché à ses jupes. Quand elle s'approche du lit toute belle et pitoyable comme une vierge avec ses yeux de bonté, sa bouche tant douce, la mourante se soulève, élève l'enfant en un effort, le lui tend, essaye de parler, ne peut pas, balbutie des mots qui se brouillent en un râle, tandis que ses larges yeux rivés au doux visage de la dame disent sa prière très éloquemment.

Ceux qui souffrent sont miséricordieux toujours. La duchesse prend la nouveau-née entre ses bras, dit dans un beau sourire de promesse :

« Soyez en paix... L'enfant ne pâtira pas. La voilà mienne. »

Puis elle montre la petiote à Dolor, qui lui rit, touche son poing, gros comme un bouton de rose fermée, souffle

Digitized by Google

pour les faire mousser dans ses cheveux plus fins que soie. Comme elle est très jolie, a la peau bien douce, une bouchette pareille à une fleur, il se penche, l'y baise très innocemment.

A cette caresse, Rose-Ay tressaille, se rappelle le sourire de la sainte, voit le miracle, met la petite entre les bras de Dolor, clame sa joie en un cri éperdu :

« Ah! tiens, prends, prends-la! C'est ta part de soleil, ta part de vie, ta part d'amour. »

Tout est possible maintenant. Ravie en une extase, Rose-Ay voit se dérouler son rêve. Dolor et cette petite murés en Montaigle, élevés aux bras l'un de l'autre, c'est l'Éden, le paradis renaissant.

« Dieu soit loué... Ah! »

C'est vrai... il y a la mère. Il faut qu'elle consente, lui donne l'enfant, l'absolve de l'élever ainsi en l'irréel d'un songe. Et comme il n'y a pas de temps à perdre, que la mourante râle les yeux fermés, les lèvres bleuies, insensible et froidie déjà, la petite châtelaine se penche, la soulève, lui insuffle son propre souffle, la ressuscite presque de son vouloir. Et quand l'agonisante a les yeux ouverts, semble la voir, comprendre...

« Écoutez, dit-elle, j'ai un fils. Il est infirme... et si beau! C'est le plus doux enfant qui soit. Pour que nul ne voie sa misère, j'ai résolu de me cloîtrer avec lui, de lui faire de ce domaine comme un monde perdu en l'autre, où il vive ignorant de sa disgrâce sans que jamais personne puisse l'en instruire et l'en railler. On peut beaucoup quand on aime. J'ai tout prévu, tout combiné, fait venir d'ici et de là des hommes habiles à tous métiers, d'immenses troupeaux paissent nos prés... Demain, s'il me plaît, je puis fermer les portes de Montaigle et y vivre comme devant. Une seule chose manque à mon œuvre, une chose sans laquelle elle échoue, croule misérablement. Je puis bien cacher à mon fils les choses telles

Digitized by Google

qu'elles sont, prolonger au delà des limites son enfance heureuse, lui créer un monde irréel où il vive comme en un songe... Je ne puis pas empêcher son cœur de battre, faire que la virilité ne vienne pas. Il est des choses que la chair apprend d'elle-même une fois l'heure venue. Celle-là sonnera où Dolor se trouvera seul en sa prison de délices, cherchera pour les baiser d'autres lèvres que les miennes, pour les étreindre d'autres bras que ceux qui l'ont bercé. Il me faut une femme pour Dolor. Donnez-moi votre fille... Tenez, je possède des terres et des biens, trente villages, ce château, d'autres encore. Tout lui appartiendra. J'ai là-haut des coffres qui regorgent d'or, des armoires où s'entassent cent robes toutes brodées qui luisent comme des chapes, sont ourlées de perles, ont pour les ceindre à la taille de lourdes ceintures d'orfèvrerie où s'enchâssent des gemmes grosses comme des œufs d'oiseaux. A elle l'or et aussi les robes et encore mes joyaux pareils à ceux d'une reine; des rubis qu'on croirait trempés dans le sang, des turquoises bleues comme des yeux de femme, des diamants gros comme des noix et où le soleil semble avoir fusé la lumière... C'est vrai qu'elle ignorera sa richesse, ne sera belle que pour un seul, ne pourra pas choisir sa part, mais je la lui ferai telle qu'elle ne versera pas une larme, jouira comme d'autres respirent, ignorera toujours la hantise d'un désir inexaucé. Dites, ô dites, voyez, c'est à genoux que je vous supplie, voulez-vous me donner l'enfant? »

L'agonisante a compris. Elle a la vision de toutes ces richesses, de ces joyaux, de ces splendeurs dévolues à l'enfant. Elle a eu faim. Sa fille mangera dans l'or et l'argent. Elle a pâti, souffert la misère, et le froid en son corps mi-vêtu; l'enfant se vêtira de soie et de dentelle, vivra en un palais de songe, sera servie à genoux. Ses yeux que voilent les ombres de la mort s'élargissent, s'emplissent de l'éblouissement ignoré de toutes ces choses.

Digitized by Google

Dans un effort dernier, elle prend la main de Rose-Ay, la baise de sa bouche déjà froide, fait « oui » des paupières une fois, deux fois, meurt dans un grand rire silencieux.

. . . . . .

Le lendemain, on baptise l'enfant.

De l'aube à la mi-journée, les cloches de Montaigle tonnent en une envolée. La chapelle du manoir, parée de mille cierges, tapissée de roses blanches du parvis jusqu'aux voûtes, resplendit, fleure comme un bouquet. Pendant tout le temps que dure la cérémonie, les orgues ne se taisent pas une minute, clament un alleluia triomphant.

Et les serviteurs, les pages, les gentes dames, suivantes et écuyers s'étonnent, jasent tout bas de cette pompe éployée pour une tiotte de misère. Que ferait-on de plus pour une fille de Montaigle? Même l'enfant porte la robe qui, de temps immémorial, sert pour le baptême des premières-nées de la noble maison, la longue robe de dentelles ténues ainsi que fils de vierge, où s'étalent en un travail de fée par-dessous deux aigles qui planent les ailes déployées, les écussons des Bioulx et des Formesan accolés.

C'est la duchesse qui est marraine. Pour cette heure seulement, elle a quitté le deuil, porte le manteau ducal fourré d'hermine, et sur sa jeune tête exquise, prématurément blanchie, la couronne aux neuf fleurons.

Quand le chapelain l'interroge, lui demande quel nom elle veut donner à l'enfant :

« Divine, dit-elle de sa voix musicale, Divine, car c'est Dieu qui nous l'envoie. »

. . . . . .

Quand la cérémonie est finie, que le prêtre en la sacristie dévêt sa chape d'or, que les dernières nuées d'encens et de myrrhe se perdent sous la voûte en une buée fine où se meurt l'haleine des roses et que les orgues apaisées se taisent, éteignent leur chant en un murmure, la dame de Montaigle se prosterne un moment devant l'autel où

Digitized by Google

flamblent un demi-cent de cierges gros comme le bras, prie en une ferveur d'ange. Quand elle se relève après s'être signée trois fois, son visage resplendit ainsi qu'une face d'illuminée. Elle fait un signe, lève la main.

« Ça, venez tous », dit-elle.

Elle sort, se dirige vers la salle d'honneur du château.

Bien qu'on veuille la lui prendre, elle a gardé la nouveau-née entre ses bras. Dolor marche auprès d'elle, cramponné de ses petites mains à l'hermine du manteau.

Lentement, avec une majesté infinie, bien qu'elle chancelle un peu sous le poids des deux enfants, Rose-Ay gravit les degrés de porphyre qui mènent au trône, ne s'asseoit pas en la haute chaire blasonnée auprès de laquelle celle de l'époux demeurerait vide, hélas ! mais se tient droit et debout sur la plus haute marge, mantel aux épaules, couronne en tête, frêle et superbe, toute blanche, raidie en une vaillance tellement jeune et pure, si mystiquement belle qu'elle a l'air, avec cette agnelle qui dort sur son sein et cet autre tiot blotti en ses jupes, d'une vierge miraculeuse qui aurait enfanté deux fois.

Derrière elle, le flot montant des gens de Montaigle passe les portes. Tous sentent que de graves choses vont avoir lieu, se casent en silence. Le grand connétable d'abord et aussi le grand sénéchal avec entre eux la première dame, puis le grand écuyer, les suivants du feu duc, son grand veneur et ses hérauts, les filles d'honneur de la dame, les cent vierges et les cent pages avec derrière eux, pressés en une houle, l'innombrable domestique du château, varlets et servantes, gens d'écurie et de maison.

Quand tous sont rangés, la duchesse lève sa main, la pose en une caresse sur la tête brune de Dolor.

« Voici le fils des Montaigle », dit-elle lentement.

Tous se courbent, s'humilient devant l'enfant.

« C'est notre maître.

Vous lui êtes dévoués ? »

Digitized by Google

Un cri, un élan :

« Jusqu'à mourir! »

Et la dame, étrangement :

« Bien. J'ai votre promesse. »

Alors elle se recueille, pâlit, ploie un peu ses fines épaules comme si un fardeau trop lourd les chargeait, semble se perdre en une vision qui grandit pour elle dans le vide. Des minutes et des minutes, longues, lourdes, combien poignantes elle demeure ainsi muette, ses yeux bleus élargis en une douceur et un effroi! Dolor, qui s'épeure de la voir tellement blanche, se hausse un peu, la tire par son manteau. Alors elle s'arrache à son rêve, fait effort, parle d'une voix grave et nette infiniment.

« Écoutez, dit-elle, gens de Montaigle, de Bioulx et de Formesan, la destinée du fils de vos maîtres est entre vos mains. » Alors elle parle, parle, dit des choses telles, que tous dès l'abord la croient folle, se regardent avec stupeur. Mais quand elle leur dit la naissance de Dolor, son désespoir à le voir tel, le don d'elle-même qu'elle fait à l'enfant, son serment de le rendre heureux quand même le jour où les médecins le condamnent à porter à jamais, sans rémission, sans allégeance, sa lourde croix de difformité, ils reconnaissent leur erreur, comprenne la mère, la devinent, ont l'appréhension du calvaire où elle les mène dans une folie d'amour. Quand elle met à nu son cœur saignant d'un double glaive, l'assemblée tressaille, se donne en un élan; quand elle dit son vœu à la madone, tous s'agenouillent; quand en elle vient à l'arrivée providentielle de la femme, à la naissance de Divine, au sourire de la sainte qui lui montre la voie, ils tendent les bras et vers le ciel et vers l'enfant. Et telle est la magie de l'exemple donné par cette femme noble et riche, charmante entre toutes, créée pour la joie et la caresse et qui en la chaude gloire de ses vingt ans s'immole de son vouloir, fait abstraction d'elle, s'en va se murer vive entre deux

Digitized by Google

innocents, tel est en ce moment le pouvoir surnaturel de sa beauté qui se transfigure, semble se nimber, n'avoir plus rien de la chair, qu'un même élan lui livre tous ces êtres pantelants qui l'écoutent, fait que toutes ces âmes communient en la sienne dans un même holocauste sanglant. De tous ceux qui sont là assemblés, hommes, femmes, créatures de chair qui ont leurs vies distinctes, leurs besoins et aussi leurs amours, pas un qui songe à soi, se révolte, refuse la lourde croix en un recul instinctif de l'être qui veut sa part, clame vers les joies de la terre, entend quand même vivre et jouir.

Au contraire, quand elle se tait épuisée, tous se dressent, lèvent la main pour jurer, prendre Dieu à témoin, se lier d'un immuable serment.

Et c'est elle qui les arrête, dit lentement :

« Un moment... Réfléchissez. Descendez en vous-mêmes. Vous pouvez vous reprendre encore. Songez à ce que je vous demande. Voyez si vous pourrez vider le calice jusqu'à la lie, me suivre jusqu'au bout en ma voie douloureuse. Moi, c'est très simple, je suis la mère... mais vous !... Songez qu'il vous faudra vous cloîtrer en Montaigle, oublier tout ce qui vit, respire et se meut par delà ses murs, feindre des infirmités qui ne sont point vôtres... Le pourrez-vous ?

— Par le Christ et par Dolor, notre dame, nous le jurons. »

Alors elle a un geste qui remercie. Mais ce n'est pas tout. Ce n'est rien même... Le plus dur reste à faire. Elle pâlit encore, baisse la voix comme si elle allait maintenant dire des choses mauvaises, semble s'excuser, demander grâce, pleurer sur les mots.

« Ce n'est pas tout encore. O mes amis, je n'ose pas vous dire. Ai-je bien le droit de vous demander cette chose, et Dieu, quand je l'aurai prié toutes mes nuits à deux genoux jusqu'à la dernière, m'en absoudra-t-il ?...

Digitized by Google

Pour mener à bien notre œuvre, il ne suffit pas que vous consentiez à être victimes, il vous faut encore de votre vouloir commettre un crime, le plus grand qui soit. Un enfant ne saurait pas feindre, ouvrirait les yeux à Dolor... puis il vous prendrait le cœur jusqu'aux moelles, vous ferait d'un mot oublier vos serments. Pour que vous demeuriez fidèles jusqu'à la mort à l'enfant des Montaigle, il faut que vous n'ayez point d'autre fils!... Et voilà qu'il vous faudra demeurer stériles, pécher à la fois contre vous-mêmes, contre la nature et contre Dieu. Vous pourrez bien vous aimer, vous baiser aux lèvres en une extase, non pas l'incarner, les fondre toutes en une petite chair de délices qui les éternise.... O pauvres, pauvres, voyez, c'est moi pourtant qui vous supplie, et voilà que j'ai honte et que je pleure sur vous. »

Elle balbutie les derniers mots dans un sanglot, cache son visage entre ses mains.

Alors tous se regardent, hésitent un moment, surtout ceux qui s'aiment, les promis, les accordés, ceux qui rêvent de justes noces et, par delà, d'enfants très chers et blonds dont la peau fleure sur les lèvres et qui semblent eux-mêmes de grands baisers fleuris. Les femmes blémissent, serrent les bras sur leur sein que jamais un agnelet ne mordra à bouchette pleine; les hommes ont sur leurs faces mâles la brusque passée d'une désespérance sans nom. De larges gouttes d'eau qu'ils essuient du revers de la main brouillent leurs yeux. — Pas de fils... jamais, ah! — Cependant ils acceptent l'affreuse chose, disent en baissant la tête :

« C'est bien. Nous sommes à Montaigle. Essuyez vos pleurs, dame, nous châtierons nos flancs. »

Rose-Ay pousse un cri de joie surhumaine, écarte ses mains, leur montre son doux et divin visage inondé de larmes et qui resplendit.

« O mes amis, ô mes enfants! », dit-elle.

Digitized by Google

Puis, soulevant les deux petits entre ses bras :

« Jurons, dit-elle, d'une voix qui sonne avec une puissance étrange, semble prendre la terre et les cieux à témoin. Par Divine et pour Dolor, jurons. »

Et eux, la main levée :

« Pour Dolor et par Divine, c'est juré. »

CHAPITRE IX

Le lendemain, quiconque passerait les portes du manoir croirait tomber en l'horreur d'un rêve poignant et fou.

En une nuit, comme par un coup de magie noire, tous les mâles de Montaigle se sont transformés en autant de misé-reux, bossus, boitant bas, mimant une fois, cent fois, jusqu'à l'obsession, jusqu'à l'épouvante, les multiples infirmités de Dolor. Tous marchent à son pas, ont comme lui les épaules déjetées, sont vêtus ainsi que l'enfant de longues simarres blanches qui flottent et leur donnent l'aspect d'une longue théorie de fantômes : Bossu le grand sénéchal, bossu le grand écuyer, bossu le connétable et aussi le chapelain, bossus les cent pages et aussi les varlets, bossus tous, tous! Les femmes seules sont demeurées telles, très droites, très belles, semblent entre tous ces gnômes comme autant de créatures d'élection, font penser à de grandes fleurs épanouies par miracle en un sol aride et désolé.

Tous ces fantoches s'occupent à d'étranges choses, processionnent par les cours, traversent les grandes salles, montent à la file les escaliers de marbre à balustres d'or, semblent vouloir piller Montaigle, donnent l'illusion d'une nuée de grosses fourmis mauvaises butées au même travail de mort.

Dans la cour d'honneur du château, large à faire volter trois escadrons entiers, c'est un va-et-vient incessant, une montée de trésors, un pêle-mêle de chefs-d'œuvre sans

Digitized by Google

prix que les vandales brûlent, détruisent, mettent en pièces en une apparente folie. Par deux, quatre et six, ils traînent de merveilleuses statues, brisent à coups de maillet celle-ci qui est de marbre de Paros, fondent celle-là qui est d'or, amoncellent en un immense brasier tant de tableaux que la toile en suffirait à tapisser le manoir de haut en bas. De l'aube à la douzième heure sonnée, la flamme monte, monte, s'élance, tourne en de rouges spirales, donne l'illusion affolante avec tous ces gnomes macabres qui l'attisent de quelque autodafé monstrueux. Quand le brasier est près d'éteindre, qu'il languit, ils y jettent coup sur coup des estampes, des gravures, des manuscrits dont le moindre vaut son pesant d'or, et de la douzième heure à la nuit, la grande flamme repue monte plus folle et plus haute, semble menacer le palais blanc.

Pendant que ceux-là besognent, d'autres charrient à grands efforts, mettent en pièces toutes les glaces du château, depuis la psyché de la dame jusqu'au miroir de trois sous de la dernière margoton. Han!... et ils brisent cette glace où sont peints des amours par nichées, puis celle-ci qui est haute de seize coudées, cette autre encore dont le cadre est de corail rose et blanc, et aussi cette toute petite enchâssée en une lourde feuille d'or.

Rose-Ay a pensé à tout. Il ne ne faut pas que Dolor puisse voir l'homme qu'il est, ni se rende compte de ce que furent avant lui tous ceux de sa race.

Elle-même préside à l'autodafé, regarde tranquillement de ses yeux bleus casser, brûler toutes ces adorables choses qui firent sa joie, font de son cœur un peu, transformaient le manoir en un colossal écrin, n'a de regrets pour aucune, ne faiblit qu'une fois, c'est quand on jette au feu toute la dynastie des Montaigle : Hugues qui la fonda, Edme le saint, Sixte le glorieux, puis encore Geoffroi qui guerroya contre les infidèles, en défit plus de cent de sa seule main, qu'il avait petite et jolie ainsi qu'une

Digitized by Google

main de femme, Gilles qui savait toutes choses, Tancrède dont la vue seule donnait le mal d'aimer, puis d'autres, d'autres encore, trois fois comtes, ducs et barons, tous les très forts, les très beaux, les très braves, jusqu'à ce qu'on en vînt au dernier, à Humbert, le plus fort, le plus brave, le plus beau de tous.

Alors la pauvre petite duchesse pâlit atrocement, chancelle, étreint des deux mains pour le faire taire quand même son pauvre jeune cœur déchiré. Pendant de longues minutes, elle contemple l'image, la boit des yeux, l'absorbe, la prend toute, en grave en elle-même si fortement les traits adorés qu'ils y puissent vivre jusqu'au jour dernier.

C'est une merveilleuse toile où le feu duc semble renaître, se dresser vivant. Comme c'est à l'aube des noces qu'on l'a peinte, il a l'air très superbe et très doux avec ses yeux qui flambent, donnent la sensation physique d'une caresse appuyée, ses lèvres rouges et savantes, irrassasiées, un peu ouvertes comme pour baiser, de clamer sa joie amoureuse, de célébrer sa blonde en caressantes paternotes, et puis aussi de la vouloir encore et toujours...

Rose-Ay est blanche comme une morte. De grosses larmes qu'elle refoule s'obstinent, coulent quand même sur son doux visage amaigri. Elle ferme les yeux, lève la main.

« Allez, dit-elle, c'est pour Dolor! — et touchant son sein, — aussi bien il est là. »

. . . . . .

Quand il ne reste en la royale demeure ni un livre, ni une statue, ni un miroir même grand comme la main, une chose encore est à faire : sceller le couvercle de la bière de tous ces vivants.

Cahin-caha, en falotte et blanche procession, tous ces grotesques se dirigent vers les portes du parc, qui vers

Digitized by Google

celles du nord, qui vers celles du levant, marchant trois heures avant d'y atteindre. Quand ils y sont, ils scellent les grilles fleuronnées sur leurs gonds, entassent entre leurs barreaux d'énormes moellons, édifient une muraille toujours plus épaisse, toujours plus haute entre les choses du manoir et ce qui vit par delà.

Quand ils ont fait, ils retournent vers la jeune châtelaine, se prosternent, disent très simplement :

« Dame, il a été fait selon vos ordres... Montaigle est à Montaigle. Hormis ce qui vit entre ses murs, plus rien ne nous est des choses d'ici-bas. »

CHAPITRE X

Dès lors, en Montaigle séparé du monde recommence la vie primordiale de l'Éden. D'un bout de l'an à l'autre bout, c'est dans ce château du bois dormant, en un cadre de féerie immuablement pareil, la recommencée des mêmes choses, l'évolution des mêmes êtres en des actes déjà maintes fois accomplis.

Les hommes s'habituent à simuler leur fardeau de misère tellement qu'ils en arrivent à ne plus le sentir, auraient maintenant peine à se redresser, à marcher droit. C'est une terrible force que l'accoutumance! Les femmes aussi prennent leur parti de les voir tels, s'illusionnent, finissent par croire que le propre de l'homme est d'être ainsi, sont saisies quand dans le corps-à-corps des nuitées ils redeviennent, ainsi qu'en un miracle qu'accomplirait la caresse, droits, souples et forts entre leurs bras.

Les jours passent très longs et très doux, tellement semblables en la coulée insensible de leurs heures que Rose-Ay et aussi l'énorme personnel du manoir n'ont plus la sensation de les vivre, s'assoupissent en une hypnose de rêve. C'est mai... puis c'est novembre... c'est mai encore. Les roses des parterres éclosent par milliers,

Digitized by Google

défleurissent, dorment un temps, s'épanouissent de nouveau en une gloire. Les oiseaux bâtissent leur nid, y mènent à bien leur couvée, l'abandonnent sitôt qu'elle prend son essor, y reviennent au printemps chanter de nouvelles amours. Qu'importe... En Montaigle tout va comme devant. Ce sont seulement ceux dont le sort n'est point fixé qui pressent l'envolée des heures. Hier et demain n'existent pas pour ceux-ci, dont les jours doivent être pareils jusqu'au dernier.

Une seule chose marque à tous ces êtres la notion du temps : la poussée de Dolor et de Divine, qui grandissent aux bras l'un de l'autre, sont comme l'âme de Montaigle, prennent le cœur de toutes les mères que fussent devenues ces femmes, vivent en une telle atmosphère d'amour que leurs petits êtres s'en imprègnent, ne sont eux-mêmes que tendresse et bonté. Tout leur rit... ils rient à tous, croissent très purs, bons ineffablement.

Tout d'abord, ils sont hauts juste comme le buis des allées où ils trottent en chancelant. C'est peu de dire qu'ils s'aiment; ils vivent l'un en l'autre uniquement, jouent les mêmes jeux, dorment le même sommeil, se sont, Dolor à Divine, Divine à Dolor, comme une ombre vivante. Quand la petite commence à parler, le premier mot qu'on lui apprend est : Dolor, puis tout de suite après : Je t'aime, et la tiotte de sa bouchette rose les rapproche, les accole en un aveu inconscient.

« Je t'aime... Dolor, je t'aime. »

Dame Rose-Ay, ô très douce, l'entendez-vous?

Un printemps... deux. Les voilà de la taille des grands lis. Ils vont alors se donnant la main, assagis, ouvrant leurs yeux à toutes choses. La dissemblance qui est entre eux les trouble et les étonne. Une fois que Divine prend sa course après un papillon à peine plus léger qu'elle, Dolor tombe en voulant la suivre, se blesse légèrement. Alors ils pleurent tous les deux, souffrent de quelque

Digitized by Google

chose qu'ils ne savent pas et qu'ils sentent, vont trouver la dame.

« Nous avons peine... Dites-nous, mère, pourquoi ne sommes-nous pas pareils? »

Toute belle, très douce, avec sa voix de musique et de caresse, Rose-Ay les console.

« De quoi vous tourmentez-vous? C'est ainsi que Dieu a fait les choses. Vois tous les hommes de Montaigle, mon petit Dolor, tous sont comme toi, moins beaux seulement. Et leurs femmes les aiment... Si elles sont plus agiles, très souples, droites comme de jolies fleurs, est-ce pas pour eux? Qui jouit, ou de la rose qui est très belle ou de celui qui la possède, la voit? Puis endéans les corps et par-dessus eux, il y a les âmes. Ce sont celles des hommes qui sont les maîtresses, plus nobles, plus hautes, plus promptes que les nôtres. Si Divine se meut plus vite que toi, ô mon Dolor, est-ce pas toi qui la devance sitôt qu'il s'agit d'une chose qui est de l'esprit, non de la chair, ne tombe pas sous les sens, qu'on ne puisse voir ni toucher? C'est Dieu qui a voulu que les êtres fussent ainsi... Tout est bien. N'y pensez plus. »

Et pour occuper les deux enfants, les enlever à eux-mêmes, Rose-Ay se fait leur maîtresse, leur dit le nom des étoiles et des plantes, leur ouvre grand le livre de nature où ils épèlent émerveillés. Quand ils savent toutes ces choses, elle leur apprend la double musique des sons et des mots et, pour la première fois depuis son veuvage, s'asseyant devant le clavier des hautes orgues, elle joue aux deux petits extasiés un chant d'autre monde qui les jette pantelants aux bras l'un de l'autre.

« A votre tour, essayez. »

Huchés sur des tabourets jumeaux, Dolor et Divine tâtonnent, cherchent la phrase, la trouvent, et ravis se baisent en un émoi. Alors c'est une fougue, une folie, c'est à peine s'ils parlent encore, font pleurer et chanter les

Digitized by Google

notes sous leurs doigts, sont si merveilleusement doués, deviennent tellement habiles que tout instrument est maintenant leur esclave, parle ainsi qu'ils le veulent, dit leur pensée docilement, divinement.

Un an encore... puis un autre. Ils atteignent l'énorme calice des tournesols et des passe-roses, les dépassent, continuent de croître. Presque un homme et une femme maintenant. Comme ils sont absolument purs, ne savent rien, ils ont gardé leurs câlines façons d'enfants, se baisent un peu partout, au hasard des lèvres. Une fois leurs bouches se frôlent et s'unissent. Quelque chose les secoue, ils rougissent jusqu'au front, tremblent d'un émoi délicieux.

C'est alors qu'ils se regardent, se voient pour la première fois ainsi qu'Adam et Ève après qu'ils eurent goûté le fruit.

La fillette dépasse son ami de toute la tête, qu'elle a hautaine et belle admirablement. Elle tient de sa mère la tzigane, la peau dorée un peu, les larges yeux de velours où de la flamme semble dormir, les cheveux d'un brun fauve crespelés, ondés, lourds et superbes qui, relevés, la coiffent comme une tiare d'or bruni, ou si elle les dénoue flambent, incendient, lui coulent magnifiquement le long des reins. Telle est la perfection de son corps impeccable et charmant, que ses vêtements semblent toujours lui coller à la peau en une cuirasse, la mouler nue en sa juvénile splendeur. Pour l'heure, elle est vêtue d'une robe de lin éclatante que ceint sous la poitrine une ceinture de pierreries, a l'air d'une jeune reine et aussi d'un grand lis superbement fleuri.

Dolor la contemple en une extase. En sa blanche et large tunique, il évoque, lui, la pensée d'une de ces créatures composites de la fable, dieu et monstre par moitié. Tandis que le corps difforme et déjeté est d'un misérable infirme, la tête sereine, expressive, d'une pureté inouïe,

Digitized by Google

atteint le summum de la perfection humaine. C'est le fier visage d'Humbert de Montaigle, adouci, idéalisé, cent fois plus parfait, avec une bouche d'une infinie bonté, des yeux si beaux qu'oncques femme sur la terre ne vit les pareils, sinon en songe, des yeux qui parlent, prient, sont tendres tellement que leur seul toucher met sur la chair la sensation défaillante du baiser.

Tous deux se sourient, se prennent les mains, disent d'une voix qui traîne, s'alourdit de caresse :

« Comme tu es belle!

— Comme tu es beau! »

L'entendez-vous, Dame? Votre rêve s'est fait chair, vous avez vaincu. Dolor, objet d'horreur et de pitié en tout autre cadre, est, en cet irréel que vous avez créé de votre vouloir, non seulement aimé, mais admiré par une créature belle elle-même ainsi que les amours. Elle voit son visage seulement. Les tares de son corps qu'elle retrouve en tous les hommes ne la frappent point, sont pour elle lettre morte. Et tel que bossu et boiteux, il est pour elle la créature d'élection, l'homme type, le premier, le seul, l'être cher qu'on voit en songe et auquel, après le réveil, on rêve encore délicieusement.

CHAPITRE XI

En face du lac bleu, sous un tamaris géant, Dolor et Divine sont couchés. A leurs pieds, gîtés en un bouquet d'iris blonds, l'escadre des cygnes attend leur bon plaisir, les ailes ployées. Dans le ciel pur, des nuages roses fuient et se poursuivent très légers, se fondent tout là-bas en d'exquises formes de rêve. C'est l'heure très chaude du jour, et les fleurs sur leurs tiges ont un air de dormir, de se pâmer sous la caresse du soleil qui les baise à plein cœur.

Un rayon de lumière, passant en flèches d'or entre les

Digitized by Google

ramilles, baigne de clarté tout le corps de Divine, endormie en une pose d'adorable abandon. Elle est tellement jolie en sa robe couleur du temps que Dolor, oppressé, la contemple avec une volupté aiguë où il entre de la peur et de la souffrance un peu.

« Comme tu es belle! » dit-il à mi-voix pieusement.

Si bas qu'il ait parlé, la jeune fille s'éveille, lui sourit, étire un peu son corps souple, lui pose en une caresse sa tête exquise sur l'épaule, et tandis qu'il baise ses yeux clos, dit très vite, avec un air de se rendormir, de partir à nouveau pour le pays des songes, une câlinerie d'enfant qui veut qu'on la berce.

« Dis-moi une histoire... Veux-tu? »

C'est leur plaisir favori de se conter ainsi l'un à l'autre des histoires longues, très douces et très tendres qu'ils créent de toutes pièces, prennent dans le bleu des choses, disent en des mots hardis et chastes, ainsi qu'ils sont eux-mêmes et dont ils sont les héros immanquablement. Et leur façon de conter a ceci de bien distinct que, tandis que les histoires de Divine ne sont qu'une chanson parlée, un éclat de rire noté tout au long en des images gracieuses comme elle, celles de Dolor, rêveuses, tendres ineffablement, s'imprègnent d'un peu de tristesse vague, d'une crainte intuitive qui fait pleurer les mots, donne à tout ce qu'il dit le mélancolique reflet de la tare ignorée qu'il porte en lui.

« Il y avait une fois, loin, loin, dans un paradis de fleurs et de lumière, un Lui et une Elle qui s'aimaient.

« Depuis quand?... depuis toujours. La première chose qu'ils avaient vue, alors que leurs yeux s'étaient ouverts, c'étaient leurs visages souriants; la première chose qu'ils avaient sentie, c'était le toucher de leurs lèvres.... et même s'ils avaient vu le reste, le ciel, l'onde bleue, les fleurs et aussi les oiseaux, s'ils avaient joui d'autre chose, c'était bien par surcroît. Tout autour d'eux eût pu

Digitized by Google

sombrer, disparaître, s'anéantir en un chaos d'horreur et de feu.... s'ils y fussent demeurés ensemble, à peine l'eussent-ils senti. Au moins est-ce ainsi qu'il l'aimait, lui. Et bien qu'il vécût en plein ciel, il n'était pas tout à fait heureux. Il avait peur.... de quoi?... Sait-on! Il la trouvait trop belle.... Par sa bouche qui était une fleur, sa main plus douce que soie, ses yeux qui semblaient deux pierreries vivantes, son amie l'effrayait, lui semblait d'autre essence que celle dont lui-même était bâti. Sa voix n'était d'aucune femme, quand elle marchait elle ne touchait terre qu'un peu, et il fallait qu'il cherchât bien pour trouver et baiser dans la mousse la trace de ses pas. Et il se mourait de crainte et aussi d'extase quand il la touchait, l'eût voulue moins parfaite, tremblait qu'on ne la lui ravît.

« Ainsi fut-il. Un matin, il ne trouva plus l'aimée. Où était-elle? Partie, fondue, rentrée dans l'essence du ciel dont elle était. Des jours et des jours, avec des plaintes et des larmes, ô combien! des nuits, puis des nuits encore il la chercha. Puis quand il fut bien certain qu'il ne l'aurait plus, qu'on la lui avait prise, quelque chose en lui se brisa, tout lui devint insupportable, et n'ayant pas plus de raison de vivre qu'une fleur dont on aurait déchiré la moitié du calice, qu'un oiseau qu'on aurait méchamment privé de ses ailes, il chercha l'oubli par delà les choses et, après avoir dit le nom de l'aimée, se coucha dans l'eau bleue qui le prit en pitié et passa dessus lui...

« Il dit et demeure sombre. Divine alors se soulève, lui noue ses bras au col, lui met sous les yeux la magie de son rire épanoui.

— Voilà-t-il pas une histoire!... Fi donc, doux ami! En quelle noirceur l'as-tu cherchée? Penses-tu pas que je vais m'envoler comme une oiselle ou bien me fondre comme un des nuages roses qui jouent dans la lumière tout là-bas?... Comme c'est probable aussi tout ça! Dolor

Digitized by Google

sans Divine, Divine sans Dolor... Mais nous perdrions bien plutôt notre ombre, le ruisseau qui se jette dans le lac en chantant plus aisément remonterait vers sa source. Est-il de mode que les roses quittent leurs tiges pour s'en aller fleurir plus loin? As-tu vu quelqu'un en Montaigle désunir nos ramiers, déparier nos beaux cygnes, séparer la chevrette du brocart qui l'attend et brame amoureusement au fond des bois? Si quelque palefrenier mal avisé séparait à l'attelée nos deux juments blanches nées de même mère et tellement pareilles que nul, hormis nous, ne les distingue, crois-tu qu'elles marcheraient?... Et ne sommes-nous pas mieux unis qu'eux tous? Alors? Baise un peu mes lèvres pour voir. Sont-elles d'ombre, dis, les sens-tu pas qui palpitent et te rendent ta caresse? Tu as peur qu'on me prenne... ferme les bras. Je suis tienne, j'y veux vivre et aussi mourir. Tiens, je vais l'achever, moi, ton histoire.

« Lui avait rêvé. Quand il ouvrit les yeux, il trouva son amie qui dormait sur son cœur, et l'ayant éveillée d'un baiser, ils furent ensemble trouver leur mère et lui dirent : Nous nous aimons... Nous ne voulons plus nous séparer, même pour dormir. Unissez-nous pour que nous ne fassions qu'un de nuit comme de jour et que nous ayons des petits qui nous ressemblent, ainsi qu'en ont les palombes et les ramiers. »

(*A suivre.*) MARCELLE JAIME.

(*Tous droits réservés.*)

Digitized by Google

L'ART GREC

d'après les découvertes et l'archéologie modernes

LA SCULPTURE.

La couleur a pris tellement la part du lion dans la peinture, depuis Titien, Rubens et Rembrandt jusqu'à nos coloristes modernes, que les tableaux antiques, dont il nous reste si peu de choses, sont rejetés à l'arrière-plan. A en juger par les fresques décoratives, à en augurer d'après l'influence d'un ciel où la ligne, qui s'y dessine si nettement, s'impose à l'œil, les peintres les plus illustres de la Grèce n'ont pas dû aller au delà de l'harmonie, plus sculpturale que pittoresque, de Raphaël qui s'en inspira. Il est telles peintures murales qui semblent avoir été connues de l'auteur de la *Galatée*. Pour la sculpture, au contraire, nous possédons des musées entiers. Là, on peut trouver une idée juste de l'art grec et, la part faite à la polychromie, c'est là qu'il faut l'y chercher en toute liberté d'étude. Car dans la sculpture, la forme domine, embrassant la conception et l'exécution, le dessin et le modelé, la nature consultée et rendue, toute la vérité, la beauté, la plasticité, la vibration de vie qui font les chefs-d'œuvre. La comparaison nous en fera saisir les principaux traits. J'y entre aussitôt par des faits exacts.

I. — *Le Spinario et l'Athlète tireur d'épine.*

Lorsque, dans les premières années de notre siècle, Visconti étudia le *Spinario*, comme on appelle à Rome un bronze

Digitized by Google

trouvé au XVe siècle, représentant un jeune homme nu, occupé à se tirer une épine du pied, le savant, allant droit aux mœurs de la Grèce, y vit un athlète vainqueur à la course. Blessé, en courant, d'une épine, il ne s'était pas arrêté pour si peu, n'avait tenu compte de la douleur et avait emporté le prix du stade, dans une de ces fêtes où les Hellènes, se faisant un idéal de leurs dieux, s'exerçaient à s'en approcher, comme disait Pindare :

Par la force du corps et la grandeur de l'âme.

Le vainqueur ayant droit à une récompense honorifique, qui allait d'une palme à une statue et qu'il vouait d'ordinaire à son dieu préféré, on conçoit que les sculpteurs devaient être à l'affût de tout ce qui pouvait varier un sujet banal. Si donc, on se représente un éphèbe arrivé au but qui, ne pouvant crier à tout un peuple de spectateurs qu'il a triomphé malgré des souffrances qu'aggravait chaque emjambée, eut l'idée de mettre ce petit drame en scène et se prit à tirer l'épine de son pied, au milieu des applaudissements publics, on sent bien que l'artiste n'aura pas négligé l'occasion d'un thème inattendu, d'une pose originale, d'une œuvre nouvelle.

Rien n'était plus conforme aux usages de la Grèce ; mais au point de vue de l'art, le bronze ne supportait pas l'examen et l'on eut beau jeu contre le savant. Un athlète, ce frêle adolescent (1)! Mais voyez donc, sur ce joli rocher de commande, ce grand garçon efflanqué et mou. Ne lui cherchez pas de muscles, ils sont absents. Et la grosseur du crâne, les cheveux collant sur le front en longues bandes, les mains aux doigts effilés, sans force, les jambes maigres de dessin, indolentes de mouvement : ce n'est pas là un de ces gars vigoureux que formaient les exercices gymnastiques. C'est plutôt un efféminé. Il eût fléchi sous l'aiguillon; il ne pourra l'arracher sans grimace. Ce n'est pas même le berger de Théocrite qui se fait tirer l'épine en geignant. Est-ce même un Grec? On croirait plutôt à un modèle italiote,

(1) RAYET. *Monuments de l'art antique*, 2 vol. in-fol., 1880, n° 35, t. I, livraison 4, pl. 8.

Digitized by Google

d'atelier romain. Le sujet fait penser à Myron, mais l'exécution rejette l'œuvre en pleine mièvrerie. La placer au temps de César, quand la sculpture, revenue aux anciens maîtres, eut un regain de vie, il n'y fallait pas penser, car cette école, qui a imité avec succès, n'a rien inventé. Donc, on alla jusqu'à railler Visconti, et rien n'était plus utile de replacer ce prétendu antique à son rang obscur, ni plus juste d'en rabattre de ces admirations trop empressées.

Le savant cependant n'avait pas tort, si les artistes avaient raison. En 1871, une statue en marbre fut retrouvée, de même sujet, de pose identique (1), mais quelle différence! Cette fois c'était bien un éphèbe des jeux olympiques. Celui-là a su courir, il n'hésite pas, n'a pas besoin d'aide, ne bronchera point. Le corps est juvénile, mais noueux, solide, ramassé sur lui-même, tout à son action, ferme à la besogne. A voir le marbre assez sommairement traité, on pourrait se demander s'il n'était pas moins favorable à ce sujet que le bronze. C'est une copie sans doute, ou plutôt un duplique; mais l'art en est libre, vigoureux, enlevé. L'explication de Visconti ne pouvait faire doute : le fait avait dû se répéter et l'œuvre vivait.

Peu de temps après, pendant qu'on y était, un petit bronze pareil était trouvé à Sparte. Acheté à vil prix par un paysan, il passa, de mains en mains, jusqu'à Paris où, marchandé par le musée du Louvre, dans un moment de ruine, il fut cher payé par un des Rotschildt — on dit 70,000 francs (2). — Je ne suis pas en mesure de me prononcer entre le marbre et le bronze. Mais comme l'athlète est à l'aise ici! Il se cambre énergiquement; il n'a pas un membre, un muscle, un nerf qui ne soit à son affaire. D'une main, il a saisi à la cheville la jambe blessée, et le pied, dans cet étau, se crispe, mais ne bougera plus; tandis que l'autre pied, s'appuyant sur le talon, les orteils dressés et ouverts, se met de la partie, que le dos se voûte et la poitrine s'arque, et que, résolument, l'autre main fouille l'aiguillon de deux doigts tordus en tenailles. Tout l'être est

(1) BAYET, *Ibid.*, n° 36, t. I, liv. 4, pl. 9.

(2) Bayet en donne une gravure sur bois, n° 35, t. I, liv. 4, p. 9. La *Gazette archéologique* l'a reproduit sous trois faces en phototypie. 1881.

Digitized by Google

à la décision et à la force. La tête est d'un gymnaste, les courts cheveux vibrent, c'est le lion blessé par un moucheron, mais qui sait comment en finir. Est-ce l'œuvre primitive? Sa dimension en fait douter. L'original était-il de Myron, l'auteur du *Discobole*, ou de Polyclète, l'auteur du *Diadumène?* On n'ose trancher. Mais, marbre ou bronze, l'éphèbe, tireur d'épine, a supplanté le joli garçon de *Spinario*, qui ne méritait guère qu'un nom italien, et cette comparaison est une première étude, bien facile, pour la direction du goût.

Ce qui est décisif ici, faut-il le dire? c'est la vérité nettement saisie, vivement rendue, avec la sincérité de l'impression et la science du corps humain. Il y a de ces choses auxquelles il suffit de paraître pour qu'on puisse dire ce que disait Cicéron d'une œuvre de Phidias : « Du coup, on voit et on admire », *Simul spectatum et probatum est.*

La comparaison ne pourra pas toujours sauter ainsi aux yeux. Mais, chaque fois, nous nous exercerons un peu plus la vue à distinguer l'art véritable.

II. — *Les Caryatides.*

Comme contraste à ce corps nu de jeune athlète, à cette pose tourmentée de blessé, voici de belles filles vêtues, au repos, portant sans effort un monument. En Égypte, en Inde, en Chine, des éléphants, des lions, des sphinx ont servi de supports, presque d'assises à des temples, de bases même à de hauts chapiteaux. La Grèce a des idées plus simples : Ionien ou dorique, le chapiteau y est orné à peine et le style corinthien ne va pas au delà de la feuille d'acanthe, tandis que quelquefois des Atlantes soutiennent une corniche ou un fronton. Un petit édifice fait exception, c'est un chef-d'œuvre de délicatesse. Il s'agissait d'ajouter au temple d'Erechtée, sur l'acropole d'Athènes, une annexe, tribune loge ou portique, — le compte des travaux dit : un avancement. La destination n'en est pas définitivement établie. Ce qui paraît le plus probable, c'est que l'avancement servait aux vierges des meilleures familles qui, chaque année, s'enfermaient dans le temple pour

Digitized by Google

avoir l'honneur d'y broder à la déesse, un nouveau péplos qu'on lui portait dans une procession, si merveilleusement sculptée sur la frise du Parthénon. De cette loge extérieure, ces sortes de vestales assistaient à la pompe du péplos sacré, sans craindre la foule, sans rompre leur vœu. Pour qu'on y eût vue sur toute l'acropole, la tribune s'avançait de quatre mètres, avec une largeur de sept, et le toit en était porté par six vierges de marbre. Pourquoi appelait-on ces statues du nom qui est resté aux supports pareils des deux sexes : les caryatides? On suppose que ce fut en souvenir des vierges de Lacédémone qui, une fois l'an, pour fêter la chaste Artémis (Diane), se rendaient en procession à Carya, en portant sur la tête des corbeilles de fleurs. Le compte de l'architecte appelle celles de l'Erechtéion simplement des jeunes filles, et l'artiste a voulu que le fardeau qu'elles portaient ne parût pas plus lourd. Aussi, pas de fronton ni de frise; une simple corniche, avec architrave, finement détaillée et délicatement polychromée, soutient les dalles de marbre du toit presque plat, porté par six statues, quatre sur le devant, une de chaque côté, derrière, et toutes regardant la place publique. Elles sont appuyées sur une jambe, l'autre se pliant au genou, prête à la marche (1).

Or, il y a au musée du Vatican une caryatide pareille, qui a servi on ne sait où. Elle suffit à la comparaison. Mettez en regard celles du temple d'Erechtée, c'est la simplicité à côté du théâtral. La pose des jambes est la même; mais la rigidité de la jambe d'appui cachée sous les plis sans mouvement de la tunique, la grosseur de l'autre jambe, trop visible et trop écartée, quelle différence déjà avec les six chefs-d'œuvre d'Athènes : Voyez surtout la largeur de la statue de Rome, qu'exagèrent la draperie, les mains et l'aplomb voulu de tout le buste, comme elle fait mieux sentir l'aisance de taille, la souplesse de torse, le moelleux de la poitrine des autres! La tête surtout est décisive. Dans les sept statues, des tresses de

(1) Il y en a des photographies de diverses dimensions. Il y a une gravure de l'ensemble dans DURUY, II, 339, une caryatide de la tribune, II, 338 et celle du Vatican, I, 347. Voir surtout RAYET, nos 40 et 41, t. I, liv. 6, pl. 4 et 5.

Digitized by Google

cheveux en descendent; mais à Rome, elles se détachent du cou qui en paraît maigre pour suffire à la charge; puis les tresses passent entre le bras et le corps qui s'en élargit, s'en alourdit d'autant. A Athènes, elles font corps avec le cou qu'elles renforcent en éloignant l'idée d'un fléchissement ou d'une fatigue; puis, rejetées derrière le dos, elles laissent à la taille son aisance.

La caryatide du Vatican fait plutôt l'effet d'une colonne taillée en statue. Celles d'Athènes sont de robustes jeunes filles, sans gêne sous le fardeau, fermes d'attitude, naturelles dans le marbre, et lorsque, dans ces fêtes, des guirlandes dissimulaient mieux encore la corniche, on pouvait avoir l'illusion qu'elles allaient se mêler au cortège des Panathénées, en portant leur dôme de fleurs.

Si la première statue seule nous était parvenue, peut-être devrait-on y voir le modèle du genre, car l'œuvre est belle; on ne devinerait pas, sans voir les chefs-d'œuvre de l'Erechtéion, tout ce qu'on peut mettre de sens du vrai, de tact inspiré, pour s'élever d'une œuvre de bonne facture à un chef-d'œuvre de goût. La tribune existe et l'on comprend : *Simul spectatum et probatum.* Je laisserai désormais le lecteur répéter lui-même le mot de Cicéron.

III. — *Les Éphèbes : le Doryphore, le Diadumène, le Discobole.*

Revenons aux jeunes gens, nés libres, faits aux bonnes mœurs, qui s'exerçaient à la défense de la patrie dans l'institution des éphèbes, puis dans les jeux olympiques dont les vainqueurs étaient chantés par les poètes et représentés par les statuaires. Je rencontre d'abord deux athlètes du même maître. S'ils ne sont pas les originaux de Polyclète, ils en approchent. L'un, le porte-lance — on dit Doryphore — trouvé à Herculanum, déposé au musée de Naples, est le plus jeune (1); mais le corps a déjà l'harmonie de ses formes. C'est au point que la statue a passé pour une synthèse des lignes les plus belles du corps humain, éparses dans les individus, réu-

(1) RAYET, n° 29, t. I, liv. 3, pl. 1. — DURUY, II, 415.

Digitized by Google

nies ici en un type, qu'on appelait Canon. Mais l'artiste n'a rien à voir avec ces théories faites après coup. Regardons son Porte-lance. Il se tient ferme et fier et porte son arme avec orgueil, on dirait qu'il s'attend à la victoire. La tête est aussi éloignée du banal que de l'idéal : le convenu ne siérait pas ici. C'est un type de corps humain peut-être; mais avant tout, c'est un être vivant, harmonieux; complet, si l'on veut; mais surtout individuel. Ce n'est pas l'homme, c'est un homme. Tous les canons d'école n'y peuvent rien : il n'y a d'art qu'à ce prix.

L'autre est plus mûr et il est vainqueur. Il s'attache au front le bandeau de la victoire (1). Le moment devait être bien choisi par le statuaire, car Phidias, Polyclète et Praxitèle, dit-on, ont fait chacun leur Diadumène.

Ces deux athèles sont deux Hellènes tels que les formait l'éducation virile de la Grèce; mais celui-ci est à la fois plus mâle et plus calme. Il en reste plusieurs répliques qui prêtent à la comparaison; l'une est le bronze de la collection Janzé (2), puis, vient le marbre sans bras qui porte le nom de la galerie Farnèse d'où il a passé au musée britannique, où l'aisance est moins naturelle, la pose plus convenue; une troisième est la statue de Vaison (3), qui est aussi à Londres. Celle-ci, mieux sentie de mouvement, plus harmonieuse de rendu. Elle est de Polyclète, au moins dans une reproduction excellente.

L'athlète Apoxyomenos, qui se râcle l'huile et la poussière après la lutte avec un instrument *ad hoc*, est en d'aussi bonnes conditions. Ce marbre du Vatican n'a pas besoin de point de comparaison pour rappeler un bronze de Lysippe (4).

Le Discobole a été souvent traité. Pline en cite trois, de Myron, de Naukydès et de Tauriskos. La statue du Vatican rappelle Naukydès, à ce qu'on suppose (5), et celle de Londres

(1) RAYET, statuette en bronze de Paris, collection de médailles, nº 31, I, liv. 4, pl. 2 et COLLIGNON, *Arch.*, p. 185.

(2) Photographie d'après le British Museum, etc.

(3) RAYET, nº 30, t. I, liv. 4, pl. 1. — Voir DURUY, III, 544.

(4) RAYET, nº 54, t. II, liv. 4, pl. 3. — DURUY, III, 79.

(5) Photographie de Rome. — DURUY, I, 795, et COLLIGNON, *Archéol.*, p. 145.

Digitized by Google

serait une imitation de l'émule de Phidias (1). Mais ces deux marbres ont été retrouvés en morceaux et la restauration en est douteuse; la tête de l'un est entièrement moderne et on va jusqu'à prétendre qu'elle a été replacée de travers. Une statue non retouchée leur est préférée aujourd'hui, c'est celle qui porte le nom du palais Massimo et qui appartient au prince Lancelotti (2). Ce marbre doit se rapprocher de l'œuvre de Myron qui, au dire de Pline, mettait l'âme des hommes et des animaux dans le bronze. Le naturel y semble décisif. La physionomie tourmentée de la tête, le fléchissement des genoux sous l'effort, la tension des bras pour prendre l'élan, rien ne se voit ici qui n'annonce, sans recherche de beauté, le déploiement de force et d'adresse qu'il faut pour lancer le lourd palet. Les règles d'école disparaissent encore devant la réalité profonde de l'œuvre : Phidias ou Myron, Polyclète ou Scopas, tout l'art en dépend. Cette statue est maintenant gravée partout ; j'avais pu d'abord en avoir une photographie, d'après l'original.

IV. — *Déméter et Cora.*

Le mythe de Déméter et Cora est un de ceux où, de très bonne heure, la Grèce exerça son génie littéraire et artistique, pour faire, de la légende mystique ou de l'archaïsme primitif, œuvres humaines. L'enlèvement de Cora, fille de la terre, par le dieu des ténèbres souterraines, et la fougueuse passion de douleur et de révolte de la mère y représentent bien les terreurs que la mort de l'homme, en tout temps, et de la nature, en hiver, dut faire peser sur les premiers hommes, qui s'imaginèrent que la Terre-mère elle-même partageait leurs angoisses. Et, quand la déesse irritée forçait les abîmes à lui rendre sa fille, le retour de la belle saison s'identifiait avec une victoire de l'homme sur la mort. Dès l'hymne qu'on

(1) Photographie de Londres.

(2) Photographie de Rome. — Voir aussi MURRAY, *History of greek sculpture*, II, 231; LUCY MITCHEL, *Id.*, p. 293 et suiv., et aussi LUBKE, *Essai d'histoire de l'art*, trad. française, pl. 149, t. I. p. 143, et aussi COLLIGNON, *Sculpture grecque*.

Digitized by Google

nomme homérique, faute d'en savoir davantage, ce mythe revêt une grandeur tragique qui se reflète dans l'art archaïque. Parmi les anciens bas-reliefs qui permettent d'aborder enfin l'histoire de l'art primitif, il en est deux, l'un trouvé à Pharsale en 1861, où deux femmes debout semblent exalter la fleur qu'une d'elles élève en l'air (1). Pourquoi n'y verrait-on pas, avec un archéologue, les deux déesses? L'autre, découvert à Eleusis, en 1859, qui est au Louvre, comme le premier, et où la mère et la fille ont entre elles Triptolème à qui Déméter confie l'épi de blé, symbole de l'agriculture qu'elle le charge de porter aux hommes (2). L'enfance de l'art, avec ses naïvetés fortes et ses gaucheries émues, ne nous empêchera pas d'admirer ici un sentiment profond.

Quand nous retrouverons les deux déesses, ce sera dans l'œuvre de Phidias, au Parthénon. La naissance de Pallas-Athéna a donné lieu aussi à un hymne homérique dont Phidias s'inspira pour le fronton du temple de la patrone d'Athènes. Déméter et Cora y assistent, appuyée l'une sur l'autre (3). Ce que les bombes des Vénitiens, en 1687, ont laissé du monument ne permet pas de supposer ce qu'elles tenaient dans la main ni de quelle manière elles prenaient part au grand événement. On hésite même à décider laquelle des deux est la mère. Néanmoins, les formes puissantes des deux femmes qui se tiennent embrassées, leur assiette grandiose et d'une aisance superbe, l'ampleur abondante, on pourrait dire épique, des lignes et des draperies, le vigoureux modelé des bras nus et de la gorge sous la tunique, tout concorde avec la poésie antique et nous rend bien les déesses aux larges flancs de l'hymne.

Le dernier mot serait dit si les têtes ne manquaient.

Problème inabordable à l'imagination : refaire une tête de

(1) RAYET, nº 12, t. I, liv. 4, pl. 7 et photographie de Giraudon.

(2) DURUY, I, 419. — COLLIGNON, *Archéol.*, p. 147. Voir le moulage au musée des antiques.

(3) Photographiées et gravées partout. Voir RAYET, nº 32, t. I, livraison I, pl. 2. — DURUY, II, 365. — COLLIGNON, *Archéol.*, p. 159, et aussi musée des moulages.

Digitized by Google

Phidias! Le savant directeur du musée de Munich, H. Brunn, avait cherché, à travers l'Europe, « la conception purement grecque de la déesse, telle que la sculpture peut lui donner un corps », disait-il. C'était une tête surtout qu'il y fallait, lorsqu'une statue, aperçue à Cnide, en 1821, fut retrouvée à la même place en 1850, par le directeur des antiques du musée britannique (1). Alors, le savant allemand put s'écrier : « J'ai trouvé! » Certes, ce n'est pas le ciseau de Phidias, et nul nom célèbre ne peut être proposé ; mais l'effet s'impose, la tradition nous est rendue.

Une autre statue, trouvée au même lieu, est debout, voilée, sinistre. La contraction de la tête sous le voile et des bras serrant la tunique, rend tragiquement le premier courroux de la mère, « inaccessible au sourire », dit le poète, ruminant vengeur, désertant le ciel, dévastant la terre, exigeant sa fille. La Déméter assise, d'une maturité austère, d'une volonté sombre, représente la profondeur d'impressions de la nature, pareille à la maternité de la femme qui connaît aussi les sombres jours. On peut y prendre une idée, un vague sentiment de la tête donnée à la grande déesse par le statuaire athénien.

Devant cette tête où s'incarne l'inflexible gravité de la douleur, que deviennent les Cérès gracieuses ou graciles, si jolies parfois, avec leurs couronnes de fleurs, et sous les traits desquelles des impératrices comme Livie se plaisaient à se faire sculpter dans le marbre de Paros ?

V. — *Pallas-Athéna.*

Excepté sur une statue du Parthénon fort endommagée, on ne trouve pas une tête de statue de Phidias. Celle du Zeus olympien, parmi tant de souvenirs et d'essais, n'a rien qui surpasse la Déméter, et il est bien à craindre qu'il en soit de même de l'Athéna-Parthénos, malgré sa réduction trouvée à Athènes en 1880. Ne comptons ni les Pallas archaïques, au sourire stéréotypé, qui n'annoncent pas plus Phidias que la

(1) Photographie de Londres. RAYET, n° 49, t. II, liv. 5, pl. 8. — DURUY, III, 609. — COLLIGNON, *Mythol.*, p. 259. — NEWTON, *Cnide Halicarnasse*, etc.

Digitized by Google

pureté conventionnelle de lignes qu'on dit classique ne le rappelle, ni même la statuette Lenormand, trop à l'état d'ébauche.

Pour le corps de la déesse, la réduction du musée d'Athènes semble révéler une supériorité de l'œuvre de Phidias. Qu'on regarde, ne fut-ce que dans Clarac (1), ses nombreuses statues; qui pourra admirer ces draperies banales : tunique tombante, dissimulant le corps, écharpe enroulée à la taille, qui en supprime le modelé, tantôt marquant de fortes hanches de Pomone, de Junon ou d'Hygie, tantôt esquissant un corps svelte comme Flore, Iris ou Vénus; puis, ces égides en sautoir ou réduites à l'état de collier joli, laissant même pointer le sein comme à travers un tissu coquet, ou descendant pour le montrer demi-nu ou nu tout à fait? Notre statue, au contraire, laisse à la peau de l'égide son ampleur et sa force, puis la ceinture et le ventre donnent un caractère particulier qui garde la mesure entre la juvénilité et la maturité et que je n'ai pas vue ailleurs aussi bien comprise.

Peut-être les bras et le genou ne cadrent-ils pas; mais la photographie pourrait bien être en défaut pour ces raccourcis, et d'ailleurs, c'est le fait des répliques de n'être réussies que sur quelques points qu'a sentis l'artiste. Mais ce torse annonce le maître. La tête aurait-elle échappé au copiste? S'il faut en croire les meilleures reproductions, elle serait raide de profil et vieille de face : là guerrière, ici matrone. Une tête polychromée de Berlin (2) donne au profil la même fierté, mais avec un raffinement qui rappelle plutôt Praxitèle. Si la fière beauté pouvait suffire, le camée signé Pamphilos serait préférable. Mais la déesse qui a disputé la pomme à Aphrodite et à Héra, la guerrière qui prend si violemment parti contre les Troyens devait représenter aussi, dans son temple, la sagesse issue du cerveau de Zeus pour rester éternellement pure et n'ayant pas eu de mère, n'être mère jamais. On ne trouve ici ni la recherche de type idéal, ni la convention de lignes qui devaient enkyloser l'art sous prétexte de classicisme. La tête

(1) Même dans la statue la plus belle peut-être, qui est au musée de Naples, et où la tête a de la fierté.

(2) Reproduite en chromo dans les *Antike Denkmaeler*, pl. 3.

Digitized by Google

est individuelle, elle ajoute même à des plis de maturité, une certaine bonhomie. Mais le caractère virginal, marqué dans le torse, ne s'épanouit pas dans les traits, et la figure paraît plus âgée que la taille. Or, si Phidias a compris ainsi le corps de la Glaucopis, il n'a pu négliger sur la figure cette puberté immaculée d'une déesse à laquelle pensait le Tasse en appelant Sophronie, c'est-à-dire Léonore :

Une vierge mûrie en sa virginité.

Si quelqu'un est en défaut, ce doit être le copiste. Mais nous restons sur un doute qu'on ne peut trancher sans voir le marbre ou son moulage, du moins sans avoir de bonnes reproductions de la tête, prises sous un autre angle, dans l'intention d'en mieux saisir l'expression et d'en animer la physionomie. Cette expérience méritait d'être faite, je l'ai tentée sans y parvenir. Si elle réussit, nous serons toujours loin de Phidias, mais la statue commandée par Hadrien s'en rapprochera au moins autant que la Déméter de Cnide et elle nous aura fait comprendre une fois de plus que la représentation d'un être et chacune de ses représentations doivent différer d'apres les conditions du sujet et des circonstances, et que tout type ou patron est contraire à la réalité, mortel à l'art (1).

VI. — *Vénus-Aphrodite.*

Si de Phidias, le maître d'Athènes, et de Polyclète, le chef de l'école d'Argos, on passe à Praxitèle, on pense aussitôt à la Vénus, c'est-à-dire aux deux choses les plus délicates à représenter : la beauté et la grâce. Devant tant de femmes nues qu'on admire trop souvent de confiance, il serait prudent de s'abstenir. Et comment prendre parti entre les plus célèbres : l'Aphrodite de Milo, qui date du temps d'Alexandre et que les uns prennent pour une Junon, d'autres pour une Vénus

(1) J'ai donné les éléments que j'ai pu réunir pour cette comparaison dans mon *Choix de rhapsodies homériques*, fasc. II. — Voir *Die Athena Parthenos*, par TH. SCHREIBER. Leipzig, 1883.

Digitized by Google

des Champs élyséens, faisant partie d'un groupe funéraire avec un Thésée héroïsé, — ou celle de Médicis signée de Cléomènes et qui commence à vieillir dans l'admiration, — ou l'Aphrodite accroupie au bain, qui garde sa tête à Naples (1), mais semble plus parfaite sans tête à Vienne (2). Il en est des centaines et non des meilleures. On incline à préférer aujourd'hui une tête en bronze, trouvée en Asie-Mineure (3), toute vibrante d'expression, malgré ses yeux vides dont on a enlevé les pierres fines, et l'hésitation pourrait durer si l'on n'avait une tête polychromée de marbre qui rappelle Praxitèle (4), et aussi, à Munich, une réplique de la statue de Cnide, dont toutes les parties ne sont pas d'égale valeur, mais dont la tête, d'une beauté rare et d'une physionomie charmante, semble avoir la marque vivante du maître. Il suffit pour l'admirer d'en voir le moulage séparé qu'on en a fait (5). Alors on hésite entre celle-ci, plus grande que nature, et l'autre plus petite, mais où le sourire passe comme un rayon.

En tout cas, il n'y a pas à s'y méprendre : ce n'est ni Junon, ni Diane, ni une Vénus souterraine ou courroucée ou vulgaire — c'est la déesse de l'amour, de la grâce et de la beauté, et Praxitèle n'est pas loin.

On a longtemps vanté l'art grec de s'être composé un idéal de pièces rapportées, choisies parmi tout ce qu'on peut trouver de coins de beauté, si bien que l'individualité, prise sur le vif, a fini par passer pour indigne de lui. Que d'œuvres de convention sont issues de cette théorie de jeu de patience! Comme si la nature ne suffisait pas et qu'il fallût la mettre en morceaux pour faire mieux qu'elle, avec ses débris ressoudés; comme si la première condition, dans l'art comme dans la vie, n'était pas l'unité de chaque être, de chaque chose, que l'une crée, que l'autre représente! De beaux souvenirs de Praxitèle sont

(1) Photographie, et DURUY.

(2) RAYET, n° 53, t. II, livraison 2, pl. 1.

(3) RAYET, n° 44, t. II, livraison 5, pl. 11, et HOMÈRE, *Rhapsodies*, publications académiques in-4°, I, p. 119.

(4) Déjà signalée dans le chapitre sur la polychromie.

(5) Voir cette tête au musée des antiques.

Digitized by Google

retrouvés, et c'est encore le naturel qu'ils nous enseignent, dans une simplicité de physionomie, faite de douceur et de charme.

L'Apollon du Belvédère baisse aussi de réputation. Ce n'est plus le Dieu qui lance des flèches, comme au premier chant de l'*Iliade;* la pose elle-même ne s'y prête point. C'est plutôt le Dieu agitant l'égide comme au quinzième chant. Le bronze Stroganoff a déjà moins de majesté conventionnelle (1), et d'aucuns lui préfèrent l'Apollon au lézard (*saurochtone*), jeune éphèbe, dans la beauté d'un corps imberbe, sous le fin ciseau de Praxitèle (2). Mais c'est toujours la réplique, ce mirage de l'art antique.

VI. — *Hermès.*

Nous allons trouver un Praxitèle indiscutable.

Un Dieu représente l'homme au même titre que Vénus la femme; et pour lui les fouilles ont été plus heureuses : on a retrouvé à Olympie, presque en entier, l'Hermès de Praxitèle.

Ce nom a d'abord désigné, dit-on, la borne des champs; puis, le Dieu qui en imposait le respect. Bientôt, par cette incessante faculté de transformation que possède le génie grec, l'enfant malin, frère d'Apollon, auquel il joue des tours, et qui invente, comme lui, une lyre, devint pour les hommes le protecteur des jeux gymniques, pour les Dieux, le messager par excellence, coryphée des nymphes et des grâces, qui mène à Pâris les trois déesses pour le prix de beauté, ou Oreste après son matricide, devant l'aréopage. Peu à peu, le type s'élève et arrive à personnifier la forme masculine à l'égal de Vénus la beauté de la femme. Lorsqu'on associera les deux sexes dans un être mixte qui rappelle les légendes sur une androgynie

(1) Deux photographies de Saint-Pétersbourg. — Voir *Un peu de poésie homérique*, etc.

(2) Rayet en donne trois statues : du Vatican, du Louvre et de la ville Albani. Nos 45, 46 et 47.

Digitized by Google

primitive, c'est son nom qui sera uni à celui de la plus belle des déesses pour désigner l'Hermaphrodite. On n'en finirait pas s'il fallait suivre toute l'évolution du Dieu. Mais on doit s'arrêter en présence d'un chef-d'œuvre de Praxitèle.

Un hymne homérique nous montre Hermès pris d'admiration pour une nymphe. L'hymen s'accomplit et Pan vient au monde, avec des sabots de chèvre, de petites cornes, une ardeur bruyante et un joli sourire. A le voir, la nourrice s'effraye et fuit. Le père prend l'enfant dans ses bras, et son cœur se réjouit. Une nouvelle espèce d'être est née de lui, pour plaire et jouer de la flûte. Joyeux, il le porte à l'Olympe où les Dieux le choient, surtout Bacchus Dionysos; car c'est une espèce aimable qui vient de naître, et Bacchus se souvient qu'Hermès l'a porté ainsi dans ses bras. Est-ce Pan, est-ce Dionysos que Praxitèle avait mis sur le bras d'Hermès (1)? On aimerait à y reconnaître le petit faune de l'hymne, avec ses cornes de chevreau et son joli sourire. En reconstruisant la statue, on lui a fait tendre une grappe de raisins à l'enfant, thème assez banal, d'après plusieurs œuvres connues. Mais pour l'un ou l'autre sujet, le sentiment est le même et la tête d'Hermès n'a pas besoin de retouches. L'expression de mâle douceur et d'intérêt profond donnée aux traits du Dieu est d'une simplicité qui n'a rien d'idéalisé, qui doit tout à une physionomie individuelle où la bonté rayonne. Ce n'est pas un Dieu, c'est un père. Une œuvre originale authentique de Praxitèle nous est rendue : c'est encore cette leçon qu'elle nous donne.

Le messager des Dieux se rattache à presque toutes les grandes légendes antiques. C'est lui que Zeus envoie au roi des ombres reprendre pour Déméter sa fille, et que Cora, devenue reine des enfers, charge de lui amener les âmes. De là un nom nouveau de ce Dieu qui en a tant. Mais le psychopompe n'en semble que plus attitré pour arracher une héroïne à la

(1) Photographie d'Athènes, reproduite dans *Un peu de poésie homérique*. Duruy en donne la tête, III, 75, et la restauration faite en Allemagne, III, 71. Voir aussi COLLIGNON, *Mythol.*, 122; KUGLER, etc.

Digitized by Google

mort. Après Cora pour sa mère, ce sera Eurydice pour son poète et Alceste pour son époux. Autant de souvenirs de la poésie, consacrés par la sculpture.

Des bas-reliefs archaïques de Déméter à celui où Hermès ramène au jour Eurydice et Orphée (1), il y a une belle évolution d'art. Une sorte d'atmosphère religieuse de douleur apaisée et de recueillement dans le salut règne sur le groupe des trois personnages, qui semble ne plus craindre de conditions au retour à la vie et à l'amour. Ce bas-relief a mérité de servir de type, sur des tombeaux, sous d'autres noms, comme Amphion et Zéthos, où le groupe symbolise l'espérance de se revoir après la mort (2).

La légende d'Alceste nous rappelle un autre bas-relief d'une forme rare. Lorsqu'en 1863, les Chambres anglaises votèrent les millions nécessaires au déblaiement du temple de Diane, à Éphèse, brûlé par Érostrate en 356 avant notre ère, rétabli après trentre-trois ans de travaux, détruit six cents ans après les Goths, remplacé bientôt par une basilique chrétienne, puis par une mosquée, sous les ruines de laquelle on voulait rechercher l'antique sanctuaire, on y trouva l'emplacement et quelques tronçons des colonnes que Pline y avait signalées comme « ciselées ». Dans le nombre, il y avait un beau bloc de marbre qui explique le mot de l'écrivain latin. Ces colonnes étaient ornées, au pied, d'un bas-relief circulaire. Le plus complet de ces tambours retrouvés à Éphèse représente Hermès avec Alceste et le génie de la mort, devant le tribunal d'Hadès et de Perséphone (3). Le conducteur d'âmes est nu, sans ailes aux pieds ; il s'avance lentement, le regard en haut, comme dans une tranquille assurance de la victoire, gagnée ou attendue. Cette statue, d'un beau style, rappelle dit-on, Polyclète. Elle serait le digne pendant de l'Hermès de Praxitèle, si on n'y sentait la seconde main. La comparaison est encore ici décisive.

(1) Photographie de Giraudon. — COLLIGNON, *Mythol.*, p. 129.
(2) Photographie de Giraudon.
(3) RAYET, n° 50, t. II, livraison 6, pl. 7. Photographie de Londres, etc.

Digitized by Google

VI. — *Le sentiment dramatique, Héraclès, l'Hoplitodrome.*

Il est un autre éloge d'école qui dénature la vérité et met des bornes à un art qui n'en connut d'autres que celles du goût. Certes, le sens de l'harmonie a fait garder, en Grèce, dans les arts comme dans les lettres, un admirable tact; mais il serait presque insensé aujourd'hui de supposer encore que rien, aucune vérité, aucune force, y ait été sacrifié à des conventions de forme étouffant l'expression des sentiments et imposant son *nec plus ultra* de tragédie ou de canon aux violences de la lutte. De nouvelles découvertes nous montrent comment le génie grec sut se prendre corps à corps avec la douleur et ne ménager ni le mouvement des passions ni la fougue du drame.

Ne parlons pas des hardiesses de l'amour ni des audaces du grotesque. Allons à Hercule. On dit Héraclès aujourd'hui et, à voir les gros bonshommes de la sculpture romaine, avec l'énorme massue qui leur pend à la main et quelquefois un enfant huché sur l'autre bras, sans compter une barbe et des cheveux sortant du friseur, on comprend qu'il soit bon de lui rendre son nom grec. On sent cela devant le fronton du temple d'Égine, où Héraclès est tout à l'action de tirer ses flèches (1), ou devant le torse du Belvédère, qui glorifie au Vatican le nom d'Apollonius d'Athènes (2). La vigueur de cet art, le Panthéon à lui seul l'attesterait dans ses frontons, dans sa grande frise, où l'ampleur des draperies, la puissance du mouvement, la beauté des formes, le sens dramatique, tout est parfait. Après les frontons et les frises, les métopes sont, à Athènes, à Olympie, à Halicarnasse, partout, de véritables écoles de mise en scène des plus violentes situations qu'on a crues longtemps inconnues et qu'on aurait dites volontiers indignes de la Grèce. Faut-il citer Thésée et les Centaures, les combats d'Amazones, etc. (3).

(1) Photographie de Munich. — RAYET, n° 24, t. I, liv. 3, pl. 4, et COLLIGNON, *Archéol.*, p. 126.

(2) Photographie de Rome, faite en 1854, et RAYET, n° 63, t. II, liv. 3, pl. 2.

(3) Photographies de Londres. Voir : COMBES, *Aucuent marbles ; — Monumente inedidi di correspondenza archeolog. di Roma :* métopes de Thesée à

Digitized by Google

Les bas-reliefs cependant n'ont pas le monopole du mouvement dramatique. Après le torse d'Héraclès, on peut aller à une statue qu'on appelle encore trop souvent *le Gladiateur*. Ce n'est pas un gladiateur : les jeux de la Grèce n'admettaient pas la férocité du cirque romain. Ce n'est pas même un combattant ; c'est un jeune citoyen-soldat, un hoplite, gagnant le prix pacifique de la course en armes, d'où son vrai nom : *l'Hoplitodrome* (1). Il en est au dernier effort, qui esquisse déjà le geste de triomphe. D'un bras, il tend son bouclier en avant, en l'air ; de l'autre main, restée au bas du corps, il tient son épée et s'élance ainsi dans un grand écart des bras et des jambes d'une rare impétuosité.

A ce chef-d'œuvre d'Agasias d'Éphèse, dont la tête expressive a mérité d'être reproduite à part, correspond une statue, sans tête et sans avant-bras, qui tient un genou en terre, un bras en l'air. Découverte en 1883 à Subiaco, dans la villa de Néron, elle est entrée au musée des Thermes, à Rome, en 1890. On la croit de la fin du Ve siècle. On a hésité à y voir un lutteur, un tireur à l'arc ou un combattant, et c'est plutôt à l'idée d'un pêcheur jetant son harpon que l'on s'arrête. Ce qui ne peut faire doute, c'est la vigueur d'élan et la sûreté de forme qui ont fait penser à Myron ou à son école (2).

Nierait-on encore l'impétuosité de l'art grec? De 1877 à 1882, les fouilles allemandes ont remis au jour l'acropole de Pergame ; là, parmi les bas-reliefs du grand escalier du temple de Minerve, on en a trouvé qui rappellent de grandes pages d'Hésiode : la guerre des Titans. Zeus, avec une irrésistible violence, se précipite sur les géants qui roulent à ses pieds leurs torses monstrueux et leurs queues de serpent. Sous la foudre du Dieu, il semble que leurs corps vont se dissoudre, selon le mot du poète, « comme l'étain au moule du fondeur ». L'exécution n'est pas de la grande époque, car le temple date

Athènes, 1887, t. X, pl. 43 et 44 8 métopes. — *Ibid.* RAYET, Héraclès domptant le taureau crétois, métope d'Olympie (Louvre) n° 8. — COLLIGNON, *Héraclès et le taureau*, et *Frise du mausolée d'Hélicarnasse*, *Archéol.*, p. 171 et 191, etc.

(1) RAYET, statue n° 64 et tête à part, n° 65, t. II, liv. 3, pl. 5 et 6.

(2) *Antike Denkmaeler*, pl. 56.

Digitized by Google

du règne du successeur d'Antiochus. C'est même de l'art qui n'a plus la foi religieuse, dit-on. La foi artistique ne lui manque pas et l'émotion a gagné le sculpteur. On a parlé, à ce sujet, du fameux groupe du Laocoon, une scène homérique, perdue, conservée par Virgile. Là, même en rétablissant la pose d'un bras mal replacé, tout est superficiel. La technique est sûre sans doute et le modelé irréprochable ; mais l'œuvre laisse froid. Ce sont des modèles qui posent bien pour un praticien qui bien les copie ; ce ne sont pas des hommes se débattant sous l'étreinte de monstres. Le sujet groupé avec une habileté savante n'est grand qu'à demi. C'est une représentation, ce n'est pas le drame. » L'excès même de la science nous met en garde, dit Rayet, et nous fait reconnaître plus vite le défaut de sincérité. » Dans la gigantomachie de Pergame, au contraire, du moins dans les deux parties où Zeus et Minerve frappent les Titans (1), si le souffle de croyance aux Dieux manque et si l'exécution est à cent lieues du Parthénon, la conscience artistique respire, le sculpteur a l'instinct dramatique, et l'ensemble palpite. Il n'en faut pas davantage.

Le même archéologue cite d'autres exemples et conclut : » Non, les emportements des passions ne sont pas restés plus inconnus aux sculpteurs de la Grèce qu'à ses poètes tragiques » (2).

La même sève se sent dans les meilleures écoles, dans tous les genres, dont rien ne serait à négliger pour une histoire de l'art grec. Pour nous, un dernier exemple va suffire.

VII. — *Niké.*

S'il est un sujet qui exige une fougue opposée à la prétendue pondération classique, c'est l'ardeur de premier enthousiasme, le cri spontané de triomphe, à représenter dans tout l'être. Nous avons vu Phidias placer à la main de son Zeus olympien une Victoire, en plein vol, tendant une couronne. Dans le fronton du Parthénon, Isis, d'un côté, Niké de l'autre, courent

(1) CONZE, etc., *Olympia.* — RAYET, nos 61 et 62, t. II, livraison 4, pl. 4 et 5.
(2) RAYET, *Ibid.*

Digitized by Google

annoncer aux deux horizons la naissance d'Athéna. La Victoire est mutilée; les ailes, les bras, les jambes, la tête manquent; mais le grand geste, qui reste esquissé dans la contraction du torse et le large écartement des cuisses font sentir l'ampleur du mouvement de la déesse et Phidias se reconnaît (1).

On pense bien que ce sujet fut multiplié en Grèce. Chaque succès, militaire ou autre, de quelque importance, étant l'occasion d'un monument voué aux Dieux protecteurs. La Niké que fit Paionios pour Olympie (2) et qu'on a retrouvée aussi sans tête, il y a quelques années, figure maintenant dans tous les musées. Une finesse, presque transparente, des plis de la tunique, collant à la peau, y contraste avec la vigoureuse abondance de draperie de Phidias. Cette statue est à Berlin. On admire aussi deux Nikés en bas-relief qui ornaient à Athènes la balustrade du petit temple d'Athéna victorieuse, l'une qui s'élève de terre, l'autre qui dénoue sa sandale, toutes deux d'un grand style (3). Arrêtons-nous à celle qu'on transporta de Samothrace au Louvre en 1879 (4). Elle est mutilée aussi : les vainqueurs de la Grèce ne pouvaient raisonnablement pas laisser à ses Victoires du passé ni bras ni tête. Le corps reste entier et les ailes retrouvées en morceaux ont pu être restituées. Le mouvement de cette statue, réduite au tiers dans le plâtre des marchands de moulages, est grandiose. Littéralement elle vole, et la vivacité de l'élan s'allie à une grâce parfaite. Son genre d'installation la distinguait particulièrement. Elle surmontait le promontoire de l'île, un des points les plus élevés de la Grèce, au fond de la mer Egée, non loin de l'entrée de l'Hellespont, où elle était posée sur la proue d'un navire en marbre, qui semblait toujours prêt à transporter, d'île en île, par toute la Méditerranée, la renommée

(1) Photographies de Londres. — COMBES, *Anciens marbres*, etc.

(2) CONZE, *Fouilles d'Olympie* et photographies. Se trouve au musée des moulages.

(3) Gravées dans DURUY, *Histoire des Grecs*, II, 375 et 381.

(4) Photographies de Giraudon. — RAYET, n° 52, t. II, liv. 2, pl. 1, avec un croquis de la reconstitution. -- *Ibid.* DURUY, statue et proue du navire, III, 384 et 385.

Digitized by Google

d'un triomphe. C'était une victoire navale oubliée, mais qu'au milieu des démembrements de l'Empire d'Alexandre, on crut la plus grande depuis Salamine. La voilà rendue à l'histoire de l'art, par ce marbre qui est une des merveilles du Louvre où on lui a refait son piédestal. Elle y atteste surtout que la sculpture grecque n'a reculé devant aucune hardiesse pour se mettre au ton juste d'un sujet, au ton naturel des enthousiasmes d'un peuple.

VIII

Je crois ces comparaisons utiles et ces rectifications nécessaires. Il faudrait se garder cependant de penser qu'il suffise d'une heure d'attention pour pouvoir reconnaître la valeur des œuvres et distinguer une copie de l'original, une réplique d'un chef-d'œuvre. L'œil, au contraire, a besoin d'un long exercice, d'une habitude qui ne se contracte que lentement et qui doit se rectifier sans cesse; il faut aller du connu à l'inconnu, de la conjecture à la réalité, des tâtonnements à la sensation. Le goût ne s'acquiert ni ne se communique que par la pratique constante des musées et des livres. La première utilité des études comme celle que j'esquisse ici est de prémunir l'esprit contre « les jugements tout faits » les anciennes décisions de parti-pris, les patrons préconçus sans connaissance de cause, les préjugés d'école. Car le mot de Cicéron sur l'effet instantané du beau est vrai pour tout le monde, mais dans la limite du développement de chacun, et, si l'on n'a pas le goût exercé, on risque d'admirer, de bon cœur, des œuvres médiocres. Ensuite, cette étude peut remplacer les fausses directions, vraiment surannées, en servant comme guide de l'œil, apprentissage du goût, expérience, essayée en commun, de la manière de voir juste d'après les informations les plus modernes; enfin, comme échange d'impressions sur le beau antique; et cela peut suffire. Ce n'est jamais une heure perdue, celle que l'on consacre à regarder des bronzes, comme Horace le dit en beaux vers à Mécène, ou à suivre le conseil du roman-

Digitized by Google

cier anglais qui veut qu'on apprenne à admirer pour goûter le plus grand plaisir de la vie.

On peut suivre la même expérience, trouver le même intérêt, dans l'abondante collection des vases peints et dans le cycle varié des figurines de terre cuite. Le génie de la Grèce y apparaît fidèle à lui-même. Cette fois, c'est l'ouvrier qui s'empare de l'œuvre pour des industries d'usage quotidien et de vie intime; là nous pourrons voir ce que fait d'un grand art un peuple de goût.

CH. POTVIN.

Digitized by Google

Conte de Noël pour 1893

(Qui n'est pas un conte.)

Ils s'étaient mariés, elle à dix-huit ans, lui dans sa trentième année. Ç'avait été un vrai mariage d'amour, l'un des pires, selon les uns, des meilleurs, au dire des autres (à mon humble avis, ils sont également chanceux).

Georges Hervay, tout sceptique qu'il fût, s'était laissé séduire par cette grâce et ce charme infinis qui avaient nom Jeanne Blanchard, et il trouva enviable, blasé du monde où l'on s'amuse, de se reposer dans l'atmosphère pure et calme d'un foyer honnête.

Quatre ans s'étaient écoulés.

Ils s'aimaient toujours, certes; mais cette affection calme, affaiblie par la vie commune, plus faite d'habitude que de véritable tendresse, diminuait chaque jour.

Le viveur se lassait de l'existence monotone et régulière qu'il menait, de cette jeune femme, devenue trop grave à son gré et dont la mélancolie l'énervait.

Le motif de la tristesse croissante de Jeanne était celui-ci : elle adorait les enfants, et se désespérait de ne pas encore être mère. Oh! quelle joie si elle avait eu un petit être de lui, qu'elle pût aimer, choyer à loisir, sur lequel elle pût déverser la tendresse dont son âme était pleine!

Un enfant! c'était le but de tous ses rêves, le désir de toute sa vie; toute son ambition de femme honnête et pure se résumait en ce mot : un enfant!

Digitized by Google

Georges, insensible aux gentillesses des tout petits, désirant par-dessus tout avoir un intérieur coquet, bien rangé, craignait les embarras de la grossesse, les couches, les pleurs du bébé... et se déclarait heureux de ce qui faisait le chagrin de Jeanne.

De cette divergence de sentiments avaient jailli des discussions un peu vives. Jeanne, froissée dans ses espérances les plus chères, se tut, mais son visage prit une expression de gravité triste reflétant la mélancolie de son âme...

Ce soir-là, pourtant, — c'était la veille de Noël, — elle voulut faire une surprise à son mari en souvenir de la première année de leur union. Elle dressa le couvert comme aux grands jours de fête, composa un menu des plats qu'il préférait, disposa des fleurs fraîches dans la coupe de cristal remplie de fruits, puis, ses apprêts terminés, sortit pour aller prendre Georges à son bureau.

Il faisait un temps affreux : une pluie fine et glacée la cinglait au visage, et le vent soufflait avec une violence telle que, par instants, il était impossible de faire un pas. Mais Jeanne était vaillante et ne se laissa pas rebuter.

Lorsque son mari la vit, les joues animées par le froid, les yeux brillants de la joie qu'elle lui préparait, il eut un élan de tendresse inaccoutumée, et, la serrant sur sa poitrine :

« Comment, par ce temps-là, ma chérie, quelle imprudence! Tu n'as pas eu froid, au moins, ma chère petite mignonne?

— C'est Noël demain, fit-elle avec un adorable sourire. Il y a quatre ans, à pareille époque, je suis venue te surprendre ainsi... t'en souviens-tu?... et nous avons passé ensemble une des plus heureuses soirées de ma vie, et... je voudrais bien recommencer cette veillée-là...

— Si je m'en souviens! dit-il d'une voix soudainement assourdie par l'émotion que faisait naître en lui le rappel de ce cher passé... Regarde... moi aussi... j'y ai pensé... »

Et, triomphant, il désigna plusieurs petits paquets soigneusement ficelés, disposés sur son bureau.

— Oh! comme tu es gentil et que nous allons nous amuser!

Digitized by Google

fit Jeanne en battant des mains avec une joie enfantine... Vite, viens vite, rentrons chez nous, dis... »

Ils partirent, serrés l'un contre l'autre, se souriant parfois lorsqu'une bourrasque plus forte les forçait à s'arrêter.

Malgré le froid et la pluie, les rues étaient pleines de monde. Quelques badauds avaient même le courage de s'arrêter devant les vitrines des marchands de jouets, magnifiquement garnies ce soir-là. Les équipages se croisaient en tous sens, mettant une note joyeuse sur le fond sombre des boulevards.

De cette cohue s'élevait de temps à autre le cri monotone que des petits vendeurs de journaux, la voix enrouée, jetaient sur les notes les plus discordantes :

« Le *Soir* pour demain ! le *Soir* pour demain ! »

Et ils venaient, tous bleus de froid, fillettes et garçons loqueteux et braillards, vous barrant le passage, vous importunant de leur perpétuel : « Le *Soir* pour demain ». Bien peu achetaient... il y en avait trop, puis il faisait trop froid pour s'attarder.

A la porte de Namur, un encombrement arrêta le jeune couple. Un petit garçon s'approcha de Jeanne, et, d'une voix basse, hésitante, d'une douceur indicible, il dit en tendant le seul journal qu'il avait :

« Le *Soir*, s'il vous plaît, madame ! »

Jeanne le regarda, et, subitement attendrie à la vue du petit visage suppliant tourné vers elle :

« Georges, donne-lui, dis, donne-lui quelque chose, je t'en prie. »

La route était libre. Georges entraîna sa femme en disant :

« Laisse donc, chérie, tous ces paquets m'embarrassent, impossible de fouiller dans mes poches, et puis, par ce temps-là... brrr... le mieux est de rentrer se chauffer au plus vite... »

Jeanne, le cœur gros, ne répondit rien, puis, furtivement, tourna la tête : le petit, appuyé contre le mur, près d'un réverbère, suivait d'un œil morne la foule qui passait...

. . . . . .

— Non, répéta Jeanne en secouant son front pensif, om-

Digitized by Google

bragé de boucles brunes... je ne l'oublierai pas, je ne peux pas l'oublier. Oh! ces grands yeux candides, ce regard douloureux, rempli d'une tristesse sans nom, ces petites lèvres tremblantes. Je les revois toujours... Je n'y puis rien, c'est plus fort que moi...

— Petite folle, dit Georges en l'attirant à lui... qui diable m'a bâti une sensitive comme ça... moi qui me proposais de passer une si bonne soirée... Et puis, crac, pour un petit vagabond rencontré dans la rue, ma mignonne est en larmes et son chagrin me gâte toute ma joie. »

Il disait cela moitié câlin, moitié grondeur, tout en essuyant avec des baisers les pleurs qui roulaient des yeux de la jeune femme. Celle-ci, se serrant plus fort sur la poitrine de son mari, approcha sa bouche rose de l'oreille de Georges, avec un sourire encore tout trempé des pleurs récents et un regard noyé d'une tendresse et d'une supplication irrésistibles :

« Dis, si tu voulais me rendre bien, bien heureuse... oh! tu ne peux pas me refuser... je t'aimerais tant, dis oui, mon amour... je t'en prie si fort...

— Mais... je ne comprends pas!

— Eh bien, nous irions le chercher, ce petit, pour faire le réveillon avec nous... voilà! »

Tout cela si bien ponctué de baisers, de chatteries, qu'au bout du compte, l'objection qui s'échappait des lèvres du mari fut étouffée sous une longue caresse, et qu'en un tour de main, sa petite femme lui eut mis son pardessus, et l'entraîna dans la rue.

« C'est insensé, ma parole, c'est insensé, » disait Georges, que l'intensité du froid et de la pluie avaient dégrisé.

Jeanne se faisait câline à son bras, avec des petits tressaillements d'impatience et une inquiétude qui lui donnait des ailes... S'il n'était plus là!

Dans son for intérieur, Georges l'espérait bien; de cette manière, il n'y aurait pas de sa faute, il avait fait son devoir, et, somme toute, il ne tenait pas, oh! mais là, pas du tout, à avoir ce marmot en tiers.

Digitized by Google

« Le voilà! » fit Jeanne avec un cri de joie. Elle venait de l'apercevoir à la même place; seulement, il avait les yeux fermés et paraissait dormir.

Elle s'élança vers lui et, se penchant sur le pauvret, mit un long baiser sur son front pâle.

Il ouvrit les yeux, brusquement, dans une secousse violente de tout son être, qui jamais n'avait reçu de caresse semblable. Son regard, surpris, s'arrêta sur Jeanne, qui, inclinée vers lui, le contemplait avec une immense pitié. Il sourit en la reconnaissant. Alors, n'y tenant plus, elle prit dans sa petite main, chaude du manchon où elle l'avait emprisonnée, la menotte glacée du petit...

« Viens, mon mignon, viens avec moi, dit-elle de sa voix musicale et tendre... Nous t'aimerons bien, tu auras bien chaud, je te donnerai de bonnes choses... et puis, tu m'aimeras un peu aussi, n'est-ce pas? »

L'enfant, tout de suite avait suivi Jeanne, et, docilement, marchait auprès d'elle sans lui demander où elle le conduisait.

Lorsqu'elle lui dit : « M'aimeras-tu? » il répondit avec élan :

— Oh! oui, madame... je vous aime déjà...

— Dis-moi, fit Georges, frappé à son tour de l'expression franche et bonne du bambin, comment t'appelles-tu?

— Jean, monsieur.

— Eh bien, Jean, est-ce que tes parents ne vont pas être inquiets de ton absence?

— Maman est morte depuis six mois, et ce matin père est parti en disant qu'il ne rentrerait plus... Alors, comme j'avais peur de devoir dormir dans la rue, j'ai voulu faire comme les autres petits garçons, et vendre des journaux; mais on n'a pas voulu m'en donner, et c'est celui d'un monsieur qui ne savait que faire du sien et l'avait jeté que je vous ai offert. »

On était arrivé.

« Ma chérie, fit Georges, qui avait écouté attentivement le récit de l'enfant... si tu veux tout préparer et réchauffer un peu ce petit... j'ai une course à faire... je reviens à l'instant...

Digitized by Google

— Mais...» fit Jeanne un peu inquiète.

Il l'embrassa au front, et, posant sa main sur la tête de Jean :

« Tu as six ans, je pense?

— Juste aujourd'hui, monsieur.

— Eh bien, petit homme, va te chauffer... à tantôt. »

Jeanne prit l'enfant sur ses genoux, et bientôt une flamme rosée monta aux joues pâles de l'abandonné, tandis qu'il promenait ses regards émerveillés sur tout ce qui l'entourait.

Elle le fit causer et apprit que son père était autrefois professeur dans un collège, mais qu'on l'avait chassé parce qu'il buvait, et qu'alors il était très méchant. Il avait souvent fait du mal à sa mère... Et lui-même avait reçu plus de coups que de caresses.

En racontant ces choses, un frisson le faisait se pelotonner peureux contre Jeanne, qui l'embrassait alors avec frénésie.

Georges rentra... Il apportait deux paquets volumineux qu'il déposa près du seuil, et comme Jeanne, qui allait au-devant de lui, l'interrogeait du regard :

« Ah! mais, dit-il gaiement en attirant le bambin vers lui, tu ne pensais pas, j'imagine, que j'allais souper avec un petit vagabond comme ça... »

Elle comprit, et soudainement inondée d'une joie pure, sans mélange, elle prit la main de son mari et dit avec émotion :

« Je t'aime! Merci. »

On défit les ballots... Oh! la joie, l'étonnement, les cris d'admiration du pauvret devant toutes les merveilles qui s'en échappèrent! Quelle expression de reconnaissance indicible lorsqu'il disait :

« Oh! que c'est beau, que c'est beau! »

Et il fallait voir Georges se démener pour donner l'éponge, le savon, essuyer les menottes du petit, et comme Jeanne riait de ses maladresses, lorsqu'il voulait attacher une agrafe, nouer un ruban...

Au bout d'une demi-heure, toute remplie de rires et de baisers, le petit fut triomphalement hissé sur une chaise, et ils l'embrassèrent à l'envi.

Digitized by Google

De fait, il y avait loin, maintenant, du petit misérable au visage blême et triste, à ce garçonnet rose de plaisir, les yeux brillants de bonheur, d'une distinction charmante dans son costume de velours marron.

Lorsqu'ils l'eurent déclaré irréprochable, ils le descendirent de son piédestal, et, chacun le tenant par une main, ils se mirent à table.

La veillée de Noël finit gaiement, comme elle avait commencé. Lorsque la fatigue alourdit les yeux de l'enfant, Jeanne prépara une couchette sur le canapé, puis, aidée de Georges, elle le déshabilla avec d'infinies délicatesses de jeune mère.

Quand, bien enveloppé de draps fins et blancs, sa tête blonde enfouie dans l'oreiller, le bébé vit les visages souriants de ses bienfaiteurs penchés sur lui, il tendit ses deux petits bras vers Jeanne et dit :

« Bonsoir, maman... »

Et comme la jeune femme interrogeait Georges, avec une ardente prière dans le regard, il l'attira sur sa poitrine en disant, d'une voix où vibrait tout l'amour revenu et la paix reconquise :

« Oui, ma chérie. »

MAB.

Digitized by Google

LE MAITRE DE GALLAIT[1]

L'accueil que l'artiste reçut dans sa ville natale effaça de son souvenir un douloureux passé. Une bonne réputation l'avait devancé; il eut bientôt à faire quelques portraits; on lui acheta « des tableaux d'histoire et de grands paysages ». Il travaillait à une eau-forte : *La France conduite par la sagesse et ses lois opposant à ses ennemis un bouclier sur lequel venaient s'émousser les flèches de la discorde et de l'envie* (2), quand éclata l'insurrection lyonnaise, « réaction prématurée des classes moyennes contre la tyrannie de la crapule (3), tentative désespérée pour échapper à la férocité d'un fou (4) ». Il fut de ceux qui prêchèrent la soumission à la Convention, et, échappé de la ville avant qu'elle fût investie, il trouva un refuge dans une maison de campagne des environs, d'où il assista au bombardement qui détruisit avec sa demeure tous les dessins, les études et les esquisses qu'il avait rapportés de Rome.

(1) Suite, voir la livraison du 15 novembre 1893.

(2) « Les patriotes sages et modérés, dit l'auteur dans ses souvenirs, me félicitèrent d'une pensée à laquelle semblaient devoir se ranger les hommes de partis différents. Il n'en fut rien, et ceux qui préparaient la perte et les malheurs de cette importante cité condamnèrent mes intentions. »

(3) Legendre (envoyé à Lyon par la Convention) dit à Danton : « Si nous n'avions pas besoin de la canaille pour soutenir la Montagne, nous eussions fait fusiller un bon nombre des Jacobins de Lyon. Je pense que ces b.... sont payés par les Anglais pour amener la destruction de cette grande ville; le misérable Challier a son peuple à ses ordres. » L. PRUDHOMME, *Histoire impartiale des révolutions de France*, t. IX, 142.

Ce Challier, ex-abbé, produit d'elections faites dans les cabarets, était vraiment fou. *Ibid.*, 134.

Les souvenirs de Prudhomme ont d'autant plus d'autorité qu'il eut des rapports directs et intimes avec beaucoup de sectaires fanatiques de la Convention. *Ibid.*, p. 193.

(4) D'ORCET, « Le Siège de Lyon ». *Revue britannique*, 1880, t. IV.

Digitized by Google

La malheureuse cité ayant été réduite, il obtint un certificat de civisme des vainqueurs. C'est avec chagrin qu'on voit cet homme au cœur si bon, si charitable, qui exposa sa vie pour sauver des proscrits (1), figurer, sans un cri d'horreur, sans même un mot de réprobation, dans « un des épisodes les plus sanglants d'une époque de massacres et de supplices », frayer même avec les bourreaux, en acceptant d'eux la mission de diriger divers travaux ayant rapport aux démolitions de la seconde ville de France (2), et d'élever, avec les débris de ses plus beaux édifices, une montagne au sommet de laquelle se célébra le triomphe des Jacobins (3).

La première de ces missions, rapporte-t-il, lui permit d'arracher à des vandales la belle horloge de Lyon, de sauver

(1) « Lors des visites domiciliaires qui se faisaient la nuit dans les rues de Lyon pour rechercher ceux qui avaient pris part à la résistance, il recueillit deux de ces proscrits dans son logement, qui ne fut pas visité parce qu'il avait écrit sur la porte son nom en grosses lettres. On avait déjà frappé avec force à cette porte, lorsque l'officier commandant la patrouille s'écria : « C'est ici la demeure du citoyen Hennequin, ne le dérangeons pas; passons outre. » *Autobiographie.*

(2) Il en fut chargé « par le district et par le département ». *Autobiographie.* Il ne répondit point, paraît-il, à la farouche impatience des proconsuls envoyés à Lyon par la Convention.

« Nous avons cru devoir, pour accélérer la démolition de cette ville, confier uniquement à des étrangers l'exécution d'une mesure que l'on tendrait toujours à ralentir, si l'on donnait aux citoyens de cette ville la plus légère inspection dans les travaux, et nous avons nommé les citoyens Frétille, Tordeix et Maymal, seuls revêtus de nos pouvoirs pour tout ce qui est relatif à la démolition. » Lettre de Fouché à la Convention. PRUDHOMME, *l. c.*, IX, 166.

(3) « On ne parlait depuis quelques mois que de fêtes nationales; de tous côtés, on élevait des montagnes, emblèmes de cette partie de la Convention où siégeaient les démocrates. Il n'y avait pas une ville, pas un village qui n'eût la sienne; ce n'était pas le cas d'ajourner celle que devait avoir *Commune affranchie*, trop de motifs d'intérêt se rattachaient à la formation de cette montagne et la politique voulait que les habitants montrassent leur adhésion aux événements et à la conduite des membres de la Convention.

« Tout le monde mit la main à l'œuvre aussitôt que les représentants eurent donné les ordres qui me furent transmis à ce sujet et que je fis exécuter. »

Plus de mille ouvriers « remplis de zèle et d'ardeur y travaillèrent; des enfants, des femmes bien vêtues prêtèrent leurs mains faibles et délicates à ces pénibles travaux et à l'achevement d'un ouvrage auquel était attachée la délivrance de plusieurs des leurs ». Lorsqu'au bout de six semaines cette montagne fut élevée dans la vaste plaine de Brotteaux, elle déplut à Fouché, le futur duc d'Otrante, un des cinq membres de la commission qui avait été instituée pour tirer vengeance

Digitized by Google

de nombreux objets d'art (1), les meilleurs tableaux des églises et plusieurs maisons de particuliers. Au nombre de ces maisons se trouva celle qu'habitait une famille avec laquelle il s'était lié et dans laquelle il ne tarda pas à entrer (2). Le 3 février 1793, il épousa Jeanne-Françoise Deprez, dont le père était « à la tête d'un commerce considérable de papeterie et de papiers de tenture pour ameublements ».

Après la chute de Robespierre, lorsque le Rhône, qui avait été obstrué par les cadavres de leurs victimes (3), roula les corps des terroristes poignardés par les compagnons de Jéhu, lorsque se déchaîna, altérée de vengeance, la réaction thermidorienne (4), Hennequin fut en danger d'être assassiné et il échappa avec peine aux perquisitions opérées chez lui, devant sa femme épouvantée, « par un de ses cousins germains, ce qui montre à quel point l'esprit de parti étouffe les sentiments de la nature ».

Un ami qu'il avait obligé sous la Terreur lui procura un

des Lyonnais, et Hennequin eut beaucoup de peine à conserver son ouvrage au lieu où il l'avait élevé. « *Autobiographie.*

(1) Il dut être blâmé par Hébert, pour qui « les arts et le commerce étaient les ennemis de la liberté ». Réponse faite par Hébert à Prudhomme dans un entretien au parquet de Chaumette, procureur de la Commune. PRUDHOMME, *l. c.*, p. 188.

(2) Le propriétaire de cette maison, nommé Coudère, s'était réfugié en Suisse. « M. Deprez, qui l'occupait, savait, rapporte Hennequin, que je connaissais les commissaires des démolitions (Couthon les présidait); je fus de suite chez eux. Ils allaient se mettre à table et ils m'invitèrent à dîner. Le repas fut animé. Toutes mes pensées se portaient sur le motif qui m'avait engagé à leur parler. Je brûlais d'impatience de demander à voir le registre sur lequel étaient inscrites les maisons condamnées, et comme on n'en parlait pas, je finis par demander pour voir s'il s'en trouvait que je connusse, ainsi qu'on me l'avait assuré. On me le remit; je le parcourus avec autant d'impatience que d'inquiétude, et j'y trouvai en effet le nom de Coudère et le numéro de la maison. Sans réfléchir aux suites que pourrait avoir ce que j'allais faire, et avec le plus grand sang-froid du monde, je biffai la ligne qui désignait la maison que je voulais sauver.... » (Il prétexta ne vouloir que retarder cette démolition en attendant que les bons patriotes qui occupaient la maison eussent trouvé une autre habitation.) *Autobiographie.*

(3) « Il faut que le Rhône ensanglanté roule sur ses rives et jusqu'à la mer les cadavres des lâches qui ont assassiné nos frères... » Lettre de Ronsin, général en chef de l'armée révolutionnaire, à ses frères et amis les cordeliers de Paris. PRUDHOMME, *l. c.*, p. 172.

(4) Voir PRUDHOMME, *l. c.*, p. 195. — *Autobiographie.*

Digitized by Google

passeport et, laissant à Lyon sa femme avec un enfant de trois mois, il gagna Paris. L'expérience du passé aurait dû, il en convient lui-même, « le préserver des nouveaux malheurs qui l'attendaient, suite de cet amour de la liberté et de cette horreur du despotisme qu'avaient fait naître en lui les premiers événements de sa vie ».

Compromis dans l'échauffourée du camp de Grenelle (octobre 1796), il fut traduit devant la commission militaire chargée de juger les auteurs de cette folle tentative des ennemis du Directoire. Le peintre Philippe Chéry (1) proposa aux artistes résidant à Paris de pétitionner en faveur d'un « camarade ». David, à qui il s'adressa, refusa très sèchement son concours; Chéry réussit mieux près d'un homonyme (2) de l'ancien ami de Robespierre (3) et une requête couverte de nombreuses signatures parvint aux juges. Cette démarche et la plaidoirie de l'avocat Sirey (4) sauvèrent l'imprudent. Alors que la plupart des autres prisonniers furent fusillés ou déportés, on se borna à le condamner à rester en prison jusqu'à la paix générale; encore la cour de cassation annula-t-elle cet arrêt.

Durant son séjour au Temple, il fit au crayon les portraits de sir William Sidney Smith, du secrétaire et du domestique du célèbre commodore (5). Le régime de la prison, quoique la femme du geôlier-chef fût « une abominable créature », n'était pas très rigoureux. Mme Hennequin, qui, malgré les instances de sa famille et de ses amis, s'était rendue à Paris avec son enfant, eut pleine liberté de visiter le prisonnier. La vaillante femme, pour subvenir à ses besoins, façonnait des fleurs artificielles pour Rose Mortagnant, fleuriste alors à la mode.

(1) Peintre et écrivain. Élève de Vien.

(2) C'était le graveur David, François-Anne, élève de Lebas, mort en 1824.

(3) David convenait, après le 9 thermidor, que Robespierre, ayant déclaré « qu'il ne lui restait qu'à boire la ciguë », il lui avait dit : « Je la boirai avec toi. » Séance de la Convention du 10 thermidor 1794. *Sir* Archibald Alison, *Histoire de l'Europe durant la Révolution et les guerres de la République*, t. VI, p. 10, note.

(4) Sirey, depuis avocat à la cour de cassation, auteur de plusieurs ouvrages de jurisprudence, travaillait alors chez Merlin.

C'est le père du malheureux qui fut assassiné à Bruxelles, en 1843.

(5) Ces trois portraits lui furent payés quatre doubles louis. *Autobiographie*.

Digitized by Google

Après cinq mois de détention, Hennequin sortit malade de prison et, pour comble d'infortune, pendant une absence de sa femme, des cambrioleurs dévalisèrent son petit logement. Le pauvre ménage s'installa alors dans un appartement obtenu à bas prix des héritiers du député Charlier, qui s'y était brûlé la cervelle (1). Les bons soins de Vitet (2) rétablirent la santé de Hennequin et lui permirent d'achever son tableau : *Pâris s'arrachant des bras d'Hélène.* Exposée en 1798, cette toile fut mise en loterie par l'auteur ; il plaça à peine la moitié des billets, mais elle attira l'attention. Il fit le portrait du général Marmont et, l'année suivante, le gouvernement le chargea d'exécuter une allégorie de *La journée du* 10 *août.* Ce dernier travail, dit-il, était « contraire à mon goût et à mes opinions ; ce fut la misère, cette impérieuse maîtresse, qui me contraignit à l'accepter ».

David loua l'œuvre, dont la composition avait été approuvée par le ministre de l'intérieur, Lucien Bonaparte, et qui fut payée 7,000 livres. Mise à la plus belle place du salon de 1799, elle obtint le premier grand prix. Dessaix la signala dans un discours aux Cinq-Cents et tous les journaux en firent l'éloge.

Avec le succès, — et que de fois il en est ainsi ! — la jalousie s'éveilla. Des camarades qui étaient revenus à l'artiste en voyant David lui revenir, l'abandonnèrent de nouveau et une cabale hostile se forma. « Aussitôt, raconte notre autobiographe, chez qui le souvenir de cet épisode était resté cuisant, aussitôt que le jugement eut été prononcé, on mit sur mon tableau une couronne de lauriers ; pour partager cette couronne acquise sans intrigue ni faveur, on me suscita un rival armé de toutes pièces. »

C'était Guérin, dont le *Marcus Sextus* avait été admis, contrairement au règlement, après l'ouverture du Salon. J'y arrivai un des premiers, le jour où l'on venait d'exposer cette toile, et je fus de suite entouré de nombreux amis de l'artiste. Me voyant contempler son ouvrage, qui présentait des beautés

(1) Rue de Lille, faubourg Saint-Germain.

(2) Ancien maire de Lyon, député à la Convention et au Conseil des Cinq-Cents, auteur d'ouvrages de médecine estimés.

Digitized by Google

de premier ordre, ces messieurs devinrent expansifs. L'un d'eux, un sculpteur, me dit : « Vous paraissez très content de ce tableau, monsieur Hennequin? » — « Il faudrait être bien difficile pour ne pas l'être! » répliquai-je vivement.

« Vous savez, ajouta l'interlocuteur, qu'arrivé après l'ouverture du Salon, il n'a pas été soumis au jugement de l'Institut, qui, sans doute, lui eût accordé, comme à vous, une couronne également méritée. » J'approuvai l'observation. « Eh bien! fit alors un autre, nous avons pensé que vous seriez assez grand, assez généreux pour partager votre couronne en la laissant placer sur le *Marcus Sextus*. » L'intention était trop claire pour s'y méprendre. « Messieurs, m'écriai-je, je n'ai pas sollicité la couronne qui décore mon tableau, et il ne m'appartient pas d'y toucher. Cette récompense est publique et nationale. Mais pourquoi, au nom de tous les artistes et des amis des arts, ne donneriez-vous pas une couronne à Guérin? En aurait-elle moins de prix? »

Le cas avait été prévu et il plaça sur l'œuvre de Guérin la couronne préparée d'avance, en disant d'un ton emphasé : « Que ceux qui prétendent que la Révolution n'a pas enfanté de prodiges viennent ici : ils recevront un démenti (1). »

Cette scène, qui fut rapportée dans le *Journal de Paris*, fit du bruit et l'on s'en occupa durant toute l'exposition. Il plut de la prose et des vers autour du *Marcus Sextus*, ce qui fit dire à Carl Vernet : « Mon Dieu, si l'on ne s'arrête, ce tableau sera mangé par les vers. » D'un autre côté, l'acharnement contre le lauréat couronné par l'Institut ne discontinua pas. Le jour de la clôture du Salon quelqu'un vint lui dire : « Monsieur Hennequin, vos lauriers commencent à jaunir. — C'est vrai, répondit-il; attendez l'an prochain, vous les verrez reverdir. » Et ils reverdirent en effet.

En dépit des traits de l'envie, Hennequin eut alors à exé-

(1) « Ce n'est pas au mérite seul de la peinture que l'on doit attribuer la faveur dont jouit ce tableau, dit en parlant du *Marcus Sextus*, le *Recueil des chefs-d'œuvre de l'école française sous l'empire de Napoléon* : on crut y voir une allusion aux émigrés rentrant alors en foule dans leur patrie; l'esprit de parti s'empara de cette circonstance qui tourna tout entière à la gloire du jeune peintre. »

Digitized by Google

cuter divers travaux, entre autres un panneau décoratif à la Galerie des antiques (1), et, l'année suivante, son *Oreste* obtint le premier des trois grands prix décernés par l'Institut (2), décision ratifiée par un juge compétent, à la grande joie du lauréat. Le vénérable Vien, qui assistait à l'ouverture du Salon, le félicita publiquement : « Je suis heureux, lui dit le maître de David, de voir, avant de mourir, un tableau qui me rappelle la belle école d'Italie (3). »

Ce succès valut à Hennequin la protection de Donon, directeur général des musées. Il peignit le portrait du maréchal Pérignon, pour l'hôtel des Invalides, et favorisé par la vogue, il vendit quelques petits tableaux. Puis un soir qu'aux Tuileries il était question des services que les émigrés prétendaient avoir reçus des Anglais : « Parbleu, dit Napoléon impatienté, ils ont perdu la mémoire! Il faut leur rappeler l'affaire de Quiberon et le rôle qu'y jouèrent leurs amis. » Donon était présent, et, séance tenante, il eut à désigner le peintre à qui cette mission serait confiée. Il indiqua Hennequin. Prévoyant les désagréments que lui attirerait l'œuvre demandée, celui-ci hésita d'abord, mais Donon réfuta ses objections et lui fit remettre sur-le-champ l'argent nécessaire pour aller sans retard étudier sur les lieux le lugubre drame qu'il avait à représenter.

Arrivé à Rennes, l'artiste prit la diligence d'Auray. L'aspect sauvage du pays, le souvenir des horreurs qui s'y étaient commises, l'avaient fort assombri, lorsqu'il s'aperçut

(1) Ce travail avait été commandé à Guérin qui, étant tombé malade, ne put l'achever à temps; Hennequin ayant consenti à l'exécuter, fut félicité par Lucien Bonaparte et par Donon.

(2) *Les remords d'Oreste.* En lui décernant ce prix, le jury dit : « Ce tableau a, en général, la couleur sombre du sujet; le remords est exprimé avec énergie dans toute la personne d'Oreste. Le mouvement des figures y est violent, les contours hardis, la couleur vigoureuse et le pinceau fier et rapide; mais ces qualités sont obscurcies par une exagération extraordinaire dans le dessin, un manque absolu d'harmonie et une teinte de barbarie généralement répandue sur toute cette production et qui en éloigne bientôt le spectateur. »

Ce tableau a été reproduit par la gravure dans les *Chefs-d'œuvre de l'École française sous l'empereur Napoléon* et dans la *Galerie des Arts et de l'Histoire.*

(3) *Autobiographie.*

Digitized by Google

qu'il était escorté par des hussards. A sa descente de voiture, il en parla au conducteur et lui avoua que sans cette escorte il n'aurait pas dormi tranquillement. « Oh! exclama cet homme avec humeur, je me serais bien passé de cette escorte! Elle n'était ni pour vous, ni pour moi, mais pour le banc sur lequel vous étiez assis. Ce banc contient 30,000 livres. Si on l'avait su, nous risquions fort d'être attaqués, et, vous considérant comme un agent du gouvernement porteur de cette somme, on vous aurait logé dans un coin du bois d'où vous ne seriez pas revenu. »

Le jour même de son arrivée à Quiberon, Hennequin alla visiter le point de débarquement des émigrés et les lieux des combats qui s'étaient livrés. Ses excursions lui laissèrent une pénible impression qu'aggravèrent, à son retour, les récits d'un compagnon de voyage, ancien chouan sans doute : « Là, disait-il, nous avons fusillé et enterré des bleus. Plus loin, voyez, monsieur, c'est là où... — Mais je m'arrête, s'écrie l'autobiographe, il me serait trop pénible de détailler tout ce qu'il se plut à me raconter : les bêtes féroces sont moins altérées de sang que celui qui parlait de scènes de meurtres avec une certaine jouissance. »

Dès qu'il fut revenu à Paris, Hennequin travailla à l'esquisse de son œuvre. Cette esquisse fut soumise à Napoléon, qui approuva la composition et voulut un tableau de grandes dimensions.

Cette toile fut exposée au Salon de 1804, en face des *Pestiférés de Jaffa*, début de Gros, « tableau qui obtint, rapporte Hennequin, les suffrages unanimes du public et des amis des arts ». — « Il n'en fut de même du mien, ajoute-t-il, quoique plusieurs journaux en aient dit du bien; il avait été décrié d'avance. » A sa vue, l'empereur s'écria : « Ah! voilà le tableau de Hennequin dont on m'a dit tant de mal! » Prévenu qu'au banquet qui réunirait la plupart des exposants il se verrait l'objet d'une scène déplaisante, il s'abstint d'y assister. A Donon, qui chercha à le détourner de cette résolution, il répondit : « Non, monsieur, je ne servirai jamais d'enclume au marteau de l'intrigue et de la flatterie. Voyez les quatre

Digitized by Google

murs de mon atelier, c'est au milieu d'eux que je répondrai aux hermaphrodites de la peinture. » Ce propos fut rapporté à Napoléon, qui en rit et appela l'artiste une mauvaise tête (1).

L'insuccès de la *Bataille de Quiberon* ne nuisit cependant pas à son auteur près du gouvernement. Le grand chancelier de l'Ordre, de Lacépède, lui confia, pour le palais de la Chancellerie, la *Distribution des croix de la Légion d'honneur au camp de Boulogne* (2). Napoléon le gratifia, à cette occasion, d'une médaille d'or, et ordonna de lui commander la *Bataille des Pyramides,* impatienté qu'il était du retard apporté par Vincent à exécuter ce travail (3). Cette dernière faveur fut mal vue, et lors de l'exposition de 1806, le tableau, exécuté trop rapidement, sans que l'auteur eût pris le temps « de penser, d'en faire le plan, les esquisses, les études », souleva de sévères critiques dans la presse (4).

A partir de ce moment, la chance tourna. L'artiste n'acheva pas des ouvrages commandés (5); d'autres lui furent retirés (6). Des propos imprudents le perdirent dans l'esprit de Napoléon, à qui on le représenta, assure-t-il, comme rêvant le retour de la République; une vieille réputation de Jacobin qu'on réveilla, lui enleva la protection de Donon, et la décadence fut rapide.

Aux jours de prospérité, cet homme « à qui il répugnait, dit-il, de s'occuper de ses finances, qui était toujours plus occupé de peinture que de ses affaires », s'avisa d'acquérir à rente viagère une petite maison avec grand jardin. Cette

(1) *Autobiographie.*

(2) Pour reproduire exactement cette grande scène, il se rendit à Boulogne avec Donon, porteur des 1,500 croix qui allaient être distribuées. *Autobiographie.*

(3) Vincent a fait une magnifique esquisse de ce tableau sur une toile de vingt-cinq pieds, mais l'état de sa santé ne lui permit pas de terminer le tableau.

(4) Voir *Le Pausanias français.* Salon de 1806.

En le blâmant, le journal ajoute : » Le talent de l'artiste perce à travers les défauts du tableau. «

(5) *La Reddition d'Ulm.* Ce tableau, qu'il laissa inachevé lorsqu'il partit pour l'Italie, fut exécuté par Berthon, élève de David.

(6) *Le Couronnement de Joséphine,* commandé par Napoléon, et *La Mort de Néron,* que d'après IMMERZEEL (*De Levens en Werken der Hollandsche en Vlaamsche kunstschilders, beeldhouwers en graveerders, enz.*) il devait peindre pour Lucien Bonaparte.

Digitized by Google

maison, située boulevard du Mont-Parnasse, était en fort mauvais état et, après y avoir dépensé beaucoup d'argent en grosses réparations, il acheta à crédit, rue Fleurus, un vaste terrain clos de murs pour bâtir un grand atelier. A l'échéance de billets souscrits à cet effet, il trouva des créanciers intraitables, et après leur avoir abandonné tout ce qu'il possédait, il partit pour l'Italie, laissant à Paris sa femme et ses enfants (1).

Il faillit périr au passage du mont Cenis, son traîneau ayant versé dans un précipice. A Milan, où il s'arrêta pendant six mois, il étudia la peinture a fresque avec l'espoir de s'en servir lorsqu'il serait rentré dans sa patrie « pour retracer les événements du siècle ». Malgré la bienveillance qu'il rencontra chez Eugène Beauharnais, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il « ne faut aller en Italie que pour admirer et étudier ». Se trouvant bientôt sans ressources, il se rendit en Hollande et n'y réussit pas mieux. Dès son arrivée à Amsterdam, il éprouva une déception : les artistes français qui y résidaient lui firent « l'accueil le plus froid, le plus sec, le plus ministériel ». Aucun d'eux ne le servit et il les vit même fort rarement ! Ce fut chez un autre compatriote, étranger aux arts, qu'il trouva un appui. Un professeur de langues, nommé Flamand, qui donnait des leçons de hollandais à Louis Bonaparte, le recommanda à son royal élève, qui accueillit l'artiste avec faveur et le chargea de représenter, dans le pavillon de Harlem, des faits mémorables de l'histoire de son royaume. Lorsque l'artiste soumit ses esquisses au ministre de Meersman et demanda 50,000 florins « pour un ouvrage qui aurait exigé plus de deux ans de travail », ce haut fonctionnaire, se renversant sur le dos de son grand fauteuil, s'écria avec le ton de la plus vive surprise : « Mais, monsieur, savez-vous que cela fait plus de 50,000 francs par an ! » Étourdi par « cette exclamation d'un ministre des arts », l'artiste répondit assez vivement : « Votre Excellence se trompe : elle devrait s'étonner plutôt de la modicité d'un tel prix en tenant compte des années d'études qu'il m'a fallu faire avant d'avoir acquis le

(1) Pendant son absence, Lancelot, ancien négociant, recueillit sa famille et chercha, mais sans succès, à rétablir ses affaires. *Autobiographie.*

Digitized by Google

talent nécessaire pour répondre à l'attente de Sa Majesté. » Cette réponse n'était point de nature à avancer l'affaire et elle avorta. Il en fut de même d'un projet destiné à rappeler le dévouement du roi lors de la terrible inondation de Gorcum. « Ce qui me manqua dans ces circonstances, écrit Hennequin, ce fut la clef d'or indispensable, selon la coutume du pays, pour offrir des cadeaux aux membres influents de l'administration publique. »

N'ayant eu à peindre que le portrait du maréchal de Hollande, Dumonceau de Bergendal, il quitta le pays et vint chercher fortune à Bruxelles, où sa femme, laissant ses deux fils à Paris, vint le rejoindre avec sa fille. Inconnu dans cette ville, où il eut pourtant l'occasion de faire les portraits du directeur du musée Bosschaert et du professeur du lycée Petit, le caractère aigri par ses mécomptes, il se montre, dans les souvenirs de cette époque, peu bienveillant pour les Belges : « Chez eux, dit-il, le nom de Français était alors un titre de réprobation. » Il ne se demande pas si cette réprobation était justifiée (1).

A Anvers, où il alla ensuite, les portraits de quelques officiers de marine attirèrent sur lui l'attention et, à l'occasion de la naissance du roi de Rome, on le chargea d'exécuter un transparent qui, « éclairé par un nombre infini de lumières, rappelait sous le voile de l'allégorie les destinées futures de l'enfant du héros. » Il reprit encore ce sujet, d'abord dans un petit tableau (2) et ensuite, en y ajoutant plusieurs détails, quand Napoléon vint visiter les grands travaux qu'on exécutait à Anvers. Ce dernier tableau fut porté à la préfecture, mais comme l'auteur ne fit point, dit-il, de « demande suppliante », on le lui renvoya sans qu'il eût été mis sous les yeux de l'empereur.

Pour être rapproché de Spa, dont les eaux avaient été conseillées pour sa fille, il se rendit à Liége. Chose étrange, cette ville industrieuse et artiste, justement fière de sa fondation

(1) Pour répondre à cette question, voir L. DE LANZAC DE LABORIE, « La Belgique française ». *Le Correspondant*, février 1892, p. 730.

(2) « Il a été acheté par M. Gillon-Nopens, de Liége. » *Autobiographie.*

Digitized by Google

Darcis, de longtemps antérieure à la création des prix de Rome, cette ville n'avait pas d'école publique de dessin. Le séjour de Hennequin inspira au préfet Micoud-Dumont l'idée d'y créer un Athénée des arts, sous la direction du peintre lyonnais. Le projet fut adopté; on fixa les appointements du directeur à 3,000 francs, mais on réunit à peine 80 louis pour les premiers achats et le loyer d'un local.

L'Empire s'écroulait et le moment n'était guère opportun. Aussi l'artiste, en faisant quelques portraits, eut-il peine à pourvoir aux besoins de sa famille (1). Il avait commencé une eau-forte, d'après un ancien dessin de *La distribution des croix de la Légion d'honneur,* lorsque l'entrée des alliés en Belgique arrêta ce travail. Sans se laisser abattre par cette suite de revers, après avoir vainement offert au roi des Pays-Bas « l'hommage de son talent », le courageux artiste exécuta un grand tableau représentant l'héroïque dévouement des Franchimontois. Il espérait en obtenir 10,000 francs ; la souscription ouverte à cet effet n'en produisit que 5,500, et l'ouvrage, qui figure aujourd'hui au musée communal de Liége, fut placé alors dans la salle académique de l'université (juin 1819) « avec si peu de considération qu'on ne lui fit pas même, s'écrie le peintre avec indignation, l'honneur d'un cadre de bois blanc ».

Il venait de perdre sa fille (2) quand un habitant de Malmédy, Jean-Louis Cavens, s'enquit de ce que coûterait un tableau représentant « les âmes souffrantes tirées du purgatoire par les anges », tableau qu'une dame désirait offrir à l'église paroissiale.

Le prix dépassant celui que la donatrice voulait affecter à cette œuvre de piété, le bourgmestre et le curé ouvrirent une souscription qui permit de parfaire la somme demandée, à la condition, toutefois, que le peintre fournirait, en outre, deux

(1) Hennequin avait alors avec lui trois enfants : deux fils, Apollodore, Néoclès, et une fille, Clélie. Son troisième fils, Auguste, le père du colonel, naquit à Bruxelles, le 13 mai 1811.

Maurice Hennequin, l'auteur dramatique, est le petit-fils de Néoclès.

(2) Morte à Liége, le 23 février 1817.

Digitized by Google

petits tableaux(1) pour des autels latéraux. Hennequin accepta et lorsque son travail fut achevé, il se rendit à Malmédy, où il reçut l'hospitalité la plus généreuse (2). Les tableaux restèrent durant plusieurs jours exposés au presbytère. Si le public s'en montra généralement satisfait, l'approbation du curé manqua. Cet ecclésiastique reprocha au peintre « de n'avoir pas fait voir davantage les flammes du purgatoire, choses obligatoires, disait-il, en un pareil sujet ».

Dans l'église, Hennequin remarqua un bambin qui venait y dessiner et tentait des essais de peinture en broyant de petites pierres rouges et bleues extraites du gravier de la route. L'artiste qui naguère avait délayé ses couleurs avec de l'huile de salade, s'intéressa à l'enfant et lui donna quelques leçons dont le souvenir n'a pas été perdu. Cet enfant était Alexandre Thomas, l'auteur du *Judas*, au musée de Bruxelles.

Alors que Hennequin se trouvait à Malmédy, il lui prit la velléité de partir pour la Prusse; des amis de Liége, entre autres l'inspecteur général de l'université, Walter, le détournèrent de ce dessein en l'informant de la prochaine création d'une école destinée à remplacer l'Athénée des arts. Ils supposaient que l'ancien directeur de l'Athénée serait désigné pour la direction de cette école; mais il en fut autrement. On l'en dédommagea en le chargeant de la peinture décorative du théâtre que l'on construisait en ce moment. Il y travaillait quand un avocat, Charles Motte de Wolff, qu'il avait rencontré à Malmédy, l'engagea (29 novembre 1819) à demander la place de directeur de l'académie de Tournai, devenue vacante par la retraite de Bogard.

Autorisé à faire les démarches nécessaires près de l'autorité communale, cet officieux intermédiaire s'empressa d'agir, mais on ne mit guère d'empressement à lui répondre. Enfin (séance du 17 janvier 1820), le conseil de régence, statuant sur

(1) L'un représentant un Christ en croix; l'autre, sainte Anne ou l'éducation de la Vierge.

(2) L'autobiographe reconnaissant cite avec plaisir ses hôtes, Arnoldy, Cavens, Ponsard.

Digitized by Google

un rapport de l'échevin Charles Lehon (1). décida « qu'il était éminemment dans l'intérêt des arts et des fabriques de la ville, d'y attirer un artiste auteur de plusieurs compositions savantes qui réunissait à une expérience consommée dans la direction des écoles un génie brûlant et inspirateur, un amour des beaux-arts ne connaissant pas de bornes », et, à cet effet, de lui offrir un traitement de 3,000 francs, qui pourrait être porté à 3,600 francs (2). Puis quelques jours après (séance du 25), le même conseil jugea qu'avant de rien décider, il convenait de prendre à Liége des renseignements sur le compte de l'artiste (3). Ces renseignements lui ayant été favorables « sous le double rapport de la moralité et du talent », et Hennequin ayant accepté un traitement de 3,800 francs, avec le titre de professeur-directeur de l'académie (4 , tout semblait terminé. Il n'en fut pas ainsi. En vain Lehon insista-t-il « sur les grands développements que donnerait aux écoles un maître d'un tel mérite, et sur l'influence qu'il exercerait dans tous les établissements se rattachant aux arts en général », un si grand talent, objectèrent quelques membres du conseil, se pliera-t-il à l'enseignement des premiers principes? Remplira-t-il le but réel de l'institution de l'école, qui est moins de former des peintres que de former des élèves dans l'application de l'art du dessin aux arts mécaniques? D'autres se rejetèrent sur la qualité d'étranger du candidat; on signala des « documents publics qui, à la vérité, remontaient à des temps d'erreur, mais qui n'en produisirent pas moins une impression fâcheuse ».

Après plus de quatre mois de discussions, l'opposition l'emporta, et la direction de l'académie fut donnée à Corneille Cels, concurrent produit à l'improviste par la famille Lefebvre, alors toute-puissante à Tournai (5).

(1) A ce rapport étaient joints une lettre du ministre de l'instruction publique Falck (9 avril 1818) et un certificat du conseil d'administration de l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers (2 août 1819). *M. le chanoine* HUGUET, *l. c.*, p. 247.

(2) *Ibid.*, p. 246.

(3) *Ibid.*, 247.

(4) Séance du 7 février 1820. *Ibid.*, p. 248.

(5) *M. le chanoine* HUGUET, *l. c.*, p. 248, 249.

Digitized by Google

Sur ces entrefaites, Mme Hennequin, inconsolable de la mort de sa fille, fut invitée à venir à Lille par des amis désireux de la distraire de son chagrin (mai 1820) (1). En passant par Tournai, elle fit la rencontre d'une dame qui lui suggéra l'idée d'ouvrir un pensionnat de jeunes filles dans une maison qu'elle avait à louer rue des Jésuites. Quand, de retour à Liége, elle informa son mari de ce projet, il en témoigna un vif mécontentement. « Jamais, dit-il, je ne mettrai les pieds dans une ville où l'on s'est indignement joué de moi. » Mais, inébranlable dans sa résolution, sa femme déclara que si elle restait à Liége, elle serait bientôt placée près de sa malheureuse enfant. Il fallut la laisser partir, et le 6 novembre 1820, elle ouvrit un pensionnat où entrèrent bientôt des enfants des meilleures familles.

Après avoir résisté avec humeur, Hennequin dut céder et la rejoindre (1821). Il donna des leçons aux élèves de sa femme et à d'autres jeunes gens, fit des portraits, obtint divers travaux (2), et s'adjoignit à Florent De Craene, à Louis Haghe, à Dewasme et à Dagobert pour fonder une lithographie, qui publia, en 1825, un *Recueil d'esquisses et de fragments de compositions tirés de son portefeuille*, et lithographié par lui.

Il n'avait pas tardé à rencontrer à Tournai de nombreuses sympathies; aussi, lorsque en 1827, Corneille Cels se retira à la suite de dissentiments causés par la création d'un cours de dessin linéaire rendu obligatoire contre son gré, la voix publique désigna immédiatement son successeur. Contraint par des embarras financiers, Hennequin se résigna à solliciter la place vacante (3) et fut nommé le 6 septembre. Spécula-t-on

(1) C'étaient les frères Rollez. Hennequin avait été lié avec l'un d'eux, à Rome.

(2) Les dames bernardines d'Esquesmes lez-Lille lui commanderent cinq grands tableaux pour leur chapelle. Après qu'il eut exposé (août 1823) à l'hôtel de ville une gravure de son tableau d'Oreste, qui lui attira beaucoup de sympathie, il fut chargé d'exécuter les tableaux de la chapelle de Saint-Hubert, à Saint Pint, et en 1824, grâce à la protection de M. Cuvelier, procureur du roi et membre de la commission des hospices, il exécuta le tableau du maître autel à la chapelle de la Charité. *M. le chanoine* HUGUET, *l. c.*

(3) Requête du 19. *M. le chanoine* HUGUET.

Digitized by Google

sur sa fâcheuse position? Toujours est-il qu'on réduisit à 1,600 francs le traitement qu'en 1820 on voulait porter à 3,800, sans trouver même alors ce prix trop élevé. Le 5 mai 1828, l'administration communale lui alloua un supplément de traitement de 200 florins des Pays-Bas, pour qu'il admît dans son atelier un certain nombre d'élèves, « six au plus, agréés par elle (1) ». Plus tard, il fut autorisé à dépasser ce nombre (2); en outre, il obtint la permission d'installer son atelier à l'hôtel de ville.

Aussitôt entré en fonctions, Hennequin appliqua à l'enseignement qu'il était appelé à diriger les principes émis par les célèbres régénérateurs de l'école française. Comme Vien, comme David, il estimait que les principes de l'art sont établis dans les chefs-d'œuvre des grands maîtres produits par l'imitation de la nature, la véritable essence des beaux-arts (3).

« Étudiez la nature et l'antique; ne cherchez point, disait-il à ses élèves, ne cherchez point à ressembler à un maître; ne puisez jamais à d'autre source qu'à la nature. Un éminent juge l'a dit : Elle offre un nombre infini de volumes toujours ouverts à quiconque sait lire et méditer (4). »

« Travaillez, travaillez sans cesse, ajoutait-il. A Rome, je fis ainsi la distribution de mon temps : j'en consacrai une partie à subvenir à mes besoins, j'y employai toute la matinée; l'après-midi, je visitais les galeries du musée ou les palais des princes et des cardinaux qui m'offraient de riches collections de tableaux et de statues antiques. Je n'ai que très peu copié d'après ces chefs-d'œuvre. Mes visites tendaient uniquement à l'observation de chaque objet qui frappait mes regards. Rentré dans mon atelier, je me plaçais devant le tableau commencé, et c'est alors que souvent j'ai fait une sévère justice du travail de la veille pour le refaire le lendemain. Rien ne me semble

(1) Requête du 19. *M. le chanoine* HUGUET.

(2) Lorsque Gallait y travaillait, ils étaient au nombre de neuf. Voir leurs noms : « Notice sur Gallait ». *Annales de l'Académie d'Archéologie de Belgique*, 4e série, t. V, p. 338.

(3) Voir les discours de Vien au Sénat, et de David à l'Institut.

(4) VIEN, *l. c.*

Digitized by Google

plus inutile, plus nuisible même au développement de la pensée et du génie que le temps employé à se traîner avec servilité sur les traces de ses devanciers. Si, au contraire, on s'inspire de la sublimité de chaque partie d'une belle œuvre et qu'on se mette ensuite devant l'ouvrage qu'on a créé, quels résultats n'obtiendra-t-on pas de ces parallèles? Jeunes gens, qui vous consacrez à l'étude des arts, voyagez, jugez, ne copiez pas. C'est à l'étude des magnifiques cartons de Léonard de Vinci que Raphaël dut la révolution qui s'opéra dans son génie; Rubens se compléta en Italie. »

» Dans son enseignement, dit M. le chanoine Huguet, il ne se bornait pas à inculquer sèchement à ses élèves les règles du dessin et de la peinture, mais, enthousiaste de son art, il visait à un but plus élevé, celui d'éveiller en eux les flammes du génie et de les initier aux manifestations du beau dans les merveilles de la nature et dans les chefs-d'œuvre du génie humain. C'est à cette fin, qu'outre un cours théorique sur l'histoire des peintres célèbres et leurs principaux ouvrages, il se plaisait fréquemment à lire à ses élèves les passages sublimes de la Bible, les grandes scènes d'Homère, de Virgile, d'autres poètes. Il aimait à leur montrer l'existence de Dieu comme une vérité s'imposant à la raison. »

Pour lui, le rôle de l'artiste consistait surtout à produire des jouissances nobles et pures; dans la vie privée même, il ne devait jamais compromettre la dignité de ce beau rôle. » On joue beaucoup au volant à Paris, racontait-il, et l'on voit souvent des jeunes gens devant les boutiques s'exercer à ce jeu avec une adresse remarquable. M. Houël, graveur d'un ouvrage des vues qu'il avait faites en Sicile, me surprit un jour me livrant de tout cœur à cet amusement avec le garçon d'un café où je venais de déjeuner. Il s'approcha de moi et me dit ces mots que je n'ai jamais oubliés : Comment, monsieur Hennequin, vous jouez avec un garçon de café ! Vous, fait pour honorer les arts ! La raquette me tomba des mains; je prétextai un motif pour rompre la partie.

» Je me suis souvent rappelé cette observation, qui pourrait être faite à bon nombre de jeunes gens qui ne sentent point

Digitized by Google

assez que les arts doivent élever l'âme de ceux qui s'y consacrent. »

« C'était, dit avec raison l'auteur de *Tournai ancien et moderne*, un bonheur inespéré pour une académie de province que de posséder un homme qui joignait à l'autorité que donne la réputation, l'art difficile d'enseigner la science. Il devait, semble-t-il, être entouré du respect de tous ; ses connaissances lui méritaient la confiance. Il n'en fut point ainsi ; on lui suscita de fâcheux déboires ; on lui fit même un grief de l'indépendance de son caractère. »

Il ne pouvait en être autrement. Ses principes étaient trop opposés à l'esprit manufacturier qui dominait alors à Tournai. De même que Cels, le maître de Gallait se heurta contre les hommes qui jugeaient les fortes études propres à fourvoyer les jeunes gens, mettant en oubli les idées émises naguère avec emphase ; perdant de vue que, partout où les produits de l'industrie ont un cachet d'élégance, on trouve le rayonnement de grandes écoles, l'influence de grands artistes. que ce n'est pas en traînant l'instruction terre à terre qu'on produit le culte du beau, qu'on forme le goût des artisans, des ouvriers, qu'on fait éclore des œuvres semblables à celles que nous exhumons avec admiration et qui sont devenues sans prix.

Entre les hommes qui voulaient substituer à une académie des beaux-arts une école d'ornemanistes, et l'émule des Vien, des David, des Navez, la lutte fut marquée « par des sarcasmes et des tracasseries journalières, même en présence des élèves (1) ». Mais les adversaires de Hennequin flattaient les fausses idées de l'autorité : il devait succomber.

Le 10 octobre 1831, « jugeant que les avantages que la ville retirait de l'organisation de son académie de dessin n'étaient point en rapport avec ses sacrifices », l'administration com-

(1) *M. le chanoine* HUGUET, *l. c.*, p. 237.

Un soir, apercevant des modèles de dessin d'ornement dans la classe de dessin d'après nature, le professeur d'architecture Bruno Renard en loua hautement Hennequin. « De l'ornement, de l'ornement, s'écria celui-ci ; mais, mon Dieu, monsieur, je mettrai des crayons à mon cul et je vous ferai des ornements ! » (Navez eût pensé et dit de même.) Qu'on juge de l'hilarité des élèves !

Digitized by Google

munale supprima « la première classe et l'emploi que le directeur y occupait (1) ». Pour adoucir ce congé, elle lui alloua une indemnité annuelle de 300 florins des Pays-Bas, payable pendant trois ans. Et c'est au moment où il acquérait un titre incontestable à la reconnaissance de la Belgique en la dotant de l'artiste « dont le nom, dit un éminent critique allemand, éclaire l'histoire d'un brillant éclat, dont les œuvres provoquèrent l'admiration de l'Europe artistique (2) », que les édiles tournaisiens jugèrent que les avantages produits par son académie ne répondaient pas aux sacrifices qu'elle leur imposait (3). Il est vrai qu'un Mécènes du cru avait voulu réduire Gallait au rôle d'artisan.

O Barthélemy Dumortier, que de fois, à ces souvenirs cuisants pour ton noble cœur, je t'entendis gemir sur ta chère ville aux chonq clotiers!

Cette mesure frappa Hennequin à l'approche de la vieillesse et alors que sa femme avait fermé son établissement tombé en décadence. Homme d'honneur, se révoltant à l'idée d'être un débiteur insolvable, incapable désormais de reprendre avec fruit son pinceau, il chargea l avocat Charles Deblois, qui fut pour lui l'ami le plus dévoué, de demander en son nom le payement par anticipation des trois annuités qui lui avaient été promises. Cette demande fut favorablement accueillie (4) et il se retira à Leuze, où Mme Hennequin avait trouvé une modeste place de régente dans un pensionnat laïque.

Trop de coups avaient accablé l'infortuné. Il quitta Tournai à la fin de 1832, et le 12 mai de l'année suivante, après avoir eu la joie de voir couronner à Gand son cher Louis Gallait (5), il s'éteignit dans la petite maison (rue du Bois-Blanc) où il était venu s'abriter contre les coups de la fortune (6).

(1) *M. le chanoine* HUGUET, p. 252.

(2) Dr W. LUBKE, *Précis de l'histoire des beaux-arts*, p. 257

(3) Où en est aujourd'hui l'industrie naguère si florissante dans cette ville dont les magistrats sacrifièrent prétendûment à son profit le culte des beaux-arts? Leçon bonne à méditer pour qui serait tenté de suivre ce triste exemple.

(4) Décision du 27 octobre 1831. *M. le chanoine* HUGUET, p. 253, 254.

(5) Notice sur Gallait, *l. c.*

(6) Sa veuve se retira à Jemeppe-sur-Meuse, où elle ouvrit un nouveau pensionnat de jeunes filles. Elle y mourut le 24 mars 1844.

Digitized by Google

Ainsi finit l'artiste « dont le nom doit avoir sa place dans l'histoire de Tournai (1) ». Tous ceux de ses élèves qui se trouvaient alors dans le pays ou qui purent y arriver à temps, assistèrent à ses modestes funérailles, et des larmes sincères coulèrent sur sa tombe.

Si, malgré les jugements des plus sérieuses autorités, le mérite de l'artiste, un des meilleurs portraitistes de notre époque, est parfois contesté, le mérite du professeur ne peut l'être. On doit dire de lui ce qu'on a dit de Vincent : Aucun maître n'a jamais été plus chéri de ses élèves, dont il fut l'ami et le père (2). « Vous êtes tous mes enfants, leur disait-il, et je ne me sens réellement heureux que lorsque je me trouve au milieu de vous. » Ils en étaient si persuadés, que c'était avec joie qu'après le cours, la plupart : Gallait, Houzé, Haghe, Gisler, Pollet l'accompagnaient jusqu'à la porte de sa demeure. Tous ont proclamé la sagacité de ses conseils; tous ont conservé un touchant souvenir du maître en qui se trouvait, avec un rare talent, ce que, suivant une sublime pensée de Bossuet, Dieu mit avant tout dans le cœur de l'homme, la bonté (3).

ALEXANDRE HENNE.

(1) *M. le chanoine* HUGUET, *l. c.*

(2) *Le Pausanias*, *l. c.*, p. 114.

(3) Plus charitable que saint Martin, il donna son manteau tout entier à un malheureux grelottant de froid. Lui que la misère étreignait souvent, il mettait instantanément la main à la poche quand il rencontrait un mendiant et la vidait même sans compter. Gallait et Houzé le virent jeter une pièce de cinq francs à un vieillard qui lui demandait l'aumône.

M. le chanoine Huguet a formé une liste fort intéressante des tableaux de Hennequin, dont il signale avec raison « la pureté de dessin, le génie dans ses compositions et les magnifiques portraits ». Cette liste comprend : *La Fédération du 14 juillet au Champ de Mars*, un plafond de l'hôtel de ville de Lyon, et *Le Combat de Nazareth* (esquisse), dont l'artiste ne parle pas dans ses souvenirs. Nous y ajouterons d'apres son autobiographie : *Angélique et Médor; Pâris s'arrachant des bras d'Hélène; La bataille de Quiberon; La distribution des croix de la Légion d'honneur*, les portraits du général Marmont, du maréchal Pérignon et du maréchal de Hollande, notre compatriote Du Monceau de Bergendal; de Bosschaest, de Petit, l'allégorie des destinées futures du roi de Rome, les tableaux qui se trouvent à Malmédy, et quelques autres que possède la fille de son digne ami l'avocat Charles Deblois.

Digitized by Google

LA VIE ALLEMANDE D'AUJOURD'HUI

Notes et souvenirs de voyage et de séjour

(Suite)

IV

De Dresde à Berlin, trois heures d'express. On quitte bientôt l'industrieuse Saxe pour le vide pays de Brandebourg : horizons nus, campagnes sans vie, troupeaux absents ; de villages point, de paysans point ; sur un fond de sable, des plaques vertes de végétation, des sapins rabougris, des mares d'eau stagnante ; plaine silencieuse sous un ciel monotone. Tout d'un coup, nous voici en pleine capitale allemande. Et Berlin, apparaissant ainsi au sortir du désert, est bien apte à frapper d'étonnement le voyageur qui y vient pour la première fois ou celui qui n'y est plus venu depuis quinze ou vingt ans.

C'est qu'il y a loin du Berlin d'aujourd'hui au Berlin dont parlait avec pitié la génération précédente, cette médiocre capitale sans le charme pittoresque des vieilles villes ni le confort matériel des villes modernes. Ce Berlin-là a été abattu presque en totalité et, à sa place, on en a édifié un autre tout différent. Les rares maisons qui sont demeurées ont été exhaussées. Aux rues enchevêtrées, étroites et boueuses, on a substitué de longues et larges avenues s'entrecoupant régu-

Digitized by Google

lièrement à angle droit; et Berlin, qui était une des villes les plus malsaines, devient un modèle en fait d'hygiène : les ruisseaux qui couraient librement dans les rues, le long des trottoirs, et que décrivaient dans leurs narrations tous les touristes, ont été recouverts; tout un réseau d'égouts a été construit, et ce n'était pas un petit ouvrage en cette sablière.

Dès l'arrivée, là où le train ralentit avant d'entrer dans la gare d'Anhalt, nous remarquions déjà les rues droites et uniformes des quartiers du Midi (ancien district de Schöneberg, *Schöneberger Revier*). Ces lignes droites interminables, nous allons les retrouver dans les différents quartiers qui se sont ouverts nouvellement à Berlin; les habitations aussi y semblent toutes conçues sur un même patron; mais elles ont du moins l'avantage d'offrir des appartements spacieux et économiques. C'est dans ces faubourgs, naturellement, que viennent s'installer les ménages à ressources modestes; ils s'y trouvent à l'aise avec leurs nombreux enfants; car, en Allemagne, les architectes prévoient encore la venue possible d'enfants. D'ailleurs, à adopter une demeure dans un quartier excentrique, la distance n'est pas un empêchement; en vérité, elle est supprimée par la facilité grande des communications : chemin de fer métropolitain, nombreux tramways et omnibus...

. . . . . .

Qu'il s'ouvre chaque année des quartiers nouveaux, on le conçoit; car, pour Berlin, s'accroître de 100,000 habitants est affaire de deux ans. Cet accroissement est dû à l'immigration incessante de la province; le mouvement a été stimulé par la transformation en capitale de l'Empire, qui a amené la concentration des grandes administrations de l'Etat et celle du grand commerce allemand.

A coup sûr, Berlin, la plus jeune de toutes les capitales d'Europe, est celle qui a grandi le plus rapidement. Berlin, au XVII^e^ siècle, était un village en train de passer à bourgade; au commencement du XVIII^e^, une petite ville. La progression de la population a été surtout considérable depuis 1840. A l'époque où elle devint capitale de l'Empire (1871), on y comptait 800,000 âmes et, aujourd'hui, elle n'est pas loin de

Digitized by Google

2 millions (1). C'est donc la troisième ville d'Europe, venant après les 5 millions de Londres et les 2 1/2 millions de Paris. Si elle continue à croître avec cette rapidité, elle dépassera, pendant la première moitié du siècle prochain, non seulement Paris, mais encore Londres et New-York. Et le monde civilisé assistera à une lutte des plus intéressantes entre Berlin et Chicago.

En dehors du point de vue de l'agrandissement matériel, l'impression générale que produit sur l'étranger la capitale de l'Allemagne s'est sensiblement modifiée : les rues sont peuplées, la circulation est animée, la ville est vivante. L'allure des passants, solide jusqu'à la lourdeur, la simplicité de la tenue, l'énergie calme des physionomies, l'activité qui semble régner partout donnent l'idée d'un accroissement indéfini de richesse par le travail, d'une installation qui s'affermit d'elle-même dans la puissance.

Berlin ayant prospéré d'une façon qui tient du prodige, il n'a pas manqué d'auteurs pour montrer les causes de sa fortune extraordinaire. La Rome antique n'a-t-elle pas trouvé maints apologistes pour prouver *a posteriori* que par son emplacement, c'est-à-dire par la nature elle-même, elle était indiquée de temps immémorial comme future maîtresse du monde? Il en est de même aujourd'hui pour la situation topographique de la capitale prussienne. Berlin, a-t-on dit, est au centre de l'Allemagne du Nord, au milieu de la vaste plaine

(1) A la fin de la guerre de Trente ans, la population était descendue à 6,000 habitants. Mais, après la paix de Westphalie (1648), la prospérité revint. En 1680, on comptait 10,000 habitants. Puis l'asile offert aux réfugiés huguenots et l'accès rendu aux Juifs porta la population à 17,500 habitants en 1685. En 1709, on en comptait 56,000; en 1740, à la mort de Frédéric-Guillaume Ier, 90,000; en 1786, à la mort de Frédéric II, 145,000; en 1797, mort de Frédéric-Guillaume II, 170,000; en 1840, mort de Frédéric-Guillaume III, 325,000; en 1860, mort de Frédéric-Guillaume IV, 515,000; en 1871, 826,000; en 1875, 966,000; en 1890, 1,578,000. C'est une progression annuelle de 4 p. c., plus grande que celles de Londres ou de Paris. — Consultez sur la vie à Berlin : RODENBERG, *Bilder aus dem Berliner Leben*, 3 vol. 1890; O. VON LEIXNER, *Soziale Briefe aus Berlin*, 1891; FISCHER, *Ce que traînent les rues de Berlin;* NEUKOMM, *Berlin tel qu'il est;* VASILI, *La société de Berlin*, etc. Voir aussi les études de M. LAVISSE et de M. DE WYZEWA, auxquelles nous empruntons plus d'une fois.

Digitized by Google

qui sépare la montagne et la mer, entre les deux fleuves les plus entièrement allemands, l'Elbe et l'Oder, et à égale distance du Rhin moyen et de la Vistule moyenne, des Pays-Bas et de la Pologne, du Danemark et de la Bohême, de la France et de la Russie ; en outre, sur une rivière toujours navigable, et au croisement de grandes routes commerciales, au point d'où toutes les provinces allemandes sont les plus accessibles, hormis quelques coins perdus de l'Allemagne du Sud.

Cela vaut quelque chose, c'est indéniable, mais cela ne suffit pas ! Il faut ajouter, avec M. Lavisse, le sagace historien de la monarchie prussienne : Il s'est rencontré là des princes que la misère a excités à l'effort perpétuel et qui, pour défendre leur rase campagne, ouverte à tous les vents et à toutes les attaques, ont dû appuyer au sud leur frontière sur la montagne, la pousser au nord jusqu'à la mer, et s'encadrer ainsi de deux côtés au moins dans la nature. Berlin est au milieu de l'Allemagne du Nord, mais il était aux avant-postes quand des principautés slaves couvraient cette région de l'Est sur laquelle les margraves de Brandebourg et leurs successeurs les rois de Prusse ont étendu la conquête germanique. Berlin est un centre, mais d'une circonférence tracée par les armes et par la politique : sa grandeur est chose factice, créée par la volonté, et c'est par acte royal qu'il est devenu ville. Après que les réfugiés protestants français du XVII[e] siècle (1) eurent donné à cette bourgade fangeuse quelque propreté, des industries, des arts inconnus et une population élégante et vaillante à tout travail, les princes mirent leur amour-propre à continuer l'œuvre des exilés. Ils commandèrent qu'on fît de belles rues et de beaux quartiers. Frédéric-Guillaume I[er] connaissait la fortune de ses bourgeois : « Tu es riche, mon gaillard, disait-il, bâtis », et le gaillard bâtissait, car il n'eût pas fait bon qu'il ne bâtît point. Et c'est ainsi que Berlin commença à grandir ;

(1) A la fin du XVII[e] siècle, la colonie française de Berlin se composait de 6,000 personnes pourvues de privilèges spéciaux. C'est du XVIII[e] siècle que datent l'église dite de la colonie française, et aussi la rue des Français. — Sous Frédéric-Guillaume I[er] (1713-40), 2,000 protestants bohémiens vinrent en outre se fixer à Berlin.

Digitized by Google

après quoi, la rivière faite, l'eau est venue, comme toujours, à la rivière...

Le Berlin d'aujourd'hui est bien l'un des produits les plus étonnants de l'État prussien. Son plus grand essor date du règne de Frédéric-Guillaume IV (1840-60); la capitale s'est développée surtout quand les communications par voie ferrée l'ont mise en contact avec les provinces et avec l'étranger. La première voie ferrée remonte, en effet, à 1838; c'était la ligne Berlin-Potsdam, dont l'ouverture suivit celle de la ligne Leipzig-Dresde (1837). Ce nouveau mode de locomotion, il est vrai, ne rencontra pas un accueil bien enthousiaste au début; mais quarante ans plus tard, onze lignes de chemins de fer pénétraient dans Berlin, et en 1881 on achevait le chemin de fer métropolitain, le fameux *Stadtbahn* (1). On ne s'arrête pas là, car aujourd'hui l'on entreprend l'établissement d'une ligne Nord-Sud destinée à compléter le métropolitain existant (2).

. . . . . .

Berlin est, pour l'ingénieur, un sujet d'émerveillements toujours nouveaux; il y découvre constamment des détails inaperçus. On l'a proclamé maintes fois : Berlin, étant la dernière venue des grandes capitales a pu, d'emblée et sans tâtonnements, s'approprier toutes les inventions reconnues pratiques dans le vieux monde et dans le nouveau. Aussi aucune ville d'Europe, Londres et Paris compris, ne pourrait lui disputer la suprématie en ce qui concerne l'éclairage électrique et les autres applications de l'électricité, la transmission pneumatique des missives et dépêches, l'organisation des

(1) Le *Métropolitain* est un ouvrage d'art dont les Berlinois sont fiers; il a coûté 75 millions de marcs et relie entre elles plusieurs grandes lignes. Il traverse la ville à 6 ou 7 mètres au-dessus du sol, de la gare de Silésie (est) à la gare du Halensee, où il se raccorde aux lignes de l'ouest. Il a 11 1/4 kilomètres de long, et de ses 11 gares 4 servent aux relations extérieures. Il y a aussi à Berlin un chemin de fer de ceinture (*Ringbahn*), mais à une assez grande distance de la ville.

(2) La nouvelle ligne aura des parties en viaduc et des parties en souterrain. La hauteur des wagons ne sera que de $3^{m}15$, ce qui permettra une profondeur moindre pour les parties souterraines et facilitera le passage du souterrain au viaduc. La ligne sera exploitée à l'électricité; chaque wagon sera muni de deux électro-moteurs.

Digitized by Google

postes et télégraphes, l'organisation du service des incendies, l'organisation des hôpitaux, de l'assistance publique et des divers services municipaux, l'organisation des musées et des bibliothèques, bref les trente-six organisations merveilleuses dont les « gens compétents » prennent plaisir à vous imposer la minutieuse et enthousiaste description. La capitale de la Prusse offre comme une synthèse des derniers progrès urbains ; les rouages de son administration font penser à un mécanisme modèle dont les éléments se renouvelleraient sans cesse d'eux-mêmes. En outre, les institutions privées ne le cèdent pas aux institutions publiques. J'ai visité naguère New-York, Philadelphie, Baltimore, Washington, Cleveland, Chicago, Pittsburgh, Omaha, Saint-Louis et quelques-unes de ces étranges cités telles que Buffalo et Duluth, Minnéapolis et Saint-Paul, Denver et Pueblo, improvisées plus récemment au même pays ; dans aucune, je crois, un perfectionnement n'est plus lestement appliqué et moins gêné par d'anciennes installations ou d'anciennes routines. C'est pourquoi Berlin offre tant de sujets d'étude au point de vue des applications de la science.

Mais la transformation n'est pas dans l'ordre matériel seulement ; elle est aussi dans les mœurs et le caractère allemands, comme nous le verrons par la suite.

. . . . . .

A travers la ville et les promenades....

Malgré les grandes artères qui traversent tout Berlin du nord au sud et de l'est à l'ouest, malgré la régularité des rues du centre, l'aspect général garde quelque chose de confus. Il n'y a pas la rive gauche et la rive droite, comme à Paris ; la Sprée se dérobe aux yeux, et vraiment l'on ne pense pas à s'en plaindre : elle n'a pas mieux à faire (1). Il y a un *Glänzepunckt*, c'est la célèbre promenade sous les Tilleuls, l'avenue *Unter den Linden ;* elle fait à Berlin l'office des Champs-Élysées à Paris ; comme eux, elle part de la région des palais et mène au Bois. Mais quelles différences ! Au contraire des Champs-Élysées, les Tilleuls sont enfermés dans les rangées droites des monuments

(1) Suivant le dicton berlinois, « la Sprée, qui entre à Berlin pareil'e à un cygne, en sort pareille à une truie ».

Digitized by Google

et des maisons, sans perspective, sans harmonie; l'arc de triomphe qui s'aperçoit à l'extrémité (porte de Brandebourg, surmontée d'un quadrige de la Victoire) ne se dessine pas sur le ciel; il n'est pas fièrement assis sur une colline qui donne à la promenade l'aspect général d'une ascension. L'œil, à l'allée des Tilleuls, est attiré par trop de détails, dont chacun est là, non pour l'effet d'ensemble, mais pour son compte particulier, et s'impose à vous, gros, encombrant. Les beaux équipages sont rares, et les fiacres, surtout ceux dits de 2e classe, sont dégingandés, odieux (1).

Et puis, quelle distance entre le *Thiergarten* et le *bois de Boulogne!* Le Thiergarden n'est pas clôturé, mais tout rappelle en lui le parc fermé; certes, il possède de gros arbres que n'a plus le bois de Boulogne, mais il n'a pas de dessous ni de coins, et, bien qu'on ait cherché visiblement à lui laisser son caractère de bois naturel, il ne donne aucunement la sensation de la campagne, l'illusion du grand air ou de la grande lumière; il reste une promenade de ville; c'est sa consigne et il l'exécute ponctuellement : rien de plus. Il n'aboutit pas à un fleuve, comme le bois de Boulogne; pas de Saint-Cloud, pas de Suresnes, pas de jolies collines ni d'imposant Mont-Valérien; il cesse soudain dans le désert, et le promeneur qui est arrivé au bout n'a pas le choix entre différentes choses à faire, il faut rentrer par les mêmes allées ou des allées semblables. Et ce chemin tout tracé nous semble ennuyeux, à nous (2).

Avant de quitter le Thiergarten, à la fin de l'après-midi, attardons-nous pourtant à contempler l'un de ces féeriques cou-

(1) On pourrait encore, en faveur de Paris, faire valoir les dimensions. L'avenue qui traverse les Champs-Élysées et monte à l'arc de triomphe de l'Étoile a plus de 2,000 mètres. L'avenue des Tilleuls n'a pas 1.500 mètres de longueur totale, y compris la place de l'Opéra, et la largeur ne dépasse guère 60 mètres; quant aux quatre rangées de tilleuls et marronniers, elles sont passablement éclaircies aujourd'hui. La célèbre allée de Berlin n'est guère plus large que l'avenue du Bois de la Cambre à Bruxelles, laquelle mesure 55 mètres de large sur 2 1/2 kilomètres de long.

(2) Le bois de Boulogne a 873 hectares de superficie; le Thiergarten, 255 hectares. Pour comparaison, le bois de la Cambre à Bruxelles, c'est-à-dire la partie de la forêt de Soignes transformée en parc par l'architecte Keilig, mesure 125 hectares à peine.

Digitized by Google

chers de soleil de Berlin. A l'extrémité ouest des longues allées, le ciel terne et gris revêt subitement des colorations rougeâtres, qui semblent là plus fines, plus douces, plus consolantes qu'en aucun autre lieu du monde. Spectacle admirable qui vous surprend au tournant des petits chemins, tableau magique digne d'être célébré par un poète!

. . . . . .

Les Tilleuls ont aussi leurs beaux aspects, mais d'un genre tout particulier : c'est aux jours de fête, si par bonheur le soleil luit dans toute la splendeur de ses rayons. Alors, d'un bout à l'autre, ce ne sont qu'uniformes de grande tenue; les casques d'or jettent mille feux, et sur les casques de cuir des fantassins retombe le panache blanc; les brandebourgs jaunes des hussards éclatent sur le dolman vert; les sabres traînent sur le pavé avec un cliquetis martial. A perte de vue, des soldats et des officiers, la main au front, se saluent avec une gravité solennelle. Tous paraissent heureux et fiers de porter un si brillant costume, d'être parés de si belles plumes ... Vraiment, ce sont là signes de jeunesse et d'ardeur qu'on ne trouve plus chez les vieux peuples de race latine.

. . . . . .

L'université occupe une place d'honneur au milieu des palais impériaux et royaux. Les Hohenzollern, qui ont toujours tenu en supérieure estime la force matérielle, n'ont pas non plus manqué d'égards envers la force intellectuelle; ils ont logé l'université dans l'ancien palais du prince Henri, frère de Frédéric II [1]. C'est une grande construction du siècle dernier [2], avec deux ailes en retour d'équerre et une cour-jardin. Il ne se fait là qu'une partie des cours, le local étant

(1) « L'université de Berlin, installée (*einquartiert*) en face du palais du roi, est la garde de corps intellectuelle de la maison de Hohenzollern. » M. Dubois-Reymond, l'illustre physiologiste berlinois, le proclamait dans son discours du 5 août 1870. — Sauf en de rares instants de crise, l'université, par son enseignement, a soutenu toujours la politique des rois de Prusse. Aussi bien, les professeurs d'histoire ont joué un rôle dans la formation du nouvel empire; des historiens tels que Ranke, Mommsen, von Sybel, von Treitschke ont contribué largement à mûrir les idées que la politique prussienne a réalisées et à propager l'unification.

(2) Élevée de 1754 à 1764.

Digitized by Google

insuffisant pour les 5,000 à 6,000 étudiants que compte l'université ; outre le bâtiment central, il y a les instituts des célèbres professeurs Helmholtz, Virchow, Dubois-Reymond, etc.

Au frontispice du monument se lit la dédicace du roi : *Frédéric-Guillaume III à l'université des lettres*. C'est un usage des souverains allemands d'inscrire leur nom un peu partout sur les constructions publiques, les socles des statues, etc. Et certes les rois de Prusse ont plus de raisons que d'autres de graver des mentions de cette nature; car tout procède d'eux. Toutefois, ce ne sont pas eux seuls qui ont fait l'université. Comme l'a dit M. Lavisse, la pensée première en appartint à des idéalistes, c'est-à-dire à des hommes qui avaient foi en l'idéal. Au-dessus des misères de l'Allemagne politique planait l'idéal en plein ciel ; après Iéna, il est descendu sur la Prusse : incarné dans cette force, il en a été l'âme (1).

Cette partie des Tilléuls où se dresse l'université apparaît comme un chapitre d'histoire écrit avec des monuments. L'université, « grande caserne intellectuelle », est placée près de l'arsenal (*Zeughaus*), près du corps de garde du roi (*Kœnigswache*) et des trois gros canons de 1814 et 1870. Devant le péristyle, dans la cour, on a érigé (1883) les statues de Guillaume et d'Alexandre de Humboldt ; en face est l'imposant monument de Frédéric le Grand avec ses beaux reliefs représentant les nombreux personnages célèbres du règne, dont Lessing et Kant; devant le corps de garde sont les statues en marbre de Scharnhorst, de Bülow et celles en bronze de Blücher, d'York et de Gneisenau (2); derrière, dans un bos-

(1) Comme nous l'avons dit déjà (chap. II), la fondation de l'université de Berlin fut décidée dès 1807. Fonder une université nationale parut l'un des moyens les plus efficaces de relever la Prusse après Iéna (1806); dans le fait, elle eut une part active dans l'œuvre de régénération, et joua un rôle notable dans le mouvement national de 1813.

(2) Le général prussien Scharnhorst est mort en 1813, Bülow en 1816, Blucher en 1819, d'York en 1830, Gneisenau en 1831. Ces cinq statues, qui ornent la place de l'Opéra, sont de Rauch, comme aussi le monument de Frédéric le Grand, l'une de ses créations les plus remarquables. Sur la même place se trouvent encore l'Opéra, la bibliothèque royale avec son million de volumes et ses 1,500 manuscrits, l'église catholique de Sainte-Hedwige, le ministère des finances et la Singacademie ; cette place termine dignement l'avenue des Tilleuls.

Digitized by Google

quet, est posée, sur un socle, l'énorme tête de Hegel. En face, de l'autre côté de l'avenue, est le palais de l'empereur Guillaume Ier, celui de l'impératrice Frédéric et, communiquant par une galerie avec ce dernier, le « palais des Princesses »; non loin, au delà du pont du Château, le château royal occupé par l'empereur actuel et la statue équestre de Frédéric-Guillaume III. Tout cela forme un ensemble d'une harmonie singulière.

. . . . . .

Après l'avenue Unter den Linden, les rues les plus animées sont cette longue Friedrichstrasse, qui traverse Berlin du nord au sud, sur près de 3 1/2 kilomètres, et va converger tout au sud de la ville, à la place Belle-Alliance, avec l'aristocratique et sombre Wilhelmstrasse (2 1/4 kilom.); puis, transversalement, la Leipzigerstrasse (1 1/2 kilom.) et sa continuation vers le sud-ouest, la Potsdamerstrasse (2 1/2 kilom.). Il faut citer ensuite les larges rues parallèles qui font, des deux côtés des Tilleuls, une sorte de cité centrale en forme de damier; telles sont Dorotheenstrasse, Behrenstrasse (qui est la rue des grandes banques), Französischestrasse, Jägerstrasse, et, dans l'autre sens, Margrafenstrasse, Charlottenstrasse; entre ces deux dernières, notons la curieuse place des Gendarmes (Gensdarmenmarkt), avec la Comédie (Schauspielhaus), le monument Schiller, l'église française et la Nouvelle-Église.

C'est Friedrichstrasse et Leipzigerstrasse surtout qui possèdent les beaux étalages, du moins les étalages prétentieux. On exhibe tout aux vitrines; celles-ci descendent d'ailleurs sous le trottoir jusqu'au sous-sol. Tout pour l'extérieur; à l'intérieur des boutiques, rien que des tiroirs. — Lisons les enseignes : il en est en français, et de déconcertantes. Les Allemands nous prennent des mots tels que *délicatesse* ou *galanterie*, pour les inscrire sur leurs débits de charcuterie ou de mercerie au détail. Au fait, si, après nous avoir pris ces mots, ils leur avaient laissé leur sens usuel, en auraient-ils trouvé l'application?

Il est admis qu'à Berlin on ne vend que des objets de qualité médiocre; la durée n'importe guère, l'instabilité est passée

Digitized by Google

dans les mœurs. Le bon marché est l'essentiel et, vu ce désidératum, il s'est ouvert de nombreux bazars, offrant des occasions plus avantageuses en apparence qu'en réalité ; on y vend de tout et les objets y sont classés en catégories à prix fixe : 4 marcs, 2 marcs, 50 pfennigs... La seule qualité que le Berlinois demande, c'est une élégance spéciale, indéfinissable, qu'il décore du nom de *chic* (1). Cette recherche d'élégance ne paraît toutefois pas aller à l'encontre du goût incurable de la nation pour l'uniformité.

A la devanture des magasins, on lit à chaque instant, en lettres flamboyantes, cette mention : *Echt! Echt!* (vrai! vrai!). Indice qu'on achète en général des objets fabriqués en faux.

. . . . . .

On a beau parcourir les rues et regarder ce qui se présente avec la meilleure intention de refouler dès son apparition toute velléité de dénigrement : Berlin a des laideurs dont on ne prend pas son parti. Même à la longue, l'œil ne se fait pas à la couleur générale et surtout au placage dont sont enduits palais et maisons. Au contraire, ce placage lasse de plus en plus et, finalement, irrite : on est pris de l'envie de gratter pour trouver la vraie brique. En masquant de cette façon le corps de la construction, sans relief et sans goût, l'on provoque un furieux désir de le mettre à nu.

Une différence qui frappe, par comparaison avec les rues de Paris, c'est le peu de fiacres qui circulent. Les chiffres sont éloquents ici : à Paris, il y a plus de 15,000 voitures de place ou de remise ; à Berlin, il y a à peine 4,000 *Droschken,* et la plupart sont attachés au service des gares. C'est dire qu'on n'en trouve que dans les quartiers du centre et dans les rues les plus animées, et qu'ils sont très rares dans les quartiers excentriques. Le Berlinois, pressé d'amasser une fortune, ne néglige aucune petite économie ; il ne prend pas de fiacre. A dire vrai, l'omnibus lui plaît davantage ; la promiscuité ne

(1) On sait que cet affreux mot, du moins dans son sens moderne, vient de l'allemand *schick* (façon, tournure).

Digitized by Google

l'en gêne point. D'où les jolies sommes encaissées par les compagnies de tramways (1).

. . . . . .

Les dames qu'on rencontre à la promenade ont ici, plus que dans le reste de l'Allemagne, le souci de la tenue. Le laisser-aller habituel des Allemandes ne se retrouve pas chez elles, et ce n'est pas qu'elles imitent toutefois les hommes dans leur aspect sanglé et leur attitude raide. Les Berlinoises ont évidemment appris à tirer parti de leurs beaux cheveux, à se coiffer presque avec grâce, à se chausser élégamment, à se choisir une toilette. On ne voit plus guère de nuances criardes, d'assemblages bariolés et discordants. Le goût féminin s'est formé sans doute au contact des femmes d'autres races ; et celles-ci sont nombreuses dans ce Berlin, véritable caravansérail où se mêlent toutes les nationalités; il y a des Polonaises, des Tchèques, des Hongroises, des Danoises, des Scandinaves, et aussi beaucoup de Juives. En somme, les yeux bleus tendres, l'épaisse chevelure blonde, la physionomie irrégulière et quelque peu fade sont loin d'y former le type dominant. Et si l'étranger qui a séjourné dans les autres villes allemandes est agréablement surpris par le nombre de jolies filles au visage piquant qu'il croise dans les rues, c'est bien peut-être dû à la forte représentation des autres sangs dans la population de Berlin...

(*A suivre.*) F.-N. ROSE.

(1) La grande compagnie de tramways de Berlin encaisse chaque jour 25,000 marcs en moyenne.

Digitized by Google

NOTICE

La Bible de Ledrain.

Cette traduction, qui en est à son huitième tome, marque à la Bible une grande étape, l'étape supérieure d'une œuvre peu à peu dégagée de ce qui lui est étranger et placée enfin, en dehors des races, des cultes, des systèmes, dans l'histoire impartiale et dans l'art pur. On y a mis des siècles, mais on y arrive. Par quelle série de travaux, le livre qui le montrerait serait une glorification de l'esprit moderne. Le résultat n'est encore atteint que pour de rares esprits, mais déjà, pendant que la Société biblique se félicite qu'il sorte de son seul dépôt de Londres plus de 7,000 volumes du livre sacré, par jour, une élite de savants, de lettrés et d'artistes, peut admirer, dans toute son âpre vigueur, le chef-d'œuvre humain.

Ne retenons de l'antiquité que trois faits : la rédaction définitive du texte hébreu par les Massorètes ; la traduction en grec, dite des Septante (rabbins), faite à Alexandrie quand la statue de Jupiter régnait au temple de Jérusalem et que l'hébreu, en exil, oubliait sa langue ; la traduction chrétienne faite cinq cents ans après, par saint Jérôme, dans un labeur de vingt années, en la langue de Rome, au moment où Rome allait tomber sous Alaric.

On sait quel élan donna aux études la découverte des manuscrits anciens, aidée de l'imprimerie. Pour la Bible, on peut prendre date de l'édition grecque des Aldes, faite à Venise, en 1518. Pendant des siècles, les trois quarts des chrétiens avaient cru naïvement à un texte unique, le latin, lu aux offices, et réputé de dictée divine. Mais voilà que, de manuscrits en manuscrits, d'éditions en éditions, on se voyait en présence de plusieurs langues, de versions nombreuses, avec des variantes qui, en moins d'un siècle, montèrent jusqu'à 25,000. Ainsi la science débutait.

Cependant aucune époque, depuis le Goth Ulphilas jusqu'à M. Renan, ne s'est privée d'Histoires saintes, de Bibles rimées, de Vies de Jésus, etc., à la portée des masses. Quand la Réforme voulut mettre les croyants en communication directe avec « la

Digitized by Google

Parole de Dieu », ce sont des traductions qu'il y fallut. Wyclef, Luther, Lefevre d'Étaples en donnent l'exemple. On ne peut tout citer, mais tout est traduit du latin, et au profit de l'esprit de secte du traducteur. Une réunion de pasteurs avait rédigé la version française de Genève en 1588; la revision qui en fut faite en 1805 ne changea pas la méthode, et lorsqu'en 1804, la Société biblique fut instituée à Londres, les textes qui allaient lui servir pour ses publications et ses traductions nouvelles sortaient du même fonds. Ce qui existait n'y pouvait suffire; on voulait qu'il n'y eût pas un des dialectes du monde qui n'eût sa Bible. En chinois, on trouva 15 dialectes, en indien, 12, en turc, 9. L'idiome qui n'avait pas d'écriture, on lui en donnait une ; il est une langue qui sur 30,000 vocables n'en possédait pas pour nommer Dieu, on lui en trouva un, et chaque édition, complète ou fragmentaire, dans quelque dialecte nouveau, semblait une province conquise. Il se publie régulièrement une brochure contenant le spécimen de toutes les écritures qui ont concouru à cette vaste entreprise. En quelques pages, on en voit plusde 300 et cette curiosité peut être recommandée, elle ne coûte que 20 centimes (1).

L'œuvre même compte ses dépenses par millions. De 1804 à 1890, la Société avait employé plus de 250 millions de francs à faire traduire, imprimer, distribuer ou vendre à bas prix plus de 120 millions d'exemplaires de la Bible ou de « ses portions », en 296 langues.

Cette propagande cultuelle, discutable peut-être comme moyen d'éducation des races étrangères ou des familles modernes, devait faire connaître de nombreuses langues, donner l'écriture à quelques peuplades et aider à un certain rapprochement des hommes.

Cette œuvre se rattache surtout à la Réforme. La science répond plutôt aux idées de la Renaissance. Pendant le même temps, dans quelques cabinets de savants, la critique historique et l'exégèse littéraire exerçaient leurs droits.

Quoique saint Jérôme hésitât déjà entre Moïse et Esdras comme auteur des cinq premiers livres : *le Pentateuque*, Luther, plus orthodoxe que la Vulgate qui laisse à ces livres leurs titres,

(1) *Spécimens des langues*, Librairie biblique, rue de la Pépinière, 5.

Digitized by Google

hébreux et latins, ne leur donnait que le nom de l'auteur contesté, de sorte que la *Genèse* ne fut plus que le premier livre de Moïse, l'*Exode*, le deuxième, et ainsi jusqu'au dernier où Moïse raconte lui-même sa mort. Les éditions de la grande Société gardent encore à la bible allemande de Luther cette tradition qui pactise avec l'ignorance (1).

Dès 1574, cependant, un orientaliste belge, Maes, avait démontré le contraire. Son livre avait été mis à *l'index*, mais son idée était restée en vue. Spinosa allait la reprendre et après lui le père de l'exégèse en France, l'oratorien Richard Simon. L'auteur poursuivi, le livre presque anéanti, l'idée resta en honneur, et les études continuèrent au dehors ou en secret. C'était à l'œuvre même, librement explorée, qu'on demandait les moyens de l'apprécier.

D'anciens livres, qui y avaient servi, y étaient mentionnés, on y lut, on y copia leurs titres : *les guerres d'Iahvé*, les *Chroniques de Juda*, etc. On y reconnaissait aussi des restes de chants populaires, des fragments de lois, et mille indications faisaient la lumière sur la suite des récits, sur l'époque des rédactions qui cessaient de paraître contemporaines des événements : « travail séculaire auquel ont concouru vingt générations », dira Reuss.

En 1735, fait décisif, Jean Astruc, médecin et professeur à Paris, distingue dans les premiers livres deux rédactions différentes et il publie ses observations à Bruxelles. Ces deux textes — on en voit trois aujourd'hui — gardent le nom que l'un ou l'autre donne de préférence au Dieu des Juifs : Iahvé ou Elohim.

Ce travail de critique, semblable à celui qui avait commencé pour Homère, ne s'arrêtera plus. Faut-il citer, entre mille, Eichorn et Hupfeld, Strauss et Reuss, Renan et Eichtal? Boehmer, en hébreu et en allemand; Lenormant, en français, finiront par imprimer les deux versions en caractères différents, et le professeur d'Écriture sainte au séminaire de Saint-Sulpice, l'abbé Vigoureux, d'accord avec « les protestants les plus orthodoxes », déclarait tenir « la distinction pour démontrée ».

Une bible nouvelle était apparue aussi peu à peu dans les

(1) Edition de la Société biblique, Cologne, 1884.

Digitized by Google

citations de l'*Histoire de la poésie des Hébreux* d'Herder, traduites de l'hébreu, dans les traductions de Job de M. Renan, du *Cantique des Cantiques*, par Jean Lahor, et la volumineuse édition complète de Reuss (1879), faites toutes de même.

Déjà les églises protestantes, plus libres d'allures, réclamaient des traductions directes. En 1873, celles de Lauzanne et de Neufchâtel avaient paru, et celle de Paris était commencée. Celle d'Oxford fut publiée en 1880, à 50,000 exemplaires. Elle est de Louis Segond; notons ce nom avec celui de Reuss. M. Ledrain pouvait venir : il commença sa belle édition en 1886. Cette fois, la méthode est radicale; le traducteur se place en dehors de toute préoccupation religieuse. On consultera avec fruit la savante introduction de Reuss; on lira avec intérêt le texte loyal de Second; le livre du libre-penseur nous donne du chef-d'œuvre une épreuve d'artiste.

*
* *

Saint Jérôme distinguait des vers dans plusieurs livres bibliques. Segond et Ledrain différencient ces passages. Segond néglige de distinguer Iahvé d'Elohim; Ledrain n'y manque jamais. Reuss et les autres disent toujours l'Éternel, le Seigneur, Dieu. Ledrain, au contraire, et c'est un grand point, marque avec soin la nuance. Dès le premier mot de la Genèse, on traduisait : « Au commencement, Dieu créa les cieux... » Ledrain dit : « Elohim créa les cieux. » Ce n'est nulle part le Dieu absolu, unique, universel, tel qu'on ne put l'imaginer que plus tard; c'est un des Dieux particuliers de cette race, qui tend à en devenir le Dieu unique, relatif à ce pays, chanté par ses poètes qui lui donnent, selon les circonstances, divers noms : Iahvé, Iahvé-Elohim, Iahvé-Cébaoth; Adonaï, Schaddaï; Elohim, Eloah, Elyon; et même de petits noms familiers, comme El et Iah.

Ce Dieu national représente, à travers les siècles, la conscience de ce peuple, — ou du moins de son élite et de ses chefs, — et en même temps sa vitalité tenace, son idéal invincible, dont sa poésie est l'infatigable interprète, parfois sublime. Toutes les phases de sa lutte pour la vie et pour le progrès y sont pour ainsi dire débattues entre son esprit et sa chair, entre ses passions et ses devoirs, entre la créature et le créateur. Le

Digitized by Google

but y grandit sans cesse. Il commence à la dure recherche d'un coin de terre où fixer sa tente, et ne s'arrêtera que devant l'espoir des plus hautes perfections. Les récompenses promises sont tout ce qu'on peut rêver d'heureux et de grand sur la terre, et la sanction du devoir est terrible : la nation coupable sera frappée de tous les désastres : de la captivité, de la dispersion, de la ruine, de l'anéantissement même de son nom : « La vie ou la mort! » Jamais poésie n'a plus vigoureusement mis en scène l'inflexibilité des lois de la nature et les inévitables conséquences du mal. Le Dieu s'y montre passionné et jaloux, coquet et vengeur, avec des retours de tendresse qui vont jusqu'aux plus douces grâces de l'élégie, aux plus nobles élans de la prière et qui atteignent au sublime de l'amour paternel lorsque le Dieu colère, après tant de menaces de mort, crie à son peuple : « Choisis donc la vie! »

Pour une telle œuvre de civilisation, la poésie ne néglige aucun ton et absorbe tout. Ailleurs, les dieux sont des abstractions métaphysiques ou des êtres se jouant des passions de l'homme. Ici, le Dieu est un, personnel, sérieux, ému, dominateur. Le miracle, dans ses mains, n'a rien de merveilleux; c'est son intervention incessante, régulière, naturelle. L'histoire ne peut y garder rien de profane, elle semble un examen de conscience et, comme le poème de l'idéal, vengé ou récompensé. La législation, à son tour, semble surtout servir au lyrisme de la sanction morale; et que feraient les arts en dehors de ce but unique? La poésie aussi disparaîtrait, si elle n'était l'organe même entre ce peuple et sa raison d'être : son Elohim.

De ces luttes et de ces aspirations sortent tous les progrès : la barbarie vaincue, le polythéisme réprimé, l'esclavage aboli, l'usure et la séduction punies, les hécatombes religieuses répudiées et le jubilé réparant, deux fois par siècle, les inégalités du sort. Les prophètes, sorte de bardes officiels du perfectionnement, iront jusqu'à annoncer la pacification des fauves et la suppression de la mort avant l'âge : un grand rêve où Isaïe s'accorde avec Eschyle et Jérusalem avec Athènes.

*
* *

M. Ledrain voit dans la Bible le chef-d'œuvre d'une race. Il ne faut pas une connaissance bien profonde de l'antiquité pour

Digitized by Google

se convaincre qu'elle est le chef-d'œuvre de toutes ses littératures religieuses, de toute littérature religieuse, pourrait-on dire.

Ceci nous mènerait trop loin. Mais il me semble impossible de ne pas signaler, dans ce livre, un de ses caractères généraux, véritable phénomène historique qui le rend plus profondément humain.

On n'a jamais voulu le croire : l'œuvre de ce Dieu par ce peuple et pour ce peuple est exclusivement terrestre. L'autre monde n'y compte pour rien. Le devoir y est restreint à cette vie, et la récompense ni le châtiment n'en sortent point. Quoi qu'on en ait dit et qu'on en puisse dire, il est hors de doute que l'immortalité de l'âme est absente, sinon inconnue, de la Bible. L'article posthume d'Ernest Renan le prouve une fois de plus. L'hébreu l'a-t-il considérée comme un reste de cette idolâtrie que ses chefs et son Dieu ont extirpée de son cœur avec tant de violence? On peut le penser, mais, toute discussion mise à part sur la supériorité de l'un ou l'autre dogme, — le fait est que le chef-d'œuvre de la poésie religieuse est matérialiste.

Quand Israël se ralliera à l'idée de Socrate et tranchera ainsi la question laissée en suspens pendant des siècles par Job, par l'Ecclésiaste et par le quatrième livre d'Esdras, ce sera dans une révolution qui le supprimera du rang des nations : en perdant sa patrie sur la terre, il rêvera un refuge au ciel.

C'est peut-être à ce dogme exclusivement terrestre qu'est due la grandeur du livre. Toute cette passion pour la vie d'un instant en ce monde, si on l'avait comparée à une vie éternelle dans le Ciel, en serait devenue mesquine. Elle est grande, au contraire, et puissante, et sublime. Car ce qui fait crier à Jérémie : « Mes entrailles! mes entrailles! » c'est l'espoir de réaliser dans la vie humaine l'idéal de la vie et d'élever sa race à la plus haute humanité.

Lorsqu'en lisant cette vivante traduction, on songe qu'avec ce chef-d'œuvre, une autre branche de cette race nous a légué l'écriture phonétique, invention utile et glorieuse entre toutes, on sent que, s'il est un peuple digne de conserver une grande place dans l'impérissable famille humaine, encore si en retard sur l'idéal d'Isaïe ou d'Eschyle, c'est bien celui dont M. Ledrain a traduit le livre « avec amour ».

CH. P.

Bayerische Staatsbibliothek München

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE 1893

Pages.

Maurice Heins. Les étapes de l'histoire sociale des quatre grandes villes de Belgique (Bruxelles, Anvers, Gand, Liége). 5

Gustave Vanzype. Le comptable 28

F.-N. Rose. La vie allemande d'aujourd'hui. *(Suite.)* 38

Ch. Potvin. La polychromie en Grèce. 70

Dr *.** Anatole France : La vie littéraire. 92

NOTICES :

EUGÈNE TARDIEU La discipline éducatrice, par L. Molitor 103

ET. Une bibliographie de l'histoire de Belgique. 106

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE 1893

Goblet d'Alviella. Le nouveau corps électoral et la situation des partis en Belgique. 109

Mab. Choses d'amour. 130

A. Prins. L'inégalité et le progrès social 143

Georges Dwelshauvers. La psychologie au laboratoire. 164

Émile Sigogne. Obsession 175

Léon Hennebicq. Esquisses allemandes 187

Max Sulzberger. Le Salon de Bruxelles de 1893. 200

NOTICE :

CH. P. Un nouveau poète... grec 205

Digitized by Google

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE 1893

Pages.

A. Prins. La liberté et l'autorité. 209
Marcelle Jaime. Conte bleu. 229
Georges Dwelshauvers. La psychologie au laboratoire. *(Fin.)*. . . 246
Alexandre Henne. Le maître de Gallait (autobiographie) 268
Jules Bordet. De l'influence exercée par les études bactériologiques sur les progrès de la médecine . . . . . 285.
J.-G. Freson. La religion éternelle. Contribution aux études en vue d'améliorer la condition du peuple 302

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE 1893

A. Prins. La conception individualiste. 329
Marcelle Jaime. Conte bleu, *(Suite.)*. 352
Ch. Potvin. L'art grec d'après les découvertes et l'archéologie modernes. 372
Mab. Conte de Noël pour 1893 394
Alexandre Henne. Le maître de Gallait (autobiographie). *(Suite.)*. . 401
F.-N. Rose. La vie allemande d'aujourd'hui. *(Suite.)* 421

NOTICE :

Ch. P. La Bible de Ledrain. 433

Digitized by Google

Digitized by Google

ORFÈVRERIE

MIELE & C°

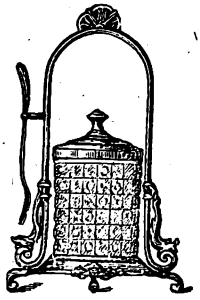
BRUXELLES : **COIN** du Marché-aux-Herbes et de la rue de la Colline

LIÉGE : Rue de l'Université, 2

A partir du 15 décembre

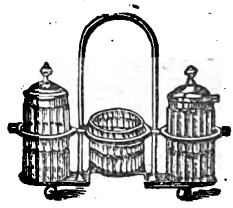
EXPOSITION DE CADEAUX UTILES

APERÇU DE QUELQUES PRIX * :



Service à pickels,
fr. 12.50

Service à café,
fr. 77



Bout de table,
fr. 10.50

BRONZES D'ART

de Fantaisie et d'Ameublement

---

* Envoi gratuit sur demande du magnifique Catalogue illustré de la Maison

---

Livraison franco dans toute la Belgique, pour tout achat dépassant 50 francs

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

F.X.BEER, Kgl. Hofbuchbinder
MÜNCHEN
Weinstrasse No 18 II

Digitized by Google